1.3.28

Digitized by Google

Digitized by Google

B I

COLLECTION

Complette

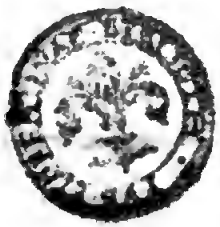
DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE V***.

TOME VINGT-CINQUIÈME.



Digitized by Google

II

ANNALES

DE

L'EMPIRE

DEPUIS

CHARLEMAGNE.

GENÈVE.

M. DCC. LXXVII.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

CES courtes Annales renferment tous les événements principaux depuis le renouvellement de l'Empire d'Occident. On y voit cinq ou ſix Royaumes vaſſaux de cet Empire, cette longue querelle des Papes avec les Empereurs, celle de Rome avec les uns & les autres, & cette lutte opiniâtre du droit féodal contre le pouvoir ſuprême. On y voit comment Rome ſi ſouvent prête d'être ſubjuguée, a échappé à un joug étranger; & comment le Gouvernement qui ſubſiſte en Allemagne s'eſt établi. C'eſt à la fois l'Hiſtoire de l'Empire & du Sacerdoce, & de l'Allemagne & de l'Italie. C'eſt en Allemagne que s'eſt formée cette Religion qui a ôté tant d'Etats à l'Egliſe Romaine. Ce même pays eſt devenu le rempart de la Chrétienté contre les Ottomans. Ainſi ce qu'on appelle l'Empire, eſt depuis Charlemagne le plus grand théatre de l'Europe. On a mis, au devant du premier volume, le Catalogue des Empereurs avec l'année de leur naiſſance, de leur avénement & de leur mort, les noms de leurs femmes & de leurs enfants. Vis-à-vis eſt la liſte des Papes, preſque tous caractériſés par leurs actions principales; on y trouve l'année de leur exaltation. De ſorte que le lecteur peut conſulter d'un coup d'œil ce tableau, ſans aller chercher des fragments de cette liſte à la tête du regne de chaque Empereur.

On a placé à la fin du ſecond volume une autre liſte à colonnes contenant tous les Electeurs. Le Catalogue des Rois de l'Europe & des Empereurs Ottomans, qu'on trouve ſi facilement par-tout ailleurs, eût trop groſſi cet Ouvrage, qu'on a voulu rendre court autant que plein.

Pour le rendre plus utile aux jeunes gens, & pour les aider à retenir tant de noms & de dates, qui échappent preſque toujours à la mémoire, on a reſſerré dans une centaine de vers techniques, l'ordre de ſucceſſion de tous les Empereurs, depuis Charlemagne, les dates de leur couronnement & de leur mort, & leurs principales actions, autant que la briéveté & le genre de ces vers l'ont pu permettre. Quiconque aura appris ces cent vers, aura toujours dans l'eſprit, ſans héſiter, tout le fond de l'Hiſtoire de l'Empire. Les dates & les noms rappellent aiſément dans la mémoire les événements qu'on a lus. C'eſt la méthode la plus ſûre & la plus facile.

EMPEREURS.

I.

CHARLEMAGNE, né, dit-on, le 10 Avril 742, Empereur en 800, mort en 814. SES FEMMES. *Hildegarde*, fille de Childebrant, Comte de Suabe. *Irmengarde*, qu'on croit la même que Deſiderate, fille de Didier, Roi des Lombards. *Faſtrade* de Franconie. *Luitgarde* de Suabe. CONCUBINES OU FEMMES DU SECOND RANG. *Ilmetrude*, *Galienne*, *Matalgarde*, *Gerſinde*, *Regina*, *Adélaïde* & pluſieurs autres. SES ENFANTS. *Charles*, Roi d'Allemagne, mort en 771. *Pepin*, Roi d'Italie, mort en 810, pere de Bernard, Roi d'Italie, tige de la Maiſon de Vermandois, dépoſſédé, aveuglé & mort en 818. *Louis* le pieux, le débonnaire ou le faible, Empereur. *Rotrude*, fiancée à Conſtantin V, Empereur d'Orient. *Berthe*, mariée à un Chancelier de Charlemagne. *Giſelde*, *Tetrarde*, *Hiltrude*, enclôtrées par Louis le débonnaire. Il eut, des femmes du ſecond rang, *Drogon*, Evêque de Metz, *Hugo* ou *Hugues* l'Abbé, *Thierri* l'Abbé, *Pepin* le boſſu, *Rothilde*, *Gertrude*. Les Romanciers ajoutent la belle *Emma*,

PAPES.

ZACHARIE, exalté en 741; c'eſt lui qu'on prétend avoir décidé *que celui-là ſeul était Roi qui en avait le pouvoir.* Il anathématiſa ceux qui démontraient qu'il y a des antipodes : l'ignorance de cet homme infaillible était au point qu'il affirmait que, pour qu'il y eût des antipodes, il falait néceſſairement deux ſoleils & deux lunes.

ETIENNE II ou III, exalté en 752; le premier qui ſe fit porter ſur les épaules des hommes.

PAUL I, 757, de ſon temps la grande querelle des images diviſait l'Egliſe.

ETIENNE III ou IV, 768; il diſputa le Siege à Conſtantin, qui était ſéculier, & à Philippe. Il y eut beaucoup de ſang répandu. Ce n'était pas le premier ſchiſme; on en a vu plus de quarante. Il faut remarquer ici que cet Etienne IV dépoſa, dégrada Conſtantin ſon prédéceſſeur, & lui fit crever les yeux.

ADRIEN I, 772; ſes légats eurent la premiere place au ſecond Concile de Nicée.

LEON III, 795; il nomma Charlemagne Empereur le jour

dont ils diſent que le Secretaire *Eginhard*, & même *Charlemagne*, furent amoureux.

2.

LOUIS LE FAIBLE, né en 778, Empereur en 814, mort en 840, 20 Juin. SES FEMMES. *Irmengarde*, fille d'un Comte de Hasbanie. *Judith*, fille d'un Comte de Suabe. SES ENFANTS. *Lothaire*, Empereur. *Pepin*, Roi d'Aquitaine, mort en 838. *Giſelle*, femme d'un Comte de Bourgogne. *Louis*, Roi de Germanie, mort en 876. *Adélaïde*, femme d'un Comte de Bourgogne. *Alpaïde*, femme d'un Comte de Paris. *Charles le chauve*, Roi de France & Empereur.

3.

LOTHAIRE I, né en 796, Empereur en 840, mort en 855. FEMME. *Hermengarde*, fille d'un Comte de Thionville. SES ENFANTS. *Louis* ſecond, Empereur. *Lothaire*, Roi de

de Noel en 800; il ne voulut point ajouter *filioque* au Symbole. On prétend que ce fut lui qui introduiſit l'uſage de baiſer les pieds des Papes. La Cour Romaine dit qu'il donna l'Empire à Charlemagne; la vérité dit qu'il fut l'organe du Peuple, gagné par l'or & intimidé par le fer.

ETIENNE IV ou V, 816.

PASCAL I, 817, accuſé d'avoir fait aſſaſſiner le primicier Théodore, & obligé de ſe purger par ſerment devant les Commiſſaires de l'Empereur Louis. Il forgea ou laiſſa forger le faux Acte par lequel l'Empereur Louis le débonnaire lui donnait la Sicile & à tous ſes ſucceſſeurs.

EUGENE II, 824, ſurnommé le Pere des pauvres.

VALENTIN, 827.

GREGOIRE IV, 828, qui trompa Louis le faible, dans un Champ entre Bâle & Colmar, qu'on appella depuis le Champ du menſonge, & qu'on va voir par curioſité.

SERGIUS II, 844, qui ſe fit conſacrer ſans attendre la permiſſion de l'Empereur, pour établir la grandeur de l'Egliſe Romaine.

LEON IV, 847; il ſauva

Lorraine, mort en 868. *Charles*, Roi de Bourgogne. *Hermengarde*, femme d'un Duc ſur la Moſelle.

Rome des Mahométans par ſon courage & par ſa vigilance.

4.

LOUIS SECOND, né en 825, Empereur en 855, mort en 875, le 13 Août. SA FEMME. *Ingelberthe*, fille de *Louis*, Roi de Germanie. SES ENFANTS. *Hermengarde*, mariée à *Bozon*, Roi de Bourgogne.

BENOIT III, 855, à l'aide des Francs malgré le Peuple Romain. Sous lui, le *Denier de St. Pierre* s'établit en Angleterre.

NICOLAS I, 858; de ſon temps commence le grand Schiſme entre Conſtantinople & Rome.

ADRIEN II, 867; il fit le premier porter la croix devant lui. Le Patriarche Photius l'excommunia par repréſailles.

JEAN VIII, 872; il reconnut le Patriarche Photius. On dit qu'il fut aſſaſſiné à coups de marteau. Cela n'eſt pas plus vrai que l'Hiſtoire de la Papeſſe Jeanne. On lui attribua le rôle de cette Papeſſe, parce que les Romains diſaient qu'il n'avait pas montré plus de courage qu'une femme contre Photius.

5.

CHARLES LE CHAUVE, né en 823, Empereur en 875, mort en 877, le 6 Octobre. SES FEMMES. *Hirmentrude*, fille d'Odon, Duc d'Orléans. *Richilde*, fille d'un Comte de

Bovines. SES ENFANTS. *Louis* le begue. *Charles*, tué en 866. *Carloman*, aveuglé en 873. *Judith*, femme en premieres noces d'Ethelred, Roi d'Angleterre, & en ſecondes noces, de Baudouin I, Comte de Flandre.

6.

LOUIS LE BEGUE, né en 843, 1 Novembre, Empereur en 878, mort en 879, 10 Avril. SES FEMMES. *Anſgarde. Adélaïde.* SES ENFANTS. *Louis*, *Carloman*, *& Charles le ſimple*, Roi de France. *Egiſelle*, mariée à Rolon ou Raoul, premier Duc de Normandie.

7.

CHARLES LE GROS, Empereur en 880, dépoſſédé en 887, mort en 888, le 13 Janvier, SANS ENFANTS.

MARIN, 882.

ADRIEN III, 884.

ETIENNE VI, 884; il défendit les épreuves par le feu & par l'eau.

8.

ARNOLPHE ou ARNOULD, né en 863, Empereur en 887, mort en 889. Il eut de SA MAITRESSE *Elengarde*, *Louis l'enfant* ou *Louis IV*, Empereur. *Zventilholde*, Roi de Lorraine. *Rapolde*, tige des Comtes d'Andeck & de Tirol.

FORMOSE, 891.

ETIENNE VII, 896, fils d'un prêtre; il fit déterrer le corps de ſon prédéceſſeur Formoſe, lui trancha la tête & le jeta dans le Tibre. Il fut enſuite mis en priſon & étranglé.

JEAN IX, 897. De ſon tems les Mahométans vinrent dans la Calabre.

9.

LOUIS IV ou LOUIS

BENOIT IV, 900.

L'ENFANT, né en 883, Empereur vers 900, mort en 912, ſans poſtérité.

10.

CONRAD I, Empereur en 911 ou 912, mort en 918, 23 Décembre. SA FEMME. *Cunégonde* de Baviere, dont il eut *Arnolphe le mauvais*, tige de la maiſon de Baviere.

11.

HENRI L'OISELEUR, Duc de Saxe, né en 876, Empereur en 919, mort en 936. SES FEMMES. *Hatbourge*, fille d'un Comte de Mersbourg. *Melchtide*, fille d'un Comte de Ringelheim. SES ENFANTS. *Tancard*, tué à Mersbourg en 939. L'Empereur *Othon le grand*. *Gerberge*, mariée à Giſelberg, Duc de Lorraine. *Aduide*, mariée à Hugues, Comte de Paris. *Henri*, Duc de Baviere. *Brunon*, Evêque de Cologne.

12.

OTHON I, ou LEGRAND, né le 22 Novembre 916. Empereur en 936, mort en 973, le 7 Mai. SES FEMMES. *Edithe*, fille d'Edouard, Roi d'Angleterre. *Adélaïde*, fille de Rodolphe ſecond, Roi de Bour-

LEON V, 904.

SERGIUS III, 905; homme cruel, amant de Maroſie, fille de la premiere Théodora, dont il eut le Pape Jean XI.

ANASTASE, 913.

LANDON, 914.

JEAN X, 915, amant de la jeune Théodora, qui lui procura le St. Siege, & dont il eut Creſcence, premier Conſul de ce nom. Il mourut étranglé dans ſon lit.

LEON VI, 928.

ETIENNE VIII, 929, qu'on croit encore fils de Maroſie, enfermé au Château qu'on nomme aujourd'hui St. Ange.

JEAN XI, 931; fils du Pape Sergius & de Maroſie, ſous qui ſa mere gouverna deſpotiquement.

LEON VII, 936.

ETIENNE IX, 939; Allemand de naiſſance, ſabré au viſage par les Romains.

MARIN III, 943.

AGAPET, 946.

JEAN XII, 956; fils de

gone. SES ENFANTS. *Lutholf*, Duc de Suabe. *Luitgarde*, femme d'un Duc de Lorraine & de Franconie. *Othon ſecond*, dit le roux, Empereur. *Mathilde*, Abbeſſe de Quedlimbourg. *Adélaïde*, mariée à un Marquis de Montferrat. *Richilde*, à un Comte d'Eninguen. *Guillaume*, Archevêque de Mayence.

Maroſie & du Patrice Alberic; Patrice lui-même. Fait Pape à l'âge de 18 ans. Il s'oppoſa à l'Empereur Othon I. Il fut aſſaſſiné en allant chez ſa maîtreſſe.

LEON VIII, 963; nommé par un petit Concile à Rome par les ordres d'Othon.

BENOIT V, 964; chaſſé immédiatement après par l'Empereur Othon I, & mort en exil à Hambourg.

JEAN XIII, 965; chaſſé de Rome & puis rétabli.

BENOIT VI, 972; étranglé par le Conſul Creſcence, fils du Pape Jean X.

13.

OTHON II, ou le roux, né en 955, Empereur en 973, mort en 983. SA FEMME. *Théophanie*, belle-fille de l'Empereur Nicéphore. SES ENFANTS. *Othon*, depuis Empereur. *Sophie*, Abbeſſe de Gannechim. *Mathilde*, femme d'un Comte Palatin. *Vithilde*, fille naturelle, femme d'un Comte de Hollande.

BONIFACE VII, 974; il voulut rendre Rome aux Empereurs d'Orient.

DOMUS, 974.

BENOIT VII, 975.

14.

OTHON III, né en 973, Empereur en 983, mort en 1002; on prétend qu'il épouſa *Marie* d'Aragon. Mort ſans poſtérité.

JEAN XIV, 984; du temps de Boniface VII, mort en priſon au Château St. Ange.

BONIFACE XII, rétabli. Aſſaſſiné à coups de poignard.

JEAN XV ou XVI, 986; chaſſé

chaſſé de Rome par le Conſul Creſcence, & rétabli.

GREGOIRE V, 996; à la nomination de l'Empereur Othon III.

SILVESTRE II, 999; c'eſt le fameux Gerbert, Auvergnat, Archevêque de Rheims, prodige d'érudition pour ſon temps.

15.

HENRI SECOND, ſurnommé le ſaint, le chaſte & le boiteux, Duc de Baviere, petit-fils d'Othon le grand, Empereur en 1002, mort en 1024. SA FEMME. *Cunégonde*, fille de Sigefroi, Comte de Luxembourg. Sans poſtérité.

JEAN XVII, 1003.

JEAN XVIII, 1004.

SERGIUS IV, 1009; regardé comme un ornement de l'Egliſe.

BENOIT VIII, 1012; il repouſſa les Sarraſins.

16.

CONRAD II, le ſalique, de la maiſon de Franconie, Empereur en 1024, mort en 1039, le 4 Juin. SA FEMME. *Giſelle* de Suabe. SES ENFANTS. *Henri*, depuis Empereur. *Béatrix*, Abbeſſe de Gandersheim. *Judith*, mariée, à ce qu'on prétend, à Azon d'Eſt en Italie.

JEAN XIX ou XX, 1024; chaſſé & rétabli.

BENOIT IX, 1033; qui acheta le Pontificat, lui troiſieme, & qui revendit ſa part.

17.

HENRI III, dit le noir, né le 28 Octobre 1017, Empereur en 1039, mort en 1056. SES FEMMES. *Cunégonde*, fille de Canut, Roi d'Angleterre. *Agnès*, fille de Guillaume, Duc d'Aquitaine. SES ENFANTS.

GREGOIRE VI, 1045; dépoſé.

CLEMENT II, Evêque de Bamberg en 1046; nommé par l'Empereur Henri II.

DAMASE II, 1048; nommé encore par l'Empereur.

DE LA SECONDE FEMME. *Mathilde*, mariée à Rodolphe, Duc de Suabe. L'Empereur *Henri IV*. *Conrad*, Duc de Baviere. *Sophie*, mariée à Salomon, Roi de Hongrie, & depuis à Uladiſlas, Roi de Pologne. *Itha*, femme de Léopold, Marquis d'Autriche. *Adélaide*, Abbeſſe de Gandersheim.

18.

HENRI IV, né le 11 Novembre en 1050, Empereur en 1056, mort en 1106. SES FEMMES. *Berthe*, fille d'Othon de Savoie, qu'on appelloit Marquis d'Italie. *Adélaide* de Ruſſie, veuve d'un Margrave de Brandebourg. SES ENFANTS DE BERTHE. *Conrad*, Duc de Lorraine. L'Empereur *Henri V*. *Agnès*, femme de Fréderic de Suabe. *Berthe*, mariée à un Duc de Carinthie. *Adélaïde*, à Boleſlas III, Roi de Pologne. *Sophie*, à Godefroi, duc de Brabant.

LEON IX, 1048; Pape vertueux.

VICTOR II, 1055; grand réformateur. Inſpiré & gouverné par Hildebrand, depuis Grégoire VII.

ETIENNE X, 1057; frere de Godefroi, Duc de Lorraine.

NICOLAS II, exalté à main armée en 1058, chaſſa ſon compétiteur Benoît. Il ſoumit le premier la Pouille & la Calabre au St. Siege.

ALEXANDRE II, élu par le parti d'Hildebrand, ſans conſentement de la Cour impériale, 1061; de ſon temps eſt l'étonnante aventure de l'épreuve de Pierre Igneus, vraie ou fauſſe, ou exagérée.

GREGOIRE VII, 1073. C'eſt le fameux Hildebrand, qui le premier rendit l'Egliſe Romaine redoutable. Il fut la victime de ſon zele.

VICTOR III, 1086; Grégoire VII l'avait recommandé à ſa mort.

URBAIN II, de Châtillon ſur Marne, 1087. Il publia les Croiſades imaginées par Grégoire VII.

Digitized by Google

PASCAL II, 1099; il marcha ſur les traces de Grégoire VII.

19.

HENRI V, né en 1081, Empereur en 1106, mort en 1125, le 23 Mai. SA FEMME. *Mathilde*, fille de Henri I, Roi d'Angleterre. SES ENFANTS. *Chriſtine*, femme de Ladiſlas, Duc de Siléſie.

GELASE II, 1118; traîné immédiatement après en priſon par la faction oppoſée.

CALIXTE II, 1119; finit le grand procès des inveſtitures.

HONORIUS II, 1124.

20.

LOTHAIRE SECOND, Duc de Saxe, Empereur en 1125, mort en 1137. SA FEMME. *Richeze*, fille de *Henri* le gros, Duc de Saxe.

INNOCENT II, 1130; preſque toutes les Elections étaient doubles dans ce ſiecle; tout était ſchiſme dans l'Egliſe; tout s'obtenait par brigue, par ſimonie ou par violence; & les Papes n'étaient point maîtres dans Rome.

20.

CONRAD III, né en 1092, Empereur en 1138, mort en 1152, 15 Février. SA FEMME, *Gertrude*, fille d'un Comte de Sultzbach. SES ENFANTS. *Henri*, mort en bas âge. *Fréderic*, Comte de Rothembourg.

CELESTIN II, 1143.

LUCIUS II, 1144, tué d'un coup de pierre en combattant contre les Romains.

EUGENE III, 1145; maltraité par les Romains, & réfugié en France.

22.

FRÉDERIC I, ſurnommé Barberouſſe, Duc de Suabe, né en 1121, Empereur en 1152, mort en 1190. SES FEMMES. *Adélaïde*, fille du Marquis de Vohenbourg, répudiée. *Béatrix*, fille de Renaud, Comte de Bourgogne. SES ENFANTS.

ANASTASE IV, 1153.

ADRIEN IV, 1154; Anglais, fils d'un mendiant, mendiant lui-même & devenu un grand homme.

ALEXANDRE III, 1159, qui humilia l'Empereur Fréderic Barberouſſe, & le Roi d'Angleterre Henri II.

Henri, depuis Empereur. *Fréderic*, Duc de Suabe. *Conrad*, Duc de Spolette. *Philippe*, depuis Empereur. *Othon*, Comte de Bourgogne. *Sophie*, mariée au Marquis de Montferrat. *Béatrix*, Abbeſſe de Quedlimbourg.

23.

HENRI VI, né en 1165, Empereur en 1190, mort en 1197. SA FEMME. *Conſtance*, fille de Roger, Roi de Sicile. SES ENFANTS. *Fréderic*, depuis Empereur. *Marie*, femme de Conrad, Marquis de Mâhren.

24.

PHILIPPE, Duc de Suabe, fils puîné de Fréderic Barberouſſe, tuteur de Fréderic II, né en 1181, Empereur en 1198, mort en 1208, le 21 Juin. SA FEMME. *Irene*, fille d'Iſaac, Empereur de Conſtantinople. SES ENFANTS. *Béatrix*, épouſe de Ferdinand III, Roi de Caſtille. *Cunégonde*, épouſe de Venceſlas III, Roi de Bohême. *Marie*, épouſe de *Henri*, Duc de Brabant. *Béatrix*, morte immédiatement après ſon mariage avec Othon IV, Duc de Brunſvick, depuis Empereur.

LUCIUS III, 1181; chaſſé encore & pourſuivi par les Romains, qui en reconnoiſſant l'Evêque, ne voulaient pas reconnaître le Prince.

URBAIN III, 1185.

GREGOIRE VIII, 1187, paſſe pour ſavant, éloquent & honnête homme.

CLEMENT III, 1188, voulut réformer le Clergé.

CELESTIN III, 1191, qui défendit qu'on enterrât l'Empereur Henri VI.

INNOCENT III, 1198, qui jeta un interdit ſur la France. Sous lui la Croiſade contre les Albigeois.

25.

OTHON IV, Duc de Brunſvick, Empereur en 1198, mort en 1218. SA SECONDE FEMME. *Marie*, fille de Henri le vertueux, Duc de Brabant : mort ſans poſtérité.

26.

FRÉDERIC II, Duc de Suabe, Roi des deux Siciles, né le 26 Décembre 1193, Empereur en 1212, mort en 1250, le 13 Décembre. SES FEMMES. *Conſtance*, fille d'Alphonſe II, Roi d'Aragon. *Violente*, fille de Jean de Brienne, Roi de Jéruſalem. *Iſabelle*, fille de Jean, Roi d'Angleterre. SES ENFANTS. *Henri*, Roi des Romains, mort en priſon en 1236. *Conrad*, depuis Empereur, pere de Conradin, en qui finit la maiſon de Suabe. *Henri*, Gouverneur de Sicile. *Marguerite*, épouſe d'Albert le dépravé, Landgrave de Thuringe & Marquis de Miſnie. DE SES MAITRESSES, il eut *Enzio*, Roi de Sardaigne. *Manfredo*, Roi de Sicile. *Fréderic*, Prince d'Antioche.

HONORIUS III, 1226, commença à s'élever contre Fréderic II.

GREGOIRE IX, 1227, chaſſé encore par les Romains, excommunia & crut dépoſer Fréderic II.

CELESTIN IV, 1241.

INNOCENT IV, 1243, excommunia encore Fréderic II, & crut le dépoſer au Concile de Lyon.

27.

CONRAD IV, Empereur en 1151, mort en 1254. SA FEMME. *Eliſabeth*, fille d'Othon, Comte Palatin. SON FILS.

ALEXANDRE IV, 1254, qui protégea les Moines mendiants contre l'Univerſité de Paris.

Digitized by Google

Conradin, Duc de Suabe, héritier du Royaume de Sicile, à qui Charles d'Anjou fit couper la tête à l'âge de dix-ſept ans, le 29 Octobre 1268.

(ALPHONSE X, Roi d'Eſpagne, & RICHARD, Duc de Cornouaille, fils de Jean ſans terre, tous deux élus en 1257; mais ils ne ſont pas comptés parmi les Empereurs.)

28.

RODOLPHE, Comte de Habsbourg, en Suiſſe, tige de la maiſon d'Autriche, né en 1218, Empereur en 1273, mort en 1291. SES FEMMES. *Anne Gertrude* de Bohenberg. *Agnès*, fille d'Othon, Comte de Bourgogne. SES ENFANTS. *Albert*, Duc d'Autriche, depuis Empereur. *Rodolphe*, qu'on a cru Duc de Suabe. *Hermann*, qui ſe noya dans le Rhin à l'âge de dix-huit ans. *Fréderic*, mort ſans lignée. *Charles*, mort en bas âge. *Rodolphe*, mort auſſi dans l'enfance. *Mecthilde*, mariée à Louis le ſévere, Duc de Baviere. *Agnès*, qui épouſa Albert II, Duc de Saxe. *Hedvige*, femme d'Othon, Marquis de Brandebourg. *Gutha*, mariée à Venceſlas, Roi de Bohême, fils d'Ottocare. *Clémence*, épouſe de Charles.

URBAIN IV, 1261; il fut d'abord ſavetier à Troyes en Champagne. Il appella le premier Charles d'Anjou à Naples.

CLEMENT IV, 1264: on prétend qu'il conſeilla l'aſſaſſinat de Conradin & du Duc d'Autriche par la main d'un bourreau.

GREGOIRE X, 1271; il donna des regles ſéveres pour la tenue des Conclaves.

INNOCENT V, 1276.

ADRIEN V, 1276.

JEAN XXI, 1276: on dit qu'il était aſſez bon Médecin.

NICOLAS III, 1277, de la maiſon des Urſins: on dit qu'avant de mourir il conſeilla les Vêpres Siciliennes.

MARTIN IV, 1281. Dès qu'il fut Pape, il ſe fit élire Sénateur de Rome pour y avoir plus d'autorité.

HONORIUS IV, 1285, de la maiſon de Savelli, prit le parti des Français en Sicile.

NICOLAS IV, 1288. Sous lui les Chrétiens entiérement chaſſés de la Syrie.

Digitized by Google

Martel, Roi de Hongrie, petit-fils de Charles I, roi de Naples & de Sicile. *Marguerite*, femme de Théodoric, Comte de Cleves. *Catherine*, mariée à Othon, Duc de la Baviere inférieure, fils de Henri, frere de Louis le ſévere. *Euphémie*, Religieuſe.

29.

ADOLPHE DE NASSAU, Empereur en 1292, mort en 1298, le 2 Juillet. SA FEMME. *Imagine*, fille de Jerlach, Comte de Limbourg. SES ENFANTS. *Henri*, mort jeune. *Robert* de Naſſau. *Jerlach* de Naſſau. *Valdrame. Adolphe. Adélaide. Imagine. Mathilde. Philippe.*

30.

ALBERT I, d'Autriche, Empereur en 1298, mort en 1308. SA FEMME. *Eliſabeth*, fille de Menard, Duc de Carinthie & Comte de Tirol. SES ENFANTS. *Fréderic* le beau, depuis Empereur. *Albert* le ſage, Duc d'Autriche.

31.

HENRI VII, de la maiſon de Luxembourg, Empereur en 1308, mort en 1313, SES FEMMES. *Marguerite*, fille d'un Duc de Babrant. *Catherine*, fille d'Albert d'Autriche, fiancée ſeulement avant ſa mort. SES

CELESTIN V, 1292. Benoît Caïetan lui perſuada d'abdiquer.

BONIFACE VII, (Benoît Caïetan) 1294. Il enferma ſon prédéceſſeur, excommunia Philippe le Bel, s'intitula maître de tous les Rois, fit porter deux épées devant lui, mit deux couronnes ſur ſa tête, & inſtitua le Jubilé.

CLEMENT V, (Bertrand de Gott), Bordelois, 1308, pourſuivit les Templiers. Il eſt dit qu'on vendait à ſa Cour tous les bénéfices.

Digitized by Google

ENFANTS. *Jean*, Roi de Boheme.

32.

LOUIS V, de Baviere, Empereur en 1314, mort en 1347. SES FEMMES. *Béatrix* de Glaugau. *Marguerite*, Comteſſe de Hollande. SES ENFANTS. *Louis* l'ancien, Margrave de Brandebourg. *Etienne* le bouclé, Duc de Baviere. *Mecthilde*, femme de Fréderic le ſévere, Marquis de Miſnie. *Eliſabeth*, mariée à Jean, Duc de la Baſſe-Baviere. *Guillaume*, Comte de Hollande par ſa mere, devenu furieux. *Albert*, Comte de Hollande. *Louis* le Romain, Marquis de Brandebourg. *Othon*, Marquis de Brandebourg.

JEAN XXII, 1316, fils d'un Savetier de Cahors, nommé d'Euſe, qui paſſa pour avoir vendu encore plus de bénéfices que ſon prédéceſſeur, & qui eut un grand crédit dans l'Europe, ſans pouvoir en avoir dans Rome. Il réſida toujours vers le Rhône. Il écrivit ſur la pierre philoſophale, mais il l'avait véritablement en argent comptant. Ce fut lui qui ajouta une troiſieme couronne à la tiare. On l'accuſa d'héréſie ; ce fut lui qui taxa la rémiſſion des péchés : cette taxe fut imprimée depuis.

BENOIT XII, (Jacques Fournier) 1334, réſide à Avignon.

CLEMENT VI, (Pierre Roger, 1342,) réſide à Avignon, qu'il acheta de la Reine Jeanne.

33.

CHARLES IV, de la maiſon de Luxembourg, né en 1316, Empereur en 1347, mort en 1378. SES FEMMES. *Blanche* de Valois. *Anne* Palatine. *Anne* de Siléſie. *Eliſabeth* de Poméranie. SES ENFANTS. *Venceſlas*, depuis Empereur. *Sigiſmond*, depuis Empereur. *Jean*, Marquis de Brandebourg.

INNOCENT VI, (Etienne Aubert) 1352, réſide à Avignon.

URBAIN V, (Guillaume Grimaud) 1362, réſide à Avignon. Il fit un voyage à Rome, mais il n'oſa s'y établir.

GREGOIRE XI, (Roger de Momon) 1370, remit le St. Siege à Rome, où il fut reçu comme Seigneur de la Ville.

Grand

34.

VENCESLAS, né en 1361, Empereur en 1368, dépoſé en 1400, mort en 1419. SES FEMMES. *Jeanne* & *Sophie*, de la maiſon de Baviere : ſans poſtérité.

Grand ſchiſme qui commence en 1378, entre Prignano, URBAIN VI, & Robert de Geneve, CLEMENT VII. Ce ſchiſme continue de compétiteur en compétiteur juſqu'à 1417. Jamais on ne vit plus de troubles & plus de crimes dans l'Egliſe Chrétienne.

35.

ROBERT, Comte Palatin du Rhin, Empereur en 1410. SA FEMME. *Eliſabeth*, fille d'un Burgrave de Nuremberg. SES ENFANTS. *Robert*, mort avant lui. *Louis* le barbu & l'aveugle, Electeur. *Fréderic*, Comte de Hamberg. *Eliſabeth*, mariée à un Duc d'Autriche. *Agnès* à un Comte de Cleves. *Marguerite* à un Duc de Lorraine. *Jean*, Comte Palatin Zimmeren.

36.

JOSSE, Marquis de Brandebourg & de Moravie, Empereur en 1410, mort trois mois après.

37.

SIGISMOND, frere de Venceſlas, né en 1368, Empereur en 1411, mort en 1437. SES FEMMES. *Marie*, héritiere de Hongrie & de Boheme. *Barba*, Comteſſe de Sillé. SES ENFANTS.

MARTIN V, (Colonna), 1417, élu par le Concile de Conſtance. Il pacifia Rome & recouvra beaucoup de Domaines du St. Siege.

EUGENE IV. (Gondelmere)

Eliſabeth, fille de Marie, héritiere de Hongrie & de Boheme, mariée à l'Empereur Albert ſecond d'Autriche.

38.

ALBERT II, d'Autriche, né en 1399, Emp. en 1438, mort en 1439. SA FEMME. *Eliſabeth*, fille de Sigiſmond, héritiere de Boheme & de Hongrie. SES ENFANTS. *George*, mort jeune. *Anne*, mariée à un Duc de Saxe. *Eliſabeth*, à un Prince de Pologne. *Ladiſlas Poſthume*, Roi de Boheme & de Hongrie.

39.

FREDERIC D'AUTRICHE, né en 1415, Empereur en 1440, mort en 1493. SA FEMME. *Eléonore*, fille du Roi de Portugal. SES ENFANTS. *Maximilien*, depuis Empereur. *Cunégonde*, mariée à un Duc de Baviere.

1431. On l'a cru fils de Gregoire XII, l'un des Papes du grand ſchiſme. Il triompha du Concile de Bâle, qui le dépoſa vainement.

NICOLAS V, (Sarzane) 1447; c'eſt lui qui fit le Concordat avec l'Empire.

CALIXTE III, (Borgia) 1455; il envoya le premier des Galeres contre les Ottomans.

PIE II, (Eneas Silvius Picolomini) 1458; il écrivit dans le temps du Concile de Bâle contre le pouvoir du St. Siege, & ſe rétracta étant Pape.

PAUL II, (Barbo Vénitien) 1464; il augmenta le nombre & les honneurs des Cardinaux, inſtitua des jeux publics & des Freres Minimes.

SIXTE IV, (de la Rovere) 1471; il encouragea la conjuration des Pazzi contre les

40.

MAXIMILIEN I, d'Autriche, né en 1459, Roi des Romains en 1486, Empereur en 1493, mort en 1519, le 12 Janvier. SES FEMMES. *Marie*, héritiere de Bourgogne & des Pays-Bas. *Blanche-Marie* Sforce. SES ENFANTS. *Philippe* le beau d'Autriche, Roi d'Eſpagne par ſa femme. *François*, mort au berceau. *Marguerite*, promiſe à Charles VIII, Roi de France, Gouvernante des Pays-Bas, mariée à Jean, fils de Ferdinand, Roi d'Eſpagne, & depuis à Philibert, Duc de Savoie : il n'eut point d'enfants de Blanche Sforce, mais il eut ſix bâtards de ſes maîtreſſes.

Médicis. Il fit réparer le pont Antonin, & mit un impôt ſur les courtiſannes.

INNOCENT VIII, (Cibo) 1484, marié avant d'être Prêtre, & ayant beaucoup d'enfants.

ALEXANDRE VI, (Borgia) 1459; on connoît aſſez ſa maîtreſſe Vanoſia, ſa fille Lucrece, ſon fils le Duc de Valentinois, & les voies dont il ſe ſervit pour l'agrandiſſement de ce fils, dont le St. Siege profita. On l'a mal-à-propos comparé à Néron : il eſt vrai qu'il en eut la cruauté; mais il ne fut point parricide, & il eut une politique auſſi adroite que la conduite de Néron fut inſenſée.

PIE III, (Picolomini) 1503; on trompa pour l'élire le Cardinal d'Amboiſe, premier Miniſtre de France, qui ſe croyoit aſſuré de la tiare.

JULES II, (de la Rovere) 1503; il augmenta l'Etat Eccléſiaſtique. Guerrier auquel il ne manqua qu'une grande Armée.

LEON X, (Médicis) 1513, amateur des arts, magnifique, voluptueux. Sous lui la Religion chrétienne eſt partagée en pluſieurs ſectes.

41.

CHARLES-QUINT, né le 24 Février 1500, Roi d'Eſpagne en 1516, Empereur en 1519, abdique le 2 Juin 1556, mort le 21 Septembre 1558. SA FEMME. *Iſabelle*, fille d'Emanuel, Roi de Portugal. SES ENFANTS. *Philippe* II, Roi d'Eſpagne, Naples & Sicile, Duc de Milan, Souverain des Pays-Bas. *Jeanne*, mariée à Jean, Infant de Portugal. *Marie*, épouſe de l'Empereur Maximilien II, ſon couſin germain. SES BATARDS RECONNUS SONT: *Don Jean* d'Autriche, célebre dans la guerre, & *Marguerite* d'Autriche, mariée à Alexandre, Duc de Florence, & enſuite à Octave, Duc de Parme. On a ſoupçonné ces deux enfants d'être nés d'une Princeſſe qui tenoit de près à Charles-Quint.

ADRIEN VI, (Florent Boyens d'Utrecht) 1521, Précepteur de Charles-Quint. Haï des Romains comme étranger. A ſa mort on écrivit ſur la porte de ſon Médecin: *Au libérateur de la Patrie.*

CLEMENT VII, (Médicis) 1523; de ſon temps Rome eſt ſaccagée, & l'Angleterre ſe détache de l'Egliſe Romaine. On lui reprocha d'être bâtard, & d'avoir acheté le Pontificat; ces deux reproches étoient très-fondés.

PAUL III, (Farneſe) 1534; il donna Parme & Plaiſance, & ce fut un ſujet de troubles. Il croyoit à l'aſtrologie judiciaire plus que tous les Princes de ſon temps.

JULES III, (Ghiocchi) 1550; c'eſt lui qui fit Cardinal ſon porte-ſinge, qu'on appella le Cardinal *Simia*. Il paſſoit pour fort voluptueux.

MARCEL II, (Cervin) 1555, ne ſiege que douze jours.

PAUL IV, (Caraffa) 1555, élu à près de 80 ans. Ses neveux gouvernerent. L'inquiſition fut violente à Rome, & le peuple après ſa mort brûla les priſons de ce Tribunal.

42.

FERDINAND I, frere de Charles-Quint, né le 10 Mars 1503, Roi des Romains en 1531, Empereur en 1556, mort le 25 Juillet 1564. SA FEMME. *Anne*, ſœur de Louis, Roi de Hongrie & de Boheme. IL EN EUT QUINZE ENFANTS. *Maximilien*, depuis Empereur. *Eliſabeth*, mariée à Sigiſmond. Auguſte, Roi de Pologne. *Anne*, au Duc de Baviere. Albert V. *Marie*, à Guillaume, Duc de Juliers. *Magdeleine*, Relig. *Catherine*, qui épouſa en premieres noces François, Duc de Mantoue, & en ſecondes Sigiſmond-Auguſte, Roi de Pologne, après la mort de ſa ſœur. *Eléonore*, mariée à Guillaume, Duc de Mantoue. *Marguerite*, Religieuſe. *Barbe*, épouſe d'Alphonſe II, Duc de Ferrare. *Helene*, Religieuſe. *Jeanne*, épouſe de François, Duc de Florence. *Ferdinand*, Duc de Tirol. *Charles*, Duc de Stirie. *Jeanne* & *Urſule*, mortes dans l'enfance.

PIE IV, (Medequino) 1559; il fit étrangler le Cardinal Caraffa, neveu de Paul IV, & le népotiſme ſous lui domina comme ſous ſon prédéceſſeur.

43.

MAXIMILIEN II, d'Autriche, né le 1 Août 1527, Empereur en 1564, mort le 12 Octobre 1576. SA FEMME. *Marie*, fille de Charles-Quint. IL

PIE V, (Giſleri, Dominicain) 1566; il fit brûler Zoannetti Carneſeccli & Paléarius. Il eut de grands démêlés avec la Reine Eliſabeth.

EN EUT QUINZE ENFANTS. *Rodolphe*, depuis Empereur. L'Archiduc *Erneſt. Mathias*, depuis Empereur. L'Archiduc *Maximilien. Albert*, mari de l'Infante Claire-Eugénie. *Venceſlas*, mort à dix-ſept ans. *Anne*, épouſe de Philippe ſecond, Roi d'Eſpagne. *Eliſabeth*, épouſe de Charles IX, Roi de France. *Marguerite*, Religieuſe. Et ſix enfants morts au berceau.

GREGOIRE XIII, (Buoncompagno) 1572. La premiere année de ſon Pontificat eſt fameuſe par le maſſacre de la St. Barthelemi. On en fit à Rome des feux de joie. Il donna à Jacques Buoncompagno, ſon bâtard, beaucoup de biens & de dignités ; mais il ne démembra pas l'Etat Eccléſiaſtique en ſa faveur.

44.

RODOLPHE II, né le 18 Juillet 1552, Empereur en 1576, mort en 1612, le 10 Janvier. SANS FEMMES ; mais il eut cinq enfants naturels.

SIXTE V, fils d'un pauvre Vigneron nommé Peretti; 1585, acheva l'Egliſe de St. Pierre, embellit Rome, laiſſa cinq millions d'écus dans le Château St. Ange en cinq années de gouvernement.

URBAIN VII, (Caſtagna) 1590.

GREGOIRE XIV, (Sfondrate) 1590, envoya du ſecours à la ligue en France.

INNOCENT IX, (Santiquatro) 1591.

CLEMENT VIII, (Aldobrandin) 1592; il donna l'abſolution & la diſcipline au Roi de France Henri IV, ſur le dos des Cardinaux du Perron & d'Oſſat. Il s'empara du Duché de Ferrare.

PAUL V, (Borgheſe) 1605; il excommunia Veniſe, & s'en repentit. Il éleva le

Palais Borgheſe, & embellit Rome.

45.

MATHIAS, frere de Rodolphe, né en 1557, le 24 Février, Empereur en 1612, mort en 1619, le 20 Mars. SA FEMME. *Anne*, fille de Ferdinand du Tirol : ſans poſtérité.

46.

FERDINAND II, fils de Charles, Archiduc de Stirie & de Carinthie, & petit-fils de l'Empereur Ferdinand I, né en 1578, le 9 Juillet, Empereur en 1619, mort en 1637, le 15 Février. SES FEMMES. *Marie-Anne*, fille de Guillaume, Duc de Baviere. *Eléonore*, fille de Vincent, Duc de Mantoue. SES ENFANTS D'ANNE. *Jean-Charles*, mort à 14 ans. *Ferdinand*, depuis Empereur. *Marie-Anne*, épouſe de Maximilien, Duc de Baviere. *Cecile-René*, mariée à Uladiſlas, Roi de Pologne. *Léopold Guillaume*, qui eut pluſieurs Evêchés. *Chriſtine*, morte jeune.

GREGOIRE XV, (Ludoviſio) 1621; il aida à pacifier les troubles de la Valteline.

URBAIN VIII, (Barberino) Florentin, 1623; il paſſa pour un bon Poëte latin tant qu'il régna. Ses neveux gouvernerent, & firent la guerre au Duc de Parme.

47.

FERDINAND III, né en 1608, le 13 Juillet, Empereur en 1637, mort en 1657. SES FEMMES. *Marie-Anne*, fille de Philippe III, Roi d'Eſpagne.

INNOCENT X, (Pamphili) 1644; ſon Pontificat fut long-temps gouverné par Dona Olimpia, ſa belle-ſœur.

ALEXANDRE VII, (Chigi)

Marie-Léopoldine, fille de Léopold, Archiduc du Tirol. *Eléonore*, fille de Charles II, Duc de Mantoue. SES ENFANTS. *Ferdinand*, Roi des Romains, mort à 21 ans. *Marie-Anne*, épouſe de Philippe IV, Roi d'Eſpagne. *Philippe-Auguſtin* & *Maximilien-Thomas*, morts dans l'enfance. *Léopold*, depuis Empereur. *Marie*, morte au berceau. *Charles-Joſeph*, Evêque de Paſſau. *Thereſe-Marie*, morte jeune. *Eléonore-Marie*, qui étant veuve de Michel, Roi de Pologne, épouſa Charles, Duc de Lorraine. *Marie-Anne*, femme de l'Electeur Palatin. *Ferdinand-Joſeph*, mort dans l'enfance.

1655; il fit de nouveaux embelliſſements à Rome.

48.

LÉOPOLD, né en 1640, le 9 Juin, Empereur en 1658, mort en 1705, le 5 Mai. SES FEMMES. *Marguerite-Thérese*, fille de Philippe IV, Roi d'Eſpagne. *Claude Félicité*, fille de Ferdinand-Charles, Duc de Tirol. *Eléonore-Magdeleine*, fille de Philippe-Guillaume, Comte Palatin, Duc de Neubourg. SES ENFANTS DE MARGUERITE-THÉRESE. *Ferdinand-Venceſlas*, mort au berceau. *Marie-Antoinette*, épouſe de Maximilien-Marie, Electeur de Baviere. Trois autres filles mor-

CLEMENT IX, (Roſpigliosi) 1667; il voulut rétablir à Rome l'ordre dans les finances.

CLEMENT X, (Altieri) 1670; de ſon temps commença la querelle de la régale en France.

INNOCENT XI, (Odeſcalchi) 1676; il fut toujours l'ennemi de Louis XIV, & prit le parti de l'Empereur Léopold.

ALEXANDRE VIII, (Ottoboni) 1689.

INNOCENT XII, (Pignatelli) 1691. Il conſeilla au Roi d'Eſpagne

tes dans l'enfance. ENFANTS D'ELÉONORE-MAGDELAINE DE NEUBOURG. *Joſeph*, depuis Empereur. *Marie-Eliſabeth*, Gouvernante des Pays-Bas. *Léopold-Joſeph*, mort dans l'enfance. *Marie-Anne*, épouſe de Jean V, Roi de Portugal. *Marie-Théreſe*, morte à douze ans. *Charles*, depuis Empereur, & trois filles mortes jeunes.

49.

JOSEPH, né en 1678, le 26 Juillet, Roi des Romains en 1690, à l'âge de douze ans, Empereur en 1705, mort en 1711, le 17 Avril. SA FEMME. *Amélie*, fille du Duc Jean-Fréderic de Hannovre. SES ENFANTS. *Marie-Joſephine*, mariée à Fréderic-Auguſte, Roi de Pologne, Electeur de Saxe. *Léopold-Joſeph*, mort au berceau. *Marie-Amelie*, mariée au Prince Electoral de Baviere.

50.

CHARLES VI, né en 1685, le 1 Octobre, Empereur en 1711, mort en 1740. SA FEMME. *Eliſabeth-Chriſtine*, fille de Louis-Rodolphe, Duc de Brunſvick. SES ENFANTS. *Léopold*, mort dans l'enfance. *Marie-Thereſe*, qui d'Eſpagne Charles II, ſon teſtament en faveur de la maiſon de France.

CLEMENT XI, (Albano) 1700; il reconnut malgré lui Charles VI, Roi d'Eſpagne. C'eſt lui qui fulmina, ſelon l'expreſſion Italienne, cette fameuſe bulle *Unigenitus*, qui a couvert le St. Siege d'opprobre & de ridicule, ſelon l'opinion d'une grande partie de l'Europe.

épouſa François de Lorraine, le 12 Février 1736. *Marie-Anne*, mariée à Charles de Lorraine. *Marie-Amélie*, morte dans l'enfance. Charles VI fut le dernier Prince de la maiſon d'Autriche.

XVI

VERS TECHNIQUES,

QUI contiennent la ſuite Chronologique des Empereurs, & les principaux événements depuis Charlemagne.

Neuvieme Siecle.

CHARLEMAGNE en huit cent renouvelle l'Empire,
Fait couronner ſon fils; en quatorze il expire.
Louis, en trente-trois, par des Prêtres jugé,
D'un ſac de Pénitent dans Soiſſons eſt chargé.
Rétabli, toujours foible, il expire en quarante.
Lothaire eſt Moine à Prum cinq ans après cinquante.
On perd après vingt ans le ſecond des Louis.
Le *Chauve* lui ſuccede, & meurt au Mont-Cenis.
Le *Begue*, fils du Chauve, a l'Empire une année.
Le *Gros*, ſoumis au Pape, ô dure deſtinée!
En l'an quatre-vingt-ſept dans Tibur dépoſé,
Cede au bâtard Arnoud ſon trône mépriſé.
Arnoud ſacré dans Rome ainſi qu'en Lombardie,
Finit avec le ſiecle en quittant l'Italie.

Dixieme Siecle.

LOUIS, le fils d'Arnoud, quatrieme du nom,
Du ſang de Charlemagne avorté rejeton,
Termine en neuf cent douze une inutile vie.
On élit en plein champ Conrad de Franconie.
On voit en neuf cent vingt le Saxon l'Oiſeleur,
Henri Roi des Germains bien plutôt qu'Empereur.
Othon que ſes ſuccès font grand Prince & grand homme,
En l'an ſoixante-deux ſe rend maître de Rome.
Rome au dixieme ſiecle en proie à trois Othons,
Gémit dans le ſcandale & dans les factions.

Onzieme Siecle.

SAINT Henri de Baviere, en l'an trois après mille,
Puis Conrad le ſalique, Henri trois dit le noir.
Henri quatre, pieds nus, ſans ſceptre, ſans pouvoir,
Demande au fier Gregoire un pardon inutile :
Meurt en mille cent ſix à Liege ſon azile,
Détrôné par ſon fils & par lui déterré.

Douzieme Siecle.

LE cinquieme Henri, ce fils dénaturé,
Sur le trone ſoutient la cauſe de ſon pere.
Le Pape en vingt & deux ſoumet cet adverſaire.
Lothaire le Saxon, en vingt-cinq couronné,
Baiſe les pieds du Pape à genoux proſterné,
Tient l'étrier ſacré, conduit la ſainte Mule.
L'Empereur Conrad trois, par un autre ſcrupule,
Va combattre en Syrie & s'en revient battu ;
Et l'Empire Romain pour ſon fils eſt perdu.
C'eſt en cinquante-deux que Barberouſſe regne,
Il veut que l'Italie & le ſerve & le craigne,
Détruit Milan, prend Rome, & cede au Pape enfin.
Il court dans les ſaints lieux combattre Saladin ;
Meurt en quatre-vingt-dix : ſa tombe eſt ignorée.
Par Henri ſix ſon fils, Naple au meurtre eſt livrée :
Il fait périr le ſang de ſes illuſtres Rois,
Et huit ans à l'Empire il impoſe des loix.

Treizieme Siecle.

PHILIPPE le Régent ſe fait bientôt élire ;
Mais en douze cent huit il meurt aſſaſſiné.
Othon quatre à Bovine eſt vaincu, détrôné :
C'eſt en douze cent quinze. Il fuit & perd l'Empire.
De Fréderic ſecond les jours trop agités,
Par deux Papes hardis long-temps perſécutés,
Finiſſent au milieu de ce ſiecle treizieme.
Après lui Conrad quatre a la grandeur ſuprême.

C'eſt en ſoixante-huit que la main d'un bourreau
Dans Conradin ſon fils éteint un ſang ſi beau.
Après les dix-huit ans qu'on nomme d'anarchie,
Dans l'an ſoixante & treize Habsbourg plein de vertu,
Du bandeau des Céſars a le front revêtu.
Il défait Ottocare, il venge la Patrie;
Et de ſa race auguſte il fonde la grandeur.
Adolphe de Naſſau devient ſon ſucceſſeur.
En quatre-vingt-dix-huit une main ennemie
Finit dans un combat ſon empire & ſa vie.

Quatorzieme Siecle.

ALBERT fils de Habsbourg eſt cet heureux vainqueur.
Il meurt en trois cent huit & par un parricide.
On dit qu'en trois cent treize une main plus perfide,
Au vin de Jeſus-Chriſt mêlant des ſucs mortels,
Fit périr Henri ſept au pied des ſaints Autels.
Dépoſant, dépoſé, Louis cinq de Baviere
Fait contre Jean vingt-deux l'Antipape Corbiere;
Meurt en quarante-ſept. Charles quatre après lui
Fait cette Bulle d'or qu'on obſerve aujourd'hui.
De l'an cinquante-ſix elle eſt l'époque heureuſe.
De ce pere ſi ſage héritier inſenſé,
Venceſlas eſt connu par une vie affreuſe;
Mais en quatorze cent il ſe voit dépoſé.

Quinzieme Siecle.

ROBERT regne dix ans, Joſſe moins d'une année.
Venceſlas traîne encore ſa vie infortunée.
Son frere Sigiſmond, moins guerrier que prudent,
Dans l'an quinze finit le Schiſme d'Occident.
Son gendre Albert ſecond, ſage, puiſſant & riche,
Fixe le trône enfin dans la maiſon d'Autriche.
Fréderic ſon parent en quatorze eſt élu:
Mort en qua re-vingt-treize, & jamais abſolu.

Digitized by Google

Seizieme Siecle.

DE Maximilien le riche mariage,
Et de Jeanne à la fin l'Eſpagne en héritage,
Font du grand Charles-Quint un Empereur puiſſant,
Vainqueur heureux des Lis, de Rome, & du Croiſſant.
Il meurt en cinquante-huit, las des grandeurs ſuprêmes.
Son frere Ferdinand porte trois diadêmes.
Et l'an ſoixante-quatre il les laiſſe à ſon fils :
Rodolphe en quitta deux.

Dix-ſeptieme Siecle.

Mathias fut aſſis
EN douze après ſix cent au trône de l'Empire.
Guſtave Richelieu la fortune conſpire
Contre le puiſſant Roi ſecond des Ferdinands,
Qui laiſſe en trente-ſept ſes Etats chancelants.
Munſter donne la paix à Ferdinand troiſieme.
Léopold délivré du fer des Ottomans,
Expire en ſept cent cinq, & Joſeph l'an onzieme.
Charles ſix en quarante ; & le ſang des Lorrains
S'unit au ſang d'Autriche, au trône des Germains.

ANNALES
DE L'EMPIRE
DEPUIS CHARLEMAGNE.

PREMIERE PARTIE.

INTRODUCTION.

DE toutes les révolutions qui ont changé la face de la terre, celle qui transféra l'empire des Romains à Charlemagne pourait paraître la ſeule juſte, ſi le mot de *juſte* peut être prononcé dans les choſes où la force a tant de part, & ſi les Romains furent en droit de donner ce qu'ils ne poſſédaient pas.

Charlemagne fut en effet appellé à l'empire par la voix du peuple Romain même, qu'il avait ſauvé à la fois de la tyrannie des Lombards & de la négligence des empereurs d'Orient.

C'eſt la grande époque des nations occidentales. C'eſt à ces tems que commence un nouvel ordre de gouvernement. C'eſt le fondement de la puiſſance temporelle eccléſiaſtique. Car aucun évêque dans l'Orient n'avait jamais été prince, & n'avait eu aucun des droits qu'on nomme régaliens. Ce nouvel empire Romain ne reſſemble en rien à celui des premiers Céſars.

On verra dans ces Annales ce que fut en effet cet empire, comment les pontifes Romains acquirent leur puiſſance temporelle qu'on leur a tant reprochée, pendant que tant d'évêques occidentaux & ſurtout ceux d'Allemagne ſe faiſaient ſouverains; & comment le peuple Romain voulut longtems conſerver ſa liberté entre les empereurs & les papes qui ſe ſont diſputé la domination de Rome.

Tout l'Occident depuis le cinquiéme ſiécle était ou déſolé ou barbare. Tant de nations ſubjuguées autrefois par les anciens Romains, avaient du moins vécu juſqu'à ce cinquiéme ſiécle dans une ſujétion heureuſe. C'eſt un exemple unique dans tous les âges, que des vainqueurs aient bâti pour des vaincus ces vaſtes thermes, ces amphithéatres, aient conſtruit ces grands chemins qu'aucune nation n'a oſé depuis tenter même d'imiter. Il n'y avait qu'un peuple. La langue latine, du tems de Théodoſe, ſe parlait de Cadix à l'Euphrate. On commerçait de Rome à Trèves & à Alexandrie avec plus de facilité que beaucoup de provinces ne trafiquent aujourd'hui avec leurs voiſins. Les tributs même quoiqu'onéreux, l'étaient bien moins que quand il falut payer depuis le luxe & la violence de tant de ſeigneurs particuliers. Que l'on compare ſeulement l'état de Paris quand Julien le philoſophe la gouvernait, à l'état où il fut cent cinquante ans après. Qu'on voie ce qu'était Trèves la plus grande ville des Gaules, appellée du tems de Théodoſe une ſeconde Rome, & ce qu'elle devint après l'inondation des barbares. Autun ſous Conſtantin avait dans ſa banlieue vingt-cinq mille chefs de famille. Arles était encor plus peuplée. Les barbares apportèrent avec eux la dévaſtation, la pauvreté & l'ignorance. Les Francs étaient au nombre de ces peuples affamés & féroces qui couraient au pillage de l'empire. Ils ſubſiſtaient de brigandage, quoique la contrée où ils s'étaient établis, fût très belle & très fertile. Ils ne ſavaient pas la cultiver. Ce pays eſt marqué dans l'ancienne carte conſervée à Vienne. On y voit les Francs établis depuis l'embouchure du Mein juſqu'à la Friſe, & dans une partie de la Veſtphalie, *franci* ceu *chamavi*. Ce n'eſt que par les anciens Romains mêmes que les Français, quand ils furent lire, connurent un peu leur origine.

Les Francs étaient donc une partie de ces peuples nommés Saxons qui habitaient la Veſtphalie; & quand Charlemagne leur fit la guerre trois cents ans après, il extermina les deſcendants de ſes pères.

Ces tribus de Francs, dont les Saliens étaient les plus illuſtres, s'étaient peu-à-peu établis dans les Gaules, non pas en alliés du peuple Romain, comme on l'a prétendu, mais après avoir

avoir pillé les colonies romaines, Trèves, Cologne, Mayence, Tongres, Tournai, Cambrai : battus à la vérité par le célèbre Aëtius, un des derniers ſoutiens de la grandeur romaine, mais unis depuis avec lui par néceſſité contre Attila ; profitant enſuite de l'anarchie où ces irruptions des Huns, des Goths & des Vandales, des Lombards & des Bourguignons réduiſoient l'empire, & ſe ſervant contre les empereurs mêmes des droits & des titres de maîtres de la milice & de patrices, qu'ils obtenaient d'eux. Cet empire fut déchiré en lambeaux ; chaque horde de ces fiers ſauvages ſaiſit ſa proie. Une preuve inconteſtable que ces peuples furent longtems barbares, c'eſt qu'ils détruiſirent beaucoup de villes, & qu'ils n'en fondèrent aucune.

Toutes ces dominations furent peu de choſe juſqu'à la fin du huitiéme ſiécle devant la puiſſance des Califes, qui menaçait toute la terre.

Plus l'empire de Mahomet floriſſait, plus Conſtantinople & Rome étaient avilies. Rome ne s'était jamais relevée du coup fatal que lui porta Conſtantin, en transférant le ſiége de l'empire. La gloire, l'amour de la patrie, n'animèrent plus les Romains. Il n'y eut plus de fortune à eſpérer pour les habitans de l'ancienne capitale. Le courage s'énerva ; les arts tombèrent ; on ne vit plus dans le ſéjour des Scipions & des Céſars que des conteſtations entre les juges ſéculiers & l'évêque. Priſe, repriſe, ſaccagée tant de fois par les barbares, elle obéiſſait encor aux empereurs ; depuis Juſtinien, un vice-roi ſous le nom d'exarque la gouvernait, mais ne daignait plus la regarder comme la capitale de l'Italie. Il demeurait à Ravenne, & de-là il envoyait ſes ordres au préfet de Rome. Il ne reſtait aux empereurs en Italie que le pays qui s'étend des bornes de la Toſcane juſqu'aux extrémités de la Calabre. Les Lombards poſſédaient le Piémont, le Milanais, Mantoue, Gènes, Parme, Modène, la Toſcane, Bologne. Ces états compoſaient le royaume de Lombardie. Ces Lombards étaient venus, à ce qu'on dit, de la Pannonie, & ils y avaient embraſſé l'eſpèce de chriſtianiſme qui avait prévalu avant Conſtantin, & qui fut la religion dominante ſous la plupart de ſes ſucceſſeurs ; c'eſt ce qu'on nomme l'arianiſme : les barbares Lombards avaient pénétré en Italie par le Tirol. Leurs chefs ſe firent alors catholiques

romains pour affermir leur domination à l'aide du clergé ; ainſi que Clovis en uſa dans la Gaule Celtique. Rome dont les murailles étaient abattues, & qui n'était défendue que par des troupes de l'exarque, étant ſouvent menacée de tomber au pouvoir des Lombards. Elle était alors ſi pauvre que l'exarque n'en retirait pour toute impoſition annuelle, qu'un ſou d'or par chaque homme domicilié ; & ce tribut paraiſſait un fardeau peſant. Elle était au rang de ces terres ſtériles & éloignées qui ſont à charge à leurs maîtres.

Le diurnal romain du ſeptiéme & huitiéme ſiécle, monument précieux dont une partie eſt imprimée, fait voir d'une maniere authentique ce que le ſouverain pontife était alors. On l'appellait le *Vicaire de Pierre*, *évêque de la ville de Rome*, quoiqu'il ſoit démontré que Simon Barjone (Pierre) ne vînt jamais dans cette capitale. Dès que l'évêque était élu par les citoyens, le clergé en corps en donnait avis à l'exarque ; & la formule était : *Nous vous ſupplions, vous chargé du miniſtère impérial, d'ordonner la conſécration de notre père & paſteur.* Ils donnaient part auſſi de la nouvelle élection au métropolitain de Ravenne, & ils lui écrivaient : *St. Père, nous ſupplions votre béatitude d'obtenir du ſeigneur exarque l'ordination dont il s'agit.* Ils devaient auſſi en écrire aux juges de Ravenne, qu'ils appellaient *Vos Eminences.*

Le nouveau pontife alors était obligé, avant d'être ordonné, de prononcer deux profeſſions de foi, & dans la ſeconde il condamnait parmi les hérétiques le pape Honorius I, parce qu'à Conſtantinople cet évêque de Rome Honorius paſſait pour n'avoir reconnu qu'une volonté dans JESUS-CHRIST.

Il y a loin de-là à la tiare. Mais il y a loin auſſi du premier moine qui prêcha ſur les bords du Rhin, au bonnet électoral, & du premier chef des Saliens errants à un empereur Romain. Toute grandeur s'eſt formée peu-à-peu, & toute origine eſt petite.

Le pontife de Rome dans l'aviliſſement de la ville établiſſait inſenſiblement ſa grandeur. Les Romains étaient pauvres, mais l'égliſe ne l'était pas. Conſtantin avait donné à la ſeule baſilique de Latran plus de mille marcs d'or, & environ trente mille d'argent, & lui avait aſſigné quatorze mille ſous de rente. Les

papes qui nourriſſaient les pauvres, & qui envoyaient des miſſions dans tout l'Occident, ayant eu beſoin de ſecours plus conſidérables, les avaient obtenus ſans peine. Les empereurs & les rois Lombards même leur avaient accordé des terres. Ils poſſédaient auprès de Rome des revenus & des châteaux qu'on appellait *les juſtices de St. Pierre.* Pluſieurs citoyens s'étaient empreſſés à enrichir par donation ou par teſtament une égliſe dont l'évêque étoit regardé comme le père de la patrie. Le crédit des papes était très ſupérieur à leurs richeſſes. Il était impoſſible de ne pas révérer une ſuite preſque non interrompue de pontifes qui avaient conſolé l'égliſe, étendu la religion, adouci les mœurs des Hérules, des Goths, des Vandales, des Lombards & des Francs.

Quoique les pontifes Romains n'étendiſſent du tems des exarques leur droit de métropolitain que ſur les villes ſuburbicaires, c'eſt-à-dire, ſur les villes ſoumiſes au gouvernement du préfet de Rome; cependant on leur donnait ſouvent le nom de *pape univerſel*, à cauſe de la primauté & de la dignité de leur ſiége. Grégoire, ſurnommé le grand, refuſa ce titre, mais le mérita par ſes vertus; & ſes ſucceſſeurs étendirent leur crédit dans l'Occident. On ne doit donc pas s'étonner de voir au huitieme ſiécle Boniface, archevêque de Mayence, le même qui ſacra Pepin, s'exprimer ainſi dans la formule de ſon ſerment : *Je promets à St. Pierre & à ſon vicaire le bienheureux Grégoire*, &c.

Enfin le tems vint où les papes conçurent le deſſein de délivrer à la fois Rome & des Lombards qui la menaçaient ſans ceſſe, & des empereurs Grecs qui la défendaient mal. Les papes virent donc alors, que ce qui dans d'autres tems n'eût été qu'une révolte, & une ſédition impuiſſante & puniſſable, pouvait devenir une révolution excuſable par la néceſſité, & reſpectable par le ſuccès. C'eſt cette révolution qui fut commencée ſous le ſecond Pepin, uſurpateur du royaume de France, & conſommée par Charlemagne ſon fils, dans un tems où tout était en confuſion & où il fallait néceſſairement que la face de l'Europe changeât.

Le royaume de France s'étendait alors des Pyrénées & des Alpes au Rhin, au Mein & à la Sâle. La Bavière dépendait

de ce vaſte royaume ; c'était le roi des Francs qui donnait ce duché quand il était aſſez fort pour le donner. Ce royaume des Francs preſque toujours partagé depuis Clovis, déchiré par des guerres inteſtines, n'était qu'une vaſte province barbare de l'ancien empire Romain, laquelle n'était regardée par les empereurs de Conſtantinople que comme une province rebelle ; mais avec qui elle traitait comme avec un royaume puiſſant.

742.

Naiſſance de Charlemagne près d'Aix-la-Chapelle, le 10 Avril. Il était fils de Pepin, maire du palais, duc des Francs & petit-fils de Charles-Martel. Tout ce qu'on connaît de ſa mère, c'eſt qu'elle s'appellait Berthe. On ne ſait pas même préciſément le lieu de ſa naiſſance. Il naquit pendant la tenue du concile de Germanie ; & grace à l'ignorance de ces ſiécles, on ne ſait pas où ce fameux concile s'eſt tenu.

La moitié du pays qu'on nomme aujourd'hui Allemagne, était idolâtre des bords du Veſer, & même du Mein & du Rhin juſqu'à la mer Baltique, l'autre demi-chrétienne.

Il y avait déja des évêques à Trèves, à Cologne, à Mayence, villes frontières fondées par les Romains, & inſtruites par les papes. Mais ce pays s'appellait alors l'Auſtraſie, & était du royaume des Francs.

Un Anglais nommé Villebrod, du tems du père de Charles-Martel, était allé prêcher aux idolâtres de la Friſe le peu de chriſtianiſme qu'il ſavait. Il y eut vers la fin du ſeptiéme ſiécle un évêque titulaire de Veſtphalie qui reſſuſcitait les petits enfants morts. Villebrod prit le vain titre d'évêque d'Utrecht. Il y bâtit une petite égliſe que les Friſons païens détruiſirent. Enfin, au commencement du huitiéme ſiécle un autre Anglais, qu'on appella depuis Boniface, alla prêcher en Allemagne. On l'en regarde comme l'apôtre. Les Anglais étaient alors les précepteurs des Allemands. Et c'était aux papes que tous ces peuples, ainſi que les Gaulois, devaient le peu de lettres & de chriſtianiſme qu'ils connaiſſaient.

743.

Un ſynode à Leſtine en Hainaut ſert à faire connaître les

mœurs du tems. On y règle que ceux qui ont pris les biens de l'égliſe pour ſoutenir la guerre, donneront un écu à l'égliſe par métairie : ce réglement regardait les officiers de Charles Martel & de Pepin ſon fils, qui jouirent juſqu'à leur mort des abbayes dont ils s'étaient emparés. Il était alors également ordinaire de donner aux moines, & de leur ôter.

Boniface, cet apôtre de l'Allemagne, fonde l'abbaye de Fulde dans le pays de Heſſe. Ce ne fut d'abord qu'une égliſe couverte de chaume, environnée de cabanes, habitées par quelques moines qui défrichaient une terre ingrate. C'eſt aujourd'hui une principauté ; il faut être gentilhomme pour être moine ; l'abbé eſt ſouverain depuis longtems, & évêque depuis 1753.

744.

Carloman, oncle de Charlemagne, duc d'Auſtraſie, réduit les Bavarois, vaſſaux rebelles du roi de France, & bat les Saxons dont il veut faire auſſi des vaſſaux. On voit par-là évidemment qu'il y avait déja de grands vaſſaux ; & il eſt conſtant que le royaume des Lombards en Italie était compoſé de fiefs, & même de fiefs héréditaires.

745.

En ce tems Boniface était évêque de Mayence. La dignité de métropole attachée juſques-là au ſiége de Vorms, paſſe à Mayence.

Carloman, frère de Pepin, abdique le duché de l'Auſtraſie ; c'était un puiſſant royaume qu'il gouvernait ſous le nom de maire du palais, tandis que ſon frere Pepin dominait dans la France occidentale, & que Childeric, roi de toute la France, pouvait à peine commander aux domeſtiques de ſa maiſon. Carloman renonce à ſa ſouveraineté pour aller ſe faire moine au Mont-Caſſin. Les hiſtoriens diſent encor que Pepin l'aimait tendrement, mais il eſt vraiſemblable que Pepin aimait encor davantage à dominer ſeul. Le cloître était alors l'aſyle de ceux qui avaient des concurrents trop puiſſants dans le monde.

747. 748.

On renouvelle dans la plupart des villes de France l'uſage

des anciens Romains connu ſous le nom de *patronage* ou de *clientelle*. Les bourgeois ſe choiſiſſaient des patrons parmi les ſeigneurs ; & cela ſeul prouve que les peuples n'étaient point partagés dans les Gaules, comme on l'a prétendu, en maîtres & en eſclaves.

749.

Pepin entreprend enfin ce que Charles Martel ſon père n'avait pu faire. Il veut ôter la couronne à la race de Mérovée. Il mit d'abord l'apôtre Boniface dans ſon parti, avec pluſieurs évêques, & enfin le pape Zacharie.

750.

Pepin fait dépoſer ſon roi Hilderic ou Childeric III ; il le fait moine à St. Berthin, & ſe met ſur le trône des Francs.

Comme cette uſurpation atroce irritait pluſieurs ſeigneurs, il attire le clergé dans ſon parti, il fonde le riche évêché de Vurtsbourg dont le prélat ſe prétend duc de Franconie : il appelle aux états-généraux nommés *parliamens*, les évêques & les abbés qui auparavant n'y venaient que très rarement, & quand on les conſultait.

751.

Pepin veut ſubjuguer les peuples nommés alors *Saxons*, qui s'étendaient depuis les environs du Mein juſqu'à la Cherſonèſe Cimbrique, & qui avaient conquis l'Angleterre. Le Pape Etienne III demande la protection de Pepin contre Luitprand roi de Lombardie, qui voulait ſe rendre maître de Rome. L'empereur de Conſtantinople était trop éloigné & trop faible pour le ſecourir ; & le premier domeſtique du roi de France, devenu uſurpateur, pouvait ſeul le protéger.

754.

La première action connue de Charlemagne eſt d'aller de la part de Pepin ſon père au devant du Pape Etienne à St. Maurice en Valais, & de ſe proſterner devant lui. C'était un uſage d'Orient. On s'y mettait ſouvent à genoux devant les évêques, & ces évêques fléchiſſaient les genoux non-ſeulement

devant les empereurs, mais devant les gouverneurs des provinces quand ceux-ci venaient prendre poſſeſſion.

Pour la coutume de baiſer les pieds, elle n'était point encor introduite dans l'Occident. Dioclétien avait le premier exigé, dit-on, cette marque de reſpect : en quoi il ne fut que trop imité par Conſtantin. Les papes Adrien I & Léon III furent ceux qui attirèrent au pontificat cet honneur que Dioclétien avait arrogé à l'empire ; après quoi les rois & les empereurs ſe ſoumirent comme les autres à cette cérémonie, qu'ils ne regardèrent que comme un acte de piété indifférent, quoique ridicule ; & que les papes voulurent faire paſſer comme un acte de ſujétion.

Pepin ſe fait ſacrer roi de France par le pape au mois d'Août dans l'abbaye de St. Denis ; il l'avait été déja par Boniface ; mais la main d'un pape rendait aux yeux des peuples ſon uſurpation plus reſpectable. Eginhard, ſecrétaire de Charlemagne, dit en termes exprès qu'*Hilderic fut dépoſé par ordre du pape Etienne.* Pepin n'eſt pas le premier roi de l'Europe qui ſe ſoit fait ſacrer avec de l'huile à la manière juive : les rois Lombards avaient pris cette coutume des empereurs Grecs ; les ducs de Bénévent même ſe faiſaient ſacrer : ces cérémonies impoſaient à la populace : Pepin eut ſoin de faire ſacrer en même tems ſes deux fils, Charles, & Carloman. Le pape avant de le ſacrer roi, l'abſout de ſon parjure envers Hilderic ſon ſouverain ; & après le ſacre il fulmina une excommunication contre quiconque voudrait un jour entreprendre d'ôter la couronne à la famille de Pepin. C'eſt ainſi que les princes & les prêtres ſe ſont ſouvent joués de DIEU & des hommes. Ni cet Hugues Capet, ni Conrad n'ont pas eu un grand reſpect pour cette excommunication. Le nouveau roi pour prix de la complaiſance du pape, paſſe les Alpes avec Taſſilon, duc de Bavière, ſon vaſſal. Il aſſiége Aſtolphe dans Pavie, & s'en retourne la même année ſans avoir bien fait ni la guerre ni la paix.

755.

A peine Pepin a-t-il repaſſé les Alpes, qu'Aſtolphe aſſiége Rome. Le Pape Etienne conjure le nouveau roi de France de venir le délivrer. Rien ne marque mieux la ſimplicité de ces

tems groſſiers qu'une lettre que le pape fait écrire au roi de France par St. Pierre, comme ſi elle était deſcendue du ciel. Simplicité pourtant qui n'excluait jamais ni les fraudes de la politique, ni les attentats de l'ambition.

Pepin délivre Rome, aſſiége encor Pavie, ſe rend maître de l'exarcat, & le donne, dit-on, au pape. C'eſt le premier titre de la puiſſance temporelle du St. Siége. Par-là Pepin affaibliſſait également les rois Lombards & les empereurs d'Orient. Cette donation eſt bien douteuſe, car les archevêques de Ravenne prirent alors le titre d'exarques. Il réſulte que les évêques de Rome & de Ravenne voulaient s'agrandir. Il eſt très probable que Pepin donna quelques terres aux papes, & qu'il favoriſait en Italie ceux qui affermiſſaient en France ſa domination. S'il eſt vrai qu'il ait fait ce préſent aux papes, il eſt clair qu'il donna ce qui ne lui appartenait pas; mais auſſi il avait pris ce qui ne lui appartenait pas. On ne trouve guères d'autre ſource des premiers droits. Le tems les rend légitimes.

756.

Boniface, archevêque de Mayence, fait une miſſion chez les Friſons idolâtres. Il y reçoit le martyre. Mais comme les hiſtoriens diſent qu'il fut martyriſé dans ſon camp, & qu'il y eut beaucoup de Friſons tués, il eſt à croire que les miſſionnaires étaient des ſoldats. Taſſillon, duc de Bavière, fait un hommage de ſon duché au roi de France dans la forme des hommages qu'on a depuis appellés *Liges*. Il y avait déja de grands fiefs héréditaires, & la Bavière en était un.

Pepin défait encor les Saxons. Il paraît que toutes les guerres de ces peuples contre les Francs, n'étaient guères que des incurſions de barbares, qui venaient tour-à-tour enlever des troupeaux, & ravager des moiſſons. Point de place forte, point de politique, point de deſſein formé; cette partie du monde était encor ſauvage.

Pepin après ſes victoires ne gagna que le paiement d'un ancien tribut de 300 chevaux, auquel on ajouta 500 vaches; ce n'était pas la peine d'égorger tant de milliers d'hommes.

758.

758. 759. 760.

Didier, ſucceſſeur du roi Aſtolphe, reprend les villes données par Pepin à St. Pierre; mais Pepin était ſi redoutable, que Didier les rendit, à ce qu'on prétend, ſur ſes ſeules menaces. Le vaiſſelage héréditaire commençait ſi bien à s'introduire, que les rois de France prétendaient être ſeigneurs ſuzerains du duché d'Aquitaine. Pepin force les armes à la main Caïfre, duc d'Aquitaine, à lui prêter ſerment de fidélité en préſence du duc de Bavière; de ſorte qu'il eut deux grands ſouverains à ſes genoux. On ſent bien que ces hommages n'étaient que ceux de la faibleſſe à la force.

762. 763.

Le duc de Bavière, qui ſe croit aſſez puiſſant, & qui voit Pepin loin de lui, révoque ſon hommage. On eſt prêt de lui faire la guerre, & il renouvelle ſon ſerment de fidélité.

766. 767.

Erection de l'évêché de Saltzbourg. Le pape Paul I envoie au roi des livres, des chantres, & une horloge à roues. Conſtantin Copronyme lui envoie auſſi un orgue & quelques muſiciens. Ce ne ſerait pas un fait digne de l'hiſtoire, s'il ne faiſait voir combien les arts étaient étrangers dans cette partie du monde. Les Francs ne connaiſſaient alors que la guerre, la chaſſe & la table.

768.

Les années précédentes ſont ſtériles en événements, & par conſéquent heureuſes pour les peuples; car preſque tous les grands traits de l'hiſtoire ſont des malheurs publics. Le duc d'Aquitaine révoque ſon hommage à l'exemple du duc de Bavière. Pepin vole à lui, & réunit l'Aquitaine à la couronne.

Pepin, ſurnommé le Bref, meurt à Xaintes le 24 Septembre, âgé de cinquante-quatre ans. Avant ſa mort il fait ſon teſtament de bouche, & non par écrit, en préſence des grands officiers de ſa maiſon, de ſes généraux & des poſſeſſeurs à vie des grandes terres. Il partage tous ſes états entre ſes deux enfants, Charles & Carloman. Après la mort de Pepin, les ſeigneurs

modifient ſes volontés. On donne à Carl, que nous avons depuis appellé Charlemagne, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence avec la Neuſtrie, qui s'étendait alors depuis la Meuſe juſqu'à la Loire & à l'Océan. Carloman eut l'Auſtraſie depuis Rheims juſqu'aux derniers confins de la Thuringe. Il eſt évident que le royaume de France comprenait alors près de la moitié de la Germanie.

770.

Didier, roi des Lombards, offre en mariage ſa fille Déſiderate à Charles; il était déja marié. Il épouſa Déſiderate; ainſi il paraît qu'il eut deux femmes à la fois. La choſe n'était pas rare. Grégoire de Tours dit que les rois Gontran, Caribert, Sigebert, Chilperic, avaient pluſieurs femmes.

771.

Son frère Carloman meurt ſoudainement à l'âge de vingt ans. Sa veuve s'enfuit en Italie avec deux princes ſes enfants. Cette mort & cette fuite ne prouvent pas abſolument que Charlemagne ait voulu régner ſeul, & ait eu de mauvais deſſeins contre ſes neveux; mais elles ne prouvent pas auſſi qu'il méritât qu'on célébrât ſa fête, comme on a fait en Allemagne.

772.

Charles ſe fait couronner roi d'Auſtraſie, & réunit tout le vaſte royaume des Francs ſans rien laiſſer à ſes neveux. La poſtérité éblouie par l'éclat de ſa gloire, ſemble avoir oublié cette injuſtice. Il répudie ſa femme, fille de Didier, pour ſe venger de l'aſyle que le roi Lombard donnait à la veuve de Carloman ſon frère.

Il va attaquer les Saxons, & trouve à leur tête un homme digne de le combattre; c'était Vitikind, le plus grand défenſeur de la liberté germanique après Hermann, que nous nommons Arminius.

Le roi de France l'attaque dans le pays qu'on nomme aujourd'hui le comté de la Lippe. Les peuples étaient très mal armés. Car dans les capitulaires de Charlemagne on voit une défenſe rigoureuſe de vendre des cuiraſſes & des caſques aux Saxons. Les armes & la diſcipline des Francs devaient donc être victorieuſes d'un courage féroce. Charles taille l'armée de Vitikind en piéces, il prend la capitale nommée Erresbourgh. Cette capitale était un aſſemblage de cabanes entourées d'un

foſſé. On égorgea les habitants ; mais comme on força le peu qui reſtait à recevoir le batême, ce fut un grand gain pour ce malheureux pays de ſauvages, à ce que les prêtres de ce tems ont aſſuré.

773.

Tandis que le roi des Francs contient les Saxons ſur le bord du Veſer, l'Italie le rappelle. Les querelles des Lombards & du pape ſubſiſtaient toujours ; & le roi en ſecourant l'égliſe pouvait envahir l'Italie, qui valait mieux que les pays de Brême, d'Hanover & de Brunſvick. Il marche donc contre ſon beau-père Didier, qui était devant Rome. Il ne s'agiſſait pas de venger Rome, mais il s'agiſſait d'empêcher Didier de s'accommoder avec le pape, pour rendre aux deux fils de Carloman le royaume qui leur appartenait. Il court attaquer ſon beau-père, & ſe ſert de la piété pour ſon uſurpation. Il y eſt ſuivi de ſoixante & dix mille hommes de troupes réglées ; choſe inouie dans ces tems-là. On aſſemblait auparavant des armées de cent & de deux cent mille hommes ; mais c'étaient des payſans, qui allaient faire leurs moiſſons après une bataille perdue ou gagnée. Charlemagne les retenait plus longtems ſous le drapeau, & c'eſt ce qui contribua à ſes victoires.

774.

L'armée Françaiſe aſſiége Pavie. Le roi va à Rome, renouvelle, à ce qu'on dit, la donation de Pepin, & l'augmente ; il en met lui-même une copie ſur le tombeau qu'on prétend renfermer les cendres de St. Pierre. Le pape Adrien le remercie par des vers qu'il fait pour lui.

La tradition de Rome eſt que Charles donna la Corſe, la Sardaigne & la Sicile. Il ne donna ſans doute aucun de ces pays qu'il ne poſſédait pas. Mais il exiſte une lettre d'Adrien à l'impératrice Irène, qui prouve que Charles donna des terres, que cette lettre ne ſpécifie pas. *Charles, duc des Francs, & Patrice, nous a*, dit-il, *donné des provinces, & reſtitué les villes que les perfides Lombards retenaient à l'égliſe*, &c.

On ſent qu'Adrien ménage encor l'empire, en ne donnant que le titre de duc & de patrice à Charles, & qu'il veut fortifier ſa poſſeſſion du nom de reſtitution.

Le roi retourne devant Pavie. Didier ſe rend à lui. Le roi le fait moine, & l'envoie en France dans l'abbaye de Corbie. Ainſi finit ce royaume des Lombards, qui avaient en Italie détruit la puiſſance romaine, & ſubſtitué leurs loix à celles des empereurs. Tout roi détrôné devient moine dans ces tems-là, ou eſt aſſaſſiné.

Charlemagne ſe fait couronner roi d'Italie à Pavie, d'une couronne où il y avait un cercle de fer, qu'on garde encor dans la petite ville de Monza.

La juſtice était adminiſtrée toujours dans Rome au nom de l'empereur Grec. Les papes même recevaient de lui la confirmation de leur élection. On avait ôté à l'empereur le vrai pouvoir, on lui laiſſait quelques apparences. Charlemagne prenait ſeulement, ainſi que Pepin, le titre de *patrice*.

Cependant on frappait alors de la monnoie à Rome au nom d'Adrien. Que peut-on en conclure, ſinon que le pape délivré des Lombards, & n'obéiſſant plus aux empereurs, était le maître dans Rome. Il eſt indubitable que les pontifes romains ſe ſaiſirent des droits régaliens dès qu'ils le purent, comme ont fait les évêques Francs & Germains; toute autorité veut toujours croître: & par cette raiſon-là même on ne mit plus que le nom de Charlemagne ſur les nouvelles monnoies de Rome, lorſqu'en 800 le pape & le peuple romain l'eurent nommé empereur. Quelques critiques prétendent que les monnoies frappées au nom d'Adrien I, n'étaient que des médailles en l'honneur de cet évêque: cette remarque eſt d'une très-grande vraiſemblance, puiſque Adrien n'était pas certainement ſouverain de Rome.

775.

Second effort des Saxons contre Charlemagne, pour leur liberté, qu'on appelle révolte. Ils ſont encore vaincus dans la Veſtphalie; & après beaucoup de ſang répandu, ils donnent des bœufs & des ôtages, n'ayant autre choſe à donner.

776.

Tentative du fils de Didier, nommé Adalgiſe, pour recouvrer le royaume de Lombardie. Le pape Adrien la qualifie

horrible conſpiration. Charles court la punir. Il revole d'Allemagne en Italie, fait couper la tête à un duc de Frioul, aſſez courageux pour s'oppoſer aux invaſions du conquérant, & trop faible pour ne pas ſuccomber.

Pendant ce tems-là même les Saxons reviennent encore en Veſtphalie; il revient les battre. Ils ſe ſoumettent, & promettent encore de ſe faire chrétiens. Charles bâtit des forts dans leur pays avant d'y bâtir des égliſes.

777.

Il donne des loix aux Saxons, & leur fait jurer qu'ils ſeront eſclaves, s'ils ceſſent d'être chrétiens & ſoumis. Dans une grande diète tenue à Paderborn ſous des tentes, un émir muſulman qui commandoit à Sarragoſſe, vint conjurer Charles d'appuyer ſa rebellion contre Abdérame, roi d'Eſpagne.

778.

Charles marche de Paderborn en Eſpagne, prend le parti de cet émir, aſſiege Pampelune & s'en rend maître. Il eſt à remarquer que les dépouilles des Sarrazins furent partagées entre le roi, les officiers & les ſoldats, ſelon l'ancienne coutume de ne faire la guerre que pour du butin, & de le partager également entre tous ceux qui avaient une égale part au danger. Mais tout ce butin eſt perdu en repaſſant les Pyrénées. L'arriere-garde de Charlemagne eſt taillée en pieces à Roncevaux par les Arabes & par les Gaſcons. C'eſt-là que périt, dit-on, Roland ſon neveu, ſi célebre par ſon courage & par ſa force incroyable.

Comme les Saxons avaient repris les armes pendant que Charles était en Italie, ils les reprennent tandis qu'il eſt en Eſpagne. Vitikind retiré chez le duc de Dannemarck, ſon beau-pere, revient ranimer ſes compatriotes. Il les raſſemble, il trouve dans Brême capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une égliſe, & ſes Saxons déſeſpérés qu'on traîne à des autels nouveaux; il chaſſe l'évêque qui a le tems de fuir & de s'embarquer. Charlemagne accourt, & bat encore Vitikind.

780.

Vainqueur de tous côtés, il part pour Rome avec une de ſes femmes nommée Ildegarde, & deux enfants puînés, Pepin & Louis. Le pape Adrien batiſe ces deux enfants, ſacre Pepin roi de Lombardie, & Louis roi d'Aquitaine. Ainſi l'Aquitaine fut érigée en royaume pour quelque temps.

781. 782.

Le roi de France tient ſa cour à Vorms, à Ratisbonne, à Cuierci. Alcuin, archevêque d'Yorck, vient l'y trouver. Le roi, qui à peine ſavait ſigner ſon nom, voulait faire fleurir les ſciences, parce qu'il voulait être grand en tout. Pierre de Piſe lui enſeignait un peu de grammaire. Il n'était pas étonnant que des Italiens inſtruiſiſſent des Gaulois & des Germains, mais il l'était qu'on eût toujours beſoin des Anglais pour apprendre ce qui n'eſt pas même honoré aujourd'hui du nom de ſcience.

On tient devant le roi des conférences qui peuvent être l'origine des académies, & ſur-tout de celles d'Italie, dans leſquelles chaque académicien prend un nouveau nom. Charlemagne ſe nommait *David*, Alcuin *Albinus*, & un jeune homme nommé Ilgeberd, qui faiſait des vers en langue romance, prenait hardiment le nom d'*Homere*.

783.

Cependant Vitikind, qui n'apprenait point la grammaire, ſouleve encore les Saxons. Il bat les généraux de Charles ſur le bord du Veſer. Charles vient réparer cette défaite. Il eſt encore vainqueur des Saxons; ils mettent bas les armes devant lui. Il leur ordonne de livrer Vitikind. Les Saxons lui répondent qu'il s'eſt ſauvé en Dannemarck. *Ses complices ſont encore ici*, répondit Charlemagne; & il en fit maſſacrer quatre mille cinq cents à ſes yeux. C'eſt ainſi qu'il diſpoſait la Saxe au chriſtianiſme. Cette action reſſemble à celle de Sylla; les Romains n'ont pas du moins été aſſez lâches pour louer Sylla. Les barbares qui ont écrit les faits & geſtes de Charlemagne, ont eu la baſſeſſe de le louer & même d'en faire un homme juſte: ils ont ſervi de modeles à preſque tous les compilateurs de l'*Hiſtoire de France*.

Digitized by Google

784.

Ce maſſacre fit le même effet que fit long-temps après la St. Barthelemi en France. Tous les Saxons reprennent les armes avec une fureur déſeſpérée. Les Danois & les peuples voiſins ſe joignent à eux.

785.

Charles marche avec ſon fils du même nom que lui, contre cette multitude. Il remporte une victoire nouvelle & donne encore des loix inutiles. Il établit des marquis, c'eſt-à-dire, des commandants de milices ſur les frontieres de ſes royaumes.

786.

Vitikind cede enfin. Il vient avec un duc de Friſe ſe ſoumettre à Charlemagne dans Attigni ſur l'Aine. Alors le royaume de France s'étend juſqu'au Holſtein. Le roi de France repaſſe en Italie & rebâtit Florence; c'eſt une choſe ſinguliere, que dès qu'il eſt à un bout de ſes royaumes, il y a toujours des révoltes à l'autre bout; c'eſt une preuve que le roi n'avait pas ſur toutes les frontieres de puiſſants corps d'armée. Les anciens Saxons ſe joignent aux Bavarois: le roi repaſſe les Alpes.

787.

L'impératrice Irene, qui gouvernait encore l'empire Grec, alors le ſeul empire, avait formé une puiſſante ligue contre le roi des Francs. Elle était compoſée de ces mêmes Saxons, & de ces Bavarois, des Huns, ſi fameux autrefois ſous Attila, & qui occupaient comme aujourd'hui les bords du Danube & de la Drave, une partie même de l'Italie y était entrée. Charles vainquit les Huns vers le Danube, & tout fut diſſipé.

Depuis 788 juſqu'à 792.

Pendant ces quatre années paiſibles, il inſtitue des écoles chez les évêques & dans les monaſteres. Le chant romain s'établit dans les égliſes de France. Il fait dans la diette d'Aix-la-Chapelle des loix qu'on nomme *capitulaires*. Ces loix tenaient beaucoup de la barbarie dont on voulait ſortir, & dans la-

laquelle on fut longtems plongé. La plus barbare de toutes fut cette loi de Veſtphalie, cet établiſſement de la cour Vémique, dont il eſt bien étrange qu'il ne ſoit pas dit un ſeul mot dans l'*Eſprit des loix*, ni dans la *Chronologie raiſonnée* du Préſident Hénaut. L'inquiſition, le conſeil de dix, n'égalerent pas la cruauté de ce tribunal ſecret établi par Charlemagne en 803. Il fut d'abord inſtitué principalement pour retenir les Saxons dans le chriſtianiſme & dans l'obéiſſance ; bientôt après, cette inquiſition militaire s'étendit dans toute l'Allemagne. Les juges étaient nommés ſecrettement par l'empereur, enſuite ils choiſirent eux-mêmes leurs aſſociés ſous le ſerment d'un ſecret inviolable : on ne les connaiſſait point : des eſpions liés auſſi par le ſerment faiſaient les informations. Les juges prononçaient ſans jamais confronter l'accuſé & les témoins ; ſouvent ſans les interroger, le plus jeune des juges faiſait l'office de bourreau. Qui croirait que ce tribunal d'aſſaſſins ait duré juſqu'à la fin du regne de Fréderic III ! cependant rien n'eſt plus vrai ; & nous regardons Tibere comme un méchant homme, & nous prodiguons des éloges à Charlemagne !

*Si on veut ſavoir les coutumes du tems de Charlemagne dans le civil, le militaire, & l'eccléſiaſtique, on les trouve dans l'*Hiſtoire générale de l'eſprit & des mœurs des nations.

793.

Charles devenu voiſin des Huns, devient par conſéquent leur ennemi naturel. Il leve des troupes contre eux, & ceint l'épée à ſon fils Louis qui n'avait que quatorze ans. Il le fait ce qu'on appellait alors *miles*, c'eſt-à-dire, il lui fait apprendre la guerre ; mais ce n'eſt pas le créer chevalier, comme quelques auteurs l'ont cru. La chevalerie ne s'établit que longtems après. Il défait encore les Huns ſur le Danube & ſur le Raab.

Charles aſſemble des évêques pour juger la doctrine d'Elipand, que les hiſtoriens diſent archevêque de Tolède : il n'y avait point d'archevêque encore : ce titre n'eſt que du dixiéme ſiecle. Mais il faut ſavoir que les Muſulmans vainqueurs laiſſerent leur religion aux vaincus ; qu'ils ne croyaient pas les chrétiens dignes d'être muſulmans, & qu'ils ſe contentaient de leur impoſer un léger tribut.

Cet

Cet évêque Elipand imaginait, avec un Félix d'Urgel, que JESUS-CHRIST, entant qu'homme, était fils adoptif de DIEU, & entant que DIEU, fils naturel. Il eſt difficile de ſavoir par ſoi-même ce qui en eſt. Il faut s'en rapporter aux juges, & les juges le condamnerent.

Pendant que Charles remporte des victoires, fait des loix, aſſemble des évêques, on conſpire contre lui. Il avait un fils de ſes femmes ou concubines, qu'on nommait Pepin le boſſu, pour le diſtinguer de ſon autre fils Pepin, roi d'Italie. Les enfants qu'on nomme aujourd'hui bâtards & qui n'héritent point, pouvaient hériter alors, & n'étaient point réputés bâtards. Le boſſu, qui était l'ainé de tous, n'avait point d'apanage ; & voilà l'origine de la conſpiration. Il eſt arrêté à Ratisbonne avec ſes complices, jugé par un parlement, tondu & mis dans le monaſtere de Prum dans les Ardennes. On creve les yeux à quelques-uns de ſes adhérents, & on coupe la tête à d'autres.

794.

Les Saxons ſe révoltent encore, & ſont encore facilement battus. Vitikind n'était plus à leur tête.

Célèbre concile de Francfort. On y condamne le ſecond concile de Nicée, dans lequel l'impératrice Irène venait de rétablir le culte des images.

Charlemagne fait écrire les livres carolins contre ce culte des images. Rome ne penſait pas comme le royaume des Francs ; & cette différence d'opinion ne brouilla point Charlemagne avec le pape, qui avait beſoin de lui. Obſervez que les livres carolins & le concile de Francfort traitent les pères du concile de Nicée d'*impies*, *d'inſolents & d'impertinents* : les Gaulois, les Francs, les Germains encore barbares, n'ayant ni peintres ni ſculpteurs, ne pouvaient aimer le culte des images.

Obſervez encore que la religion de preſque tous les chrétiens occidentaux, différait beaucoup de celle des orientaux.

Claude, évêque de Turin, conſerva ſurtout dans les montagnes & dans les vallées de ſon diocèſe la croyance & les rites de ſon égliſe : c'eſt l'origine des réformes prêchées & ſoutenues preſque de ſiecle en ſiecle par ceux qu'on appella vaudois, albigeois, lollards, luthériens, calviniſtes dans la ſuite des tems.

795.

Le duc de Frioul, vaſſal de Charles, eſt envoyé contre les Huns, & s'empare de leurs tréſors, ſupoſé qu'ils en euſſent. Mort du pape Adrien le 25 Décembre. On prétend que Charlemagne lui fit une épitaphe en vers latins. Il n'eſt guère croyable que ce roi Franc, qui ne ſavait pas écrire, ſût faire des vers latins.

796.

Léon III ſuccède à Adrien. Charles lui écrit : « Nous nous » réjouiſſons de votre élection, & de ce qu'on nous rend » l'obéiſſance & la fidélité qui nous eſt due. » Il parlait ainſi en patrice de Rome, comme ſon pere avait parlé aux Francs en maire du palais.

797. 798.

Pepin, roi d'Italie, eſt envoyé par ſon pere contre les Huns; preuve qu'on n'avait remporté que de faibles victoires. Il en remporte une nouvelle. La célèbre impératrice Irène eſt miſe dans un cloître par ſon fils Conſtantin V. Elle remonte ſur le trône, fait crever les yeux à ſon fils; il en meurt; elle pleure ſa mort. C'eſt cette Irène l'ennemie naturelle de Charlemagne, & qui avait voulu s'allier avec lui.

799.

Dans ce tems-là les Normands, c'eſt-à-dire, les *hommes du nord*, les habitants des côtes de la mer Baltique, étaient des pirates. Charles équipe une flotte contre eux, & en purge les mers.

Le nouveau pape Léon III irrite contre lui les Romains. Ses chanoines veulent lui crever les yeux & lui couper la langue. On le met en ſang, mais il guérit. Il vient à Paderborn demander juſtice à Charles, qui le renvoie à Rome avec une eſcorte. Charles le ſuit bientôt. Il envoie ſon fils Pepin ſe ſaiſir du duché de Bénévent, qui relevait encore de l'empereur de Conſtantinople.

Digitized by Google

800.

Il arrive à Rome. Il déclare le pape, innocent des crimes qu'on lui imputait; & le pape le déclare empereur aux acclamations de tout le peuple. Charlemagne affecta de cacher la joie ſous de la modeſtie, & de paraître étonné de ſa gloire. Il agit en ſouverain de Rome, & renouvelle l'empire des Céſars. Mais pour rendre cet empire durable, il falait reſter à Rome. On demande quelle autorité il y fit exercer en ſon nom: celle d'un juge ſuprême qui laiſſait à l'égliſe tous ſes privilèges & au peuple tous ſes droits: les hiſtoriens ne nous marquent pas s'il entretenait un préfet, un gouverneur à Rome, s'il y avait des troupes, s'il donnait les emplois: ce ſilence pourait preſque faire ſoupçonner qu'il fut plutôt le protecteur que le ſouverain effectif de la ville dans laquelle il ne revint jamais.

801.

Les hiſtoriens diſent que dès qu'il fut empereur, Iréne voulut l'épouſer. Le mariage eût été entre les deux empires plutôt qu'entre Charlemagne & la vieille Irène.

802.

Charlemagne exerce toute l'autorité des anciens empereurs partout ailleurs que dans Rome même. Nul pays depuis Bénévent juſqu'à Bayonne, & de Bayonne juſqu'en Bavière, exempt de ſa puiſſance légiſlative. Le duc de Veniſe Jean, ayant aſſaſſiné un évêque, eſt accuſé devant Charles, & ne le recuſe pas pour juge.

Nicéphore, ſucceſſeur d'Irène, reconnaît Charles pour empereur, ſans convenir expreſſément des limites des deux empires.

803. 804.

L'empereur s'applique à policer ſes états, autant qu'on le pouvait alors. Il diſſipe encore des factions des Saxons, & tranſporte enfin une partie de ce peuple dans la Flandre, dans la Provence, en Italie, à Rome même.

805.

Il dicte ſon teſtament qui commence ainſi, *Charles, empereur,*

Céſar, roi très invincible des Francs, &c. Il donne à Louis tout le pays depuis l'Eſpagne juſqu'au Rhin. Il laiſſe à Pepin l'Italie & la Bavière ; à Charles la France depuis la Loire juſqu'à Ingolſtad, & toute l'Auſtraſie depuis l'Eſcaut juſqu'aux confins du Brandebourg. Il y avait dans ces trois lots de quoi exciter des diviſions éternelles. Charlemagne crut y pourvoir en ordonnant que s'il arrivait un différend ſur les limites des royaumes, qui ne pût être décidé par témoins, le jugement *de la croix* en déciderait. Ce jugement *de la croix* conſiſtait à faire tenir aux avocats les bras étendus ; & le plutôt las, perdait ſa cauſe. Le bon ſens naturel d'un ſi grand conquérant ne pouvait prévaloir ſur les coutumes de ſon ſiecle.

Charlemagne retint toujours l'empire & la ſouveraineté ; & il était le roi des rois ſes enfants. C'eſt à Thionville que ſe fit ce fameux teſtament avec l'approbation d'un parlement. Ce parlement était compoſé d'évêques, d'abbés, d'officiers du palais & de l'armée, qui n'étaient-là que pour atteſter ce que voulait un maître abſolu. Les diètes n'étaient pas ce qu'elles ſont aujourd'hui : & cette vaſte république de princes, de ſeigneurs, & de villes libres ſous un chef, n'était pas établie.

806.

Le fameux Aaron, calife de Bagdat nouvelle Babilone, envoie des ambaſſadeurs & des préſents à Charlemagne. Les nations donnèrent à cet Aaron un titre ſupérieur à celui de Charlemagne. L'empereur d'Occident était ſurnommé le *grand*, mais le calife était ſurnommé le *juſte*.

Il n'eſt pas étonnant qu'Aaron Rachild envoyât des ambaſſadeurs à l'empereur Français. Ils étaient tous deux ennemis de l'empereur d'Orient : mais ce qui ſerait étonnant, c'eſt qu'un calife eût, comme diſent nos hiſtoriens, propoſé de céder Jéruſalem à Charlemagne. C'eût été dans le calife une profanation, de céder à des chrétiens une ville remplie de moſquées, & cette profanation lui aurait coûté le trône & la vie. De plus, l'enthouſiaſme n'appellait point alors les chrétiens d'Occident à Jéruſalem.

Charles convoque un concile à Aix-la-Chapelle. Ce concile ajoute au ſymbole, que *le St. Eſprit procède du pere & du fils*.

Cette addition n'était point encore reçue à Rome : elle le fut bientôt après. Ainſi pluſieurs dogmes ſe ſont établis peu-à-peu. C'eſt ainſi qu'on avait donné deux natures & une perſonne à JESUS. Ainſi on avait donné à Marie le titre de théotocos ; ainſi le terme de tranſſubſtantiation ne s'établit que vers le douziéme ſiecle.

Dans ce tems les peuples appellés Normands, Danois, & Scandinaves, fortifiés d'anciens Saxons retirés chez eux, oſaient menacer les côtes du nouvel empire. Charles traverſe l'Elbe ; & Godefroi le chef de tous ces barbares, pour ſe mettre à couvert, tire un large foſſé entre l'Océan & la mer Baltique, aux confins du Holſtein, l'ancienne Cherſonèſe cimbrique. Il revêtit ce foſſé d'une forte paliſſade. C'eſt ainſi que les Romains avaient tiré un retranchement entre l'Angleterre & l'Ecoſſe ; faibles imitations de la fameuſe muraille de la Chine.

807. 808. 809.

Traités avec les Danois. Loix pour les Saxons. Police dans l'empire. Petites flottes établies à l'embouchure des fleuves.

810.

Pepin, ce fils de Charlemagne, à qui ſon pere avait donné le royaume d'Italie, meurt de maladie au mois de Juillet. Il laiſſe un bâtard, nommé Bernard. L'empereur donne ſans difficulté l'Italie à ce bâtard, comme à l'héritier naturel, ſelon l'uſage de ce tems-là.

811.

Flotte établie à Boulogne ſur la Manche. Fâre de Boulogne relevé. Vurtzbourg bâti. Mort du prince Charles deſtiné à l'empire.

813.

L'empereur aſſocie à l'empire ſon fils Louis au mois de Mars à Aix-la-Chapelle. Il fait donner à tous les aſſiſtants leurs voix pour cette aſſociation. Il donne la ville d'Ulm à des moines qui traitent les habitants en eſclaves. Il donne des terres à Eginhard qu'on a dit l'amant de ſa fille Emma. Les légendes ſont

pleines de fables dignes de l'archevêque Turpin, ſur cet Eginhard & cette prétendue fille de l'empereur. Mais par malheur jamais Charlemagne n'eut de fille qui s'apellât Emma.

814.

Il meurt d'une pleuréſie après ſept jours de fiévre, le 28 Janvier à trois heures du matin. Il n'avait point de médecin auprès de lui qui ſût ce que c'était qu'une pleuréſie. La médecine, ainſi que la plûpart des arts, n'était connue alors que des Arabes & des Grecs de Conſtantinople. Cette année 814 eſt en effet l'année 813; car alors elle commençait à Pâque.

Ce monarque, par lequel commença le nouvel empire, eſt revendiqué par les Allemands, parce qu'il naquit près d'Aix-la-Chapelle. Goldſtad cite une conſtitution de Fréderic Barberouſſe, dans laquelle eſt rapporté un édit de Charlemagne en faveur de cette ville: voici un paſſage de cet édit. *Vous ſaurez que chaſſant un jour auprès de cette cité, je trouvai les thermes & le palais que Granus, frere de Néron & d'Agrippa, avait autrefois bâtis.* Il faut croire que ſi Charlemagne ne ſavait pas ſigner ſon nom, ſon chancelier était bien ſavant.

Ce monarque au fond était comme tous les autres conquérants, un uſurpateur: ſon pere n'avait été qu'un rebelle, & tous les hiſtoriens appellent rebelles ceux qui ne veulent pas plier ſous le nouveau joug: il uſurpa la moitié de la France ſur ſon frere Carloman, qui mourut trop ſubitement pour ne pas laiſſer des ſoupçons d'une mort violente: il uſurpa l'héritage de ſes neveux & la ſubſiſtance de leur mere: il uſurpa le royaume de Lombardie ſur ſon beau-pere. On connaît ſes bâtards, ſa bigamie, ſes divorces, ſes concubines: on ſait qu'il fit aſſaſſiner des milliers de Saxons, & on en a fait un ſaint.

LOUIS LE DÉBONNAIRE OU LE FAIBLE, SECOND EMPEREUR.

814.

Louis accourt de l'Aquitaine à Aix-la-chapelle, & ſe met de plein droit en poſſeſſion de l'empire. Il était né en 778 de

Charlemagne, & d'une de ſes femmes, nommée Hildegarde, fille d'un duc Allemand. On dit qu'il avait de la beauté, de la force, de la ſanté, de l'adreſſe à tous les exercices, qu'il ſavait le latin & le grec; mais il était faible, & il fut malheureux. Son empire avait pour bornes au ſeptentrion la mer Baltique & le Dannemarck, l'Océan au couchant, la Méditerranée & la mer Adriatique & les Pyrénées au midi; à l'orient la Viſtule & la Taiſſe. Le duc de Bénévent était ſon feudataire, & lui payait ſept mille écus d'or tous les ans pour ſon duché. C'était une ſomme très conſidérable alors. Le territoire de Bénévent s'étendait beaucoup plus loin qu'aujourd'hui, & il faiſait les bornes des deux empires.

815.

La première choſe que fit Louis, fut de mettre en couvent toutes ſes ſœurs, & en priſon tous leurs amants: ce qui ne le fit aimer ni dans ſa famille, ni dans l'état. La ſeconde, d'augmenter les privilèges de toutes les égliſes; & la troiſiéme, d'irriter Bernard, roi d'Italie, ſon neveu, qui vint lui prêter ſerment de fidélité, & dont il exila les amis.

816.

Etienne IV eſt élu évêque de Rome & pape par le peuple romain, ſans conſulter l'empereur: mais il fait jurer obéiſſance & fidélité par le peuple à Louis, & apporte lui-même ce ſerment à Rheims. Il y couronne l'empereur & ſa femme Irmengarde. Il retourne à Rome au mois d'Octobre, avec un décret que dorénavant les élections des papes ſe feraient en préſence des ambaſſadeurs de l'empereur.

817.

Louis aſſocie à l'empire ſon fils ainé Lothaire. C'était bien ſe preſſer. Il fait ſon ſecond fils Pepin, roi d'Aquitaine; & érige la Bavière avec quelques pays voiſins, en royaume, pour ſon dernier fils Louis. Tous trois ſont mécontents; Lothaire d'être empereur ſans pouvoir: les deux autres d'avoir de ſi petits états; & Bernard roi d'Italie, neveu de l'empereur, plus mécontent qu'eux tous.

818.

L'empereur Louis ſe croyait empereur de Rome, & Bernard petit-fils de Charlemagne ne voulait point de maître en Italie. Il eſt évident que Charlemagne dans tant de partages, avait agi en pere, plus qu'en homme d'état, & qu'il avait préparé des guerres civiles à ſa famille. L'empereur & Bernard levent des armées l'un contre l'autre. Ils ſe rencontrent à Châlons-ſur-Saône. Bernard plus ambitieux apparemment que guerrier, perd une partie de ſon armée ſans combattre. Il ſe remet à la clémence de Louis ſon oncle. Ce prince fait crever les yeux à Bernard ſon neveu, & à ſes partiſans. L'opération fut mal faite ſur Bernard; il en mourut au bout de trois jours. Cet uſage de crever les yeux aux princes, était fort pratiqué par les empereurs Grecs, ignoré chez les Califes, & défendu par Charlemagne. Louis était faible & dur; & on l'a nommé débonnaire.

819.

L'empereur perd ſa femme Irmengarde. Il ne ſait s'il ſe fera moine, ou s'il ſe remariera. Il épouſe la fille d'un comte Bavarois, nommée Judith. Il appaiſe quelques troubles en Pannonie, & tient des diètes à Aix-la-Chapelle.

820.

Ses généraux reprennent la Carniole & la Carinthie ſur des barbares qui s'en étaient emparés.

821.

Pluſieurs eccléſiaſtiques donnent des remords à l'empereur Louis ſur le ſupplice du roi Bernard ſon neveu, & ſur la captivité monacale où il avait réduit trois de ſes propres freres nommés Drogon, Thierri & Hugues, malgré la parole donnée à Charlemagne d'avoir ſoin d'eux. Ces eccléſiaſtiques avaient raiſon. C'eſt une conſolation pour le genre-humain qu'il y ait partout des hommes qui puiſſent au nom de la divinité inſpirer des remords aux princes: mais il faudrait s'en tenir-là, & ne les pourſuivre, ni les avilir, parce qu'une guerre civile produit

produit cent fois plus de crimes qu'un prince n'en peut commettre.

822.

Les évêques & les abbés impoſent une pénitence publique à l'empereur. Il paraît dans l'aſſemblée d'Atigni couvert d'un cilice. Il donne des évêchés & des abbayes à ſes freres, qu'il avait fait moines malgré eux. Il demande pardon à DIEU de la mort de Bernard : cela pouvait ſe faire ſans le cilice, & ſans la pénitence publique qui rendait l'empereur ridicule.

823.

Ce qui était plus dangereux, c'eſt que Lothaire était aſſocié à l'empire, qu'il ſe faiſait couronner à Rome par le pape Paſcal, que l'impératrice Judith ſa belle-mere lui donnait un frere, & que les romains n'aimaient ni n'eſtimaient l'empereur. Une des grandes fautes de Louis était de ne point établir le ſiege de ſon empire à Rome. Le pape Paſcal faiſait crever les yeux ſans rémiſſion à ceux qui prêchaient l'obéiſſance aux empereurs, enſuite il jurait devant DIEU qu'il n'avait point de part à ces exécutions, & l'empereur ne diſait mot.

L'impératrice Judith accouche à Compiegne d'un fils qu'on nomme Charles. Lothaire était revenu alors de Rome : l'empereur Louis ſon pere exige de lui un ſerment, qu'il conſentira à laiſſer donner quelque royaume à cet enfant : eſpece de ſerment dont on devait prévoir la violation.

824.

Le pape Paſcal meurt. Les Romains ne veulent pas l'enterrer. Lothaire de retour à Rome fait informer contre ſa mémoire. Le procès n'eſt pas pourſuivi. Lothaire comme empereur & ſouverain de Rome fait des ordonnances pour protéger les papes ; mais dans ces ordonnances mêmes il nomme le pape avant lui : inattention bien dangereuſe.

Le pape Etienne II fait ſerment de fidélité aux deux empereurs, mais il y eſt dit que c'eſt de ſon plein gré. Le clergé & le peuple romain jurent de ne jamais ſouffrir qu'un pape ſoit élu ſans le conſentement de l'empereur. Ils jurent fidélité

aux ſeigneurs Louis & Lothaire : mais ils y ajoutent, *ſauf la foi promiſe au ſeigneur Pape.*

Il ſemble que dans tous les ſerments de ce tems-là, il y ait toujours des clauſes qui les annullent. Tout annonce la guerre éternelle de l'empire & du ſacerdoce.

L'Armorique ou la Bretagne ne voulait pas alors reconnaître l'empire. Ce peuple n'avait d'autre droit, comme tous les hommes, que celui d'être libre; mais en moins de quarante jours il falut céder au plus fort.

825.

Un *Herioldt*, duc des Danois, vient à la cour de Louis embraſſer la religion chrétienne; mais c'eſt qu'il était chaſſé de ſes états. L'empereur envoie Anſchaire, moine de Corbie, prêcher le chriſtianiſme dans les déſerts où Stockolm eſt actuellement bâti. Il fonde l'évêché de Hambourg pour cet Anſchaire, & c'eſt de Hambourg que doivent partir des miſſionnaires pour aller convertir le Nord.

La nouvelle Corbie fondée en Veſtphalie pour le même uſage. Son abbé, au lieu d'être miſſionnaire, eſt aujourd'hui prince de l'empire.

826.

Pendant que Louis s'occupait à Aix-la-Chapelle des miſſions du nord, les rois maures d'Eſpagne envoient des troupes en Aquitaine, & la guerre ſe fait vers les Pyrénées entre les muſulmans & les chrétiens : mais elle eſt bientôt terminée par un accord.

827.

L'empereur Louis fait tenir des conciles à Mayence, à Paris & à Toulouſe. Il s'en trouve mal. Le concile de Paris lui écrit à lui & à ſon fils Lothaire. « Nous prions vos excellences de » vous ſouvenir, à l'exemple de Conſtantin, que les évêques » ont droit de vous juger, & que les évêques ne peuvent » être jugés par les hommes. » Ils avaient tort de citer l'exemple de Conſtantin, qui fut toujours le maître abſolu des évêques, & qui en châtia un grand nombre.

Louis donne à ſon jeune fils Charles au berceau, ce qu'on appellait alors l'Allemagne; c'eſt-à-dire, ce qui eſt ſitué entre le Mein, le Rhin, le Necker & le Danube. Il y ajoute la Bourgogne transjurane; c'eſt le pays de Genève, de Suiſſe & de la Savoie.

Les trois autres enfants de Louis ſont indignés de ce partage, & excitent d'abord les cris de tout l'empire.

828.

Judith, mère de Charles cet enfant, nouveau roi d'Allemagne, gouvernait l'empereur ſon mari, & était gouvernée par un comte de Barcelone ſon amant nommé Bernard, qu'elle avait mis à la tête des affaires.

829.

Tant de faibleſſes forment des factions. Un abbé nommé Vala, parent de Louis, commence la conjuration contre l'empereur. Les trois enfants de Louis, Lothaire aſſocié par lui à l'empire, Pepin à qui il a donné l'Aquitaine, Louis qui lui doit la Bavière, ſe déclarent tous contre leur père.

Un abbé de St. Denis, qui avait à la fois St. Médard de Soiſſons, & St. Germain, promet de lever des troupes pour eux. Les évêques de Vienne, d'Amiens & de Lyon, déclarent *rebelles à Dieu & à l'égliſe ceux qui ne ſe joindront pas à eux.* Ce n'était pas la première fois qu'on avait vu la guerre civile ordonnée au nom de DIEU; mais c'était la première fois qu'un père avait vu trois enfants ſoulevés à la fois, & dénaturés au nom de DIEU.

830.

Chacun des enfants rebelles a une armée; & le père n'a que peu de troupes, avec leſquelles il fuit d'Aix-la-Chapelle à Boulogne en Picardie. Il part le mercredi des cendres; circonſtance inutile par elle-même, devenue éternellement mémorable, parce qu'on lui en fit un crime, comme ſi c'eût été un ſacrilège.

D'abord un reſte de reſpect pour l'autorité paternelle impériale, mêlé avec la révolte, fait qu'on écoute Louis *le faible* dans

une aſſemblée à Compiegne. Il y promet au roi Pepin ſon fils de ſe conduire par ſon conſeil & par celui des prêtres, & de faire ſa femme religieuſe. En attendant qu'on prenne une réſolution déciſive, Pepin fait crever les yeux, ſelon la méthode ordinaire, à Bernard cet amant de Judith, laquelle ſe croyait en ſureté, & au frère de cet amant.

Les amateurs des recherches de l'antiquité croient que Bernard conſerva ſes yeux, & que ſon frère paya pour lui. La vraie ſcience ne conſiſte pas à ſavoir ces choſes; mais à ſavoir quels uſages barbares régnaient alors, combien le gouvernement était faible, les nations malheureuſes, le clergé puiſſant.

Lothaire arrive d'Italie. Il met l'empereur ſon père en priſon entre les mains des moines. Un moine plus adroit que les autres, nommé Gombaud, ſert adroitement l'empereur : il le fait délivrer. Lothaire demande enfin pardon à ſon père, à Nimègue. Les trois frères ſont diviſés; & l'empereur, à la merci de ceux qui le gouvernent, laiſſe tout l'empire dans la confuſion.

831.

On aſſemble des diètes, & on lève de toutes parts des armées. L'empire devient une anarchie. Louis de Bavière entre dans le pays nommé Allemagne, & fait ſa paix à main armée.

Pepin eſt fait priſonnier. Lothaire rentre en grace, & dans chaque traité on médite une révolte nouvelle.

832.

L'impératrice Judith profite d'un moment de bonheur, pour faire dépouiller Pepin du royaume d'Aquitaine, & le donner à ſon fils Charles, c'eſt-à-dire à elle-même ſous le nom de ſon fils. Si l'empereur Louis *le faible* n'eût pas donné tant de royaumes, il eût gardé le ſien.

Lothaire prend le prétexte du détrônement de Pepin ſon frère, pour arriver d'Italie avec une armée; & avec cette armée il amène le pape Grégoire IV pour inſpirer plus de reſpect & plus de trouble.

833.

Quelques évêques attachés à l'empereur Louis, & ſurtout

les évêques de Germanie, écrivent au pape : *Si tu es venu pour excommunier, tu t'en retourneras excommunié.* Mais le parti de Lothaire, des autres enfants rebelles & du pape, prévaut. L'armée rebelle & papale s'avance auprès de Bâle contre l'armée impériale. Le pape écrit aux évêques ; *Sachez que l'autorité de ma chaire eſt au deſſus de celle du trône de Louis.* Pour le prouver, il négocie avec cet empereur, & le trompe. Le champ où il négocia s'appella le *champ du menſonge.* Il ſéduit les officiers & les ſoldats de l'empereur. Ce malheureux père ſe rend à Lothaire & à Louis de Bavière, ſes enfants rebelles, à cette ſeule condition qu'on ne crévera pas les yeux à ſa femme, & à ſon fils Charles, qui étaient avec lui.

Il faut remarquer que ce champ du menſonge où le pape uſa de tant de perfidie envers l'empereur, eſt auprès de Rouffac dans la haute Alſace, à quelques lieues de Bâle : il a conſervé le nom de *champ du menſonge.* Si nos campagnes avaient été déſignées par les crimes qui s'y ſont commis, la terre entière ſerait un monument de ſcélérateſſe.

Le rebelle Lothaire envoie ſa belle-mère Judith priſonnière à Tortone ; ſon père dans l'abbaye de St. Médard, & ſon frère Charles dans le monaſtère de Prum. Il aſſemble une diète à Compiegne, & de-là à Soiſſons.

Un archevêque de Rheims nommé Ebbon, tiré de la condition ſervile malgré les loix, élevé à cette dignité par Louis même, dépoſe ſon ſouverain & ſon bienfaiſteur. On fait comparaître le monarque devant ce prélat, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'égliſe de Notre-Dame de Soiſſons. Lothaire ſon fils eſt préſent à l'humiliation de ſon père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter ſon baudrier, ſon épée, ſon habit, & de ſe proſterner ſur ce cilice. Louis, le viſage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y ſoumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix, la liſte de ſes crimes, parmi leſquels il eſt ſpécifié, qu'il avait fait marcher ſes troupes le mercredi des cendres, & indiqué un parlement un jeudi ſaint. On dreſſe un procès verbal de toute cette action, monument encore ſubſiſtant d'inſo-

lence & de baſſeſſe. Dans ce procès verbal on ne daigne pas ſeulement nommer Louis du nom d'empereur.

Louis *le faible* reſte enfermé un an dans une cellule du couvent de St. Médard de Soiſſons, vêtu d'un ſac de pénitent, ſans domeſtiques. Si des prêtres appellés *évêques* (ſe diſant ſucceſſeurs de JESUS qui n'inſtitua jamais d'évêques) traitaient ainſi leur empereur, leur maître, le fils de Charlemagne, dans quel horrible eſclavage n'avaient-ils pas plongé les citoyens! à quel excès la nature humaine n'était-elle pas dégradée! mais! & empereurs & peuples, méritaient des fers ſi honteux, puis qu'ils s'y ſoumettaient.

Dans ce tems d'anarchie, les Normands, c'eſt-à-dire, ce ramas de Norvégiens, de Suédois, de Danois, de Poméraniens, de Livoniens, infeſtaient les côtes de l'empire. Ils brûlaient le nouvel évêché de Hambourg: ils ſaccageaient la Friſe, ils faiſaient prévoir les malheurs qu'ils devaient cauſer un jour: & on ne put les chaſſer qu'avec de l'argent, ce qui les invitait à revenir encore.

834.

Louis, roi de Bavière, Pepin, roi d'Aquitaine, veulent délivrer leur père, parce qu'ils ſont mécontents de Lothaire leur frère. Lothaire eſt forcé d'y conſentir. On réhabilite l'empereur dans St. Denis auprès de Paris. Mais il n'oſe reprendre la couronne qu'après avoir été abſous par les évêques.

835.

Dès qu'il eſt abſous, il peut lever des armées. Lothaire lui rend ſa femme Judith, & ſon fils Charles. Une aſſemblée à Thionville anathématiſe celle de Soiſſons. Il n'en coûte à l'archevêque Ebbon que la perte de ſon ſiege: encore ne fut-il dépoſé que dans la ſacriſtie. L'empereur l'avait été aux pieds de l'autel.

836.

Toute cette année ſe paſſe en vaines négociations, & eſt marquée par des calamités publiques.

Digitized by Google

837.

Louis *le faible* eſt malade. Une comette paraît : *Ne manquez pas*, dit l'empereur à ſon aſtrologue, *de me dire ce que cette comete ſignifie.* L'aſtrologue répondit qu'elle annonçait la mort d'un grand prince. L'empereur ne douta pas que ce ne fût la ſienne. Il ſe prépara à la mort, & guérit. Dans la même année la comete eut ſon effet ſur le roi Pepin ſon fils. Ce fut un nouveau ſujet de trouble.

838.

L'empereur Louis n'a plus que deux enfants à craindre au lieu de trois. Louis de Bavière ſe révolte encor, & lui demande encor pardon.

839.

Lothaire demande auſſi pardon afin d'avoir l'Aquitaine. L'empereur fait un nouveau partage de ſes états. Il ôte tout aux enfants de Pepin dernier mort. Il ajoute à l'Italie, que poſſédait le rebelle Lothaire, la Bourgogne, Lyon, la Franche-Comté, une partie de la Lorraine, du Palatinat, de Trèves, de Cologne, l'Alſace, la Franconie, Nuremberg, la Thuringe, la Saxe & la Friſe. Il donne à ſon bien-aimé Charles, le fils de Judith, tout ce qui eſt entre la Loire, le Rhône, la Meuſe & l'Océan. Il trouve encore par ce partage le ſecret de mécontenter ſes enfants & ſes petits-enfants. Louis de Bavière arme contre lui.

840.

L'empereur Louis meurt enfin de chagrin. Il fait avant ſa mort des préſents à ſes enfants. Quelques partiſans de Louis de Bavière lui faiſant un ſcrupule de ce qu'il ne donnait rien à ce fils dénaturé : *Je lui pardonne*, dit-il, *mais qu'il ſache qu'il me fait mourir.*

Son teſtament vrai ou faux confirme la donation de Pepin & de Charlemagne à l'égliſe de Rome, laquelle doit tout aux rois des Francs. On eſt étonné en liſant la charte appellée *Carta diviſionis*, qu'il ajoute à ces préſents, la Corſe, la Sardaigne

& la Sicile. La Sardaigne & la Corſe étaient diſputées entre les Muſulmans & quelques avanturiers chrétiens. Ces avanturiers avaient recours aux papes qui leur donnaient des bulles & des aumônes. Ils conſentaient à relever des papes; mais alors, pour acquérir ce droit de mouvance, il falait que les papes le demandaſſent aux empereurs. Reſte à ſavoir ſi Louis le faible leur céda en effet le domaine ſuprême de la Sardaigne & de la Corſe. Pour la Sicile, elle appartenait aux empereurs d'Orient.

Louis expire le 20 juin 840.

LOTHAIRE,

TROISIÉME EMPEREUR.

841.

Bientôt après la mort du fils de Charlemagne, ſon empire éprouva la deſtinée de celui d'Alexandre, & de la grandeur des Califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même; & les guerres inteſtines le diviſerent.

Il n'eſt pas ſurprenant que des princes qui avaient détrôné leur père, ſe vouluſſent exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait ſon frère. L'empereur Lothaire voulait tout. Louis de Bavière, & Charles fils de Judith, s'uniſſent contre lui. Ils déſolent l'empire, ils l'épuiſent de ſoldats. Les deux rois livrent à Fontenay dans l'Auxerrois une bataille ſanglante à leur frère. On a écrit qu'il y périt cent mille hommes. Lothaire fut vaincu. Il donne alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de Charlemagne. Le vainqueur des Saxons & des Friſons les avait aſſujettis au chriſtianiſme, comme à un frein néceſſaire. Lothaire, pour les attacher à ſon parti, leur donne une liberté entière de conſcience; & la moitié du pays redevient idolâtre.

842.

Les deux frères, Louis de Bavière & Charles d'Aquitaine, s'uniſſent

s'uniſſent par ce fameux ſerment, qui eſt preſque le ſeul monument que nous ayons de la langue romance.

Pro Deo amur & pro chriſtian poblo, & noſtro commun ſalvament dinſt di in avant, in quant Deos ſavir & podir me dunat, &c.... On parle encore cette langue chez les Griſons, dans la vallée d'Engadina.

843. 844.

On s'aſſemble à Verdun pour un traité de partage entre les trois frères. On ſe bat, & on négocie depuis le Rhin juſqu'aux Alpes. L'Italie tranquille attend que le ſort des armes lui donne un maître.

845.

Pendant que les trois frères déchirent le ſein de l'empire, les Normands continuent à déſoler ſes frontières impunément. Les trois frères ſignent enfin le fameux traité de partage, terminé à Coblentz par cent vingt députés. Lothaire reſte empereur. Il poſſede l'Italie, une partie de la Bourgogne, le cours du Rhin, de l'Eſcaut & de la Meuſe. Louis de Bavière a tout le reſte de la Germanie. Charles ſurnommé depuis *le Chauve*, eſt roi de France. L'empereur renonce à toute autorité ſur ſes deux frères. Ainſi il n'eſt plus qu'empereur d'Italie, ſans être le maître de Rome. Tous les grands officiers & ſeigneurs des trois royaumes, reconnaiſſent par un acte autentique le partage des trois frères, & l'hérédité aſſurée à leurs enfants.

Le pape Sergius II eſt élu par le peuple romain, & prend poſſeſſion ſans attendre la confirmation de l'empereur Lothaire. Ce prince n'eſt pas aſſez puiſſant pour ſe venger, mais il l'eſt aſſez pour envoyer ſon fils Louis confirmer à Rome l'élection du pape, afin de conſerver ſon droit, & pour le couronner roi des Lombards ou d'Italie. Il fait encore régler à Rome dans une aſſemblée d'évêques, que jamais les papes ne pouront être conſacrés ſans la confirmation des empereurs.

Cependant Louis en Germanie eſt obligé de combattre tantôt les Huns, tantôt les Normands, tantôt les Bohêmes. Ces Bohêmes avec les Siléſiens & les Moraves étaient des idolâtres barbares qui couraient ſur des chrétiens barbares avec des ſuccès divers.

L'empereur Lothaire & Charles *le chauve* ont encore plus à ſouffrir dans leurs états. Les provinces depuis les Alpes au Rhin ne ſavent plus à qui elles doivent obéir.

Il s'élève un parti en faveur d'un fils de ce malheureux Pepin roi d'Aquitaine, que Louis *le faible* ſon père avait dépouillé. Pluſieurs tyrans s'emparent de pluſieurs villes. On donne partout de petits combats, dans leſquels il y a toujours des moines, des abbés, des évêques tués les armes à la main. Hugues l'un des bâtards de Charlemagne, forcé à être moine, & depuis abbé de St. Quentin, eſt tué devant Toulouſe avec l'abbé de Ferrière. Deux évêques y ſont priſonniers. Les Normands ravagent les côtes de France. Charles *le chauve* ne s'oppoſe à eux qu'en s'obligeant à leur payer quatorze mille marcs d'argent, ce qui était encore les inviter à revenir.

847.

L'empereur Lothaire non moins malheureux, cède la Friſe aux Normands à condition d'hommage. Cette funeſte coutume d'avoir ſes ennemis pour vaſſaux, prépare l'établiſſement de ces pirates dans la Normandie.

848.

Pendant que les Normands ravagent les côtes de la France, les Sarraſins entraient en Italie. Ils s'étaient emparés de la Sicile. Ils s'avancent vers Rome par l'embouchure du Tibre. Ils pillent la riche égliſe de Saint Pierre hors des murs.

Le pape Léon IV prenant dans ces dangers une autorité que les généraux de l'empereur Lothaire paraiſſaient abandonner, ſe montra digne, en défendant Rome, d'y commander en ſouverain. Il avait employé les richeſſes de l'égliſe à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes ſur le Tibre. Il arma les milices à ſes dépens, engagea les habitants de Naples & de Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Oſtie, ſans manquer à la ſage précaution de prendre d'eux des ôtages; ſachant bien que ceux qui ſont aſſez puiſſants pour nous ſecourir, le ſont aſſez pour nous nuire. Il viſita lui-même tous les poſtes, & reçut les Sarraſins à leur deſcente, non pas en équipage de guerrier, ainſi qu'en uſa Goſlin, évêque de Paris,

dans une occaſion encore plus preſſante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la ſûreté de ſes ſujets. Il était né Romain : on doit répéter ici les paroles qui ſe trouvent dans l'Hiſtoire générale de l'eſprit & des mœurs des nations : *Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un tems de lâcheté & de corruption, tel qu'un beau monument de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.*

Les Arabes ſont défaits, & les priſonniers employés à bâtir la nouvelle enceinte autour de St. Pierre, & à agrandir la ville qu'ils venaient détruire.

Lothaire fait aſſocier ſon fils Louis à ſon faible empire. Les Muſulmans ſont chaſſés de Bénévent, mais ils reſtent dans le Garillan & dans la Calabre.

849.

Nouvelles diſcordes entre les trois frères, entre les évêques & les ſeigneurs. Les peuples n'en ſont que plus malheureux. Quelques évêques francs & germains déclarent l'empereur Lothaire déchu de l'empire. Ils n'en avaient le droit, ni comme évêques, ni comme Germains & Francs, puis que l'empereur n'était qu'empereur d'Italie. Ce ne fut qu'un attentat inutile. Lothaire fut plus heureux que ſon père.

850. 851. 852.

Raccommodement des trois frères. Nouvelles incurſions de tous les barbares voiſins de la Germanie.

Au milieu de ces horreurs, le miſſionnaire Anſchaire, évêque de Hambourg, perſuade un Eric, chef ou duc ou roi du Dannemarck, de ſouffrir la religion chrétienne dans ſes états. Il obtient la même permiſſion en Suède. Les Suédois & les Danois n'en vont pas moins en courſe contre les chrétiens.

853. 854.

Dans ces déſolations de la France & de la Germanie, dans la faibleſſe de l'Italie menacée par les Muſulmans, dans le mauvais gouvernement de Louis d'Italie, fils de Lothaire, livré aux débauches à Pavie, & mépriſé dans Rome, l'empereur de

Conſtantinople négocie avec le pape pour recouvrer Rome: mais cet empereur était Michel, plus débauché encore, & plus mépriſé que Louis d'Italie; & tout cela ne contribue qu'à rendre le pape plus puiſſant.

855.

L'empereur Lothaire, qui avait fait moine l'empereur Louis *le faible* ſon père, ſe fait moine à ſon tour, par laſſitude des troubles de ſon empire, par crainte de la mort, & par ſuperſtition. Il prend le froc dans l'abbaye de Prum, & meurt imbécille le 28 Septembre, après avoir vécu en tyran, comme le dit l'*Hiſtoire générale des mœurs & de l'eſprit des nations.*

LOUIS SECOND,
QUATRIÉME EMPEREUR.

856.

APrès la mort de ce troiſieme empereur d'Occident, il s'élève de nouveaux royaumes en Europe. Louis l'italique, ſon fils ainé, reſte à Pavie avec le vain titre d'empereur d'Occident. Le ſecond fils, nommé Lothaire comme ſon père, a le royaume de Lotharinge appellé enſuite Lorraine: ce royaume s'étendait depuis Genève juſqu'à Strasbourg & juſqu'à Utrecht. Le troiſiéme nommé Charles eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, de la Provence & du Languedoc. Cet état compoſa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors petite & pauvre, ainſi que toutes les villes en-deçà des Alpes. Dans les tems floriſſants de la république & des Céſars, les Romains avaient agrandi & décoré les villes qu'ils avaient ſoumiſes; mais rendues à elles-mêmes, ou aux barbares, elles dépérirent toutes, atteſtant par leurs ruines la ſupériorité du génie des Romains.

Un barbare nommé Salomon, ſe fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encore païenne: mais tous ces royaumes tomberent preſque auſſi promptement qu'ils furent élevés.

Digitized by Google

857.

Louis le germanique commence par enlever l'Alſace au nouveau roi de Lorraine. Il donne des privilèges à Strasbourg, ville déja puiſſante, lorſqu'il n'y avait que des bourgades dans cette partie du monde au-delà du Rhin. Les Normands déſolent la France. Louis le germanique prend ce tems pour venir accabler ſon frère au lieu de le ſecourir contre les barbares. Il le défait vers Orléans. Les évêques de France ont beau l'excommunier : il veut s'emparer de la France. Des reſtes de Saxons & d'autres barbares qui ſe jettent ſur la Germanie, le contraignent de venir défendre ſes propres états.

Depuis 858, juſqu'à 865.

Louis ſecond, fantôme d'empereur en Italie, ne prend point de part à tous ces troubles, laiſſe les papes s'affermir, & n'oſe réſider à Rome.

Charles *le chauve* de France, & Louis *le germanique* font la paix, parce qu'ils ne peuvent ſe faire la guerre. L'événement de ces tems-là, qui eſt le plus demeuré dans la mémoire des hommes, concerne les amours du roi de Lorraine, Lothaire : ce prince voulut imiter Charlemagne, qui répudiait ſes femmes, & épouſait ſes maîtreſſes. Il fait divorce avec ſa femme nommée Thietberge, fille d'un ſeigneur de Bourgogne. Il l'accuſe d'adultère. Elle s'avoue coupable. Il épouſe ſa maîtreſſe nommée Valdrade, qui lui avait été auparavant promiſe pour femme. Il obtient qu'on aſſemble un concile à Aix-la-Chapelle, dans lequel on approuve ſon divorce avec Thietberge. Le décret de ce concile eſt confirmé dans un autre à Metz, en préſence des légats du pape. Le pape Nicolas I caſſe les conciles de Metz & d'Aix-la-Chapelle, & exerce une autorité juſqu'alors inouie. Il excommunie & dépoſe quelques évêques, qui ont pris le parti du roi de Lorraine. Et enfin ce roi fut obligé de quitter la femme qu'il aimait, & de reprendre celle qu'il n'aimait pas.

Il eſt à ſouhaiter ſans doute qu'il y ait un tribunal ſacré qui avertiſſe les ſouverains de leurs devoirs, & les faſſe rougir de leurs violences. Mais il paraît que le ſecret du lit d'un monarque pouvait n'être pas ſoumis à un évêque étranger ; & que

les orientaux ont toujours eu des uſages plus conformes à la nature & plus favorables au repos intérieur des familles, en regardant tous les fruits de l'amour comme légitimes, & en rendant ces amours impénétrables aux yeux du public.

Pendant ce tems les deſcendants de Charlemagne ſont toujours aux priſes les uns contre les autres. Leurs royaumes toujours attaqués par les barbares.

Le jeune Pepin, arrière-petit-fils de Charlemagne, fils de ce Pepin, roi d'Aquitaine dépoſé, & mort ſans états, ayant quelque tems traîné une vie errante & malheureuſe, ſe joignit aux Normands, & renonça à la religion chrétienne; il finit par être pris & enfermé dans un couvent où il mourut.

866.

C'eſt principalement à cette année qu'on peut fixer le ſchiſme qui dure encor entre les égliſes grecque & romaine. La Germanie ni la France n'y prirent aucun intérêt. Les peuples étaient trop malheureux pour s'occuper de ces diſputes, qui ſont ſi intéreſſantes dans le loiſir de la paix.

Charles, roi d'Arles, meurt ſans enfants. L'empereur Louis, & Lothaire, partagent ſes états.

C'eſt la deſtinée de la maiſon de Charlemagne, que les enfants s'arment contre leurs pères. Louis le germanique avait deux enfants. Louis le plus jeune, mécontent de ſon apanage, veut le détrôner. Sa révolte n'aboutit qu'à demander grace.

867. 868.

Louis, roi de Germanie, bat les Moraves & les Bohêmes par les mains de ſes enfants. Ce ne ſont pas là des victoires qui augmentent un état, & qui le faſſent fleurir. Ce n'était que repouſſer des ſauvages dans leurs montagnes & dans leurs forêts.

869.

L'excommunié roi de Lorraine, va voir le nouveau pape Adrien à Rome, dîne avec lui, lui promet de ne plus vivre avec ſa maîtreſſe; il meurt à Plaiſance à ſon retour.

Charles *le chauve* s'empare de la Lorraine & même de l'Alſace,

au mépris des droits d'un bâtard de Lothaire, à qui ſon père l'avait donnée. Louis le germanique avait pris l'Alſace à Lothaire, mais il la rendit; Charles *le chauve* la prit, & ne la rendit point.

870.

Louis de Germanie veut avoir la Lorraine. Louis d'Italie, empereur, veut l'avoir auſſi, & met le pape Adrien dans ſes intérêts. On n'a égard ni à l'empereur ni au pape. Louis de Germanie, & Charles *le chauve*, partagent tous les états compris ſous le nom de Lorraine en deux parts égales. L'occident eſt pour le roi de France, l'orient pour le roi de Germanie. Le pape Adrien menace d'excommunication. On commençait déja à ſe ſervir de ces armes. Mais elles furent mépriſées. L'empereur d'Italie n'était pas aſſez puiſſant pour les rendre terribles.

871.

Cet empereur d'Italie pouvait à peine prévaloir contre un duc de Bénévent, qui étant à la fois vaſſal des empires d'Orient & d'Occident, ne l'était en effet ni de l'un ni de l'autre, & tenait entr'eux la balance égale.

L'empereur Louis ſe hazarde d'aller à Bénévent, & le duc le fait mettre en priſon. C'eſt préciſément l'aventure de Louis XI avec le duc de Bourgogne.

872. 873.

Le pape Jean VIII, ſucceſſeur d'Adrien II, voyant la ſanté de l'empereur Louis II chancelante, promet en ſecret la couronne impériale à Charles *le chauve*, roi de France, & lui vend cette promeſſe. C'eſt ce même Jean VIII qui ménagea tant le patriarche Photius, & qui ſouffrit qu'on nommât Photius avant lui, dans un concile à Conſtantinople.

Les Moraves, les Huns, les Danois continuent d'inquiéter la Germanie; & ce vaſte état ne peut encore avoir de bonnes loix.

874.

La France n'était pas plus heureuſe. Charles *le chauve* avait

un fils nommé Carloman, qu'il avait fait tonſurer dans ſon enfance, & qu'on avait ordonné diacre malgré lui. Il ſe réfugia enfin à Metz dans les états de Louis de Germanie ſon oncle. Il lève des troupes; mais ayant été pris, ſon père lui fit crever les yeux, ſuivant la nouvelle coutume.

875.

L'empereur Louis II meurt à Milan. Le roi de France Charles *le chauve* ſon frère paſſe les Alpes, ferme les paſſages à ſon frère Louis de Germanie, court à Rome, répand de l'argent, ſe fait proclamer par le peuple roi des Romains, & couronner par le pape.

Si la loi ſalique avait été en vigueur dans la maiſon de Charlemagne, c'était à l'ainé de la maiſon de Louis le germanique qu'appartenait l'empire; mais quelques troupes, de la célérité, de la condeſcendance & de l'argent, firent les droits de Charles le chauve. Il avilit ſa dignité pour en jouir. Le pape Jean VIII donna la couronne en ſouverain, le chauve la reçut en vaſſal, confeſſant qu'il tenait tout du pape, laiſſant aux ſucceſſeurs de ce pontife le pouvoir de conférer l'empire, & promettant d'avoir toujours près de lui un vicaire du ſaint ſiege pour juger toutes les grandes affaires eccléſiaſtiques. L'archevêque de Sens fut en cette qualité primat de Gaule & de Germanie: titre devenu inutile.

Certes les papes eurent raiſon de ſe croire en droit de donner l'empire & même de le vendre, puis qu'on le leur demandait & qu'on l'achetait, & puiſque Charlemagne lui-même avait reçu le titre d'empereur du pape Léon III. Mais auſſi on avait raiſon de dire que Léon III, en déclarant Charlemagne empereur, l'avait déclaré ſon maître; que ce prince avait pris les droits attachés à ſa dignité; que c'était à ſes ſucceſſeurs à confirmer les papes, & non à être choiſis par eux. Le tems, l'occaſion, l'uſage, la preſcription, la force, ſont tous les droits.

On a conſervé, & on garde peut-être encore à Rome un diplôme de Charles le chauve, dans lequel il confirme les donations de Pepin: mais Othon III déclara que toutes ces donations étaient auſſi fauſſes que celle de Conſtantin.

CHARLES

CHARLES LE CHAUVE,
CINQUIÉME EMPEREUR.

CHarles ſe fait couronner à Pavie roi de Lombardie par les évêques, les comtes & les abbés de ce pays. *Nous vous éliſons*, eſt-il dit dans cet acte, *d'un commun conſentement, puiſque vous avez été élevé au trône impérial par l'interceſſion des apôtres St. Pierre & St. Paul, & par leur vicaire Jean, ſouverain pontife*, &c.

876.

Louis de Germanie ſe jette ſur la France, pour ſe venger d'avoir été prévenu par ſon frère dans l'achat de l'empire. La mort le ſurprend dans ſa vengeance.

La coutume, qui gouverne les hommes, était alors d'affaiblir ſes états en les partageant entre ſes enfants. Trois fils de Louis le germanique partagent ſes états. Carloman a la Bavière, la Carinthie, la Pannonie. Louis la Friſe, la Saxe, la Thuringe, la Franconie. Charles *le gros*, depuis empereur, la moitié de la Lorraine, avec la Suabe & les pays circonvoiſins, qu'on appellait alors l'Allemagne.

877.

Ce partage rend l'empereur Charles le chauve plus puiſſant. Il veut ſaiſir la moitié de la Lorraine qui lui manque. Voici un grand exemple de l'extrême ſuperſtition qu'on joignait alors à la rapacité & à la fourberie. Louis de Germanie & de Lorraine envoie trente hommes au camp de Charles le chauve, pour lui prouver au nom de DIEU que ſa partie de la Lorraine lui appartient. Dix de ces trente confeſſeurs ramaſſent dix bagues & dix cailloux dans une chaudière d'eau bouillante ſans s'échauder : dix autres portent chacun un fer rouge l'eſpace de neuf pieds ſans ſe brûler ; dix autres liés avec des cordes, ſont jetés dans de l'eau froide & tombent au fond : ce qui marquait la bonne cauſe, car l'eau repouſſait en haut les parjures.

L'hiſtoire eſt ſi pleine de ces épreuves, qu'on ne peut guère les nier toutes. L'uſage qui les rendait communes, rendait auſſi communs les ſecrets qui font la peau inſenſible pour quelque tems à l'action du feu, comme l'huile de vitriol & d'autres corroſifs. A l'égard du miracle d'aller au fond de l'eau quand on y eſt jeté, ce ſerait un plus grand miracle de ſurnager.

Louis ne s'en tint pas à cette cérémonie. Il battit auprès de Cologne l'empereur ſon oncle. L'empereur battu repaſſe en Italie, pourſuivi par les vainqueurs.

Rome alors était menacée par les Muſulmans toujours cantonnés dans la Calabre. Carloman, ce roi de Bavière, ligué avec ſon frère le Lorrain, pourſuit en Italie ſon oncle le chauve, qui ſe trouve preſſé à la fois par ſon neveu, par les Mahométans, par les intrigues du pape, & qui meurt au mois d'Octobre dans un village près du mont Cenis.

Les hiſtoriens diſent qu'il fut empoiſonné par ſon médecin, un juif nommé Sédécias. Il eſt ſeulement conſtant que l'Europe chrétienne était alors ſi ignorante, que les rois étaient obligés de prendre pour leurs médecins des juifs ou des arabes.

C'eſt à l'empire de Charles le chauve que commence le grand gouvernement féodal, & la décadence de toutes choſes. C'eſt ſous lui que pluſieurs poſſeſſeurs des grands offices militaires, des duchés, des marquiſats, des comtés veulent les rendre héréditaires : ils faiſaient très bien. L'empire Romain avait été fondé par d'illuſtres brigands d'Italie ; des brigands du Nord en avaient élevé un autre ſur ſes débris. Pourquoi les ſous-brigands ne ſe feraient-ils pas procuré des domaines ? Le genre-humain en ſouffrait, mais il a toujours été traité ainſi.

LOUIS III, OU LE BÈGUE,
SIXIÉME EMPEREUR.

878.

LE pape Jean VIII, qui ſe croit en droit de nommer un empereur, ſe ſoutient à peine dans Rome. Il promet l'empire à

Louis le bégue, roi de France, fils du chauve. Il le *promet* à Carloman de Bavière. Il s'engage avec un Lambert, duc de Spolette, vaſſal de l'empire.

Ce Lambert de Spolette joué par le pape, ſe joint à un marquis de Toſcane, entre dans Rome, & ſe ſaiſit du pape; mais il eſt enſuite obligé de le relâcher. Un Bozon, duc d'Arles, prétend auſſi à l'empire.

Les Mahométans étaient plus près de ſubjuguer Rome que tous ces compétiteurs. Le pape ſe ſoumet à leur payer un tribut annuel de vingt-cinq mille marcs d'argent. L'anarchie eſt extrême dans la Germanie, dans la France & dans l'Italie.

Louis le bégue meurt à Compiegne le 10 Avril. On ne l'a mis au rang des empereurs, que parce qu'il était fils d'un prince qui l'était.

CHARLES III, OU LE GROS, SEPTIÉME EMPEREUR.

879.

IL s'agit alors de faire un empereur & un roi de France. Louis le bégue laiſſait deux enfants de quatorze à quinze ans. Il n'était pas alors décidé ſi un enfant pouvait être roi. Pluſieurs nouveaux ſeigneurs de France offrent la couronne à Louis de Germanie. Il ne prit que la partie occidentale de la Lorraine qu'avait eu Charles le chauve en partage. Les deux enfants du bégue, Louis & Carloman, ſont reconnus rois de France, quoiqu'ils ne ſoient pas reconnus unanimement pour enfants légitimes; mais Bozon ſe fait ſacrer roi d'Arles, augmente ſon territoire, & demande l'empire. Charles le gros, roi du pays qu'on nommait encore Allemagne, preſſe le pape de le couronner empereur. Le pape répond qu'il donnera la couronne impériale à celui qui viendra le ſecourir le premier contre les chrétiens & contre les mahométans.

880.

Charles le gros, roi d'Allemagne, Louis, roi de Bavière &

de Lorraine, s'uniſſent avec le roi de France contre ce Bozon, nouveau roi d'Arles, & lui font la guerre. Ils aſſiégent Vienne en Dauphiné; mais Charles le gros va de Vienne à Rome.

881.

Charles eſt couronné & ſacré empereur par le pape Jean VIII, dans l'égliſe de St. Pierre, le jour de Noël.

Le pape lui envoie une palme ſelon l'uſage; mais ce fut la ſeule que Charles remporta.

882.

Son frère Louis, roi de Bavière, de la Pannonie, de ce qu'on nommait la France orientale & des deux Lorraines, meurt le 20 Janvier de la même année. Il ne laiſſait point d'enfants. L'empereur Charles le gros était l'héritier naturel de ſes états; mais les Normands ſe préſentaient pour les partager. Ces fréquents troubles du nord achevaient de rendre la puiſſance impériale très problématique dans Rome, où l'ancienne liberté repouſſait toujours des racines. On ne ſavait qui dominerait dans cette ancienne capitale de l'Europe, ſi ce ſerait ou un évêque, ou le peuple, ou un empereur étranger.

Les Normands pénètrent juſqu'à Metz; ils vont brûler Aix-la-Chapelle, & détruire tous les ouvrages de Charlemagne. Charles le gros ne ſe délivre d'eux qu'en prenant toute l'argenterie des égliſes, & en leur donnant quatre mille cent ſoixante marcs d'argent, avec leſquels ils allerent préparer des armements nouveaux.

883.

L'empire était devenu ſi faible, que le pape Martin II, ſucceſſeur de Jean VIII, commence par faire un décret ſolemnel, par lequel on n'attendra plus les ordres de l'empereur pour l'élection des papes. L'empereur ſe plaint en vain de ce décret. Il avait ailleurs aſſez d'affaires.

Un duc Zventilbold, à la tête des païens moraves, dévaſtait la Germanie. L'empereur s'accommoda avec lui comme avec les Normands. On ne ſait pas s'il avait de l'argent à lui donner, mais il le reconnut prince & vaſſal de l'empire.

Digitized by Google

884.

Une grande partie de l'Italie eſt toujours dévaſtée par le duc de Spolette & par les Sarraſins. Ceux-ci pillent la riche abbaye de Mont-Caſſin, & enlevent tous ſes tréſors ; mais un duc de Bénévent les avait déja prévenus.

Charles le gros marche en Italie pour arrêter tous ces déſordres. A peine était-il arrivé, que les deux rois de France ſes neveux étant morts, il repaſſe les Alpes pour leur ſuccéder.

885.

Voilà donc Charles le gros qui réunit ſur ſa tête toutes les couronnes de Charlemagne ; mais elle ne fut pas aſſez forte pour les porter.

Un bâtard de Lothaire nommé Hugues, abbé de St. Denis, s'était depuis longtems mis en tête d'avoir la Lorraine pour ſon partage. Il ſe ligue avec un Normand auquel on avait cédé la Friſe, & qui épouſa ſa ſœur. Il appelle d'autres Normands.

L'empereur étouffa cette conſpiration. Un comte de Saxe nommé Henri, & un archevêque de Cologne, ſe chargerent d'aſſaſſiner ce Normand, duc de Friſe, dans une conférence. On ſe ſaiſit de l'abbé Hugues, ſous le même prétexte, en Lorraine ; & l'uſage de crever les yeux ſe renouvella pour lui.

Il eût mieux valu combattre les Normands avec de bonnes armées. Ceux-ci voyant qu'on ne les attaquait que par des trahiſons, pénetrent de la Hollande en Flandre : ils paſſent la Somme & l'Oiſe ſans réſiſtance, prennent & brûlent Pontoiſe, & arrivent par eau & par terre à Paris. Cette ville aujourd'hui immenſe, n'était ni forte, ni grande, ni peuplée. La tour du grand Châtelet n'était pas encore entiérement élevée quand les Normands parurent. Il falut ſe hâter de l'achever avec du bois, de ſorte que le bas de la tour était de pierre, & le haut de charpente.

Les Pariſiens qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnerent point la ville, comme autrefois. Le Comte de Paris, Odon, ou Eudes, que ſa valeur éleva depuis ſur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les

courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts. Sigefroi, chef des Normands, preſſa le ſiege avec une fureur opiniâtre, mais non deſtituée d'art. Les Normands ſe ſervirent du bélier pour battre les murs. Ils firent brêche & donnerent trois aſſauts. Les Pariſiens les ſoutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête le comte Eudes, & leur évêque Goſlin, qui fit à la fois les fonctions de prêtre & de guerrier dans cette petite ville : il béniſſait le peuple & combattait avec lui ; il mourut de ſes fatigues au milieu du ſiege : le véritable martyr eſt celui qui meurt pour ſa patrie.

Les Normands tinrent la petite ville de Paris bloquée un an & demi, après quoi ils allerent piller la Bourgogne & les frontières de l'Allemagne, tandis que Charles le gros aſſemblait des dietes.

887.

Il ne manquait à Charles le gros que d'être malheureux dans ſa maiſon : mépriſé dans l'empire, il paſſa pour l'être de ſa femme l'impératrice Richarde. Elle fut accuſée d'infidélité. Il la répudia quoiqu'elle offrît de ſe juſtifier par le jugement de DIEU. Il l'envoya dans l'abbaye d'Andelau qu'elle avait fondée en Alſace.

On fit enſuite adopter à Charles pour ſon fils (ce qui était alors abſolument hors d'uſage) le fils de Bozon, ce roi d'Arles ſon ennemi. On dit qu'alors ſon cerveau était affaibli. Il l'était ſans doute, puiſque poſſédant autant d'états que Charlemagne, il ſe mit au point de tout perdre ſans réſiſtance. Il eſt détrôné dans une diete auprès de Mayence.

888.

La dépoſition de Charles *le gros* eſt un ſpectacle qui mérite une grande attention. Fut-il dépoſé par ceux qui l'avaient élu ? Quelques ſeigneurs Thuringiens, Saxons, Bavarois, pouvaient-ils dans un village appellé Tribur, diſpoſer de l'empire Romain & du royaume de France ? Non : mais ils pouvaient renoncer à reconnaître un chef indigne de l'être. Ils abandonnent donc le petit-fils de Charlemagne pour un bâtard de Carloman, fils de Louis le germanique : ils déclarent ce bâtard nommé Arnould,

roi de Germanie. Charles le gros meurt ſans ſecours, auprès de Conſtance, le 8 Janvier 888.

Le ſort de l'Italie, de la France & de tant d'états, était alors incertain.

Le droit de la ſucceſſion était partout très peu reconnu. Charles le gros lui-même avait été couronné roi de France au préjudice d'un fils poſthume de Louis le bégue. Et au mépris des droits de ce même enfant, les ſeigneurs Français éliſent pour roi Eudes, comte de Paris.

Un Rodolphe, fils d'un autre comte de Paris, ſe fait roi de la Bourgogne transjurane.

Ce fils de Bozon, roi d'Arles, adopté par Charles le gros, devient roi d'Arles par les intrigues de ſa mère.

L'empire n'était plus qu'un fantôme, mais on ne voulait pas moins ſaiſir ce fantôme, que le nom de Charlemagne rendait encor vénérable. Ce prétendu empire qui s'appellait Romain, devait être donné à Rome. Un Gui, duc de Spolette, un Bérenger, duc de Frioul, ſe diſputaient le nom & le rang des Céſars. Gui de Spolette ſe fait couronner à Rome. Bérenger prend le vain titre de roi d'Italie; & par une ſingularité digne de la confuſion de ces tems-là, il vient à Langres ſe faire couronner roi d'Italie en Champagne.

C'eſt dans ces troubles que tous les ſeigneurs ſe cantonnent; que chacun ſe fortifie dans ſon château; que la plupart des villes ſont ſans police; que des troupes de brigands courent d'un bout de l'Europe à l'autre, & que la chevalerie s'établit pour réprimer ces brigands & pour défendre les dames, ou pour les enlever.

889.

Pluſieurs évêques de France, & ſurtout l'archevêque de Rheims, offrent le royaume de France au bâtard Arnould, parce qu'il deſcendait de Charlemagne, & qu'ils haïſſaient Eudes, qui n'était du ſang de Charlemagne que par les femmes.

Le roi de France Eudes va trouver Arnould à Vorms, lui cède une partie de la Lorraine, dont Arnould était déja en poſſeſſion, lui promet de le reconnaître empereur, & lui remet dans les mains le ſceptre & la couronne de France, qu'il avait

apportés avec lui. Arnould les lui rend & le reconnaît roi de France. Cette ſoumiſſion prouve que les rois ſe regardaient encor comme vaſſaux de l'empire Romain. Elle prouve encor plus combien Eudes craignait le parti qu'Arnould avait en France.

890. 891.

Le règne d'Arnould en Germanie eſt marqué par des événements ſiniſtres. Des reſtes de Saxons mêlés aux Slaves nommés Abodrites, cantonnés vers la mer Baltique entre l'Elbe & l'Oder, ravagent le nord de la Germanie; les Bohêmes, les Moraves, d'autres Slaves déſolent le midi & battent les troupes d'Arnould : les Huns font des incurſions, les Normands recommencent leurs ravages : tant d'invaſions n'établiſſent pourtant aucune conquête. Ce ſont des dévaſtations paſſagères, mais qui laiſſent la Germanie dans un état très pauvre & très malheureux.

A la fin il défait en perſonne les Normands auprès de Louvain; & l'Allemagne reſpire.

892.

La décadence de l'empire de Charlemagne enhardit le faible empire d'Orient. Un patrice de Conſtantinople reprend le duché de Bénévent avec quelques troupes, & menace Rome. Mais comme les Grecs ont à ſe défendre des Sarraſins, le vainqueur de Bénévent ne peut aller juſqu'à l'ancienne capitale de l'empire.

On voit combien Eudes, roi de France, avait eu raiſon de mettre ſa couronne aux pieds d'Arnould. Il avait beſoin de ménager tout le monde. Les ſeigneurs & les évêques de France rendent la couronne à Charles le ſimple, ce fils poſthume de Louis le bégue, qu'on fit alors revenir d'Angleterre où il était réfugié.

893.

Comme dans ces diviſions le roi Eudes avait imploré la protection d'Arnould, Charles le ſimple vient l'implorer à ſon tour à la diete de Vorms. Arnould ne fait rien pour lui; il le laiſſe diſputer le royaume de France, & marche en Italie, pour y diſputer

disputer le nom d'empereur à Gui de Spolette, la Lombardie à Bérenger, & Rome au pape.

894.

Il affiege Pavie où était cet empereur de Spolette, qui fuit. Il s'assure de la Lombardie. Bérenger se cache; mais on voit dès-lors combien il est difficile aux empereurs de se rendre maîtres de Rome. Arnould, au lieu de marcher vers Rome, va tenir un concile auprès de Mayence.

895.

Arnould, après son concile tenu pour s'attacher les évêques, tient une diete à Vorms pour avoir de nouvelles troupes & de l'argent, & pour faire couronner son fils Zventilbold, roi de Lorraine.

896.

Alors il retourne vers Rome. Les Romains ne voulaient plus d'empereur : mais ils ne savaient pas se défendre. Arnould attaque la partie de la ville appellée Léonine, du nom du célebre pontife Léon IV, qui l'avait fait entourer de murailles. Il la force. Le reste de la ville au-delà du Tibre se rend; & le pape Formose sacre Arnould empereur dans l'église de St. Pierre. Les sénateurs (car il y avait encor un sénat) lui font le lendemain serment de fidélité dans l'église de St. Paul. C'est l'ancien serment équivoque, *Je jure que je serai fidèle à l'empereur, sauf ma fidélité pour le pape.*

ARNOULD,

HUITIÉME EMPEREUR.

896.

UNe femme d'un grand courage, nomme Agiltrude, mère de ce prétendu empereur Gui de Spolette, laquelle avait en vain armé Rome contre Arnould, se défend encor contre lui.

Arnould l'aſſiege dans la ville de Fermo. Les auteurs prétendent que cette héroïne lui envoya un breuvage empoiſonné, pour adoucir ſon eſprit, & diſent que l'empereur fut aſſez imbécille pour le prendre. Ce qui eſt inconteſtable, c'eſt qu'il leva le ſiege, qu'il était malade, qu'il repaſſa dans les Alpes avec une armée délabrée, qu'il laiſſa l'Italie dans une plus grande confuſion que jamais, & qu'il retourna dans la Germanie où il avait perdu toute ſon autorité pendant ſon abſence.

897. 898. 899.

La Germanie eſt alors dans la même anarchie que la France. Les ſeigneurs s'étaient cantonnés dans la Lorraine, dans l'Alſace, dans le pays appellé aujourd'hui la Saxe, dans la Baviere, dans la Franconie. Les évêques & les abbés s'emparent des droits régaliens : ils ont des avoués, c'eſt-à-dire, des capitaines qui leur prêtent ſerment, auxquels ils donnent des terres, & qui tantôt combattent pour eux, & tantôt les pillent. Ces avoués étaient auparavant les avocats des monaſtères ; & les couvents étant devenus des principautés, les avoués devinrent des ſeigneurs.

Les évêques & les abbés d'Italie ne furent jamais ſur le même pied : premiérement, parce que les ſeigneurs Italiens étaient plus habiles, les villes plus puiſſantes & plus riches que les bourgades de Germanie & de France ; & enfin parce que l'égliſe de Rome, quoique très mal conduite, ne ſouffrait pas que les autres égliſes d'Italie fuſſent puiſſantes.

La chevalerie & l'eſprit de chevalerie s'étendent dans tout l'Occident. On ne décide preſque plus de procès que par des champions. Les prêtres béniſſent leurs armes, & on leur fait toujours jurer avant le combat que leurs armes ne ſont point enchantées, & qu'ils n'ont point fait de pacte avec le diable.

Arnould, empereur ſans pouvoir, meurt en Bavière en 899. Des auteurs le font mourir de poiſon, d'autres d'une maladie pédiculaire ; mais la maladie pédiculaire eſt une chimère : & le poiſon en eſt ſouvent une autre.

900.

La confuſion augmente. Bérenger règne en Lombardie, mais au milieu des factions. Ce fils de Bozon, roi d'Arles par les

intrigues de ſa mère, eſt par les mêmes intrigues reconnu empereur à Rome. Les femmes alors diſpoſaient de tout, elles faiſaient des empereurs & des papes, mais qui n'en avaient que le nom.

Louis IV eſt reconnu roi de Germanie. Il y joint la Lorraine après la mort de Zventilbold ſon frère, & n'en eſt guère plus puiſſant.

Depuis 901 juſqu'à 907.

Les Huns & les Hongrois réunis viennent ravager la Bavière, la Suabe & la Franconie, où il ſemblait qu'il n'y eût plus rien à prendre.

Un *Moimir*, qui s'était fait duc de Moravie & chrétien, va à Rome demander des évêques.

Un marquis de Toſcane, Adelbert, célèbre par ſa femme Théodora, eſt deſpotique dans Rome. Bérenger s'affermit dans la Lombardie, fait alliance avec les Huns afin d'empêcher le nouveau roi Germain de venir en Italie, fait la guerre au prétendu empereur d'Arles, le prend priſonnier & lui fait crever les yeux; entre dans Rome & force le pape Jean IX à le couronner empereur. Le pape après l'avoir ſacré, s'enfuit à Ravenne, & ſacre un autre empereur nommé Lambert, fils du duc de Spolette, errant & pauvre, qui prend le titre d'*invincible & toujours auguſte.*

908. 909. 910. 911.

Cependant Louis IV, roi de Germanie, s'intitule auſſi empereur; pluſieurs auteurs lui donnent ce titre; mais Sigebert dit qu'à cauſe des maux qui de ſon tems déſolèrent l'Italie, il ne mérita pas la bénédiction impériale: la véritable raiſon eſt qu'il ne fut pas aſſez puiſſant pour ſe faire reconnaître empereur. Il n'eut aucune part aux troubles qui agitèrent l'Italie de ſon tems.

LOUIS IV,

NEUVIÉME EMPEREUR.

SOus cet étrange empereur, l'Allemagne eſt dans la dernière déſolation. Les Huns payés par Bérenger, pour venir ravager

la Germanie, ſont enſuite payés par Louis IV pour s'en retourner. Deux factions, celle d'un duc de Saxe & celle d'un duc de Franconie, s'élèvent, & font plus de mal que les Huns. On pille toutes les égliſes; les Hongrois reviennent pour y avoir part. L'empereur Louis IV s'enfuit à Ratisbonne, où il meurt à l'âge de vingt ans. C'eſt ainſi que finit la race de Charlemagne en Germanie.

CONRAD PREMIER,

DIXIÉME EMPEREUR.

LEs ſeigneurs Germains s'aſſemblent à Vorms pour élire un roi. Ces ſeigneurs étaient tous ceux qui ayant le plus d'intérêt à choiſir un prince ſelon leur goût, avaient aſſez de pouvoir & aſſez de crédit pour ſe mettre au rang des électeurs. On ne reconnaiſſait guère dans ce ſiecle le droit d'hérédité en Europe. Les élections ou libres ou forcées prévalaient preſque partout, témoins celles d'Arnould en Germanie, de Gui de Spolette & de Bérenger en Italie, de Don Sanche en Aragon, d'Eudes, de Robert, de Raoul, de Hugues Capet en France, & des empereurs de Conſtantinople; car tant de vaſſaux, tant de princes voulaient avoir le droit de choiſir un chef & l'eſpérance de pouvoir l'être.

On prétend qu'Othon, duc de la nouvelle Saxe, fut choiſi par la diete; mais que ſe voyant trop vieux, il propoſa lui-même, Conrad, duc de Franconie, ſon ennemi, parce qu'il le croyait digne du trône. Cette action n'eſt guère dans l'eſprit de ces temps preſque ſauvages. On y voit de l'ambition, de la fourberie, du courage, comme dans tous les autres ſiecles: mais, à commencer par Clovis, on ne voit pas une action de magnanimité.

Conrad ne fut jamais reconnu empereur, ni en Italie ni en France. Les Germains ſeuls accoutumés à voir des empereurs dans leurs rois depuis Charlemagne, lui donnèrent, dit-on, ce titre.

Depuis 913 juſqu'à 919.

Le règne de Conrad ne change rien à l'état où il a trouvé l'Allemagne. Il a des guerres contre ſes vaſſaux, & particuliérement contre le fils de ce duc de Saxe, auquel on a dit qu'il devait la couronne.

Les Hongrois font toujours la guerre à l'Allemagne, & on n'eſt occupé qu'à les repouſſer. Les Français pendant ce tems s'emparent de la Lorraine. Si Charles *le ſimple* avait fait cette conquête, il ne méritait pas le nom *ſimple*; mais il avait des miniſtres & des généraux qui ne l'étaient pas. Il crée un duc de Lorraine.

Les évêques d'Allemagne s'affermiſſent dans la poſſeſſion de leurs fiefs. Conrad meurt en 919 dans la petite ville de Veilbourg. On prétend qu'avant ſa mort il déſigna Henri, duc de Saxe, pour ſon ſucceſſeur, au préjudice de ſon propre frère. Il n'eſt guère vraiſemblable qu'il eût cru être en droit de ſe choiſir un ſucceſſeur, ni qu'il eût choiſi ſon ennemi.

Le nom de ce prétendu empereur fut ignoré en Italie pendant ſon règne. La Lombardie était en proie aux diviſions, Rome aux plus horribles ſcandales, & Naples & Sicile aux dévaſtations des Sarraſins.

C'eſt dans ce tems que la proſtituée Théodora plaçait à Rome ſur le trône de l'égliſe Jean X, non moins proſtitué qu'elle.

HENRI L'OISELEUR,

ONZIÉME EMPEREUR.

920.

IL eſt important d'obſerver que dans ces tems d'anarchie, pluſieurs bourgades d'Allemagne commencèrent à jouir des droits de la liberté naturelle, à l'exemple des villes d'Italie. Les unes achetèrent ces droits de leurs ſeigneurs, les autres les avaient ſoutenus les armes à la main. Les députés de ces villes concourent avec les évêques & les ſeigneurs, pour choiſir un

empereur, & ſont au rang des électeurs. Ainſi Henri I dit l'oiſeleur, duc de Saxe, eſt élu par les trois états. Rien n'eſt plus conforme à la nature, que tous ceux qui ont intérêt d'être bien gouvernés, concourent à établir le gouvernement.

Depuis 921 juſqu'à 930.

Un des droits des rois de Germanie, comme des rois de France, fut toujours de nommer à tous les évêchés vacants.

L'empereur Henri a une courte guerre avec le duc de Bavière, & la termine en lui cédant ce droit de nommer les évêques dans la Bavière.

Il y a dans ces annécs peu d'événements qui intéreſſent le ſort de la Germanie. Le plus important eſt l'affaire de la Lorraine. Il était toujours indécis ſi elle reſterait à l'Allemagne ou à la France.

Henri l'oiſeleur ſoumet toute la haute & baſſe Lorraine en 925, & l'enlève au duc Giſelbert, à qui les rois de France l'avaient donnée. Il la rend enſuite à ce duc, pour le mettre dans la dépendance de la Germanie. Cette Lorraine n'était plus qu'un démembrement du royaume de Lotharinge. C'était le Brabant, c'était une partie du pays de Liége diſputée enſuite par l'évêque de Liége, c'était les terres entre Metz & la Franche-Comté, diſputées auſſi par l'évêque de Metz. Ce pays revint après à la France; il en fut enſuite ſéparé.

Henri fait des loix plus intéreſſantes que les événements & les révolutions dont ſe ſurcharge l'hiſtoire. Il tire de l'anarchie féodale ce qu'on peut en tirer. Les vaſſaux, les arrière-vaſſaux ſe ſoumettent à fournir des milices, & des grains pour les faire ſubſiſter. Il change en villes les bourgs dépeuplés que les Huns, les Bohêmes, les Moraves, les Normands avaient dévaſtés. Il bâtit Brandebourg, Miſnie, Sleſvich. Il y établit des marquis pour garder les marches de l'Allemagne. Il rétablit les abbayes d'Herfort & de Corbie ruinées. Il conſtruit quelques villes, comme Gotha, Herfort, Goslar.

Les anciens Saxons, les Slaves, Abodrites, les Vandales leurs voiſins ſont repouſſés. Son prédéceſſeur Conrad s'était ſoumis à payer un tribut aux Hongrois, & Henri l'oiſeleur le payait encor. Il affranchit l'Allemagne de cette honte.

Depuis 930 juſqu'à 936.

On dit que des députés des Hongrois étant venus demander leur tribut, Henri leur donna un chien galeux. C'était une punition des chevaliers Allemands quand ils avaient commis des crimes, de porter un chien l'eſpace d'une lieue. Cette groſſiéreté digne de ces tems-là, n'ôte rien à la grandeur du courage. Il eſt vrai que les Hongrois viennent faire plus de dégat que le tribut n'eût coûté; mais enfin ils ſont repouſſés & vaincus.

Alors il fait fortifier des villes pour tenir en bride les barbares. Il lève le neuvième homme dans quelques provinces, & les met en garniſon dans ces villes. Il exerce la nobleſſe par des joûtes & des eſpèces de tournois: il en fait un, à ce qu'on dit, où près de mille gentilshommes entrent en lice.

Ces tournois avaient été inventés en Italie par les rois Lombards, & s'appellaient *batagliole*.

Ayant pourvu à la défenſe de l'Allemagne, il veut enfin paſſer en Italie à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, pour avoir la couronne impériale.

Les troubles & les ſcandales de Rome étaient augmentés. Maroſie, fille de Théodora, avait placé ſur la chaire de St. Pierre le jeune Jean XI, né de ſon adultère avec Sergius III, & gouvernait l'égliſe ſous le nom de ſon fils. Les vicaires de JESUS étaient alors les plus ſcandaleux & les plus impies de tous les hommes: mais l'ignorance des peuples était ſi profonde, leur imbécillité ſi grande, leur ſuperſtition ſi enracinée, qu'on reſpectait toujours la place quand la perſonne était en horreur. Quelques tyrans qui accablaſſent l'Italie, les Allemands étaient ce que Rome haïſſait le plus.

Henri l'oiſeleur comptant ſur ſes forces, crut profiter de ces troubles; mais il mourut en chemin dans la Thuringe en 936. On ne l'a appellé empereur que parce qu'il avait eu envie de l'être, & l'uſage de le nommer ainſi a prévalu.

OTHON I, *ſurnommé* LE GRAND,

DOUZIÉME EMPEREUR.

936.

VOici enfin un empereur véritable. Les ducs & les comtes, les évêques, les abbés & tous les ſeigneurs puiſſants qui ſe trouvent à Aix-la-chapelle, éliſent Othon, fils de Henri l'oiſeleur. Il n'eſt pas dit que les députés des bourgs aient donné leur voix. Il ſe peut faire que les grands ſeigneurs devenus plus puiſſants ſous Henri l'oiſeleur, leur euſſent ravi ce droit naturel: il ſe peut encor que les communes, à l'élection de Henri l'oiſeleur, euſſent donné leurs acclamations & non pas leurs ſuffrages.

L'archevêque de Mayence annonce au peuple cette élection, le ſacre, & lui met la couronne ſur la tête. Ce qu'on peut remarquer, c'eſt que les prélats dînerent à la table de l'empereur, & que les ducs de Franconie, de Suabe, de Bavière & de Lorraine, ſervirent à table: le duc de Franconie, par exemple, en qualité de maître d'hôtel, & le duc de Suabe en qualité d'échanſon. Cette cérémonie ſe fit dans une galerie de bois, au milieu des ruines d'Aix-la-Chapelle, brûlée par les Huns, & non encor rétablie.

Les Huns & les Hongrois viennent encor troubler la fête. Ils s'avancent juſqu'en Veſtphalie, mais on les repouſſe.

937.

La Bohême était alors entiérement barbare, & à moitié chrétienne. Heureuſement pour Othon, elle eſt troublée par des guerres civiles. Il en profite auſſi-tôt. Il rend la Bohême tributaire de la Germanie, & y rétablit le chriſtianiſme.

938. 939. 940.

Othon tâche de ſe rendre deſpotique, & les ſeigneurs des grands fiefs, de ſe rendre indépendants. Cette grande querelle, tantôt ouverte, tantôt cachée, ſubſiſte dans les eſprits depuis

depuis plus de huit cents années, ainſi que la querelle de Rome & de l'empire.

Cette lutte du pouvoir royal qui veut toujours croître, & de la liberté qui ne veut point céder, a longtems agité toute l'Europe chrétienne. Elle ſubſiſta en Eſpagne tant que les chrétiens y eurent les maures à combattre, après quoi l'autorité ſouveraine prit le deſſus. C'eſt ce qui troubla la France juſqu'au milieu du règne de Louis XI; ce qui a enfin établi en Angleterre le gouvernement mixte auquel elle doit ſa grandeur; ce qui a cimenté en Pologne la liberté du noble & l'eſclavage du peuple. Ce même eſprit a troublé la Suède & le Dannemarck, a fondé les républiques de Suiſſe & de Hollande. La même cauſe a produit partout différents effets. Mais dans les plus grands états la nation a preſque toujours été ſacrifiée aux intérêts d'un ſeul homme, ou de quelques hommes; la raiſon en eſt, que la multitude obligée de travailler pour gagner ſa vie, n'a ni le tems, ni le pouvoir d'être ambitieuſe.

Le duc de Bavière refuſe de faire hommage. Othon entre en Baviere avec une armée. Il réduit le duc à quelques terres allodiales. Il crée un des frères du duc, comte palatin en Bavière, & un autre, comte palatin vers le Rhin. Cette dignité de *comte palatin* eſt renouvellée des comtes du Palais des empereurs Romains, & des comtes du palais des Francs.

Il donne la même dignité à un duc de Franconie. Ces palatins ſont d'abord des juges ſuprêmes. Ils jugent en dernier reſſort au nom de l'empereur. Ce reſſort ſuprême de juſtice eſt, après une armée, le plus grand appui de la ſouveraineté.

Othon diſpoſe à ſon gré des dignités & des terres. Le premier marquis de Brandebourg étant mort ſans enfants, il donne le marquiſat à un comte Gérard, qui n'était point parent du mort.

Plus Othon affecte le pouvoir abſolu, plus les ſeigneurs des grands fiefs s'y oppoſent: & dès-lors s'établit la coutume d'avoir recours à la France pour ſoutenir le gouvernement féodal en Germanie contre l'autorité des rois Allemands.

Les ducs de Franconie, de Lorraine, le prince de Brunſvick, s'adreſſent à Louis d'outremer, roi de France. Louis d'outremer entre dans la Lorraine & dans l'Alſace, & ſe joint

aux alliés. Othon prévient le roi de France : il défait vers le Rhin, auprès de Brisach, les ducs de Franconie & de Lorraine qui sont tués.

Il ôte le titre de *palatin* à la maison de Franconie. Il en pourvoit la maison de Bavière : il attache à ce titre des terres & des châteaux. C'est de-là que se forme le palatinat du Rhin d'aujourd'hui. C'était d'abord un juge, à présent c'est un prince électeur, un souverain. Le contraire est arrivé en France.

941.

Comme les seigneurs des grands fiefs germains avaient appellé le roi de France à leur secours, les seigneurs de France appellent pareillement Othon. Il poursuit Louis d'outremer dans toute la Champagne. Mais des conspirations le rappellent en Allemagne.

942. 943. 944.

Le despotisme d'Othon aliénait tellement les esprits, que son propre frère Henri, duc dans une partie de la Lorraine, s'était uni avec plusieurs seigneurs, pour lui ôter le trône & la vie. Il repasse donc en Allemagne, étouffe la conspiration, & pardonne à son frère, qui apparemment était assez puissant pour se faire pardonner.

Il augmente les privilèges des évêques & des abbés, pour les opposer aux seigneurs. Il donne à l'évêque de Trèves le titre de prince & tous les droits régaliens. Il donne le duché de Bavière à son frère Henri qui avait conspiré contre lui, & l'ôte aux héritiers naturels. C'est la plus grande preuve de son autorité absolue.

945. 946.

En ce tems la race de Charlemagne, qui régnait encor en France, était dans le dernier avilissement. On avait cédé en 912 la Neustrie proprement dite, aux Normands, & même la Bretagne, devenue alors arrière-fief de la France.

Hugues, duc de l'isle de France, du sang de Charlemagne par les femmes, père de Hugues Capet, gendre en premières noces d'Edouard I, roi d'Angleterre, beau-frère d'Othon par

un ſecond mariage, était un des plus puiſſants ſeigneurs de l'Europe, & le roi de France alors un des plus petits. Ce Hugues avait rappellé Louis d'outremer pour le couronner & pour l'aſſervir; & on l'appellait Hugues le grand, parce qu'il s'était rendu puiſſant aux dépens de ſon maître.

Il s'était lié avec les Normands, qui avaient fait le malheureux Louis d'outremer priſonnier. Ce roi délivré de priſon, reſtait preſque ſans villes & ſans domaine. Il était auſſi beau-frère d'Othon, dont il avait épouſé la ſœur. Il lui demande ſa protection, en cédant tous ſes droits ſur la Lorraine.

Othon marche juſqu'auprès de Paris. Il aſſiege Rouen; mais étant abandonné par le comte de Flandre, il s'en retourne dans ſes états, après une expédition inutile.

947. 948.

Othon n'ayant pu battre Hugues le grand, le fait excommunier. Il convoque un concile à Trèves, où un légat du pape prononce la ſentence, à la requiſition de l'aumônier d'Othon. Hugues n'en eſt pas moins le maître en France.

Il y avait, comme on a vu, un margrave à Sleſvich dans la Cherſonèſe cimbrique, pour arrêter les courſes des Danois. Ils tuent le margrave. Othon y court en perſonne, reprend la ville, aſſure les frontières. Il fait la paix avec le Dannemarck, à condition qu'on y prêchera le chriſtianiſme.

949.

De-là Othon va tenir un concile auprès de Mayence à Ingelheim. Louis d'outremer, qui n'avait point d'armée, avait demandé au pape Agapet ce concile; faible reſſource contre Hugues le grand.

Des évêques Germains, & Marin le légat du pape, y parurent comme juges, Othon comme protecteur, & Louis roi de France en ſuppliant. Le roi Louis y demanda juſtice, & dit: « J'ai été reconnu roi par les ſuffrages de tous les ſeigneurs. » Si on prétend que j'aie commis quelque crime qui mérite les » traitements que je ſouffre, je ſuis prêt de m'en purger au ju- » gement du concile, ſuivant l'ordre d'Othon, ou par un » combat ſingulier ».

Ce triſte diſcours prouve l'uſage des duels, l'état déplorable du roi de France, la puiſſance d'Othon, & les élections des rois. Le droit du ſang ſemblait n'être alors qu'une recommandation pour obtenir des ſuffrages. Hugues le grand eſt cité à ce vain concile : on ſe doute bien qu'il n'y comparut point.

Ce qui n'eſt pas moins prouvé, c'eſt que l'empereur regardait tous les rois de l'Europe comme dépendants de ſa couronne impériale ; c'eſt l'ancienne prétention de ſa chancellerie ; & on faiſait valoir cette chimère, quand il ſe trouvait quelque malheureux roi aſſez faible pour s'y ſoumettre.

950.

Othon donne l'inveſtiture de la Suabe, d'Augsbourg, de Conſtance, du Virtemberg à ſon fils Ludolphe, *ſauf les droits des évêques.*

951.

Othon retourne en Bohême, bat le duc Bol, qu'on appelle Boleſlas. Le mot de *ſlas* chez ces peuples, déſignait un chef. C'eſt de-là qu'on leur donna d'abord le nom de ſlaves, & qu'enſuite on appella eſclaves ceux qui furent conquis par eux. L'empereur confirme le vaſſelage de la Bohême, & y établit la religion chrétienne. Tout ce qui était au-delà, était encor païen, excepté quelques marches de la Germanie. La religion chrétienne exterminée en Syrie où elle était née, & en Afrique où elle s'était transplantée, s'établit encor dans le nord de l'Europe. Othon penſait dès-lors à renouveller l'empire de Charlemagne. Une femme lui en fraya les chemins.

Adélaïde, ſœur d'un petit roi de la Bourgogne transjurane, veuve d'un roi ou d'un uſurpateur du royaume d'Italie, opprimée par un autre uſurpateur, Bérenger ſecond, aſſiégée dans Canoſſe, appelle Othon à ſon ſecours. Il y marche, la délivre ; & étant veuf alors, il l'épouſe. Il entre dans Pavie en triomphe avec Adélaïde. Mais il falait du tems & des ſoins pour aſſujettir le reſte du royaume, & ſurtout Rome, qui ne voulait point de lui.

952.

Il laiſſe ſon armée à un prince nommé Conrad, qu'il a fait

duc de Lorraine, & ſon gendre : & ce qui eſt aſſez commun dans ces tems-là, il va tenir un concile à Augsbourg, au lieu de pourſuivre ſes conquêtes. Il y avait des évêques Italiens à ce concile : il eſt vraiſemblable qu'il ne le tint que pour diſpoſer les eſprits à le recevoir en Italie.

953.

Son mariage avec Adélaïde, qui ſemblait devoir lui aſſurer l'Italie, ſemble bientôt la lui faire perdre.

Son fils Ludolphe auquel il avait donné tant d'états, mais qui craignait qu'Adélaïde ſa belle-mère ne lui donnât un maître ; ſon gendre Conrad à qui il avait donné la Lorraine, mais à qui il ôte le commandement d'Italie, conſpirent contre lui : un archevêque de Mayence, un évêque d'Augsbourg ſe joignent à ſon fils & à ſon gendre ; il marche contre ſon fils ; & au lieu de ſe faire empereur à Rome, il ſoutient une guerre civile en Allemagne.

954.

Son fils dénaturé appelle les Hongrois à ſon ſecours, & on a bien de la peine à les repouſſer des bords du Rhin & des environs de Cologne, où ils s'avancent.

Othon avait un frère eccléſiaſtique nommé Brunon ; il le fait élire archevêque de Cologne, & lui donne la Lorraine.

955.

Les armes d'Othon prévalent. Ses enfants & les conjurés viennent demander pardon ; l'archevêque de Mayence rentre dans le devoir. Le fils du roi en ſort encor. Il vient enfin pieds nus ſe jeter aux genoux de ſon père. Les Hongrois appellés par lui ne demandent point grace comme lui ; ils déſolent l'Allemagne. Othon leur livre bataille dans Augsbourg, & les défait. Il parait qu'il était aſſez fort pour les battre, non pas aſſez pour les pourſuivre & les détruire ; quoique ſon armée fût compoſée de légions à-peu-près ſelon le modèle des anciennes légions romaines.

Ce que craignait le fils d'Othon arrive. Adélaïde accouche d'un prince, c'eſt Othon II.

Digitized by Google

Depuis 956, juſqu'à 960.

Les deſſeins ſur Rome ſe meuriſſent, mais les affaires d'Allemagne les empêchent encor d'éclore. Les Slaves & d'autres barbares inondent le nord de l'Allemagne, encor très mal aſſurée, malgré tous les ſoins d'Othon. De petites guerres vers le Luxembourg & le Hainaut, qui étaient de la baſſe Lorraine, ne laiſſent pas de l'occuper encor.

Ludolphe, ce fils d'Othon envoyé en Italie contre Bérenger, y meurt ou de maladie, ou de débauche, ou de poiſon.

Bérenger alors eſt maître abſolu de l'ancien royaume de Lombardie, & non de Rome. Mais il avait néceſſairement mille différents avec elle comme les anciens rois Lombards.

Un fils de Maroſie, nommé Octavien Sporco, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans par le crédit de ſa famille. Il prit le nom de Jean XII en mémoire de Jean XI ſon oncle. C'eſt le premier pape qui ait changé ſon nom à ſon avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres, quand ſa famille le fit pontife. C'était un jeune homme qui vivait en prince, aimant les armes & les plaiſirs.

On s'étonne que ſous tant de papes ſcandaleux, l'égliſe romaine ne perdit ni ſes prérogatives, ni ſes prétentions; mais alors preſque toutes les autres égliſes étaient ainſi gouvernées; les évêques ayant toujours à demander à Rome ou des ordres, ou des graces, n'abandonnaient pas leurs intérêts pour quelques ſcandales de plus; & leur intérêt était d'être toujours unis à l'égliſe romaine, parce que cette union les rendait plus reſpectables aux peuples, & plus conſidérables aux yeux des ſouverains. Le clergé d'Italie pouvait alors mépriſer les papes; mais il révérait la papauté, d'autant plus qu'il y aſpirait; enfin dans l'opinion des hommes, la place était toujours ſacrée quoique ſouillée.

Les Italiens appellent enfin Othon à leur ſecours. Ils voulaient, comme dit Luitprand contemporain, avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun. C'eſt-là une des principales cauſes des longs malheurs de l'Italie.

960.

Othon, avant de partir pour l'Italie, a ſoin de faire élire

ſon fils Othon, né d'Adélaïde, roi de Germanie à l'âge de ſept ans : nouvelle preuve que le droit de ſucceſſion n'exiſtait pas. Il prend la précaution de le faire couronner à Aix-la-Chapelle par les archevêques de Cologne, de Mayence & de Trèves à la fois. L'archevêque de Cologne fait la première fonction. C'était Brunon, frère d'Othon.

961.

Il paſſe les Alpes du Tirol; entre encor dans Pavie, qui eſt toujours au premier occupant. Il reçoit à Monza la couronne de Lombardie.

962.

Pendant que Bérenger fuit avec ſa famille, Othon marche à Rome; on lui ouvre les portes. Il ſe fait couronner empereur par le jeune Jean XIII, auquel il confirme quelques prétendues donations qu'on diſait faites au pontificat par Pepin le bref, par Charlemagne & par Louis le faible. Mais il ſe fait prêter ſerment de fidélité par le pape ſur le corps de St. Pierre, qui n'a pas été plus enterré à Rome, que Pepin, Charles & Louis n'ont donné des royaumes aux papes. Il ordonne qu'il y ait toujours des commiſſaires impériaux à Rome.

Cet inſtrument écrit en lettres d'or, ſouſcrit par ſept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés, & pluſieurs prélats Italiens, eſt gardé encor au château St. Ange. La date eſt du 13 Février 962. On dit que Lothaire, roi de France & Hugues Capet depuis roi, aſſiſterent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet ſi faibles, qu'ils pouvaient ſervir d'ornement au ſacre d'un empereur : mais les noms de Lothaire & de Hugues Capet ne ſe trouvent pas dans les ſignatures de cet acte, ſi on en croit ceux qui en ont tant parlé ſans l'avoir vu.

Tout ce qu'on fait alors à Rome concernant les égliſes d'Allemagne, c'eſt d'ériger Magdebourg en archevêché, Mersbourg en évêché, pour convertir, dit-on, les Slaves, c'eſt-à-dire, ces peuples Scythes & Sarmates qui habitaient la Moravie, une partie du Brandebourg, de la Siléſie, &c.

A peine le pape s'était donné un maître, qu'il s'en repentit. Il ſe ligue avec ce même Bérenger, réfugié chez des mahométans

cantonnés ſur les côtes de Provence. Il ſollicite les Hongrois d'entrer en Allemagne; c'eſt ce qu'il falait faire auparavant.

963.

L'empereur Othon, qui a achevé de ſoumettre la Lombardie, retourne à Rome. Il aſſemble un concile. Le pape Jean XII ſe cache. On l'accuſe en plein concile dans l'égliſe de St. Pierre d'avoir joui de pluſieurs femmes, & ſurtout d'une nommée *Etiennette*, concubine de ſon père; d'avoir fait évêque de Lodi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir crevé les yeux à ſon parrain, d'avoir châtré un cardinal, & enſuite de l'avoir fait mourir; enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable: deux choſes qui ſemblent ſe contredire.

Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-ſept ans, parut être dépoſé pour ſes inceſtes & pour ſes ſcandales, & le fut en effet pour avoir voulu, ainſi que tous les Romains, détruire la puiſſance allemande dans Rome.

On élit à ſa place un nouveau pape nommé Léon VIII. Othon ne peut ſe rendre maître de la perſonne de Jean XII, ou s'il le put, il fit une grande faute.

964.

Le nouveau pape Léon VIII, ſi l'on en croit le diſcours d'Arnoud, évêque d'Orléans, n'était ni eccléſiaſtique, ni même chrétien.

Jean XII, pape débauché, mais prince entreprenant, ſoulève les Romains du fond de ſa retraite; & tandis qu'Othon va faire le ſiege de Camerino, le pontiſe, aidé de ſa maîtreſſe, rentre dans Rome. Il dépoſe ſon compétiteur, fait couper la main droite au cardinal Jean qui avait écrit la dépoſition contre lui, oppoſe concile à concile, & fait ſtatuer *que jamais l'inférieur ne poura ôter le rang au ſupérieur*; cela veut dire, que jamais empereur ne poura dépoſer un pape. Il ſe promet de chaſſer les Allemands d'Italie; mais au milieu de ce grand deſſein, il eſt aſſaſſiné dans les bras d'une de ſes maîtreſſes.

Il avait tellement animé les Romains & relevé leur courage, qu'ils

qu'ils oſerent, même après ſa mort, ſoutenir un ſiege, & ne ſe rendirent à Othon qu'à l'extrêmité.

Othon deux fois vainqueur de Rome, fait déclarer dans un concile, *qu'à l'exemple du bienheureux Adrien, qui donna à Charlemagne le droit d'élire les papes & d'inveſtir tous les évêques, on donne les mêmes droits à l'empereur Othon.* Ce titre qui exiſte dans le recueil de Gratien, eſt ſuſpect; mais ce qui ne l'eſt pas, c'eſt le ſoin qu'eut l'empereur victorieux de ſe faire aſſurer tous ſes droits.

Après tant de ſerments, il falait que les empereurs réſidaſſent à Rome pour les faire garder.

965.

Il retourne en Allemagne. Il trouve toute la Lorraine ſoulevée contre ſon frère Brunon, archevêque de Cologne, qui gouvernait la Lorraine alors. Il eſt obligé d'abandonner Trèves, Metz, Toul, Verdun à leurs évêques. La haute Lorraine paſſe dans la main d'un comte de Bar, & c'eſt ce ſeul pays qu'on appelle aujourd'hui toujours *Lorraine.* Brunon ne ſe réſerve que les provinces du Rhin, de la Meuſe, & de l'Eſcaut. Ce Brunon était un ſavant auſſi détaché de la grandeur, que l'empereur Othon ſon frère était ambitieux.

La maiſon de Luxembourg prend ce nom du château de Luxembourg, dont un abbé de St. Maximin de Trèves fait un échange avec elle.

Les Polonais commencent à devenir chrétiens.

966.

A peine l'empereur Othon était-il en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils chaſſent le pape Jean XIII attaché à l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le ſénat, penſent faire revivre l'ancienne république. Mais ce qui dans un tems eſt une entrepriſe de héros, devient dans d'autres une révolte de ſéditieux. Othon revole en Italie, fait pendre une partie du ſénat. Le préfet de Rome qui avait voulu être un Brutus, fut foueté dans les carefours, promené nu ſur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de miſère. Ces exécutions ne rendent pas la domination allemande chère aux Italiens.

967.

L'empereur fait venir ſon jeune fils Othon à Rome, & l'aſſocie à l'empire.

968.

Il négocie avec Nicéphore Phocas, empereur des Grecs, le mariage de ſon fils avec la fille de cet empereur. Le grec le trompe. Othon lui prend la Pouille & la Calabre pour dot de la jeune princeſſe Théophanie qu'il n'a point.

969.

C'eſt à cette année que preſque tous les chronologiſtes placent l'aventure d'Othon, archevêque de Mayence, aſſiégé dans une tour au milieu du Rhin par une armée de ſouris qui paſſent le Rhin à la nage, & viennent le dévorer. Apparemment que ceux qui chargent encor l'hiſtoire de ces inepties, veulent ſeulement laiſſer ſubſiſter ces anciens monuments d'une ſuperſtition imbécille, pour montrer de quelles ténebres l'Europe eſt à peine ſortie.

970.

Jean Zimiſcès, qui détrône l'empereur Nicéphore, envoie enfin la princeſſe Théophanie à Othon pour ſon fils; tous les auteurs ont écrit qu'Othon, avec cette princeſſe, eut la Pouille & la Calabre. Le ſavant & exact Giannone a prouvé que cette riche dot ne fut point donnée.

971. 972. 973.

Othon retourne victorieux dans la Saxe ſa patrie.

Le duc de Bohême, vaſſal de l'empire, envahit la Moravie, qui devient une annexe de la Bohême.

On établit un évêque de Prague. C'eſt le duc de Bohême qui le nomme, & l'archevêque de Mayence qui le ſacre.

Othon déclare l'archevêque de Mayence, archi-chancelier de l'empire. Il fait de ce prélat un prince. Il en fait autant de pluſieurs évêques d'Allemagne, & même de quelques moines. Par-là il affaiblit l'autorité impériale chez lui, après l'avoir établie à Rome.

Digitized by Google

Ce n'eſt que ſous Henri IV que l'archevêque de Cologne fut chancelier d'Italie.

C'eſt après la mort de Fréderic II, que la dignité de chancelier des Gaules fut attachée à l'évêché de Trèves. Il ne s'agit que d'avoir des forces ſuffiſantes pour exercer cette charge.

Du tems d'Othon I, les archevêques de Magdebourg fondaient leur puiſſance. Le titre de métropolitains du nord, avec de grandes terres, en devait faire un jour de grands princes.

Othon meurt à Minleben le 7 Mai 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de Charlemagne en Italie. Mais Charles fut le vengeur de Rome; Othon en fut le vainqueur & l'oppreſſeur; & ſon empire n'eut pas des fondements auſſi vaſtes & auſſi fermes que celui de Charlemagne.

OTHON II,

TREIZIÉME EMPEREUR.

974.

IL eſt clair que les empereurs & les rois l'étaient alors par élection. Othon II ayant été déja élu empereur & roi de Germanie, ſe contente de ſe faire proclamer à Magdebourg par le clergé & la nobleſſe du pays; ce qui compoſait une médiocre aſſemblée.

Le deſpotiſme du père, la crainte du pouvoir abſolu perpétué dans une famille, mais ſurtout l'ambition du duc de Bavière Henri, couſin d'Othon, ſoulevent le tiers de l'Allemagne.

Henri de Bavière ſe fait couronner empereur par l'évêque de Freiſingen. La Pologne, le Dannemarck entrent dans ſon parti, non comme membres de l'Allemagne & de l'empire, mais comme voiſins qui ont intérêt à le troubler.

975.

Le parti d'Othon II arme le premier, & c'eſt ce qui lui conſerve l'empire. Ses troupes franchiſſent ces retranchements qui

ſéparaient le Dannemarck de l'Allemagne, & qui ne ſervaient qu'à montrer que le Dannemarck était devenu faible.

On entre dans la Bohême, qui s'était déclarée pour Henri de Bavière. On marche au duc de Pologne. On prétend qu'il fit ſerment de fidélité à Othon comme vaſſal.

Il eſt à remarquer que tous ces ſerments ſe faiſaient à genoux, les mains jointes, & que c'eſt ainſi que les évêques prêtaient ſerment aux rois.

976.

Henri de Bavière abandonné, eſt mis en priſon à Quedlimbourg : de-là envoyé en exil à Elrick avec un évêque d'Ausbourg ſon partiſan.

977.

Les limites de l'Allemagne & de la France étaient alors fort incertaines. Il n'était plus queſtion de France orientale & occidentale. Les rois d'Allemagne étendaient leur ſupériorité territoriale juſqu'aux confins de la Champagne & la Picardie. On doit entendre par ſupériorité territoriale, non le domaine direct, non la poſſeſſion des terres, mais la ſupériorité des terres, droit de paramont, droit de ſuzeraineté, droit de relief. On a enſuite uniquement, par ignorance des termes, appliqué cette expreſſion de ſupériorité territoriale à la poſſeſſion des domaines mêmes qui relevent de l'empire, ce qui eſt au contraire une infériorité territoriale.

Les ducs de Lorraine, de Brabant, de Hainaut, avaient fait hommage de leurs terres aux derniers rois d'Allemagne. Lothaire, roi de France, fait revivre ſes prétentions ſur ces pays. L'autorité royale prenait alors un peu de vigueur en France; & Lothaire profitait de ces moments pour attaquer à la fois la haute & la baſſe Lorraine.

978.

Othon aſſemble près de ſoixante mille hommes; déſole toute la Champagne, & va juſqu'à Paris. On ne ſavait alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays. Les expéditions militaires n'étaient que des ravages.

Digitized by Google

Othon eſt battu à ſon retour au paſſage de la rivière d'Aine. Géofroi, comte d'Anjou, ſurnommé *Griſegonnelle*, le pourſuit ſans relâche dans la forêt des Ardenes, & lui propoſe, ſelon les règles de la chevalerie, de vuider la querelle par un duel. L'empereur refuſa le défi, ſoit qu'il crût ſa dignité au-deſſus d'un combat avec Griſegonnelle, ſoit qu'étant cruel, il ne fût point courageux.

979.

L'empereur & le roi de France font la paix, & par cette paix Charles frère de Lothaire reçoit la baſſe Lorraine de l'empereur, avec quelque partie de la haute. Il lui fait hommage à genoux, & c'eſt, dit-on, ce qui a coûté le royaume de France à ſa race; du moins Hugues Capet ſe ſervit de ce prétexte, pour le rendre odieux.

980.

Pendant qu'Othon II s'affermiſſait en Allemagne, les Romains avaient voulu ſouſtraire l'Italie au joug allemand. Un nommé *Cencius* s'était fait déclarer conſul. Lui & ſon parti avaient fait un pape qui s'appellait Boniface VII. Un comte de Toſcanelle, ennemi de ſa faction, avait fait un autre pape; & Boniface VII était allé à Conſtantinople inviter les empereurs Grecs, Baſile & Conſtantin, à venir reprendre Rome. Les empereurs Grecs n'étaient pas aſſez puiſſants. Le pape leur joignit les Arabes d'Afrique, aimant mieux rendre Rome mahométane, qu'allemande. Les chrétiens Grecs & les muſulmans Africains, uniſſent leurs flottes, & s'emparent enſemble du pays de Naples.

Othon II paſſe en Italie & marche à Rome.

981.

Comme Rome était diviſée, il y fut reçu. Il ſe loge dans le palais du pape; il invite à dîner pluſieurs ſénateurs & des partiſans de Cencius. Des ſoldats entrent pendant le repas, & maſſacrent les convives. C'était renouveller les tems de Marius, & c'était tout ce qui reſtait de l'ancienne Rome. Mais le fait eſt-il bien vrai? Géofroi de Viterbe le rapporte deux cents ans après.

Digitized by Google

982.

Au ſortir de ce repas ſanglant, il faut aller combattre dans la Pouille les Grecs & les Sarraſins, qui venaient venger Rome, & l'aſſervir. Il avait beaucoup de troupes italiennes dans ſon armée; elles ne ſavaient alors que trahir.

Les Allemands ſont entiérement défaits. L'évêque d'Augsbourg & l'abbé de Fulde ſont tués les armes à la main. L'empereur s'enfuit déguiſé; il ſe fait recevoir comme un paſſager dans un vaiſſeau grec. Ce vaiſſeau paſſe près de Capoue. L'empereur ſe jette à la nage, gagne le bord, & ſe réfugie dans Capoue.

983.

On touchait au moment d'une grande révolution. Les Allemands étaient prêts de perdre l'Italie. Les Grecs & les Muſulmans allaient ſe diſputer Rome : mais Capoue eſt toujours fatale aux vainqueurs des Romains. Les Grecs & les Arabes ne pouvaient être unis, leur armée était peu nombreuſe : ils donnent le tems à Othon de raſſembler les débris de la ſienne, de faire déclarer empereur à Vérone ſon fils Othon qui n'avait pas dix ans.

Un Othon, duc de Bavière, avait été tué dans la bataille. On donne la Bavière à ſon fils. L'empereur repaſſe par Rome avec ſa nouvelle armée.

Après avoir ſaccagé Bénévent infidèle, il fait élire pape ſon chancelier d'Italie. On croirait qu'il va marcher contre les Arabes & contre les Grecs. Mais point. Il tient un concile. Tout cela fait voir évidemment que ſon armée était faible, que les vainqueurs l'étaient auſſi, & les Romains davantage. Au lieu donc d'aller combattre, il fait confirmer l'érection de Hambourg & de Brême en archevêché. Il fait des réglements pour la Saxe, & il meurt dans Rome, le 7 Décembre, ſans gloire; mais il laiſſe ſon fils empereur. Les Grecs & les Sarraſins s'en retournent après avoir ruiné la Pouille & la Calabre, ayant auſſi mal fait la guerre qu'Othon, & ayant ſoulevé contr'eux tout le pays.

OTHON III,

QUATORZIÉME EMPEREUR.

983.

COmment reconnaître en Allemagne un empereur & un roi de Germanie âgé de dix ans, qui n'avait été reconnu qu'à Vérone, & dont le père venait d'être vaincu par les Sarrasins? Ce même Henri de Bavière, qui avait disputé la couronne au père, sort de la prison de Mastricht où il était renfermé; & sous prétexte de servir de tuteur au jeune empereur Othon III son petit neveu, qu'on avait ramené en Allemagne, il se saisit de sa personne, & il le conduit à Magdebourg.

984.

L'Allemagne se divise en deux factions. Henri de Bavière a dans son parti la Bohême & la Pologne. Mais la plupart des seigneurs de grands fiefs & des évêques, espérant être plus maîtres sous un prince de dix ans, obligent Henri à mettre le jeune Othon en liberté & à le reconnaître, moyennant quoi on lui rend enfin la Bavière.

Othon III est donc solemnellement proclamé à Veissemstadt.

Il est servi à dîner par les grands officiers de l'empire. Henri de Bavière fait les fonctions de maître d'hôtel, le comte Palatin de grand échanson, le duc de Saxe de grand écuyer, le duc de Franconie de grand chambellan. Les ducs de Bohême & de Pologne y assistent comme grands vassaux.

L'éducation de l'empereur est confiée à l'archevêque de Mayence & à l'évêque d'Ildesheim.

Pendant ces troubles, le roi de France Lothaire essaie de reprendre la haute Lorraine. Il se rendit maître de Verdun.

986.

Après la mort de Lothaire, Verdun est rendu à l'Allemagne.

987.

Louis V, dernier roi en France de la race de Charlemagne,

étant mort après un an de règne, Charles, duc de Lorraine, ſon oncle & ſon héritier naturel, prétend en vain à la couronne de France. Hugues Capet prouve par l'adreſſe & par la force, que le droit d'élire était alors en vigueur.

988.

L'abbé de Verdun obtient à Cologne la permiſſion de ne point porter l'épée, & de ne point commander en perſonne les ſoldats qu'il doit, quand l'empereur leve des troupes.

Othon III confirme tous les privilèges des évêques & des abbés. Leur privilège & leur devoir était donc de porter l'épée, puiſqu'il falut une diſpenſe particulière à cet abbé de Verdun.

989.

Les Danois prennent ce tems pour entrer par l'Elbe & par le Neſer. On commence alors à ſentir en Allemagne qu'il faut négocier avec la Suède contre le Dannemarck; & l'évêque de Sleſvich eſt chargé de cette négociation.

Les Suédois battent les Danois ſur mer. Le nord de l'Allemagne reſpire.

990.

Le reſte de l'Allemagne, ainſi que la France, eſt en proie aux guerres particulières des ſeigneurs; & ces guerres que les ſouverains ne peuvent appaiſer, montrent qu'ils avaient plus de droits que de puiſſance. C'était bien pis en Italie.

Le pape Jean XV, fils d'un prêtre, tenait alors le St. Siege, & était favorable à l'empereur. Creſcence nouveau conſul, fils du conſul Creſcence dont Jean X fut le père, voulait maintenir l'ombre de l'ancienne république; il avait chaſſé le pape de Rome. L'impératrice Théophanie, mère d'Othon III, était venue avec des troupes commandées par le marquis de Brandebourg, ſoutenir dans l'Italie l'autorité impériale.

Pendant que le marquis de Brandebourg eſt à Rome, les Slaves s'emparent de ſon marquiſat.

Depuis 991 juſqu'à 996.

Les Slaves avec un ramas d'autres barbares, aſſiégent Magdebourg.

Magdebourg. On les repouſſe avec peine. Ils ſe retirent dans la Poméranie, & cedent quelques villages du Brandebourg qui arrondiſſent le marquiſat.

L'Autriche était alnrs un marquiſat auſſi, & non moins malheureux que le Brandebourg, étant frontière des Hongrois.

La mère de l'empereur était revenue d'Italie ſans avoir beaucoup remédié aux troubles de ce pays, & était morte à Nimègue. Les villes de Lombardie ne reconnaiſſaient point l'empereur.

Othon III leve des troupes, fait le ſiege de Milan, s'y fait couronner, fait élire pape Grégoire V ſon parent, comme il aurait fait un évêque de Spire, & eſt ſacré dans Rome par ſon parent avec ſa femme l'impératrice Marie, fille de Don Garcie, roi d'Aragon & de Navarre.

997.

Il eſt étrange que des auteurs de nos jours, & Maimbourg & tant d'autres rapportent encor la fable des amours de cette impératrice avec un comte de Modène, & du ſupplice de l'amant & de la maîtreſſe. On prétend que l'empereur plus irrité contre la maîtreſſe que contre l'amant, fit brûler ſa femme toute vive, & condamna ſeulement ſon rival à perdre la tête; que la veuve du comte ayant prouvé l'innocence de ſon mari, eut quatre beaux châteaux en dédommagement. Cette fable avait déja été imaginée ſur une Andaberte, femme de l'empereur Louis II. Ce ſont des romans dont le ſage & ſavant Muratori prouve la fauſſeté.

L'empereur reconnu à Rome retourne en Allemagne, il trouve les Slaves maîtres de Bernbourg; & ôte à l'archevêque de Magdebourg le gouvernement de ce pays pour s'être laiſſé battre par les Slaves.

998.

Tandis qu'Othon III eſt occupé contre les barbares du Nord, le conſul Creſcence chaſſe de Rome Grégoire V, qui va l'excommunier à Pavie; & Othon repaſſe en Italie pour le punir.

Creſcence ſoutient un ſiege dans Rome; il rend la ville au

bout de quelques jours, & ſe retire dans le mole d'Adrien appellé alors le mole de Creſcence, & depuis le château St. Ange. Il y meurt en combattant, ſans qu'on ſache le genre de ſa mort; mais il ſemblait mériter le nom de conſul qu'il portait. L'empereur prend ſa veuve pour maîtreſſe, & fait couper la langue & arracher les yeux au pape de la nomination de Creſcence. Mais auſſi on dit qu'Othon & ſa maîtreſſe firent pénitence, qu'ils allerent en pélérinage à un monaſtère, qu'ils coucherent même ſur une natte de jonc.

999.

Il fait un décret par lequel les Allemands ſeuls auront le droit d'élire l'empereur Romain, & les papes ſeront obligés de le couronner. Gregoire V ſon parent, ne manqua pas de ſigner le décret; & les papes ſuivants de le réprouver.

1000.

Othon retourne en Saxe, & paſſe en Pologne. Il donne au duc le titre de roi, mais non à ſes deſcendants. On verra dans la ſuite que les empereurs créaient des ducs & des rois à brevet. Boleſlas reçoit de lui la couronne, fait hommage à l'empire, & s'oblige à une légere redevance annuelle.

Le pape Silveſtre II, quelques années après, lui conféra auſſi le titre de roi, prétendant qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner. Il eſt étrange que des ſouverains demandent des titres à d'autres ſouverains, mais l'uſage eſt le maître de tout. Les hiſtoriens diſent qu'Othon allant enſuite à Aix-la-Chapelle, fit ouvrir le tombeau de Charlemagne, & qu'on trouva cet empereur encor tout frais, aſſis ſur un trône d'or, une couronne de pierreries ſur la tête, & un grand ſceptre d'or à la main. Si on avait enterré ainſi Charlemagne, les Normands qui détruiſirent Aix-la-Chapelle, ne l'auraient pas laiſſé ſur ſon trône d'or.

1001.

Les Grecs alors abandonnaient le pays de Naples, mais les Sarraſins y revenaient ſouvent. L'empereur repaſſe les Alpes

pour arrêter leurs progrès, & ceux des défenſeurs de la liberté italique, plus dangereux que les Sarraſins.

1002.

Les Romains aſſiegent ſon palais dans Rome, & tout ce qu'il peut faire, c'eſt de s'enfuir avec le pape, & avec ſa maîtreſſe la veuve de Creſcence. Il meurt à Paterno, petite ville de la campagne de Rome, à l'âge de près de trente ans. Pluſieurs auteurs diſent que ſa maîtreſſe l'empoiſonna, parce qu'il n'avait pas voulu la faire impératrice; d'autres qu'il fut empoiſonné par les Romains, qui ne voulaient point d'empereur. Ce fait eſt peut-être vraiſemblable, mais il n'eſt nullement prouvé. Sa mort laiſſa plus indécis que jamais ce long combat de la papauté contre l'empire, des Romains contre l'un & l'autre, & de la liberté italienne contre la puiſſance allemande. C'eſt ce qui tient l'Europe toujours attentive; c'eſt-là le fil qui conduit dans le labyrinthe de l'hiſtoire de l'Allemagne.

Ces trois Othons qui ont rétabli l'empire, ont tous trois aſſiégé Rome, & y ont fait couler le ſang, & Arnould avant eux l'avait ſaccagée.

1003.

Othon III ne laiſſait point d'enfants. Vingt ſeigneurs prétendirent à l'empire; un des plus puiſſants était Henri, duc de Bavière: le plus opiniâtre de ſes rivaux était Ekard, marquis de Thuringe. On aſſaſſine le marquis pour faciliter l'élection du Bavarois, qui, à la tête d'une armée, ſe fait ſacrer à Mayence le 19 Juillet.

Digitized by Google

HENRI II.

QUINZIÉME EMPEREUR.

1003.

A Peine Henri de Bavière eſt-il couronné, qu'il fait déclarer Herman, duc de Suabe & d'Alſace, ſon compétiteur, ennemi de l'empire. Il met Strasbourg dans ſes intérêts : c'était déja une ville puiſſante. Il ravage la Suabe. Il marche en Saxe ; il ſe fait prêter ſerment par le duc de Saxe, par les archevêques de Magdebourg & de Brême, par les comtes palatins, & même par Boleſlas, roi de Pologne. Les Slaves habitants de la Poméranie le reconnurent.

Il épouſe Cunégonde, fille du premier comte de Luxembourg. Il parcourt des provinces : il reçoit les hommages des évêques de Liége & de Cambrai, qui lui font ſerment à genoux. Enfin le duc de Saxe le reconnaît, & lui prête ſerment comme les autres.

Les efforts de la faibleſſe italienne contre la domination allemande ſe renouvellent ſans ceſſe. Un marquis d'Ivrée, nommé Ardouin, entreprend de ſe faire roi d'Italie. Il ſe fait élire par les ſeigneurs, & prend le titre de *Céſar*. Alors les archevêques de Milan commençaient à prétendre, qu'on ne pouvait faire un roi de Lombardie ſans leur conſentement, comme les papes prétendaient qu'on ne pouvait faire un empereur ſans eux. Arnolphe, archevêque de Milan, s'adreſſe au roi Henri ; car ce ſont toujours les Italiens qui appellent les Allemands dont ils ne peuvent ſe paſſer, & qu'ils ne peuvent ſouffrir.

Henri envoie des troupes en Italie ſous un Othon, duc de Carinthie. Le roi Ardouin bat ces troupes vers le Tirol. L'empereur Henri ne pouvait quitter l'Allemagne, où d'autres troubles l'arrêtaient.

1004.

Le nouveau roi de Pologne chrétien, profite de la faibleſſe d'un Boleſlas, duc de Bohême, ſe rend maître de ſes états,

& lui fait crever les yeux, en ſe conformant à la méthode des empereurs chrétiens d'Orient & d'Occident. Il prend toute la Bohême, la Miſnie, & la Luſace. Henri II ſe contente de le prier de lui faire hommage des états qu'il a envahis. Le roi de Pologne rit de la demande, & ſe ligue contre Henri avec pluſieurs princes de l'Allemagne. Henri II ſonge donc à conſerver l'Allemagne, avant d'aller s'oppoſer au nouveau Céſar d'Italie.

1005.

Il regagne des évêques; il négocie avec des ſeigneurs, il leve des milices, il déconcerte la ligue.

Les Hongrois commencent à embraſſer le chriſtianiſme par les ſoins des miſſionnaires, qui ne cherchent qu'à étendre leur religion, pendant que les princes ne veulent étendre que leurs états.

Etienne, chef des Hongrois, qui avait épouſé la ſœur de l'empereur Henri, ſe fait chrétien en ce tems-là; & heureuſement pour l'Allemagne, il fait la guerre avec ſes Hongrois chrétiens contre les Hongrois idolâtres.

L'égliſe de Rome qui s'était laiſſé prévenir par les empereurs dans la nomination d'un roi de Pologne, prend les devants pour la Hongrie. Le pape Jean XIX donne à Etienne de Hongrie le titre de roi & d'Apôtre, avec le droit de faire porter la croix devant lui, comme les archevêques : & la Hongrie eſt diviſée en dix évêchés, beaucoup plus remplis alors d'idolâtres que de chrétiens.

L'archevêque de Milan preſſe Henri II de venir en Italie contre ſon roi Ardouin. Henri part pour l'Italie, il paſſe par la Baviere. Les états ou le parlement de Bavière y éliſent un duc : Henri de Luxembourg, beau-frère de l'empereur, a tous les ſuffrages. Fait important qui montre que les droits des peuples étaient comptés pour quelque choſe.

Henri, avant de paſſer les Alpes, laiſſe Cunégonde ſon épouſe entre les mains de l'archevêque de Magdebourg. On prétend qu'il avait fait vœu de chaſteté avec elle : vœu d'imbécillité dans un empereur.

A peine eſt-il vers Vérone, que le *Céſar* Ardouin s'enfuit. On

voit toujours des rois d'Italie, quand les Allemands n'y ſont pas; & dès qu'ils y mettent les pieds, on n'en voit plus.

Henri eſt couronné à Pavie. On y conſpire contre ſa vie. Il étouffe la conſpiration; & après beaucoup de ſang répandu, il pardonne.

Il ne va point à Rome; & ſelon l'uſage de ſes prédéceſſeurs, il quitte l'Italie le plutôt qu'il peut.

1006.

C'eſt toujours le ſort des princes Allemands, que des troubles les rappellent chez eux, quand ils pouraient affermir en Italie leur domination. Il va défendre les Bohémiens contre les Polonais. Reçu dans Prague, il donne l'inveſtiture du duché de Bohême à Jaromire. Il paſſe l'Oder, pourſuit les Polonais juſques dans leur pays, & fait la paix avec eux.

Il bâtit Bamberg, & y fonde un évêché; mais il donne au pape la ſeigneurie féodale: on dit qu'il ſe réſerva ſeulement le droit d'habiter dans le château.

Il aſſemble un concile à Francfort ſur le Mein, uniquement à l'occaſion de ce nouvel évêché de Bamberg, auquel s'oppoſait l'évêque de Vurtzbourg, comme à un démembrement de ſon évêché. L'empereur ſe proſterne devant les évêques. On diſcute les droits de Bamberg & de Vurtzbourg ſans s'accorder.

1007.

On commence à entendre parler des Pruſſiens, ou des Boruſſiens. C'étaient des barbares, qui ſe nourriſſaient de ſang de cheval. Ils habitaient depuis peu des déſerts entre la Pologne & la mer Baltique. On dit qu'ils adoraient des ſerpents. Ils pillaient ſouvent les terres de la Pologne. Il faut bien qu'il y eût enfin quelque choſe à gagner chez eux, puiſque les Polonais y allaient auſſi faire des incurſions. Mais dans ces pays ſauvages, on envahiſſait des terres ſtériles avec la même fureur qu'on uſurpait alors des terres fécondes.

1008. 1009.

Othon, duc de la baſſe Lorraine, le dernier qu'on connaiſſe

de la race de Charlemagne, étant mort, Henri II donne ce duché à Godefroi, comte des Ardennes. Cette donation cauſe des troubles. Le duc de Bavière en profite pour inquéter Henri, mais il eſt chaſſé de la Bavière.

1010.

Hermann, fils d'Ekard de Thuringe, reçoit de Henri II le marquiſat de Miſnie.

1011.

Encor des guerres contre la Pologne. Ce n'eſt que depuis qu'elle eſt feudataire de l'Allemagne, que l'Allemagne a des guerres avec elle.

Glogau exiſtait déja en Siléſie. On l'aſſiege. Les Siléſiens étaient joints aux Polonais.

1012.

Henri, fatigué de tous ces troubles, veut ſe faire chanoine de Strasbourg. Il en fait vœu; & pour accomplir ce vœu, il fonde un canonicat, dont le poſſeſſeur eſt appellé *le roi du chœur*. Ayant renoncé à être chanoine, il va combattre les Polonais, & calmer des troubles en Bohême.

On place dans ce tems-là l'avanture de Cunégonde, qui accuſée d'adultère, après avoir fait vœu de chaſteté, montre ſon innocence en maniant un fer ardent. Il faut mettre ce conte avec le bûcher de l'impératrice Marie d'Aragon.

1013.

Depuis que l'empereur avait quitté l'Italie, Ardouin s'en était reſſaiſi, & l'archevêque de Milan ne ceſſait de prier Henri II de venir régner.

Henri repaſſe les Alpes du Tirol une ſeconde fois; & les Slaves prennent juſtement ce tems-là pour renoncer au peu de chriſtianiſme qu'ils connaiſſaient, & pour ravager tout le territoire de Hambourg.

1014.

Dès que l'empereur eſt dans le Véronais, Ardouin prend

la fuite. Les Romains ſont prêts à recevoir Henri. Il vient à Rome ſe faire couronner avec Cunégonde. Le pape Benoît VIII change la formule. Il lui demande d'abord ſur les degrés de St. Pierre; *voulez-vous garder à moi & à mes ſucceſſeurs la fidélité en toute choſe?* C'était une eſpéce d'hommage que l'adreſſe du pape extorquait de la ſimplicité de l'empereur.

L'empereur va ſoumettre la Lombardie. Il paſſe par la Bourgogne, va voir l'abbaye de Cluni, & ſe fait aſſocier à la communauté. Il paſſe enſuite à Verdun, & veut ſe faire moine dans l'abbaye de St. Vall. On prétend que l'abbé plus ſage que Henri, lui dit; *les moines doivent obéiſſance à leur abbé: je vous ordonne de reſter empereur.*

1015. 1016. 1017. 1018.

Ces années ne ſont remplies que de petites guerres en Bohême & ſur les frontières de la Pologne. Toute cette partie de l'Allemagne depuis l'Elbe, eſt plus barbare & plus malheureuſe que jamais. Tout ſeigneur qui pouvait armer quelques payſans *ſerfs*, faiſait la guerre à ſon voiſin: & quand les poſſeſſeurs des grands fiefs avaient eux-mêmes des guerres à ſoutenir, ils obligeaient leurs vaſſaux de laiſſer là leur querelle, pour revenir les ſervir; cela s'appellait le *droit de trêve.*

Comment les empereurs reſtaient-ils au milieu de cette barbarie, au lieu d'aller réſider à Rome? C'eſt qu'ils avaient beſoin d'être puiſſants chez les Allemands, pour être reconnus des Romains.

1019. 1020. 1021.

L'autorité de l'empereur était affermie dans la Lombardie par ſes lieutenants. Mais les Sarraſins venaient toujours dans la Sicile, dans la Pouille, dans la Calabre, & ſe jetterent cette année ſur la Toſcane. Mais leurs incurſions en Italie étaient ſemblables à celles des Slaves & des Hongrois en Allemagne. Ils ne pouvaient plus faire de grandes conquêtes, parce qu'en Eſpagne ils étaient diviſés & affaiblis. Les Grecs poſſédaient toujours une grande partie de la Pouille & de la Calabre, gouvernées par un catapan. Un Mello, prince de Bari, & un prince de Salerne s'éleverent contre ce catapan.

C'eſt

C'eſt alors que parurent, pour la première fois, ces avanturiers de Normandie, qui fonderent depuis le royaume de Naples. Ils ſervirent Mello contre les Grecs. Le pape Benoît VIII & Mello craignant également les Grecs & les Sarraſins, vont à Bamberg demander du ſecours à l'empereur.

Henri II confirme les donations de ſes prédéceſſeurs au ſiege de Rome, ſe réſervant le pouvoir ſouverain. Il confirme un décret fait à Pavie, par lequel les clercs ne doivent avoir ni femmes, ni concubines.

1022.

Il falait en Italie s'oppoſer aux Grecs & aux Mahométans; il y va au printems. Son armée eſt principalement compoſée d'évêques, qui ſont à la tête de leurs troupes. Ce ſaint empereur, qui ne permettait pas qu'un ſous-diacre eût une femme, permettait que les évêques verſaſſent le ſang humain. Contradictions trop ordinaires chez les hommes.

Il envoie des troupes vers Capoue & vers la Pouille; mais il ne ſe rend point maître du pays; & c'eſt une médiocre conquête que de ſe ſaiſir d'un abbé du Mont-Caſſin déclaré contre lui, & d'en faire élire un autre.

1023.

Il repaſſe bien vîte les Alpes, ſelon la maxime de ſes prédéceſſeurs, de ne ſe pas éloigner longtems de l'Allemagne. Il convient avec Robert, roi de France, d'avoir une entrevue avec lui dans un bateau ſur la Meuſe, entre Sédan & Mouſon. L'empereur prévient le roi de France, & va le trouver dans ſon camp avec franchiſe. C'était plutôt une viſite d'amis qu'une conférence de rois; exemple peu imité.

1024.

L'empereur fait enſuite le tour d'une grande partie de l'Allemagne dans une profonde paix, laiſſant partout des marques de généroſité & de juſtice.

Il ſentait que ſa fin approchait, quoiqu'il n'eût que 52 ans. On a écrit qu'avant ſa mort il dit aux parents de ſa femme: *vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge*; diſcours

étrange dans un mari, encor plus dans un mari couronné. C'était ſe déclarer impuiſſant ou fanatique. Il meurt le 14 Juillet; ſon corps eſt porté à Bamberg, ſa ville favorite. Les chanoines de Bamberg le firent canoniſer cent ans après. On ne ſait s'il a mieux figuré ſur un autel que ſur le trône.

CONRAD II, DIT LE SALIQUE, SEIZIÉME EMPEREUR.

1024.

ON ne peut aſſez s'étonner du nombre prodigieux de diſſertations ſur les prétendus ſept électeurs qu'on a cru inſtitués dans ce tems-là. Jamais pourtant il n'y eut de plus grande aſſemblée que celle où Conrad II fut élu. On fut obligé de la tenir en plein champ entre Vorms & Mayence. Les ducs de Saxe, de Bohême, de Bavière, de Carinthie, de la Suabe, de la Franconie, de la haute, de la baſſe Lorraine; un nombre prodigieux de comtes, d'évêques, d'abbés; tous donnerent leur voix. Il faut remarquer que les magiſtrats des villes y aſſiſterent, mais qu'ils ne donnerent point leurs ſuffrages. On fut campé ſix ſemaines dans le champ d'élection avant de ſe déterminer.

Enfin le choix tomba ſur Conrad, ſurnommé *le ſalique*, parce qu'il était né ſur la rivière de la Sâle. C'était un ſeigneur de Franconie, qu'on fait deſcendre d'Othon le grand par les femmes. Il y a grande apparence qu'il fut choiſi comme le moins dangereux de tous les prétendants. En effet, on ne voit point de grandes villes qui lui appartiennent; & il n'eſt que le chef de puiſſants vaſſaux, dont chacun eſt auſſi fort que lui.

1025. 1026.

L'Allemagne ſe regardait toujours comme le centre de l'empire; & le nom d'empereur paraiſſait confondu avec celui de roi de Germanie. Les Italiens ſaiſiſſaient toutes les occaſions de ſéparer ces deux titres.

Les députés des grands fiefs d'Italie vont offrir l'empire à Robert, roi de France; c'était offrir alors un titre fort vain, & des guerres réelles. Robert le refuſe ſagement. On s'adreſſe à un duc de Guienne, pair de France. Il l'accepte ayant moins à riſquer. Mais le pape Jean XX & l'archevêque de Milan, font venir Conrad le *ſalique* en Italie. Il fait auparavant élire & couronner ſon fils Henri, roi de Germanie. C'était la coutume alors en France, & partout ailleurs.

Il eſt obligé d'aſſiéger Pavie. Il eſſuie des ſéditions à Ravenne. Tout empereur Allemand appellé en Italie, y eſt toujours mal reçu.

1027.

A peine Conrad eſt couronné à Rome, qu'il n'y eſt plus en ſûreté. Il repaſſe en Allemagne, & il y trouve un parti contre lui. Ce ſont-là les cauſes de ces fréquents voyages des empereurs.

1028. 1029. 1030.

Henri, duc de Bavière, étant mort, le roi de Hongrie Etienne, parent par ſa mère, demande la Bavière, au préjudice du fils du dernier duc; preuve que les droits du ſang n'étaient pas encor bien établis. Et en effet, rien ne l'était. L'empereur donne la Bavière au fils. Le Hongrois veut l'avoir les armes à la main. On ſe bat, & on l'appaiſe. Et après la mort de cet Etienne, l'empereur a le crédit de faire placer ſur le trône de Hongrie un parent d'Etienne nommé Pierre: il a de plus le pouvoir de ſe faire rendre hommage & de ſe faire payer un tribut par ce roi Pierre, que les Hongrois irrités appellerent Pierre *l'allemand*. Les papes qui croyaient toujours avoir érigé la Hongrie en royaume, auraient voulu qu'on ne l'appellât pas Pierre le romain.

Erneſt, duc de Suabe, qui avait armé contre l'empereur, eſt mis au ban de l'empire. *Ban* ſignifiait d'abord bannière; enſuite édit, publication; il ſignifia auſſi depuis *banniſſement*. C'eſt un des premiers exemples de cette proſcription. La formule était: *nous déclarons ta femme veuve, tes enfants orphelins, & nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde.*

1031. 1032.

On commence alors à connaître des ſouverains de Siléſie, qui ne ſont ſous le joug, ni de la Bohême, ni de la Pologne; la Pologne ſe détache inſenſiblement de l'empire, & ne veut plus le reconnaître.

1032. 1033. 1034.

Si l'empire perd un vaſſal dans la Pologne, il en acquiert cent dans le royaume de Bourgogne.

Le dernier roi Rodolphe, qui n'avait point d'enfants, laiſſe en mourant ſes états à Conrad *le ſalique*. C'étaient très-peu de domaines avec la ſupériorité territoriale, ou du moins des prétentions de ſupériorité, c'eſt-à-dire de ſuzeraineté, de domaine ſuprême, ſur les Suiſſes, les Griſons, la Provence, la Franche-Comté, la Savoie, Genève, le Dauphiné. C'eſt de-là que les terres au-delà du Rhône ſont encor appellées terres d'empire. Tous les ſeigneurs de ces cantons qui relevaient auparavant de Rodolphe, relevent de l'empereur.

Quelques évêques s'étaient érigés auſſi en princes feudataires. Conrad leur donna à tous les mêmes droits. Les empereurs éleverent toujours les évêques pour les oppoſer aux ſeigneurs; ils s'en trouverent bien quand ces deux corps étaient diviſés, & mal quand ils s'uniſſaient.

Les ſieges de Lyon, de Beſançon, d'Ambrun, de Vienne, de Lauſanne, de Genève, de Bâle, de Grenoble, de Valence, de Gap, de Die, furent des fiefs impériaux.

De tous les feudataires de la Bourgogne, un ſeul jette les fondements d'une puiſſance durable. C'eſt Humbert *aux blanches mains*, tige des ducs de Savoie. Il n'avait que la Maurienne, l'empereur lui donne le Chablais, le Valais, & St. Maurice; ainſi de la Pologne juſqu'à l'Eſcaut, & de la Saône au Garillan les empereurs faiſaient partout des princes, & ſe regardaient comme les ſeigneurs ſuzerains de preſque toute l'Europe.

Depuis 1035 juſqu'à 1039.

L'Italie encor troublée rappelle encor Conrad. Ce même archevêque de Milan qui avait couronné l'empereur, était par

cette raiſon-là même contre lui. Ses droits & ſes prétentions en avaient augmenté. Conrad le fait arrêter avec trois autres évêques. Il eſt enſuite obligé d'aſſiéger Milan, & il ne peut le prendre. Il y perd une partie de ſon armée, & il perd par conſéquent tout ſon crédit dans Rome.

Il va faire des loix à Bénévent & à Capoue; mais pendant ce tems les avanturiers Normands y font des conquêtes.

Enfin, il rentre dans Milan par des négociations, & il s'en retourne ſelon l'uſage ordinaire.

Une maladie le fait mourir à Utrecht le 4 Juin 1039.

HENRI III,

DIX-SEPTIÉME EMPEREUR.

Depuis 1039 juſqu'à 1042.

HEnri III, ſurnommé *le noir*, fils de Conrad, déja couronné du vivant de ſon père, eſt reconnu ſans difficulté. Il eſt couronné & ſacré une ſeconde fois par l'archevêque de Cologne. Les premières années de ſon règne ſont ſignalées par des guerres contre la Bohême, la Pologne, la Hongrie, mais qui n'operent aucun grand événement.

Il donne l'archevêché de Lyon, & inveſtit l'archevêque par la croſſe & par l'anneau ſans aucune contradiction; deux choſes très remarquables. Elles prouvent que Lyon était ville impériale, & que les rois étaient en poſſeſſion d'inveſtir les évêques.

Depuis 1042 juſqu'à 1046.

La confuſion ordinaire bouleverſait Rome & l'Italie.

La maiſon de Toſcanelle avait toujours dans Rome la principale autorité. Elle avait acheté le pontificat pour un enfant de douze ans de cette maiſon. Deux autres l'ayant acheté auſſi, ces trois pontifes partagerent en trois les revenus, & s'accorderent à vivre paiſiblement, abandonnant les affaires politiques au chef de la maiſon de Toſcanelle.

Ce triumvirat ſingulier dura tant qu'ils eurent de l'argent pour fournir à leurs plaiſirs ; & quand ils n'en eurent plus, chacun vendit ſa part de la papauté au diacre Gratien, que le père Maimbourg appelle *un ſaint prêtre*, homme de qualité, fort riche. Mais comme le jeune Benoît IX avait élu longtems avant les deux autres, on lui laiſſa par un accord ſolemnel la jouiſſance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, & qu'on appellait le *denier de St. Pierre*, à quoi les rois d'Angleterre s'étaient ſoumis depuis longtems.

Ce Gratien, qui prit le nom de Grégoire VI, & qui paſſe pour s'être conduit ſagement, jouiſſait paiſiblement du pontificat, lorſque l'empereur Henri III vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il dépoſa Grégoire VI comme ſimoniaque, & nomma pape Suidger ſon chancelier, évêque de Bamberg, ſans qu'on oſât murmurer.

Le chancelier devenu pape, ſacre l'empereur & ſa femme, & promet tout ce que les papes ont promis aux empereurs, quand ceux-ci ont été les plus forts.

1047.

Henri III donne l'inveſtiture de la Pouille, de la Calabre & de preſque tout le Bénéventin, excepté la ville de Bénévent & ſon territoire, aux princes Normands qui avaient conquis ces pays ſur les Grecs & ſur les Sarraſins. Les papes ne prétendaient pas alors donner ces états. La ville de Bénévent appartenait encor aux Pandolfes de Toſcanelle.

L'empereur repaſſe en Allemagne, & confère tous les évêchés vacants.

1048.

Le duché de la Lorraine Moſellanique eſt donné à Gérard d'Alſace, & la baſſe Lorraine à la maiſon de Luxembourg. La maiſon d'Alſace depuis ce tems n'eſt connue que ſous le titre de marquis & ducs de Lorraine.

Le pape étant mort, on voit encor l'empereur donner un pape à Rome, comme on donnait un autre bénéfice. Henri III envoie un Bavarois nommé Popon, qui ſur le champ eſt reconnu pape ſous le nom de Damaſe II.

Digitized by Google

1049.

Damaſe mort, l'empereur, dans l'aſſemblée de Vorms, nomme l'évêque de Toul, Brunon, pape; & l'envoie prendre poſſeſſion. C'eſt le pape Léon IX. Il eſt le premier pape qui ait gardé ſon évêché avec celui de Rome. Il n'eſt pas ſurprenant que les empereurs diſpoſent ainſi du St. Siege. Théodora & Maroſie y avaient accoutumé les Romains; & ſans Nicolas II & Grégoire VII, le pontificat eût toujours été dépendant. On leur eût baiſé les pieds, & ils euſſent été eſclaves.

1050. 1051. 1052.

Les Hongrois tuent leur roi Pierre, renoncent à la religion chrétienne & à l'hommage qu'ils avaient fait à l'empire. Henri III leur fait une guerre malheureuſe: il ne peut la finir qu'en donnant ſa fille au nouveau roi de Hongrie André, qui était chrétien, quoique ſes peuples ne le fuſſent pas.

1053.

Le pape Léon IX vient dans Vorms ſe plaindre à l'empereur, que les princes Normands deviennent trop puiſſants.

Henri III reprend les droits féodaux de Bamberg, & donne au pape la ville de Bénévent en échange. On ne pouvait donner au pape que la ville, les princes Normands ayant fait hommage à l'empire pour le reſte du duché: mais l'empereur donna au pape une armée, avec laquelle il pourait chaſſer ces nouveaux conquérants, devenus trop voiſins de Rome.

Léon IX mene contr'eux cette armée, dont la moitié eſt commandée par des eccléſiaſtiques.

Humfroi, Richard, & Robert Guiſcard ou Guichard, ces Normands ſi fameux dans l'hiſtoire, taillent en pieces l'armée du pape, trois fois plus forte que la leur. Ils prennent le pape priſonnier, ſe jettent à ſes pieds, lui demandent ſa bénédiction, & le menent priſonnier dans la ville de Bénévent.

1054.

L'empereur affecte la puiſſance abſolue. Le duc de Bavière ayant la guerre avec l'évêque de Ratisbonne, Henri III prend

le parti de l'évêque, cite le duc de Bavière devant ſon conſeil privé, dépouille le duc, & donne la Bavière à ſon propre fils Henri, âgé de trois ans. C'eſt le célebre empereur Henri IV.

Le duc de Bavière ſe réfugie chez les Hongrois, & veut en vain les intéreſſer à ſa vengeance.

L'empereur propoſe aux ſeigneurs qui lui ſont attachés, d'aſſurer l'empire à ſon fils preſque au berceau. Il le fait déclarer roi des Romains dans le château de Tribur, près de Mayence. Ce titre n'était pas nouveau. Il avait été pris par Ludolphe, fils d'Othon I.

1055.

Il fait un traité d'alliance avec Contarini, duc de Veniſe. Cette république était déja puiſſante & riche, quoiqu'elle ne battît monnoie que depuis l'an 950, & qu'elle ne fût affranchie que depuis 998 d'une redevance d'un manteau de drap d'or, ſeul tribut qu'elle avait payé aux empereurs d'Occident.

Gènes était la rivale de ſa puiſſance & de ſon commerce. Elle avait déja la Corſe qu'elle avait priſe ſur les Arabes; mais ſon négoce valait plus que la Corſe, que les Piſans lui diſputerent.

Il n'y avait point de telles villes en Allemagne; & tout ce qui était au-delà du Rhin, était pauvre & groſſier. Les peuples du Nord & de l'Eſt plus pauvres encor, ravageaient toujours ces pays.

1056.

Les Slaves font encor une irruption, & déſolent le duché de Saxe.

Henri III meurt auprès de Paderborn entre les bras du pape Victor II, qui avant ſa mort ſacre l'empereur ſon fils Henri IV, âgé de près de ſix ans.

HENRI IV.

HENRI IV,

DIX-HUITIÉME EMPEREUR.

1056.

UNe femme gouverne l'empire. C'était une Françaiſe, fille d'un duc de Guienne, pair de France, nommée Agnès, mère du jeune Henri IV; & Agnès, qui avait de droit la tutelle des biens patrimoniaux de ſon fils, n'eut celle de l'empire que parce qu'elle fut habile & courageuſe.

Depuis 1057 juſqu'à 1069.

Les premières années du règne de Henri IV, ſont des tems de trouble obſcurs.

Des ſeigneurs particuliers ſe font la guerre en Allemagne. Le duc de Bohême toujours vaſſal de l'empire, eſt attaqué par la Pologne, qui ne veut plus en être membre.

Les Hongrois ſi longtems redoutables à l'Allemagne, ſont obligés de demander enfin du ſecours aux Allemands contre les Polonois, devenus dangereux; & malgré ce ſecours, ils ſont battus. Le roi André & ſa femme ſe réfugient à Ratisbonne.

Il paraît qu'aucune politique, aucun grand deſſein n'entrent dans ces guerres. Les ſujets les plus légers les produiſent: quelquefois elles ont leur ſource dans l'eſprit de chevalerie introduit alors en Allemagne. Un comte de Hollande, par exemple, fait la guerre contre les évêques de Cologne & de Liége, pour une querelle dans un tournois.

Le reſte de l'Europe ne prend nulle part aux affaires de l'Allemagne. Point de guerre avec la France, nulle influence en Angleterre ni dans le Nord, & alors même très peu en Italie, quoique Henri IV en fût roi & empereur.

L'impératrice Agnès maintient ſa régence avec beaucoup de peine.

Enfin en 1061, les ducs de Saxe & de Bavière, oncles de Henri IV; un archevêque de Cologne, & d'autres princes enlevent l'empereur à ſa mère, qu'on accuſait de tout ſacrifier

à l'évêque d'Augsbourg ſon miniſtre & ſon amant. Elle fuit à Rome, & y prend le voile. Les ſeigneurs reſtent maîtres de l'empereur & de l'Allemagne juſqu'à ſa majorité.

Cependant en Italie, après bien des troubles toujours excités au ſujet du pontificat, le pape Nicolas II en 1059 avait ſtatué dans un concile de cent treize évêques, que déſormais les cardinaux ſeuls éliraient le pape, qu'il ſerait enſuite préſenté au peuple pour faire confirmer l'élection, *ſauf*, ajoute-t-il, *l'honneur & le reſpect dû à notre cher fils Henri, maintenant roi, qui, s'il plaît à* DIEU, *ſera empereur, ſelon le droit que nous lui en avons déja donné.*

On ſe prévalait ainſi de la minorité de Henri IV pour accréditer des droits & des prétentions que les pontifes de Rome ſoutinrent toujours quand ils le purent.

Il s'établiſſait alors une coutume que la crainte des rapacités de mille petits tyrans d'Italie avait introduite. On donnait ſes biens à l'égliſe ſous le titre d'*oblata*; & on en reſtait poſſeſſeur feudataire avec une légère redevance. Voilà l'origine de la ſuzeraineté de Rome ſur le royaume de Naples.

Ce même pape Nicolas II, après avoir inutilement excommunié les conquérants Normands, s'en fait des protecteurs & des vaſſaux; & ceux-ci qui étaient feudataires de l'empire, & qui craignaient bien moins les papes que les empereurs, font hommage de leurs terres au pape Nicolas dans le concile de Melphi en 1059. Les papes dans ces commencements de leur puiſſance, étaient comme les califes dans la décadence de la leur, ils donnaient l'inveſtiture au plus fort qui la demandait.

Robert reçoit du pape la couronne ducale de la Pouille & de la Calabre, & eſt inveſti par l'étendard; Richard eſt confirmé prince de Capoue: & le pape leur donne encor la Sicile, *en cas qu'ils en chaſſent les Sarraſins.*

En effet, Robert & ſes frères s'emparerent de la Sicile en 1061, & par-là rendirent le plus grand ſervice à l'Italie.

Les papes n'eurent que longtems après Bénévent, laiſſé par les princes Normands aux Pandolfes de la maiſon de Toſcanelle.

1069.

Henri IV, devenu majeur, ſort de la captivité où le retenaient les ducs de Saxe & de Bavière.

Tout était alors dans la plus horrible confuſion. Qu'on en juge par le droit de rançonner les voyageurs; droit que tous les ſeigneurs depuis le Mein & le Veſer juſqu'au pays des Slaves, comptaient parmi les prérogatives féodales.

Le droit de dépouiller l'empereur paraiſſait auſſi fort naturel aux ducs de Bavière, de Saxe, au marquis de Thuringe. Ils forment une ligue contre lui.

1070.

Henri IV, aidé du reſte de l'empire, diſſipe la ligue.

Othon de Bavière eſt mis au ban de l'empire. C'eſt le ſecond ſouverain de ce duché, qui eſſuie cette diſgrace. L'empereur donne la Bavière à Guelfe fils d'Azon, marquis d'Italie.

1071. 1072.

L'empereur, quoique jeune & livré aux plaiſirs, parcourt l'Allemagne pour y mettre quelque ordre.

L'année 1072 eſt la première époque des fameuſes querelles pour les inveſtitures.

Alexandre II avait été élu pape ſans conſulter la cour impériale, & était reſté pape malgré elle. Hildebrand né à Soane en Toſcane de parents inconnus, moine de Cluni ſous l'abbé Odilon, & depuis cardinal, gouvernait le pontificat. Il eſt aſſez connu ſous le nom de Gregoire VII; eſprit vaſte, inquiet, ardent, mais artificieux juſques dans l'impétuoſité: le plus fier des hommes, le plus zélé des prêtres. Il avait déja, par ſes conſeils, raffermi l'autorité du ſacerdoce.

Il engage le pape Alexandre à citer l'empereur à ſon tribunal. Cette témérité paraît ridicule; mais ſi on ſonge à l'état où ſe trouvait alors l'empereur, elle ne l'eſt point. La Saxe, la Thuringe, une partie de l'Allemagne étaient alors déclarées contre Henri IV.

1073.

Alexandre II étant mort, Hildebrand a le crédit de ſe faire

élire par le peuple ſans demander les voix des cardinaux, & ſans attendre le conſentement de l'empereur. Il écrit à ce prince qu'il a été élu malgré lui, & qu'il eſt prêt à ſe démettre. Henri IV envoie ſon chancelier confirmer l'élection du pape, qui alors n'ayant plus rien à craindre, leve le maſque.

1074.

Henri continue à faire la guerre aux Saxons, & à la ligue établie contre lui. Henri IV eſt vainqueur.

1075.

Les Ruſſes commençaient alors à être chrétiens, & connus dans l'Occident.

Un Démétrius, (car les noms grecs étaient parvenus juſques dans cette partie du monde) chaſſé de ſes états par ſon frère, vient à Mayence implorer l'aſſiſtance de l'empereur; & ce qui eſt plus remarquable, il envoie ſon fils à Rome aux pieds de Grégoire VII, comme au juge des chrétiens. L'empereur paſſait pour le chef temporel, & le pape pour le chef ſpirituel de l'Europe.

Henri acheve de diſſiper la ligue, & rend la paix à l'empire.

Il paraît qu'il redoutait de nouvelles révolutions; car il écrivit une lettre très ſoumiſe au pape, dans laquelle il s'accuſe de débauche & de ſimonie; il faut l'en croire ſur ſa parole. Son aveu donnait à Grégoire VII le droit de le reprendre. C'eſt le plus beau des droits. Mais il ne donne pas celui de diſpoſer des couronnes.

Grégoire VII écrit aux évêques de Brême, de Conſtance, à l'archevêque de Mayence & à d'autres, & leur ordonne de venir à Rome. *Vous avez permis aux clercs*, dit-il, *de garder leurs concubines, même d'en prendre de nouvelles; nous vous ordonnons de venir à Rome au premier concile.*

Il s'agiſſait auſſi de dîmes eccléſiaſtiques, que les évêques & les abbés d'Allemagne ſe diſputaient.

Grégoire VII propoſe le premier une croiſade; il en écrit à Henri IV. Il prétend qu'il ira délivrer le ſaint ſépulcre à la tête de cinquante mille hommes, & veut que l'empereur vienne ſervir ſous lui. L'eſprit qui régnait alors, ôte à cette idée du

pape l'air de la démence, & n'y laiſſe que celui de la grandeur.

Le deſſein de commander à l'empereur & à tous les rois, ne paraiſſait pas moins chimérique ; c'eſt cependant ce qu'il entreprit, & non ſans quelques ſuccès.

Salomon, roi de Hongrie, chaſſé d'une partie de ſes états, & n'étant plus maître que de Presbourg juſqu'à l'Autriche, vient à Vorms renouveller l'hommage de la Hongrie à l'empire.

Grégoire VII lui écrit : *vous devez ſavoir que le royaume de Hongrie appartient à l'égliſe romaine. Apprenez que vous éprouverez l'indignation du St. Siege, ſi vous ne reconnaiſſez que vous tenez vos états de lui & non du roi de Germanie.*

Le pape exige du duc de Bohême cent marcs d'argent en tribut annuel, & lui donne en récompenſe le droit de porter la mitre.

1076.

Henri IV jouiſſait toujours du droit de nommer les évêques & les abbés, & de donner l'inveſtiture par la croſſe & par l'anneau ; ce droit lui était commun avec preſque tous les princes. Il appartient naturellement aux peuples de choiſir ſes pontifes & ſes magiſtrats. Il eſt juſte que l'autorité royale y concoure. Mais cette autorité avait tout envahi. Les empereurs nommaient aux évêchés, & Henri IV les vendait. Grégoire, en s'oppoſant à l'abus, ſoutenait la liberté naturelle des hommes ; mais en s'oppoſant au concours de l'autorité impériale, il introduiſait un abus plus grand encore. C'eſt alors qu'éclaterent les diviſions entre l'empire & le ſacerdoce.

Les prédéceſſeurs de Grégoire VII n'avaient envoyé des légats aux empereurs que pour les prier de venir les ſecourir & de ſe faire couronner dans Rome. Grégoire envoie deux légats à Henri pour le citer à venir comparaître devant lui comme un accuſé.

Les légats arrivés à Goſlar ſont abandonnés aux inſultes des valets. On aſſemble pour réponſe une diete dans Vorms, où ſe trouvent preſque tous les ſeigneurs, les évêques & les abbés d'Allemagne.

Un cardinal nommé Hugues, y demande juſtice de tous les crimes qu'il impute au pape. Grégoire y eſt dépoſé à la

pluralité des voix, mais il falait avoir une armée pour aller à Rome ſoutenir ce jugement.

Le pape de ſon côté dépoſe l'empereur par une bulle : *je lui défends*, dit-il, *de gouverner le royaume Teutonique & l'Italie, & je délivre ſes ſujets du ſerment de fidélité.*

Grégoire plus habile que l'empereur ſavait bien que ces excommunications ſeraient ſecondées par des guerres civiles. Il met les évêques Allemands dans ſon parti. Ces évêques gagnent des ſeigneurs. Les Saxons, anciens ennemis de Henri, ſe joignent à eux : l'excommunication de Henri leur ſert de prétexte.

Ce même Guelfe à qui l'empereur avait donné la Bavière, s'arme contre lui de ſes bienfaits, & ſoutient les mécontents.

Enfin, la plupart des mêmes évêques & des mêmes princes qui avaient dépoſé Grégoire VII, ſoumettent leur empereur au jugement de ce pape. Ils décretent que le pape viendra juger définitivement l'empereur dans Augsbourg.

1077.

L'empereur veut prévenir ce jugement fatal d'Augsbourg ; & par une réſolution inouïe, il va, ſuivi de peu de domeſtiques, demander au pape l'abſolution.

Le pape était alors dans la fortereſſe de Canoſſe ſur l'Apennin, avec la comteſſe Mathilde, propre couſine de l'empereur.

Cette comteſſe Mathilde eſt la véritable cauſe de toutes les guerres entre les empereurs & les papes, qui ont ſi longtems déſolé l'Italie. Elle poſſédait de ſon chef une grande partie de la Toſcane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaiſance, Ferrare, Modène, Vérone, preſque tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de St. Pierre de Viterbe juſqu'à Orviette, une partie de l'Ombrie, de Spolette, de la marche d'Ancone. On l'appellait la grande comteſſe, quelquefois ducheſſe ; il n'y avait alors aucune formule de titres uſitée en Europe ; on diſait aux rois votre excellence, votre ſérénité, votre grandeur, votre grace, indifféremment. Le titre de majeſté était rarement donné aux empereurs, & c'était plutôt une épithete, qu'un nom d'honneur affecté à la dignité impériale. Il y a encor un diplôme d'une donation de Mathilde à l'évêque de Modène qui commence ainſi : *en préſence de Mathilde, par la grace de* DIEU, *ducheſſe*

& comteſſe. Sa mère, ſœur de Henri III, & très maltraitée par ſon frère, avait nourri cette puiſſante princeſſe dans une haine implacable contre la maiſon de Henri. Elle était ſoumiſe au pape, qui était ſon directeur, & que ſes ennemis accuſaient d'être ſon amant. Son attachement à Grégoire & ſa haine contre les Allemands, allerent au point qu'elle fit une donation de toutes ſes terres au pape; du moins à ce qu'on prétend.

C'eſt en préſence de cette comteſſe Mathilde, qu'au mois de Janvier 1077, l'empereur, pieds nus & couvert d'un cilice, ſe proſterne aux pieds du pape, en lui jurant qu'il lui ſera en tout parfaitement ſoumis, & qu'il ira attendre ſon Arrêt à Augsbourg.

Tous les ſeigneurs Lombards commençaient alors à être beaucoup plus mécontents du pape que de l'empereur. La donation de Mathilde leur donnait des alarmes. Ils promettent à Henri IV de le ſecourir, s'il caſſe le traité honteux qu'il vient de faire. Alors on voit ce qu'on n'avait point vu encor; un empereur Allemand ſecouru par l'Italie, & abandonné par l'Allemagne.

Les ſeigneurs & les évêques aſſemblés à Forcheim en Franconie, animés par les légats du pape, dépoſent l'empereur, & réuniſſent leurs ſuffrages en faveur de Rodolphe de Reinfeld, duc de Suabe.

1078.

Grégoire ſe conduit alors en juge ſuprême des rois. Il a dépoſé Henri IV, mais il peut lui pardonner. Il trouve mauvais qu'on n'ait pas attendu ſon ordre précis pour ſacrer le nouvel élu à Mayence. Il déclare de la forteresſe de Canoſſe où les ſeigneurs Lombards le tiennent bloqué, qu'il reconnaîtra pour empereur & pour roi d'Allemagne celui des concurrents qui lui obéira le mieux.

Henri IV repaſſe en Allemagne, ranime ſon parti, leve une armée. Preſque toute l'Allemagne eſt miſe par les deux partis à feu & à ſang.

1079.

On voit tous les évêques en armes dans cette guerre. Un

évêque de Strasbourg, partiſan de Henri, va piller tous les couvents déclarés pour le pape.

1080.

Pendant qu'on ſe bat en Allemagne, Grégoire VII échappé aux Lombards, excommunie de nouveau Henri; & par ſa bulle du 7 Mars, *nous donnons*, dit-il, *le royaume Teutonique à Rodolphe, & nous condamnons Henri à être vaincu.*

Il envoie à Rodolphe une couronne d'or avec ce mauvais vers ſi connu.

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

Henri IV de ſon côté aſſemble trente évêques & quelques ſeigneurs Allemands & Lombards à Brixen, & dépoſe le pape pour la ſeconde fois auſſi inutilement que la première.

Bertrand, comte de Provence, ſe ſouſtrait à l'obéiſſance des deux empereurs, & fait hommage au pape. La ville d'Arles reſte fidelle à Henri.

Grégoire VII ſe fortifie de la protection des princes Normands, & leur donne une nouvelle inveſtiture, à condition qu'ils défendront toujours les papes.

Grégoire encourage Rodolphe & ſon parti, & leur promet que Henri mourra cette année. Mais dans la fameuſe bataille de Mersbourg, Henri IV, aſſiſté de Godefroi de Bouillon, fait retomber la prédiction du pape ſur Rodolphe ſon compétiteur, bleſſé à mort par Godefroi même.

1081.

Henri ſe venge ſur la Saxe qui devient alors le pays le plus malheureux.

Avant de partir pour l'Italie, il donne ſa fille Agnès au baron Fréderic de Stauffen, qui l'avait aidé, ainſi que Godefroi de Bouillon, à gagner la bataille déciſive de Mersbourg. Le duché de Suabe eſt ſa dot. C'eſt l'origine de l'illuſtre & malheureuſe maiſon de Suabe.

Henri vainqueur paſſe en Italie. Les places de la comteſſe Mathilde

Mathilde lui réſiſtent. Il amenait avec lui un pape de ſa façon, nommé Guibert : mais cela même l'empêche d'abord d'être reçu à Rome.

1082.

Les Saxons ſe font un fantôme d'empereur : c'eſt un comte Hermann à peine connu.

1083.

Henri aſſiege Rome. Grégoire lui propoſe de venir encor lui demander l'abſolution, & lui promet de le couronner à ce prix. Henri pour réponſe prend la ville ; le pape s'enferme dans le château St. Ange.

Robert Guiſcard vient à ſon ſecours, quoiqu'il eût eu auſſi quelques années auparavant ſa part des excommunications que Grégoire avait prodiguées. On négocie : on fait promettre au pape de couronner Henri.

Grégoire, pour tenir ſa promeſſe, propoſe de deſcendre la couronne du haut du château St. Ange avec une corde, & de couronner ainſi l'empereur.

1084.

Henri ne s'accommode point de cette plaiſante cérémonie. Il fait introniſer ſon antipape Guibert, & eſt couronné ſolemnellement par lui.

Cependant Robert Guiſcard ayant reçu de nouvelles troupes, cet avanturier Normand force l'empereur à s'éloigner, tire le pape du château St. Ange, devient à la fois ſon protecteur & ſon maître, & l'emmene à Salerne, où Grégoire demeura juſqu'à ſa mort, priſonnier de ſes libérateurs, mais toujours parlant en maître des rois, & en martyr de l'égliſe.

1085.

L'empereur retourne à Rome, s'y fait reconnaître lui & ſon pape, & ſe hâte de retourner en Allemagne, comme tous ſes prédéceſſeurs, qui paraiſſaient n'être venus prendre Rome que par cérémonie. Les diviſions de l'Allemagne le rappellaient : il falait écraſer l'anti-empereur, & domter les Saxons. Mais il

ne peut jamais avoir de grandes armées, ni par conſéquent de ſuccès entiers.

1086.

Il ſoumet la Thuringe ; mais la Bavière ſoulevée par l'ingratitude de Guelfe, la moitié de la Suabe, qui ne veut point reconnaître ſon gendre, ſe déclarent contre lui ; & la guerre civile eſt dans toute l'Allemagne.

1087.

Grégoire VII étant mort, Didier, abbé du Mont-Caſſin, eſt pape ſous le nom de Victor III. La comteſſe Mathilde fidelle à ſa haine contre Henri IV, fournit des troupes à ce Victor, pour chaſſer de Rome la garniſon de l'empereur & ſon pape Guibert. Victor meurt, & Rome n'eſt pas moins ſouſtraite à l'autorité impériale.

1088.

L'anti-empereur Hermann n'ayant plus ni argent ni troupes, vient ſe jeter aux genoux de Henri IV, & meurt enſuite ignoré.

1089.

Henri IV épouſe une princeſſe Ruſſe, veuve d'un marquis de Brandebourg de la maiſon de Stade. Ce n'était pas un mariage de politique.

Il donne le marquiſat de Miſnie au comte de Lanzberg, l'un des plus anciens ſeigneurs Saxons. C'eſt de ce marquis de Miſnie que deſcend toute la maiſon de Saxe.

Ayant pacifié l'Allemagne, il repaſſe en Italie. Le plus grand obſtacle qu'il y trouve, eſt toujours cette comteſſe Mathilde, remariée depuis peu avec le jeune Guelfe, fils de cet ingrat Guelfe, à qui Henri IV avait donné la Bavière.

La comteſſe ſoutient la guerre dans ſes états contre l'empereur, qui retourne en Allemagne ſans avoir preſque rien fait.

Ce Guelfe, mari de la comteſſe Mathilde, eſt, dit-on, la première origine de la faction des *Guelfes*, par laquelle on

désigna depuis en Italie le parti des papes. Le mot de *Gibelin* fut longtems depuis appliqué à la faction des empereurs, parce que Henri fils de Conrad III naquit à Ghibeling. Cette origine de ces deux mots de guerre, eſt auſſi probable & auſſi incertaine que les autres.

1090.

Le nouveau pape Urbain II, auteur des croiſades, pourſuit Henri IV avec non moins de vivacité que Grégoire VII.

Les évêques de Conſtance & de Paſſau ſoulevent le peuple. Sa nouvelle femme Adélaïde de Ruſſie, & ſon fils Conrad né de Berthe, ſe révoltent contre lui. Jamais empereur, ni mari, ni père ne fut plus malheureux que Henri IV.

1091.

L'impératrice Adélaïde & Conrad ſon beau-fils, paſſent en Italie. La comteſſe Mathilde leur donne des troupes & de l'argent. Roger duc de Calabre marie ſa fille à Conrad.

Le pape Urbain ayant fait cette puiſſante ligue contre l'empereur, ne manque pas de l'excommunier.

1092.

L'empereur en partant d'Italie, avait laiſſé une garniſon dans Rome. Il était encor maître du palais de Latran, qui était aſſez fort, & où ſon pape Guibert était revenu.

Le commandant de la garniſon vend au pape la garniſon & le palais. Géofroi, abbé de Vendôme, qui était alors à Rome, prête à Urbain II l'argent qu'il faut pour ce marché; & Urbain II le rembourſe par le titre de cardinal qu'il lui donne, à lui & à ſes ſucceſſeurs. Ainſi dans tous les gouvernements monarchiques, la vanité a toujours fait ſes marchés avec l'avarice. Le Pape Guibert s'enfuit.

1093. 1094. 1095.

Les eſprits s'occupent pendant ces années en Europe, de l'idée des croiſades, que le fameux hermite Pierre prêchait partout, avec un enthouſiaſme qu'il communiquait de ville en ville.

Grand concile, ou plutôt aſſemblée prodigieuſe à Plaiſance en 1095. Il y avait plus de quarante mille hommes; & le concile ſe tenait en plein champ. Le pape y propoſe la croiſade.

L'impératrice Adélaïde & la comteſſe Mathilde y demandent ſolemnellement juſtice de l'empereur Henri IV.

Conrad vient baiſer les pieds d'Urbain II, lui prête ſerment de fidélité, & conduit ſon cheval par la bride. Urbain lui promet de le couronner empereur, à condition qu'il renoncera aux inveſtitures. Enſuite il le baiſe à la bouche, & mange avec lui dans Crémone.

1096.

La croiſade ayant été prêchée en France avec plus de ſuccès qu'à Plaiſance, Gautier *ſans avoir*, l'hermite Pierre, & un moine Allemand nommé Godeſcald, prennent leur chemin par l'Allemagne, ſuivis d'une armée de vagabonds.

1097.

Comme ces vagabonds portaient la croix & n'avaient point d'argent, & que les Juifs qui faiſaient tout le commerce d'Allemagne en avaient beaucoup, les croiſés commencerent leurs expéditions par eux à Vorms, à Cologne, à Mayence, à Treves, & dans pluſieurs autres villes. On les égorge, on les brûle. Preſque toute la ville de Mayence eſt réduite en cendres par ces déſordres.

L'empereur Henri réprime ces excès autant qu'il le peut, & laiſſe les croiſés prendre leur chemin par la Hongrie, où ils ſont preſque tous maſſacrés.

Le jeune Guelfe ſe brouille avec ſa femme Mathilde. Il ſe ſépare d'elle, & cette brouillerie rétablit un peu les affaires de l'empereur.

1098.

Henri tient une diete à Aix-la-chapelle, où il fait déclarer ſon fils Conrad, indigne de jamais régner.

1099.

Il fait élire & couronner ſon ſecond fils Henri, ne ſe

doutant pas qu'il aurait plus à ſe plaindre du cadet que de l'ainé.

1100.

L'autorité de l'empereur eſt abſolument détruite en Italie, mais rétablie en Allemagne.

1101.

Conrad le rebelle meurt ſubitement à Florence. Le pape Paſcal II, auquel les faibles lieutenants de l'empereur en Italie oppoſaient en vain des antipapes, excommunie Henri IV, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs.

1102.

La comteſſe Mathilde brouillée avec ſon mari, renouvelle ſa donation à l'égliſe romaine.

Brunon, archevêque de Trèves, primat des Gaules de Germanie, inveſti par l'empereur, va à Rome, où il eſt obligé de demander pardon d'avoir reçu l'inveſtiture.

1104.

Henri IV promet d'aller à la Terre-ſainte. C'était le ſeul moyen alors de gagner tous les eſprits.

1105.

Mais dans ce même tems, l'archevêque de Mayence & l'évêque de Conſtance, légats du pape, voyant que la croiſade de l'empereur n'eſt qu'une feinte, excitent ſon fils Henri contre lui. Ils le relevent de l'excommunication, qu'il a, diſent-ils, encourue *pour avoir été fidele à ſon père*. Le pape l'encourage; on gagne pluſieurs ſeigneurs Saxons & Bavarois.

Les partiſans du jeune Henri aſſemblent un concile & une armée. On ne laiſſe pas de faire dans ce concile des loix ſages. On y confirme ce qu'on appelle la *trêve de* DIEU; monument de l'horrible barbarie de ces tems-là. Cette trêve était une défenſe aux ſeigneurs & aux barons, tous en guerre les uns contre les autres, de ſe tuer les dimanches & les fêtes.

Le jeune Henri proteſte dans le concile, qu'il eſt prêt de

ſe ſoumettre à ſon père, ſi ſon père ſe ſoumet au pape. Tout le concile cria *Kirie-eleiſon.* C'était la prière des armées & des conciles.

Cependant ce fils révolté met dans ſon parti le marquis d'Autriche & le duc de Bohême. Les ducs de Bohême prenaient alors quelquefois le titre de roi, depuis que le pape leur avait donné la mitre.

Son parti ſe fortifie. L'empereur écrit en vain au pape Paſcal, qui ne l'écoute pas. On indique une diete à Mayence pour appaiſer tant de troubles.

Le jeune Henri feint de ſe réconcilier avec ſon père. Il lui demande pardon les larmes aux yeux; & l'ayant attiré près de Mayence dans le château de Bingenheim, il l'y fait arrêter, & le retient en priſon.

1106.

La diete de Mayence ſe déclare pour le fils perfide, contre le père malheureux. On ſignifie à l'empereur qu'il faut qu'il envoie les ornemens impériaux au jeune Henri. On les lui prend de force, on les porte à Mayence. L'uſurpateur dénaturé y eſt couronné. Mais il aſſure en ſoupirant que c'eſt malgré lui, & qu'il rendra la couronne à ſon père, dès que Henri IV ſera obéiſſant au pape.

On trouve dans les conſtitutions de Goldaſt une lettre de l'empereur à ſon fils, par laquelle il le conjure de ſouffrir au moins que l'évêque de Liége lui donne un aſyle. *Laiſſez moi*, dit-il, *reſter à Liége, ſinon en empereur, du moins en réfugié. Qu'il ne ſoit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, que je ſois forcé de mendier de nouveaux aſyles dans le tems de Pâques. Si vous m'accordez ce que je vous demande, je vous en aurai une grande obligation : ſi vous me refuſez, j'irai plutôt vivre en villageois dans les pays étrangers, que de marcher ainſi d'opprobre en opprobre dans un empire qui autrefois fut le mien.*

Quelle lettre d'un empereur à ſon fils ! L'hypocrite & inflexible dureté de ce jeune prince, rendit quelques partiſans à Henri IV. Le nouvel élu voulant violer à Liége l'aſyle de ſon père, fut repouſſé. Il alla demander en Alſace le ſerment de

fidélité, & les Alſaciens pour tout hommage battirent les troupes qui l'accompagnaient, & le contraignirent de prendre la fuite. Mais ce léger échec ne fit que l'irriter, & qu'aggraver les malheurs du père.

L'évêque de Liége, le duc de Limbourg, le duc de la baſſe Lorraine, protégeaient l'empereur. Le comte de Hainaut était contre lui. Le pape Paſcal écrit au comte de Hainaut : *Pourſuivez partout Henri, chef des hérétiques, & ſes fauteurs; vous ne pouvez offrir à* DIEU *de ſacrifices plus agréables.*

Henri IV enfin, preſque ſans ſecours, prêt d'être forcé dans Liége, écrit à l'abbé de Cluni. Il ſemble qu'il méditât une retraite dans ce couvent. Il meurt à Liége le 7 Août, accablé de douleur, & en s'écriant : DIEU *des vengeances, vous vengerez ce parricide.* C'était une opinion auſſi ancienne que vaine, que DIEU exauçait les malédictions des mourants, & ſurtout des pères : erreur utile ſi elle eût pu effrayer ceux qui méritent ces malédictions.

Le fils dénaturé de Henri IV vient à Liége, fait déterrer de l'égliſe le corps de ſon père, comme celui d'un excommunié, & le fait porter à Spire dans une cave.

HENRI V,

DIX-NEUVIÉME EMPEREUR.

LEs ſeigneurs des grands fiefs commençaient alors à s'affermir dans le droit de ſouveraineté. Ils s'appellaient *coimperantes*, ſe regardant comme des ſouverains dans leurs fiefs, & vaſſaux de l'empire, non de l'empereur. Ils recevaient à la vérité de lui les fiefs vacants ; mais la même autorité qui les leur donnait, ne pouvait les leur ôter. C'eſt ainſi qu'en Pologne le roi confere les palatinats, & la république ſeule a le droit de deſtitution. En effet on peut recevoir par grace, mais on ne doit être dépoſſédé que par juſtice. Pluſieurs vaſſaux de l'empire s'intitulaient déja ducs & comtes *par la grace de* DIEU.

Cette indépendance que les ſeigneurs s'aſſuraient, & que les empereurs voulaient réduire, contribua pour le moins autant

que les papes aux troubles de l'empire, & à la révolte des enfants contre leurs pères.

La force des grands s'accroiſſait de la faibleſſe du trône. Ce gouvernement féodal était à-peu-près le même en France & en Aragon. Il n'y avait plus de royaume en Italie. Tous les ſeigneurs s'y cantonnaient. L'Europe était toute hériſſée de châteaux, & couverte de brigands. La barbarie & l'ignorance régnaient. Les habitants des campagnes étaient dans la ſervitude, les bourgeois des villes mépriſés & rançonnés; & à quelques villes commerçantes près en Italie, l'Europe n'était d'un bout à l'autre qu'un théatre de miſeres.

La première que fait Henri V dès qu'il s'eſt fait couronner, eſt de maintenir ce même droit des inveſtitures, contre lequel il s'était élevé pour détrôner ſon père.

Le pape Paſcal étant venu en France, va juſqu'à Châlons en Champagne pour conférer avec les princes & les évêques Allemands, qui y viennent au nom de l'empereur.

Cette nombreuſe ambaſſade refuſe d'abord de faire la première viſite au pape. Ils ſe rendent pourtant chez lui à la fin. Brunon, archevêque de Trèves, ſoutient le droit de l'empereur. Il était bien plus naturel qu'un archevêque reclamât contre ces inveſtitures & ces hommages, dont les évêques ſe plaignaient tant; mais l'intérêt particulier combat dans toutes les occaſions l'intérêt général.

1107. 1108. 1109. 1110.

Ces quatre années ne ſont guère employées qu'à des guerres contre la Hongrie & contre une partie de la Pologne; guerres ſans ſujet, ſans grand ſuccès de part ni d'autre, qui finiſſent par la laſſitude de tous les partis, & qui laiſſent les choſes comme elles étaient.

1111.

L'empereur à la fin de cette guerre, épouſe la fille de Henri I roi d'Angleterre, fils & ſecond ſucceſſeur de Guillaume le conquérant. On prétend que ſa femme eut pour dot une ſomme qui revient à environ neuf cent mille livres ſterlings. Cela compoſerait plus de cinq millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui, &

& de vingt millions de France. Les hiſtoriens manquent tous d'exactitude ſur ces faits; & l'hiſtoire de ces tems-là n'eſt que trop ſouvent un ramas d'exagérations.

Enfin l'empereur penſe à l'Italie & à la couronne impériale : & le pape Paſcal ſecond, pour l'inquiéter, renouvelle la querelle des inveſtitures.

Henri V envoie à Rome des ambaſſadeurs, ſuivis d'une armée. Cependant il promet par un écrit conſervé encor au Vatican, de renoncer aux inveſtitures, de laiſſer aux papes tout ce que les empereurs leur ont donné; & ce qui eſt aſſez étrange, après de telles ſoumiſſions, il promet de ne tuer, ni de mutiler le ſouverain pontife.

Paſcal II, par le même acte, promet d'ordonner aux évêques d'abandonner à l'empereur tous leurs fiefs relevants de l'empire : par cet accord, les évêques perdaient beaucoup : le pape & l'empereur gagnaient.

Tous les évêques d'Italie & d'Allemagne qui étaient à Rome, proteſtant contre cet accord, Henri V, pour les appaiſer, leur propoſe d'être fermiers des terres dont ils étaient auparavant en poſſeſſion. Les évêques ne veulent point du tout être fermiers.

Henri V, laſſé de toutes ces conteſtations, dit qu'il veut être couronné & ſacré ſans aucune condition. Tout cela ſe paſſait dans l'égliſe de St. Pierre pendant la meſſe; & à la fin de la meſſe l'empereur fait arrêter le pape par ſes gardes.

Il ſe fait un ſoulévement dans Rome en faveur du pape. L'empereur eſt obligé de ſe ſauver; il revient ſur le champ avec des troupes; donne dans Rome un ſanglant combat; tue beaucoup de Romains, & ſurtout de prêtres, & emmene le pape priſonnier avec quelques cardinaux.

Paſcal fut plus doux en priſon qu'à l'autel. Il fit tout ce que l'empereur voulut. Henri V, au bout de deux mois, reconduit à Rome le ſaint père à la tête de ſes troupes. Le pape le couronne empereur le 13 Avril, & lui donne en même tems la bulle, par laquelle il lui confirme le droit des inveſtitures. Il eſt remarquable qu'il ne lui donne dans cette bulle que le titre de *dilection*. Il l'eſt encor plus, que l'empereur & le pape communierent de la même hoſtie, & que le pape dit en donnant

la moitié de l'hoſtie à l'empereur : *comme cette partie du ſacrement eſt diviſée de l'autre, que le premier de nous deux qui rompra la paix ſoit ſéparé du royaume de* JESUS-CHRIST.

Henri V acheve cette comédie, en demandant au pape la permiſſion de faire enterrer ſon père en terre ſainte, lui aſſurant qu'il eſt mort pénitent; & il retourne en Allemagne faire les obſeques de Henri IV, ſans avoir affermi ſon pouvoir en Italie.

Paſcal II ne trouva pas mauvais que les cardinaux, & ſes légats dans tous les royaumes, déſavouaſſent ſa condeſcendance pour Henri V.

Il aſſemble un concile dans la baſilique de St. Jean de Latran. Là, en préſence de trois cents prélats, il demande pardon de ſa faibleſſe, offre de ſe démettre du pontificat, caſſe, annulle tout ce qu'il a fait, & s'avilit lui-même pour relever l'égliſe.

1113.

Il ſe peut que Paſcal II, & ſon concile, n'euſſent pas fait cette démarche, s'ils n'euſſent compté ſur quelqu'une de ces révolutions qui ont toujours ſuivi le ſacre des empereurs. En effet, il y avait des troubles en Allemagne au ſujet du fiſc impérial; autre ſource de guerres civiles.

1114.

Lothaire, duc de Saxe, depuis empereur, eſt à la tête de la faction contre Henri V. Cet empereur ayant à combattre les Saxons, comme ſon père, eſt défendu comme lui par la maiſon de Suabe. Fréderic de Stauffen, duc de Suabe, père de l'empereur Barberouſſe, empêche Henri V de ſuccomber.

1115.

Les ennemis les plus dangereux de Henri V ſont trois prêtres; le pape en Italie, l'archevêque de Mayence, qui bat quelquefois ſes troupes, & l'évêque de Vurtzbourg Erlang, qui envoyé par lui aux ligueurs, le trahit, & ſe range de leur côté.

1116.

Henri V vainqueur, met l'évêque de Vurtzbourg Erlang au

ban de l'empire. Les évêques de Vurtzbourg ſe prétendaient ſeigneurs directs de toute la Franconie ; quoiqu'il y eût des ducs, & que ce duché même appartînt à la maiſon impériale.

Le duché de Franconie eſt donné à Conrad, neveu de Henri V. Il n'y a plus aujourd'hui de duc de cette grande province, non plus que de Suabe.

L'évêque Erlang ſe défend longtems dans Vurtzbourg, diſpute les remparts l'épée à la main, & s'échappe quand la ville eſt priſe.

La fameuſe comteſſe Mathilde meurt, après avoir renouvellé la donation de tous ſes biens à l'égliſe romaine.

1117.

L'empereur Henri V, déshérité par ſa couſine, & excommunié par le pape, va en Italie ſe mettre en poſſeſſion des terres de Mathilde, & ſe venger du pape. Il entre dans Rome, & le pape s'enfuit chez les nouveaux vaſſaux & les nouveaux protecteurs de l'égliſe, les princes Normands.

Le premier couronnement de l'empereur paraiſſant équivoque, on en fait un ſecond qui l'eſt bien davantage. Un archevêque de Brague en Portugal, Limouſin de naiſſance, nommé Bourdin, s'aviſe de ſacrer l'empereur.

1118.

Henri après cette cérémonie, va s'aſſurer de la Toſcane. Paſcal II revient à Rome avec une petite armée des princes Normands. Il meurt, & l'armée s'en retourne après s'être fait payer.

Les cardinaux ſeuls éliſent Caietan, Gelaſe II. Cincio, conſul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur, entre dans le conclave l'épée à la main, ſaiſit le pape à la gorge, l'accable de coups, le fait priſonnier. Cette férocité brutale met Rome en combuſtion. Henri V va à Rome ; Gelaſe ſe retire en France ; l'empereur donne le pontificat à ſon Limouſin Bourdin.

1119.

Gelaſe étant mort au concile de Vienne en Dauphiné, les

cardinaux qui étaient à ce concile, éliſent conjointement avec les évêques, & même avec des laïcs Romains qui s'y trouvaient, Gui de Bourgogne, archevêque de Vienne, fils d'un duc de Bourgogne, & du ſang royal de France. Ce n'eſt pas le premier prince élu pape. Il prend le nom de Calixte II.

Louis *le gros*, roi de France, ſe rend médiateur dans cette grande affaire des inveſtitures entre l'empire & l'égliſe. On aſſemble un concile à Rheims. L'archevêque de Mayence y arrive avec cinq cents gens d'armes à cheval, & le comte de Troyes va le recevoir à une demi-lieue avec un pareil nombre.

L'empereur & le pape ſe rendent à Mouzon. On eſt prêt de s'accommoder; & ſur une diſpute de mots, tout eſt plus brouillé que jamais. L'empereur quitte Mouzon, & le concile l'excommunie.

1120. 1121.

Comme il y avait dans ce concile pluſieurs évêques Allemands qui avaient excommunié l'empereur, les autres évêques d'Allemagne ne veulent plus que l'empereur donne les inveſtitures.

1122.

Enfin, dans une diete de Vorms, la paix de l'empire & de l'égliſe eſt faite. Il ſe trouve que dans cette longue querelle on ne s'était jamais entendu. Il ne s'agiſſait pas de ſavoir ſi les empereurs conféraient l'épiſcopat, mais s'ils pouvaient inveſtir de leurs fiefs impériaux des évêques canoniquement élus à leur recommandation. Il fut décidé que les inveſtitures ſeraient dorénavant données par le ſceptre, & non par un bâton recourbé, & par un anneau. Mais ce qui fut bien plus important, l'empereur renonça en termes exprès à nommer aux bénéfices ceux qu'il devait inveſtir. *Ego Henricus*, DEI *gratiâ Romanorum imperator, concedo in omnibus eccleſiis fieri electionem & liberam conſecrationem.* Ce fut une brêche irréparable à l'autorité impériale.

1123.

Troubles civils en Bohême, en Hongrie, en Alſace, en Hollande. Il n'y a dans ce tems malheureux que de la diſcorde

dans l'égliſe, des guerres particulières entre tous les grands, & de la ſervitude dans les peuples.

1124.

Voici la première fois que les affaires d'Angleterre ſe trouvent mêlées avec celles de l'empire. Le Roi d'Angleterre Henri premier, frère du duc de Normandie, a déja des guerres avec la France au ſujet de ce duché.

L'empereur leve des troupes, & s'avance vers le Rhin. On voit auſſi que dès ces tems-là même tous les ſeigneurs Allemands ne ſecondaient pas l'empereur dans de telles guerres. Pluſieurs refuſent de l'aſſiſter contre une puiſſance qui par ſa poſition devait être naturellement la protectrice des ſeigneurs des grands fiefs allemands contre le dominateur ſuzerain; ainſi que les rois d'Angleterre s'unirent depuis avec les grands vaſſaux de la France.

1125.

Les malheurs de l'Europe étaient au comble par une maladie contagieuſe. Henri V en eſt attaqué, & meurt à Utrecht le 22 Mai, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite ſans religion, d'un voiſin inquiet, & d'un mauvais maître.

LOTHAIRE II.

VINGTIÉME EMPEREUR.

1125. 1126. 1127.

VOici une époque ſingulière. La France pour la première fois depuis la décadence de la maiſon de Charlemagne, ſe mêle en Allemagne de l'élection d'un empereur. Le célebre moine Suger, abbé de St. Denis, & miniſtre d'état ſous Louis le gros, va à la diete de Mayence avec le cortege d'un ſouverain, pour s'oppoſer au moins à l'élection de Fréderic, duc de Suabe. Il y réuſſit, ſoit par bonheur, ſoit par intrigues. La diete partagée choiſit dix électeurs. On ne nomme point ces dix princes. Ils

éliſent le duc de Saxe, Lothaire; & les ſeigneurs qui étaient préſents l'éleverent ſur leurs épaules.

Conrad, duc de Franconie, de la maiſon de Stauffen-Suabe, & Fréderic, duc de Suabe, proteſtent contre l'élection. L'abbé Suger fut parmi les miniſtres de France, le premier qui excita des guerres civiles en Allemagne. Conrad ſe fait proclamer roi à Spire; mais au lieu de ſoutenir ſa faction, il va ſe faire roi de Lombardie à Milan. On lui prend ſes villes en Allemagne, mais il en gagne en Lombardie.

1128. 1129.

Sept ou huit guerres à la fois dans le Dannemarck & dans le Holſtein, dans l'Allemagne & dans la Flandre.

1130.

A Rome le peuple prétendait toujours élire les papes malgré les cardinaux qui s'étaient réſervé ce droit, & perſiſtait à ne reconnaître l'élu que comme ſon évêque, & non comme ſon ſouverain. Rome entière ſe partage en deux factions. L'une élit Innocent II, l'autre élit le fils ou petit-fils d'un Juif, nommé *Léon*, qui prend le nom d'Anaclet. Le fils du Juif comme plus riche, chaſſe ſon compétiteur de Rome. Innocent II ſe réfugie en France, devenue l'aſyle des papes opprimés. Ce pape va à Liége, met Lothaire II dans ſes intérêts, le couronne empereur avec ſon épouſe, & excommunie ſes compétiteurs.

1131. 1132. 1133.

L'anti-empereur Conrad de Franconie, & l'anti-pape Anaclet ont un grand parti en Italie. L'empereur Lothaire & le pape Innocent vont à Rome. Les deux papes ſe ſoumettent au jugement de Lothaire: il décide pour Innocent. L'anti-pape ſe retire dans le château St. Ange, dont il était encor maître. Lothaire ſe fait ſacrer par Innocent II, ſelon les uſages alors établis. L'un de ces uſages était, que l'empereur faiſait d'abord ſerment de conſerver au pape la vie & les membres. Mais on en promettait autant à l'empereur.

Le pape cede l'uſufruit des terres de la comteſſe Malthide à Lothaire & à ſon gendre le duc de Bavière, ſeulement leur vie

durant, moyennant une redevance annuelle au St. Siége. C'était une ſemence de guerres pour leurs ſucceſſeurs.

Pour faciliter la donation de cet uſufruit, Lothaire II baiſa les pieds du pape, & conduiſit ſa mule quelques pas. On croit que Lothaire eſt le premier empereur qui ait fait cette double cérémonie.

1134. 1135.

Les deux rivaux de Lothaire, Conrad de Franconie, & Fréderic de Suabe, abandonnés de leurs partis, ſe réconcilient avec l'empereur & le reconnaiſſent.

On tient à Magdebourg une diete célebre. L'empereur Grec, les Vénitiens y envoient des ambaſſadeurs pour demander juſtice contre Roger, roi de Sicile; des ambaſſadeurs du duc de Pologne y prêtent à l'empire ſerment de fidélité, pour conſerver apparemment la Poméranie, dont ils s'étaient emparés.

1136.

Police établie en Allemagne. Hérédités & coutumes des fiefs & des arrière-fiefs confirmées. Magiſtratures des bourguemeſtres, des maires, des prévôts, ſoumiſes aux ſeigneurs féodaux. Privileges des égliſes, des évêchés, & des abbayes confirmés.

1137.

Voyage de l'empereur en Italie. Roger, duc de la Pouille, & nouveau roi de Sicile, tenait le parti de l'anti-pape Anaclet, & menaçait Rome. On fait la guerre à Roger.

La ville de Piſe avait alors une grande conſidération dans l'Europe, & l'emportait même ſur Veniſe & ſur Gènes. Ces trois villes commerçantes fourniſſaient à preſque tout l'Occident toutes les délicateſſes de l'Aſie. Elles s'étaient ſourdement enrichies par le commerce & par la liberté, tandis que les déſolations du gouvernement féodal répandaient preſque partout ailleurs la ſervitude & la miſere. Les Piſans ſeuls arment une flotte de quarante galeres au ſecours de l'empereur; & ſans eux, l'empereur n'aurait pu réſiſter. On dit qu'alors on trouva

dans la Pouille le premier exemplaire du Digeſte, & que l'empereur en fit préſent à la ville de Piſe.

Lothaire II meurt en paſſant les Alpes du Tirol vers Trente.

CONRAD III,

VINGT-UNIÉME EMPEREUR.

1138.

HEnri, duc de Bavière, ſurnommé le ſuperbe, qui poſſédait la Saxe, la Miſnie, la Thuringe, en Italie Vérone & Spolette, & preſque tous les biens de la comteſſe Mathilde, ſe ſaiſit des ornements impériaux; & crut que ſa grande puiſſance le ferait reconnaître empereur: mais ce fut préciſément ce qui lui ôta la couronne.

Tous les ſeigneurs ſe réuniſſent en faveur de Conrad, le même qui avait diſputé l'empire à Lothaire II. Henri de Bavière qui paraiſſait ſi puiſſant, eſt le troiſiéme de ce nom qui eſt mis au ban de l'empire. Il faut qu'il ait été plus imprudent encor que ſuperbe, puiſqu'étant ſi puiſſant, il put à peine ſe défendre.

Comme le nom de la maiſon de ce prince était Guelfe, ceux qui tinrent ſon parti furent appellés les *Guelfes*, & on s'accoutuma à nommer ainſi les ennemis des empereurs.

1139.

On donne à Albert d'Anhalt, ſurnommé l'ours, marquis de Brandebourg, la Saxe qui appartenait aux Guelfes; on donne la Bavière au marquis d'Autriche. Mais enfin, Albert l'ours ne pouvant ſe mettre en poſſeſſion de la Saxe, on s'accommode. La Saxe reſte à la maiſon des Guelfes, la Bavière à celle d'Autriche; tout a changé depuis.

1140.

Henri le ſuperbe meurt, & laiſſe au berceau Henri *le lion*. Son frère Guelfe ſoutient la guerre. Roger, roi de Sicile, lui donnait mille marcs d'argent pour la faire. On voit, qu'à peine les

les princes Normands ſont puiſſants en Italie, qu'ils ſongent à fermer le chemin de Rome aux empereurs par toutes ſortes de moyens. Fréderic Barberouſſe, neveu de Conrad, & ſi célebre depuis, ſe ſignale déja dans cette guerre.

Depuis 1140 juſqu'à 1146.

Jamais tems ne parut plus favorable aux empereurs pour venir établir dans Rome cette puiſſance qu'ils ambitionnerent toujours, & qui fut toujours conteſtée.

Arnaud de Breſcia, diſciple d'Abélard, homme d'enthouſiaſme, prêchait dans toute l'Italie contre la puiſſance temporelle des papes & du clergé. Il perſuadait tous ceux qui avaient intérêt d'être perſuadés, & ſurtout les Romains.

En 1144, ſous le court pontificat de Lucius II, les Romains veulent encor rétablir l'ancienne république ; ils augmentent le ſénat, ils éliſent patrice un fils de l'anti-pape Pierre de Léon nommé *Jourdain*, & donnent au patrice le pouvoir tribunitial. Le pape Lucius marche contre eux, & eſt tué au pied du capitole.

Cependant Conrad III ne va point en Italie, ſoit qu'une guerre des Hongrois contre le marquis d'Autriche le retienne, ſoit que la paſſion épidémique des croiſades ait déja paſſé juſqu'à lui.

1146.

St. Bernard, abbé de Clervaux, ayant prêché la croiſade en France, la prêche en Allemagne. Mais en quelle langue prêchait-il donc ? Il n'entendait point le tudeſque, il ne pouvait parler latin au peuple. Il y fit beaucoup de miracles. Cela peut être. Mais il ne joignit pas à ces miracles le don de prophétie ; car il annonça de la part de DIEU les plus grands ſuccès.

L'empereur ſe croiſe à Spire avec beaucoup de ſeigneurs.

1147.

Conrad III fait les préparatifs de ſa croiſade dans la diete de Francfort. Il fait avant ſon départ couronner ſon fils Henri, roi des Romains. On établit le conſeil impérial de Rotvell, pour juger les cauſes en dernier reſſort. Ce conſeil était compoſé de douze barons. La préſidence fut donnée comme un fief à

la maiſon de Schults, c'eſt-à-dire, à condition de foi & hommage, & d'une redevance. Ces eſpèces de fiefs commençaient à s'introduire.

L'empereur s'embarque ſur le Danube avec le célebre évêque de Freiſingen, qui a écrit l'hiſtoire de ce tems, avec ceux de Ratisbonne, de Paſſau, de Bâle, de Metz, de Toul. Frédéric Barberouſſe, le marquis d'Autriche, Henri, duc de Bavière, le marquis de Montferrat, ſont les principaux princes qui l'accompagnent.

Les Allemands étaient les derniers qui venaient à ces expéditions d'abord ſi brillantes, & bientôt après ſi malheureuſes. Déja était érigé le petit royaume de Jéruſalem : les états d'Antioche, d'Edeſſe, de Tripoli, de Syrie s'étaient formés. Il s'était élevé des comtes de Joppé, des marquis de Galilée & de Sidon ; mais la plupart de ces conquêtes étaient perdues.

1148.

L'intempérance fait périr une partie de l'armée allemande. De-là tous ces bruits que l'empereur Grec a empoiſonné les fontaines pour faire périr les croiſés.

Conrad & Louis le jeune, roi de France, joignent leurs armées affaiblies vers Laodicée. Après quelques combats contre les Muſulmans, il va en pélérinage à Jéruſalem, au lieu de ſe rendre maître de Damas, qu'il aſſiége enſuite inutilement. Il s'en retourne preſque ſans armée ſur les vaiſſeaux de ſon beau-frère Manuel Comnène ; il aborde dans le golfe de Veniſe, n'oſant aller en Italie, encor moins ſe préſenter à Rome pour y être couronné.

1148. 1149.

La perte de toutes ces prodigieuſes armées de croiſés dans les pays où Alexandre avait ſubjugué avec quarante mille hommes un empire beaucoup plus puiſſant que celui des Arabes & des Turcs, démontre que dans ces entrepriſes des chrétiens il y avait un vice radical qui devait néceſſairement les détruire : c'était le gouvernement féodal, l'indépendance des chefs, & par conſéquent la déſunion, le déſordre & l'imprudence.

La ſeule croiſade raiſonnable qu'on fit alors, fut celle de quelques ſeigneurs Flamands & Anglais, mais principalement

de pluſieurs Allemands des bords du Rhin, du Mein & du Veſer, qui s'embarquerent pour aller ſecourir l'Eſpagne toujours envahie par les Maures. C'était-là un danger véritable qui demandait des ſecours. Et il valait mieux aſſiſter l'Eſpagne contre des uſurpateurs, que d'aller à Jérufalem, ſur laquelle on n'avait aucun droit à prétendre, & où il n'y avait rien à gagner. Les croiſés prirent Lisbonne, & la donnerent au roi Alphonſe.

On en faiſait une autre contre les païens du Nord; car l'eſprit du tems chez les chrétiens était d'aller combattre ceux qui n'étaient pas de leur religion. Les évêques de Magdebourg, de Halberſtad, de Munſter, de Mersbourg, de Brandebourg, pluſieurs abbés, animent cette croiſade. On marche avec une armée de ſoixante mille hommes pour aller convertir les Slaves, les habitants de la Poméranie, de la Pruſſe & des bords de la mer Baltique. Cette croiſade ſe fait ſans conſulter l'empereur, & elle tourne même contre lui.

Henri le lion, duc de Saxe, à qui Conrad avait ôté la Bavière, était à la tête de la croiſade contre les païens; il les laiſſa bientôt en repos, pour attaquer les chrétiens & pour reprendre la Bavière.

1150. 1151.

L'empereur, pour tout fruit de ſon voyage en Paleſtine, ne retrouve donc en Allemagne qu'une guerre civile ſous le nom de *guerre ſainte*. Il a bien de la peine avec le ſecours des Bavarois & du reſte de l'Allemagne, à contenir Henri le lion & les Guelfes.

1152.

Conrad III meurt à Bamberg le 15 Février, ſans avoir pu être couronné en Italie, ni laiſſer le royaume d'Allemagne à ſon fils.

FRÉDERIC I, DIT BARBEROUSSE,

VINGT-DEUXIÉME EMPEREUR.

1152.

FRéderic I eſt élu à Francfort par le conſentement de tous les princes. Son ſecretaire Amandus rapporte dans ſes annales, dont on a conſervé des extraits, que pluſieurs ſeigneurs de Lombardie y donnerent leur ſuffrage en ces termes : *ô vous officiez* officiati, *ſi vous y conſentez*, *Fréderic aura la force de ſon empire.*

Ces *officiati* étaient alors au nombre de ſix. Les archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne, le grand-écuyer, le grand-maître d'hôtel, le grand-chambellan : on y ajouta depuis le grand-échanſon. Il paraît indubitable que ces *officiati* étaient les premiers qui reconnaiſſaient l'empereur élu, qui l'annonçaient au peuple, qui ſe chargeaient de la cérémonie.

Les ſeigneurs Italiens aſſiſterent à cette élection de Fréderic. Rien n'eſt plus naturel. On croyait à Francfort donner l'empire Romain en donnant la couronne d'Allemagne ; quoique le roi ne fût nommé empereur qu'après avoir été couronné à Rome. Le prédéceſſeur de Fréderic Barberouſſe n'avait eu aucune autorité, ni à Rome ni dans l'Italie : & il était de l'intérêt de l'élu que les grands vaſſaux de l'empire Romain joigniſſent leur ſuffrage aux voix des Allemands.

L'archevêque de Cologne le couronne à Aix-la-Chapelle : & tous les évêques l'avertiſſent qu'il n'a point l'empire par droit d'hérédité. L'avertiſſement était inutile ; le fils du dernier empereur abandonné en était une aſſez bonne preuve.

Son règne commence par l'action la plus impoſante. Deux concurrents, Svenon & Canut, diſputaient depuis longtems le Dannemarck : Fréderic ſe fait arbitre ; il force Canut à céder ſes droits. Svenon ſoumet le Dannemarck à l'empire dans la ville de Mersbourg. Il prête ſerment de fidélité, il eſt inveſti par l'épée. Ainſi, au milieu de tant de troubles, on voit des

rois de Pologne, de Hongrie, de Dannemarck aux pieds du trône impérial.

1153.

Le marquiſat d'Autriche eſt érigé en duché en faveur de Henri Jaſamergott qu'on ne connaît guère, & dont la poſtérité s'éteignit environ un ſiecle après.

Henri le lion, ce duc de Saxe de la maiſon Guelfe, obtient l'inveſtiture de la Bavière, parce qu'il l'avait preſque toute reconquiſe; & il devient partiſan de Fréderic Barberouſſe autant qu'il avait été ennemi de Conrad I.

Le Pape Eugène III envoie deux légats faire le procès à l'archevêque de Mayence, accuſé d'avoir diſſipé les biens de ſon égliſe, & l'empereur le permet.

1154.

En récompenſe Fréderic Barberouſſe répudie ſa femme, Marie de Vocbourg ou Vohenbourg, ſans que le pape Adrien IV, alors ſiégeant à Rome, le trouve mauvais.

1155.

Fréderic reprend ſur l'Italie les deſſeins de ſes prédéceſſeurs. Il réduit pluſieurs villes de Lombardie qui voulaient ſe mettre en république, mais Milan lui réſiſte.

Il ſe ſaiſit au nom de Henri ſon pupille, fils de Conrad III, des terres de la comteſſe Mathilde, eſt couronné à Pavie, & députe vers Adrien IV, pour le prier de le couronner empereur à Rome.

Ce pape eſt un des grands exemples de ce que peuvent le mérite perſonnel & la fortune. Né Anglais, fils d'un mendiant, longtems mendiant lui-même, errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez des moines en Dauphiné; enfin porté au comble de la grandeur, il avait d'autant plus d'élévation dans l'eſprit qu'il était parvenu d'un état plus abject. Il voulait couronner un vaſſal, & craignait de ſe donner un maître. Les troubles précédents avaient introduit la coutume que quand l'empereur venait ſe faire ſacrer, le pape ſe fortifiait, le peuple ſe cantonnait, & l'empereur commençait par

jurer que le pape ne ſerait, ni tué, ni mutilé, ni dépouillé.

Le St. Siége était protégé, comme on l'a vu, par le roi de Sicile & de Naples, devenu voiſin & vaſſal dangereux.

L'empereur & le pape ſe ménagent l'un l'autre. Adrien enfermé dans la forteresſe de Citta-di-caſtello, s'accorde pour le couronnement, comme on capitule avec ſon ennemi. Un chevalier armé de toutes piéces vient lui jurer ſur l'évangile que ſes membres & ſa vie ſeront en ſûreté; & l'empereur lui livre ce fameux Arnaud de Breſcia qui avait ſoulevé le peuple romain contre le pontificat, & qui avait été ſur le point de rétablir la république romaine. Arnaud eſt brûlé à Rome comme un hérétique, & comme un républicain que deux ſouverains prétendants au deſpotiſme s'immolaient.

Le pape va au devant de l'empereur qui devait, ſelon le nouveau cérémonial, lui baiſer les pieds, lui tenir l'étrier, & conduire ſa haquenée blanche l'eſpace de neuf pas romains. L'empereur ne faiſait point de difficulté de baiſer les pieds: mais il ne voulait point de la bride. Alors les cardinaux s'enfuient dans Citta-di-caſtello, comme ſi Fréderic Barberouſſe avait donné le ſignal d'une guerre civile. On lui fit voir que Lothaire II avait accepté ce cérémonial d'humilité chrétienne; il s'y ſoumit enfin; & comme il ſe trompait d'étrier, il dit qu'il n'avait pas appris le métier de palfrenier. C'était en effet un grand triomphe pour l'égliſe, de voir un empereur ſervir de palfrenier à un mendiant, fils d'un mendiant, devenu évêque de cette Rome où cet empereur devait commander.

Les députés du peuple romain devenus auſſi plus hardis depuis que tant de villes d'Italie avaient ſonné le tocſin de la liberté, viennent dire à Fréderic : *nous vous avons fait notre citoyen & notre prince d'étranger que vous étiez*, &c. Fréderic leur impoſe ſilence, & leur dit, *Charlemagne & Othon vous ont conquis, je ſuis votre maître*, &c.

Fréderic eſt ſacré empereur le 18 Juin dans St. Pierre.

On ſavait ſi peu ce que c'était que l'empire, toutes les prétentions étaient ſi contradictoires, que d'un côté le peuple romain ſe ſouleva, & il y eut beaucoup de ſang verſé, parce que le pape avait couronné l'empereur ſans l'ordre du ſénat & du peuple: & de l'autre côté le pape Adrien écrivait dans

toutes ſes lettres, qu'il avait conféré à Fréderic le bénéfice de l'empire Romain, *Beneficium imperii romani.* Ce mot de *Beneficium* ſignifiait un fief alors.

Il fit de plus expoſer en public un tableau qui repréſentait Lothaire II aux genoux du pape Alexandre II, tenant les mains jointes entre celles du pontife, ce qui était la marque diſtinctive de la vaſſalité. L'inſcription du tableau était :

Rex venit ante fores jurans prius urbis honores,
Poſt homo fit Papæ, ſumit quo dante coronam.

« Le roi jure à la porte le maintien des honneurs de Rome, » devient vaſſal du pape, qui lui donne la couronne. »

1156.

On voit déja Fréderic fort puiſſant en Allemagne : car il fait condamner le comte palatin du Rhin à ſon retour dans une diete pour des malverſations. La peine était ſelon l'ancienne loi de Suabe, de porter un chien ſur les épaules un mille d'Allemagne. L'archevêque de Mayence eſt condamné à la même peine ridicule. On la leur épargne. L'empereur fait détruire pluſieurs petits châteaux de brigands. Il épouſe à Vurtzbourg la fille d'un comte de Bourgogne, c'eſt-à-dire de la Franche-Comté, & devient par-là ſeigneur direct de cette comté relevant de l'empire.

Le comte ſon beau-père, nommé Renaud, ayant obtenu de grandes immunités en faveur de ce mariage, s'intitula le comte-franc, & c'eſt de-là qu'eſt devenu le nom de Franche-Comté.

1157.

Les Polonais refuſent de payer leur tribut qui était alors fixé à cinq cents marcs d'argent. Fréderic marche vers la Pologne. Le duc de Pologne donne ſon frère en ôtage & ſe ſoumet au tribut, dont il paie les arrérages.

Fréderic paſſe à Beſançon devenu ſon domaine ; il y reçoit des légats du pape avec les ambaſſadeurs de preſque tous les princes. Il ſe plaint avec hauteur à ces légats du terme de

bénéfice dont la cour de Rome uſait en parlant de l'empire, & du tableau où Lothaire II était repréſenté comme vaſſal du St. Siége. Sa gloire & ſa puiſſance, ainſi que ſon droit, juſtifient cette hauteur. Un légat ayant dit : *ſi l'empereur ne tient pas l'empire du pape, de qui le tient-il donc ?* Le comte palatin pour réponſe veut tuer les légats. L'empereur les renvoie à Rome.

Les droits régaliens ſont confirmés à l'archevêque de Lyon, reconnu par l'empereur, pour primat des Gaules. La juriſdiction de l'archevêque eſt par cet acte mémorable étendue ſur tous les fiefs de la Savoie. L'original de ce diplôme ſubſiſte encor. Le ſceau eſt dans une petite bulle ou boëte d'or. C'eſt de cette manière de ſceller que le nom de bulle a été donné aux conſtitutions.

1158.

L'empereur accorde le titre de roi au duc de Bohême Uladiſlas ſa vie durant. Les empereurs donnaient alors des titres à vie, même celui de monarque ; & on était roi par la grace de l'empereur, ſans que la province dont on devenait roi fût un royaume ; de ſorte que l'on voit dans les commencements, tantôt des rois, tantôt des ducs de Hongrie, de Pologne, de Bohême.

Il paſſe en Italie ; d'abord le comte Palatin, & le chancelier de l'empereur, qu'il ne faut pas confondre avec le chancelier de l'empire, vont recevoir les ſerments de pluſieurs villes ; ces ſerments étaient conçus en ces termes : *je jure d'être toujours fidèle à monſeigneur l'empereur Fréderic contre tous ſes ennemis*, &c. Comme il était brouillé alors avec le pape à cauſe de l'avanture des légats à Beſançon, il ſemblait que ces ſerments fuſſent exigés contre le St. Siége.

Il ne paraît pas que les papes fuſſent alors ſouverains des terres données par Pepin, par Charlemagne & par Othon I. Les commiſſaires de l'empereur exercent tous les droits de la ſouveraineté dans la marche d'Ancone.

Adrien IV envoie de nouveaux légats à l'empereur dans Augsbourg, où il aſſemble ſon armée. Fréderic marche à Milan. Cette ville était déja la plus puiſſante de la Lombardie : & Pavie & Ravenne étaient peu de choſe en comparaiſon: elle s'était

s'était rendue libre dès le tems de l'empereur Henri V; la fertilité de ſon territoire & ſurtout ſa liberté, l'avaient enrichie.

A l'approche de l'empereur elle envoie offrir de l'argent pour garder ſa liberté. Mais Fréderic veut l'argent & la ſujétion. La ville eſt aſſiégée & ſe défend. Bientôt ſes conſuls capitulent: on leur ôte le droit de battre monnoie & tous les droits régaliens. On condamne les Milanais à bâtir un palais pour l'empereur, à payer 9000 marcs d'argent. Tous les habitants font ſerment de fidélité. Milan ſans duc & ſans comte, fut gouvernée en ville ſujette.

Fréderic fait commencer à bâtir le nouveau Lodi ſur la rivière d'Adda. Il donne de nouvelles loix en Italie, & commence par ordonner que toute ville qui tranſgreſſera ces loix paiera 100 marcs d'or; un marquis 50; un comte 40; & un ſeigneur châtelain 20. Il ordonne qu'aucun fief ne pourra ſe partager. Et comme les vaſſaux, en prêtant hommage aux ſeigneurs des grands fiefs, leur juraient de les ſervir indiſtinctement envers & contre tous, il ordonne que dans ces ſerments on excepte toujours l'empereur; loi ſagement contraire aux coutumes féodales de France, par leſquelles un vaſſal était obligé de ſervir ſon ſeigneur en guerre contre le roi: ce qui était comme nous l'avons dit ailleurs, une juriſprudence de guerres civiles.

Les Génois & les Piſans avaient depuis longtems enlevé la Corſe & la Sardaigne aux Sarraſins, & s'en diſputaient encor la poſſeſſion. C'eſt une preuve qu'ils étaient très puiſſants. Mais Fréderic plus puiſſant qu'eux, envoie des commiſſaires dans ces deux villes; & parce que les Génois le traverſent, il leur fait payer une amende de mille marcs d'argent, & les empêche de continuer à fortifier Gènes.

Il remet l'ordre dans les fiefs de la comteſſe Mathilde, dont les papes ne poſſédaient rien. Il les donne à un Guelfe, couſin du duc de Saxe & de Bavière. On oublie le neveu de cette comteſſe, fils de l'empereur Conrad, lequel avait des droits ſur ces fiefs. En ce tems l'univerſité de Bologne, la première de toutes les univerſités de l'Europe, commençait à s'établir, & l'empereur lui donne des privilèges.

1159.

Fréderic I commençait à être plus maître en Italie, que Charlemagne & Othon ne l'avaient été : il affaiblit le pape en soutenant les prérogatives des sénateurs de Rome, & encor plus en mettant des troupes en quartier d'hiver dans ses terres.

Adrien IV, pour mieux conserver le temporel, attaque Fréderic Barberousse sur le spirituel. Il ne s'agit plus des investitures par un bâton courbé ou droit, mais du serment que les évêques prêtent à l'empereur. Il traite cette cérémonie de sacrilège, & cependant sous main il excite les peuples.

Les Milanais prennent cette occasion de recouvrer un peu de liberté. Fréderic les fait déclarer *déserteurs & ennemis de l'empire ;* & par l'arrêt leurs biens sont livrés au pillage, & leurs personnes à l'esclavage ; arrêt qui ressemble plutôt à un ordre d'Attila qu'à une constitution d'un empereur chrétien.

Adrien IV saisit ce tems de trouble pour redemander tous les fiefs de la comtesse Mathilde, le duché de Spolette, la Sardaigne & la Corse. L'empereur ne lui donne rien. Il assiége Crême qui avait pris le parti de Milan ; prend Crême & la pille. Milan respira & jouit quelque tems du bonheur de devoir sa liberté à son courage.

1160.

Après la mort du pape Adrien IV, les cardinaux se partagent. La moitié élit le cardinal Roland qui prend le nom d'Alexandre III, ennemi déclaré de l'empereur : l'autre choisit Octavien son partisan qui s'appelle Victor. Fréderic Barberousse usant de ses droits d'empereur, indique un concile à Pavie pour juger entre les deux compétiteurs. Alexandre refuse de reconnaître ce concile. Victor s'y présente. Le concile juge en sa faveur. L'empereur lui baise les pieds & conduit son cheval comme celui d'Adrien. Il se soumettait à cette étrange cérémonie pour être réellement le maître.

Alexandre III, retiré dans Anagni, excommunie l'empereur & absout ses sujets du serment de fidélité. On voit bien que le pape comptait sur le secours des rois de Naples & de Sicile. Jamais un pape n'excommunia un roi sans avoir un prince tout

prêt à ſoutenir par les armes cette hardieſſe eccléſiaſtique : le pape comptait ſur le roi de Naples & ſur les plus grandes villes d'Italie.

1161.

Les Milanais profitent de ces diviſions. Ils oſent attaquer l'armée impériale à Carentia à quelques milles de Lodi ; & remportent une grande victoire. Si les autres villes d'Italie avaient ſecondé Milan, c'était le moment pour délivrer à jamais ce beau pays du joug étranger.

1162.

L'empereur rétablit ſon armée & ſes affaires : les Milanais bloqués manquent de vivres ; ils capitulent. Les conſuls & huit chevaliers, chacun l'épée nue à la main, viennent mettre leurs épées aux pieds de l'empereur à Lodi. L'empereur révoque l'arrêt qui condamnait les citoyens à la ſervitude, & qui livrait leur ville au pillage. Mais à peine y eſt-il entré le 27 de Mars qu'il fait démolir les portes, les remparts, tous les édifices publics, & on ſeme du ſel ſur leurs ruines, ſelon l'ancien préjugé très faux que le ſel eſt l'emblême de la ſtérilité. Les Huns, les Goths, les Lombards n'avaient pas ainſi traité l'Italie.

Les Génois qui ſe prétendaient libres, viennent prêter ſerment de fidélité ; & en proteſtant qu'ils ne donneront point de tribut annuel, ils donnent 1200 marcs d'argent. Ils promettent d'équiper une flotte pour aider l'empereur à conquérir la Sicile & la Pouille ; & Fréderic leur donne en fief ce qu'on appelle la rivière de Gènes, depuis Monaco juſqu'à Porto-venère.

Il marche à Bologne, qui était confédérée avec Milan, il y protège les collèges, & fait démanteler les murailles. Tout ſe ſoumet à ſa puiſſance.

Pendant ce tems l'empire fait des conquêtes dans le Nord. Le duc de Saxe s'empare du Meklenbourg, pays des Vandales, & y tranſplante des colonies d'Allemands.

Pour rendre le triomphe de Fréderic Barberouſſe complet, le pape Alexandre III, ſon ennemi, fuit de l'Italie & ſe retire en France. Fréderic va à Beſançon pour intimider le roi de France, & le détacher du parti d'Alexandre.

C'eſt dans ce tems de ſa puiſſance qu'il ſomme les rois de Dannemarck, de Bohême & de Hongrie de venir à ſes ordres, donner leur voix dans une diete contre un pape. Le roi de Dannemarck Valdemar I, obéit; il ſe rendit à Beſançon. On dit qu'il n'y fit ſerment de fidélité que pour le reſte de la Vandalie qu'on abandonnait à ſes conquêtes. D'autres diſent qu'il renouvella l'hommage pour le Dannemarck. S'il eſt ainſi, c'eſt le dernier roi de Dannemarck qui ait fait hommage de ſon royaume à l'empire. Et cette année 1162 devient par-là une grande époque.

1163.

L'empereur va à Mayence, dont le peuple excité par des moines avait maſſacré l'archevêque. Il fait raſer les murailles de la ville; elles ne furent rétablies que longtems après.

1164.

Erfort, capitale de la Thuringe, ville dont les archevêques de Mayence ont prétendu la ſeigneurie depuis Othon IV, eſt ceinte de murailles, dans le tems qu'on détruit celles de Mayence.

Etabliſſement de la ſociété des villes anſéatiques. Cette union avait commencé par Hambourg & Lubeck, qui faiſaient quelque négoce à l'exemple des villes maritimes de l'Italie. Elles ſe rendirent bientôt utiles & puiſſantes, en fourniſſant du moins le néceſſaire au nord de l'Allemagne. Et depuis lorſque Lubeck qui appartenait au fameux Henri le lion, & qu'il fortifia, fut déclarée ville impériale par Fréderic Barberouſſe, & la première des villes maritimes: lorſqu'elle eut le droit de battre monnoie, cette monnoie fut la meilleure de toutes, dans ces pays où l'on n'en avait frappé juſqu'alors qu'à un très bas titre. De-là vient, à ce qu'on a cru, l'argent *ſterling*. De-là vient que Londres compta par livres ſterlings quand elle ſe fut aſſociée aux villes anſéatiques.

Il arrive à l'empereur ce qui était arrivé à tous ſes prédéceſſeurs: on fait contre lui des ligues en Italie tandis qu'il eſt en Allemagne. Rome ſe ligue avec Veniſe par les ſoins du pape Alexandre III. Veniſe imprenable par ſa ſituation, était redoutable par ſon opulence; elle avait acquis de grandes

richeſſes dans les croiſades, auxquelles les Vénitiens n'avaient juſqu'alors pris part qu'en négociants habiles.

Fréderic retourne en Italie, & ravage le Véronois qui était de la ligue. Son pape Victor meurt. Il en fait ſacrer un autre, au mépris de toutes les loix, par un évêque de Liége. Cet uſurpateur prend le nom de Paſcal.

La Sardaigne était alors gouvernée par quatre baillis. Un d'eux qui s'était enrichi vient demander à Fréderic le titre de roi, & l'empereur le lui donne. Il triple partout les impôts, & retourne en Allemagne avec aſſez d'argent pour ſe faire craindre.

1165.

Diete de Vurtzbourg contre le pape Alexandre III. L'empereur exige un ſerment de tous les princes & de tous les évêques de ne point reconnaître Alexandre. Cette diete eſt célebre par les députés d'Angleterre qui viennent rendre compte des droits du roi & du peuple, contre les prétentions de l'égliſe de Rome.

Fréderic, pour donner de la conſidération à ſon pape Paſcal, lui fait canoniſer Charlemagne. Quel ſaint, & quel faiſeur de ſaints ! Aix-la-Chapelle prend le titre de la capitale de l'empire, quoiqu'il n'y ait point en effet de capitale. Elle obtient le droit de battre monnoie.

1166.

Henri le lion, duc de Saxe & de Bavière, ayant augmenté prodigieuſement ſes domaines, l'empereur n'eſt pas fâché de voir une ligue en Allemagne contre ce prince. Un archevêque de Cologne hardi & entreprenant, s'unit avec pluſieurs autres évêques, avec le comte Palatin, le comte de Thuringe & le marquis de Brandebourg. On fait à Henri le lion une guerre ſanglante. L'empereur les laiſſe ſe battre & paſſe en Italie.

1167.

Les Piſans & les Génois plaident à Lodi devant l'empereur pour la poſſeſſion de la Sardaigne, & ne l'obtiennent ni les uns ni les autres.

Fréderic va mettre à contribution la Pentapole ſi ſolemnellement cédée aux papes par tant d'empereurs, & patrimoine inconteſtable de l'égliſe.

La ligue de Veniſe & de Rome, & la haine que le pouvoir deſpotique de Fréderic inſpire, engagent Crémone, Bergame, Breſcia, Mantoue, Ferrare & d'autres villes à s'unir avec les Milanais. Toutes ces villes & les Romains prennent en même tems les armes.

Les Romains attaquent vers Tuſculum une partie de l'armée impériale. Elle était commandée par un archevêque de Mayence très célebre alors, nommé Chriſtiern, & par un archevêque de Cologne. C'était un ſpectacle rare de voir ces deux prêtres entonner une chanſon allemande pour animer leurs troupes au combat.

Mais ce qui marquait bien la décadence de Rome, c'eſt que les Allemands dix fois moins nombreux, défirent entiérement les Romains. Fréderic marche alors d'Ancone à Rome; il l'attaque, il brûle la ville Léonine; & l'égliſe de St. Pierre eſt preſque conſumée.

Le pape Alexandre s'enfuit à Bénévent. L'empereur ſe fait couronner avec l'impératrice Béatrix, par ſon anti-pape Paſcal, dans les ruines de St. Pierre.

De-là Fréderic revole contre les villes confédérées. La contagion qui déſole ſon armée, les met pour quelque tems en ſûreté. Les troupes Allemandes victorieuſes des Romains étaient ſouvent vaincues par l'intempérance & par la chaleur du climat.

1168.

Alexandre III trouve le ſecret de mettre à la fois dans ſon parti Emanuel, empereur des Grecs, & Guillaume, roi de Sicile, ennemi naturel des Grecs; tant on croyait l'intérêt commun de ſe réunir contre Barberouſſe.

En effet, ces deux puiſſances envoient au pape de l'argent & quelques troupes. L'empereur à la tête d'une armée très diminuée, voit les Milanais relever leurs murailles ſous ſes yeux, & preſque toute la Lombardie conjurée contre lui. Il ſe retire vers le comté de Maurienne. Les Milanais enhardis le pourſuivent

dans les montagnes. Il échappe à grand peine, & ſe retire en Alſace, tandis que le pape l'excommunie.

L'Italie reſpire par ſa retraite. Les Milanais ſe fortifient. Ils bâtiſſent aux pieds des Alpes la ville d'Alexandrie à l'honneur du pape. C'eſt Alexandrie de la paille, ainſi nommée, à cauſe de ſes maiſonnettes couvertes de chaume, qui la diſtinguent d'Alexandrie fondée par le véritable Alexandre.

En cette année Lunebourg commence à devenir une ville.

L'évêque de Vurtzbourg obtient la juriſdiction civile dans le duché de Franconie. C'eſt ce qui fait que ſes ſucceſſeurs ont eu la direction du cercle de ce nom.

Guelfe, couſin germain du fameux Henri le lion, duc de Saxe & de Bavière, légue en mourant à l'empereur le duché de Spolette, le marquiſat de Toſcane, avec ſes droits ſur la Sardaigne, pays réclamé par tant de compétiteurs, abandonné à lui-même & à ſes baillis, dont l'un ſe diſait roi.

1169.

Fréderic fait élire Henri ſon fils ainé, roi des Romains, tandis qu'il eſt prêt à perdre pour jamais Rome & l'Italie.

Quelques mois après il fait élire ſon ſecond fils Fréderic, duc d'Allemagne, & lui aſſure le duché de Suabe : les auteurs étrangers ont cru que Fréderic avait donné l'Allemagne entière à ſon fils, mais ce n'était que l'ancienne Allemagne proprement dite. Il n'y avait d'autre roi de la Germanie, nommée Allemagne, que l'empereur.

1170.

Fréderic n'eſt plus reconnaiſſable. Il négocie avec le pape au lieu d'aller combattre. Ses armées & ſon tréſor étaient donc diminués.

Les Danois prennent Stettin. Henri le lion au lieu d'aider l'empereur à recouvrer l'Italie, ſe croiſe avec ſes chevaliers Saxons pour aller ſe battre dans la Paleſtine.

1171.

Henri le lion trouvant une trève établie en Aſie, s'en retourne par l'Egypte. Le Soudan voulut étonner l'Europe par ſa

magnificence & ſa généroſité : il accabla de préſents le duc de Saxe & de Bavière : & entre autres, il lui donna quinze cents chevaux arabes.

1172.

L'empereur aſſemble enfin une diete à Vorms, & demande du ſecours à l'Allemagne, pour ranger l'Italie ſous ſa puiſſance.

Il commence par envoyer une petite armée, commandée par ce même archevêque de Mayence qui avait battu les Romains.

Les villes de Lombardie étaient confédérées, mais jalouſes les unes des autres. Lucques était ennemie mortelle de Piſe ; Gènes l'était de Piſe & de Florence ; & ce ſont ces diviſions qui ont perdu à la fin l'Italie.

1173.

L'archevêque de Mayence Chriſtiern, réuſſit habilement à détacher les Vénitiens de la ligue. Mais Milan, Pavie, Florence, Crémone, Parme, Bologne ſont inébranlables, & Rome les ſoutient.

Pendant ce tems Fréderic eſt obligé d'aller appaiſer des troubles dans la Bohême. Il y dépoſſede le roi Ladiſlas, & donne la régence au fils de ce roi. On ne peut être plus abſolu qu'il l'était en Allemagne, & plus faible alors au delà des Alpes.

1174.

Il paſſe enfin le mont Cenis. Il aſſiege cette Alexandrie bâtie pendant ſon abſence, & dont le nom lui était odieux ; & commence par faire dire aux habitants que s'ils oſent ſe défendre, on ne pardonnera ni au ſexe ni à l'enfance.

1175.

Les Alexandrins ſecourus par les villes confédérées ſortent ſur les impériaux, & les battent à l'exemple des Milanais. L'empereur pour comble de diſgrace eſt abandonné par Henri le lion, qui ſe retire avec ſes Saxons, très indiſpoſé contre Barberouſſe, qui gardait pour lui les terres de Mathilde.

Il ſemblait que l'Italie allait être libre pour jamais.

1176.

1176.

Fréderic reçoit des renforts d'Allemagne. L'archevêque de Mayence eſt à l'autre bout de l'Italie, dans la marche d'Ancone, avec ſes troupes.

La guerre eſt pouſſée vivement des deux côtés. L'infanterie milanaiſe, toute armée de piques, défait toute la gendarmerie impériale. Fréderic échappe à peine pourſuivi par les vainqueurs. Il ſe cache & ſe ſauve enfin dans Pavie.

Cette victoire fut le ſignal de la liberté des Italiens pendant pluſieurs années : eux ſeuls alors purent ſe nuire.

Le ſuperbe Fréderic prévient enfin & ſollicite le pape Alexandre, retiré dès longtems dans Anagnia, craignant également les Romains qui ne voulaient point de maître, & l'empereur qui voulait l'être.

Fréderic lui offre de l'aider à dominer dans Rome, de lui reſtituer le patrimoine de St. Pierre, & de lui donner une partie des terres de la comteſſe Mathilde. On aſſemble un congrès à Bologne.

1177.

Le pape fait transférer le congrès à Veniſe, où il ſe rend ſur les vaiſſeaux du roi de Sicile. Les ambaſſadeurs de Sicile, & les députés des villes lombardes y arrivent les premiers. L'archevêque de Mayence Chriſtiern y vient conclure la paix.

Il eſt difficile de démêler comment cette paix, qui devait aſſurer le repos des papes & la liberté des Italiens, ne fut qu'une trêve de ſix ans avec les villes lombardes, & de quinze ans avec la Sicile. Il n'y fut pas queſtion des terres de la comteſſe Mathilde, qui avaient été la baſe du traité.

Tout étant conclu, l'empereur ſe rend à Veniſe. Le duc le conduit dans ſa gondole à St. Marc. Le pape l'attendait à la porte, la tiare ſur la tête. L'empereur ſans manteau, le conduit au chœur, une baguette de bedeau à la main. Le pape prêcha en latin que Fréderic n'entendait pas. Après le ſermon, l'empereur vient baiſer les pieds du pape, communie de ſa main, conduit ſa mule dans la place de St. Marc au ſortir de l'égliſe; & Alexandre III s'écriait : DIEU *a voulu qu'un vieillard & un*

prêtre triomphât d'un empereur puiſſant & terrible. Toute l'Italie regarda Alexandre III comme ſon libérateur & ſon père.

La paix fut jurée ſur les évangiles par douze princes de l'empire. On n'écrivait guère alors ces traités. Il y avait peu de clauſes ; les ſerments ſuffiſaient : peu de princes Allemands ſavaient lire & ſigner, & on ne ſe ſervait de la plume qu'à Rome. Cela reſſemble aux tems ſauvages qu'on appelle héroïques.

Cependant on exigea de l'empereur un acte particulier ſcellé de ſon ſceau, par lequel il promit de n'inquiéter de ſix ans les villes d'Italie.

1178.

Comment Fréderic Barberouſſe oſait-il après cela paſſer par Milan, dont le peuple traité par lui en eſclave, l'avait vaincu ? il y alla pourtant en retournant en Allemagne.

D'autres troubles agitaient ce vaſte pays, guerrier, puiſſant & malheureux, dans lequel il n'y avait pas encor une ſeule ville comparable aux médiocres de l'Italie.

Henri le lion, maître de la Saxe & de la Bavière, faiſait toujours la guerre à pluſieurs évêques, comme l'empereur l'avait faite au pape. Il ſuccomba comme lui, & par l'empereur même.

L'archevêque de Cologne aidé de la moitié de la Veſtphalie, l'archevêque de Magdebourg, un évêque d'Halberſtadt, étaient opprimés par Henri le lion, & lui faiſaient tout le mal qu'ils pouvaient. Preſque toute l'Allemagne embraſſe leur parti.

1179.

Henri le lion eſt le quatriéme duc de Bavière mis au ban de l'empire dans la diete de Goſlar. Il falait une puiſſante armée pour mettre l'arrêt à exécution. Ce prince était plus puiſſant que l'empereur. Il commandait alors depuis Lubeck juſqu'au milieu de la Veſtphalie. Il avait outre la Bavière, la Stirie & la Carinthie. L'archevêque de Cologne ſon ennemi eſt chargé de l'exécution du ban.

Parmi les vaſſaux de l'empire qui amènent des troupes à l'archevêque de Cologne, on voit un Philippe, comte de Flandre, ainſi qu'un comte de Hainaut, & un duc de Brabant, &c. Cela pourait faire croire, que la Flandre proprement

dite ſe regardait toujours comme membre de l'empire, quoique pairie de la France : tant le droit féodal traînait après lui d'incertitudes.

Le duc Henri ſe défend dans la Saxe ; il prend la Thuringe, il prend la Heſſe, il bat l'armée de l'archevêque de Cologne.

La plus grande partie de l'Allemagne eſt ravagée par cette guerre civile, effet naturel du gouvernement féodal. Il eſt même étrange que cet effet n'arrivât pas plus ſouvent.

1180.

Après quelques ſuccès divers, l'empereur tient une diete dans le château de Gelnhauſen vers le Rhin. On y renouvelle, on y confirme la proſcription de Henri le lion. Fréderic y donne la Saxe à Bernard d'Anhalt, fils d'Albert l'ours, marquis de Brandebourg. On lui donne auſſi une partie de la Veſtphalie. La maiſon d'Anhalt parut alors devoir être la plus puiſſante de l'Allemagne.

La Bavière eſt accordée au comte Othon de Vitelsbach, chef de la cour de juſtice de l'empereur. C'eſt de cet Othon Vitelsbach que deſcendent les deux maiſons électorales de Bavière qui règnent de nos jours après tant de malheurs. Elles doivent leur grandeur à Fréderic Barberouſſe.

Dès que ces ſeigneurs furent inveſtis, chacun tombe ſur Henri le lion ; & l'empereur ſe met lui-même à la tête de l'armée.

1181.

On prend au duc Henri, Lunebourg dont il était maître ; on attaque Lubeck dont il était le protecteur ; & le roi de Dannemarck Valdemar aide l'empereur dans ce ſiege de Lubeck.

Lubeck déja riche, & qui craignait de tomber au pouvoir du Dannemarck, ſe donne à l'empereur, qui la déclare ville impériale, capitale des villes de la mer Baltique, avec la permiſſion de battre monnoie.

Le duc Henri ne pouvant plus réſiſter, va ſe jeter aux pieds de l'empereur, qui lui promet de lui conſerver Brunſvick & Lunebourg : reſte de tant d'états qu'on lui enleve.

Henri le lion paſſe à Londres avec ſa femme, chez le

roi Henri II ſon beau-père. Elle lui donne un fils nommé Othon; c'eſt le même qui fut depuis empereur ſous le nom d'Othon IV, & c'eſt d'un frere de cet Othon IV, que deſcendent les princes qui règnent aujourd'hui en Angleterre. De ſorte que les ducs de Brunſvick, les rois d'Angleterre, les ducs de Modène ont tous une origine commune, & cette origine eſt italienne.

1182.

L'Allemagne eſt alors tranquille. Fréderic y abolit pluſieurs coutumes barbares; entre autres celle de piller le mobilier des morts; droit horrible que tous les bourgeois des villes exerçaient au décès d'un bourgeois aux dépens des héritiers, & qui cauſait toujours des querelles ſanglantes, quoique le mobilier fût alors bien peu de choſe.

Toutes les villes de la Lombardie jouiſſent d'une profonde paix & reprennent la vie.

Les Romains perſiſtent toujours dans l'idée de ſe ſouſtraire au pouvoir des papes, comme à celui des empereurs. Ils chaſſent de Rome le pape Lucius III, ſucceſſeur d'Alexandre.

Le ſénat eſt le maître dans Rome. Quelques clercs qu'on prend pour des eſpions du pape Lucius III, lui ſont renvoyés avec les yeux crevés; inhumanité trop indigne du nom romain.

1183.

Fréderic I déclare Ratisbonne, ville impériale. Il détache le Tirol de la Bavière; il en détache auſſi la Stirie, qu'il érige en duché.

Célebre congrès à Plaiſance le 30 Avril, entre les commiſſaires de l'empereur & les députés de toutes les villes de Lombardie. Ceux de Veniſe même s'y trouvent. Ils conviennent que l'empereur peut exiger de ſes vaſſaux d'Italie le ſerment de fidélité; & qu'ils ſont obligés de marcher à ſon ſecours, en cas qu'on l'attaque dans ſon voyage à Rome, qu'on appelle l'expédition romaine.

Ils ſtipulent que les villes & les vaſſaux ne fourniront à l'empereur dans ſon paſſage, que le fourrage ordinaire, & les proviſions de bouche pour tout ſubſide.

L'empereur leur accorde le droit d'avoir des troupes, des

fortifications, des tribunaux qui jugent en dernier reſſort, juſqu'à concurrence de cinquante marcs d'argent; & nulle cauſe ne doit être jamais évoquée en Allemagne.

Si dans ces villes l'évêque a le titre de comte, il y conſervera le droit de créer les conſuls de ſa ville épiſcopale; & ſi l'évêque n'eſt pas en poſſeſſion de ce droit, il eſt réſervé à l'empereur.

Ce traité qui rendait l'Italie libre ſous un chef, a été regardé longtems par les Italiens comme le fondement de leur droit public.

Les marquis de Malaſpina & les comtes de Crême y ſont ſpécialement nommés, & l'empereur tranſige avec eux comme avec les autres villes. Tous les ſeigneurs des fiefs y ſont compris en général.

Les députés de Veniſe ne ſignerent à ce traité que pour les fiefs qu'ils avaient dans le continent; car pour la ville de Veniſe, elle ne mettait pas ſa liberté & ſon indépendance en compromis.

1184.

Grande diete à Mayence. L'empereur y fait encor reconnaître ſon fils Henri, roi des Romains.

Il arme chevaliers ſes deux fils, Henri & Fréderic. C'eſt le premier empereur qui ait fait ainſi ſes fils chevaliers, avec les cérémonies alors en uſage. Le nouveau chevalier faiſait la veille des armes, enſuite on le mettait au bain; il venait recevoir l'accollade & le baiſer en tunique; des chevaliers lui attachaient ſes éperons; il offrait ſon épée à DIEU & aux ſaints; on le revêtait d'une épitoge; mais ce qu'il y avait de plus bizarre, c'eſt qu'on lui ſervait à dîner, ſans qu'il lui fût permis de manger & de boire. Il lui était auſſi défendu de rire.

L'empereur va à Vérone, où le pape Lucius III, toujours chaſſé de Rome, était retiré. On y tenait un petit concile. Il ne fut pas queſtion de rétablir Lucius à Rome. On y traita la grande querelle des terres de la comteſſe Mathilde, & on ne convint de rien: auſſi le pape refuſa-t-il de couronner empereur Henri fils de Fréderic.

L'empereur alla le faire couronner roi d'Italie à Milan, & on y apporta la couronne de fer de Monza.

Digitized by Google

1185.

Le pape brouillé avec les romains, eſt aſſez imprudent pour ſe brouiller avec l'empereur, au ſujet de ce dangereux héritage de Mathilde.

Un roi de Sardaigne commande les troupes de Fréderic. Ce roi de Sardaigne eſt le fils de ce bailli qui avait acheté le titre de roi. Il ſe ſaiſit de quelques villes, dont les papes étaient encor en poſſeſſion. Lucius III, preſque dépouillé de tout, meurt à Vérone; & Fréderic vainqueur du pape ne peut pourtant être ſouverain dans Rome.

1186.

L'empereur marie à Milan le 6 Février ſon fils le roi Henri, avec Conſtance de Sicile, fille de Roger II, roi de Sicile & de Naples, & petite fille de Roger I du nom. Elle était héritiere préſomptive de ce beau royaume: ce mariage fut la ſource des plus grands & des plus longs malheurs.

Cette année doit être célebre en Allemagne par l'uſage qu'introduiſit un évêque de Metz, nommé Bertrand, d'avoir des archives dans les villes, & d'y conſerver les actes dont dépendent les fortunes des particuliers. Avant ce tems-là tout ſe faiſait par témoins ſeulement, & preſque toutes les conteſtations ſe décidaient par des combats.

1187.

La Poméranie, qui après avoir appartenu aux Polonais, était vaſſale de l'empire, & qui lui payait un léger tribut, eſt ſubjuguée par Canut, roi de Dannemarck, & devient vaſſale des Danois. Sleſvich auparavant relevant de l'empire, devient un duché du Dannemarck. Ainſi ce royaume, qui auparavant relevait lui-même de l'Allemagne, lui ôte tout-d'un-coup deux provinces.

Fréderic Barberouſſe, auparavant ſi grand & ſi puiſſant, n'avait plus qu'une ombre d'autorité en Italie, & voyait la puiſſance de l'Allemagne diminuée.

Il rétablit ſa réputation, en conſervant la couronne de

Bohême à un duc ou à un roi, que ſes ſujets venaient de dépoſer.

Les Génois bâtiſſent un fort à Monaco, & font l'acquiſition de Gavi.

Grands troubles dans la Savoie. L'empereur Fréderic ſe déclare contre le comte de Savoie, & détache pluſieurs fiefs de ce comté, entre autres, les évêchés de Turin & de Genève. Les évêques de ces villes deviennent ſeigneurs de l'empire. De-là les querelles perpétuelles entre les évêques & les comtes de Genève.

1188.

Saladin, le plus grand-homme de ſon tems, ayant repris Jéruſalem ſur les chrétiens, le pape Clément III fait prêcher une nouvelle croiſade dans toute l'Europe.

Le zèle des Allemands s'alluma; on a peine à concevoir les motifs qui déterminerent l'empereur Fréderic à marcher vers la Paleſtine, & à renouveller à l'âge de ſoixante-huit ans des entrepriſes dont un prince ſage devait être déſabuſé. Ce qui caractériſe ces tems-là, c'eſt qu'il envoie un comte de l'empire à Saladin, pour lui demander en cérémonie Jéruſalem & la vraie croix. Cette vraie croix était inconteſtablement une très fauſſe relique; & cette Jéruſalem était une ville très miſérable: mais il falait flatter le fanatiſme abſurde des peuples.

On voit ici un ſingulier exemple de l'eſprit du tems. Il était à craindre que Henri le lion, pendant l'abſence de l'empereur, ne tentât de rentrer dans les grands états dont il était dépouillé. On lui fit jurer qu'il ne ferait aucune tentative pendant la guerre ſainte. Il jura, & on ſe fia à ſon ſerment.

1189.

Fréderic Barberouſſe, avec ſon fils Fréderic, duc de Suabe, paſſe par l'Autriche & par la Hongrie avec plus de cent mille croiſés. S'il eût pu conduire à Rome cette armée de volontaires, il était empereur en effet. Les premiers ennemis qu'il trouve, ſont les chrétiens Grecs de l'empire de Conſtantinople. Les empereurs Grecs & les croiſés avaient eu à ſe plaindre en tout tems les uns des autres.

L'empereur de Conſtantinople était Iſaac l'Ange. Il refuſe de donner le titre d'empereur à Fréderic, qu'il ne regarde que comme un roi d'Allemagne; il lui fait dire, que s'il veut obtenir le paſſage, il faut qu'il donne des ôtages. On voit dans les conſtitutions de Goldaſt les lettres de ces empereurs. Iſaac l'Ange n'y donne d'autre titre à Fréderic que celui d'avocat de l'égliſe romaine. Fréderic répond à l'Ange qu'il eſt un chien. Et après cela on s'étonne des épithetes que ſe donnent les héros d'Homere dans des tems encor plus héroïques !

1190.

Fréderic s'étant frayé le paſſage à main armée, bat le ſultan d'Iconium; il prend ſa ville, il paſſe le mont Taurus, & meurt de maladie après ſa victoire, laiſſant une réputation célebre d'inégalité & de grandeur, & une mémoire chere à l'Allemagne plus qu'à l'Italie.

On dit qu'il fut enterré à Tyr. On ignore où eſt la cendre d'un empereur qui fit tant de bruit pendant ſa vie. Il faut que ſes ſuccès dans l'Aſie aient été beaucoup moins ſolides qu'éclatants : car il ne reſtait à ſon fils Fréderic de Suabe, qu'une armée d'environ ſept à huit mille combattans, de cent mille qu'elle était en arrivant.

Le fils mourut bientôt de maladie comme le père; & il ne demeura en Aſie que Léopold, duc d'Autriche, avec quelques chevaliers. C'eſt ainſi que ſe terminait chaque croiſade.

HENRI VI,

VINGT-TROSIÉME EMPEREUR.

1190.

HEnri VI, déja deux fois reconnu & couronné du vivant de ſon père, ne renouvelle point cet appareil, & règne de plein droit.

Cet

Cet ancien duc de Saxe & de Bavière, ce poſſeſſeur de tant de villes, Henri le lion, avait peu reſpecté ſon ſerment de ne pas chercher à reprendre ſon bien. Il était déja entré dans le Holſtein; il avait des évêques, & ſurtout celui de Brême, dans ſon parti.

Henri VI lui livre bataille auprès de Verden, & eſt vainqueur. Enfin on fait la paix avec ce prince toujours proſcrit, & toujours armé. On lui laiſſe Brunſvick démantelé. Il partage avec le comte de Holſtein le titre de ſeigneur de Lubeck, qui demeure toujours ville libre ſous ſes ſeigneurs.

L'empereur Henri VI, par cette victoire & par cette paix étant affermi en Allemagne, tourne ſes penſées vers l'Italie. Il pouvait y être plus puiſſant que Charlemagne & les Othons: poſſeſſeur direct des terres de Mathilde, roi de Naples & de Sicile par ſa femme, & ſuzerain de tout le reſte.

1191.

Il falait recueillir cet héritage de Naples & Sicile. Les ſeigneurs du pays ne voulaient pas que ce royaume, devenu floriſſant en ſi peu de tems, fût une province ſoumiſe à l'Allemagne. Le ſang de ces gentilshommes Français, devenus par leur courage leurs rois & leurs compatriotes, leur était cher. Ils éliſent Tancrede, fils du prince Roger, & petit-fils de leur bon roi Roger. Ce prince Tancrede n'était pas né d'un mariage reconnu pour légitime. Mais combien de bâtards avaient hérité avant lui de plus grands royaumes! La volonté des peuples & l'élection paraiſſaient d'ailleurs le premier de tous les droits.

L'empereur traite avec les Génois pour avoir une flotte avec laquelle il aille diſputer la Pouille & la Sicile. Des marchands pouvaient ce que l'empereur ne pouvait pas par lui-même. Il confirme les privilèges des villes de Lombardie pour les mettre dans ſon parti. Il ménage le pape Céleſtin III; c'était un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, qui n'était pas prêtre. Il venait d'être élu.

Les cérémonies de l'introniſation des papes, étaient alors de les revêtir d'une chappe rouge dès qu'ils étaient nommés. On les conduiſait dans une chaire de pierre qui était percée, & qu'on appellait *ſtercorarium*; enſuite dans une chaire de

porphyre, ſur laquelle on leur donnait deux clefs, celle de l'égliſe de Latran, & celle du palais, origine des armes du pape : de-là dans une troiſiéme chaire, où on lui donnait une ceinture de ſoie, & une bourſe, dans laquelle il y avait douze pierres ſemblables à celles de l'éphod du grand prêtre des Juifs. On ne ſait pas quand tous ces uſages ont commencé. Ce fut ainſi que Céleſtin fut introniſé avant d'être prêtre.

L'empereur étant venu à Rome, le pape ſe fait ordonner prêtre la veille de Pâque, le lendemain ſe fait ſacrer évêque, le ſurlendemain ſacre l'empereur Henri VI, avec l'impératrice Conſtance.

Roger Hoved, Anglais, eſt le ſeul qui rapporte que le pape pouſſa d'un coup de pied la couronne dont on devait orner l'empereur, & que les cardinaux la releverent. Il prend cet accident pour une cérémonie. On a cru auſſi que c'était une marque d'un orgueil auſſi brutal que ridicule. Ou le pape était en enfance ; ou l'avanture n'eſt pas vraie.

L'empereur, pour ſe rendre le pape favorable dans ſon expédition de Naples & de Sicile, lui rend l'ancienne ville de Tuſculum. Le pape la rend au peuple romain, dont le gouvernement municipal ſubſiſtait toujours. Les Romains la détruiſent de fond en comble. Il ſemble qu'en cela les Romains euſſent pris l'eſprit deſtructeur des Goths & des Hérules habitués chez eux.

Cependant le vieux Céleſtin III, comme ſuzerain de Naples & de Sicile, craignant un vaſſal puiſſant qui ne voudrait pas être vaſſal, défend à l'empereur cette conquête ; défenſe non moins ridicule que le coup de pied à la couronne, puiſqu'il ne pouvait empêcher l'empereur de marcher à Naples.

Les maladies détruiſent toujours les troupes Allemandes dans les pays chauds & abondans. La moitié de l'armée impériale périt ſur le chemin de Naples.

Conſtance, femme de l'empereur, eſt livrée dans Salerne au roi Tancrede, qui la renvoie généreuſement à ſon époux.

1192.

L'empereur differe ſon entrepriſe ſur Naples & Sicile, & va à Vorms. Il fait un de ſes frères, Conrad, duc de Suabe. Il

donne à Philippe ſon autre frère, depuis empereur, le duché de Spolette, qu'il ôte à la maiſon des Guelfes.

Etabliſſement des chevaliers de l'ordre teutonique, deſtinés auparavant à ſervir les malades dans la Paleſtine, devenus depuis conquérans. La première maiſon qu'ils ont en Allemagne eſt bâtie à Coblentz.

Henri le lion renouvelle ſes prétentions & ſes guerres. Il ne pourſuit rien ſur la Saxe, rien ſur la Bavière, il ſe jette encor ſur le Holſtein, & perd tout ce qui lui reſtait d'ailleurs.

1193.

En ce tems le grand Saladin chaſſait tous les chrétiens de la Syrie. Richard, *cœur de lion*, roi d'Angleterre, après des exploits admirables & inutiles, s'en retourne comme les autres. Il était mal avec l'empereur, il était plus mal avec Léopold, duc d'Autriche pour une vaine querelle, ſur un prétendu point d'honneur qu'il avait eu avec Léopold dans les malheureuſes guerres d'Orient. Il paſſe par les terres du duc d'Autriche. Ce prince le fait mettre aux fers, contre les ſerments de tous les croiſés, contre les égards dûs à un roi, contre les loix de l'honneur & des nations.

Le duc d'Autriche livre ſon priſonnier à l'empereur. La reine Eléonore, femme de Richard, *cœur de lion*, ne pouvant venger ſon mari, offre ſa rançon. On prétend que cette rançon fut de cent cinquante mille marcs d'argent. Cela ferait environ deux millions d'écus d'Allemagne; & attendu la rareté de l'argent, & le prix des denrées, cette ſomme équivaudrait à quarante millions d'écus de ce tems-ci. Les hiſtoriens peut-être ont pris cent cinquante mille marques, *marcas*, pour cent cinquante mille marcs, demi-livres. Ces mépriſes ſont trop ordinaires. Quelle que fût la rançon, l'empereur Henri VI qui n'avait ſur Richard que le droit des brigands, la reçut avec autant de lâcheté, qu'il retenait Richard avec injuſtice. On dit encor qu'il le força à lui faire hommage du royaume d'Angleterre, hommage très vain. Richard eût été bien loin de mériter ſon ſurnom de *cœur de lion*, s'il eût conſenti à cette baſſeſſe.

Un évêque de Prague eſt fait duc ou roi de Bohême. Il achete ſon inveſtiture de Henri VI à prix d'argent.

Henri le lion, âgé de ſoixante & dix ans, marie ſon fils qui porte le titre de comte de Brunſvick, avec Agnès fille de Conrad, comte palatin, oncle de l'empereur. Agnès aimait le comte de Brunſvick : ce mariage auquel l'empereur conſent, le réconcilie avec le vieux duc qui meurt bientôt après, en laiſſant du moins le Brunſvick à ſes deſcendants.

1194.

Il eſt à croire que l'empereur Henri VI ne rançonnait les rois Richard & l'évêque de Bohême, que pour avoir de quoi conquérir Naples & Sicile. Tancrede ſon compétiteur meurt. Les peuples mettent à ſa place ſon fils Guillaume quoiqu'enfant : marque évidente que c'était moins Tancrede que la nation qui diſputait le trône de Naples à l'empereur.

Les Génois fourniſſent à Henri la flotte qu'ils lui ont promiſe ; les Piſans y ajoutent douze galères ; eux qui ne pourraient pas aujourd'hui fournir douze bateaux de pêcheurs. L'empereur avec ces forces fournies par des Italiens pour aſſervir l'Italie, ſe montre devant Naples, qui ſe rend ; & tandis qu'il fait aſſiéger en Sicile, Palerme & Catane, la veuve de Tancrede enfermée dans Salerne, capitule, & cède les deux royaumes, à condition que ſon fils Guillaume aura du moins la principauté de Tarente. Ainſi après cent ans que Robert & Roger avaient conquis la Sicile, ce fruit de tant de travaux des chevaliers Français, tombe dans les mains de la maiſon de Suabe.

Les Génois demandent à l'empereur l'exécution du traité qu'ils ont fait avec lui, la reſtitution ſtipulée de quelques terres, la confirmation de leurs privilèges en Sicile, accordés par leur roi Roger. Henri VI leur répond : *quand vous m'aurez fait voir que vous êtes libres, & que vous ne me deviez pas une flotte en qualité de vaſſaux, je vous tiendrai ce que je vous ai promis.* Alors joignant l'atrocité de la cruauté à l'ingratitude & à la perfidie, il fait exhumer le corps de Tancrede, & lui fait couper la tête par le bourreau. Il fait eunuque le jeune Guillaume fils de Tancrede, l'envoie priſonnier à Coire, où il lui fait crever les yeux. La reine ſa mère & ſes filles ſont conduites en Allemagne, & enfermées dans un couvent en Alſace. Henri fait

Digitized by Google

emporter une partie des tréſors amaſſés par les rois. Et les hommes ſouffrent à leur tête de tels hommes ! Et on les appelle les oints du Seigneur !

1195.

Henri de Brunſvick, fils du lion, obtient le Palatinat après la mort de ſon beau-père le palatin Conrad.

On publie une nouvelle croiſade à Vorms ; Henri VI promet d'aller combattre pour JESUS-CHRIST.

1196.

Le zèle des voyages d'outremer croiſſait par les malheurs, comme les religions s'affermiſſent par les martyres. Une ſœur du roi de France Philippe-Auguſte, veuve de Béla, roi de Hongrie, ſe met à la tête d'une partie de l'armée croiſée allemande, & va en Paleſtine eſſuyer le ſort de tous ceux qui l'ont précédée. Henri VI fait marcher une autre partie des croiſés en Italie, où elle lui devait être plus utile qu'à Jéruſalem.

1197.

C'eſt ici un des points les plus curieux & les plus intéreſſants de l'hiſtoire. La grande chronique belgique rapporte que non ſeulement Henri fit élire ſon fils (Fréderic II) encor au berceau, par cinquante-deux ſeigneurs ou évêques ; mais qu'il fit déclarer l'empire héréditaire, & qu'il ſtatua que Naples & Sicile ſeraient incorporés pour jamais à l'empire. Si Henri VI put faire ces loix, il les fit ſans doute ; & il était aſſez redouté pour ne pas trouver de contradiction. Il eſt certain que ſon épitaphe à Panorme, porte qu'il réunit la Sicile à l'empire. Mais les papes rendirent bientôt cette réunion inutile. Et à ſa mort il parut bien que le droit d'élection était toujours cher aux ſeigneurs d'Allemagne.

Cependant Henri VI paſſe à Naples par terre ; tous les ſeigneurs y étaient animés contre lui ; un ſoulévement général était à craindre ; il les dépouille de leurs fiefs, & les donne aux Allemands ou aux Italiens de ſon parti. Le déſeſpoir forme la conjuration que l'empereur voulait prévenir. Un comte

Digitized by Google

Jourdan, de la maiſon des princes Normands, ſe met à la tête des peuples. Il eſt livré à l'empereur, qui le fait périr par un ſupplice qu'on croirait imité des tyrans fabuleux de l'antiquité : on l'attache nu ſur une chaiſe de fer brûlante, on le couronne d'un cercle de fer enflammé qu'on lui attache avec des clous.

1198.

Alors l'empereur laiſſe partir le reſte de ſes Allemands croiſés ; ils abordent en Chypre. L'évêque de Vurtzbourg qui les conduit, donne la couronne de Chypre à Emeri de Luſignan, qui aimait mieux être vaſſal de l'empire Allemand, que de l'empire Grec.

Ce même Emeri de Luſignan, roi de Chypre, épouſe Iſabelle, fille du dernier roi de Jéruſalem ; & de-là vient le vain titre de roi de Chypre & de Jéruſalem, que pluſieurs ſouverains ſe ſont diſputés en Europe.

Les Allemands croiſés éprouverent des fortunes diverſes en Aſie. Pendant ce tems Henri VI reſte en Sicile avec peu de troupes. Sa ſécurité le perd ; on conſpire à Naples & en Sicile contre le tyran. Sa propre femme Conſtance eſt l'ame de la conjuration. On prend les armes de tous côtés ; Conſtance abandonne ſon cruel mari, & ſe met à la tête des conjurés. On tue tout ce qu'on trouve d'Allemands en Sicile. C'eſt le premier coup des vêpres ſiciliennes qui ſonnerent depuis ſous Charles de France. Henri eſt obligé de capituler avec ſa femme ; il meurt ; & on prétend que c'eſt d'un poiſon que cette princeſſe lui donna ; crime peut-être excuſable dans une femme qui vengeait ſa famille & ſa patrie, ſi l'empoiſonnement, & ſurtout l'empoiſonnement d'un mari, pouvait jamais être juſtifié.

PHILIPPE I,

VINGT-QUATRIÉME EMPEREUR.

1198.

D'Abord les ſeigneurs & les évêques aſſemblés dans Arnsberg en Thuringe, accordent l'adminiſtration de l'Allemagne à Philippe, duc de Suabe, oncle de Fréderic II, mineur, reconnu déja roi des Romains. Ainſi le véritable empereur était Fréderic II. Mais d'autres ſeigneurs indignés de voir un empire électif devenu héréditaire, choiſiſſent à Cologne un autre roi; & ils éliſent le moins puiſſant pour être plus puiſſans ſous ſon nom. Ce prétendu roi ou empereur, nommé Berthold, duc d'une petite partie de la Suiſſe, renonce bientôt à un vain honneur qu'il ne peut ſoutenir. Alors l'aſſemblée de Cologne élit le duc de Brunſvick, Othon, fils de Henri le lion. Les électeurs étaient le duc de Lorraine, un comte de Kuke, l'archevêque de Cologne, les évêques de Minden, de Paderborn, l'abbé de Corbie, & deux autres abbés moines bénédictins.

Philippe veut être auſſi nommé empereur; il eſt élu à Erfort; voilà quatre empereurs en une année, & aucun ne l'eſt véritablement.

Othon de Brunſvick était en Angleterre : & le roi d'Angleterre Richard ſi indignement traité par Henri VI, & juſte ennemi de la maiſon de Suabe, prenait le parti de Brunſvick. Par conſéquent le roi de France Philippe-Auguſte eſt pour l'autre empereur Philippe.

C'était encor une occaſion pour les villes d'Italie de ſecouer le joug allemand. Elles devenaient tous les jours plus puiſſantes. Mais cette puiſſance même les diviſait. Les unes tenaient pour Othon de Brunſvick, les autres pour Philippe de Suabe. Le pape Innocent III reſtait neutre entre les compétiteurs. L'Allemagne ſouffre tous les fléaux d'une guerre civile.

1199. 1200.

Dans ces troubles inteſtins de l'Allemagne, on ne voit que changements de parti, accords faits & rompus, faibleſſe de

tous les côtés. Et cependant l'Allemagne s'appelle toujours l'empire romain.

L'impératrice Conſtance reſtait en Sicile avec le prince Fréderic ſon fils : elle y était paiſible, elle y était régente : & rien ne prouvait mieux que c'était elle qui avait conſpiré contre ſon mari Henri VI. Elle retenait ſous l'obéiſſance du fils ceux qu'elle avait ſoulevés contre le père. Naples & Sicile aimaient dans le jeune Fréderic le fils de Conſtance, & le ſang de leurs rois. Ils ne regardaient pas même ce Fréderic II comme le fils de Henri VI ; & il y a très grande apparence qu'il ne l'était pas, puiſque ſa mère en demandant pour lui l'inveſtiture de Naples & de Sicile au pape Céleſtin III, avait été obligée de jurer que Henri VI était ſon père.

Le fameux pape Innocent III, fils d'un comte de Segni, étant monté ſur le ſiége de Rome, il faut une nouvelle inveſtiture. Ici commence une querelle ſingulière qui dure encor depuis plus de cinq cents années.

On a vu ces chevaliers de Normandie devenus princes & rois dans Naples & Sicile, relevant d'abord des empereurs, faire enſuite hommage aux papes. Lorſque Roger encor comte de Sicile, donnait de nouvelles loix à cette iſle, qu'il enlevait à la fois aux mahométans & aux grecs, lorſqu'il rendait tant d'égliſes à la communion romaine ; le pape Urbain II lui accorda ſolemnellement le pouvoir des légats *à latere*, & des légats nés du St. Siége. Ces légats jugeaient en dernier reſſort toutes les cauſes eccléſiaſtiques, conféraient les bénéfices, levaient des décimes. Depuis ce tems les rois de Sicile étaient en effet légats, vicaires du St. Siége dans ce royaume, & vraiement papes chez eux. Ils avaient véritablement les deux glaives. Ce privilège unique que tant de rois auraient pu s'arroger, n'était connu qu'en Sicile. Les ſucceſſeurs du pape Urbain II avaient confirmé cette prérogative ſoit de gré, ſoit de force. Céleſtin III ne l'avait pas conteſtée. Innocent III s'y oppoſa, traita la légation des rois en Sicile de ſubreptice, exigea que Conſtance y renonçât pour ſon fils, & qu'elle fît un hommage lige pur & ſimple de la Sicile.

Conſtance meurt avant d'obéir, & laiſſe au pape la tutelle du roi & du royaume.

1201.

1201.

Innocent III ne reconnaît point l'empereur Philippe, il reconnaît Othon; & lui écrit : *par l'autorité de* DIEU *à nous donnée, nous vous recevons roi des Romains, & nous ordonnons qu'on vous obéiſſe;* & après les préliminaires ordinaires *nous vous donnerons la couronne impériale.*

Le roi de France Philippe-Auguſte, partiſan de Philippe de Suabe, & ennemi d'Othon, écrit au pape en faveur de Philippe. Innocent III lui répond; *il faut que Philippe perde l'empire, ou que je perde le pontificat.*

1202.

Innocent III publie une nouvelle croiſade. Les Allemands n'y ont point de part. C'eſt dans cette croiſade que les chrétiens d'Occident prennent Conſtantinople, au lieu de ſecourir la Terre-ſainte. C'eſt elle qui étend le pouvoir & les domaines de Veniſe.

1203.

L'Allemagne s'affaiblit du côté du Nord dans ces troubles. Les Danois s'emparent de la Vandalie; c'eſt une partie de la Pruſſe & de la Poméranie. Il eſt difficile d'en marquer les limites. Y en avait-il alors dans ces pays barbares? Le Holſtein annexé du Dannemarck, ne reconnaît plus alors l'empire.

1204.

Le duc de Brabant reconnaît Philippe pour empereur, & fait hommage.

1205.

Pluſieurs ſeigneurs ſuivent cet exemple. Philippe eſt ſacré à Aix par l'archevêque de Cologne. La guerre civile continue en Allemagne.

1206.

Othon battu par Philippe auprès de Cologne, ſe réfugie en Angleterre. Alors le pape conſent à l'abandonner : il promet

à Philippe de lever l'excommunication encourue par tout prince qui ſe dit empereur ſans la permiſſion du St. Siége. Il le reconnaîtra pour empereur légitime, s'il veut marier ſa ſœur à un neveu de ſa ſainteté, en donnant pour dot le duché de Spolette, la Toſcane, la marche d'Ancone. Voilà des propoſitions bien étranges; la marche d'Ancone appartenait de droit au St. Siége. Philippe refuſe le pape, & aime mieux être excommunié que de donner une telle dot. Cependant en rendant un archevêque de Cologne qu'il retenait priſonnier, il a ſon abſolution, & ne fait point le mariage.

1207.

Othon revient d'Angleterre en Allemagne. Il y paraît ſans partiſans. Il faut bien pourtant qu'il en eût de ſecrets, puiſqu'il revenait.

1208.

Le comte Othon qui était palatin dans la Bavière, aſſaſſine l'empereur Philippe à Bamberg, & ſe ſauve aiſément.

OTHON IV.

VINGT-CINQUIÉME EMPEREUR.

OThon, pour s'affermir & pour réunir les partis, épouſe Béatrix, fille de l'empereur aſſaſſiné.

Béatrix demande à Francfort vengeance de la mort de ſon père. La diete met l'aſſaſſin au ban de l'empire. Le comte Papenheim fit plus, il aſſaſſina quelque tems après l'aſſaſſin de l'empereur.

1209.

Othon IV, pour s'affermir mieux, confirme aux villes d'Italie tous leurs droits, & reconnaît ceux que les papes s'attribuent. Il écrit à Innocen III, *Nous vous rendrons l'obéiſſance que nos prédéceſſeurs ont rendue aux vôtres.* Il le laiſſe en poſſeſſion des terres que le pontife a déja recouvrées, comme

Viterbe, Orviete, Pérouſe. Il lui abandonne la ſupériorité territoriale, c'eſt-à-dire le domaine ſuprême, le droit de mouvance ſur Naples & Sicile.

1210.

On ne peut paraître plus d'accord; mais à peine eſt-il couronné à Rome, qu'il fait la guerre au pape pour ces mêmes villes.

Il avait laiſſé au pape la ſuzeraineté & la garde de Naples & Sicile; il va s'emparer de la Pouille, héritage du jeune Fréderic roi des Romains, qu'on dépouillait à la fois de l'empire & de l'héritage de ſa mère.

1211.

Innocent III ne peut qu'excommunier Othon. Une excommunication n'eſt rien contre un prince affermi: c'eſt beaucoup contre un prince qui a des ennemis.

Les ducs de Bavière, celui d'Autriche, le landgrave de Thuringe, veulent le détrôner. L'archevêque de Mayence l'excommunie, & tout le parti reconnaît le jeune Fréderic II.

L'Allemagne eſt encor diviſée. Othon prêt de perdre l'Allemagne pour avoir voulu ravir la Pouille, repaſſe les Alpes.

1212.

L'empereur Othon aſſemble ſes partiſans à Nuremberg. Le jeune Fréderic paſſe les Alpes après lui: il s'empare de l'Alſace, dont les ſeigneurs ſe déclarent en ſa faveur. Il met dans ſon parti Ferri, duc de Lorraine. L'Allemagne eſt d'un bout à l'autre le théatre de la guerre civile.

1213.

Fréderic II reçoit enfin de l'archevêque de Mayence la couronne à Aix-la-Chapelle.

Cependant Othon ſe ſoutient, & il regagne preſque tout, lorſqu'il était prêt de tout perdre.

Il était toujours protégé par l'Angleterre. Son concurrent Fréderic II l'était par la France. Othon fortifie ſon parti en épouſant la fille du duc de Brabant, après la mort de ſa

femme Béatrix. Le roi d'Angleterre Jean lui donne de l'argent pour attaquer le roi de France. Ce Jean n'était pas encor Jean *ſans terre;* mais il était deſtiné à l'être & à devenir comme Othon, très malheureux.

1214.

Il paraît ſingulier qu'Othon qui un an auparavant avait de la peine à ſe défendre en Allemagne, puiſſe faire la guerre à préſent à Philippe-Auguſte. Mais il était ſuivi du duc de Brabant, du duc de Limbourg, du duc de Lorraine, du comte de Hollande, de tous les ſeigneurs de ces pays, & du comte de Flandre, que le roi d'Angleterre avait gagnés. C'eſt toujours un problême, ſi les comtes de Flandre, qui alors faiſaient toujours hommage à la France, étaient regardés comme vaſſaux de l'empire malgré cet hommage.

Othon marche vers Valenciennes avec une armée de plus de cent vingt mille combattants, tandis que Fréderic II caché vers la Suiſſe, attendait l'iſſue de cette grande entrepriſe. Philippe-Auguſte était preſſé entre l'empereur & le roi d'Angleterre.

BATAILLE FAMEUSE DE BOVINES.

L'empereur Othon la perdit. On tua, dit-on, trente mille Allemands, nombre probablement exagéré. L'uſage était alors de charger de chaînes les priſonniers. Le comte de Flandre & le comte de Boulogne, furent menés à Paris les fers aux pieds & aux mains. C'était une coutume barbare établie. Le roi Richard d'Angleterre, *cœur de lion*, diſait lui-même, qu'étant arrêté en Allemagne contre le droit des gens, *on l'avait chargé de fers auſſi peſants qu'il avait pu les porter.*

Au reſte, on ne voit pas que le roi de France fît aucune conquête du côté de l'Allemagne après ſa victoire de Bovines: mais il en eut bien plus d'autorité ſur ſes vaſſaux.

Philippe-Auguſte envoie à Fréderic en Suiſſe, où il était retiré, le char impérial qui portait l'aigle allemande; c'était un trophée & un gage de l'empire.

FRÉDERIC II,

VINGT-SIXIÉME EMPEREUR.

OThon vaincu, abandonné de tout le monde, ſe retire à Brunſvick, où on le laiſſe en paix parce qu'il n'eſt plus à craindre. Il n'eſt pas dépoſſédé, mais il eſt oublié. On dit qu'il devient dévot : reſſource des malheureux & paſſion des eſprits faibles. Sa pénitence était, à ce qu'on prétend, de ſe faire fouler aux pieds par ſes valets de cuiſine, comme ſi les coups de pied d'un marmiton expiaient les fautes des princes. Mais doit-on croire ces inepties écrites par des moines ?

1215.

Fréderic II, empereur par la victoire de Bovines, ſe fait partout reconnaître.

Pendant les troubles de l'Allemagne, on a vu que les Danois avaient conquis beaucoup de terres vers l'Elbe, au nord & à l'orient. Fréderic II commença par abandonner ces terres par un traité. Hambourg s'y trouvait compriſe. Mais comme à la première occaſion on revient contre un traité onéreux, il profite d'une petite guerre que le nouveau comte palatin du Rhin frère d'Othon, faiſait aux Danois ; il reçoit Hambourg ſous ſa protection ; il la rend enſuite : honteux commencement d'un règne illuſtre.

Second couronnement de l'empereur à Aix-la-Chapelle. Il dépoſſede le comte palatin, & le Palatinat retourne à la maiſon de Baviere-Vitelsbach.

Nouvelle croiſade. L'empereur prend la croix : il falait qu'il doutât encor de ſa puiſſance, puiſqu'il promet au pape Innocent III, de ne point réunir Naples & Sicile à l'empire, & de les donner à ſon fils dès qu'il aura été ſacré à Rome.

1216.

Fréderic II reſte en Allemagne avec ſa croix, & a plus de deſſeins ſur l'Italie que ſur la Paleſtine. Il diſait hautement que la vraie terre de promiſſion était Naples & Sicile, & non pas

les déſerts & les cavernes de Judée. La croiſade eſt en vain prêchée à tous les rois. Il n'y a cette fois qu'André II, roi des Hongrais, qui parte. Ce peuple qui à peine était chrétien, prend la croix contre les muſulmans qu'on nomme infidèles.

1217.

Les Allemands croiſés n'en partent pas moins, ſous divers chefs, par terre & par mer. La flotte des Pays-Bas, arrêtée par les vents contraires, fournit encor aux croiſés l'occaſion d'employer utilement leurs armes vers l'Eſpagne. Ils ſe joignent aux Portugais, & battent les Maures. On pouvait pourſuivre cette victoire, & délivrer enfin l'Eſpagne entière : le pape Honorius III, ſucceſſeur d'Innocent, ne veut pas le permettre. Les papes commandaient aux croiſés comme aux milices de DIEU ; mais ils ne pouvaient que les envoyer en Orient. On ne gouverne les hommes que ſuivant leurs préjugés ; & ces ſoldats des papes n'euſſent point obéi ailleurs.

1218.

Fréderic II avait grande raiſon de n'être point du voyage. Les villes d'Italie, & ſurtout Milan, refuſaient de reconnaître un ſouverain, qui maître de l'Allemagne & de Naples, pouvait aſſervir toute l'Italie. Elles tenaient encor le parti d'Othon IV, qui vivait obſcurément dans un coin de l'Allemagne. Le reconnaître pour empereur, c'était en effet être entiérement libres.

Othon meurt auprès de Brunſvick ; & la Lombardie n'a plus de prétexte.

1219.

Grande diete à Francfort, où Fréderic II fait élire roi des Romains ſon fils Henri, âgé de neuf ans, né de Conſtance d'Aragon. Toutes ces dietes ſe tenaient en plein champ, comme aujourd'hui encor en Pologne.

L'empereur renonce au droit de la jouiſſance du mobilier des évêques défunts, & des revenus pendant la vacance. C'eſt ce qu'en France on appelle la régale. Il renonce au droit de juriſdiction dans les villes épiſcopales où l'empereur ſe trouvera,

ſans y tenir ſa cour. Preſque tous les premiers actes de ce prince ſont des renonciations.

1220.

Il va en Italie chercher cet empire que Fréderic Barberouſſe n'avait pu ſaiſir. Milan d'abord lui ferme ſes portes comme à un petit-fils de Barberouſſe, dont les Milanais déteſtaient la mémoire. Il ſouffre cet affront, & va ſe faire couronner à Rome. Honorius III exige d'abord que l'empereur lui confirme la poſſeſſion où il eſt de pluſieurs terres de la comteſſe Mathilde. Fréderic y ajoute encor le territoire de Fondi. Le pape veut qu'il renouvelle le ſerment d'aller à la Terre-ſainte, & l'empereur fait ce ſerment. Après quoi il eſt couronné avec toutes les cérémonies humbles ou humiliantes de ſes prédéceſſeurs. Il ſignale encor ſon couronnement par des édits ſanglants contre les hérétiques. Ce n'eſt pas qu'on en connût alors en Allemagne, où régnait l'ignorance avec le courage & le trouble. Mais l'inquiſition venait d'être établie à l'occaſion des Albigeois; & l'empereur, pour plaire au pape, fit ces édits cruels, par leſquels les enfants des hérétiques ſont exclus de la ſucceſſion de leurs pères.

Ces loix confirmées par le pape, étaient viſiblement dictées pour juſtifier le raviſſement des biens ôtés par l'égliſe & par les armes à la maiſon de Toulouſe dans la guerre des Albigeois. Les comtes de Toulouſe avaient beaucoup de fiefs de l'empire. Fréderic voulait donc abſolument complaire au pape. De telles loix n'étaient ni de ſon âge, ni de ſon caractère. Auraient-elles été de ſon chancelier Pierre Deſvignes, tant accuſé d'avoir fait le prétendu livre des *Trois impoſteurs*, ou du moins d'avoir eu des ſentiments que le titre du livre ſuppoſe?

1221. 1222. 1223. 1224.

Dans ces années, Fréderic II fait des choſes plus dignes de mémoire. Il embellit Naples, il l'agrandit, il la fait la métropole du royaume, & elle devient bientôt la ville la plus peuplée de l'Italie. Il y avait encor beaucoup de Sarraſins en Sicile, & ſouvent ils prenaient les armes; il les tranſporte à Lucera dans la Pouille. C'eſt ce qui donna à cette ville le nom *de*

Lucera ou Nocera de pagani : car on désignait du nom de païens les Sarrasins & les Turcs, soit excès d'ignorance, soit excès de haine; & ces peuples en voyant nos croix & nos images, nous appellaient idolâtres.

L'académie ou l'université de Naples est établie & florissante. On y enseigne les loix; & peu-à-peu les loix lombardes céderent au droit romain.

Il paraît que le dessein de Fréderic II était de rester dans l'Italie. On s'attache au pays où l'on est né, & qu'on embellit; & ce pays était le plus beau de l'Europe. Il passe quinze ans sans aller en Allemagne. Pourquoi eût-il tant flatté les papes, tant ménagé les villes d'Italie, s'il n'avait conçu l'idée d'établir enfin à Rome le siége de l'empire? N'était-ce pas le seul moyen de sortir de cette situation équivoque où étaient les empereurs? Situation devenue encor plus embarrassante depuis que l'empereur était à la fois roi de Naples & vassal du St. Siége, & depuis qu'il avait promis de séparer Naples & Sicile de l'empire? Tout ce chaos eût été enfin débrouillé si l'empereur eût été le maître de l'Italie. Mais la destinée en ordonna autrement.

Il paraît aussi que le grand dessein du pape était de se débarrasser de Fréderic, & de l'envoyer dans la Terre-sainte. Pour y réussir, il lui avait fait épouser après la mort de Constance d'Aragon, une des héritieres prétendues du royaume de Jérusalem, perdu depuis longtems. Jean de Brienne qui prenait ce vain titre de roi de Jérusalem, fondé sur la prétentoin de sa mère, donna sa fille Jolanda ou Violanta à Fréderic, avec Jérusalem pour dot, c'est-à-dire avec presque rien. Et Fréderic l'épousa parce que le pape le voulait, & qu'elle était belle. Les rois de Sicile ont toujours pris le titre de roi de Jérusalem depuis ce tems-là. Fréderic ne s'empressait pas d'aller conquérir la dot de sa femme, qui ne consistait que dans des prétentions sur un peu de terrain maritime resté encor aux chrétiens dans la Syrie.

1225.

Pendant les années précédentes & dans les suivantes, le jeune Henri fils de l'empereur est toujours en Allemagne. Une grande révolution arrive en Dannemarck & dans toutes les provinces

provinces qui bordent la mer Baltique. Le roi Danois Valdemar s'était emparé de ces provinces, où habitaient les Slaves occidentaux, les Vandales; de Hambourg à Dantzick, & de Dantzick à Revel, tout reconnaiſſait Valdemar.

Un comte de Shverin dans le Melkelbourg, devenu vaſſal de ce roi, forme le deſſein d'enlever Valdemar & le prince héréditaire ſon fils. Il l'exécute dans une partie de chaſſe le 23 Mai 1223.

Le roi de Dannemarck priſonnier, implore Honorius III. Ce pape ordonne au comte de Shverin & aux autres ſeigneurs Allemands qui étaient de l'entrepriſe, de remettre en liberté le roi & ſon fils. Les papes prétendaient avoir donné la couronne de Dannemarck, comme celles de Hongrie, de Pologne, de Bohême. Les empereurs prétendaient auſſi les avoir données. Les papes & les céſars qui n'étaient pas maîtres dans Rome, ſe diſputaient toujours le droit de faire des rois au bout de l'Europe. On n'eut aucun égard aux ordres d'Honorius. Les chevaliers de l'ordre teutonique ſe joignent à l'évêque de Riga en Livonie, & ſe rendent maîtres d'une partie des côtes de la mer Baltique.

Lubeck, Hambourg, reprennent leur liberté & leurs droits. Valdemar & ſon fils, dépouillés de preſque tout ce qu'ils avaient dans ces pays, ne ſont mis en liberté qu'en payant une groſſe rançon.

On voit ici une nouvelle puiſſance s'établir inſenſiblement. C'eſt cet ordre teutonique; il a déja un grand-maître, il a des fiefs en Allemagne, & il conquiert des terres vers la mer Baltique.

1226.

Ce grand-maître de l'ordre teutonique ſollicite en Allemagne de nouveaux ſecours pour la Paleſtine. Le pape Honorius preſſe en Italie l'empereur d'en ſortir au plus vîte & d'aller accomplir ſon vœu en Syrie. Il faut obſerver qu'alors il y avait une trêve de neuf ans entre le ſultan d'Egypte & les croiſés. Fréderic II n'avait donc point de vœu à remplir. Il promet d'entretenir des chevaliers en Paleſtine, & n'eſt point excommunié. Il devait s'établir en Lombardie & enſuite à Rome,

plutôt qu'à Jéruſalem. Les villes lombardes avaient eu le tems de s'aſſocier ; on leur donnait le titre de villes confédérées ; Milan & Bologne étaient à la tête ; on ne les regardait plus comme ſujettes, mais comme vaſſales de l'empire. Fréderic II voulait au moins les attacher à lui : & cela était difficile. Il indique une diete à Crémone, & y appelle tous les ſeigneurs Italiens & Allemands.

Le pape qui craint que l'empereur ne prenne trop d'autorité dans cette diete, lui ſuſcite des affaires à Naples. Il nomme à cinq évêchés vacants dans ce royaume ſans conſulter Fréderic ; il empêche pluſieurs villes, pluſieurs ſeigneurs, de venir à l'aſſemblée de Crémone ; il ſoutient les droits des villes aſſociées, & ſe rend le défenſeur de la liberté italique.

1227.

Beau triomphe du pape Honorius III. L'empereur ayant mis Milan au ban de l'empire, ayant transféré à Naples l'univerſité de Bologne, prend le pape pour juge. Toutes les villes ſe ſoumettent à ſa déciſion. Le pape, arbitre entre l'empereur & l'Italie, donne ſon arrêt. *Nous ordonnons*, dit-il, *que l'empereur oublie ſon reſſentiment contre toutes les villes, & nous ordonnons que les villes fourniſſent & entretiennent quatre cents chevaliers pour le ſecours de la Terre-ſainte pendant deux ans.* C'était parler dignement à la fois en ſouverain & en pontife.

Ayant ainſi jugé l'Italie & l'empereur, il juge Valdemar, roi de Danemarck, qui avait fait ſerment de payer aux ſeigneurs Allemands le reſte de ſa rançon, & de ne jamais reprendre ce qu'il avait cédé. Le pape le releve d'un ſerment fait en priſon & par force. Valdemar rentre dans le Holſtein, mais il eſt battu. Le ſeigneur de Lunebourg & de Brunſvick ſon neveu, qui combat pour lui, eſt fait priſonnier. Il n'eſt élargi qu'en cédant quelques terres. Toutes ces expéditions ſont toujours des guerres civiles. L'Allemagne alors eſt quelque tems tranquille.

1228.

Honorius III étant mort, & Grégoire IX frère d'Innocent III lui ayant ſuccédé, la politique du pontificat fut la même :

mais l'humeur du nouveau pontife fut plus altière : il preſſe la croiſade & le départ tant promis de Fréderic II : il falait envoyer ce prince à Jéruſalem pour l'empêcher d'aller à Rome. L'eſprit du tems faiſait regarder le vœu de ce prince comme un devoir inviolable. Sur le premier délai de l'empereur, le pape l'excommunie. Fréderic diſſimule encor ſon reſſentiment; il s'excuſe, il prépare ſa flotte, & exige de chaque fief de Naples & de Sicile huit onces d'or pour ſon voyage. Les eccléſiaſtiques même lui fourniſſent de l'argent, malgré la défenſe du Pape. Enfin il s'embarque à Brindiſi, mais ſans avoir fait lever ſon excommunication.

1229.

Que fait Grégoire IX pendant que l'empereur va vers la Terre-ſainte ? Il profite de la négligence de ce prince à ſe faire abſoudre, ou plutôt du mépris qu'il a fait de l'excommunication ; & il ſe ligue avec les Milanais & les autres villes confédérées, pour lui ravir le royaume de Naples dont on craignait tant l'incorporation avec l'empire.

Renaud, duc de Spolette & vicaire du royaume, prend au pape la marche d'Ancone. Alors le pape fait prêcher une croiſade en Italie contre ce même Fréderic II qu'il avait envoyé à la croiſade de la Terre-ſainte.

Il envoie un ordre au patriarche titulaire de Jéruſalem qui réſidait à Ptolémaïs, de ne point reconnoître l'empereur.

Fréderic diſſimulant encor, conclut avec le ſoudan d'Egypte Melecſala, que nous appellons Mélédin, maître de la Syrie, un traité par lequel il paraît que l'objet de la croiſade eſt rempli. Le ſultan lui cede Jéruſalem, avec quelques petites villes maritimes dont les chrétiens étaient encor en poſſeſſion. Mais c'eſt à condition qu'il ne réſidera pas à Jéruſalem, que les moſquées bâties dans les ſaints lieux ſubſiſteront, qu'il y aura toujours un émir dans la ville. Fréderic paſſa pour s'être entendu avec le ſoudan afin de tromper le pape. Il va à Jéruſalem avec une très petite eſcorte, il s'y couronne lui-même ; aucun prélat ne voulut couronner un excommunié. Il retourne bientôt au royaume de Naples qui exigeait ſa préſence.

1230.

Il trouve dans le territoire de Capoue ſon beau-père Jean de Brienne à la tête de la croiſade papale.

Les croiſés du pape qu'on appellait *Guelfes*, portaient le ſigne des deux clefs ſur l'épaule. Les croiſés de l'empereur qu'on appellait *Gibelins*, portaient la croix. Les clefs s'enfuirent devant la croix.

Tout était en combuſtion en Italie. On avait beſoin de la paix; on la fait le 23 Juillet à San Germano. L'empereur n'y gagne que l'abſolution. Il conſent que déſormais les bénéfices ſe donnent par élection en Sicile; qu'aucun clerc dans ſes deux royaumes ne puiſſe être traduit devant un juge laique; que tous les biens eccléſiaſtiques ſoient exempts d'impôts; & enfin il donne de l'argent au pape.

1231.

Il paraît juſqu'ici que ce Fréderic II, qu'on a peint comme le plus dangereux des hommes, était le plus patient; mais on prétend que ſon fils était déja prêt à ſe révolter en Allemagne, & c'eſt ce qui rendait le pere ſi facile en Italie.

1232. 1233. 1234.

Il eſt clair que l'empereur ne reſtait ſi longtems en Italie que dans le deſſein d'y fonder un véritable empire Romain. Maître de Naples & de Sicile, s'il eût pris ſur la Lombardie l'autorité des Othons, il était le maître de Rome. C'eſt-là ſon véritable crime aux yeux des papes; & ces papes qui le pourſuivirent d'une manière violente, étaient toujours regardés d'une partie de l'Italie comme les ſoutiens de la nation. Le parti des Guelfes était celui de la liberté. Il eût falu dans ces circonſtances à Fréderic des tréſors, & une grande armée bien diſciplinée & toujours ſur pied. C'eſt ce qu'il n'eut jamais. Othon IV, bien moins puiſſant que lui, avait eu contre le roi de France une armée de près de cent trente mille hommes. Mais il ne la ſoudoya pas, & c'était un effort paſſager de vaſſaux & d'alliés réunis pour un moment.

Fréderic pouvait faire marcher ſes vaſſaux d'Allemagne en

Italie. On prétend que le pape Grégoire IX prévint ce coup en ſoulevant le roi des Romains Henri contre ſon père ; ainſi que Grégoire VII, Urbain II & Paſcal II avaient armé les enfants de Henri IV.

Le roi des Romains met d'abord dans ſon parti pluſieurs villes le long du Rhin & du Danube. Le duc d'Autriche ſe déclare en ſa faveur. Milan, Bologne, & d'autres villes d'Italie entrent dans ce parti contre l'empereur.

1235.

Fréderic II retourne enfin en Allemagne après quinze ans d'abſence. Le marquis de Bade défait les révoltés. Le jeune Henri vient ſe jeter aux genoux de ſon père à la grande diete de Mayence. C'eſt dans ces dietes célèbres, dans ces parlements de princes, préſidés par les empereurs en perſonne, que ſe traitent toujours les plus importantes affaires de l'Europe avec la plus grande ſolemnité. L'empereur dans cette mémorable diete de Mayence dépoſe ſon fils Henri, roi des Romains, & craignant le ſort du faible Louis nommé le débonnaire, & du courageux & trop facile Henri IV, il condamne ſon fils rebelle à une priſon perpétuelle. Il aſſure dans cette diete le duché de Brunſvick à la maiſon Guelfe qui le poſſede encor. Il reçoit ſolemnellement le droit canon publié par Grégoire IX, & il fait publier pour la première fois des décrets de l'empire en langue allemande, quoiqu'il n'aimât pas cette langue & qu'il cultivât la romance, à laquelle ſuccéda l'Italienne.

1236.

Il charge le roi de Bohême, le duc de Baviere, & quelques évêques ennemis du duc d'Autriche, de faire la guerre à ce duc, comme vaſſaux de l'empire, qui en ſoutiennent les droits contre des rebelles.

Il repaſſe en Lombardie, mais avec peu de troupes, & par conſéquent n'y peut faire aucune expédition utile. Quelques villes, comme Vicence & Vérone, miſes au pillage, le rendent plus odieux aux Guelfes ſans le rendre plus puiſſant.

Digitized by Google

1237.

Il vient dans l'Autriche défendue par les Hongrois. Il la ſubjugue ; & fonde une univerſité à Vienne. Cependant les papes ont toujours prétendu qu'il n'appartenait qu'à eux d'ériger des univerſités, ſur quoi on leur a appliqué cet ancien mot d'une farce italienne, *parce que tu ſais lire & écrire, tu te crois plus ſavant que moi.*

Il confirme les privilèges de quelques villes impériales, comme de Ratisbonne & de Strasbourg ; fait reconnaître ſon fils Conrad roi des Romains, à la place de Henri ; & enfin après ces ſuccès en Allemagne, il ſe croit aſſez fort pour remplir ſon grand projet de ſubjuguer l'Italie. Il y revole, prend Mantoue, défait l'armée des confédérés.

Le pape qui le voyait alors marcher à grands pas à l'exécution de ſon grand deſſein, fait une diverſion par les affaires eccléſiaſtiques ; & ſous prétexte que l'empereur faiſait juger par des cours laïques les crimes des clercs, il excite toute l'égliſe contre lui ; l'égliſe excite les peuples.

1238. 1239.

Fréderic II avait un bâtard nommé *Enzius*, qu'il avait fait roi de Sardaigne ; autre prétexte pour le pontife qui prétendait que la Sardaigne relevait du St. Siége.

Ce pape était toujours Grégoire IX. Les différents noms des papes ne changent jamais rien aux affaires ; c'eſt toujours la même querelle & le même eſprit. Grégoire IX excommunie ſolemnellement l'empereur deux fois pendant la ſemaine de la paſſion. Ils écrivent violemment l'un contre l'autre. Le pape accuſe l'empereur de ſoutenir que le monde a été trompé par trois impoſteurs, *Moïſe*, JESUS-CHRIST & *Mahomet*. Fréderic appelle Grégoire *Ante-Chriſt*, *Balaam*, & *prince des ténebres*. Peut-être le pape accuſa fauſſement l'empereur, qui de ſon côté calomnia le pape. C'eſt de cette querelle que naquit ce préjugé qui dure encor, que Fréderic compoſa, ou fit compoſer en latin le livre des *Trois impoſteurs* : on n'avait pas alors aſſez de ſcience & de critique pour faire un tel ouvrage. Nous ayons depuis peu quelques mauvaiſes brochures ſur le même

ſujet, mais perſonne n'a été aſſez ſot pour les imputer à Fréderic II, ni à ſon chancelier Deſvignes.

La patience de l'empereur était enfin pouſſée à bout, & il ſe croyait puiſſant. Les dominicains & les franciſcains, milices ſpirituelles du pape nouvellement établies, ſont chaſſés de Naples & de Sicile. Les bénédictins du Mont-Caſſin ſont chaſſés auſſi, & on n'en laiſſe que huit pour faire l'office. On défend ſous peine de mort dans les deux royaumes de recevoir des lettres du pape.

Tout cela anime davantage les factions des Guelfes & des Gibelins. Veniſe & Gènes s'uniſſent aux villes de Lombardie. L'empereur marche contre elles. Il eſt défait par les Milanais. C'eſt la troiſieme victoire ſignalée, dans laquelle les Milanais ſoutiennent leur liberté contre les empereurs.

1240.

Il n'y a plus alors à négocier, comme l'empereur avait toujours fait. Il augmente ſes troupes, & marche à Rome, où il y avait un grand parti de Gibelins.

Grégoire IX fait expoſer les têtes de St. Pierre & de St. Paul. Où les avait-on priſes? Il harangue le peuple en leur nom, échauffe tous les eſprits, & profite de ce moment d'enthouſiaſme pour faire une croiſade contre Fréderic.

Ce prince ne pouvant entrer dans Rome, va ravager le Bénéventin. Tel était le pouvoir des papes dans l'Europe; & le ſeul nom de croiſade était devenu ſi ſacré, que le pape obtient le vingtiéme des revenus eccléſiaſtiques en France, & le cinquiéme en Angleterre pour ſa croiſade contre l'empereur.

Il offre par ſes légats la couronne impériale à Robert d'Artois, frère de St. Louis. Il eſt dit dans ſa lettre au roi & au baronnage de France: *nous avons condamné Fréderic ſoi-diſant empereur, & lui avons ôté l'empire. Nous avons élu en ſa place le prince Robert frère du roi: nous le ſoutiendrons de toutes nos forces, & par toutes ſortes de moyens.*

Cette offre indiſcrete fut refuſée. Quelques hiſtoriens diſent, en citant mal *Matthieu Pâris*, que les barons de France répondirent, qu'il ſuffiſait à Robert d'Artois d'être frère d'un roi qui était au-deſſus de l'empereur. Ils prétendent même que les

ambaſſadeurs de St. Louis auprès de Fréderic, lui dirent la même choſe dans les mêmes termes. Il n'eſt nullement vraiſemblable qu'on ait répondu une groſſiéreté ſi indécente, ſi peu fondée, & ſi inutile.

La réponſe des barons de France que Matthieu Pâris rapporte, n'a pas plus de vraiſemblance. Les premiers de ces barons étaient tous les évêques du Royaume. Or, il eſt bien difficile que tous les barons & tous les évêques du tems de St. Louis aient répondu au pape : *tantum relligionis in papa non invenimus, qui eum debuit promoviſſe, & DEO militantem protexiſſe, eum conatus eſt abſentem confundere & nequiter ſupplantare.* « Nous ne trouvons pas tant de religion dans le pape » que dans Fréderic II; dans ce pape qui devait ſecourir un » empereur combattant pour DIEU, & qui profite de ſon » abſence pour l'opprimer & le ſupplanter méchamment. »

Pour peu qu'un lecteur ait de bon ſens, il verra bien qu'une nation en corps ne peut faire une réponſe inſultante au pape qui offre l'empire à cette nation. Comment les évêques auraient-ils écrit au pape que l'incrédule Fréderic II avait plus de religion que lui ? Que ce trait apprenne à ſe défier des hiſtoriens qui érigent leurs propres idées en monuments publics.

1241.

Dans ce tems les peuples de la grande Tartarie menaçaient le reſte du monde. Ce vaſte réſervoir d'hommes groſſiers & belliqueux, avait vomi ſes inondations ſur preſque tout notre hémiſphère dès le cinquiéme ſiécle de l'ère chrétienne. Une partie de ces conquérants venait d'enlever la Paleſtine au ſoudan d'Egypte, & au peu de chrétiens qui reſtaient encor dans cette contrée. Des hordes plus conſidérables de Tartares ſous Batoukan, petit-fils de Gengiskan, avaient été juſqu'en Pologne, & juſqu'en Hongrie.

Les Hongrois mêlés avec les Huns, anciens compatriotes de ces Tartares, venaient d'être vaincus par ces nouveaux brigands. Ce torrent s'était répandu en Dalmatie, & portait ainſi ſes ravages de Pékin aux frontières de l'Allemagne. Etait-ce là le tems pour un pape d'excommunier l'empereur, & d'aſſembler un concile pour le dépoſer ?

Grégoire

Grégoire IX indique ce concile. On ne conçoit pas comment il peut propoſer à l'empereur de faire une ceſſion entière de l'empire & de tous ſes états au St. Siége pour tout concilier. Le pape fait pourtant cette propoſition. Quel était l'eſprit du ſiécle, où l'on pouvait propoſer de pareilles choſes ?

1242.

L'orient de l'Allemagne eſt délivré des Tartares, qui s'en retournent comme des bêtes féroces après avoir ſaiſi quelque proie.

Grégoire IX, & ſon ſucceſſeur Céleſtin IV, étant morts preſque dans la même année, & le St. Siége ayant vaqué longtems, il eſt ſurprenant que l'empereur preſſe les Romains de faire un pape, & même à main armée. Il paraît qu'il était de ſon intérêt que la chaire de ſes ennemis ne fût pas remplie ; mais le fond de la politique de ces tems-là eſt bien peu connu. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il falait que Fréderic II fût un prince ſage, puiſque dans ces tems de troubles, l'Allemagne, & ſon royaume de Naples & Sicile, étaient tranquilles.

1243.

Les cardinaux aſſemblés à Agnani éliſent le cardinal Fieſque, Génois, de la maiſon des comtes de Lavagna, attaché à l'empereur. Ce prince dit, *Fieſque était mon ami, le pape ſera mon ennemi.*

1244.

Fieſque, connu ſous le nom d'Innocent IV, ne va pas juſqu'à demander que Fréderic II lui cede l'empire ; mais il veut la reſtitution de toutes les villes de l'état eccléſiaſtique & de la comteſſe Mathilde, & demande à l'empereur l'hommage de Naples & de Sicile.

1245.

Innocent IV, ſur le refus de l'empereur, aſſemble à Lyon le concile indiqué par Grégoire IX ; c'eſt le treiziéme des conciles généraux.

On peut demander pourquoi ce concile ſe tint dans une ville impériale ? Cette ville était protégée par la France ; l'archevêque était prince ; & l'empereur n'avait plus dans ces provinces que le vain titre de ſeigneur ſuzerain.

Il n'y eut à ce concile général que cent quarante-quatre évêques ; mais il était décoré de la préſence de pluſieurs princes, & ſurtout de l'empereur de Conſtantinople, Baudouin de Courtenai, placé à la droite du pape. Ce monarque était venu demander des ſecours qu'il n'obtint point.

Fréderic ne négligea pas d'envoyer à ce concile, où il devait être accuſé, des ambaſſadeurs pour le défendre. Innocent IV prononça contre lui deux longues harangues dans les deux premières ſeſſions. Un moine de l'ordre de Cîteaux, évêque de Carinola, près du Garillan, chaſſé du royaume de Naples par Fréderic, l'accuſa dans les formes.

Il n'y a aujourd'hui aucun tribunal réglé auquel les accuſations intentées par ce moine fuſſent admiſes. *L'empereur*, dit-il, *ne croit ni à* DIEU, *ni aux ſaints ;* mais qui l'avait dit à ce moine ? *L'empereur a pluſieurs épouſes à la fois ;* mais quelles étaient ces épouſes ? *Il a des correſpondances avec le ſoudan de Babilone.* Mais pourquoi le roi titulaire de Jéruſalem ne pouvait-il traiter avec ſon voiſin ? *Il penſe comme Averroës, que* JESUS-CHRIST *& Mahomet étaient des impoſteurs.* Mais où Averroës a-t-il écrit cela ? Et comment prouver que l'empereur penſe comme Averroës ? *Il eſt hérétique.* Mais quelle eſt ſon héréſie ? Et comment peut-il être hérétique ſans être chrétien ?

Thadée Seſſa, ambaſſadeur de Fréderic, répond au moine, évêque, qu'il en a menti, que ſon maître eſt un fort bon chrétien, & qu'il ne tolere point la ſimonie. Il accuſait aſſez par ces mots la cour de Rome.

L'ambaſſadeur d'Angleterre alla plus loin que celui de l'empereur : *vous tirez*, dit-il, *par vos Italiens plus de ſoixante mille marcs par an du royaume d'Angleterre : vous taxez toutes nos égliſes ; vous excommuniez quiconque ſe plaint ; nous ne ſouffrirons pas plus longtems de telles vexations.*

Tout cela ne fit que hâter la ſentence du pape ; *Je déclare*, dit Innocent IV, *Fréderic convaincu de ſacrilège & d'héréſie*,

Digitized by Google

excommunié & déchu de l'empire. J'ordonne aux électeurs d'élire un autre empereur, & je me réſerve la diſpoſition du royaume de Sicile.

Après avoir prononcé cet arrêt, il entonne un *Te Deum*, comme on fait aujourd'hui après une victoire.

L'empereur était à Turin, qui appartenait alors au marquis de Suze. Il ſe fait donner la couronne impériale, (les empereurs la portaient toujours avec eux) & la mettant ſur ſa tête; *le pape*, dit-il, *ne me l'a pas encor ravie; & avant qu'on me l'ôte, il y aura bien du ſang répandu.* Il envoie à tous les princes chrétiens une lettre circulaire. *Je ne ſuis pas le premier*, dit-il, *que le clergé ait auſſi indignement traité, & je ne ſerois pas le dernier. Vous en êtes la cauſe en obéiſſant à ces hypocrites dont vous connoiſſez l'ambition effrénée. Combien ne découvririez-vous pas d'infamies à Rome qui ſont frémir la nature?* &c.

1246.

Le pape écrit au duc d'Autriche chaſſé de ſes états, aux ducs de Saxe, de Baviere & de Brabant, aux archevêques de Cologne, de Treves & de Mayence, aux évêques de Strasbourg & de Spire, & leur ordonne d'élire pour empereur, Henri landgrave de Thuringe.

Les ducs refuſent de ſe trouver à la diete indiquée à Vurtzbourg, & les évêques couronnent leur Thuringien qu'on appelle *le roi des prêtres.*

Il y a ici deux choſes importantes à remarquer; la première, qu'il eſt évident que les électeurs n'étaient pas au nombre de ſept; la ſeconde, que Conrad, fils de l'empereur, roi des Romains, était compris dans l'excommunication de ſon père, & déchu de tous ſes droits, comme un hérétique, ſelon la loi des papes, & ſelon celle de ſon propre père, qu'il avait publiée quand il voulait plaire aux papes.

Conrad ſoutient la cauſe de ſon père & la ſienne. Il donne bataille au roi des prêtres près de Francfort. Mais il a du déſavantage.

Le landgrave de Thuringe, ou l'anti-empereur meurt en aſſiégeant Ulm. Mais le ſchiſme impérial ne finit pas.

C'eſt apparemment cette année que Fréderic II n'ayant que

trop d'ennemis, ſe réconcilia avec le duc d'Autriche, & que pour ſe l'attacher il lui donna à lui & à ſes deſcendants le titre de roi, par un diplôme conſervé à Vienne. Ce diplôme eſt ſans date. Il eſt bien étrange que les ducs d'Autriche n'en aient fait aucun uſage. Il eſt vraiſemblable que les princes de l'empire s'oppoſerent à ce nouveau titre, donné par un empereur excommunié, que la moitié de l'Allemagne commençait à ne plus reconnaître.

1247.

Innocent IV offre l'empire à pluſieurs princes. Tous refuſent une dignité ſi orageuſe. Un Guillaume, comte de Hollande, l'accepte. C'était un jeune ſeigneur de vingt ans. La plus grande partie de l'Allemagne ne le reconnaît pas; c'eſt le légat du pape qui le nomme empereur dans Cologne, & qui le fait chevalier.

1248.

Deux partis ſe forment en Allemagne auſſi violents que les Guelfes & les Gibelins en Italie. L'un tient pour Fréderic & ſon fils Conrad, l'autre pour le nouveau roi Guillaume. C'était ce que les papes voulaient. Guillaume eſt couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne. Les fêtes de ce couronnement ſont de tous côtés du ſang répandu, & des villes en cendres.

1249.

L'empereur n'eſt plus en Italie que le chef d'un parti dans une guerre civile. Son fils Enzio, que nous nommons Enzius, eſt battu par les Polonais, tombe captif entre leurs mains, & ſon père ne peut pas même obtenir ſa délivrance à prix d'argent.

Une autre avanture funeſte trouble les derniers jours de Fréderic II, ſi pourtant cette avanture eſt telle qu'on la raconte. Son fameux chancelier Pierre Deſvignes, ou plutôt *de la Vigna*, ſon conſeil, ſon oracle, ſon ami depuis plus de trente années, le reſtaurateur des loix en Italie, veut, dit-on, l'empoiſonner & par les mains de ſon médecin. Les hiſtoriens varient ſur

Digitized by Google

l'année de cet événement, & cette variété peut cauſer quelque ſoupçon. Eſt-il croyable que le premier des magiſtrats de l'Europe, vieillard vénérable, ait tramé un auſſi abominable complot? Et pourquoi? Pour plaire au pape ſon ennemi. Où pouvait-il eſpérer une plus grande fortune? Quel meilleur poſte le médecin pouvait-il avoir, que celui de médecin de l'empereur?

Il eſt certain que Pierre Deſvignes eut les yeux crevés. Ce n'eſt pas là le ſupplice de l'empoiſonneur de ſon maître. Pluſieurs auteurs Italiens prétendent qu'une intrigue de cour fut la cauſe de ſa diſgrace, & porta Fréderic II à cette cruauté, ce qui eſt bien plus vraiſemblable.

1250.

Cependant Fréderic fait encor un effort dans la Lombardie, il fait même paſſer les Alpes à quelques troupes, & donne l'alarme au pape, qui était toujours dans Lyon ſous la protection de St. Louis; car ce roi de France, en blâmant les excès du pape, reſpectait ſa perſonne & le concile.

Cette expédition eſt la dernière de Fréderic.

1251.

Il meurt le 17 Décembre. Quelques-uns croient qu'il eut des remords du traitement qu'il avait fait à Pierre Deſvignes: mais par ſon teſtament il paraît qu'il ne ſe repent de rien. Sa vie & ſa mort ſont une époque importante dans l'hiſtoire. Ce fut de tous les empereurs, celui qui chercha le plus à établir l'empire en Italie, & qui y réuſſit le moins, ayant tout ce qu'il falait pour y réuſſir.

Les papes qui ne voulaient point de maîtres, & les villes de Lombardie qui défendirent ſi ſouvent la liberté contre un maître, empêcherent qu'il n'y eût en effet un empereur Romain.

La Sicile, & ſurtout Naples furent ſes royaumes favoris. Il augmenta & embellit Naples & Capoue, bâtit Alitea, Monte-Leone, Flagelle, Dondona, Aquila, & pluſieurs autres villes; fonda des univerſités, & cultiva les beaux arts dans ces climats où ces fruits ſemblent venir d'eux-mêmes; c'était encor une raiſon qui lui rendait cette patrie plus chere. Il en fut le

législateur. Malgré son esprit, son courage, son application & ses travaux, il fut très malheureux ; & sa mort produisit de plus grands malheurs encore.

CONRAD IV,

VINGT-SEPTIÉME EMPEREUR.

ON peut compter parmi les empereurs Conrad IV, fils de Fréderic II, à plus juste titre que ceux qu'on place entre les descendants de Charlemagne, & les Othons. Il avait été couronné deux fois roi des Romains. Il succédait à un père respectable : & Guillaume, comte de Hollande, son concurrent, qu'on appellait aussi *le roi des prêtres*, comme le landgrave de Thuringe, n'avait pour tout droit qu'un ordre du pape, & les suffrages de quelques évêques.

Conrad essuie d'abord une défaite auprès d'Oppenheim, mais il se soutient. Il force son compétiteur à quitter l'Allemagne. Il va à Lyon trouver le pape Innocent IV, qui le confirme roi des Romains, & qui lui promet de lui donner la couronne impériale à Rome.

Il était devenu ordinaire de prêcher des croisades contre les princes chrétiens. Le pape en fait prêcher une en Allemagne contre l'empereur Conrad, & une en Italie contre Manfredo ou Mainfroi, bâtard de Fréderic II, fidèle alors à son frère, & aux dernières volontés de son père.

Ce Mainfroi, prince de Tarente, gouvernait Naples & Sicile au nom de Conrad. Le pape faisait révolter contre lui Naples & Capoue. Conrad y marche & semble abandonner l'Allemagne à son rival Guillaume, pour aller seconder son frère Mainfroi contre les croisés du pape.

1252.

Guillaume de Hollande s'établit pendant ce tems-là en Allemagne. On peut observer ici une avanture qui prouve combien tous les droits ont été longtems incertains, & les limites confondues. Une comtesse de Flandre & du Hainaut a une guerre

avec Jean Davennes ſon fils d'un premier lit, pour le droit de ſucceſſion de ce fils même ſur les états de ſa mère. On prend St. Louis pour arbitre. Il adjuge le Hainaut à Davennes, & la Flandre au fils du ſecond lit. Jean Davennes dit au roi Louis: *vous me donnez le Hainaut qui ne dépend pas de vous, il releve de l'évêque de Liége, & il eſt arrière-fief de l'empire. La Flandre dépend de vous, & vous ne me la donnez pas.*

Il n'était donc pas décidé de qui le Hainaut relevait. La Flandre était encor un autre problême. Tout le pays d'Aloſt était fief de l'empire. Tout ce qui était ſur l'Eſcaut l'était auſſi. Mais le reſte de la Flandre depuis Gand relevait des rois de France. Cependant Guillaume, en qualité de roi d'Allemagne, met la comteſſe au ban de l'empire, & confiſque tout au profit de Jean Davennes en 1252. Cette affaire s'accommoda enfin, mais elle fait voir quels inconvénients la féodalité entraînait. C'était encor bien pis en Italie, & ſurtout pour les royaumes de Naples & Sicile.

1253. 1254.

Ces années qu'on appelle ainſi que les ſuivantes les années d'interrègne, de confuſion & d'anarchie, ſont pourtant très dignes d'attention.

La maiſon de Maurienne & de Savoie qui prend le parti de Guillaume de Hollande, & qui le reconnaît empereur, en reçoit l'inveſtiture de Turin, de Montcalier, d'Ivrée, & de pluſieurs fiefs qui en font une maiſon puiſſante.

En Allemagne les villes de Francfort, Mayence, Cologne, Vorms, Spire, s'aſſocient pour leur commerce, & pour ſe défendre des ſeigneurs de châteaux qui étaient autant de brigands. Cette union des villes du Rhin eſt moins une imitation de la confédération des villes de Lombardie, que des premières villes anſéatiques, Lubeck, Hambourg, Brunſvick.

Bientôt la plupart des villes d'Allemagne & de Flandre entrent dans la hanſe. Le principal objet eſt d'entretenir des vaiſſeaux & des barques à frais communs pour la ſûreté du commerce. Un billet d'une de ces villes eſt payé ſans difficulté dans les autres. La confiance du négoce s'établit. Des commer-

çans font par cette alliance plus de bien à la ſociété que n'en avaient fait tant d'empereurs & de papes.

La ville de Lubeck ſeule eſt déja ſi puiſſante, que dans une guerre inteſtine qui ſurvint au Dannemarck, elle arme une flotte.

Tandis que des villes commerçantes procurent ces avantages temporels, les chevaliers de l'ordre teutonique veulent procurer celui du chriſtianiſme à ces reſtes de Vandales qui vivaient dans la Pruſſe & aux environs. Ottocare II, roi de Bohême, ſe croiſe avec eux. Le nom d'Ottocare était devenu celui des rois de Bohême depuis qu'ils avaient pris le parti d'Othon IV. Ils battent les paiens, les deux chefs des Pruſſiens reçoivent le batême. Ottocare rebâtit Kœnigsberg.

D'autres ſcènes s'ouvrent en Italie. Le pape entretient toujours la guerre & veut diſpoſer du royaume de Naples & Sicile. Mais il ne peut recouvrer ſon propre domaine, ni celui de la comteſſe Mathilde. On voit toujours les papes puiſſants au-dehors par les excommunications qu'ils lancent, par les diviſions qu'ils fomentent, très faibles chez eux, & ſurtout dans Rome.

Les factions des Gibelins & des Guelfes partageaient & déſolaient l'Italie. Elles avaient commencé par les querelles des papes & des empereurs; ces noms avaient été partout un mot de ralliement du tems de Fréderic II. Ceux qui prétendaient acquérir des fiefs & des titres que les empereurs donnent, ſe déclaraient Gibelins. Les Guelfes paraiſſaient plus partiſans de la liberté italique. Le parti Guelfe à Rome était à la vérité pour le pape quand il s'agiſſait de ſe réunir contre l'empereur; mais ce même parti s'oppoſait au pape quand le pontife délivré d'un maître voulait l'être à ſon tour. Ces factions ſe ſubdiviſaient encor en pluſieurs partis différents, & ſervaient d'aliment aux diſcordes des villes & des familles. Quelques anciens capitaines de Fréderic II employaient ces noms de faction qui échauffent les eſprits pour attirer du monde ſous leurs drapeaux, & autoriſaient leurs brigandages du prétexte de ſoutenir les droits de l'empire. Des brigands oppoſés feignaient de ſervir le pape qui ne les en chargeait pas, & ravageaient l'Italie en ſon nom.

Parmi ces brigands qui ſe rendirent illuſtres, il y eut ſurtout

un

un partiſan de Fréderic II, nommé Ezzelino, qui fut ſur le point de s'établir une grande domination & de changer la face des affaires. Il eſt encor fameux par ſes ravages; d'abord il ramaſſa quelque butin à la tête d'une troupe de voleurs: avec ce butin il leva une petite armée. Si la fortune l'eût toujours ſecondé, il devenait un conquérant. Mais enfin il fut pris dans une embuſcade; & Rome qui le craignait, en fut délivrée. Les factions Guelfe & Gibeline ne s'éteignirent pas avec lui. Elles ſubſiſterent longtems, & furent violentes, même pendant que l'Allemagne ſans empereur véritable dans l'interregne qui ſuivit la mort de Conrad, ne pouvait plus ſervir de prétexte à ces troubles.

Un pape dans ces circonſtances avait une place bien difficile à remplir. Obligé par ſa qualité d'évêque de prêcher la paix au milieu de la guerre, ſe trouvant à la tête du gouvernement romain ſans pouvoir parvenir à l'autorité abſolue, ayant à ſe défendre des Gibelins, à ménager les Guelfes, craignant ſurtout une maiſon impériale qui poſſédait Naples & Sicile; tout était équivoque dans ſa ſituation. Les papes depuis Grégoire VII, eurent toujours avec les empereurs cette conformité; les titres de maîtres du monde & la puiſſance la plus gênée. Et ſi on y fait attention, on verra que dès le tems des premiers ſucceſſeurs de Charlemagne, l'empire & le ſacerdoce ſont deux problêmes difficiles à réſoudre.

Conrad fait venir un de ſes frères, à qui Fréderic II avait donné le duché d'Autriche. Ce jeune prince meurt, & on ſoupçonne Conrad de l'avoir empoiſonné. Car dans ce tems il falait qu'un prince mourût de vieilleſſe pour qu'on n'imputât pas ſa mort au poiſon.

Conrad IV meurt bientôt après, & on accuſe Mainfroi de l'avoir fait périr par le même crime.

L'empereur Conrad IV mort à la fleur de ſon âge, laiſſait un enfant, ce malheureux Conradin dont Mainfroi prit la tutelle. Le pape Innocent IV pourſuit ſur cet enfant la mémoire de ſes pères. Ne pouvant s'emparer du royaume de Naples, il l'offre au roi d'Angleterre, il l'offre à un frère de St. Louis. Il meurt au milieu de ſes projets dans Naples même que ſon

parti avait conquis. On croirait à voir les dernières entrepriſes d'Innocent IV, que c'était un guerrier. Non; il paſſait pour un profond théologien.

1255.

Après la mort de Conrad IV, ce dernier empereur, & non le dernier prince de la maiſon de Suabe, il était vraiſemblable que le jeune Guillaume de Hollande qui commençait à régner ſans contradiction en Allemagne, ferait une nouvelle maiſon impériale. Ce droit féodal qui a cauſé tant de diſputes & tant de guerres, le fait armer contre les Friſons. On prétendait qu'ils étaient vaſſaux des comtes de Hollande & arrière-vaſſaux de l'empire; & les Friſons ne voulaient relever de perſonne. Il marche contr'eux, il y eſt tué ſur la fin de l'année 1255, ou au commencement de l'autre; & c'eſt-là l'époque de la grande anarchie d'Allemagne.

La même anarchie eſt dans Rome, dans la Lombardie, dans le royaume de Naples & de Sicile.

Les Guelfes venaient d'être chaſſés de Naples par Mainfroi. Le nouveau pape Alexandre IV mal affermi dans Rome, veut, comme ſon prédéceſſeur, ôter Naples & Sicile à la maiſon excommuniée de Suabe, & dépouiller à la fois le jeune Conradin à qui ce royaume appartient, & Mainfroi qui en eſt le tuteur.

Qui pourait croire qu'Alexandre IV fait prêcher en Angleterre une croiſade contre Conradin? & qu'en offrant les états de cet enfant au roi d'Angleterre Henri III, il emprunte au nom même de ce roi Anglais aſſez d'argent pour lever lui-même une armée? Quelles démarches d'un pontife pour dépouiller un orphelin! Un légat du pape commande cette armée, qu'on prétend être de près de cinquante mille hommes. L'armée du pape eſt battue & diſſipée.

Remarquons encor que le pape Alexandre IV, qui croyait pouvoir ſe rendre maître de deux royaumes aux portes de Rome, n'oſe pas rentrer dans cette ville, & ſe retire dans Viterbe. Rome était toujours comme ces villes impériales, qui diſputent à leurs archevêques les droits régaliens; comme

Cologne, par exemple, dont le gouvernement municipal eſt indépendant de l'électeur. Rome reſta dans cette ſituation équivoque juſqu'au tems d'Alexandre VI.

1256. 1257. 1258.

On veut en Allemagne faire un empereur. Les princes Allemands penſaient alors comme penſent aujourd'hui les palatins de Pologne, ils ne voulaient point un compatriote pour roi. Une faction choiſit Alphonſe X roi de Caſtille, une autre élit Richard, frère du roi d'Angleterre Henri III. Les deux élus envoient également au pape pour faire confirmer leur élection: le pape n'en confirme aucune. Richard cependant va ſe faire couronner à Aix-la-Chapelle le 17 Mai 1257, ſans être pour cela plus obéi en Allemagne.

Alphonſe de Caſtille fait des actes de ſouverain d'Allemagne à Tolède. Fréderic III, duc de Lorraine, y va recevoir à genoux l'inveſtiture de ſon duché, & la dignité de grand-ſénéchal de l'empereur ſur les bords du Rhin, avec le droit de mettre le premier plat ſur la table impériale dans les cours plénières.

Tous les hiſtoriens d'Allemagne, comme les plus modernes, diſent que Richard ne reparut plus dans l'empire. Mais c'eſt qu'ils n'avaient pas connaiſſance de la chronique d'Angleterre de Thomas Wik. Cette chronique nous apprend que Richard repaſſa trois fois en Allemagne, qu'il y exerça ſes droits d'empereur dans plus d'une occaſion, qu'en 1263 il donna l'inveſtiture de l'Autriche & de la Stirie à un Ottocare, roi de Bohême, & qu'il ſe maria en 1269 à la fille d'un baron nommée Falkemorit, avec laquelle il retourna à Londres. Ce long interrègne dont on parle tant, n'a donc pas véritablement ſubſiſté. Mais on peut appeller ces années, un tems d'interrègne, puiſque Richard était rarement en Allemagne. On ne voit dans ces tems-là en Allemagne que de petites guerres entre de petits ſouverains.

1259.

Le jeune Conradin était alors élevé en Baviere avec le duc titulaire d'Autriche ſon couſin, de l'ancienne branche d'Autriche-

Baviere, qui ne ſubſiſte plus. Mainfroi plus ambitieux que fidèle & laſſé d'être régent, ſe fait déclarer roi de Sicile & de Naples.

C'était donner au pape un juſte ſujet de chercher à le perdre. Alexandre IV, comme pontife, avait le droit d'excommunier un parjure; & comme ſeigneur ſuzerain de Naples, le droit de punir un uſurpateur. Mais il ne pouvait ni comme pape, ni comme ſeigneur, oter au jeune & innocent Conradin ſon héritage.

Mainfroi qui ſe croit affermi, inſulte aux excommunications & aux entrepriſes du pape.

Ezzelin, autre tyran, dévaſte les contrées de la Lombardie qui tiennent pour les Guelfes & pour le pontife. Enfin, bleſſé dans un combat contre les Crémonais, la terre en eſt délivrée.

Depuis 1260 juſqu'à 1266.

Tandis que l'Allemagne eſt ou déſolée ou languiſſante dans ſon anarchie, que l'Italie eſt partagée en factions, que les guerres civiles troublent l'Angleterre, que St. Louis racheté de ſa captivité en Egypte, médite encor une nouvelle croiſade qui fut plus malheureuſe, s'il eſt poſſible; le St. Siége perſiſte toujours dans le deſſein d'arracher à Mainfroi Naples & Sicile, & de dépouiller à la fois le tuteur coupable & l'orphelin.

Quelque pape qui ſoit ſur la chaire de St. Pierre, c'eſt toujours le même génie, le même mélange de grandeur & de faibleſſe, de religion & de crimes. Les Romains ne veulent reconnaître ni l'autorité temporelle des papes, ni avoir d'empereurs. Les papes ſont à peine ſouffert dans Rome, & ils ôtent ou donnent des royaumes. Rome éliſait alors un ſeul ſénateur comme protecteur de ſa liberté. Mainfroi, Pierre d'Aragon ſon gendre, le Duc d'Anjou Charles frère de St. Louis, briguent tous trois cette dignité, qui était celle de patrice ſous un autre nom.

Urbain IV, nouveau pontife, offre à Charles d'Anjou Naples & Sicile, mais il ne veut pas qu'il ſoit ſénateur: ce ſerait trop de puiſſance.

Il propoſe à St. Louis d'armer le duc d'Anjou pour lui faire

conquérir le royaume de Naples. St. Louis héſite. C'était manifeſtement ravir à un pupile l'héritage de tant d'aïeux qui avaient conquis cet état ſur les muſulmans. Le pape calme ſes ſcrupules. Charles d'Anjou accepte du pape la donation, & ſe fait élire ſénateur de Rome malgré le pape.

Urbain VI, trop engagé, fait promettre à Charles d'Anjou qu'il renoncera dans cinq ans au titre de ſénateur; & comme ce prince doit faire ſerment aux Romains pour toute ſa vie; le pape concilie ces deux ſerments, & l'abſout de l'un pourvu qu'il lui faſſe l'autre.

Il l'oblige auſſi de jurer entre les mains de ſon légat, qu'il ne poſſédera jamais l'empire avec la couronne de Sicile. C'était la loi des papes ſes prédéceſſeurs; & cette loi montre combien on avait craint Fréderic II.

Le comte d'Anjou promet ſurtout d'aider le St. Siége à ſe remettre en poſſeſſion du patrimoine uſurpé par beaucoup de ſeigneurs, & des terres de la comteſſe Mathilde. Il s'engage à payer par an 8000 onces d'or de tribut; conſentant d'être excommunié ſi jamais ce paiement eſt différé de deux mois: il jure d'abolir tous les droits que les conquérants Français & les princes de la maiſon de Suabe avaient eus ſur les eccléſiaſtiques, & par-là il renonce à la prérogative ſinguliére de Sicile.

A ces conditions & à beaucoup d'autres, il s'embarque à Marſeille avec trente galères, & va recevoir à Rome en Juin 1265 l'inveſtiture de Naples & de Sicile qu'on lui vend ſi cher.

Une bataille dans les plaines de Bénévent le 26 Février 1266, décide de tout. Mainfroi y périt; ſa femme, ſes enfants ſes tréſors ſont livrés au vainqueur.

Le légat du pape qui était dans l'armée, prive le corps de Mainfroi de la ſépulture des chrétiens; vengeance lâche & mal-adroite qui ne ſert qu'à irriter les peuples.

1267. 1268.

Dès que Charles d'Anjou eſt ſur le trône de Sicile, il eſt craint du pape & hai de ſes ſujets. Les conſpirations ſe forment. Les Gibelins qui partageaient l'Italie, envoient en Baviere ſolliciter le jeune Conradin de venir prendre l'héritage de ſes

pères. Clément IV, ſucceſſeur d'Urbain, lui défend de paſſer en Italie, comme un ſouverain donne un ordre à ſon ſujet.

Conradin part à l'âge de ſeize ans avec le duc de Bavière ſon oncle, le comte de Tirol, dont il vient d'épouſer la fille, & ſurtout avec le jeune duc d'Autriche ſon couſin, qui n'était pas plus maître de l'Autriche que Conradin ne l'était de Naples. Les excommunications ne leur manquerent pas. Clément IV, pour leur mieux réſiſter, nomme Charles d'Anjou vicaire impérial en Toſcane : car les papes oſant prétendre qu'ils donnaient l'empire, devaient à plus forte raiſon en donner le vicariat. La Toſcane, cette province illuſtre, devenue libre par ſon eſprit & par ſon courage, était partagée en Guelfes & en Gibelins; & par-là les Guelfes y prennent toute l'autorité.

Charles d'Anjou, ſénateur de Rome & chef de la Toſcane, en devenait plus redoutable au pape. Mais Conradin l'eût été davantage.

Tous les cœurs étaient à Conradin; & par une deſtinée ſingulière, les Romains & les Muſulmans ſe déclarerent en même tems pour lui. D'un côté l'infant Henri, frère d'Alphonſe X roi de Caſtille, vrai chevalier errant, paſſe en Italie, & ſe fait déclarer ſénateur de Rome pour y ſoutenir les droits de Conradin. De l'autre, un roi de Tunis leur prête de l'argent & des galères, & tous les Sarraſins qui étaient reſtés dans le royaume de Naples prennent les armes en ſa faveur.

Conradin eſt reçu dans Rome au capitole comme un empereur. Ses galères abordent en Sicile, & preſque toute la nation y reçoit ſes troupes avec joie. Il marche de ſuccès en ſuccès juſqu'à Aquila dans l'Abruze. Les chevaliers Français aguerris défont entiérement en bataille rangée l'armée de Conradin, compoſée à la hâte de pluſieurs nations.

Conradin, le duc d'Autriche & Henri de Caſtille, ſont faits priſonniers.

Les hiſtoriens Villani, Guadelfiero, Fazelli, aſſurent que le pape Clément IV demanda le ſupplice de Conradin à Charles d'Anjou. Ce fut ſa dernière volonté. Ce pape mourut bientôt après. Charles fait prononcer une ſentence de mort par ſon protonotaire Robert de Bari, contre les deux princes. Il envoie

priſonnier Henri de Caſtille en Provence ; car la Provence lui appartenait du chef de ſa femme.

Le 26 Octobre 1268, Conradin & Fréderic d'Autriche ſont exécutés dans le marché de Naples par la main du bourreau. C'eſt le premier exemple d'un pareil attentat contre des têtes couronnées. Conradin avant de recevoir le coup, jeta ſon gant dans l'aſſemblée, en priant qu'il fût porté à Pierre d'Aragon ſon couſin, gendre de Mainfroi, qui vengera un jour ſa mort. Le gant fut ramaſſé par le chevalier Truchſès de Valbourg qui exécuta en effet ſa volonté. Depuis ce tems la maiſon de Valbourg porte les armes de Conradin, qui ſont celles de Suabe. Le jeune duc d'Autriche eſt exécuté le premier. Conradin qui l'aimait tendrement, ramaſſe ſa tête, & reçoit en la baiſant le coup de la mort.

On tranche la tête à pluſieurs ſeigneurs ſur le même échafaud. Quelque tems après Charles d'Anjou fait périr en priſon la veuve de Mainfroi avec le fils qui lui reſte. Ce qui ſurprend, c'eſt qu'on ne voit point que St. Louis, frère de Charles d'Anjou, ait jamais fait à ce barbare le moindre reproche de tant d'horreurs. Au contraire, ce fut en faveur de Charles qu'il entreprit en partie ſa dernière malheureuſe croiſade contre le roi de Tunis, protecteur de Conradin.

1269. 1270. 1271. 1272.

Les petites guerres continuaient toujours entre les ſeigneurs d'Allemagne. Rodolphe, comte de Habsbourg en Suiſſe, ſe rendait déja fameux dans ces guerres, & ſurtout dans celle qu'il fit à l'évêque de Bâle, en faveur de l'abbé de St. Gal. C'eſt à ces tems que commencent les traités de confraternité héréditaire entre les maiſons allemandes. C'eſt une donation réciproque de terres d'une maiſon à une autre, au dernier ſurvivant des mâles.

La première de ces confraternités avait été faite dans les dernières années de Fréderic II, entre les maiſons de Saxe & de Heſſe.

Les villes anſéatiques augmentent dans ces années leurs privilèges & leur puiſſance. Elles établiſſent des conſuls qui jugent

toutes les affaires du commerce ; car à quel tribunal aurait-on eu alors recours ?

La même néceſſité qui fait inventer les conſuls aux villes marchandes, fait inventer les *auſtregues* aux autres villes & aux ſeigneurs, qui ne veulent pas toujours vuider leurs différends par le fer. Ces *auſtregues* ſont, ou des ſeigneurs, ou des villes mêmes, que l'on choiſit pour arbitres ſans frais de juſtice.

Ces deux établiſſements ſi heureux & ſi ſages furent le fruit des malheurs des tems, qui obligeaient d'y avoir recours.

L'Allemagne reſtait toujours ſans chef, mais voulait enfin en avoir un.

Richard d'Angleterre était mort. Alphonſe de Caſtille n'avait plus de parti. Ottocare III, roi de Bohême, duc d'Autriche & de Stirie, fut propoſé, & refuſa, dit-on, l'empire. Il avait alors une guerre avec Béla, roi de Hongrie, qui lui diſputait la Stirie, la Carinthie & la Carniole. On pouvait lui conteſter la Stirie dépendante de l'Autriche, mais non la Carinthie & la Carniole, qu'il avait achetées.

La paix ſe fit. La Stirie & la Carinthie avec la Carniole reſterent à Ottocare. On ne conçoit pas comment étant ſi puiſſant, il refuſa l'empire, lui qui depuis refuſa l'hommage à l'empereur. Il eſt bien plus vraiſemblable qu'on ne voulut pas de lui, par cela même qu'il était trop puiſſant.

RODOLPHE I DE HABSBOURG,

premier empereur de la maiſon d'Autriche,

VINGT-HUITIÉME EMPEREUR.

1273.

ENfin on s'aſſemble à Francfort pour élire un empereur, & cela ſur les lettres de Grégoire X, qui menace d'en nommer un. C'était une choſe nouvelle que ce fût un pape qui voulût un empereur.

On

On ne propoſe dans cette aſſemblée aucun prince poſſeſſeur de grands états. Ils étaient trop jaloux les uns des autres. Le comte de Tirol, qui était du nombre des électeurs, indique trois ſujets; un comte de Goritz, ſeigneur d'un petit pays dans le Frioul, & abſolument inconnu; un Bernard non moins inconnu encor, qui n'avait pour tout bien que des prétentions ſur le duché de Carinthie; & Rodolphe de Habsbourg, capitaine célèbre, & grand maréchal de la cour d'Ottocare, roi de Bohême.

Les électeurs partagés entre ces trois concurrents, s'en rapportent à la déciſion du comte palatin Louis le ſévère, duc de Bavière, le même qui avait élevé & ſecouru en vain le malheureux Conradin, & Fréderic d'Autriche. C'eſt-là le premier exemple d'un pareil arbitrage. Louis de Baviere nomme empereur Rodolphe de Habsbourg.

Le burgrave ou châtelain de Nuremberg en apporte la nouvelle à Rodolphe, qui n'étant plus alors au ſervice du roi de Bohême, s'occupait de ſes petites guerres vers Bâle & vers Strasbourg.

Alphonſe de Caſtille, & le roi de Bohême proteſtent en vain contre l'élection. Cette proteſtation d'Ottocare ne prouve pas aſſurément qu'il eût refuſé la couronne impériale.

Rodolphe était fils d'Albert, comte de Habsbourg en Suiſſe. Sa mère était Ulrike de Kybourg, qui avait pluſieurs ſeigneuries en Alſace. Il était marié depuis longtems avec Anne de Hœneberg, dont il avait quatre enfants. Son âge était de cinquante-cinq ans & demi, quand il fut élevé à l'empire. Il avait un frère colonel au ſervice des Milanais, & un autre chanoine à Bâle. Ses deux frères moururent avant ſon élection.

Il eſt couronné à Aix-la-Chapelle; on ignore par quel archevêque. Il eſt rapporté que le ſceptre impérial, qu'on prétendait être celui de Charlemagne, ne ſe trouvant pas, ce défaut de formalité commençait à ſervir de prétexte à pluſieurs ſeigneurs qui ne voulaient pas lui prêter ſerment. Il prit un crucifix : *voilà mon ſceptre*, dit-il, & tous lui rendirent hommage. Cette ſeule action de fermeté le rendit reſpectable, & le reſte de ſa conduite le montra digne de l'empire.

Il marie ſon fils Albert à la fille du comte de Tirol, ſœur utérine de Conradin. Par ce mariage Albert ſemble acquérir

des droits ſur l'Alſace & ſur la Suabe, héritage de la maiſon du fameux empereur Fréderic II. L'Alſace était alors partagée entre pluſieurs petits ſeigneurs. Il falut leur faire la guerre. Il obtint par ſa prudence des troupes de l'empire, & ſoumit tout par ſa valeur. Un préfet eſt nommé pour gouverner l'Alſace. C'eſt ici une des plus importantes époques pour l'intérieur de l'Allemagne. Les poſſeſſeurs des terres dans la Suabe & dans l'Alſace relevaient de la maiſon impériale de Suabe; mais après l'extinction de cette maiſon dans la perſonne de l'infortuné Conradin, ils ne voulurent plus relever que de l'empire. Voilà la véritable origine de la nobleſſe immédiate. Et voilà pourquoi on trouve plus de cette nobleſſe en Suabe que dans les autres provinces. L'empereur Rodolphe vint à bout de ſoumettre les gentilshommes d'Alſace, & créa un préfet dans cette province; mais après lui les barons d'Alſace redevinrent pour la plupart barons libres & immédiats, ſouverains dans leurs petites terres comme les plus grands ſeigneurs Allemands dans les leurs. C'était dans preſque toute l'Europe l'objet de quiconque poſſédait un château.

1274.

Trois ambaſſadeurs de Rodolphe font ſerment de ſa part au pape Grégoire X dans le conſiſtoire. Le pape écrit à Rodolphe: *De l'avis des cardinaux, nous vous nommons roi des Romains.*

Alphonſe X, roi de Caſtille, renonce alors à l'empire.

1275.

Rodolphe va trouver le pape à Lauſanne. Il lui promet de lui faire rendre la marche d'Ancone, & les terres de Mathilde. Il promettait ce qu'il ne pouvait tenir. Tout cela était entre les mains des villes & des ſeigneurs, qui s'en étaient emparés aux dépens du pape & de l'empire. L'Italie était partagée en vingt principautés ou républiques, comme l'ancienne Grèce, mais plus puiſſantes. Veniſe, Gènes & Piſe, avaient plus de vaiſſeaux que l'empereur ne pouvait entretenir d'enſeignes. Florence devenait conſidérable, & déja elle était le berceau des beaux arts.

Rodolphe penſe d'abord à l'Allemagne. Le puiſſant roi de

Bohême Ottocare III, duc d'Autriche, de Carinthie & de Carniole, lui refuſe l'hommage. *Je ne dois rien à Rodolphe*, dit-il; *je lui ai payé ſes gages*. Il ſe ligue avec la Bavière.

Rodolphe ſoutient la majeſté de ſon rang. Il fait mettre au ban de l'empire ce puiſſant Ottocare, & le duc de Baviere Henri qui eſt lié avec lui. On donne à l'empereur des troupes, & il va venger les droits de l'empire Allemand.

1276.

L'empereur Rodolphe bat, l'un après l'autre, tous ceux qui prennent le parti d'Ottocare, ou qui veulent profiter de cette diviſion; le comte de Neubourg, le comte de Fribourg, & le marquis de Bade, & le comte de Virtemberg, & Henri duc de Baviere. Il finit tout-d'un-coup cette guerre avec les Bavarois, en mariant une de ſes filles au fils de ce prince, & en recevant quarante mille onces d'or, au lieu de donner une dot à ſa fille.

De-là il marche contre Ottocare; il le force de venir à compoſition. Le roi de Bohême cède l'Autriche, la Stirie & la Carniole. Il conſent de faire un hommage-lige à l'empereur dans l'iſle de Camberg au milieu du Danube, ſous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés, pour lui épargner une mortification publique.

Ottocare s'y rend couvert d'or & de pierreries. Rodolphe, par un faſte ſupérieur, le reçoit avec l'habit le plus ſimple; & au milieu de la cérémonie les rideaux du pavillon tombent, & font voir aux yeux du peuple & des armées qui bordaient le Danube, le ſuperbe Ottocare à genoux, tenant ſes mains jointes entre les mains de ſon vainqueur, qu'il avait ſi ſouvent appellé ſon maître-d'hôtel, & dont il devenait le grand-échanſon. Ce conte eſt accrédité, & il importe peu qu'il ſoit vrai.

1277.

La femme d'Ottocare, princeſſe plus altière que ſon époux, lui fait tant de reproches de ſon hommage rendu, & de la ceſſion de ſes provinces, que le roi de Bohême recommence la guerre vers l'Autriche.

L'empereur remporte une victoire complette. Ottocare eſt tué dans la bataille le 26 Août. Le vainqueur uſe de ſa victoire

en légiſlateur. Il laiſſe la Bohême au fils du vaincu, le jeune Venceſlas, & la régence au marquis de Brandebourg.

1278.

Rodolphe fait ſon entrée à Vienne, & s'établit dans l'Autriche. Louis, duc de Baviere, qui avait plus d'un droit à ce duché, veut remuer pour ſoutenir ce droit. Rodolphe tombe ſur lui avec ſes troupes victorieuſes. Alors rien ne réſiſte; & on voit ce prince, que les électeurs avaient appellé à l'empire pour y régner ſans pouvoir, devenir en effet le conquérant de l'Allemagne.

1279.

Ce maître de l'Allemagne eſt bien loin de l'être en Italie. Le pape Nicolas III gagne avec lui ſans peine ce long procès, que tant de pontifes ont ſoutenu contre tant d'empereurs. Rodolphe, par un diplôme du 15 Février 1279, cède au St. Siége les terres de la comteſſe Mathilde, renonce au droit de ſuzeraineté, déſavoue ſon chancelier qui a reçu l'hommage. Les électeurs approuvent la même année cette ceſſion de Rodolphe. Ce prince en abandonnant des droits pour leſquels on avait ſi longtems combattu, ne cédait en effet que le droit de recevoir un hommage de ſeigneurs qui voulaient à peine le rendre. C'était tout ce qu'il pouvait alors obtenir en Italie, où l'empire n'était plus rien. Il falait que cette ceſſion fût bien peu de choſe, puiſque l'empereur n'eut en échange que le titre de ſénateur de Rome, & encor ne l'eut-il que pour un an.

Le pape vint à bout de faire ôter cette vaine dignité de ſénateur à Charles d'Anjou, roi de Sicile, parce que ce prince ne voulut pas marier ſon neveu avec la niéce de ce pontife, en diſant, que *quoiqu'il s'appellât Orſini, & qu'il eût les pieds rouges, ſon ſang n'était pas fait pour ſe méler au ſang de France.*

Nicolas III ôte encor à Charles d'Anjou le vicariat de l'empire en Toſcane. Ce vicariat n'était plus qu'un nom, & ce nom même ne pouvait ſubſiſter, depuis qu'il y avait un empereur.

La ſituation de Rodolphe en Italie était (à ce que dit Giro-

Digitized by Google

lamo Briani) ſemblable à celle d'un négociant qui a fait faillite, & dont d'autres marchands partagent les effets.

1280.

L'empereur Rodolphe ſe raccommode avec Charles de Sicile, par le mariage d'une de ſes filles. Il donne cette princeſſe, nommée Clémence, à Charles-Martel petit-fils de Charles. Les deux mariés étaient preſque encor au berceau.

Charles, au moyen de ce mariage, obtient de l'empereur l'inveſtiture des comtés de Provence & de Forcalquier.

Après la mort de Nicolas III, on élit un Français nommé Brion, qui prend le nom de Martin IV. Ce Français fait rendre d'abord la dignité de ſénateur au roi de Sicile, & veut lui faire rendre auſſi le vicariat de l'empire en Toſcane. Rodolphe paraît ne guère s'en embarraſſer; il eſt aſſez occupé en Bohême. Ce pays s'était révolté par la conduite violente du margrave de Brandebourg, qui en était régent; & d'ailleurs Rodolphe avait plus beſoin d'argent que de titres.

1281. 1282.

Ces années ſont mémorables par la fameuſe conſpiration des vêpres ſiciliennes. Jean de Procida, gentilhomme de Salerne, riche, & qui malgré ſon état exerçait la profeſſion de médecin & de juriſconſulte, fut l'auteur de cette conſpiration, qui ſemblait ſi oppoſée à ſon genre de vie. C'était un Gibelin paſſionnément attaché à la mémoire de Fréderic II, & à la maiſon de Suabe. Il avait été pluſieurs fois en Aragon auprès de la reine Conſtance, fille de Mainfroi. Il brûlait de venger le ſang que Charles d'Anjou avait fait répandre; mais ne pouvant rien dans le royaume de Naples, que Charles contenait par ſa préſence & par la terreur, il trama ſon complot dans la Sicile, gouvernée par des Provençaux plus déteſtés que leur maître, & moins puiſſants.

Le projet de Charles d'Anjou était la conquête de Conſtantinople. Un des grands fruits des croiſades de l'Occident, avait été de prendre l'empire des Grecs en 1204, & on l'avait perdu depuis, ainſi que les autres conquêtes ſur les Muſulmans. La fureur d'aller ſe battre en Paleſtine avait paſſé depuis les malheurs

de St. Louis, mais la proie de Conſtantinople paraiſſait facile à ſaiſir; & Charles d'Anjou eſpérait détrôner Michel Paléologue qui poſſédait alors le reſte de l'empire d'Orient.

Jean de Procida va déguiſé à Conſtantinople avertir Michel Paléologue : il l'excite à prévenir Charles. De-là il court en Aragon voir en ſecret le roi Pierre. Il eut de l'argent de l'un & de l'autre. Il gagne aiſément des conjurés. Pierre d'Aragon équipe une flotte; & feignant d'aller contre l'Afrique, il ſe tient prêt pour deſcendre en Sicile. Procida n'a pas de peine à diſpoſer les Siciliens.

Enfin le troiſiéme jour de Pâques 1282, au ſon de la cloche de vêpres, tous les Provençaux ſont maſſacrés dans l'iſle, les uns dans les égliſes, les autres aux portes ou dans les places publiques, les autres dans leurs maiſons. On compte qu'il y eut huit mille perſonnes égorgées. Cent batailles ont fait périr le triple & le quadruple d'hommes, ſans qu'on y ait fait attention. Mais ici ce ſecret gardé ſi longtems par tout un peuple, des conquérants exterminés par la nation conquiſe, les femmes, les enfants maſſacrés, des filles Siciliennes enceintes par des Provençaux, tuées par leurs propres péres, des pénitentes égorgées par leurs confeſſeurs, rendent cette action à jamais fameuſe & exécrable. On dit toujours que ce furent des Français qui furent maſſacrés à ces vêpres ſiciliennes, parce que la Provence eſt aujourd'hui à la France : mais elle était alors province de l'empire; & c'était réellement des impériaux qu'on égorgeait.

Voilà comme on commença enfin la vengeance de Conradin, & du duc d'Autriche. Leur mort avait été le crime d'un ſeul homme, de Charles d'Anjou; & huit mille innocents l'expierent.

Pierre d'Aragon aborde alors en Sicile avec ſa femme Conſtance. Toute la nation ſe donne à lui, & de ce jour la Sicile reſta à la maiſon d'Aragon; mais le royaume de Naples demeura au prince de France.

L'empereur inveſtit ſes deux fils aînés, Albert & Rodolphe à la fois, de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole, le 27 Décembre 1282, dans une diete à Augsbourg, du conſentement de tous les ſeigneurs, & même de celui de Louis de

Baviere qui avait des droits ſur l'Autriche. Mais comment donner à la fois l'inveſtiture des mêmes états à ces deux princes ? N'en avaient-ils que le titre ? Le puîné devait-il ſuccéder à l'ainé ? Ou bien le puiné n'avait-il que le nom tandis que l'autre avait la terre ? Ou devaient-ils poſſéder ces états en commun ? C'eſt ce qui n'eſt pas expliqué. Ce qui eſt inconteſtable, c'eſt qu'on voit beaucoup de diplômes dans leſquels les deux frères ſont nommés conjointement ducs d'Autriche, de Stirie & de Carniole.

Il y a une ſeule vieille chronique anonyme, qui dit que l'empereur Rodolphe inveſtit ſon fils Rodolphe de la Suabe. Mais il n'y a aucun document, aucune charte où l'on trouve que ce jeune Rodolphe ait eu la Suabe. Tous les diplômes l'appellent duc d'Autriche, de Stirie, de Carniole, comme ſon frère. Cependant un hiſtorien ayant adopté cette chronique, tous les autres l'ont ſuivie ; & dans les tables généalogiques, on appelle toujours ce Rodolphe, duc de Suabe. S'il l'avait été, comment ſa maiſon aurait-elle perdu ce duché ?

Dans la même diete l'empereur donne la Carinthie & la marche Treviſane au comte de Tirol ſon gendre. L'avantage qu'il tira de ſa dignité d'empereur, fut de pourvoir toute ſa maiſon.

1283. 1284.

Rodolphe gouverne l'empire auſſi-bien que ſa maiſon. Il appaiſe les querelles de pluſieurs ſeigneurs & de pluſieurs villes.

Les hiſtoriens diſent que ſes travaux l'avaient fort affaibli, & qu'à l'âge de 65 ans paſſés, les médecins lui conſeillerent de prendre une femme de 15 ans pour fortifier ſa ſanté. Ces hiſtoriens ne ſont pas phyſiciens. Il épouſe Agnès fille d'un comte de Bourgogne.

Dans cette année 1284, le roi d'Aragon Pierre fait priſonnier le prince de Salerne fils de Charles d'Anjou ; mais ſans pouvoir ſe rendre maître de Naples. Les guerres de Naples ne regardent plus l'empire juſqu'à Charles-Quint.

1285.

Les Cumins, reſte des Tartares, dévaſtent la Hongrie.

Digitized by Google

L'empereur inveſtit Jean Davennes du comté d'Aloſt, du pays de Vaſs, de la Zélande, du Hainaut. Le comté de Flandre n'eſt point ſpécifié dans l'inveſtiture; il était devenu inconteſtable qu'il relevait de la France.

1286. 1287.

Pour mettre le comble à la gloire de Rodolphe, il eût falu s'établir en Italie, comme il l'était en Allemagne; mais le tems était paſſé. Il ne voulut pas même aller ſe faire couronner à Rome. Il ſe contenta de vendre la liberté aux villes d'Italie, qui voulurent bien l'acheter. Florence donna quarante mille ducats d'or; Lucques douze mille; Gènes, Bologne, ſix mille. Preſque toutes les autres ne donnerent rien du tout, prétendant qu'elles ne devaient point reconnaître un empereur qui n'était pas couronné à Rome.

Mais en quoi conſiſtait cette liberté ou donnée ou confirmée? Etait-ce dans une ſéparation abſolue de l'empire? Il n'y a aucun acte de ces tems-là qui énonce de pareilles conventions. Cette liberté conſiſtait dans le droit de nommer des magiſtrats, de ſe gouverner ſuivant leurs loix municipales, de battre monnoie, d'entretenir des troupes. Ce n'était qu'une confirmation, une extenſion, des droits obtenus de Fréderic Barberouſſe. L'Italie fut alors indépendante & comme détachée de l'empire, parce que l'empereur était éloigné & trop peu puiſſant. Le tems eût pu aſſurer à ce pays une liberté pleine & entière. Déja les villes de Lombardie, celles de la Suiſſe même, ne prêtaient plus de ſerment, & rentraient inſenſiblement dans leurs droits naturels.

A l'égard des villes d'Allemagne, elles prêtaient toutes ſerment; mais les unes étaient réputées *libres*, comme Augsbourg, Aix-la-Chapelle & Metz; les autres avoient le nom d'*impériales*, en fourniſſant des tributs; les autres *ſujettes*, comme celles qui relevaient immédiatement des princes, & médiatement de l'empire; les autres *mixtes*, qui en relevant des princes, avaient pourtant quelques droits impériaux.

Les grandes villes impériales étaient toutes différemment gouvernées. Nuremberg était adminiſtrée par des nobles: les citoyens avaient à Strasbourg l'autorité.

1288.

1288. 1289. 1290.

Rodolphe fait ſervir toutes ſes filles à ſes intérêts. Il marie encore une fille qu'il avait de ſa premiere femme, au jeune Venceſlas roi de Bohême, devenu majeur, & lui fait jurer qu'il ne prétendra jamais rien aux duchés d'Autriche & de Stirie ; mais auſſi en récompenſe il lui confirme la charge de grand-échanſon.

Les ducs de Baviere prétendaient cette charge de la maiſon de l'empereur. Il ſemble que la qualité d'électeur fût inſéparable de celle de grand officier de la couronne ; non que les ſeigneurs des principaux fiefs ne prétendiſſent encor le droit d'élire ; mais les grands officiers voulaient ce droit de préférence aux autres. C'eſt pourquoi les ducs de Baviere diſputaient la charge de grand-maître à la branche de Baviere palatine, quoiqu'aînée.

Grande diete à Erfort, dans laquelle on confirme le partage déja fait de la Thuringe. L'orientale reſte à la maiſon de Miſnie, qui eſt aujourd'hui de Saxe. L'occidentale demeure à la Maiſon de Brabant, héritiere de la Miſnie par les femmes. C'eſt la maiſon de Heſſe.

Le roi de Hongrie Ladiſlas III, ayant été tué par les Tartares cumins, qui ravageaient toujours ce pays ; l'empereur, qui prétend que la Hongrie eſt un fief de l'empire, veut donner ce fief à ſon fils Albert, auquel il avait donné déja l'Autriche.

Le pape Nicolas IV, qui croit que tous les royaumes ſont des fiefs de Rome, donne la Hongrie à Charles-Martel, petit-fils de Charles d'Anjou, roi de Naples & Sicile. Mais comme ce Charles-Martel ſe trouve gendre de l'empereur, & comme les Hongrois ne voulaient point du fils d'un empereur pour roi, de peur d'être aſſervis, Rodolphe conſent que Charles-Martel ſon gendre tâche de s'emparer de cette couronne, qu'il ne peut lui ôter.

Voici encor un grand exemple qui prouve combien le droit féodal était incertain. Le comte de Bourgogne, c'eſt-à-dire, de la Franche-Comté, prétendait relever du royaume de France, & en cette qualité il avait prêté ſerment de fidélité à Philippe le bel. Cependant juſques-là, tout ce qui faiſait partie de l'ancien royaume de Bourgogne, relevait des empereurs.

Rodolphe lui fait la guerre : elle ſe termine bientôt par l'hommage que le comte de Bourgogne lui rend. Ainſi ce comte ſe trouve relever à la fois de l'Empire & de la France.

Rodolphe donne au duc de Saxe ſon gendre Albert II, le titre de *palatin* de Saxe. Il faut bien diſtinguer cette maiſon de Saxe d'avec celle d'aujourd'hui, qui eſt, comme nous l'avons dit, celle de Miſnie.

1291.

L'empereur Rodolphe meurt à Germesheim le 15 Juillet à l'âge de 73 ans, après en avoir régné dix-huit.

ADOLPHE DE NASSAU,

VINGT-NEUVIÉME EMPEREUR,

Après un interrègne de neuf mois.

1292.

LEs princes Allemands craignant de rendre héréditaire cet empire d'Allemagne, toujours nommé l'empire Romain, & ne pouvant s'accorder dans leur choix, font un ſecond compromis, dont on avait vu l'exemple à la nomination de Rodolphe.

L'archevêque de Mayence auquel on s'en rapporte, nomme Adolphe de Naſſau par le même principe qu'on avait choiſi ſon prédéceſſeur. C'était le plus illuſtre guerrier de ces tems-là, & le plus pauvre. Il paraiſſait capable de ſoutenir la gloire de l'empire à la tête des armées allemandes, & trop peu puiſſant pour l'aſſervir. Il ne poſſédoit que trois ſeigneuries dans le comté de Naſſau.

Albert duc d'Autriche, fâché de ne point ſuccéder à ſon pere, s'unit contre le nouvel empereur avec ce même comte de Bourgogne qui ne veut plus être vaſſal de l'Allemagne, & tous deux obtiennent des ſecours du roi de France Philippe le bel. La maiſon d'Autriche commence par appeller contre

Digitized by Google

l'empereur ces mêmes Français que les princes de l'empire ont depuis ſi ſouvent apellés contr'elle. Albert d'Autriche, avec le ſecours de la France, fait d'abord la guerre en Suiſſe, dont ſa maiſon réclame la ſouveraineté. Il prend Zurich avec des troupes Françaiſes.

1293.

Albert d'Autriche ſouleve contre Adolphe, Strasbourg & Colmar. L'empereur, à la tête de quelques troupes que les fiefs impériaux lui fourniſſent, appaiſe ces troubles.

Un différend entre le comte de Flandre & les citoyens de Gand, eſt porté au parlement de Paris, & jugé en faveur des citoyens. Il était bien clairement reconnu que depuis Gand juſqu'à Boulogne, Arras & Cambrai, la Flandre relevait uniquement du roi de France.

1294.

Adolphe s'unit avec Edouard roi d'Angleterre contre la France ; mais comme il craint un auſſi puiſſant vaſſal que le duc d'Autriche, il n'entreprend rien. On a vu depuis renouveller plus d'une fois cette alliance dans des circonſtances pareilles.

1295.

Une injuſtice honteuſe de l'empereur, eſt la premiere origine de ſes malheurs & de ſa fin funeſte : grand exemple pour les ſouverains. Albert de Miſnie, landgrave de Thuringe, l'un des ancêtres de tous les princes de Saxe, qui font une ſi grande figure en Allemagne, gendre de l'empereur Fréderic II, avait trois enfants de la princeſſe ſa femme. Il l'avait répudiée pour une maîtreſſe indigne de lui ; & c'eſt pour cela que les Allemands lui avaient donné avec juſtice le ſurnom de *dépravé*. Ayant un bâtard de cette concubine, il voulait déshériter pour lui ſes trois enfants légitimes. Il met ſes fiefs en vente malgré les loix, & l'empereur malgré les loix les achete avec l'argent que le roi d'Angleterre lui avait donné pour faire la guerre a la France.

Les trois princes ſoutiennent hardiment leurs droits contre l'empereur. Il a beau prendre Dreſde & pluſieurs châteaux,

il eſt chaſſé de la Miſnie ; & toute l'Allemagne ſe déclare contre cet indigne procédé.

1296.

La rupture contre l'empereur & le roi d'Angleterre d'un côté, & la France de l'autre, durait toujours. Le pape Boniface VIII leur ordonne à tous trois une trêve ſous peine d'excommunication.

1297.

L'empereur avait plus beſoin d'une trêve avec les ſeigneurs de l'empire. Sa conduite les révoltait tous. Venceſlas roi de Bohême, Albert duc d'Autriche, le duc de Saxe, l'archevêque de Mayence s'aſſemblent à Prague. Il y avait deux marquis de Brandebourg ; non qu'ils poſſédaſſent tous deux la même marche ; mais étant freres, ils prenaient tous deux le même titre. C'eſt un uſage qui commençait à s'établir. On accuſe l'empereur dans les formes, & on indique une diète à Egra pour le dépoſer.

Albert d'Autriche envoie à Rome ſolliciter la dépoſition d'Adolphe. C'eſt un droit qu'on reconnaît toujours dans les papes, quand on croit en profiter.

Le duc d'Autriche feint d'avoir reçu le conſentement du pape, qu'il n'a pourtant pas. L'archevêque de Mayence dépoſe ſolemnellement l'empereur au nom de tous les princes. Voici comme il s'exprime : *On nous a dit que nos envoyés avaient obtenu l'agrément du pape ; d'autres aſſurent que le pape l'a refuſé ; mais n'ayant égard qu'à l'autorité qui nous a été confiée, nous dépoſons Adolphe de la dignité impériale, & nous éliſons pour roi des Romains le ſeigneur Albert duc d'Autriche.*

1298.

Boniface VIII défend aux électeurs, ſous peine d'excommunication, de ſacrer le nouveau roi des Romains. Ils lui répondent que ce n'eſt pas là une affaire de religion.

Cependant Adolphe ayant dans ſon parti quelques évêques & quelques ſeigneurs, avait encor une armée. Il donne bataille

le 2 Juillet auprès de Spire à ſon rival ; tous deux ſe joignent au fort de la mêlée. Albert d'Autriche lui porte un coup d'épée dans l'œil. Adolphe meurt en combattant, & laiſſe l'empire à Albert.

ALBERT I D'AUTRICHE,

TRENTIÉME EMPEREUR.

1298.

ALbert d'Autriche commence par remettre ſon droit aux électeurs afin de le mieux aſſurer. Il ſe fait élire une ſeconde fois à Francfort, puis couronner à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne.

Le pape Boniface VIII ne veut pas le reconnaître. Ce pape avoit alors de violents démêlés avec le roi de France Philippe le bel.

1299.

L'empereur Albert s'unit incontinent avec Philippe, & marie ſon fils aîné Rodolphe à Blanche, ſœur du roi. Les articles de ce mariage ſont remarquables. Il s'engage de donner à ſon fils d'Autriche, la Stirie, la Carniole, l'Alſace, Fribourg en Briſgau, & aſſigne pour douaire à ſa belle-fille l'Alſace & Fribourg, s'en remettant pour la dot de Blanche à la volonté du roi de France.

Albert fait part de ce mariage au pape, qui pour toute réponſe dit, que l'empereur n'eſt qu'un uſurpateur, & qu'il n'y a d'autre *Céſar* que le ſouverain pontife des chrétiens.

1300. 1301.

Les maiſons de France & d'Autriche ſemblaient alors étroitement unies par ce mariage, par leur haine commune contre Boniface VIII, par la néceſſité où elles étaient de ſe défendre contre leurs vaſſaux. Car dans le même tems la Hollande & la Zélande, vaſſales de l'empire, faiſaient la guerre à Albert ; & les Flamands, vaſſaux de la France, la faiſaient au roi Philippe le bel.

Boniface VIII, plus fier encor que Grégoire VII, & plus impétueux, prend ce tems pour braver à la fois l'empereur & le roi de France. D'un côté il excite contre Philippe le bel ſon frere Charles de Valois ; de l'autre il ſouleve des Princes de l'Allemagne contre Albert.

Nul pape ne pouſſa plus loin la manie de donner des royaumes. Il fait venir en Italie ce Charles de Valois, & le nomme vicaire de l'empire en Toſcane. Il marie ce prince à la fille de Baudouin II, empereur de Conſtantinople, dépoſſédé ; & déclare hardiment Charles de Valois empereur des Grecs. Rien n'eſt plus grand que ces entrepriſes quand elles ſont bien conduites & heureuſes. Rien de plus petit quand elles ſont ſans effet. Ce pape, en moins de trois ans, donna les empires d'Orient & d'Occident, & mit en interdit le royaume de France.

Les circonſtances où ſe trouvait l'Allemagne, le mirent ſur le point de réuſſir contre Albert d'Autriche.

Il écrit aux archevêques de Mayence, de Trèves & de Cologne ; *Nous ordonnons qu'Albert comparaiſſe devant nous dans ſix mois, pour ſe juſtifier, s'il peut, du crime de lèze-majeſté commis contre la perſonne de ſon ſouverain Adolphe. Nous défendons qu'on le reconnaiſſe pour roi des Romains, &c.*

Ces trois archevêques qui n'aimaient pas Albert, conviennent avec le comte palatin du Rhin, de procéder contre lui, comme ils avaient procédé contre ſon prédéceſſeur ; & ce qui montre bien qu'on a toujours deux poids & deux meſures, c'eſt qu'ils lui font un crime d'avoir vaincu & tué, en combattant, ce même Adolphe qu'ils avaient dépoſé, & contre lequel il avait été armé par eux-mêmes.

Le comte palatin fait en effet des informations contre l'empereur Albert. On ſait que les comtes palatins étaient originairement juges dans le palais, & juges des cauſes civiles entre le prince & les ſujets, comme cela ſe pratique dans tous les pays ſous des noms différents.

Les palatins ſe croyaient en droit de juger criminellement l'empereur même. C'eſt ſur cette prétention qu'on verra un palatin, au ban de Croatie, condamner une reine.

Albert ayant pour lui les autres princes de l'empire, répond aux procédures par la guerre.

1302.

Bientôt ſes juges lui demandent grace, & l'électeur palatin paie par une groſſe ſomme d'argent ſes procédures.

La Pologne, après beaucoup de troubles, élit pour ſon roi Venceſlas roi de Bohême. Venceſlas met quelque ordre dans un pays où il n'y en avoit jamais eu. C'eſt lui qui inſtitua le ſénat. Ce Venceſlas donne ſon fils pour roi aux Hongrais, qui le demandaient lui-même.

Boniface VIII ne manque pas de prétendre que c'eſt un attentat contre lui, & qu'il n'appartient qu'à lui ſeul de donner un roi à la Hongrie. Il nomme à ce royaume Carobert deſcendant de Charles d'Anjou. Il ſemblerait que l'empereur n'eût pas dû accoutumer le pape à donner des royaumes; cependant c'eſt ce qui le racommoda avec lui. Il craignait plus la puiſſance de Venceſlas que celle du pape. Il protege donc Carobert, & déſole la Bohême avec une armée. Les auteurs diſent que cette armée fut empoiſonnée par les Bohémiens qui infecterent les eaux voiſines du camp; cela eſt aſſez difficile à croire.

1303.

Ce qui acheve de mettre l'empereur dans les intérêts de Boniface VIII, c'eſt la ſanglante querelle de ce pape avec Philippe le bel. Boniface très maltraité par ce monarque, & qui méritait de l'être, reconnaît enfin cet Albert à qui il avait voulu faire le procès, pour roi légitime des Romains, & lui promet la couronne impériale, pourvu qu'il déclare la guerre au roi de France.

Albert paie la complaiſance du pape par une complaiſance bien plus grande. Il reconnaît *que l'empire a été transféré des Grecs aux Allemands par le St. Siége; que les électeurs tiennent leur droit du pape, & que les empereurs & les rois reçoivent de lui le droit du glaive.* C'eſt contre une telle déclaration que le comte palatin aurait dû faire des procédures.

Ce n'était pas la peine de flatter ainſi Boniface VIII qui mourut le 12 Octobre, échappé à peine de la priſon où le roi de France l'avait retenu aux portes même de Rome.

Cependant le roi de France confiſque la Flandre ſur le comte Gui Dampierre, & demeure, après une ſanglante bataille, maître de Lille, de Douai, d'Orchies, de Béthune, & d'un très grand pays, ſans que l'empereur s'en mette en peine.

Il ne ſonge pas davantage à l'Italie, toujours partagée entre les Guelfes & les Gibelins.

1304. 1305.

Ladiſlas, ce fils du reſpectable Venceſlas roi de Bohême & de la Pologne, eſt chaſſé de la Hongrie. Son pere en meurt, à ce qu'on prétend, de chagrin, ſi les rois peuvent mourir de cette maladie.

Le duc de Bavière Othon ſe fait élire roi de Hongrie, & ſe fait renvoyer dès la même année. Ladiſlas retourné en Bohême, y eſt aſſaſſiné. Ainſi voilà trois royaumes électifs à donner à la fois, la Hongrie, la Bohême & la Pologne.

L'empereur Albert fait couronner ſon fils Rodolphe en Bohême à main armée. Carobert ſe propoſe toujours pour la Hongrie ; & un ſeigneur Polonais nommé Uladiſlas *Loctícus* eſt élu, ou plutôt rétabli en Pologne ; mais l'empereur n'y a aucune part.

1306.

Voici une injuſtice qui ne paraît pas d'un prince habile. L'empereur Adolphe de Naſſau avait perdu la couronne & la vie pour s'être attiré la haine des Allemands, & cette haine fut principalement fondée ſur ce qu'il voulut dépouiller à prix d'argent les héritiers légitimes de la Miſnie & de la Thuringe.

Philippe de Naſſau, frere de cet empereur, réclama ces pays ſi injuſtement achetés. Albert ſe déclare pour eux dans l'eſpérance d'en obtenir ſa part. Les princes de Thuringe ſe défendent. Ils ſont mis ſans formalités au ban de l'empire. Cette proſcription leur donne des partiſans & une armée. Ils taillent en piece l'armée de l'empereur, qui eſt trop heureux de les laiſſer paiſibles dans leurs états. On voit toujours en général dans les Allemands un grand fonds d'attachement pour leurs droits ; & c'eſt ce qui a fait ſubſiſter ſi longtems ce gouvernement

gouvernement mixte ; édifice ſouvent prêt à écrouler, & cependant toujours ferme.

1307.

Le pape Clément V envoie un légat en Hongrie, qui donne la couronne à Carobert au nom du St. Siége. Autrefois les empereurs donnaient ce royaume : alors les papes en diſpoſaient ainſi que de celui de Naples. Les Hongrois aimaient mieux être vaſſaux des papes déſarmés, que des empereurs qui pouvaient les aſſervir. Il valait mieux n'être vaſſal de perſonne.

ORIGINE DE LA LIBERTÉ DES SUISSES

La Suiſſe relevait de l'Empire, & une partie de ce pays était domaine de la maiſon d'Autriche, comme Fribourg, Lucerne, Zug, Glaris. Ces petites villes, quoique ſujettes, avaient de grands privileges, & étaient au rang des villes *mixtes* de l'empire ; d'autres étaient impériales, & ſe gouvernaient par leurs citoyens, comme Zurich, Bâle, & Schaffouſe. Les cantons d'Uri, de Schvitz, & d'Undervald étaient ſous le patronage de la maiſon d'Autriche, mais non ſous ſa domination.

L'empereur Albert voulut être deſpotique dans tout le pays. Les gouverneurs & les commiſſaires qu'il y envoya, y exercerent une tyrannie qui cauſa d'abord beaucoup de malheurs, & qui enſuite produiſit le bonheur de la liberté.

Les fondateurs de cette liberté ſe nomment *Melchtad*, *Stauffacher* & *Valtherfurſt*. La difficulté de prononcer des noms ſi reſpectables, nuit à leur célébrité. Ces trois payſans, hommes de ſens & de réſolution, furent les premiers conjurés. Chacun d'eux en attira trois autres. Ces neuf gagnerent les cantons d'Uri, Schvitz & Undervald.

Tous les hiſtoriens prétendent que tandis que la conſpiration ſe tramait, un gouverneur d'Uri nommé *Griſler*, s'aviſa d'un genre de tyrannie ridicule & horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ſes bonnets au haut d'une perche dans la place, & ordonna qu'on ſaluât le bonnet ſous peine de la vie. Un des conjurés nommé *Guillaume Tell*, ne ſalua point le bonnet.

Le gouverneur le condamna à être pendu, & ne lui donna ſa grace qu'à condition que le coupable, qui paſſait pour archer adroit, abattrait d'un coup de fleche une pomme placée ſur la tête de ſon fils. Le pere tremblant tira, & fut aſſez heureux pour abattre la pomme. *Griſler* appercevant une ſeconde fleche ſous l'habit de *Tell*, demanda ce qu'il en prétendait faire. *Elle t'était deſtinée*, dit le ſuiſſe, *ſi j'avais bleſſé mon fils.*

Avouons que toutes ces hiſtoires de pommes ſont bien ſuſpectes : celle-ci l'eſt d'autant plus qu'elle ſemble tirée d'une ancienne fable danoiſe. Mais enfin on tient pour conſtant que *Tell* ayant été mis aux fers, tua enſuite le gouverneur d'une fleche : que ce fut le ſignal des conjurés : que les peuples ſe ſaiſirent des fortereſſes, & démolirent ces inſtruments de leur eſclavage. Voyez l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale des mœurs & de l'eſprit des nations.*

1308.

Albert prêt de commettre ſes forces contre ce courage que donne l'enthouſiaſme d'une liberté naiſſante, perd la vie d'une maniere funeſte. Son propre neveu Jean, qu'on a appellé mal-à-propos duc de Suabe, qui ne pouvait obtenir de lui la jouiſſance de ſon patrimoine, conſpira ſa mort avec quelques complices. Il lui porta lui-même le dernier coup en ſe promenant avec lui auprès de Rheinsfeld, ſur le bord de la riviere de Ruſs, dans le voiſinage de la Suiſſe. Peu de ſouverains ont péri d'une mort plus tragique, & nul n'a été moins regretté. Il eſt très vraiſemblable que le don de l'Autriche & de la Stirie, de la Carniole, fait par l'empereur Rodolphe de Habsbourg à ſes deux enfants, fut la cauſe de cet aſſaſſinat. Jean fils du prince Rodolphe, ayant en vain demandé à ſon oncle Albert ſa part qu'il retenait, voulut s'en mettre en poſſeſſion par un crime.

HENRI VII,

de la maiſon de Luxembourg,

TRENTE-UNIÉME EMPEREUR.

1308.

APrès l'aſſaſſinat d'Albert, le trône demeure vacant ſept mois. On compte parmi les prétendants à ce trône, le roi de France Philippe le *bel* : mais il n'y a aucun monument de l'hiſtoire de France qui en faſſe la moindre mention.

Charles de Valois, frere de ce monarque, ſe met ſur les rangs. C'était un prince qui allait partout chercher des royaumes. Il avait reçu la couronne d'Aragon des mains du pape Martin IV, & lui avait prêté l'hommage & le ſerment de fidélité, que les papes exigeaient des rois d'Aragon : mais il n'avait plus qu'un vain titre. Boniface VIII lui avait promis de le faire roi des Romains, mais il n'avait pu tenir ſa parole.

Bertrand de Got, Gaſcon, archevêque de Bordeaux, élevé au pontificat de Rome, par la protection de Philippe le bel, promet cette fois la couronne impériale à ce prince. Les papes y pouvaient beaucoup alors, malgré toute leur faibleſſe, parce que leur refus de reconnaître le roi des Romains élu en Allemagne, était ſouvent un prétexte de factions & de guerres civiles.

Ce pape Clément V fait tout le contraire de qu'il avait promis. Il fait preſſer ſous main les électeurs de nommer Henri comte de Luxembourg.

Ce prince eſt le premier qui eſt nommé par ſix électeurs ſeulement, tous ſix grands officiers de la couronne : les archevêques de Mayence, Trèves & Cologne, chanceliers : le comte palatin de la maiſon de Bavière d'aujourd'hui, grand-maître de la maiſon : le duc de Saxe de la maiſon d'Aſcanie, grand-écuyer : le marquis de Brandebourg, de la même maiſon d'Aſcanie, grand-chambellan.

Le roi de Bohême, grand-échanſon, n'y aſſiſta pas, & perſonne même ne le repréſenta. Le royaume de Bohême était alors vacant, les Bohémiens ne voulant pas reconnaître le duc de Carinthie, qu'ils avaient élu, mais auquel ils faiſaient la guerre comme à un tyran.

Ce fut le comte palatin qui nomma au nom de ſix électeurs, *Henri comte de Luxembourg, roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'égliſe romaine & univerſelle, & défenſeur des veuves & des orphelins.*

1309.

Henri VII commence par venger l'aſſaſſinat de l'empereur Albert. Il met l'aſſaſſin Jean, prétendu duc de Suabe, au ban de l'empire. Fréderic & Léopold d'Autriche, ſes couſins, deſcendants comme lui de Rodolphe de Habsbourg, exécutent la ſentence, & reçoivent l'inveſtiture de ſes domaines.

Un des aſſaſſins, nommé Rodolphe de Vath, ſeigneur conſidérable, eſt pris; & c'eſt par lui que commence l'uſage du ſupplice de la roue. Pour Jean, après avoir erré longtems, il obtint l'abſolution du pape, & ſe fit moine.

L'empereur donne à ſon fils de Luxembourg le titre de duc, ſans ériger le Luxembourg en duché. Il y avait des ducs à brevet, comme on en voit aujourd'hui en France; mais c'étaient des princes. On a déja vu que les empereurs faiſaient des rois à brevet.

L'empereur ſonge à établir ſa maiſon, & fait élire ſon fils Jean de Luxembourg, roi de Bohême. Il falut la conquérir ſur le duc de Carinthie; & cela ne fut pas difficile, puiſque le duc de Carinthie avait contre lui la nation.

Tous les Juifs ſont chaſſés d'Allemagne, & une grande partie eſt dépouillée de ſes biens. Ce peuple conſacré à l'uſure depuis qu'il eſt connu, ayant toujours exercé ce métier à Babilone, à Alexandrie, à Rome, & dans toute l'Europe, s'était rendu partout également néceſſaire & exécrable. Il n'y avait guere de villes où l'on n'accuſât les Juifs d'immoler un enfant le vendredi ſaint, & de poignarder une hoſtie. On fait encore dans pluſieurs villes des proceſſions en mémoire des hoſties qu'ils ont poignardées, & qui ont jeté du ſang. Ces accu-

ſations ridicules ſervaient à les dépouiller de leurs richeſſes.

1310.

L'ordre des templiers eſt traité plus cruellement que les Juifs. C'eſt un des événements les plus incompréhenſibles. Des chevaliers qui faiſaient vœu de combattre pour JESUS-CHRIST, ſont accuſés de le renier, d'adorer une tête de cuivre, & de n'avoir pour cérémonies ſecrettes de leur réception dans l'ordre, que les plus horribles débauches. Ils ſont condamnés au feu en France, en conſéquence d'une bulle du pape Clément V, & de leurs grands biens. Le grand-maître de l'ordre, Molai Gui, frere du dauphin d'Auvergne, & ſoixante & quatorze chevaliers, jurerent en vain que l'ordre était innocent. Philippe le bel irrité contr'eux, les fit trouver coupables. Le pape dévoué au roi de France les condamna. Il y en eut cinquante-neuf de brûlés à Paris. On les pourſuivit partout. Le pape abolit l'ordre deux ans après; mais en Allemagne on ne fit rien contre eux; peut-être parce qu'on les perſécutait trop en France. Il y a grande apparence que les débauches de quelques jeunes chevaliers avaient donné occaſion de calomnier l'ordre entier. Cette ſaint Barthelemi de tant de chevaliers armés pour la défenſe du chriſtianiſme, jugés en France, & condamnés par un pape & par des cardinaux, eſt la plus abominable cruauté qui ait été jamais exercée au nom de la juſtice. On ne trouve rien de pareil chez les peuples les plus ſauvages. Ils tuent dans la colere. Mais les juges très incompétents des templiers, les livrerent gravement aux plus affreux ſupplices, ſans paſſion comme ſans raiſon.

Henri VII veut rétablir l'empire en Italie. Aucun empereur n'y avait été depuis Fréderic II.

Diète à Francfort pour établir Jean de Luxembourg, roi de Bohême, vicaire de l'empire, & pour fournir au voyage de l'empereur. Ce voyage s'appelle, comme on ſait, *l'expédition romaine*. Chaque état de l'empire ſe cotiſe pour fournir des ſoldats, des cavaliers, ou de l'argent.

Les commiſſaires de l'empereur qui le précedent ſont à Lauſanne, le 11 Octobre, le ſerment accoutumé aux commiſſaires

du pape. Serment regardé toujours par les papes comme un acte d'obéiſſance & un hommage, & par les empereurs comme une promeſſe de protection ; mais les paroles en étaient favorables aux prétentions des papes.

1311.

Les factions des Guelfes & des Gibelins partageaient toujours l'Italie. Mais ces factions n'avaient plus le même objet qu'autrefois ; elles ne combattaient plus l'une pour l'empereur, l'autre pour le pape. Ce n'était plus qu'un mot de ralliement, auquel il n'y avait guere d'idée fixe attachée. C'eſt de quoi nous avons vu un exemple en Angleterre dans les factions de Wihgs & de Toris.

Le pape Clément V fuyait Rome, où il n'avait aucun pouvoir. Il établiſſait ſa cour à Lyon avec ſa maîtreſſe, la comteſſe de Périgord, & amaſſait ce qu'il pouvait de tréſors.

Rome était dans l'anarchie d'un gouvernement populaire. Les Colona, les Urſini, les barons Romains partageaient la ville, & c'eſt la cauſe de ce long ſéjour des papes au bord du Rhône ; de ſorte que Rome paraiſſait également perdue pour les papes & pour les empereurs.

La Sicile était reſtée à la maiſon d'Aragon. Carobert-roi de Hongrie diſputait le royaume de Naples à Robert ſon oncle, fils de Charles II, de la maiſon d'Anjou.

La maiſon d'Eſte s'était établie à Ferrare. Les Vénitiens voulaient s'emparer de ce pays.

L'ancienne ligue des villes d'Italie était bien loin de ſubſiſter. Elle n'avait été faite que contre les empereurs. Mais depuis qu'ils ne venaient plus en Italie, ces villes ne penſaient qu'à s'agrandir aux dépens les unes des autres.

Les Florentins & les Génois faiſaient la guerre à la république de Piſe. Chaque ville d'ailleurs était partagée en factions ; Florence entre les noirs & les blancs, Milan entre les Viſconti & les Turiani.

Ce fut au milieu de ces troubles que Henri VII parait enfin en Italie. Il ſe fait couronner roi de Lombardie à Milan. Les Guelfes cachent cette ancienne couronne de fer des rois Lombards, comme ſi c'était à un petit cercle de fer que fût at-

taché le droit de régner. L'empereur fait faire une nouvelle couronne.

Les Turiani, le propre chancelier de l'empereur, conſpirent contre ſa vie dans Milan. Il condamne ſon chancelier au feu. La plupart des villes de Lombardie, Créme, Crémone, Lodi, Breſcia lui refuſent l'obéiſſance. Il les ſoumet par force, & il y a beaucoup de ſang répandu.

Il marche à Rome. Robert, roi de Naples, de concert avec le pape, lui ferme les portes, en faiſant marcher vers Rome Jean, prince de Morée ſon frere, avec des gendarmes & de l'infanterie.

Pluſieurs villes, comme Florence, Bologne, Lucques, ſe joignent ſecrettement à Robert. Cependant le pape écrit de Lyon à l'empereur, qu'il ne ſouhaite rien tant que ſon gouvernement; le roi de Naples l'aſſure des mêmes ſentiments, & lui proteſte que le prince de Morée n'eſt à Rome que pour y mettre l'ordre.

Henri VII ſe préſente à la porte de la ville Léonine, qui renferme l'égliſe de St. Pierre, mais il faut qu'il l'aſſiége pour y entrer. Il eſt battu au lieu d'être couronné. Il négocie avec l'autre partie de la ville, & demande qu'on le couronne dans l'égliſe de St. Jean de Latran. Les cardinaux s'y oppoſent, & diſent que cela ne ſe peut ſans la permiſſion du pape.

Le peuple de ce quartier prend le parti de l'empereur. Il eſt couronné en tumulte par quelques cardinaux. Alors il fait examiner par des juriſconſultes la queſtion, *ſi le pape peut ordonner quelque choſe à l'empereur, & ſi le royaume de Naples releve de l'empire, ou du St. Siége.* Ses juriſconſultes ne manquent pas de décider en ſa faveur, & le pape a grand ſoin de faire décider le contraire par les ſiens.

1313.

C'eſt, comme on a vu, la deſtinée des empereurs de manquer de forces pour dominer dans Rome. Henri VII eſt obligé d'en ſortir. Il va aſſiéger inutilement Florence, & cite non moins inutilement Robert, roi de Naples, à comparaître devant lui. Il met non moins vainement ce roi au ban de l'em-

pire, comme coupable de lèze-majeſté, *& le bannit à perpétuité ſous peine de perdre la tête.* L'arrêt eſt du 25 Avril.

Il rend des arrêts à-peu-près ſemblables contre Florence & Lucques, & permet par ces arrêts d'aſſaſſiner les habitants; Venceſlas en démence n'aurait pas donné de tels reſcrits.

Il fait lever des troupes en Allemagne par ſon frere, archevêque de Trèves. Il obtient des Génois & des Piſans cinquante galeres. On conſpire dans Naples en ſa faveur. Il penſe conquérir Naples & enſuite Rome; mais prêt à partir, il meurt auprès de la ville de Sienne. L'arrêt contre les Florentins était une invitation à l'empoiſonner. Un dominicain nommé Politien de Montepulciano, qui le communiait, mêla, dit-on, du poiſon dans le vin conſacré. Il eſt difficile de prouver de tels crimes. Mais les dominicains n'obtinrent du fils de Henri VII, Jean, roi de Bohême, des lettres qui les déclarent innocents, que trente ans après la mort de l'empereur. Il eût mieux valu avoir ces lettres dans le tems même qu'on commençait à les accuſer de cet empoiſonnement ſacrilege.

INTERREGNE DE QUATORZE MOIS.

Dans les dernieres années de la vie de Henri VII, l'ordre teutonique s'agrandiſſait, & faiſait des conquêtes ſur les idolâtres & ſur les chrétiens des bords de la mer Baltique. Ils ſe rendirent même maîtres de Dantzick, qu'ils céderent après. Ils acheterent la contrée de Pruſſe nommée Pomérélie, d'un margrave de Brandebourg qui la poſſédait.

Pendant que les chevaliers teutons devenaient des conquérants, les templiers furent détruits en Allemagne, comme ailleurs; & quoiqu'ils ſe ſoutinſſent encor quelques années vers le Rhin, leur ordre fut enfin entiérement aboli.

1314.

Le pape Clément V condamne la mémoire de Henri VII, déclare que le ſerment que cet empereur avait fait à ſon couronnement dans Rome, était un *ſerment de fidélité*, & par conſéquent d'un vaſſal qui rend hommage.

Il caſſe la ſentence de Henri VII portée contre le roi de Naples,

Naples, *attendu*, dit-il avec raiſon, *que le roi Robert eſt notre vaſſal.*

Mais le pape ajoute à cette raiſon des clauſes bien étonnantes. *Nous avons*, dit-il, *la ſupériorité ſur l'empire, & nous ſuccédons à l'empereur pendant la vacance, par le plein pouvoir que* JESUS-CHRIST *nous a donné.* Il faut avouer que JESUS-CHRIST, comme homme, ne ſe doutait pas qu'un prêtre qui ſe diſait dans Rome ſucceſſeur de Simon, fût un jour de droit divin empereur pendant la vacance.

En vertu de cette prétention, le pape établit le roi de Naples Robert, vicaire de l'empire en Italie. Ainſi les papes, qui ne craignent rien tant qu'un empereur, aident eux-mêmes à perpétuer cette dignité, en reconnaiſſant qu'il faut un vicaire dans l'interregne. Mais ils nomment ce vicaire pour ſe faire un droit de nommer un empereur.

Les électeurs en Allemagne ſont longtems diviſés. Il était déja établi dans l'opinion des hommes que le droit de ſuffrage n'appartenait qu'aux grands officiers de la maiſon, c'eſt-à-dire, aux trois chanceliers eccléſiaſtiques, & aux quatre princes ſéculiers. Ces officiers avaient longtems eu la premiere influence. Ils déclaraient la nomination faite par la pluralité des ſuffrages : peu-à-peu ils attirerent à eux ſeuls le droit d'élire.

Cela eſt ſi vrai que le duc de Carinthie Henri, qui prenait le titre de roi de Bohême, diſputait en cette ſeule qualité le droit d'électeur à Jean de Luxembourg, fils de Henri VII, qui en effet était roi de Bohême.

Les ducs de Saxe, Jean & Rodolphe, qui avaient chacun une partie de la Saxe, prétendaient partager le droit d'élire, & être tous deux électeurs, parce qu'ils ſe diſaient tous deux grands maréchaux.

Le duc de Bavière Louis, le même qui fut empereur, chef de la branche bavaroiſe, voulait partager avec ſon frere ainé Rodolphe, comte palatin, le droit de ſuffrage.

Il y eut donc dix électeurs qui repréſentaient ſept officiers, ſept charges principales de l'empire. De ces dix électeurs, cinq nomment Louis, duc de Bavière, qui ajoutant ſon ſuffrage, eſt ainſi élu par ſix voix.

Les quatre autres choiſiſſent Fréderic, duc d'Autriche, fils

de l'empereur Albert ; & ce duc d'Autriche ne compta point ſa propre voix ; ce qui prouve évidemment que l'Autriche n'avait point droit de ſuffrage, ne fourniſſant point de grand officier.

LOUIS V, ou LOUIS DE BAVIÈRE,

TRENTE-DEUXIÉME EMPEREUR.

1315.

ON ne compte pour empereur que Louis de Bavière, parce qu'il paſſe pour avoir été élu par le plus grand nombre, mais ſurtout parce que ſon rival Fréderic le beau, fut malheureux. Fréderic eſt ſacré à Cologne par l'archevêque du lieu ; Louis à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Mayence ; & cet archevêque s'attribue ce privilege malgré l'archevêque de Cologne métropolitain d'Aix.

Ces deux ſacres produiſent néceſſairement des guerres civiles ; & celui-ci l'eſt d'autant plus que Louis de Bavière étoit oncle de Fréderic ſon rival. Quelques cantons Suiſſes déja ligués, prennent les armes pour Louis de Bavière. Ils défendaient par-là leur liberté comme l'Autriche.

Mémorable bataille de Mortgat. Si les Suiſſes avaient eu l'éloquence des Athéniens comme le courage, cette journée ſeroit auſſi célebre que celle des thermopiles. Seize cents Suiſſes des cantons d'Uri, de Schwitz & d'Underwald, diſſipent au paſſage des montagnes une armée formidable du duc d'Autriche. Le champ de bataille de Mortgat eſt le vrai berceau de leur liberté.

1316.

Jean XXII, pape à Avignon & à Lyon comme ſes deux prédéceſſeurs, n'oſant pas mettre le pied en Italie, & abandonnant Rome, déclare cependant que l'empire dépend de l'égliſe romaine, & cite à ſon tribunal les deux prétendants à l'empire. Il y a eu de plus grande révolution ſur la terre, mais il n'y

en a pas eu une plus ſinguliere dans l'eſprit humain, que de voir les ſucceſſeurs des Céſars créés ſur les bords du Mein, ſoumettre les droits qu'ils n'ont point ſur Rome, à un pontife de Rome créé dans Avignon ; tandis que les Rois d'Allemagne prétendent avoir le droit de donner les royaumes de l'Europe, que les papes prétendent nommer les empereurs & les rois, & que le peuple romain ne veut ni d'empereur ni de pape.

1317.

Il faut ſe repréſenter dans ces tems-là l'Italie auſſi diviſée que l'Allemagne. Les Guelfes & les Gibelins la déchirent toujours. Les Guelfes, à la tête deſquels eſt le roi de Naples Robert, tiennent pour Fréderic d'Autriche. Louis a pour lui les Gibelins. Les principaux de cette faction ſont les Viſcontis à Milan. Cette maiſon établiſſait ſa puiſſance ſur le prétexte de ſoutenir celle des empereurs. La France voulait déja ſe mêler des affaires du Milanais, mais faiblement.

1318.

Guerre entre Eric, roi de Danemarck & Valdemar margrave de Brandebourg. Ce margrave ſoutient ſeul cette guerre ſans l'aide d'aucun prince de l'empire. Quand un état faible tient tête à un plus fort, c'eſt qu'il eſt gouverné par un homme ſupérieur.

Le duc de Lavembourg dans cette courte querelle bientôt accommodée, eſt priſonnier du margrave, & ſe rachette pour ſeize mille marcs d'argent. On pourait par ces rançons juger à-peu-près de la quantité d'eſpeces qui roulaient alors dans ces pays, où les princes avaient tout, & les peuples preſque rien.

1319.

Les deux empereurs conſentent à décider leur querelle plus importante, par trente champions ; uſage des anciens tems que la chevalerie a renouvellés quelquefois.

Ce combat d'homme à homme, de quinze contre quinze, fut comme celui des héros Grecs & Troyens. Il ne décida rien, & ne fut que le prélude de la bataille que les deux armées ſe livrerent après avoir été ſpectatrices du combat des trente.

Louis eſt vainqueur dans cette bataille ; mais ſa victoire n'eſt point déciſive.

1320. 1321.

Philippe de Valois, neveu de Philippe le bel roi de France, accepte du pape Jean XXII la qualité de lieutenant-général de l'égliſe, contre les Gibelins en Italie. Philippe de Valois y va, croyant tirer quelque parti de toutes ces diviſions. Les Viſcontis trouvent le ſecret de lui faire repaſſer les Alpes, tantôt en affamant ſa petite armée, & tantôt en négociant.

L'Italie reſte partagée en Guelfes & en Gibelins, ſans prendre trop parti ni pour Fréderic d'Autriche, ni pour Henri de Bavière.

1322.

Il ſe donne une bataille déciſive entre les deux empereurs, encore aſſez près de Muldorf, le 28 Septembre 1322 : le duc d'Autriche eſt pris avec le duc Henri ſon frere, & Ferri duc de Lorraine. Dès ce jour il n'y eut plus qu'un empereur.

Léopold d'Autriche, frere des deux priſonniers, continue en vain la guerre.

Jean de Luxembourg, roi de Bohême, fatigué des contradictions qu'il éprouve dans ſon pays, envoie ſon fils en France pour l'y faire élever à la cour du roi Charles le bel. Il fait un échange de ſa couronne contre le palatinat du Rhin avec l'empereur. Cela paraît incroyable. Le poſſeſſeur du palatinat du Rhin était Rodolphe de Bavière, propre frere de l'empereur. Ce Rodolphe s'était jeté dans le parti de Fréderic d'Autriche contre ſon frere ; & l'empereur Louis de Bavière qui venait de s'emparer du palatinat, gagne la Bohême à ce marché.

On ne peut pas toujours en tout pays acheter & vendre des hommes comme des bêtes. Toute la nobleſſe de Bohême ſe ſouleva contre cet accord, le déclara nul & injurieux ; & il demeura ſans effet. Mais Rodolphe reſta privé de ſon palatinat.

1323.

Un événement plus extraordinaire encor arrive dans le Brandebourg. Le margrave de ce pays, de l'ancienne maiſon d'Aſ-

canie, quitte ſon margraviat pour aller en pélerinage à la Terre-ſainte. Il laiſſe ſes états à ſon frere, qui meurt vingt-quatre jours après le départ du pélerin. Il y avait beaucoup de parents capables de ſuccéder. L'ancienne maiſon de Saxe-Lavembourg, & celle d'Anhalt avaient des droits. L'empereur, pour les accorder tous, & ſans attendre des nouvelles du pélerinage du véritable poſſeſſeur, voulut approprier à ſa maiſon les états de Brandebourg, & il en inveſtit ſon fils Louis.

L'empereur épouſe en ſecondes noces la fille d'un comte de Hainaut & de Hollande, qui lui apporte pour dot ces deux provinces, avec la Zélande & la Friſe. Aucun état vers les Pays-Bas n'était regardé comme un fief maſculin. Les empereurs ſongeaient à l'établiſſement de leurs maiſons, auſſi-bien qu'à l'empire.

L'empereur ayant vaincu ſon concurrent, a le pape encor à vaincre. Jean XXII, des bords du Rhône, ne laiſſait pas d'influer beaucoup en Italie. Il animait la faction des Guelfes contre les Gibelins. Il déclare les Viſcontis hérétiques; & comme l'empereur favoriſe les Viſcontis, il déclare l'empereur fauteur d'hérétiques: & par une bulle du 9 Octobre, il ordonne à Louis de Bavière de ſe déſiſter dans trois mois de l'adminiſtration de l'empire, *pour avoir pris le titre de roi des romains, ſans attendre que le pape ait examiné ſon élection.* L'empereur ſe contente de proteſter contre cette bulle, ne pouvant encor faire mieux.

1324.

Louis de Bavière ſoutient le reſte de la guerre contre la maiſon d'Autriche, pendant qu'il eſt attaqué par le pape.

Jean XXII, par une nouvelle bulle du 15 Juillet, déclare l'empereur *contumace*, & le prive de tout droit à l'empire s'il ne comparait devant ſa ſainteté avant le 1 Octobre. Louis de Bavière donne un reſcrit, par lequel il invite l'égliſe à dépoſer le pape, & appelle au futur concile.

Marcile de Padoue, & Jean de Gent franciſcain, viennent offrir leur plume à l'empereur contre le pape, & prétendent prouver que le ſaint pere eſt hérétique. Il avait en effet des opinions ſingulieres qu'il fut obligé de rétracter.

1325.

Quand on voit ainſi les papes, n'ayant pas une ville à eux, parler aux empereurs en maîtres, on devine aiſément qu'ils ne font que mettre à profit les préjugés des peuples, & les intérêts des princes. La maiſon d'Autriche avait encor un parti en Allemagne, quoique le chef fût en priſon; & ce n'eſt qu'à la tête d'un parti qu'une bulle peut être dangereuſe.

L'Alſace & le pays Meſſin, par exemple, tenaient pour cette maiſon. L'empereur fit une alliance avec le duc de Lorraine ſon priſonnier, avec l'archevêque de Trèves & le comte de Bar, pour prendre Metz. Metz fut priſe en effet, & paya environ quarante mille livres tournois à ſes vainqueurs.

Fréderic d'Autriche étant toujours en priſon, le pape veut faire donner l'empire à Charles le bel, roi de France. Il eût été naturel qu'un pape eût fait nommer un empereur en Italie. C'était ainſi qu'on en avait uſé envers Charlemagne; mais le long uſage prévalait, & il fallait que l'Allemagne fît l'élection. On gagne en faveur du roi de France quelques princes d'Allemagne, qui donnerent rendez-vous au roi à Bar-ſur-Aube. Le roi de France s'y tranſporte, & n'y trouve que Léopold d'Autriche.

Le roi de France retourne chez lui, affligé de ſa fauſſe démarche. Léopold d'Autriche ſans reſſource, renvoie à Louis de Bavière la lance, l'épée & la couronne de Charlemagne. L'opinion publique attachait encor à ces ſymboles un droit qui confirmait celui de l'élection.

Louis de Bavière élargit enfin ſon priſonnier, & lui fait ſigner une renonciation à l'empire pour le tems de la vie de Louis. On prétend que Fréderic d'Autriche conſerva toujours le titre de roi des Romains.

1326.

Léopold d'Autriche meurt. Il faut bien obſerver, que malgré les loix, l'uſage conſtant était que les grands fiefs ſe partageaſſent encor entre les héritiers. Trente enfants auraient partagé le même état en trente parts, & auraient tous porté le même titre. Tous les agnats de Rodolphe de Habsbourg portaient le nom de ducs d'Autriche.

Léopold avait eu pour ſon partage l'Alſace, la Suiſſe, la Suabe & le Briſgau. Ses freres ſe diſputent cet héritage; ils choiſiſſent le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, pour auſtregue, c'eſt-à-dire, pour arbitre.

1327.

Louis de Bavière va enfin en Italie ſe mettre à la tête des Gibelins, & le pape anime de loin les Guelfes contre lui. L'ancienne querelle de l'empire & du pontificat ſe renouvelle avec fureur.

Louis marche avec une petite armée à Milan; il eſt accompagné d'une foule de moines franciſcains. Ces moines étaient excommuniés par le pape Jean XXII, pour avoir ſoutenu que leur capuchon devait être plus pointu, & que leur boire & leur manger ne leur appartenaient pas en propre.

Ces mêmes franciſcains traitaient le pape d'hérétique & de damné au ſujet de ſon opinion ſur la viſion béatifique.

L'empereur eſt couronné roi de Lombardie à Milan, non par l'archevêque, qui le refuſe, mais par l'évêque d'Arezzo.

Des que ce prince ſe prépare à aller à Rome, la faction des Guelfes preſſe le pape d'y revenir. Le pape n'oſe y aller, tant il craint le parti Gibelin & l'empereur.

Les Piſans offrent à l'empereur ſoixante mille livres pour qu'il ne paſſe point par leur ville dans ſon voyage à Rome. Louis de Bavière aſſiege Piſe, & ſe fait donner au bout de trois jours trente autres mille livres pour y ſéjourner deux mois. Les hiſtoriens diſent que ce ſont des livres d'or; mais cette ſomme ferait ſix millions d'écus d'Allemagne, ce qui eſt plus aiſé de coucher par écrit que de payer.

Nouvelle bulle de Jean XXII à Avignon, le 23 Octobre. *Nous réprouvons ledit Louis comme hérétique. Nous dépouillons ledit Louis de tous ſes biens, meubles & immeubles, du palatinat du Rhin, de tout droit à l'empire: défendons de fournir audit Louis du blé, du linge, du vin, du bois, &c.*

L'héréſie de l'empereur était d'aller à Rome.

1328.

Louis de Bavière eſt couronné dans Rome ſans prêter le ſer-

ment de fidélité. Le célebre Caſtruccio Caſtracani, tyran de Lucques, créé d'abord par l'empereur comte du palais de Latran & gouverneur de Rome, le conduit à St. Pierre avec les quatre premiers barons romains, Colona, Urſini, Savelli, Conti.

Louis eſt ſacré par un évêque de Veniſe, aſſiſté d'un évêque d'Aleria, tous deux excommuniés par le pape. Il y eut peu de troubles dans Rome à ce couronnement.

Le 18 Avril, l'empereur tient une aſſemblée générale. Il y préſide revêtu du manteau impérial, la couronne en tête, & le ſceptre à la main. Un moine auguſtin, Nicolas Fabriano, y accuſe le pape, & demande *s'il y a quelqu'un qui veuille défendre le prêtre de Cahors, qui ſe fait nommer le pape Jean.* L'ordre des Auguſtins devait produire un jour un homme plus dangereux pour les papes.

On lut enſuite la ſentence par laquelle l'empereur dépoſait le pape. *Nous voulons*, dit-il, *ſuivre l'exemple d'Othon I, qui avec le clergé & le peuple de Rome, dépoſa le pape Jean XII, &c. Nous dépoſons de l'évêché de Rome Jacques de Cahors, convaincu d'héréſie & de lèze-majeſté, &c.*

Le jeune Colonna, attaché en ſecret au pape, publie ſon oppoſition dans Rome, l'affiche à la porte de l'égliſe, & s'enfuit.

Enfin Louis prononce un arrêt de mort contre le pape, & même contre le roi de Naples, qui avait accepté du pape le vicariat de l'empire en Italie. Il les condamne tous deux à être brûlés vifs; la colere outrée va quelquefois juſqu'au ridicule. Il crée pape le 22 Mai, de ſon autorité, Pierre Reinalucci de la ville de Corbiero ou Corbario, dominicain, & le fait agréer par le peuple romain. Il l'inveſtit par l'anneau au lieu de lui baiſer les pieds, & ſe fait de nouveau couronner par lui.

Ce qui était arrivé à tous les empereurs depuis les Othons, arrive à Louis de Bavière. Les Romains conſpirent contre lui. Le roi de Naples arrive avec des troupes aux portes de Rome. L'empereur & ſon pape ſont obligés de s'enfuir.

1329.

L'empereur réfugié à Piſe, eſt forcé d'en ſortir. Il retourne ſans armée en Bavière avec deux franciſcains qui écrivent contre

contre le pape, Michel de Ceſene, & Guillaume Okam. L'antipape Pierre de Corbiero ſe cache de ville en ville.

Le roi de Naples Robert fait rentrer ſous la domination, ou plutôt ſous la protection papale, Rome & pluſieurs villes d'Italie.

Les Viſcontis toujours puiſſants dans Milan, & qui ne pouvaient plus être défendus par l'empereur, l'abandonnent. Ils ſe rangent du parti de Jean XXII, qui toujours réfugié dans Avignon, ſemble donner des loix à l'Europe, & en donne en effet, quand ces loix ſont exécutées par les forts contre les faibles.

Louis de Bavière étant à Pavie, fait un traité mémorable avec ſon neveu Robert, fils de l'électeur palatin Rodolphe, mort en exil en Angleterre, & tige de toute la branche palatine. Par ce traité il partage avec ſon neveu les terres de la maiſon palatine; il lui rend le palatinat du Rhin & le haut palatinat, & il garde pour lui la Bavière. Il regle qu'après l'extinction d'une des deux maiſons palatine & Baviere, qui ont une ſouche commune, la ſurvivante entrera en poſſeſſion de toutes les terres & dignités de l'autre, & que cependant le ſuffrage dans les élections des empereurs, appartiendra alternativement aux deux maiſons. Le droit de ſuffrage accordé ainſi à la maiſon de Bavière, ne dura pas longtems. La diviſion que cet accord mit entre les deux maiſons fut plus longue.

1330.

Le pape frere Pierre de Corbiero, caché dans un château d'Italie, entouré de ſoldats envoyés par l'archevêque de Piſe, demande grace à Jean XXII, qui lui promet la vie ſauve, & trois mille florins d'or de penſion pour ſon entretien.

Ce pape frere Pierre va la corde au cou, ſe préſenter devant le pape, qui le fait enfermer dans une priſon, où il mourut au bout de trois ans. On ne ſait s'il avait ſtipulé ou non, qu'il ne ſerait pas enfermé.

Chriſtophe, roi de Dannemarck, eſt dépoſé par les états du pays. Il a recours à l'empire. Les ducs de Saxe, & de Meklenbourg, & de Poméranie, ſont nommés par l'empereur pour juger entre le prince & les ſujets. C'était faire revivre les droits éteints de l'empire ſur le Dannemarck. Mais Gérard,

comte de Holſtein, régent du royaume, ne voulut pas reconnaître cette commiſſion. Le roi Chriſtophe, avec les forces de ces princes, & du margrave de Brandebourg, chaſſe le régent, & remonte ſur le trone.

Louis de Bavière veut ſe réconcilier avec le pape, & lui envoie une ambaſſade. Jean XXII, pour réponſe, mande au roi de Bohême qu'il ait à faire dépoſer l'empereur.

1331.

Le roi de Bohême Jean, au lieu d'obéir au pape, ſe lie avec l'empereur, & marche en Italie avec une armée, en qualité de vicaire de l'empire. Ayant réduit quelques villes, comme Crémone, Parme, Pavie, Modene, il eſt tenté de les garder pour lui; & dans cette idée il s'unit ſecrettement avec le pape. Les Guelfes & les Gibelins alarmés ſe réuniſſent contre Jean XXII & contre Jean de Bohême.

L'empereur craignant un vicaire ſi dangereux, excite contre lui Othon d'Autriche, frere de ce même Fréderic ſon rival pour l'empire; tant les intérêts changent en peu de tems.

Il ſuſcite le marquis de Miſnie, & Carobert, roi de Hongrie, & juſqu'à la Pologne. Il eſt donc prouvé qu'alors il pouvait bien peu par lui-même. L'empire fut rarement plus faible. Mais l'Allemagne dans tous ces troubles eſt toujours reſpectée des étrangers, toujours hors d'atteinte.

Le roi de Bohême revenu en Allemagne, bat tous ſes ennemis l'un après l'autre. Il laiſſe ſon fils Charles vicaire en Italie malgré Louis de Bavière, & pour lui il va juſqu'en Pologne. Ce roi de Bohême Jean était alors le véritable empereur par ſon pouvoir.

Les Guelfes & les Gibelins, malgré leur antipatie, ſe liguent contre le prince Charles de Bohême en Italie. Le roi ſon pere vainqueur en Allemagne, paſſe les Alpes pour ſecourir ſon fils. Il arrive lorſque ce jeune prince vient de remporter une victoire ſignalée le 25 Novembre vers le Tirol.

Il rentre avec ſon fils triomphant dans Prague, & lui donne la marche, ou marquiſat, ou margraviat de Moravie, en lui faiſant prêter un hommage lige.

Digitized by Google

1332.

Le pape continue d'employer la religion dans l'intrigue. Othon, duc d'Autriche, gagné par lui, quitte le parti de l'empereur, & gagné par des moines, il ſoumet ſes états au St. Siége. Il ſe déclare vaſſal de Rome. Quel tems, où une telle action ne fut ni abhorrée, ni punie ! peu de gens ſavent que l'Autriche a été donnée aux papes, ainſi que l'Angleterre ; c'eſt l'effet de la ſuperſtition & de la barbare ſtupidité dans laquelle l'Europe était plongée.

C'eſt que ce tems était celui de l'anarchie. Le roi de Bohême ſe faiſait craindre de l'empereur, & ſongeait à établir ſon crédit dans l'Allemagne. Lui & ſon fils avaient gagné des batailles en Italie, mais des batailles inutiles. Toute l'Italie était armée alors, Gibelins contre Guelfes, les uns & les autres contre les Allemands ; toutes les villes s'accordaient dans leur haine contre l'Allemagne, & toutes ſe faiſaient la guerre, au lieu de s'entendre pour briſer à jamais leurs chaînes.

Pendant ces troubles l'ordre teutonique eſt toujours une milice de conquérants vers la Pruſſe. Les Polonais leur prennent quelques villes. Ce même Jean, roi de Bohême, marche à leur ſecours. Il va juſqu'à Cracovie. Il appaiſe des troubles en Siléſie. Ce prince, maître de la Bohême, de la Siléſie, de la Moravie, faiſait alors tout trembler.

Strasbourg, Fribourg en Briſgau, & Bâle, s'uniſſent dans ces tems de touble contre les tyrans voiſins. Pluſieurs villes entrent dans cette aſſociation. Le voiſinage de quatre cantons ſuiſſes devenus libres, inſpirent à ces peuples des ſentiments de liberté.

Othon d'Autriche aſſiége Colmar. L'empereur ſoutient cette ville contre le duc d'Autriche. Le comte de Virtemberg fournit des troupes à l'empereur ; le roi de Bohême lui en donne. On voit de part & d'autre des armées de trente mille hommes, mais ce n'eſt jamais que pour un campagne. L'empereur n'eſt alors que comme un autre prince d'Allemagne qui a ſes amis contre ſes ennemis. Qu'eût-ce été, ſi tout eût été réuni pour ſubjuguer en effet toute l'Italie ?

Mais l'Allemagne n'eſt occupée que de ſes querelles inteſtines.

Le duc d'Autriche ſe raccommode avec l'empereur. La face des affaires change continuellement, & la miſere des peuples continue.

1333.

On a vu Jean, roi de Bohême, combattre en Italie pour l'empereur, maintenant le voici armé pour le pape. On a vu Robert, roi de Naples, défenſeur du pape; il eſt à préſent ſon ennemi. Ce même roi de Bohême qui venait d'aſſiéger Cracovie, va en Italie de concert avec le roi de France, pour y établir le pouvoir du pape. C'eſt ainſi que l'ambition promene les hommes.

Qu'arrive-t-il? il donne bataille près de Ferrare au roi Robert de Naples, aux Viſcontis, aux l'Eſcales, princes de Véronne, réunis. Il eſt défait deux fois. Il retourne en Allemagne après avois perdu ſes troupes, ſon argent, & ſa gloire.

Troubles & guerres en Brabant au ſujet de la propriété de Malines, que le duc de Brabant & le comte de Flandre ſe diſputent. Le roi de Bohême s'en mêle encor. On s'accommode. Malines demeure à la Flandre.

1334.

Cependant l'empereur Louis de Bavière reſte tranquille dans Munich, & ſemble ne plus prendre part à rien.

Le pape Jean XXII plus remuant, ſollicite toujours les princes Allemands à ſe ſoulever contre Louis de Bavière; & les franciſcains du parti de Michel de Ceſene, condamnés par le pape, preſſent l'empereur d'aſſembler un concile pour faire déclarer le pape hérétique, & pour le dépoſer.

La mort devait venger l'empereur plus promptement qu'un concile. Jean XXII meurt à quatre-vingt-dix ans, le 2 Décembre dans Avignon.

Villani prétend qu'on trouva dans ſon tréſor la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, dont dix-huit millions monnoyés: *Je le ſais*, dit Villani, *de mon frere Romone, qui était marchand du pape.* On peut dire hardiment à Villani, que ſon frere le marchand était un grand exagérateur. Cela ferait environ deux cents millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui. On

Digitized by Google

eût alors avec une pareille ſomme acheté toute l'Italie, & Jean XXII n'y mit jamais le pied. Il eut beau ajouter une troiſieme couronne à la tiare pontificale, il n'en fut pas plus puiſſant. Il eſt vrai qu'il vendait beaucoup de bénéfices, qu'il inventa les annates, les réſerves, les expectatives, qu'il mit à prix les diſpenſes & les abſolutions. Tout cela eſt une reſſource bien plus faible qu'on ne penſe, & a produit beaucoup plus de ſcandale que d'argent ; les exacteurs de pareils tributs n'en font d'ordinaire aux maîtres qu'une part fort légere.

Ce qui eſt digne de remarque, c'eſt qu'il eut du ſcrupule en mourant ſur la maniere dont il avait dit qu'on voyait DIEU dans le ciel, & qu'il n'en eut point ſur les tréſors qu'il avait amaſſés ſur la terre.

1335.

Le vieux roi Jean de Luxembourg épouſe une jeune princeſſe de la maiſon de France, de la branche de Bourbon ; & par ſon contrat de mariage, il donne le duché de Luxembourg au fils qui naîtra de cette alliance. La plupart des clauſes des contrats ſont des ſemences de guerre.

Voici un autre mariage qui produit une guerre dès qu'il eſt conſommé. Le vieux roi de Bohême avait un ſecond fils, Jean de Luxembourg, duc de Carinthie. Ce jeune prince prenait le titre de duc de Carinthie, parce que ſa femme avait des prétentions ſur ce duché. Cette princeſſe de Carinthie, qu'on appellait Marguerite *la grande bouche*, prétend que ſon mari, Jean de Luxembourg eſt impuiſſant. Elle trouve un évêque de Freiſingen qui caſſe ſon mariage ſans formalités ; elle ſe donne au marquis de Brandebourg.

L'intérêt a autant de part que l'amour dans cet adultere. Le margrave de Brandebourg était le fils de l'empereur Louis de Bavière. Marguerite *la grande bouche* apportait le Tirol en dot & des droits ſur la Carinthie : ainſi l'empereur ne fit aucune difficulté d'ôter cette princeſſe au prince de Bohême, & de la donner à ſon fils de Brandebourg. Ce mariage excite une guerre qui dure toute l'année ; & après beaucoup de ſang répandu, on en vient à un accommodement ſingulier. C'eſt que le jeune Jean de Luxembourg avoue que ſa femme

a raiſon de l'avoir quitté, & approuve ſon mariage avec le Brandebourgeois fils de l'empereur.

Petite guerre des Strasbourgeois contre les ſeigneurs des environs. Strasbourg agit en vraie république indépendante, à cela près que ſon évêque ſe mettait ſouvent à la tête des troupes, pour faire dépendre les citoyens de l'évêque.

1336. 1337.

On commence à négocier beaucoup en Allemagne pour la fameuſe guerre que le roi d'Angleterre Edouard III méditait contre Philippe de Valois. Il s'agiſſait de ſavoir à qui la France appartiendrait.

Il eſt vrai que ce pays beaucoup plus reſſerré qu'il ne l'eſt aujourd'hui, affaibli par les diviſions du gouvernement féodal, & n'ayant point de grand commerce maritime, n'était pas le plus grand théatre de l'Europe, mais c'était toujours un objet très important.

Philippe de Valois d'un côté, & Edouard de l'autre, tâchent d'engager les princes d'Allemagne dans leur querelle : mais il paraît que l'Anglais fit mieux ſa partie que le Français. Philippe de Valois a pour lui le roi de Bohême, & Edouard a tous les princes voiſins de la France. Il a ſurtout pour lui l'empereur; il n'en obtient à la vérité que des lettres patentes, mais ces lettres patentes ſont de vicaire de l'empire. Le fier Edouard conſent volontiers à exercer ce vicariat, pour tâcher de faire déclarer guerre de l'empire la guerre contre la France. Ses proviſions portent qu'il pourra faire battre monnoie dans toutes les terres de l'empire: rien ne prouve mieux ce reſpect ſecret qu'on avait dans toute l'Europe pour la dignité impériale.

Pendant qu'Edouard s'appuie des forces temporelles de l'Allemagne, Philippe de Valois cherche à faire agir les forces ſpirituelles du pape ; elles étaient alors bien peu de choſe.

Le pape Benoît XI, encor dans Avignon comme ſes prédéceſſeurs, était dépendant du roi de France.

Il faut ſavoir que l'empereur n'ayant point été abſous par le pape, demeurait toujours excommunié, & privé de ſes droits dans l'opinion vulgaire de ces tems-là.

Philippe de Valois, qui peut tout ſur un pape d'Avignon,

force Benoît XI à différer l'abſolution de l'empereur. Ainſi l'autorité d'un prince dirige ſouvent le miniſtere pontifical, & ce miniſtere à ſon tour ſuſcite quelques princes. Il y a un Henri duc de Baviere, parent de Louis l'empereur, prenant toujours ſelon l'uſage ce titre de duc ſans avoir le duché ; mais poſſédant une partie de la Bavière inférieure. Ce Henri demande pardon au pape par ſes députés, d'avoir reconnu ſon parent empereur. Cette baſſeſſe ne produit dans l'empire aucune des révolutions qu'on en attendait.

1338.

Le pape Benoît XI avoue que c'eſt Philippe de Valois, roi de France, qui l'empêche de réconcilier à l'égliſe l'empereur Louis. Voilà comme preſque tous les papes n'ont été que les inſtruments d'une force étrangere. Ils reſſemblaient ſouvent aux dieux des Indiens, à qui on demande de la pluie à genoux, & qu'on traîne dans la riviere quand on n'eſt pas exaucé.

Grande aſſemblée des princes de l'empire à Rens ſur le Rhin. On y déclare ce qui ne devrait pas avoir beſoin d'être déclaré ; *que celui qui a été élu par le plus grand nombre, eſt véritable empereur ; que la confirmation du pape eſt abſolument inutile ; que le pape a encor moins le droit de dépoſer l'empereur ; & que l'opinion contraire eſt un crime de lèze-majeſté.*

Cette déclaration paſſe en loi perpétuelle le 8 Août à Francfort.

Albert d'Autriche ſurnommé d'abord *le contrefait*, & qui enſuite changea ce ſurnom en celui de *ſage*, l'un des freres de ce Fréderic d'Autriche qui avait diſputé l'empire, & le ſeul de tous ſes freres par qui la race autrichienne s'eſt perpétuée, attaque encor en vain les Suiſſes. Ces peuples qui n'avaient de bien que leur liberté, la défendent toujours avec courage. Albert eſt malheureux dans ſon entrepriſe, & mérite le nom de *ſage* en l'abandonnant.

1339.

L'empereur Louis ne penſe plus qu'à reſter tranquille dans Munich, pendant qu'Edouard roi d'Angleterre, ſon vicaire, traîne cinquante princes de l'empire à la guerre contre Philippe

de Valois, & va conquérir une partie de la France. Mais avant la fin de la campagne tous ces princes Allemands ſe retirent chez eux ; & Edouard, aſſiſté des Flamands, pourſuit ſes vues ambitieuſes.

1340.

L'empereur Louis, qui s'était repenti d'avoir donné le vicariat d'Italie à un roi de Bohême guerrier & puiſſant, ſe repent d'avoir donné le vicariat d'Allemagne à un roi plus puiſſant & plus guerrier. L'empereur était le penſionnaire du vicaire ; & le fier Anglais ſe conduiſant en maître, & payant mal la penſion, l'empereur lui ôte ce vicariat, devenu un titre inutile.

L'empereur négocie avec Philippe de Valois. Pendant ce tems l'autorité impériale eſt abſolument anéantie en Italie, malgré la loi perpétuelle de Francfort.

Le pape de ſon autorité privée accorde aux deux freres Viſconti le gouvernement de Milan, qu'ils avaient ſans lui, & les fait vicaires de l'égliſe romaine ; ils avaient été auparavant vicaires impériaux.

Le roi Jean de Bohême va à Montpellier pour ſe guérir par la ſalubrité de l'air, d'un mal qui attaquait ſes yeux. Il n'en perd pas moins la vue, & il eſt connu depuis ſous le nom de Jean *l'aveugle*. Il fait ſon teſtament, donne la Bohême & la Siléſie à Charles depuis empereur, à Jean la Moravie, à Venceſlas, né de Béatrix de Bourbon, le Luxembourg & les terres qu'il a en France du chef de ſa femme.

L'empereur cependant jouit de la gloire de décider en arbitre des querelles de la maiſon de Dannemarck. Le duc de Sleſvich-Holſtein, par cet accommodement, renonce aux prétentions ſur le royaume de Dannemarck : il marie ſa ſœur au roi Valdemar III, & reſte en poſſeſſion du Jutland.

1341. 1342. 1343.

Louis de Bavière ſemble ne plus penſer à l'Italie, & donne des tournois dans Munich.

Clément VI, nouveau pape, né Français, & réſidant à Avignon, eſt ſollicité de revenir enfin rétablir en Italie le pontificat, & d'y achever d'anéantir l'autorité impériale. Il ſuit les procédures

procédure de Jean XXII contre Louis. Il ſollicite l'archevêque de Trèves de faire élire en Allemagne un nouvel empereur. Il ſouleve en ſecret contre lui, ce roi de Bohême Jean *l'aveugle* toujours remuant, & le duc de Saxe, & Albert d'Autriche.

L'empereur Louis, qui a toujours à craindre qu'un défaut d'abſolution n'arme contre lui les princes de l'empire, flatte le pape qu'il déteſte, & lui écrit *qu'il remet à la diſpoſition de ſa ſainteté, ſa perſonne, ſon état, ſa liberté, & ſes titres.* Quelles expreſſions pour un empereur qui avait condamné Jean XXII à être brûlé vif!

Les princes aſſemblés à Francfort ſont moins complaiſants, & maintiennent les droits de l'empire.

1344. 1345.

Jean l'aveugle ſemble plus ambitieux depuis qu'il a perdu la vue. D'un côté il veut frayer le chemin de l'empire à ſon fils Charles; de l'autre il fait la guerre à Caſimir, roi de Pologne, pour la mouvance du duché de Schvednitz dans la Siléſie.

C'eſt l'effet ordinaire de l'établiſſement féodal. Le duc de Schvednitz avait fait hommage au roi de Pologne. Jean de Bohême réclame l'hommage en qualité de duc de Siléſie. L'empereur ſoutient en ſecret les intérêts du Polonais; & malgré l'empereur, la guerre finit heureuſement pour la maiſon de Luxembourg. Le prince Charles de Luxembourg, marquis de Moravie, fils de Jean l'aveugle, devenu veuf, épouſe la niece du duc de Schvednitz, qui fait hommage à la Bohême; & c'eſt une nouvelle confirmation que la Siléſie eſt une annexe de la couronne de Bohême.

L'impératrice Marguerite, femme de l'empereur Louis de Bavière, & ſœur de Jean de Brabant, ſe trouve héritiere de la Hollande, de la Zélande, & de la Friſe; elle recueille cette ſucceſſion. L'empereur ſon mari devait en être beaucoup plus puiſſant, & il ne l'eſt pourtant pas.

En ce tems Robert, comte palatin, fonde l'univerſité de Heidelberg ſur le modele de celle de Paris.

1346.

Jean *l'aveugle* & ſon fils Charles, font un grand parti dans l'empire au nom du pape.

Les factions impériales & papales troublent enfin l'Allemagne comme les Guelfes & les Gibelins avaient troublé l'Italie. Clément VI en profite. Il publie contre Louis de Bavière une bulle le 13 Avril ; *Que la colere de* DIEU, dit-il, *& celle de S. Pierre & S. Paul tombent ſur lui dans ce monde-ci & dans l'autre ; que la terre l'engloutiſſe tout vivant ; que ſa mémoire périſſe ; que tous les éléments lui ſoient contraires ; que ſes enfants tombent dans les mains de ſes ennemis aux yeux de leur pere.*

Il n'y avait point de protocole pour ces bulles ; elles dépendaient du caprice du dataire qui les expédiait. Le caprice en cette occaſion eſt un peu violent.

Il y avait alors deux archevêques de Mayence, l'un dépoſé en vain par le pape, l'autre élu à l'inſtigation du pape par une partie des chanoines. C'eſt à ce dernier que Clément VI adreſſe une autre bulle pour élire un empereur.

Le roi de Bohême, Jean *l'aveugle*, & ſon fils Charles, marquis de Moravie, qui fut depuis l'empereur Charles IV, vont à Avignon marchander l'empire avec le pape Clément VI. Charles s'engage à caſſer toutes les ordonnances de Louis de Bavière, à reconnaître que le comté d'Avignon appartenait de droit au St. Siége, ainſi que Ferrare, & les autres terres (il entendait celles de la comteſſe Mathilde), les royaumes de Sicile, de Sardaigne, & de Corſe, & ſurtout Rome ; que ſi l'empereur va à Rome ſe faire couronner, il en ſortira le même jour ; qu'il n'y reviendra jamais ſans une permiſſion expreſſe du pape, &c.

Après ces promeſſes, Clément VI recommande aux archevêques de Cologne & de Treves, & au nouvel archevêque de Mayence, d'élire empereur le marquis de Moravie. Ces trois prélats avec Jean *l'aveugle* s'aſſemblent à Rens près de Coblentz le 1 Juillet. Ils éliſent Charles de Luxembourg, marquis de Moravie, qu'on connaît ſous le nom de Charles IV.

Le Jéſuite Maimbourg aſſure poſitivement, qu'il acheta le ſuffrage de l'archevêque de Cologne huit mille marcs d'argent ;

& il ajoute que le duc de Saxe, comme plus riche, *fit meilleur marché de ſa voix, ſe contentant de deux mille marcs.*

1. Ce que le jéſuite Maimbourg aſſure, n'eſt rapporté que par un oui-dire par Cuſpinien.

2. Comment peut-on être inſtruit de ces marchés ſecrets?

3. Voilà un beau déſintéreſſement dans le duc de Saxe, de ne ſe déshonorer que pour deux mille marcs, parce qu'il eſt riche! C'eſt préciſément parce qu'on eſt riche, qu'on ſe vend plus cher, quand on fait tant que de ſe vendre.

4. Le ſens commun permet-il de croire que Charles IV ait acheté chérement un droit très incertain & une guerre civile certaine?

Quoique l'Allemagne fût partagée, le parti de Louis de Bavière eſt tellement le plus fort, que le nouvel empereur & ſon vieux pere, au lieu de ſoutenir leurs droits en Allemagne, vont ſe battre en France contre Edouard d'Angleterre pour Philippe de Valois.

Le vieux roi Jean de Bohême eſt tué à la fameuſe bataille de Créci le 25 ou 26 Août, gagnée par les Anglais. Charles s'en retourne en Bohême ſans troupes & ſans argent; il eſt le premier roi de Bohême qui ſe ſoit fait couronner par l'archevêque de Prague; & c'eſt pour ce couronnement que l'évêché de Prague juſques-là ſuffragant de Mayence, fut érigé en archevêché.

1347.

Alors Louis de Bavière & l'anti-empereur Charles ſe font la guerre. Charles de Luxembourg eſt battu partout.

Il ſe paſſait alors une ſcene ſinguliere en Italie. Nicolas Rienzi, notaire à Rome, homme éloquent, hardi & perſuaſif, voyant Rome abandonnée des empereurs & des papes qui n'oſaient y retourner, s'était fait tribun du peuple. Il régna quelques mois d'une maniere abſolue; mais le peuple qui avait élevé cette idole, la détruiſit. Rome depuis longtems ne ſemblait plus faite pour des tribuns. Mais on voit toujours cet ancien amour de la liberté qui produit des ſecouſſes & qui ſe débat dans ſes chaînes. Rienzi s'intitulait *Chevalier candidat du St. Eſprit, ſévere & clément libérateur de Rome, zélateur de l'Italie, amateur*

Ce fut lui qui donna lieu à l'invention de l'aigle à deux têtes : il y avait deux aigles dans ſes ſceaux ; & les deux têtes d'aigle qu'on a preſque toujours conſervées depuis, ſuppoſent auſſi deux corps, dont l'un eſt caché par l'autre. Le caprice des ouvriers a décidé de preſque toutes les armoiries des ſouverains.

CHARLES IV,

TRENTE-TROISIÉME EMPEREUR.

1348.

CHarles de Luxembourg, roi de Bohême, va d'abord de ville en ville ſe faire reconnaître empereur. Louis, margrave de Brandebourg, lui diſpute la couronne.

L'ancien archevêque de Mayence l'excommunie ; le comte palatin Rupert, le duc de Saxe s'aſſemblent, & ne veulent ni l'un ni l'autre des prétendants. Ils caſſent l'élection de Charles de Bohême, & nomment Edouard III roi d'Angleterre, qui n'y ſongeait pas.

L'empire n'était donc alors qu'un titre onéreux, puiſque l'ambitieux Edouard III n'en voulut point. Il ſe garda bien d'interrompre ſes conquêtes en France pour courir après un fantôme.

Au refus d'Edouard, les électeurs s'adreſſent au marquis de Miſnie, gendre du feu empereur. Il refuſe encor. Mutius dit qu'il aima mieux dix mille marcs d'argent de la main de Charles IV, que la couronne impériale. C'était mettre l'empire à bien bas prix ; mais il eſt fort douteux que Charles IV eût dix mille marcs à donner, lui qui dans le même tems fut arrêté à Vorms par ſon boucher, & qui ne put le ſatisfaire qu'en empruntant de l'argent de l'évêque.

Les électeurs refuſés de tous côtés, offrent enfin cet empire, dont perſonne ne veut, à Gunther de Schvartzbourg, noble Thuringien. Celui-ci qui était guerrier, & qui avait peu de choſe à perdre, accepta l'offre pour la ſoutenir à la pointe de l'épée.

1349.

Les quatre électeurs éliſent Gunther de Schvartzbourg auprès de Francfort. Les doubles élections trop fréquentes avaient introduit à Francfort une coutume ſinguliere. Celui des compétiteurs qui ſe préſentait le premier devant Francfort, attendait ſix ſemaines & trois jours ; au bout deſquels il était reçu, & reconnu, ſi ſon concurrent ne venait pas. Gunther attendit le tems preſcrit, & fit enfin ſon entrée : on eſpérait beaucoup de lui. On prétend que ſon rival le fit empoiſonner. Le poiſon de ces tems là en Allemagne, était la table.

Il faut avouer qu'il y a un peu loin de cet empire germanique à l'empire d'Auguſte, de Trajan, de Marc-Aurele. Quel Allemand même ſe ſoucie de ſavoir aujourd'hui s'il y a eu un Gunther ? Ce Gunther tombe en apoplexie ; & devenu incapable du trône, il le vend pour une ſomme d'argent, que Charles ne lui paie point. La ſomme était, dit-on, de vingt-deux mille marcs. Il meurt au bout de trois mois à Francfort.

A l'égard de Louis de Bavière, margrave de Brandebourg, il cede ſes droits pour rien, n'étant pas aſſez fort pour les vendre à Charles vainqueur ſans combat de quatre concurrents, qui ſe fait couronner une ſeconde fois à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne, pour mettre ſes droits hors de compromis.

Le marquis de Juliers à la cérémonie du couronnement, diſpute le droit de porter le ſceptre au marquis de Brandebourg. Des ancêtres du marquis de Juliers avaient fait cette fonction. Mais ce prince n'était pas alors au rang des électeurs, ni par conſéquent dans celui des grands officiers. Le margrave de Brandebourg eſt conſervé dans ſon droit.

1350.

Dans ce tems là régnait en Europe le fléau d'une horrible peſte, qui emporta preſque partout la cinquiéme partie des hommes, & qui eſt la plus mémorable depuis celle qui déſola la terre du tems d'Hippocrate. Les peuples en Allemagne auſſi furieux qu'ignorants, accuſent les Juifs d'avoir empoiſonné les

fontaines. On égorge & on brûle les Juifs preſque dans toutes les villes.

Ce qui eſt rare, c'eſt que Charles IV protégea les Juifs qui lui donnaient de l'argent, contre l'évêque ; & les bourgeois de Strasbourg contre l'abbé prince de Mourbac & d'autres ſeigneurs de fief. Il fut prêt de leur faire la guerre en faveur des Juifs.

Secte de flagellants renouvellée en Suabe. Ce ſont des milliers d'hommes qui courent toute l'Allemagne en ſe fouettant avec des cordes armées de fer pour chaſſer la peſte. Les anciens Romains en pareils cas avaient inſtitué des comédies. Ce remede eſt plus doux.

Un impoſteur paraît en Brandebourg, qui ſe dit l'ancien Valdemar revenu enfin de la Terre-ſainte, & qui prétend rentrer dans ſon état donné injuſtement pendant ſon abſence par Louis de Bavière à ſon fils Louis.

Le duc de Meckelbourg ſoutient l'impoſteur. L'empereur Charles IV le favoriſe. On en vient à une petite guerre ; le faux Valdemar eſt abandonné, & éclipſé. On a recueilli dans un volume les hiſtoires de ces impoſteurs fameux ; mais tous ne s'y trouvent pas.

1351.

Charles IV veut aller en Italie, où les papes & les empereurs étaient oubliés. Les Viſcontis dominent toujours dans Milan. Jean Viſconti, archevêque de cette ville, devenait un conquérant. Il s'emparait de Bologne ; il faiſait la guerre aux Florentins & aux Piſans, & mépriſait également l'empereur & le pape. C'eſt lui qui fit la lettre du diable au pape & aux cardinaux, qui commence ainſi : *Votre mere la ſuperbe vous ſalue avec vos ſœurs l'avarice & l'impudicité.*

Apparemment que le diable ménagea l'accomodement de Jean Viſconti avec le pape Clément, qui lui vendit l'inveſtiture de Milan, pour douze ans, moyennant douze mille florins d'or par an.

1352.

La maiſon d'Autriche avait toujours des droits ſur une grande

partie de la Suiſſe. Le duc Albert veut ſoumettre Zurich qui s'allie avec les autres cantons déja confédérés. L'empereur ſecourt la maiſon d'Autriche dans cette guerre, mais il la ſecourt en homme qui ne veut pas qu'elle réuſſiſſe. Il envoie des troupes pour ne point combattre, ou du moins qui ne combattent pas. La ligue & la liberté des Suiſſes ſe fortifient.

Les villes impériales voulaient toutes établir le gouvernement populaire à l'exemple de Strasbourg. Nuremberg chaſſe les nobles, mais Charles IV les rétablit. Il incorpora la Luſace à ſon royaume de Bohême ; elle en a été détachée depuis.

1353.

L'empereur Charles IV, dans le tems qu'il avait été le jeune prince de Bohême, avait gagné des batailles, & même contre le parti des papes en Italie. Dès qu'il eſt empereur il cherche des reliques, flatte les papes, & s'occupe des réglements, & ſurtout du ſoin d'affermir ſa maiſon.

Il s'accomode avec les enfants de Louis de Bavière, & les réconcilie avec le pape.

Albert duc de Bavière ſe voyait excommunié, parce que ſon pere l'avait été. Ainſi, pour prévenir la piété des princes qui pouraient lui ravir ſon état en vertu de ſon excommunication, il demande très humblement pardon au nouveau pape Innocent VI, du mal que les papes ſes prédéceſſeurs ont fait à l'empereur ſon pere ; il ſigne un acte qui commence ainſi : *Moi Albert duc de Bavière, fils de Louis de Bavière, ſoidiſant autrefois empereur, & réprouvé par la ſainte égliſe romaine, &c.*

Il ne paraît pas que ce prince fût forcé à cet excès d'aviliſſement ; il falait donc dans ce tems là qu'il y eût bien peu d'honneur, & beaucoup de ſuperſtition.

1354.

Il eſt remarquable que Charles IV paſſant par Metz pour aller dans ſes terres de Luxembourg, n'eſt point reçu comme empereur, parce qu'il n'avait pas encore été ſacré.

Henri VII avait déja donné à Venceſlas, ſeigneur de Luxembourg, le titre de duc. Charles érige cette terre en duché ; il érige

érige Bar en margraviat ; ce qui fait voir que Bar relevait alors évidemment de l'empire. Pont-à-Mouſſon eſt auſſi érigé en marquiſat. Tout ce pays était donc réputé de l'empire. Quel chaos !

1355.

Charles IV va en Italie ſe faire couronner ; il y marche plutôt en pélerin qu'en empereur.

Le St. Siége était toujours ſédentaire à Avignon. Le pape Innocent VI n'avait nul crédit dans Rome, l'empereur encor moins. L'empire n'était plus qu'un nom, & le couronnement qu'une vaine cérémonie. Il falait aller à Rome comme Charlemagne & Othon le grand, ou n'y point aller.

Charles IV & Innocent VI n'aimaient que les cérémonies. Innocent VI envoie d'Avignon le détail de tout ce qu'on doit obſerver au couronnement de l'empereur. Il marque que le préfet de Rome doit porter le glaive devant lui, que ce n'eſt qu'un honneur, & non pas une marque de juriſdiction. Le pape doit être ſur ſon trône, entouré de ſes cardinaux, & l'empereur doit commencer par lui baiſer les pieds, puis il lui préſente de l'or, & le baiſe au viſage, &c. Pendant la meſſe l'empereur fait quelques fonctions dans le rang des diacres ; on lui met la couronne impériale après la fin de la premiere épître. Après la meſſe l'empereur, ſans couronne & ſans manteau, tient la bride du cheval du pape.

Aucunes de ces cérémonies n'avaient été pratiquées depuis que les papes demeuraient dans Avignon. L'empereur reconnut d'abord par écrit l'authenticité de ces uſages. Mais le pape étant à Avignon, & ne pouvant ſe faire baiſer les pieds à Rome, ni ſe faire tenir l'étrier par l'empereur, déclara que ce prince ne baiſerait point les pieds, ni ne conduirait la mule du cardinal qui repréſenterait ſa ſainteté.

Charles IV alla donc donner ce ſpectacle ridicule avec une grande ſuite, mais ſans armée ; il n'oſa pas coucher dans Rome, ſelon la promeſſe qu'il en avait faite au ſaint pere. Anne ſa femme, fille du comte palatin, fut couronnée auſſi ; & en effet ce vain appareil était plutôt une vanité de femme, qu'un triomphe d'empereur. Charles IV n'ayant ni argent ni armée,

& n'étant venu à Rome que pour ſervir de diacre à un cardinal pendant la meſſe, reçut des affronts dans toutes les villes d'Italie où il paſſa.

Il y a une fameuſe lettre de Pétrarque qui reproche à l'empereur ſa faibleſſe. Pétrarque était digne d'apprendre à Charles IV à penſer noblement.

1356.

Charles IV prend tout le contrepied de ſes prédéceſſeurs; ils avaient favoriſé les Gibelins, qui étaient en effet la faction de l'empire: pour lui il favoriſe les Guelfes & fait marcher quelques troupes de Bohême contr'eux; cette faibleſſe & cette inconſéquence augmenterent les troubles & les malheurs de l'Italie, diminuerent la puiſſance de Charles, & flétrirent ſa réputation.

De retour en Allemagne, il s'applique à y faire régner l'ordre autant qu'il le peut, & à régler les rangs. Le nombre des électorats était fixé par l'uſage plutôt que par les loix depuis le temps de Henri VII; mais le nombre des électeurs ne l'était pas. Les ducs de Bavière ſurtout prétendaient avoir droit de ſuffrage auſſi bien que les comtes palatins ainés de leur maiſon. Les cadets de Saxe ſe croyaient électeurs auſſi bien que leurs ainés.

Diete de Nuremberg, dans laquelle Charles IV dépouille les ducs de Bavière du droit de ſuffrage, & déclare que le comte palatin eſt le ſeul électeur de cette maiſon.

BULLE D'OR.

Les vingt-trois premiers articles de la bulle d'or ſont publiés à Nuremberg avec la plus grande ſolemnité. Cette conſtitution de l'empire, la ſeule que le public appelle bulle, à cauſe de la petite bulle ou boëte d'or dans laquelle le ſceau eſt enfermé, eſt regardée comme une loi fondamentale.

Il ne peut s'établir par les hommes que des loix de convention. Celles qu'un long uſage conſacre ſont fondamentales. On a changé ſelon les tems beaucoup de choſes à cette bulle d'or.

Digitized by Google

Ce fut le juriſconſulte Bartole qui la compoſa. Le génie du ſiécle y paraît par les vers latins qui en ſont l'exorde : *Omnipotens æterne Deus, ſpes unica mundi.* Et par l'apoſtrophe aux ſept péchés mortels, & par la néceſſité d'avoir ſept électeurs, à cauſe des ſept dons du St. Eſprit, & du chandelier à ſept branches.

L'empereur y parle d'abord en maître abſolu, ſans conſulter perſonne.

Nous déclarons & ordonnons par le préſent édit qui durera éternellement, de notre certaine ſcience, pleine puiſſance & autorité impériale.

On n'y établit point les ſept électeurs, on les ſuppoſe établis.

Il n'eſt queſtion dans les deux premiers chapitres que de la forme & de la ſûreté du voyage des ſept électeurs qui doivent ne point ſortir de Francfort, *avant d'avoir donné au monde ou au peuple chrétien un chef temporel, à ſavoir un roi des Romains futur empereur.*

On ſuppoſe enſuite, n°. 8, article 2, que cette coutume a été toujours inviolablement obſervée, *& d'autant que tout ce qui eſt ci-deſſus écrit a été obſervé inviolablement.* Charles IV & Bartole oubliaient qu'on avait élu les empereurs très ſouvent d'une autre maniere, à commencer par Charlemagne, & à finir par Charles IV lui-même.

Un des articles les plus importants, eſt que le droit d'élire eſt indiviſible, & qu'il paſſe de mâle en mâle au fils ainé. Il falait donc ſtatuer que les terres électorales laïques ne ſeraient plus diviſées, qu'elles appartiendraient uniquement à l'ainé. C'eſt ce qu'on oublia dans les vingt-trois fameux articles publiés à Nuremberg avec tant d'appareil, & que l'empereur fit lire ayant un ſceptre dans une main, & le globe de l'univers dans l'autre. Très peu de cas ſont prévus dans cette bulle ; nulle méthode n'y eſt obſervée, & on n'y traite point du gouvernement général de l'empire.

Une choſe très importante, c'eſt qu'il y eſt dit à l'article 7, n°. 7, *que ſi une des principautés électorales vient à vaquer au profit de l'empire*, (il entend ſans doute les principautés ſéculieres) *l'empereur en poura diſpoſer comme d'une choſe dévolue à lui légitimement, & à l'empire.* Ces mots confus marquent que

l'empereur pourait prendre pour lui un électorat, dont la maiſon régente ſerait éteinte ou condamnée. Il eſt encor à remarquer combien la Bohême eſt favoriſée dans cette bulle ; l'empereur était roi de Bohême. C'eſt le ſeul pays où les cauſes des procès ne doivent pas reſſortir à la chambre impériale. Ce droit de *non appellando* a été étendu depuis à beaucoup de princes, & les a rendus plus puiſſants.

Le lecteur peut conſulter la bulle d'or pour le reſte.

On met la derniere main à la bulle d'or dans Metz aux fêtes de Noël : on y ajoute ſept chapitres. On y répare l'inadvertence qu'on avait eue d'oublier la ſucceſſion indiviſible des terres électorales. Ce qui eſt de plus clair & de plus expliqué dans les derniers articles, c'eſt ce qui regarde la pompe & la vanité ; on voit que Charles IV ſe complait à ſe faire ſervir par les électeurs, dans les cours plénieres.

La table de l'empereur plus haute de trois pieds que celle de l'impératrice, & celle de l'impératrice plus haute de trois pieds que celle des électeurs, un gros tas d'avoine devant la ſalle à manger, un duc de Saxe venant prendre à cheval un picotin d'avoine dans ce tas ; enfin tout cet appareil ne reſſemblait pas à la majeſtueuſe ſimplicité des premiers Céſars de Rome.

Un auteur moderne dit qu'on n'a point dérogé au dernier article de la bulle d'or, parce que tous les princes parlent français. C'eſt préciſément en cela qu'on y a dérogé ; car il eſt ordonné par le dernier article, que les électeurs apprendront le latin & l'eſclavon auſſi bien que l'Italien. Or peu d'électeurs aujourd'hui ſe piquent de parler eſclavon.

La bulle fut enfin publiée à Metz toute entiere ; il y eut une de ces cours plénieres ; tous les électeurs y ſervirent l'empereur & l'impératrice à table ; chacun y fit ſa fonction. Ce n'était pas en ces cas des princes qui devenaient officiers. C'étaient originairement des officiers, qui avec le tems étaient devenus grands princes.

Le dauphin de France Charles V, depuis roi, vint à cette cour pléniere. C'était peu de mois après la funeſte journée de Poitiers, où ſon pere Jean avait été pris par le fameux prince noir. Le dauphin venait implorer le ſecours de Charles IV ſon oncle, qui ne pouvait donner que des fêtes. L'héritier de

la couronne de France céda le pas au cardinal de Périgord dans cette diete. Pourquoi les annaliſtes Français paſſent-ils ce cérémonial ſous ſilence ? L'hiſtoire eſt-elle un factum d'avocat où l'on amplifie les avantages & où l'on tait les humiliations ?

1357.

On voit aiſément par l'excluſion donnée dans la bulle d'or, aux ducs de Bavière & d'Autriche, que Charles IV n'était pas l'ami de ces deux maiſons. Le premier fruit de ce réglement pacifique fut une petite guerre. Les ducs de Bavière & d'Autriche levent des troupes. Ils aſſiegent dans Danuſtauffen un commiſſaire de l'empereur. L'empereur y arrive, il rompt la ligue de l'Autriche & de la Bavière, mais en rendant Danuſtauſen à l'électeur de Bavière, au lieu du droit de ſuffrage qu'il demandait.

Il y a une grande querelle dans l'empire au ſujet des phalburgers, c'eſt-à-dire, des faux-bourgeois. Querelle dans laquelle il eſt fort vraiſemblable que les auteurs ſe ſont mépris. La bulle d'or ordonne que les bourgeois qui appartiennent à un prince, ne ſe faſſent pas recevoir bourgeois des villes impériales pour ſe ſouſtraire à leurs princes, à moins de réſider dans ces villes. Rien de plus juſte, rien même de plus facile à exécuter. Car aſſurément un prince empêchera bien un citoyen de ſa ville de lui déſobéir, ſous prétexte qu'il eſt reçu bourgeois à Bâle ou à Conſtance.

Pourquoi donc y eut-il tant de troubles à Strasbourg pour ces faux-bourgeois ? pourquoi fut-on en armes ? Strasbourg pouvait-elle, par exemple, ſoutenir un ſujet de Vienne à qui elle aurait donné des lettres de bourgeoiſie, & qui s'en ſerait prévalu à Vienne ? non, ſans doute. Il s'agiſſait donc de quelque choſe de plus important & de plus ſacré. Des ſeigneurs voulaient ravir à leurs ſujets le premier droit qu'ont les hommes, de choiſir leur domicile. Ils craignaient qu'on ne les quittât pour aller dans les villes libres. Voilà pourquoi l'empereur ordonne que les Strasbourgeois ne donneront plus le droit de citoyen à des étrangers, & que les Strasbourgeois veulent conſerver ce droit, qui peuple une ville & qui l'enrichit.

Digitized by Google

1358.

Charles IV avec l'apparence de la grandeur, autrefois guerrier, à préſent légiſlateur, maître d'un beau pays & riche, a pourtant peu de crédit dans l'empire. C'eſt qu'on ne voulait pas qu'il en eût. Quand il s'agit d'incorporer la Luſace à la Bohême, Albert d'Autriche qui a des droits ſur la Luſace, fait tout-d'un-coup la guerre à l'empereur, dont perſonne ne prend le parti; & l'empereur ne peut ſe tirer d'affaire que par un ſtratagême qu'on accuſe de baſſeſſe. On prétend qu'il trompa le duc d'Autriche par des eſpions, & qu'il paya enſuite ces eſpions en fauſſe monnoie: ce conte a l'air d'une fable; mais cette fable eſt fondée ſur ſon caractere.

Il vendait des privileges à toutes les villes; il vendait au comte de Savoie le titre de vicaire de l'empire; il donne pour des ſommes très légeres le titre de villes impériales à Mayence, à Vorms, à Spire, & même à Geneve; il confirmait la liberté de la ville de Florence à prix d'argent. Il en tirait de Veniſe pour la ſouveraineté de Vérone, de Padoue & de Vicence; mais ceux qui le payerent le plus chérement, furent les Viſcontis, pour avoir la puiſſance héréditaire dans Milan ſous le titre de gouverneur: on prétend qu'il vendait ainſi en détail l'empire qu'il avait acheté en gros.

1359.

Les princes de l'empire excités par les univerſités d'Allemagne, repréſentent à Charles IV, que parmi les bulles de Clément VI il y en a de déshonorantes pour lui & pour le corps germanique; entr'autres, celle où il eſt dit *que les empereurs ſont les vaſſaux du pape, & lui prêtent ſerment de fidélité.* Charles qui avait aſſez vécu pour ſavoir que toutes ces formules ne méritent d'attention que quand elles ſont ſoutenues par les armes, ſe plaint au pape pour ne pas fâcher le corps germanique, mais modérément pour ne pas fâcher le pape. Innocent VI lui répond que cette propoſition eſt devenue une loi fondamentale de l'égliſe enſeignée dans toutes les écoles de théologie; & pour appuyer ſa réponſe, il envoie d'Avignon en Allemagne un évêque de Cavaillon demander pour l'en-

Digitized by Google

tretien du ſaint pere le dixieme de tous les revenus eccléſiaſtiques.

Le prélat de Cavaillon s'en retourna en Avignon après avoir reçu de fortes plaintes au lieu d'argent. Le clergé Allemand éclata contre le pape, & c'eſt une des premieres ſemences de la révolution dans l'égliſe qu'on voit aujourd'hui.

Reſcrit de Charles IV en faveur des eccléſiaſtiques pour les protéger contre les princes, qui veulent les empêcher de recevoir les biens, & de contracter avec les laïcs.

1360.

Charles IV, en faiſant des réglements en Allemagne, abandonnait l'Italie. Les Viſcontis étaient toujours maîtres de Milan. Barnabo veut conſerver Bologne, que ſon oncle, archevêque guerrier & politique, avait achetée pour douze années. C'eſt la premiere & la derniere fois qu'on a vu faire un bail à ferme d'une principauté.

Un légat eſpagnol nommé d'Albornos, entre dans cette ville au nom du pape qui eſt toujours à Avignon, & donne Bologne au pape.

Barnabo Viſconti aſſiege Bologne. Comment peut-on imprimer encor aujourd'hui, que le ſaint pere, par un accomodement, promit de payer cent mille livres d'or annuellement pendant cinq années pour être maître de Bologne? Les hiſtoriens qui répetent ces exagérations, ſavent bien peu ce que c'eſt que cinq cents mille livres peſant d'or.

1361.

Le ſiege de Bologne eſt levé ſans qu'il en coûte rien au pape. Un marquis de Malateſta qui s'eſt jeté avec quelques troupes dans la ville, fait une ſortie, bat Barnabo, & le renvoie chez lui. L'empereur ne ſe mêle de cette affaire, que par un reſcrit inutile en faveur du pape.

Des guerres s'étant élevées entre le Dannemarck d'un côté, & le duc de Meckelbourg & les villes anſéatiques de l'autre, tout finit à l'ordinaire par un traité. Pluſieurs villes anſéatiques traitent de couronne à couronne avec le Dannemarck dans la ville de Lubeck. C'eſt un beau monument de la liberté fondée

Digitized by Google

ſur une induſtrie reſpectable. Lubeck, Roſtock, Stralſund, Hambourg, Viſmar, Brême & quelques autres villes font une paix perpétuelle avec le *roi de Dannemarck*, *des Vandales & des Goths*, *les princes*, *négociants & bourgeois de ſon pays*; ce ſont les termes du traité; termes qui prouvent que le Dannemarck était libre, & que les villes anſéatiques l'étaient davantage.

L'impératrice Anne étant accouchée de Venceſlas, l'empereur envoie le poids de l'enfant en or à une chapelle de la vierge dans Aix; uſage qui commençait à s'établir, & qui a été pouſſé à l'excès pour Notre-Dame de Lorette. Ses richeſſes ſont auſſi grandes, que ſon voyage par les airs de Jéruſalem à la marche d'Ancone eſt miraculeux.

L'évêque de Strasbourg achete plus cher le titre de landgrave de la Baſſe-Alſace. Les landgraves de l'Alſace de la maiſon d'Oettingue s'y oppoſent, & l'évêque les appaiſe avec le même moyen dont il a eu ſon landgraviat, avec de l'argent.

1362.

Grande diviſion entre les maiſons de Bavière & d'Autriche. Une femme en eſt la cauſe. Marguerite de Carinthie, veuve du duc de Bavière Henri le vieux, fils de Louis l'empereur, ennemie de la maiſon où elle était entrée, donne tous les droits ſur le Tirol & ſes dépendances, à Rodolphe duc d'Autriche.

Etienne, duc de Bavière, s'allie avec pluſieurs princes. L'Autrichien n'a dans ſon parti que l'archevêque de Saltzbourg. On fait une trêve de trois ans; & l'inimitié en eſt plus durable.

1363.

Charles IV auſſi ſédentaire qu'il avait été actif dans ſa jeuneſſe, reſte toujours dans Prague. L'Italie eſt abſolument abandonnée; chaque ſeigneur y achete un titre de vicaire de l'empire.

Barnabo Viſconti en veut toujours à Bologne, & eſt maître de beaucoup de villes dans la Romagne.

Le pape (c'était alors Urbain V) obtient aiſément de vains ordres

ordres de l'empereur aux vicaires d'Italie. On a écrit que Barnabo vendit encor ſes places de la Romagne, pour cinq cents mille florins d'or au pape. Mais Urbain dans Avignon aurait-il aiſément trouvé cette ſomme ?

1364.

On a écrit encor que Charles voulut faire paſſer le Danube à Prague. Cela eſt encor plus incroyable que les cinq cents mille florins du pape. Pour tirer ſeulement un canal du Danube à la Moldau dans la Bohême, il eût falu conduire l'eau ſur des montagnes, & dépendre encor de la maiſon de Bavière, maîtreſſe du cours du Danube. Le projet de Charlemagne de joindre le Danube & le Rhin dans un pays plat, était bien plus praticable.

1365.

Un fléau formé en France au milieu des guerres funeſtes d'Edouard III & de Philippe de Valois, ſe répand dans l'Allemagne. Ce ſont des brigands qui ont déſerté de ces armées indiſciplinées où on les payait mal, qui joints à d'autres brigands, vont en Lorraine & en Alſace, & partout où ils trouvent les chemins ouverts : on les appelle *malandrins*, *tard venus*, *grandes compagnies*. L'empereur eſt obligé de marcher contr'eux ſur le Rhin avec les troupes de l'empire. On les chaſſe ; ils vont déſoler la Flandre & la Hollande, comme des ſauterelles qui ravagent les champs de contrées en contrées.

Charles IV va trouver le pape Urbain V à Avignon : il s'agiſſait d'une croiſade, non plus pour aller prendre Jéruſalem, mais pour empêcher les Turcs, qui avaient déja pris Andrinople, d'accabler la chrétienté.

Un roi de Chypre qui voyait le danger de plus près, ſollicite dans Avignon cette croiſade. On en avait fait pluſieurs dans le tems que les muſulmans n'étaient point à craindre en Syrie ; & maintenant que la chrétienté eſt envahie, on n'en fait plus.

Le pape après avoir propoſé la croiſade par bienſéance, fait un traité ſérieux avec l'empereur, pour rendre au St. Siége ſon patrimoine uſurpé. Il accorde à l'empereur des décimes ſur

le clergé d'Allemagne ; Charles IV pouvait s'en ſervir pour aller reprendre en Italie les propres domaines de l'empereur, & non pour ſervir le pape.

1366.

Les *grandes compagnies* reviennent encor ſur le Rhin, & de là vont tout dévaſter juſqu'à Avignon. C'eſt une des cauſes qui enfin engagent Urbain V à ſe réfugier à Rome, après que les papes ont été réfugiés ſoixante & deux ans ſur les bords du Rhône.

Les Viſcontis plus dangereux que les *grandes compagnies*, tenaient toutes les iſſues des Alpes ; ils s'étaient emparés du Piémont, ils menaçaient la Provence. Urbain n'ayant que des paroles de l'empereur pour ſecours, s'embarque ſur une galere de la coupable & malheureuſe Jeanne, reine de Naples.

1367.

L'empereur s'excuſe de ſecourir le pape, pour être ſpectateur de la guerre que la maiſon d'Autriche & la maiſon de Bavière ſe font dans le Tirol. Et le pape Urbain V, après avoir fait quelques ligues inutiles avec l'Autriche & la Hongrie, fait voir enfin un pape aux Romains le 16 d'Octobre. Il n'y eſt reçu qu'en premier évêque de la chrétienté, & non en ſouverain.

1368.

La ville de Fribourg en Briſgau qui avait voulu être libre, retombe au pouvoir de la maiſon d'Autriche par la ceſſion d'un comte Egon, qui en était *l'avoué*, c'eſt-à-dire, le défenſeur, & qui ſe déſiſta de cette protection pour douze mille florins.

Le rétabliſſement des papes à Rome n'empêchait pas les Viſcontis de dominer dans la Lombardie, & on était prêt de voir renaître un royaume plus puiſſant & plus étendu que celui des anciens Lombards.

L'empereur va enfin en Italie au ſecours du pape, ou plutôt à celui de l'empire. Il avait une armée formidable dans laquelle il y avait de l'artillerie.

Cette affreuſe invention commençait à s'établir ; elle était

Digitized by Google

encor inconnue aux Turcs ; & ſi on s'en était ſervi contr'eux, on les eût aiſément chaſſés de l'Europe. Les chrétiens ne s'en ſervaient encor que contre les chrétiens.

Le pape attirait à la fois en Italie d'un côté le duc d'Autriche, de l'autre l'empereur, chacun avec une puiſſante armée ; c'était de quoi exterminer à la fois la liberté d'Italie, & celle même du pape. C'eſt la fatalité de ce beau & malheureux pays, que les papes y ont toujours appellé les étrangers, qu'ils auraient voulu éloigner.

L'empereur ſaccage Vérone, le duc d'Autriche Vicence. Les Viſcontis ſe hâtent de demander la paix, pour attendre un meilleur tems ; la guerre finit en donnant de l'argent à Charles, qui va ſe faire ſacrer à Rome ſelon les cérémonies uſitées.

1369.

Diete à Francfort. Edit ſévere qui défend aux villes & aux ſeigneurs de ſe faire la guerre. A peine l'édit eſt-il émané, que l'évêque de Hildesheim & Magnus duc de Brunſvick, ayant chacun pluſieurs ſeigneurs dans leur parti, ſe font une guerre ſanglante.

Cela ne pouvait guere être autrement dans un pays où le peu de bonnes loix qu'on avait, étaient ſans force. Et cette continuelle anarchie ſervait d'excuſe à l'inactivité de l'empereur. Il falait ou hazarder tout pour être le maître, ou reſter tranquille ; & il prenait ce dernier parti.

Urbain V ayant fait venir les Autrichiens & les Bohémiens en Italie, qui s'en étaient retournés chargés de dépouilles, y appelle les Hongrois contre les Viſcontis ; il n'y manquait que des Turcs.

L'empereur, pour prévenir ce coup fatal, réconcilie les Viſcontis avec le St. Siége.

1370.

Valdemar, roi de Dannemarck, chaſſé de Copenhague par le roi de Suède & par le comte de Holſtein, ſe réfugie en Poméranie. Il demande des ſecours à l'empereur, qui lui donne des lettres de recommandation. Il s'adreſſe au pape Grégoire XI.

Le pape lui envoie des exhortations, & le menace de l'excommunier, lui écrivant d'ailleurs comme à ſon vaſſal; on prétend que Valdemar lui répondit : *Je tiens la vie de* DIEU, *la couronne de mes ſujets, mon bien de mes ancêtres, la foi ſeule de vos prédéceſſeurs; ſi vous voulez vous en prévaloir, je vous la renvoie par la préſente.* Cette lettre eſt apocriphe, c'eſt dommage.

Le roi Valdemar rentre dans ſes états ſans le ſecours de perſonne, par la déſunion de ſes ennemis.

1371.

L'Allemagne dans ces tems encor agreſtes polit pourtant la Pologne. Caſimir, roi de Pologne, qu'on a ſurnommé le *grand*, commence à faire bâtir quelques villes à la maniere allemande, & introduit quelques loix du droit Saxon dans ſon pays qui manquait de loix.

Guerre particuliere entre Venceſlas, duc de Luxembourg & de Brabant, frere de l'empereur, & les ducs de Juliers & de Gueldres; tous les ſeigneurs des Pays-Bas y prennent parti.

Rien ne caractériſe plus la fatale anarchie de ces tems de brigandage. Le ſujet de cette guerre était une troupe de voleurs de grand chemin, protégés par le duc de Juliers : & malheureuſement un tel exemple n'était pas rare alors.

Venceſlas, vicaire de l'empire, veut punir le duc de Juliers; mais il eſt défait & pris dans une bataille.

Le vainqueur craignant le reſſentiment de l'empereur, court à Prague accompagné de pluſieurs princes & ſurtout de ſon priſonnier; *Voilà votre frere que je vous rends*, dit-il à l'empereur, *pardonnez-moi tous deux.*

On voit beaucoup d'événements de ce tems-là mêlés ainſi de brigandage & de chevalerie.

1372.

Les édits contre ces guerres ayant été inutiles, une nouvelle diete à Nuremberg ordonne que les ſeigneurs & les villes ne pourront dorénavant s'égorger que ſoixante jours après l'offenſe reçue. Cette loi s'appellait *la ſoixantaine de l'empire*,

& elle fut exécutée toutes les fois qu'il falait plus de ſoixante jours pour aller aſſiéger ſon ennemi.

1373.

Les affaires de Naples & de Sicile n'ont plus depuis longtems aucune liaiſon avec celles de l'empire. L'île de Sicile était toujours poſſédée par la maiſon d'Aragon, & Naples par la reine Jeanne ; tout était fief alors. La maiſon d'Aragon, depuis les vêpres ſiciliennes, s'était ſoumiſe par des traités à relever du royaume de Naples, qui relevait du St. Siége.

Le but de la maiſon d'Aragon, en faiſant un vain hommage à la couronne de Naples, avait été d'être indépendante de la couronne romaine, & elle y avait réuſſi quand les papes étaient à Avignon.

Grégoire IX ordonne que les rois de Sicile faſſent déſormais hommage au roi de Naples & au pape à la fois. Il renouvelle l'ancienne loi, ou plutôt l'ancienne proteſtation, que jamais un roi de Sicile ou de Naples ne poura être empereur ; & il ajoute que ces royaumes ſeront incompatibles avec la Toſcane & la Lombardie.

Charles abandonne toutes ces affaires de l'Italie, uniquement occupé de s'enrichir en Allemagne, & d'y établir ſa maiſon. Il achete l'électorat de Brandebourg, d'Othon de Bavière qui le poſſédait, pour ſe l'approprier à lui & à ſa famille. Ce cas n'avait pas été ſpécifié dans la *Bulle d'or*. Il donne d'abord cet électorat à ſon fils ainé Venceſlas, puis au cadet Sigiſmond.

1374.

Le St. Siége était revenu à Avignon. Urbain V y était mort après s'être montré à Rome un moment. Grégoire XI ſe réſout enfin de rétablir le pontificat dans ſon lieu natal.

Les ſeigneurs & les villes qui ſe ſont emparés des biens de la comteſſe Mathilde, ſe liguent contre le pape dès qu'il veut revenir en Italie. La plupart des villes mettaient alors ſur leurs étendards & ſur les portes ce beau mot *Libertas*, que l'on voit encor à Lucques.

Digitized by Google

1375.

Les Florentins commençaient à jouer dans l'Italie le rôle que les Athéniens avaient eu en Grece. Tous les beaux arts inconnus ailleurs, renaiſſaient à Florence. Les factions Guelfes & Gibelines en troublant la Toſcane, avaient animé les eſprits & les courages; la liberté les avait élevés. Ce peuple était le plus conſidéré de l'Italie, le moins ſuperſtitieux, & celui qui voulait le moins obéir aux papes & aux empereurs. Le pape Grégoire les excommunie. Il était bien étrange que ces excommunications, auxquelles on était tant accoutumé, fiſſent encor quelque impreſſion.

1376.

Charles fait élire roi des romains ſon fils Venceſlas à Rens ſur le Rhin, au même lieu où lui-même avait été élu.

Tous les électeurs s'y trouverent en perſonne. Son ſecond fils Sigiſmond y aſſiſtait, quoiqu'enfant, comme électeur de Brandebourg. Le pere avait depuis peu transféré ce titre de Venceſlas à Sigiſmond. Pour lui, il avait ſa voix de Bohême. Il reſtait cinq électeurs à gagner. On dit qu'il leur promit à chacun cent mille florins d'or : pluſieurs hiſtoriens l'aſſurent. Il n'eſt guere vraiſemblable qu'on donne à chacun la même ſomme, ni que cinq princes aient la baſſeſſe de la recevoir, ni qu'ils aient l'indiſcrétion de le dire, ni qu'un empereur ſe vante d'avoir corrompu les ſuffrages.

Loin de donner de l'argent à l'électeur Palatin, il lui vendait dans ce tems-là Guittenbourg, Falkenbourg, & d'autres domaines. Il vendait à vil prix, à la vérité, des droits régaliens aux électeurs de Cologne & de Mayence. Il gagnait ainſi de l'argent, & dépouillait l'empire en l'aſſurant à ſon fils.

1377.

Charles IV âgé de ſoixante-quatre ans, entreprend de faire le voyage de Paris, & on ajoute que c'était pour avoir la conſolation de voir le roi de France Charles V, qu'il aimait tendrement; & la raiſon de cette tendreſſe pour un roi qu'il n'avait jamais vu, était qu'il avait épouſé autrefois une de ſes tantes.

Digitized by Google

Une autre raiſon qu'on allegue du voyage, eſt qu'il avait la goutte, & qu'il avait promis *à Mr. St. Maur*, ſaint d'auprès de Paris, de faire un pélerinage à cheval chez lui pour ſa guériſon. La raiſon véritable était le dégoût, l'inquiétude, & la coutume établie alors, que les princes ſe viſitaſſent. Il va donc de Prague à Paris avec ſon fils Venceſlas, roi des Romains. Il ne vit guere depuis les frontieres juſqu'à Paris, un plus beau pays que le ſien. Paris ne méritait pas ſa curioſité. L'ancien palais de St. Louis qui ſubſiſte encor, & le château du louvre qui ne ſubſiſte plus, ne valaient pas la peine du voyage. On ne ſe tirait de la barbarie qu'en Toſcane, & encor n'y avait-on pas réformé l'architecture.

S'il y eut quelque choſe de ſérieux dans ce voyage, ce fut la charge de vicaire de l'empire dans l'ancien royaume d'Arles, qu'il donna au dauphin. Ce fut longtems une grande queſtion entre les publicites, ſi le Dauphiné devait toujours relever de l'empire; mais depuis longtems ce n'en eſt plus une entre les ſouverains. Il eſt vrai que le dernier dauphin Humbert, en donnant le Dauphiné au ſecond fils de Philippe de Valois, ne le donna qu'aux mêmes droits qu'il le poſſédait. Il eſt vrai encor qu'on a prétendu que Charles IV lui-même avait renoncé à tous ſes droits; mais ils ne furent pas moins revendiqués par ſes ſucceſſeurs. Maximilien I réclama toujours la mouvance du Dauphiné; mais il falait que ce droit fût devenu bien caduc, puiſque Charles-Quint en forçant François I ſon priſonnier à lui céder la Bourgogne par le traité de Madrid, ne fit aucune mention de l'hommage du Dauphiné à l'empire. Toute la ſuite de cette hiſtoire fait voir combien le tems change les droits.

1378.

Un gentilhomme français, Enguerant de Couci, profite du voyage de l'empereur en France pour lui demander une étrange permiſſion; celle de faire la guerre à la maiſon d'Autriche: il était arriere-petit-fils de l'empereur Albert d'Autriche, par ſa mere fille de Léopold. Il demandait tous les biens de Léopold, comme n'étant point des fiefs maſculins. L'empereur lui donne toute permiſſion. Il ne s'attendait pas qu'un gentilhomme Picard

pût avoir une armée. Couci en eut pourtant une très conſidérable, fournie par ſes parents & par ſes amis, par l'eſprit de chevalerie, par une partie de ſon bien qu'il vendit, & par l'eſpoir du butin, qui enrôle toujours beaucoup de monde dans des entrepriſes extraordinaires. Il marche vers les domaines d'Alſace & de Suiſſe, qui appartiennent à la maiſon d'Autriche; il n'y avait pas là de quoi payer ſes troupes; quelques contributions de Strasbourg ne ſuffiſent pas pour lui faire tenir longtems la campagne. Son armée ſe diſſipe bientôt, & le projet s'évanouit. Mais il n'arriva à ce gentilhomme, que ce qui arrivait alors à tous les grands princes qui levaient des armées à la hâte.

COMMENCEMENT DU GRAND SCHISME D'OCCIDENT.

Grégoire XI, après avoir vu enfin Rome en 1377, après y avoir reporté le ſiege pontifical, qui avait été dans Avignon ſoixante & douze ans, était mort le 27 Mars au commencement de 1378.

Les cardinaux Italiens prévalent enfin, & on choiſit un pape Italien: c'eſt Prigano Napolitain, qui prend le nom d'Urbain, homme impétueux & farouche. Prigano Urbain dans ſon premier conſiſtoire, déclare qu'il fera juſtice du roi de France Charles V, & d'Edouard III roi d'Angleterre, qui troublent l'Europe. Le cardinal de la Grange le menaçant de la main, lui répond *qu'il en a menti*. Ces trois mots plongent la chrétienté dans une guerre de plus de trente années.

La plupart des cardinaux choqués de l'humeur violente & intolérable du pape, ſe retirent à Naples, déclarent l'élection de Prigano Urbain, forcée & nulle, & choiſiſſent Robert, fils d'Amédée III, comte de Geneve, qui prend le nom de Clément, & va établir ſon ſiége anti-romain dans Avignon. L'Europe ſe partage. L'empereur, la Flandre ſon alliée, la Hongrie appartenante à l'empereur, reconnaiſſent Urbain.

La France, l'Ecoſſe, la Savoie ſont pour Clément. On juge aiſément par le parti que prend chaque puiſſance, quels étaient les intérêts politiques. Le nom d'un pape n'eſt là qu'un mot de ralliement.

La

La reine Jeanne de Naples eſt dans l'obédience de Clément, parce qu'alors elle était protégée par la France ; & que cette reine infortunée appellait Louis d'Anjou frere du roi Charles V à ſon ſecours.

Les fraudes, les aſſaſſinats, tous les crimes qui ſignalerent ce grand ſchiſme, ne doivent étonner perſonne. Ce qui doit étonner, c'eſt que chaque parti s'obſtinait à regarder comme des Dieux en terre des ſcélérats qui ſe diſputaient la papauté, c'eſt-à-dire, le droit de vendre ſous cent noms différents tous les bénéfices de l'Europe catholique.

Venceſlas duc de Luxembourg, mourant ſans enfants, laiſſe tous ſes fiefs à ſon frere, & après lui à Venceſlas roi des Romains.

L'empereur Charles IV meurt bientôt après, laiſſant la Bohême à Venceſlas avec l'empire, le Brandebourg à Sigiſmond ſon ſecond fils, la Luſace & deux duchés dans la Siléſie à Jean ſon troiſieme.

Il réſulte que, malgré ſa bulle d'or, il fit encor plus de bien à ſa famille qu'à l'Allemagne.

VENCESLAS,

TRENTE-QUATRIÉME EMPEREUR.

1379. 1380. 1381. 1382.

LE regne de Charles IV, dont on ſe plaignit tant, & qu'on accuſe encor, eſt un ſiecle d'or en comparaiſon des tems de Venceſlas ſon fils.

Il commence par diſſiper les tréſors de ſon pere dans des débauches à Francfort & à Aix-la-Chapelle, ſans ſe mettre en peine de la Bohême ſon patrimoine, ravagée par la contagion.

Tous les ſeigneurs bohémiens ſe révoltent contre lui au bout d'un an, & il ſe voit réduit tout-d'un-coup à n'oſer attendre aucun ſecours de l'empire, & à faire venir contre ſes ſujets de Bohême, ces reſtes de brigands qu'on appellait *grandes*

compagnies, qui couraient alors l'Europe, cherchant des princes qui les employaſſent. Ils ravagerent la Bohême pour leur ſolde. Dans le même tems le ſchiſme des deux papes diviſe l'Europe. Ce funeſte ſchiſme coûte d'abord la vie à l'infortunée Jeanne de Naples.

On ſe faiſait encor alors un point de religion, comme de politique, de prendre parti pour un pape, quand il y en avait deux. Il eût été plus ſage de n'en reconnaître aucun. Jeanne, reine de Naples, s'était déclarée malheureuſement pour Clément, lorſqu'Urbain pouvait lui nuire. Elle était accuſée d'avoir aſſaſſiné ſon premier mari, André de Hongrie, & vivait alors tranquille avec Othon de Brunſvick ſon dernier époux.

Urbain, puiſſant encor en Italie, ſuſcite contr'elle Charles de Durazzo, ſous prétexte de venger ce premier mari.

Charles de Durazzo arrive de Hongrie pour ſervir la colere du pape, qui lui promet la couronne. Ce qu'il y a de plus affreux, c'eſt que ce Charles de Durazzo était adopté par la reine Jeanne déja avancée en âge. Il était déclaré ſon héritier; il aima mieux ôter la couronne & la vie à celle qui lui avait ſervi de mere, que d'attendre la couronne de la nature & du tems.

Othon de Brunſvick qui combat pour ſa femme, eſt fait priſonnier avec elle. Charles de Durazzo la fait étrangler. Naples, depuis Charles d'Anjou, était devenu le théatre des attentats contre les têtes couronnées.

1383. 1384. 1385. 1386.

Le trône impérial eſt alors le théatre de l'horreur & du mépris. Ce ne ſont que des ſéditions en Bohême contre Venceſlas. Toute la maiſon de Bavière ſe réunit pour lui déclarer la guerre. C'eſt un crime par les loix, mais il n'y a plus de loix.

L'empereur ne peut conjurer cet orage, qu'en rendant au comte palatin de Bavière, les villes du haut palatinat, dont Charles IV s'était ſaiſi quand cet électeur avait été malheureux.

Il cede d'autres villes au duc de Bavière, comme Mulberg & Bernau. Toutes les villes du Rhin, de Suabe & de Franconie

ſe liguent entr'elles. Les princes voiſins de la France en reçoivent des penſions. Il ne reſtait plus à Venceſlas que le titre d'empereur.

1387.

Tandis qu'un empereur ſe déshonore, une femme rend ſon nom immortel. Marguerite de Valdemar, reine de Dannemarck & de Norvège, devient reine de Suède par des victoires & des ſuffrages. Cette grande révolution n'a de rapport avec l'Allemagne que parce que les princes de Meckelbourg, les comtes de Holſtein, les villes de Hambourg & de Lubeck s'oppoſerent inutilement à cette héroïne.

L'alliance des cantons-Suiſſes ſe fortifie alors, & toujours par la guerre. Le canton de Berne était depuis quelques années entré dans l'union. Le duc Léopold d'Autriche veut encor domter ces peuples. Il les attaque, & perd la bataille & la vie.

1388.

Les ligues des villes de Franconie, de Suabe & du Rhin pouvaient former un peuple libre, comme celui des Suiſſes, ſurtout ſous un regne anarchique, tel que celui de Venceſlas; mais trop de ſeigneurs, trop d'intérêts particuliers, & la nature de leur pays ouvert de tous côtés, ne leur permirent pas, comme aux Suiſſes, de ſe ſéparer de l'empire.

1389.

Sigiſmond, frere de Venceſlas, acquiert de la gloire en Hongrie. Il n'y était que l'époux de la reine, que les Hongrois appellaient le *roi Marie*, titre qu'ils ont renouvellé depuis peu pour Marie-Théreſe, fille de Charles VI. Marie était jeune, & les états n'avaient point voulu que ſon mari gouvernât : ils avaient mieux aimé donner la régence à Eliſabeth de Boſnie mere de leur roi Marie : de ſorte que Sigiſmond ne ſe trouvait que l'époux d'une princeſſe en tutelle, à laquelle on donnait le titre de roi.

Les états de Hongrie ſont mécontents de la régence, & on ne ſonge pas ſeulement à ſe ſervir de Sigiſmond. On offre la

couronne à ce Charles de Durazzo accoutumé à faire étrangler des reines. Charles de Durazzo arrive & eſt couronné.

La régente & ſa fille diſſimulent, prennent leur tems, & le font aſſaſſiner à leurs yeux. Le ban ou palatin de Croatie ſe conſtitue juge des deux reines, fait noyer la mere, & enfermer la fille. C'eſt alors que Sigiſmond ſe montre digne de régner ; il leve des troupes dans ſon électorat de Brandebourg, & dans les états de ſon frere. Il défait les Hongrois.

Le ban de Croatie vient lui ramener la reine ſa femme, à laquelle il avait fait promettre de le continuer dans ſon gouvernement. Sigiſmond couronné roi de Hongrie, ne crut pas devoir tenir la parole de ſa femme, & fit écarteler le ban de Croatie dans la petite ville de Cinq-Egliſes.

1390.

Pendant ces horreurs le grand ſchiſme de l'égliſe augmente ; il pouvait être éteint apres la mort d'Urbain en reconnaiſſant Clément ; mais on élit à Rome un Pierre Tomaſſelli que l'Allemagne ne reconnaît que parce que Clément eſt reconnu en France. Il exige des annates, c'eſt-à-dire, la premiere année du revenu des bénéfices ; l'Allemagne paie & murmure.

Il ſemble qu'on voulût ſe dédommager ſur les Juifs de l'argent qu'on payait au pape. Preſque tout le commerce intérieur ſe faiſait toujours par eux, malgré les villes anſéatiques. On les croit ſi riches en Bohême, qu'on les y brûle & qu'on les égorge. On en fait autant dans pluſieurs villes, & ſurtout dans Spire.

Venceſlas, qui rendait rarement des édits, en fait un pour annuller tout ce que l'on doit aux Juifs. Il crut par-là ramener à lui la nobleſſe & les peuples.

Depuis 1391 juſqu'à 1397.

La ville de Strasbourg eſt ſi puiſſante, qu'elle ſoutient la guerre contre l'électeur Palatin & contre ſon évêque, au ſujet de quelques fiefs. On la met au ban de l'empire ; elle en eſt quitte pour 30000 florins au profit de l'empereur.

Trois freres, tous trois ducs de Bavière, font un pacte de famille, par lequel un prince Bavarois ne pourra déſormais

Digitized by Google

vendre ou aliéner un fief qu'à ſon plus proche parent ; & pour le vendre à un étranger il faudra le conſentement de toute la maiſon : voilà une loi qu'on aurait pu inſérer dans la bulle d'or pour toutes les grandes maiſons d'Allemagne.

Chaque ville, chaque prince pourvoit comme il peut à ſes affaires.

Venceſlas renfermé dans Prague, ne commet que des actions de barbarie & de démence. Il y avait des tems où ſon eſprit était entiérement aliéné. C'eſt un effet que les excès du vin & même des aliments font ſur beaucoup plus d'hommes qu'on ne penſe.

Charles VII roi de France, dans ce tems-là même, était attaqué d'une maladie à-peu-près ſemblable. Elle lui ôtait ſouvent l'uſage de la raiſon. Des anti-papes diviſaient l'égliſe & l'Europe. Par qui le monde a-t-il été gouverné !

Venceſlas dans un de ſes accès de fureur, avait jeté dans la Moldau & noyé le moine Jean Népomucène, parce qu'il n'avait pas voulu lui révéler la confeſſion de la reine ſa femme. On dit qu'il marchait quelquefois dans les rues accompagné du bourreau, & qu'il faiſait exécuter ſur le champ ceux qui lui déplaiſaient. C'était une bête féroce qu'il falait enchaîner. Auſſi les magiſtrats de Prague ſe ſaiſiſſent de lui comme d'un malfaiteur ordinaire, & le mettent dans un cachot.

On lui permet des bains pour lui rendre la ſanté & la raiſon.

Un pêcheur lui fournit une corde, avec laquelle il s'échappe, accompagné d'une ſervante dont il fait ſa maîtreſſe. Dès qu'il eſt en liberté, un parti ſe forme dans Prague en ſa faveur. Venceſlas fait mourir ceux qui l'avaient mis en priſon, il ennoblit le pêcheur dont la famille ſubſiſte encore.

Cependant les magiſtrats de Prague, traitant toujours Venceſlas d'inſenſé & de furieux, l'obligent de s'enfuir de la ville.

C'était une occaſion pour Sigiſmond ſon frere, roi de Hongrie, de venir ſe faire reconnaître roi de Bohême ; il ne la manque pas ; mais il ne peut ſe faire déclarer que régent. Il fait enfermer ſon frere dans le château de Prague ; de-là il l'envoie à Vienne en Autriche chez le duc Albert, & retourne en Hongrie

s'oppoſer aux Turcs qui commençaient à étendre leurs conquêtes de ce côté.

Venceſlas s'échappe encor de ſa nouvelle priſon, il retourne à Prague. Et ce qui eſt rare, il y trouve des partiſans.

Ce qui eſt encor plus rare, c'eſt que l'Allemagne ne ſe mêle en aucune façon des affaires de ſon empereur, ni quand il eſt à Prague & à Vienne dans un cachot, ni quand il revient régner chez lui en Bohême.

1398.

Qui croirait que ce même Venceſlas, au milieu des ſcandales & des viciſſitudes d'une telle vie, propoſe au roi de France Charles VII de l'aller trouver à Rheims en Champagne pour étouffer les ſcandales du ſchiſme?

Les deux monarques ſe rendent en effet à Rheims, dans un des intervalles de leur folie. On remarque que dans un feſtin que donnait le roi de France à l'empereur & au roi de Navarre, un patriarche d'Alexandrie qui ſe trouva là, s'aſſit le premier à table. On remarque encor qu'un matin qu'on alla chez Venceſlas pour conférer avec lui des affaires de l'égliſe, on le trouva ivre.

Les univerſités alors avaient quelque crédit, parce qu'elles étaient nouvelles, & qu'il n'y avait plus d'autorité dans l'égliſe. Celle de Paris avait propoſé la premiere, que les prétendants au pontificat ſe démiſſent, & qu'on élût un nouveau pape. Il s'agiſſait donc que le roi de France obtînt la démiſſion de ſon pape Clément, & que Venceſlas engageât auſſi le ſien à en faire autant.

Aucun des prétendants ne voulut abdiquer. C'étaient les ſucceſſeurs d'Urbain & de Clément. Le premier était ce Tomaſſelli, qui élu après la mort d'Urbain, avait pris le nom de Boniface; l'autre Pedro de Luna, Pierre de la Lune, Aragonois, qui s'appellait Benoît.

Ce Benoît ſiégeait dans Avignon. La cour de France tint la parole donnée à l'empereur: on alla propoſer à Benoît d'abdiquer; & ſur ſon refus, on le tint priſonnier cinq ans entiers dans ſon propre château d'Avignon.

Ainſi l'égliſe de France, en ne reconnaiſſant point de pape

pendant ces cinq années, montrait que l'égliſe pouvait ſubſiſter ſans pape, de même que les égliſes grecque, arménienne, cophte, anglicane, ſuédoiſe, danoiſe, écoſſaiſe, augsbourgeoiſe, bernoiſe, zuricoiſe, genevoiſe, ſubſiſtent de nos jours.

Pour Venceſlas, on diſait qu'il aurait pu boire avec ſon pape, mais non négocier avec lui.

1399.

Il trouve pourtant une épouſe (Sophie de Bavière), après avoir fait mourir la premiere à force de mauvais traitemens. On ne voit point qu'après ce mariage il retombe dans ſes fureurs, il ne s'occupe plus qu'à amaſſer de l'argent comme Charles IV ſon pere. Il vend tout. Il vend enfin à Galéas Viſconti tous les droits de l'empire ſur la Lombardie, qu'il déclare, ſelon quelques auteurs, indépendante abſolument de l'empire, pour cent cinquante mille écus d'or. Aucune loi ne défendait aux empereurs de telles aliénations. S'il y en avait eu, Viſconti n'aurait point haſardé une ſomme ſi conſidérable.

Les miniſtres de Venceſlas qui pillaient la Bohême, voulurent faire quelques exactions dans la Miſnie. On s'en plaignit aux électeurs. Alors ces princes qui n'avaient rien dit quand Venceſlas était furieux, s'aſſemblent pour le dépoſer.

1400.

Après quelques aſſemblées d'électeurs, de princes, de députés des villes, une diete ſolemnelle ſe tient à Lanſtein près de Maycnce. Les trois électeurs eccléſiaſtiques avec le palatin, dépoſent juridiquement l'empereur en préſence de pluſieurs princes, qui aſſiſtent ſeulement comme témoins. Les électeurs ayant ſeuls le droit d'élire, en tiraient la concluſion néceſſaire qu'ils avaient ſeuls le droit de deſtituer. Ils révoquerent enſuite les aliénations que l'empereur avait faites à prix d'argent. Mais Galéas Viſconti n'en dominait pas moins depuis le Piémont juſqu'aux portes de Veniſe.

L'acte de la dépoſition de Venceſlas eſt du 20 Août au matin. Les électeurs, quelques jours après, choiſiſſent pour empereur Fréderic duc de Brunſvick, qui eſt aſſaſſiné par un comte de Valdeck, dans le tems qu'il ſe prépare à ſon couronnement.

Digitized by Google

ROBERT,

Comte palatin du Rhin,

TRENTE-CINQUIÉME EMPEREUR.

1400.

ROBERT, comte palatin du Rhin, eſt élu à Rens par les quatre mêmes électeurs. Son élection ne peut être du 22 Août, comme on le dit, puiſque Venceſlas avait été dépoſé le 20; & qu'il avait falu plus de deux jours pour choiſir le duc de Brunſvick, préparer ſon couronnement, & l'aſſaſſiner.

Robert va ſe préſenter en armes devant Francfort ſuivant l'uſage; & y entre en triomphe au bout de ſix ſemaines & trois jours; c'eſt le dernier exemple de cette coutume.

1401.

Quelques princes, & quelques villes d'Allemagne tiennent encor pour Venceſlas, comme quelques Romains regretterent Néron. Les magiſtrats de la ville libre d'Aix-la-Chapelle ferment les portes à Robert quand il veut s'y faire couronner. Il l'eſt à Cologne par l'archevêque.

Pour gagner les Allemands, il veut rendre à l'empire le Milanais que Venceſlas en avait détaché. Il fait une alliance avec les villes de Suiſſe & de Suabe, comme s'il n'était qu'un prince de l'empire, & leve des troupes contre les Viſcontis. La circonſtance était favorable. Veniſe & Florence s'armaient contre la puiſſance redoutable du nouveau duc de Lombardie.

Etant dans le Tirol il envoie un défi à Galéas; *A vous, Jean Galéas, comte de Vérone*, lequel lui répond; *A vous, Robert de Bavière, nous duc de Milan par la grace de* DIEU, *& de Venceſlas, &c.*: puis il lui promet de le battre. Il lui tient parole au débouché des gorges des montagnes.

Quelques princes qui avaient accompagné l'empereur, s'en retournent avec le peu de ſoldats qui leur reſtent; & Robert ſe retire enfin preſque ſeul.

1402.

1402. 1403.

Jean Galéas reſte maître de toute la Lombardie, & protecteur de preſque toutes les autres villes, malgré elles.

Il meurt, laiſſant entr'autres enfants une fille mariée au duc d'Orléans, ſource de tant de guerres malheureuſes.

A ſa mort l'un des papes, Boniface, qui n'eſt ni affermi dans Rome, ni reconnu dans la moitié de l'Europe profite heureuſement de la haine que les conquêtes de Jean Galéas avaient inſpirée, & ſe ſaiſit par des intrigues, de Bologne, de Pérouſe, de Ferrare, de quelques villes de cet ancien héritage de la comteſſe Mathilde, que le St. Siége réclame toujours.

Venceſlas éveillé de ſon ſommeil léthargique, veut enfin défendre ſa couronne impériale contre Robert. Les deux concurrents acceptent la médiation du Roi de France Charles VI, & les électeurs le prient de venir juger à Cologne Venceſlas & Robert, qui ſeraient préſents, & s'en rapporteraient à lui.

Les électeurs demandaient vraiſemblablement le jugement du roi de France, parce qu'il n'était pas en état de le donner. Les accès de ſa maladie le mettaient hors d'état de gouverner ſes propres états ; pouvait-il venir décider entre deux empereurs ?

Venceſlas dépoſé comptait alors ſur ſon frere Sigiſmond, roi de Hongrie. Sigiſmond par un ſort bizarre eſt dépoſé lui-même, & mis en priſon dans ſon propre royaume.

Les Hongrois choiſiſſent Ladiſlas roi de Naples pour leur roi ; & Boniface qui ne ſait pas encor s'il eſt pape, prétend que c'eſt lui qui donne la couronne de Hongrie à Ladiſlas ; mais à peine Ladiſlas eſt-il ſur les frontieres de Hongrie que Naples ſe révolte. Il y retourne pour éteindre la rebellion.

Qu'on ſe faſſe ici un tableau de l'Europe. On verra deux papes qui la partagent ; deux empereurs qui déchirent l'Allemagne ; la diſcorde en Italie après la mort de Viſconti ; les Vénitiens s'emparant d'une partie de la Lombardie, Gènes d'une autre partie ; Piſe aſſujettie par Florence ; en France des troubles affreux ſous un roi en démence ; en Angleterre des guerres civiles ; les Maures tenant encor les plus belles provinces de

l'Eſpagne ; les Turcs avançant vers la Grèce, & l'empire de Conſtantinople touchant à ſa fin.

1404.

Robert acquiert du moins quelques petits terrains qui arrondiſſent ſon palatinat. L'évêque de Strasbourg lui vend Offenbourg, Celle, & d'autres ſeigneuries. C'eſt preſque tout ce que lui vaut ſon empire.

Le duc d'Orléans, frere de Charles VI, achete le duché de Luxembourg, de Joſſe, marquis de Moravie, à qui Venceſlas l'a vendu. Sigiſmond avait vendu auſſi le droit d'hommage. Par-là le duché de Luxembourg, & le duché du Milanais ſont regardés par leurs nouveaux poſſeſſeurs, comme détachés de l'empire.

1405.

Le nouveau duc de Luxembourg & le duc de Lorraine, ſe font la guerre ſans que l'empire y prenne part. Si les choſes euſſent continué encor quelques années ſur ce pied, il n'y avait plus d'empire, ni de corps germanique.

1406.

Le marquis de Bade & le comte de Virtemberg, font impunément une ligue avec Strasbourg & les villes de Suabe contre l'autorité impériale. Le traité porte que *ſi l'empereur oſe toucher à un de leurs privileges, tous enſemble ils lui feront la guerre.*

Les Suiſſes ſe fortifient toujours. Les ſeuls Bâlois ravagent les terres de la maiſon d'Autriche dans le Sundgau & dans l'Alſace.

1407. 1408.

Pendant que l'autorité impériale s'affaiblit, le ſchiſme de l'égliſe continue. A peine un des anti-papes eſt mort, que ſon parti en fait un autre. Ces ſcandales euſſent fait ſecouer le joug de Rome à tous les peuples, ſi on eût été plus éclairé & plus animé, & ſi les princes n'avaient pas toujours eu en tête d'avoir un pape dans leur parti, pour avoir de quoi oppoſer les armes de la religion à leurs ennemis. C'eſt là le

nœud de tant de ligues qu'on a vues entre Rome & les rois, de tant de contradictions, de tant d'excommunications demandées en ſecret par les uns, & bravées par les autres.

Déja l'égliſe pouvait craindre la ſcience, l'eſprit & les beaux arts; ils avaient paſſé de la cour du roi de Naples Robert, à Florence, où ils établiſſaient leur empire. L'émulation des univerſités naiſſantes commençait à débrouiller quelques chaos. La moitié de l'Italie était ennemie des papes. Cependant les Italiens plus inſtruits alors que les autres nations, n'établirent jamais de ſecte contre l'égliſe. Ils faiſaient ſouvent la guerre à la cour romaine, non à l'égliſe romaine. Les Albigeois & les Vaudois avaient commencé vers les frontieres de la France. Wiclef s'éleva en Angleterre. Jean Hus, docteur de la nouvelle univerſité de Prague, & confeſſeur de la reine de Bohême, femme de Venceſlas, ayant lu les manuſcrits de Wiclef, prêchait à Prague les opinions de cet Anglais. Rome ne s'était pas attendue que les premiers coups que lui porterait l'érudition, viendraient d'un pays qu'elle appella ſi longtems barbare. La doctrine de Jean Hus conſiſtait principalement à donner à l'égliſe les droits que le St. Siége prétendait pour lui ſeul.

Le tems était favorable. Il y avait déja depuis la naiſſance du ſchiſme une ſucceſſion d'anti-papes des deux côtés; & il était aſſez difficile de ſavoir de quel côté était le ſaint eſprit.

Le trône de l'égliſe étant ainſi partagé en deux, chaque moitié en eſt rompue & ſanglante. Il arrive la même choſe à trente chaires épiſcopales. Un évêque approuvé par un pape, conteſte à main armée ſa cathédrale à un autre évêque confirmé par un autre pape.

A Liége, par exemple, il y a deux évêques qui ſe font une guerre ſanglante. Jean de Bavière élu par une partie du chapitre, ſe bat contre un autre élu; & comme les papes oppoſés ne pouvaient donner que des bulles, l'évêque Jean de Bavière appelle à ſon ſecours Jean duc de Bourgogne avec une armée. Enfin, pour ſavoir à qui demeurera la cathédrale de Liége, la ville eſt ſaccagée & preſque réduite en cendres.

Tant de maux auxquels on ne remédie pour l'ordinaire que quand ils ſont extrêmes, avaient produit un concile à Piſe,

où quelques cardinaux retirés appellaient le reſte de l'égliſe. Ce concile eſt depuis transféré à Conſtance.

1409.

S'il y avait une maniere légale & canonique de finir le ſchiſme qui déchirait l'Europe chrétienne, c'était l'autorité du concile de Piſe.

Deux anti-papes, ſucceſſeurs d'anti-papes, prêtent leur nom à cette guerre civile & ſacrée. L'un eſt ce fier Eſpagnol, Pierre Luna, l'autre Corrario Vénitien.

Le concile de Piſe les déclare tous deux indignes du trône pontifical. Vingt-quatre cardinaux, avec l'approbation du concile, éliſent Philargi, né en Candie, le 17 Juin 1409. Philargi pape légitime, meurt au bout de dix mois. Tous les cardinaux qui ſe trouvaient alors à Rome, nomment d'un commun conſentement Baltazar Coſſa, qui prend le nom de Jean XXIII. Il avait été nourri à la fois dans l'égliſe & dans les armes, s'étant fait corſaire dès qu'il fut diacre. Il s'était ſignalé dans des courſes ſur les côtes de Naples en faveur d'Urbain. Il acheta depuis chérement un chapeau de cardinal, & une maîtreſſe nommée Catherine qu'il enleva à ſon mari. Il avait à la tête d'une petite armée repris Bologne ſur les Viſcontis. C'était un ſoldat ſans mœurs, mais enfin c'était un pape canoniquement élu.

Le ſchiſme paraiſſait donc fini par les loix de l'égliſe ; mais la politique des princes le faiſait durer ; ſi on appelle politique cet eſprit de jalouſie, d'intrigue, de rapine, de crainte & d'eſpérance qui brouille tout dans le monde.

Une diete était aſſemblée à Francfort en 1409. L'empereur Robert y préſidait, les ambaſſadeurs des rois de France, d'Angleterre, de Pologne y aſſiſtaient. Mais qu'arrive-t-il ? L'empereur ſoutenait une faction d'anti-pape, la France une autre. L'empereur & l'empire croyaient que c'était à eux d'aſſembler les conciles. La diete de Francfort traitait le concile de Piſe aſſemblé ſans les ordres de l'empire, de conciliabule ; & on demandait un concile œcuménique. Il était donc arrivé que le concile de Piſe, en croyant tout terminer, avait laiſſé trois papes à l'Europe au lieu de deux.

Le pape canonique était Jean XXIII, nommé ſolemnellement

à Rome. Les deux autres étaient Corrario & Pierre Luna : Corrario errant de ville en ville ; Pierre Luna enfermé dans Avignon par l'ordre de la cour de France, qui ſans le reconnaître, conſervait toujours ce fantôme pour l'oppoſer aux autres dans le beſoin.

1410.

Tandis que tant de papes agitent l'Europe, il y a une guerre ſanglante entre les chevaliers Teutons maîtres de la Pruſſe & de la Pologne, pour quelques bateaux de bleds. Ces chevaliers inſtitués d'abord pour ſervir des Allemands dans les hôpitaux, étaient devenus une milice, comme celle des mammelucs.

Les chevaliers ſont battus, & perdent Thorn, Elbing & pluſieurs villes, qui reſtent à la Pologne.

L'empereur Robert meurt le 10 Mai à Oppenheim. Venceſlas ſe dit toujours empereur ſans en faire aucune fonction.

JOSSE,

TRENTE-SIXIÉME EMPEREUR.

1410.

VEnceſlas n'était plus empereur qu'à Prague pour ſes domeſtiques. Sigiſmond ſon frere roi de Hongrie demande l'empire. Joſſe, margrave de Brandebourg & de Moravie, ſon couſin, le demande auſſi.

Non ſeulement Joſſe diſpute l'empire à ſon couſin, mais il lui diſpute auſſi le Brandebourg.

L'électeur palatin Louis, fils aîné du dernier empereur Robert, l'archevêque de Trèves, & les ambaſſadeurs de Sigiſmond, dont on compte la voix en vertu du margraviat de Brandebourg, nomment Sigiſmond empereur à Francfort.

Mayence, Cologne, l'ambaſſadeur de Saxe, & un député de Brandebourg pour Joſſe, nomment ce Joſſe dans la même ville.

Venceſlas proteſte dans Prague contre ces deux élections. L'Allemagne a trois empereurs, comme l'égliſe a trois papes ſans en avoir un.

SIGISMOND,

Roi de Bohéme & de Hongrie, margrave de Brandebourg,

TRENTE-SEPTIÉME EMPEREUR.

1411.

LA mort de Joſſe, trois mois après ſon élection, délivre l'Allemagne d'une guerre civile qu'il n'eût pu ſoutenir par lui-même, mais qu'on eût faite en ſon nom.

Sigiſmond reſte empereur de nom & d'effet.

Tous les électeurs confirment ſon élection le 21 Juillet.

Les villes n'avaient alors d'évêque que par le ſort des armes. Car dans les brigues pour les élections, Jean XXIII approuvant un évêque, & Corrario un autre, la guerre civile s'enſuivait; & c'eſt ce qui arriva à Cologne comme à Liége. L'archevêque Théodoric de la maiſon de Mœurs, ne prit poſſeſſion de ſon ſiége qu'après une bataille ſanglante où il avait vaincu ſon compétiteur de la maiſon de Berg.

Les chevaliers teutoniques reprennent les armes contre la Pologne. Ils étaient ſi redoutables, que Sigiſmond ſe ligue ſecrettement avec la Pologne contr'eux. La Pologne venait de céder la Pruſſe aux chevaliers, & le grand-maître devenait inſenſiblement un ſouverain conſidérable.

1412.

Sigiſmond paraît s'embarraſſer peu du grand ſchiſme d'Occident. Il ſe voyait roi de Hongrie, margrave de Brandebourg, & empereur. Il voulait aſſurer tout à ſa poſtérité. Les Vénitiens qui s'agrandiſſaient, avaient acquis une partie de la Dalmatie, dans le tems des croiſades; il les défait dans le Frioul, & joint cette partie à la Hongrie.

D'un autre côté Ladiſlas, ou Lancelot, ce roi de Hongrie chaſſé par Sigiſmond, ſe rend maître de Rome & de tout le pays juſqu'à Florence. Le pape Jean XXIII l'avait appellé d'abord, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, pour le défendre, &

il s'était donné un maître dangereux, de crainte d'en trouver un dans Sigiſmond. C'eſt cette démarche forcée de Jean XXIII qui lui coûta bientôt le trône pontifical.

1413.

Jean transférait les reſtes du concile de Piſe à Rome, pour extirper le ſchiſme, & confirmer ſon élection. Il devait être le plus fort à Rome. L'empereur fait convoquer le concile à Conſtance pour perdre le pape. On voit peu de papes Italiens pris pour dupes. Celui-ci le fut à la fois par Sigiſmond, & par le roi de Naples Ladiſlas ou Lancelot. Ce prince maître de Rome était devenu ſon ennemi, & l'empereur l'était encor davantage. L'empereur écrit aux deux anti-papes, à Pierre Luna alors en Aragon, & à Corrario, réfugié à Rimini; mais ces deux papes fugitifs proteſtent contre ſon concile de Conſtance.

Lancelot meurt. Le pape délivré d'un de ſes maîtres, ne devait pas ſe mettre entre les mains de l'autre. Il va à Conſtance, eſpérant la protection de Fréderic duc d'Autriche, héritier de la haine de la maiſon d'Autriche contre la maiſon de Luxembourg. Ce prince à ſon tour protégé par le pape, accepte de lui le titre *in partibus* de général des troupes de l'égliſe, & même avec une penſion de ſix mille florins d'or, auſſi vaine que le généralat. Le pape s'unit encor avec le marquis de Bade, & quelques autres princes. Il entre enfin en pompe dans Conſtance le 28 Octobre, accompagné de neuf cardinaux.

Cependant Sigiſmond eſt couronné à Aix-la-Chapelle, & tous les électeurs font au feſtin royal les fonctions de leurs dignités.

1414.

Sigiſmond arrive à Conſtance le jour de Noël, le duc de Saxe portant l'épée de l'empire nue devant lui, le burgrave de Nuremberg, qu'il avait fait adminiſtrateur de Brandebourg, portant le ſceptre. Le globe d'or était porté par le comte de Cillei ſon beau-pere. Ce n'eſt pas une fonction électorale. Le pape l'attendait dans la Cathédrale. L'empereur y fait la fonction

Digitized by Google

de diacre à la meſſe ; il y lit l'évangile ; mais point de pieds baiſés, point d'étrier tenu, point de mule menée par la bride. Le pape lui préſente une épée. Il y avait trois trônes dans l'égliſe, un pour l'empereur, un pour le pape, un pour l'impératrice ; l'empereur était au milieu.

1415.

Jean XXIII promet de céder le pontificat en cas que les anti-papes en faſſent autant, & dans *tous les cas où ſa dépoſition ſera utile au bien de l'égliſe.* Cette derniere clauſe le perdait. Ou il était forcé à cette déclaration, ou le métier de pirate ne l'avait pas rendu un pape habile. Sigiſmond baiſe les pieds de Jean, dès que Jean eut lu cette formule qui lui ôtait le pontificat.

Sigiſmond eſt aiſément le maître du concile en l'entourant de ſoldats. Il y paraiſſait dans toute ſa gloire. On y voyait les électeurs de Saxe, du Palatinat, de Mayence, l'adminiſtrateur de Brandebourg, les ducs de Bavière, d'Autriche, de Siléſie, cent ving-huit comtes, deux cents barons qui étaient alors quelque choſe ; vingt-ſept ambaſſadeurs y repréſenterent leurs ſouverains. On y diſputait de luxe, de magnificence. Qu'on en juge par le nombre de cinquante orfevres qui vinrent s'établir à Conſtance. On y compta cinq cents joueurs d'inſtruments. Et ce que les uſages de ces tems-là rendent très croyable, il y eut ſept cents dix-huit courtiſannes ſous la protection du magiſtrat de la ville.

Le pape s'enfuit déguiſé en poſtillon ſur les terres de Jean d'Autriche, comte du Tirol. Ce prince eſt obligé de livrer le pape & de demander pardon à genoux à l'empereur.

Tandis que le pape eſt priſonnier dans un château de ce duc d'Autriche ſon protecteur, on inſtruit ſon procès. On l'accuſe de tous les crimes, on le dépoſe le 29 Mai ; & par la ſentence le concile ſe réſerve le droit de le punir.

Le 6 Juillet de la même année 1415, Jean Hus, confeſſeur de la reine de Bohême, docteur en théologie, eſt brûlé vif par ſentence des peres du concile, malgré le ſauf-conduit très formel que Sigiſmond lui avait donné. Cet empereur le remet aux mains de l'électeur palatin, qui le conduiſit au bûcher dans

dans lequel il loua DIEU juſqu'à ce que la flamme étouffa ſa voix.

Voici les propoſitions principales pour leſquelles on le condamna à ce ſupplice horrible. « Qu'il n'y a qu'une égliſe catholique qui renferme dans ſon ſein tous les prédeſtinés; que „ les ſeigneurs temporels doivent obliger les prêtres à obſerver la loi. Qu'un mauvais pape n'eſt pas vicaire de „ JESUS-CHRIST.

„ *Croyez-vous l'univerſel à parte rei*, lui dit un cardinal? „ *je crois l'univerſel à parte mentis*, répondit Jean Hus : *Vous* „ *ne croyez donc pas la préſence réelle?* s'écria le cardinal? „

Il eſt manifeſte qu'on voulait que Jean fût brûlé, & il le fut.

1416.

Sigiſmond après la condamnation du pape & de Jean Hus, occupé de la gloire d'extirper le ſchiſme, obtient à Narbonne des rois de Caſtille, d'Aragon & de Navarre, leur renonciation à l'obédience de Pierre de la Lune, ou Luna.

Il va delà à Chambéri ériger la Savoie en duché, & en donne l'inveſtiture à Amédée VIII.

Il va à Paris, ſe met à la place du roi dans le parlement, & y fait un chevalier. On dit que c'était trop, & que le parlement fut blâmé de l'avoir ſouffert. Pourquoi? ſi le roi lui avait donné ſa place, il devait trouver très bon qu'il conférât un honneur qui n'eſt qu'un titre.

De Paris il va à Londres. Il trouve en abordant des ſeigneurs qui avancent vers lui dans l'eau l'épée à la main, pour lui faire honneur, & pour l'avertir de ne pas agir en maître. C'était un aveu des droits que pouvait donner dans l'opinion des peuples ce grand nom de Céſar.

Il diſait qu'il était venu à Londres pour négocier la paix entre l'Angleterre & la France. C'était dans le tems le plus malheureux de la monarchie Françaiſe, lorſque le roi Anglais Henri V voulait avoir la France par conquête & par héritage.

L'empereur au lieu de faire cette paix, s'unit avec l'Angleterre contre la France malheureuſe. Il l'eſt lui-même davantage en Hongrie. Les Turcs qui avaient renverſé l'empire des

Califes & qui menaçaient Conſtantinople, ayant inondé la terre depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, dévaſtaient la Hongrie & l'Autriche, mais ce n'étaient encor que des incurſions de brigands, On envoie des troupes contr'eux quand ils ſe retirent.

Tandis que Sigiſmond voyage, le concile après avoir brûlé Jean Hus, cherche une autre victime dans Jérôme de Prague. Hiéronime ou Jérôme de Prague, diſciple de Jean Hus, qui lui était très ſupérieur en eſprit & en éloquence, fut brûlé quelque tems après ſon maître. Il harangua l'aſſemblée avec une éloquence d'autant plus touchante qu'elle était intrépide. Condamné, comme Socrate, par des ennemis fanatiques, il mourut avec la même grandeur d'ame.

Les papes avaient prétendu juger les princes & les dépouiller quand ils l'avaient pu ; le concile ſans pape crut avoir les mêmes droits. Fréderic d'Autriche avait, vers le Tirol, pris des villes que l'évêque de Trente réclamait, & il retenait l'évêque priſonnier. Le concile lui ordonne de rendre l'évêque & les villes, ſous peine d'être privé lui & ſes enfants de tous leurs fiefs, de l'égliſe & de l'empire.

Ce Fréderic d'Autriche, ſouverain du Tirol, s'enfuit de Conſtance. Son frere Erneſt lui prend le Tirol, & l'empereur met Fréderic au ban de l'empire. Tout s'accomode ſur la fin de l'année. Fréderic reprend ſon Tirol, & Erneſt ſon frere s'en tient à la Stirie, qui était ſon apanage. Mais les Suiſſes qui s'étaient ſaiſis de quelques villes de ce duc d'Autriche, les gardent & fortifient leur ligue.

1417.

L'empereur retourne à Conſtance ; il y donne avec la plus grande pompe, l'inveſtiture de Mayence, de la Saxe, de la Poméranie, de pluſieurs principautés : inveſtiture qu'il faut prendre à chaque mutation d'empereur ou de vaſſal.

Il vend ſon électorat de Brandebourg à Fréderic de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, pour la ſomme de quatre cents mille florins d'or, que le burgrave avait amaſſée ; ſomme très conſidérable en ce tems-là. Quelques auteurs diſent ſeulement cent mille, & ſont plus croyables.

Sigiſmond ſe réſerve par le contrat, la faculté de racheter

le Brandebourg pour la même ſomme, en cas qu'il ait des enfants.

Sentence de dépoſition prononcée dans le concile en préſence de l'empereur, contre le pape Pierre Luna, déclaré dans la ſentence, *parjure, perturbateur du repos public, hérétique, rejeté de* DIEU *& opiniâtre.* La qualité d'opiniâtre était la ſeule qu'il méritât bien.

L'empereur propoſe au concile de réformer l'égliſe avant de créer un pape. Pluſieurs prélats crient à l'hérétique, & on fait un pape ſans réformer l'égliſe.

Vingt-trois cardinaux & trente-trois prélats du concile, députés des Nations, s'aſſemblent dans un conclave. C'eſt le ſeul exemple que d'autres prélats que des cardinaux aient eu droit de ſuffrage, depuis que le ſacré collége s'était réſervé à lui ſeul l'élection des papes; car Grégoire VII fut élu par l'acclamation du peuple.

On élit le 11 Novembre Othon Colonne, qui change ce beau nom contre celui de Martin; c'eſt de tous les papes celui dont la conſécration a été la plus auguſte. Il fut conduit à l'égliſe par l'empereur & l'électeur de Brandebourg qui tenaient les rênes de ſon cheval, ſuivis de cent princes, des ambaſſadeurs de tous les rois, & d'un concile entier.

1418.

Au milieu de ce vaſte appareil d'un concile, & parmi tant de ſoins apparents de rendre la paix à l'égliſe, & à l'empire ſa dignité, quelle fut la principale occupation de Sigiſmond? celle d'amaſſer de l'argent.

Non content de vendre ſon électorat de Brandebourg, il s'était hâté pendant la tenue du concile de vendre à ſon profit quelques villes qu'il avait confiſquées à Fréderic d'Autriche. L'accomodement fait, il falait les reſtituer. Cet embarras & la diſette continuelle d'argent où il était, mêlait de l'aviliſſement à ſa gloire.

Le nouveau pape, Martin V, déclare Sigiſmond roi des Romains, en ſuppléant aux défauts de formalités, qui ſe trouverent dans ſon élection à Francfort.

Le pape ayant promis de travailler à la réformation de l'égliſe,

publie quelques conſtitutions touchant les revenus de la chambre apoſtolique & les habits des clercs.

Il accorde à l'empereur le dixiéme de tous les biens eccléſiaſtiques d'Allemagne pendant un an, pour l'indemniſer des frais du concile; & l'Allemagne en murmura.

Troubles appaiſés cette année dans la Hollande, le Brabant & le Hainaut. Tout ce qui en réſulte d'important pour l'hiſtoire, c'eſt que Sigiſmond reconnaît que la province de Hainaut ne releve pas de l'empire. Un autre empereur pouvait enſuite admettre le contraire. Le Hainaut avait autrefois, comme on a vu, relevé quelque tems d'un évêque de Liége.

Comme le droit féodal n'eſt point un droit naturel, que ce n'eſt point la poſſeſſion d'une terre qu'on cultive, mais une prétention ſur des terres cultivées par autrui, il a toujours été le ſujet de mille diſputes indéciſes.

1419.

De plus grands troubles s'élevaient en Bohême. Les cendres de Jean Hus & de Jérôme de Prague excitaient un incendie.

Les partiſans de ces deux infortunés voulurent ſoutenir leur doctrine & venger leur mort. Le célebre Jean Ziska ſe met à la tête des Huſſites, & tâche de profiter de la faibleſſe de Venceſlas, du fanatiſme des Bohémiens, & de la haine qu'on commence à porter au clergé, pour ſe faire un parti puiſſant, & s'établir une domination.

Venceſlas meurt en Bohême preſque ignoré. Sigiſmond a donc à la fois l'empire, la Hongrie, la Bohême, la ſuzeraineté de la Siléſie; & s'il n'avait pas vendu ſon électorat de Brandebourg, il pouvait fonder la plus puiſſante maiſon d'Allemagne.

1420.

C'eſt contre ce puiſſant empereur que Jean Ziska ſe ſoutient, & lui fait la guerre dans ſes états patrimoniaux. Les moines étaient le plus ſouvent les victimes de cette guerre; ils payaient de leur ſang la cruauté des peres de Conſtance.

Jean Ziska fait ſoulever toute la Bohême. Pendant ce tems il y a de grands troubles en Dannemarck au ſujet du duché de

Digitized by Google

Sleſvich. Le roi Eric s'empare de ce duché ; mais la guerre des Huſſites eſt bien plus importante & regarde de plus près l'empire.

Sigiſmond aſſiége Prague, Jean Ziska le met en déroute & lui fait lever le ſiége ; un prêtre marchait avec lui à la tête des Huſlites, un calice à la main, pour marquer qu'ils voulaient communier ſous les deux eſpeces.

Un mois après Jean Ziska bat encor l'empereur. Cette guerre dura ſeize années. Si. l'empereur n'avait pas violé ſon ſauf-conduit, tant de malheurs ne ſeraient pas arrivés.

1421.

Il y avait longtems qu'on ne faiſait plus de croiſades que contre les chrétiens. Martin V en fait prêcher une en Allemagne contre les Huſſites, au lieu de leur accorder la communion avec du vin.

Un évêque de Trèves marche à la tête d'une armée de croiſés contre Jean Ziska, qui n'ayant pas avec lui plus de douze cents hommes, taille les croiſés en pieces.

L'empereur marche encor vers Prague, & eſt encor battu.

1422.

Coribut, prince de Lithuanie, vient ſe joindre à Ziska dans l'eſpérance d'être roi de Bohême. Ziska qui méritait de l'être, menace d'abandonner Prague.

Le mot *Ziska* ſignifiait *borgne* en langue eſclavonne, & on appellait ainſi ce guerrier, comme *Horatius* avait été nommé *Cocles*. Il méritait alors celui d'*aveugle*, ayant perdu les deux yeux ; & ce Jean *l'aveugle* était bien un autre homme que l'autre Jean *l'aveugle*, pere de Sigiſmond. Il croyait, malgré la perte de ſes yeux, pouvoir régner, puiſqu'il pouvait combattre, & être chef de parti.

1423.

L'empereur chaſſé de la Bohême par les vengeurs de Jean Hus, a recours à ſa reſſource ordinaire, celle de vendre des provinces. Il vend la Moravie à Albert, duc d'Autriche ; c'étair vendre ce que les Huſſites poſſédaient alors.

Procope, ſurnommé le *raſé*, parce qu'il était prêtre, grand capitaine, devenu l'œil & le bras de Jean Ziska, défend la Moravie contre les Autrichiens.

1424.

Non ſeulement Ziska l'aveugle ſe ſoutient malgré l'empereur, mais encor malgré Coribut ſon défenſeur, ſon rival. Il défait Coribut après avoir vaincu l'empereur.

Sigiſmond pouvait au moins profiter de cette guerre civile entre ſes ennemis ; mais dans ce tems-là même, il eſt occupé à des noces. Il aſſiſte avec pompe dans Presbourg, au mariage d'un roi de Pologne, tandis que Ziska chaſſe ſon rival Coribut, & entre dans Prague en triomphe.

Ziska meurt d'une maladie contagieuſe au milieu de ſon armée. Rien n'eſt plus connu que la diſpoſition qu'on prétend qu'il fit de ſon corps en mourant. *Je veux qu'on me laiſſe en plein champ*, dit-il ; *j'aime mieux être mangé des oiſeaux que des vers ; qu'on faſſe un tambour de ma peau, on fera fuir nos ennemis au ſon de ce tambour.*

Son parti ne meurt pas. Ce n'était pas Ziska, mais le fanatiſme qui l'avait formé. Procope le *raſé* ſuccede à ſon gouvernement & à ſa réputation.

1425. 1426.

La Bohême eſt diviſée en pluſieurs factions, mais toutes réunies contre l'empereur, qui ne peut ſe reſſaiſir des ruines de ſa patrie. Coribut revient, & eſt déclaré roi. Procope fait la guerre à cet uſurpateur & à Sigiſmond. Enfin l'empire fournit une armée de près de cent mille hommes à l'empereur, & cette armée eſt entiérement défaite. On dit que les ſoldats de Procope, qu'on appellait les *Taborites*, ſe ſervirent dans cette grande bataille de haches à deux tranchants, & que cette nouveauté leur donna la victoire.

1427.

Pendant que l'empereur Sigiſmond eſt chaſſé de la Bohême, & que les étincelles ſorties des cendres de Jean Hus embraſent ce pays & la Moravie & l'Autriche, les guerres entre le roi

de Dannemarck & le Holſtein continuent. Lubeck, Hambourg, Viſmar, Stralſund ſont déclarées contre lui. Quelle était donc l'autorité de l'empereur Sigiſmond ? Il prenait le parti du Dannemarck ; il écrivait à ces villes pour leur faire mettre bas les armes, & elles ne l'écoutaient pas.

Il ſemble avoir perdu ſon crédit comme empereur, ainſi qu'en qualité de roi de Bohême.

Il fait marcher encor une armée dans ſon pays, & cette armée eſt encor battue par Procope. Coribut qui ſe diſait roi de Bohême, eſt mis dans un couvent par ſon propre parti, & l'empereur n'a plus de parti en Bohême.

1428.

On voit que Sigiſmond était très mal ſecouru de l'empire, & qu'il ne pouvait armer les Hongrois. Il était chargé de titres & de malheurs. Il ouvre enfin dans Presbourg des conférences pour la paix avec ſes ſujets. Le parti nommé *des orphelins*, qui était le plus puiſſant à Prague, ne veut aucun accomodement, & répond : *Qu'un peuple libre n'a pas beſoin de roi.*

1429. 1430.

Procope le *raſé*, à la tête de ſon régiment de freres, (ſemblable à celui que Cromwell forma depuis) ſuivi de ſes orphelins, de ſes taborites, de ſes prêtres, qui portaient un calice, & qui conduiſaient les caliſtins, continue à battre partout les impériaux. La Miſnie, la Luſace, la Siléſie, la Moravie, l'Autriche, le Brandebourg ſont ravagés. Une grande révolution était à craindre. Procope ſe ſert de retranchements de bagages avec ſuccès contre la cavalerie allemande. Ces retranchements s'appellent des *Tabors*. Il marche avec ces tabors, il pénetre aux confins de la Franconie.

Les princes de l'empire ne peuvent s'oppoſer à ces irruptions ; ils étaient en guerre les uns contre les autres. Que faiſait donc l'empereur ? il n'avait ſu que tenir un concile & laiſſer brûler deux prêtres.

Amurath II dévaſte la Hongrie pendant ces troubles. L'empereur veut intéreſſer pour lui le duc de Lithuanie & le créer roi ; il ne peut en venir à bout : les Polonais l'en empêchent.

1431.

Il demande encor la paix aux Huſſites, il ne peut l'obtenir : & ſes troupes ſont encor battues deux fois. L'électeur de Brandebourg & le cardinal Julien, légat du pape, ſont défaits la ſeconde fois à Riſemberg d'une maniere ſi complette, que Procope parut être le maître de l'empire intimidé.

Enfin les Hongrois qu'Amurath II laiſſe reſpirer, marchent contre le vainqueur, & ſauvent l'Allemagne qu'ils avaient autrefois dévaſtée.

Les Huſſites repouſſés dans un endroit, ſont formidables dans tous les autres. Le cardinal Julien ne pouvant faire la guerre, veut un concile, & propoſe d'y admettre des prêtres Huſſites.

Le concile s'ouvre à Bâle le 23 Mai.

1432.

Les peres donnent aux Huſſites des ſaufs-conduits pour deux cents perſonnes.

Ce concile de Bâle tenu ſous Eugene IV, n'était qu'une prolongation de pluſieurs autres indiqués par le pape Martin V, tantôt à Pavie, tantôt à Sienne. Les peres commencent par déclarer que le pape n'a ni le droit de diſſoudre leur aſſemblée, ni même celui de la transférer, & qu'il leur doit être ſoumis ſous peine de punition. Les conciles ſe regardaient comme les états-généraux de l'Europe, juges des papes & des rois. On avait détroné Jean XXIII à Conſtance; on voulait à Bâle faire rendre compte à Eugene IV.

Eugene qui ſe croyait au-deſſus du concile, le diſſout, mais en vain. Il s'y voit cité pour y comparaître, plutôt que pour y préſider ; & Sigiſmond prend ce tems pour s'aller faire inutilement couronner en Lombardie, & enſuite à Rome.

Il trouve l'Italie puiſſante & diviſée. Philippe Viſconti régnait ſur le Milanais, & ſur Gènes malheureuſe rivale de Veniſe, qui avait perdu ſa liberté, & qui ne cherchait plus que des maîtres. Le duc de Milan & les Vénitiens ſe diſputaient Vérone & quelques frontieres. Les Florentins prenaient le parti de Veniſe. Lucques, Sienne étaient pour le duc de Milan.

Sigiſmond

Sigiſmond eſt trop heureux d'être protégé par ce duc pour aller recevoir à Rome la vaine couronne d'empereur. Il prend enſuite le parti du concile contre le pape, comme il avait fait à Conſtance. Les peres déclarent ſa ſainteté contumace, & lui donnent ſoixante jours pour ſe reconnaître, après quoi on le dépoſera.

Les peres de Bâle voulaient imiter ceux de Conſtance. Mais les exemples trompent. Eugene était puiſſant à Rome, & les tems n'étaient pas les mêmes.

1433.

Les députés de Bohême ſont admis au concile. Jean Hus & Jérôme avaient été brûlés à Conſtance, ſes ſectateurs ſont reſpectés à Bâle : ils y obtiennent que leurs voix ſeront comptées. Les prêtres Huſſites qui s'y rendent, n'y marchent qu'à la ſuite de ce Procope le *raſé*, qui vient avec trois cents gentilhommes armés; & les peres diſaient, *Voilà le vainqueur de l'égliſe & de l'empire.* Le concile leur accorde la permiſſion de boire en communiant, & on diſpute ſur le reſte. L'empereur arrive à Bâle, il y voit tranquillement ſon vainqueur, & s'occupe du procès qu'on fait au pape.

Tandis qu'on argumente à Bâle, les Huſſites de Bohême joints aux Polonais, attaquent les chevaliers Teutons, & chaque parti croit faire une guerre ſainte. Tous les ravages recommencent; les Huſſites ſe font la guerre entr'eux.

Procope quitte le concile qu'il intimidait, pour aller ſe battre en Bohême contre la faction oppoſée. Il eſt tué dans un combat près de Prague.

La faction victorieuſe fait ce que l'empereur n'aurait oſé faire, elle condamne au feu un grand nombre de priſonniers. Ces hérétiques armés ſi longtems pour venger la cendre de leur apôtre, ſe livrent aux flammes les uns les autres.

1434.

Si les princes de l'empire laiſſaient leur chef dans l'impuiſſance de ſe venger, ils ne négligeaient pas toujours le bien public. Louis de Bavière, duc d'Ingolſtadt, ayant tyranniſé ſes vaſſaux, abhorré de ſes voiſins, & n'étant pas aſſez puiſſant pour

ſe défendre, eſt mis au ban de l'empire ; & il obtient ſa grace en donnant de l'argent à Sigiſmond.

L'empereur était alors ſi pauvre, qu'il accordait les plus grandes choſes pour les plus petites ſommes.

Le dernier de la branche électorale de Saxe, de l'ancienne maiſon d'Aſcanie, meurt ſans enfants. Pluſieurs parents demandent la Saxe. Et il n'en coûte que cent mille florins au marquis de Miſnie Fréderic le *belliqueux* pour l'obtenir. C'eſt de ce marquis de Miſnie, landgrave de Thuringe, que deſcend la maiſon de Saxe ſi étendue de nos jours.

1435.

L'empereur retiré en Hongrie négocie avec ſes ſujets de Bohême. Les états lui fixent des conditions auxquelles il poura être reconnu, & entr'autres ils demandent qu'il n'altere plus la monnoie. Cette clauſe fait ſa honte, mais honte commune avec trop de princes de ces tems-là. Les peuples ne ſe ſont ſoumis à des ſouverains ni pour être tyranniſés, ni pour être volés.

Enfin l'empereur ayant accepté les conditions, les Bohémiens ſe ſoumettent à lui & à l'égliſe. Voilà un vrai contrat paſſé entre le roi & ſon peuple.

1436. 1437.

Sigiſmond rentre dans Prague & y reçoit un nouvel hommage, comme tenant nouvellement la couronne du choix de la nation. Après avoir appaiſé le reſte des troubles, il fait reconnaître en Bohême le duc Albert d'Autriche ſon gendre pour héritier du royaume. C'eſt le dernier événement de ſa vie, qui finit en décembre 1437.

Digitized by Google

ALBERT II D'AUTRICHE,

TRENTE-HUITIÉME EMPEREUR.

1438.

IL parut alors que la maiſon d'Autriche pouvait être déja la plus puiſſante de l'Europe. Albert II, gendre de Sigiſmond, ſe vit roi de Bohême & de Hongrie, duc d'Autriche, ſouverain de beaucoup d'autres pays, & empereur. Il n'était roi de Hongrie & de Bohême que par élection : mais quand le pere & l'aïeul ont été élus, le petit-fils ſe fait aiſément un droit héréditaire.

Le parti des Huſſites qu'on nommait les *Caliſtins*, élit pour roi, Caſimir, frere du roi de Pologne : il faut combattre. L'armée de l'empereur commandée par Albert l'Achille, alors burgrave de Nuremberg & depuis électeur de Brandebourg, aſſure par des victoires la couronne de Bohême à Albert II d'Autriche.

Dans une grande diete à Nuremberg, on réforme l'ancien tribunal des auſtregues ; remede inventé, comme on l'a vu, pour prévenir l'effuſion du ſang dans les querelles des ſeigneurs. L'offenſé doit nommer trois princes pour arbitres, ils doivent être approuvés par les états de l'empire & juger dans l'année.

On diviſe l'Allemagne en quatre parties, nommées *cercles*, Bavière, Rhin, Suabe & Veſtphalie. Les terres électorales ne ſont pas compriſes dans ces quatre cercles, chaque électeur croyant de ſa dignité de gouverner ſon état ſans l'aſſujettir à ce réglement. Chaque cercle a un directeur & un duc ou général, & chaque membre du cercle eſt taxé à un contingent en hommes ou en argent pour la ſûreté publique.

On abolit dans cette diete cette ancienne loi veimique qui ſubſiſtait encor en quelques endroits de la Veſtphalie ; loi qui n'en mérite pas le nom, puiſque c'était l'oppoſé de toutes les loix. Elle s'appellait le *jugement ſecret*, & conſiſtait à condamner un homme à mort, ſans qu'il en ſût rien. Elle fut inſtituée, comme nous l'avons vu, par Charlemagne contre les Saxons.

Cette maniere de juger, qui n'eſt qu'une maniere d'aſſaſſiner,

a été pratiquée dans pluſieurs états & ſurtout à Veniſe, lorſqu'un danger preſſant, ou qu'un intérêt d'état ſupérieur aux loix pouvait ſervir d'excuſe à cette barbarie. Mais le décret de la diete abolit en vain cette loi exécrable : le tribunal ſecret ſubſiſte toujours. Les juges ne ceſſerent point de nommer leurs aſſeſſeurs. Ils oſerent même citer l'empereur Fréderic III. Il n'y a point d'excès à quoi ne puiſſe ſe porter une compagnie qui croit n'avoir point de comte à rendre. Cette cour infame ne fut pleinement détruite que par Maximilien I.

1439.

D'un côté le concile de Bâle continue à troubler l'Occident : de l'autre les Turcs & les Tartares qui ſe diſputent l'Orient, portent leurs dévaſtations aux frontieres de la Hongrie.

L'empereur Grec Jean Paléologue, auquel il ne reſtait guere plus que Conſtantinople, croit en vain pouvoir obtenir du ſecours des chrétiens. Il s'humilie juſqu'à venir dans Rome ſoumettre l'égliſe grecque au pape.

Ce fut dans le concile de Ferrare, oppoſé par Eugene IV au concile de Bâle, que Jean Paléologue & ſon patriarche furent d'abord reçus. L'empereur Grec & ſon clergé, dans leur ſoumiſſion réelle, garderent en apparence la majeſté de leur empire, & la dignité de leur égliſe. Aucun de ces fugitifs ne baiſa les pieds du pape ; ils avaient en horreur cette cérémonie, reçue par les empereurs d'Occident, qui ſe diſaient ſouverains du pape. Cependant on avait dans les premiers ſiécles baiſé les pieds des évêques grecs.

Paléologue & ſes prélats ſuivent le pape, de Ferrare à Florence. Il y eſt ſolemnellement décidé & convenu par les repréſentants des égliſes latine & grecque, *que le St. Eſprit procede du Pere & du Fils par la production d'inſpiration ; que le Pere communique tout au Fils, excepté la paternité ; & que le Fils a de toute éternité la vertu productive, par laquelle le St. Eſprit procede du Fils comme du Pere.*

Le grand point intéreſſant & glorieux pour Rome, était l'aveu de ſa primatie. Le pape fut ſolemnellement reconnu le 6 Juillet pour le chef de l'égliſe univerſelle.

Cette union des Grecs & des Latins fut à la vérité déſavouée

bientôt après par toute l'égliſe grecque. La victoire du pape Eugene fut auſſi vaine que les ſubtilités métaphyſiques ſur leſquelles on diſputait.

Dans le même tems qu'il rend ce ſervice aux Latins, & qu'il finit, autant qu'il eſt en lui, le ſchiſme de l'Orient & de l'Occident, le concile de Bâle le dépoſe du pontificat, le déclare *rebelle*, *ſimoniaque*, *ſchiſmatique*, *hérétique* & *parjure*.

Il faut avouer que les peres de Bâle agirent quelquefois comme des fâcheux imprudents, & qu'Eugene ſe conduiſit comme un homme habile. Mais c'était un grand exemple des inconſéquences qui gouvernent le monde, que la religion chrétienne étant née & détruite en Judée, le chef de cette religion, ſouverain à Rome, fût jugé & condamné en Suiſſe.

On ne doit pas oublier que Paléologue de retour à Conſtantinople, fut ſi odieux à ſon égliſe pour l'avoir ſoumiſe à Rome, que ſon propre fils lui refuſa la ſépulture.

Cependant les Turcs avancent juſqu'à Semendria en Hongrie. Au milieu de ces alarmes, Albert d'Autriche dont on attendait beaucoup, meurt le 27 Octobre, laiſſant l'empire affaibli, comme il l'avait trouvé, & l'Europe malheureuſe.

FRÉDERIC D'AUTRICHE,

Troiſieme du nom,

TRENTE-NEUVIÉME EMPEREUR.

1440.

ON s'aſſemble à Francfort ſelon la coutume pour le choix d'un roi des Romains. Les états de Bohême qui étaient ſans ſouverain, jouiſſent avec les autres électeurs du droit de ſuffrage : privilege qui n'a jamais été donné qu'à la Bohême.

Louis, landgrave de Heſſe, refuſe la couronne impériale. On en voit pluſieurs exemples dans l'hiſtoire. L'empire paſſait depuis longtems pour une épouſe ſans dot, qui avait beſoin d'un mari très riche.

Digitized by Google

Fréderic d'Autriche duc de Stirie, fils d'Erneſt, qui était bien moins puiſſant que le landgrave de Heſſe, n'eſt pas ſi difficile.

Dans la même année, Albert duc de Bavière refuſe la couronne de Bohême, qu'on lui offre. Mais ce nouveau refus vient d'un motif qui doit ſervir d'exemple aux princes. La veuve de l'empereur roi de Bohême & de Hongrie, duc d'Autriche, venait d'accoucher d'un poſthume nommé Ladiſlas. Albert de Bavière crut qu'on devait avoir égard au ſang de ce pupille. Il regarda la Bohême comme l'héritage de cet enfant. Il ne voulut pas le dépouiller. L'intérêt ne gouverne pas toujours les ſouverains. Il y a auſſi de l'honneur parmi eux ; & ils devraient ſonger que cet honneur quand il eſt aſſuré, vaut mieux qu'une province incertaine.

A l'exemple du Bavarois, l'empereur Fréderic III refuſe auſſi la couronne de Bohême. Voilà ce que fait l'exemple de la vertu. Fréderic III ne veut pas être moins généreux que le duc de Bavière. Il ſe charge de la tutelle de l'enfant Ladiſlas, qui devait, par le droit de naiſſance, poſſéder la haute Autriche, où eſt Vienne, & qui était appellé au trône de la Bohême & de la Hongrie par le choix des peuples, qui reſpectaient en lui le ſang dont il ſortait.

Concile de Freiſingen dans lequel on prive de la ſépulture tous ceux qui ſeront morts en combattant dans un tournois, ou qui ne ſe ſeront point confeſſés dans l'année. Ces décrets groſſiers & ridicules n'ont jamais de force.

1441.

Grande diete à Mayence. L'anti-pape Amédée de Savoie (Felix) créé par le concile de Bâle, envoie un légat *à latere* à cette diete ; on lui fait quitter ſa croix & la pourpre qu'Amédée lui a donnée. Cet Amédée était un homme bizarre, qui ayant renoncé à ſon duché de Savoie pour la vie molle d'hermite, quittait ſa retraite de ripaille pour être pape. Les peres du concile de Bâle l'avaient élu quoiqu'il fût ſéculier. Ils avaient en cela violé tous les uſages ; auſſi ces peres n'étaient regardés à Rome que comme des ſéditieux. La diete de Mayence tient la balance entre les deux papes.

L'ordre teutonique gouverne ſi durement la Pruſſe, que les peuples ſe donnent à la Pologne.

L'empereur éleve à ſa cour le jeune Ladiſlas roi de Bohême, & le royaume eſt adminiſtré au nom de ce jeune prince, mais au milieu des contradictions & des troubles. Tous les électeurs & beaucoup de princes viennent aſſiſter au couronnement de l'empereur à Aix-la-Chapelle. Chacun avait à ſa ſuite une petite armée. Ils mettaient alors leur gloire à paraître avec éclat dans ces jours de cérémonie ; aujourd'hui ils la mettent à n'y plus paraître.

Grand exemple de la liberté des peuples du Nord. Eric, roi de Dannemarck & de Suède, déſigne ſon neveu ſucceſſeur de ſon royaume. Les états s'y oppoſent, en diſant que par les loix fondamentales la couronne ne doit point être héréditaire. Leur loi fondamentale eſt bien différente aujourd'hui. Ils dépoſerent leur vieux roi Eric qui voulait être trop abſolu, & ils appellerent à la couronne, ou plutôt à la premiere magiſtrature du royaume, Chriſtophe de Bavière.

1443. 1444.

La politique, les loix, les uſages n'avaient rien alors de ce qu'ils ont de nos jours. On voit dans ces années, la France unie avec la maiſon d'Autriche contre les Suiſſes. Le dauphin, depuis Louis XI, marche contre les Suiſſes, dont la France devait défendre la liberté. Les auteurs parlent d'une grande victoire que le dauphin remporta près de Bâle ; mais s'il avait gagné une ſi grande bataille, comment put-il n'obtenir qu'à peine la permiſſion d'entrer dans Bâle avec ſes domeſtiques? Ce qui eſt certain, c'eſt que les Suiſſes ne perdirent point la liberté pour laquelle ils combattaient, & que cette liberté ſe fortifia de jour en jour malgré leurs diſſentions.

Ce n'était pas contre les Suiſſes qu'il falait marcher alors ; c'était contre les Turcs. Amurath II, après avoir abdiqué l'empire, l'avait repris à la priere des janiſſaires. Ce Turc qu'on peut compter parmi les philoſophes, était compté parmi les héros. Il pouſſait ſes conquêtes en Hongrie. Le roi de Pologne Uladiſlas, le ſecond des Jagellons, venait d'être élu par les Hongrois, au mépris du jeune Ladiſlas d'Autriche, élevé toujours

chez l'empereur. Il venait de conclure avec Amurath la paix la plus ſolemnelle.

Amurath & Uladiſlas la jurerent tous deux ſolemnellement, l'un ſur l'alcoran, & l'autre ſur l'évangile.

Le cardinal Julien Céſarini, légat du pape en Allemagne, homme fameux par ſes pourſuites contre les partiſans de Jean Hus, par le concile de Bâle auquel il avait d'abord préſidé, par la croiſade qu'il prêchait contre les Turcs, crut que c'était une action ſainte de violer un ſerment fait à des Turcs. Cette piété lui parut d'autant plus convenable, que le ſultan était alors occupé à réprimer des ſéditions en Aſie. Il était du devoir des catholiques de ne pas tenir la foi aux hérétiques; donc c'était une plus grande vertu d'être perfide envers les muſulmans qui ne croient qu'en DIEU. Le pape Eugene IV preſſé par le légat, ordonna au roi de Hongrie Uladiſlas d'être chrétiennement parjure.

Tous les chefs ſe laiſſerent entraîner au torrent, & ſurtout Jean Corvin Huniade, ce fameux général des armées Hongroiſes, qui combattit ſi ſouvent Amurath & Mahomet II. Uladiſlas ſéduit par de fauſſes eſpérances, & par une morale encor plus fauſſe, ſurprit les terres du ſultan. Il le rencontra bientôt vers le Pont-Euxin, dans ce pays qu'on nomme aujourd'hui la Bulgarie, & qui était autrefois la Mœſie. La bataille ſe donna près de la ville de Varnes.

Amurath portait dans ſon ſein le traité de paix qu'on venait de conclure. Il le tira au milieu de la mêlée, dans un moment où ſes troupes pliaient, & pria DIEU, qui punit les parjures, de venger cet outrage fait aux loix des nations. Le roi Uladiſlas fut percé de coups. Sa tête coupée par un janiſſaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée Turque, & ce ſpectacle acheva la déroute.

Quelques-uns diſent que le cardinal Julien, qui avait aſſiſté à la bataille, voulant dans ſa fuite paſſer une riviere, y fut abîmé par le poids de l'or qu'il portait; d'autres diſent que les Hongrois mêmes le tuerent. Il eſt certain qu'il périt dans cette journée.

1445.

1445.

L'Allemagne devait s'oppoſer au progrès des Ottomans. Mais alors même Fréderic III, qui avait appellé les Français à ſon ſecours contre les Suiſſes, voyant que ces défenſeurs inondent l'Alſace & le pays Meſſin, veut chaſſer ces alliés dangereux.

Charles VII réclamait le droit de protection dans la ville de Toul, quoique cette ville fût impériale. Il exige au même titre des préſents de Metz & de Verdun. Ce droit de protection ſur ces villes dans leurs beſoins, eſt l'origine de la ſouveraineté qu'enfin les rois de France en ont obtenue.

On fait ſur ces frontieres une courte guerre aux Français, au lieu d'en faire aux Turcs une longue, vive, & bien conduite.

La guerre eccléſiaſtique entre le concile de Bâle & le pape Eugene IV dure toujours. Eugene s'aviſe de dépoſer les archevêques de Cologne & de Trèves, parce qu'ils étaient partiſans du concile de Bâle. Il n'avait nul droit de les dépoſer comme archevêques, encor moins comme électeurs. Mais que fait-il? il nomme à Cologne un neveu du duc de Bourgogne, il nomme à Trèves un frere naturel de ce prince; car jamais pape ne put diſpoſer des états, qu'en armant un prince contre un autre.

1446.

Les autres électeurs, les princes, prennent le parti des deux évêques vainement dépoſés. Le pape l'avait prévu; il propoſe un tempérament, rétablit les deux évêques, il flatte les Allemands; & enfin l'Allemagne qui ſe tenait neutre entre l'antipape & lui, reconnaît Eugene pour ſeul pape légitime. Alors le concile de Bâle tombe dans le mépris, & bientôt après il ſe diſſout inſenſiblement de lui-même.

1447.

Concordat germanique. Ce concile avait du moins établi des réglements utiles, que le corps germanique adopta dèslors, & qu'il ſoutient encor aujourd'hui. Les élections dans les égliſes cathédrales & abbatiales ſont rétablies.

Le pape ne nomme aux petits bénéfices que pendant ſix mois de l'année.

On ne paie rien à la chambre apoſtolique pour les petits bénéfices ; pluſieurs autres loix pareilles ſont confirmées par le pape Nicolas V, qui par-là rend hommage à ce concile de Bâle, regardé à Rome comme un conciliabule.

1448.

Le ſultan Amurath II défait encor les Hongrois commandés par le fameux Huniade, & l'Allemagne à ces funeſtes nouvelles, ne s'arme point encor.

1449.

L'Allemagne n'eſt occupée que de petites guerres. Albert *l'Achille*, électeur de Brandebourg, en a une contre la ville de Nuremberg qu'il voulait ſubjuguer ; preſque toutes les villes impériales prennent la défenſe de Nuremberg, & l'empereur reſte ſpectateur tranquille de ces querelles. Il ne veut point donner le jeune Ladiſlas à la Bohême qui le redemande, & laiſſe ſoupçonner qu'il veut garder le bien de ſon pupille.

Ce jeune Ladiſlas devait être à la fois roi de Bohême, duc d'une partie de l'Autriche, de la Moravie, & de la Siléſie. Ces biens auraient pu tenter enfin la vertu.

Amédée de Savoie cede enfin ſon pontificat, & redevient hermite à Ripaille.

1450. 1451. 1452.

La Bohême, la Hongrie, la Haute-Autriche demandent à la fois le jeune Ladiſlas pour ſouverain.

Un gentilhomme nommé Eiſinger fait ſoulever l'Autriche en faveur de Ladiſlas. Fréderic s'excuſe toujours ſur ce que Ladiſlas n'eſt point majeur. Il envoie Fréderic d'Autriche ſon frere contre les ſéditieux, & prend ce tems-là pour ſe faire couronner en Italie.

Alphonſe d'Aragon régnait alors à Naples, & prenait les intérêts de l'empereur, parce qu'il craignait les Vénitiens trop puiſſants. Ils étaient maîtres de Ravenne, de Bergame, de Breſcia, de Créme. Milan était au fils d'un payſan, devenu l'homme le plus conſi-

dérable de l'Italie : c'était François Sforza ſucceſſeur des Viſcontis. Florence était liguée avec le pape contre Sforze, le St. Siége avait recouvré Bologne. Tous les autres états appartenaient à divers ſeigneurs qui s'en étaient rendus maîtres. Les choſes demeurent en cet état pendant le voyage de Fréderic III en Italie. Ce voyage fut un des plus inutiles & des plus humiliants qu'aucun empereur eût fait encor. Il fut attaqué par des voleurs ſur le chemin de Rome. On lui prit une partie de ſon bagage, il y courut riſque de la vie. Quelle maniere de venir être couronné Céſar & chef du monde chrétien!

Il ſe fait à Rome une innovation unique juſqu'à ce jour. Fréderic III n'oſait aller à Milan propoſer qu'on lui donnât la couronne de Lombardie. Nicolas V la lui donne lui-même à Rome. Et cela ſeul pouvait ſervir de titre aux papes pour créer des rois Lombards, comme ils créaient des rois de Naples.

Le pape confirme à Fréderic III cette tutelle du jeune Ladiſlas roi de Bohême, de Hongrie, duc d'Autriche; tutelle qu'on voulait lui enlever; & excommunie ceux qui la lui diſputent.

Cette bulle eſt tout ce que l'empereur remporte de Rome; & avec cette bulle, il eſt aſſiégé à Neuſtadt en Autriche par ceux qu'il appelle rebelles, c'eſt-à-dire, par ceux qui lui redemandent ſon pupille Ladiſlas.

Enfin il rend le jeune Ladiſlas à ſes peuples. On l'a beaucoup loué d'avoir été un tuteur fidele, quoiqu'il n'eût rendu ce dépôt que forcé par les armes. Lui aurait-on fait une vertu de ne pas attenter à la vie de ſon pupille?

1453.

Cette année eſt la mémorable époque de la priſe de Conſtantinople par Mahomet II. Certes, c'était alors qu'il eût falu des croiſades. Mais il n'eſt pas étonnant que les puiſſances chrétiennes, qui dans ces anciennes croiſades même avaient ravi Conſtantinople à ſes maîtres légitimes, la laiſſaſſent prendre enfin par les Ottomans. Les Vénitiens s'étaient dès longtems emparés d'une partie de la Grece. Les Turcs avaient tout le reſte. Il ne reſtait de l'ancien empire que la ſeule ville aſſiégée par plus de deux cents mille hommes, & dans cette ville on

diſputait encor ſur la religion. On agitait s'il était permis de prier en latin, ſi la lumiere du tabor était créée ou éternelle, ſi l'on pouvait ſe ſervir de pain azyme.

Le dernier empereur Conſtantin avait auprès de lui le cardinal Iſidore, dont la ſeule préſence irritait & décourageait les Grecs. *Nous aimons mieux*, diſaient-ils, *voir ici le turban, qu'un chapeau de cardinal.*

Tous les hiſtoriens, & même les plus modernes, répetent les anciens contes que firent alors les moines. Mahomet, ſelon eux, n'eſt qu'un barbare, qui met tout Conſtantinople à feu & à ſang, & qui amoureux d'une Irene ſa captive lui coupe la tête pour complaire à ſes janiſſaires. Tout cela eſt également faux. Mahomet II était mieux élevé, plus inſtruit, & ſavait plus de langues qu'aucun prince de la chrétienté. Il n'y eut qu'une partie de la ville priſe d'aſſaut par les janiſſaires. Le vainqueur accorda généreuſement une capitulation à l'autre partie, & l'obſerva fidélement. Et quant au meurtre de ſa maîtreſſe, il faut être bien ignorant des uſages des Turcs pour croire que les ſoldats ſe mêlent de ce qui ſe paſſe dans le lit d'un ſultan.

On aſſemble une diete à Ratisbonne pour tâcher de s'oppoſer aux armées Ottomanes. Philippe duc de Bourgogne vient à cette diete, & offre de marcher contre les Turcs, ſi on le ſeconde. Fréderic ne ſe trouva pas ſeulement à Ratisbonne. C'eſt cette année 1453 que l'Autriche eſt érigée en archiduché, le diplôme en fait foi.

1454.

Le cardinal Eneas Silvius, qui fut depuis le pape Pie II, légat alors en Allemagne, ſollicite tous les princes à défendre la chrétienté ; il s'adreſſe aux chevaliers teutoniques, & les fait ſouvenir de leurs vœux ; mais ils ne ſont occupés qu'à combattre leurs ſujets de la Poméranie & de la Pruſſe, qui ſecouent leur joug, & qui ſe donnent à la Pologne.

1455.

Perſonne ne s'oppoſe donc aux conquêtes de Mahomet II ; & par une fatalité cruelle, preſque tous les princes de l'empire

Digitized by Google

s'épuiſaient alors dans de petites guerres les uns contre les autres.

Le duché de Luxembourg était envahi par le duc de Saxe, & défendu par le duc de Bourgogne au ſujet de vingt-deux mille florins.

Le jeune Ladiſlas, roi de Hongrie & de Bohême, réclame ce duché. Il ne paraît pas que l'empereur prenne part à aucune de ces querelles. Le duché de Luxembourg reſta enfin à la maiſon de Bourgogne.

1456. 1457.

Ce Ladiſlas, qui pouvait être un très grand prince, meurt haï & mépriſé. Il s'était enfui à Vienne, quand les Turcs aſſiégeaient Belgrade. Il avait laiſſé au célebre Huniade, & au cordelier Jean Capiſtran, la gloire de faire lever le ſiége.

L'empereur prend pour lui Vienne & la baſſe Autriche; le duc Albert ſon frere la haute, & Sigiſmond leur couſin la Carinthie.

1458.

Fréderic III veut en vain avoir la Hongrie; elle ſe donne à Mathias, fils du grand Huniade ſon défenſeur. Il tente auſſi de régner en Bohême, & les états éliſent George Podibrade qui avait combattu pour eux.

1459.

Fréderic III n'oppoſe au fils de Huniade & au vaillant Podibrade que des artifices. Ces artifices font voir ſa faibleſſe: & cette faibleſſe enhardit le duc de Bavière, le comte Palatin, l'électeur de Mayence, pluſieurs princes, & juſqu'à ſon propre frere, à lui déclarer la guerre en faveur du roi de Bohême.

Il eſt battu à Eins par Albert ſon frere; il ne ſe tire d'affaire qu'en cédant quelques places de l'Autriche. Il était traité par toute l'Allemagne plutôt comme membre que comme chef de l'empire.

1460.

Le nouveau pape Enéas Silvius, Pie II, avait convoqué à

Mantoue une aſſemblée de princes chrétiens, pour former une croiſade contre Mahomet ſecond ; mais les malheurs de ces anciens armements, lorſqu'ils avaient été faits ſans raiſons, empêcherent toujours qu'on n'en fit de nouveaux lorſqu'ils étaient raiſonnables.

L'Allemagne eſt toujours déſunie. Un duc d'une partie de la Bavière, dont Landshut eſt la capitale, ſonge plutôt, par exemple, à ſoutenir d'anciens droits ſur Donavert, qu'au bien général de l'Europe. Et au contraire, dans l'enthouſiaſme des anciennes croiſades on eût vendu Donavert pour aller à Jéruſalem.

Ce duc de Bavière Louis, ligué contre tous les princes de ſa maiſon & avec Ulric comte de Virtemberg, a une armée de vingt mille hommes.

L'empereur ſoutient les droits de Donavert, ville dès longtems impériale, contre les prétentions du duc. Il ſe ſert du fameux Albert *l'Achille* électeur de Brandebourg, pour réprimer le duc de Bavière & ſa ligue.

Autres troubles pour le comté de Holſtein. Le roi de Dannemarck Chriſtiern s'en empare par droit de ſucceſſion auſſi-bien que de Sleſvich, en donnant quelque argent aux autres héritiers, & fait hommage du Holſtein à l'empereur.

1461. 1462. 1463.

Autres troubles beaucoup plus grands par la querelle de la Bavière qui déchire l'Allemagne ; autres encor par la diſcorde qui regne entre l'empereur & ſon frere Albert, duc de la Haute-Autriche. Il faut que l'empereur plie, & qu'il cede par accomodement le gouvernement de ſon propre pays de l'Autriche Viennoiſe ou Baſſe-Autriche. Mais ſur le délai d'un paiement de quatorze mille ducats, la guerre recommence entre les deux freres. Ils en viennent à une bataille, & l'empereur eſt battu.

Son ami, Albert *l'Achille* de Brandebourg, eſt auſſi, malgré ſon ſurnom, battu par le duc de Bavière. Tous ces troubles inteſtins anéantiſſent la majeſté de l'empire, & rendent l'Allemagne très malheureuſe.

Digitized by Google

1464.

Autre aviliſſement encor. Il régnait toujours dans les nations un préjugé, que celui qui était poſſeſſeur d'un certain gage, d'un certain ſigne, avait de grands droits à un royaume. Dans le malheureux empire Grec, un habit & des ſouliers d'écarlate ſuffiſaient quelquefois pour faire un empereur. La couronne de fer de Monza donnait des droits ſur la Lombardie; la lance & l'épée de Charlemagne, quand des rivaux ſe diſputaient l'empire, attiraient un grand parti à celui qui s'était ſaiſi de ces vieilles armes. En Hongrie il falait avoir une certaine couronne d'or. Cet ornement était dans le tréſor de l'empereur Fréderic, qui ne l'avait jamais voulu rendre, en rendant aux Hongrois Ladiſlas ſon pupille.

Mathias Huniade redemande ſa couronne d'or à l'empereur, & lui déclare la guerre.

Fréderic III rend enfin ce *palladium* de la Hongrie. On fait un traité qui ne reſſemble à aucun traité. Mathias reconnaît Fréderic pour *pere*, & Fréderic appelle Mathias *ſon fils*; & il eſt dit, que ſi ce prétendu fils meurt ſans enfant & ſans neveu, le prétendu pere ſera roi de Hongrie. Enfin le fils donne au pere ſoixante mille écus.

1465. 1466.

C'était alors le tems des petiteſſes parmi les puiſſances chrétiennes. Il y avait toujours deux partis en Bohême, les Catholiques & les Huſſites. Le roi George Podibrade au lieu d'imiter les Scanderberg & les Huniade, favoriſe les Huſſites contre les catholiques en Siléſie; & le pape Paul II autoriſe la révolte des Siléſiens par une bulle. Enſuite il excommunie Podibrade, il le prive du royaume. Ces indignes querelles privent la chrétienté d'un puiſſant ſecours. Mahomet II n'avait point de mufti qui l'excommuniât.

1467.

Les catholiques de Bohême offrent la couronne de Bohême à l'empereur; mais dans une diete à Nuremberg, la plupart des princes prennent le parti de Podibrade en préſence du légat

du pape. Et le duc Louis de Bavière-Landshut dit, qu'au lieu de donner la Bohême à Fréderic, il faut donner à Podibrade la couronne de l'empire. La diete ordonne qu'on entretiendra un corps de vingt mille hommes pour défendre l'Allemagne contre les Turcs. L'Allemagne bien gouvernée eût pu en oppoſer trois cents mille.

Les chevaliers teutoniques qui pouvaient imiter l'exemple de Scanderberg, ne font la guerre que pour la Pruſſe, & enfin, par un traité ſolemnel, ils ſe rendent feudataires de la Pologne. Le traité fut fait à Thorn l'année précédente, & exécuté en 1467.

1468.

Le pape donne la Bohême à Mathias Huniade ou Corvin, roi de Hongrie. C'eſt-à-dire, que le pape, dont le grand intérêt était d'oppoſer une digue au progrès des Turcs, ſurtout après la mort du grand Scanderberg, excite une guerre civile entre des chrétiens, & outrage l'empereur & l'empire, en oſant dépoſer un roi électeur. Car le pape n'avait pas plus de droit de dépoſer un roi de Bohême, que ce prince n'en avait de donner le ſiege de Rome.

Mathias Huniade perd du tems, des troupes & des négociations, pour s'emparer de la Bohéme.

L'empereur fait avec moleſſe le rôle de médiateur. Pluſieurs princes d'Allemagne ſe font la guerre; d'autres font des treves. La ville de Conſtance s'allie avec les cantons Suiſſes.

Un abbé de St. Gal unit le Tokembourg à ſa riche abbaye, & il ne lui en coûte que quatorze mille florins. Les Liégeois ont une guerre malheureuſe avec le duc de Bourgogne. Chaque prince eſt en crainte de ſes voiſins, il n'y a plus de centre. L'empereur ne fait rien.

1469. 1470. 1471. 1472.

Mathias Huniade & Podibrade ſe diſputent toujours la Bohême. La mort ſubite de Podibrade n'éteint point la guerre civile. Le parti Huſſite élit Ladiſlas roi de Pologne. Les catholiques tiennent pour Mathias Huniade.

La maiſon d'Autriche qui devait être puiſſante ſous Fréderic III, perd

perd longtems beaucoup plus qu'elle ne gagne. Sigiſmond d'Autriche, dernier prince de la branche du Tirol, vend au duc de Bourgogne, Charles le *téméraire*, le Briſgau, le Sundgau, le comté de Ferrete, qui lui appartenaient, pour quatre-vingt mille écus d'or. Rien n'eſt plus commun dans le quatorze & quinziéme ſiécles que des états vendus à vil prix. C'était démembrer l'empire, c'était augmenter la puiſſance d'un prince de France, qui alors poſſédoit tous les Pays-Bas. On ne pouvait prévoir qu'un jour l'héritage de la maiſon de Bourgogne reviendrait à la maiſon d'Autriche. Les loix de l'empire défendent ces aliénations, il y faut au moins le conſentement de l'empereur; & on néglige même de le demander.

Dans le même tems, le duc Charles de Bourgogne achete environ pour le même prix, le duché de Gueldres & le comté de Zutphen.

Ce duc de Bourgogne était le plus puiſſant de tous les princes qui n'étaient pas rois, & peu de rois étaient auſſi puiſſants que lui. Il ſe trouvait à la fois vaſſal de l'empereur & du roi de France, mais très redoutable à l'un & à l'autre.

1473. 1474.

Ce duc de Bourgogne auſſi entreprenant que l'empereur l'était peu, inquiete tous ſes voiſins, & preſque tous à la fois. On ne pouvait mieux mériter le nom de *téméraire*.

Il veut envahir le Palatinat. Il attaque la Lorraine & les Suiſſes. C'eſt alors que les rois de France traitent avec les Suiſſes pour la premiere fois. Il n'y avait encor que huit cantons d'unis : Schvitz, Uri, Undervald, Lucerne, Zurich, Glaris, Zug & Berne.

Louis XI leur donne vingt mille francs par an, & quatre florins & demi par ſoldat tous les mois.

1475.

C'eſt toujours la deſtinée des Turcs, que les chrétiens ſe déchirent entr'eux, comme pour faciliter les conquêtes de l'empire Ottoman. Mahomet, maître de l'Epire, du Péloponeſe, du Négrepont, fait tout trembler. Louis XI ne ſonge qu'à ſapper la grandeur du duc de Bourgogne dont il eſt jaloux; les provinces

d'Italie qu'à ſe maintenir les unes contre les autres ; Mathias Huniade qu'à diſputer la Bohême au roi de Pologne, & Frédéric III qu'à amaſſer quelque argent dont il puiſſe un jour faire uſage pour mieux établir ſa puiſſance.

Mathias Huniade après une bataille gagnée ſe contente de la Siléſie & de la Moravie ; il laiſſe la Bohême & la Luſace au roi de Pologne.

Charles le *téméraire* envahit la Lorraine ; il ſe trouve par cette uſurpation, maître d'un des plus beaux états de l'Europe, des portes de Lyon juſqu'à la mer de Hollande.

1476.

Sa puiſſance ne le ſatisfait pas, il veut renouveller l'ancien royaume de Bourgogne, & y enclaver les Suiſſes. Ces peuples ſe défendent contre lui, auſſi bien qu'ils ont fait contre les Autrichiens ; ils le défont entiérement à la bataille de Grandſon, ou de Morat. Leurs piques & leurs eſpadons triomphent de la groſſe artillerie & de la brillante gendarmerie de Bourgogne. Les Suiſſes étaient alors les ſeuls dans l'Europe qui combattiſſent pour la liberté. Les princes, les républiques même, comme Veniſe, Florence, Gènes n'avaient preſque été en guerre que pour leur agrandiſſement. Jamais peuple ne défendit mieux cette liberté précieuſe que les Suiſſes. Il ne leur a manqué que des hiſtoriens.

C'eſt à cette bataille de Morat que Charles le *téméraire* perdit ce beau diamant, qui paſſa depuis au duc de Florence. Un Suiſſe qui le trouva parmi les dépouilles, le vendit pour un écu.

1477.

Charles le *téméraire* périt enfin devant Nanci, trahi par le Napolitain Campo-Baſſo, & tué en fuyant après la bataille par Beauſemont gentilhomme Lorrain.

Par ſa mort le duché de Bourgogne, l'Artois, le Charolois, Mâcon, Bar-ſur-Seine, Lille, Douai, les villes ſur la Somme reviennent à Louis XI roi de France, comme des fiefs de la couronne ; mais la Flandre qu'on nomme impériale, avec tous les Pays-Bas & la Franche-Comté, appartenoient à la jeune princeſſe Marie, fille du dernier duc.

Digitized by Google

Ce que fit certainement de mieux Fréderic III, fut de marier ſon fils Maximilien avec cette riche héritiere.

Maximilien épouſe Marie le 17 Août dans la ville de Gand, & Louis XI, qui avait pu la donner en mariage à ſon fils, lui fait la guerre.

Ce droit féodal, qui n'eſt dans ſon principe que le droit du plus fort, & dans ſes conſéquences qu'une ſource éternelle de diſcordes, allumait cette guerre contre la princeſſe. Le Hainaut devait-il revenir à la France? était-ce une province impériale? la France avait-elle des droits ſur Cambrai? en avait-elle ſur l'Artois? la Franche-Comté devait-elle être encor réputée province de l'empire? était-elle de la ſucceſſion de Bourgogne, ou reverſible à la couronne de France? Maximilien aurait bien voulu tout l'héritage. Louis XI voulait tout ce qui était à ſa bienſéance. C'eſt donc ce mariage qui eſt la véritable origine de tant de guerres malheureuſes entre les maiſons de France & d'Autriche; c'eſt parce qu'il n'y avait point de loi reconnue, que tant de peuples ont été ſacrifiés.

Louis XI s'empare d'abord des deux Bourgognes; & vers les Pays-Bas, de tout ce qu'il peut prendre dans l'Artois & dans le Hainaut.

1478.

Un prince d'Orange, de la maiſon de Châlons en Franche-Comté, tâche de conſerver cette province à Marie. Cette princeſſe ſe défend dans le Pays-Bas, ſans que ſon mari puiſſe lui fournir des ſecours d'Allemagne. Maximilien n'était encor que le mari indigent d'une héroine ſouveraine. Il preſſe les princes Allemands d'embraſſer ſa cauſe. Chacun ſongeait à la ſienne propre. Un landgrave de Heſſe enlevait un électeur de Cologne & le retenait en priſon. Les chevaliers Teutons prenaient Riga en Livonie. Mathias Huniade était prêt de s'accomoder avec Mahomet II.

1479.

Enfin Maximilien aidé des ſeuls Liégeois, ſe met à la tête des armées de ſa femme; on les appelle les *armées flamandes*, quoique la Flandre proprement dite, c'eſt-à-dire, le pays depuis

Lille juſqu'à Gand, fût en partie aux Français. La princeſſe Marie eut une armée plus forte que le roi de France.

Maximilien défait les Français à la journée de Guinegaſte au mois d'Août. Cette bataille n'eſt pas de celles qui décident du ſort de toute une guerre.

1480.

On négocie. Le pape Sixte IV envoie un légat en Flandre. On fait une treve de deux années. Où eſt pendant tout ce tems l'empereur Fréderic III ? Il ne fait rien pour ſon fils ni pendant la guerre, ni pendant les négociations ; mais il lui avait donné Marie de Bourgogne, & c'était beaucoup.

1481.

Cependant les Turcs aſſiegent Rhodes ; le fameux grand-maître d'Aubuſſon à la tête de ſes chevaliers, fait lever le ſiége au bout de trois mois.

Mais le bacha Acomat aborde dans le royaume de Naples avec cent cinquante galeres. Il prend Otrante d'aſſaut. Tout le royaume eſt prêt d'être envahi. Rome tremble. L'indolence des princes chrétiens n'échappe à ce torrent que par la mort imprévue de Mahomet II. Et les Turcs abandonnent Otrante.

Accord bizarre de Jean, roi de Dannemarck & de Suede, avec ſon frere Fréderic duc de Holſtein. Le roi & le duc doivent gouverner le Holſtein, fief de l'empire, & Sleſvich fief du Dannemarck en commun. Tous les accords ont été des ſources de guerres, mais celui-ci ſurtout.

Les cantons de Fribourg en Suiſſe & de Soleure ſe joignent aux huit autres. C'eſt un très léger événement par lui-même. Deux petites villes ne ſont rien dans l'hiſtoire du monde ; mais devenues membres d'un corps toujours libre, cette liberté les met au deſſus des plus grandes provinces qui ſervent.

1482.

Marie de Bourgogne meurt. Maximilien gouverne ſes états au nom du jeune Philippe ſon fils. Les villes des Pays-Bas ont toutes des privileges. Ces privileges cauſent preſque toujours des diſſentions entre le peuple qui veut les

Digitized by Google

ſoutenir, & le ſouverain qui veut les faire plier à ſes volontés. Maximilien réduit la Zélande, Leide, Utrecht, Nimegue.

1483. 1484. 1485.

Preſque toutes les villes ſe ſoulevent l'une après l'autre, mais ſans concert, & ſont ſoumiſes l'une après l'autre. Il reſte toujours un levain de mécontentement.

1486.

On était ſi loin de s'unir contre les Turcs, que Mathias Huniade, roi de Hongrie, au lieu de profiter de la mort de Mahomet II, pour les attaquer, attaque l'empereur. Quelle eſt la cauſe de cette guerre du prétendu fils contre le prétendu pere ? il eſt difficile de la dire. Il veut s'emparer de l'Autriche. Quel droit y avait-il ? ſes troupes battent les impériaux, il prend Vienne. Voilà ſon ſeul droit. L'empereur paraît inſenſible à la perte de la Baſſe-Autriche, il voyage pendant ce tems-là dans les Pays-Bas, & de-là il va à Francfort faire élire par tous les électeurs ſon fils Maximilien roi des Romains. On ne peut avoir moins de gloire perſonnelle, ni mieux préparer la grandeur de ſa maiſon.

Maximilien eſt couronné à Aix-la-Chapelle le 9 Avril par l'archevêque de Cologne ; le pape Innocent VIII y donne ſon conſentement, que les papes veulent toujours qu'on croie néceſſaire.

L'empereur qui a eu dans la diete de Francfort le crédit de faire ſon fils roi des Romains, n'a pas celui d'obtenir cinquante mille florins par mois pour recouvrer l'Autriche. C'eſt une de ces contradictions qu'on rencontre ſouvent dans l'hiſtoire.

Ligue de Suabe pour prévenir les guerres particulieres qui déchirent l'Allemagne, & qui l'affaibliſſent. Ce fut d'abord un réglement de tous les princes à la diete de Francfort, une loi comminatoire qui met au ban de l'empire tous ceux qui attaqueront leurs voiſins. Enſuite tous les gentilshommes de Suabe s'aſſocierent pour venger les torts. Ce fut une vraie chevalerie. Ils allaient par troupes démolir des châteaux de brigands, ils obligerent même le duc George de Bavière à ne

plus perſécuter ſes voiſins. C'était la milice du bien public. Elle ne dura pas.

1487.

L'empereur fait avec Mathias Huniade un traité qu'un vaincu ſeul peut faire. Il lui laiſſe la Baſſe-Autriche juſqu'à ce qu'il paie au vainqueur tous les frais de la guerre ; mais faiſant toujours valoir ſon titre de pere, & ſe réſervant le droit de ſuccéder à ſon fils adoptif dans le royaume de Hongrie.

1488.

Le roi des Romains Maximilien ſe trouve dans les Pays-Bas attaqué à la fois par les Français & par ſes ſujets. Les habitants de Bruges, ſur leſquels il voulait établir quelques impôts contre les loix du pays, s'aviſent tout-d'un-coup de le mettre en priſon, & l'y tiennent quatre mois ; ils ne lui rendirent ſa liberté qu'à condition qu'il ferait ſortir le peu de troupes Allemandes qu'il avait avec lui, & qu'il ferait la paix avec la France.

Comment ſe peut-il faire que le miniſtre du jeune Charles VIII roi de France, ne profitât pas d'une ſi heureuſe conjoncture ! Ce miniſtere alors était faible.

1489.

Maximilien épouſe ſecrettement en ſecondes noces par procureur, la ducheſſe Anne de Bretagne. S'il l'eût épouſée en effet, & qu'il en eût eu des enfants, la maiſon d'Autriche preſſait la France par les deux bouts. Elle l'entourait à la fois par la Franche-Comté, l'Alſace, la Bretagne, & les Pays-Bas.

1490.

Mathias Corvin Huniade étant mort, il faut voir ſi l'empereur Fréderic ſon pere adoptif lui ſuccédera en vertu des traités. Fréderic donne ſon droit à Maximilien ſon fils.

Mais Béatrix, veuve du dernier roi, fait jurer aux états qu'ils reconnaîtront celui qu'elle épouſera ; elle ſe remarie auſſitôt à Ladiſlas Jagellon, roi de Bohême ; & les Hongrois le couronnent.

Maximilien reprend du moins ſa Baſſe-Autriche, & porte la guerre en Hongrie.

1491.

On renouvelle entre Ladiſlas Jagellon & Maximilien, ce même traité que Fréderic III avait fait avec Mathias. Maximilien eſt reconnu héritier préſomptif de Ladiſlas Jagellon en Hongrie & en Bohême.

La deſtinée préparait ainſi de loin la Hongrie à obéir à la maiſon d'Autriche.

L'empereur, dans ce tems de proſpérité, fait un acte de vigueur; il met au ban de l'empire Albert de Bavière duc de Munich ſon gendre. C'eſt une choſe étonnante que le nombre des princes de cette maiſon, auxquels on a fait ce traitement. De quoi s'agiſſait-il ? d'une donation du Tirol faite ſolemnellement à ce duc de Bavière par Sigiſmond d'Autriche; & cette donation ou vente ſecrette, était regardée comme la dot de ſa femme Cunégonde, propre fille de l'empereur Fréderic III.

L'empereur prétendait que le Tirol ne pouvait pas s'aliéner, tout l'empire était partagé ſur cette queſtion, preuve indubitable qu'il n'y avait point de loix claires; & c'eſt en effet ce qui manque le plus aux hommes.

Le ban de l'empire dans un tel cas n'eſt qu'une déclaration de guerre; mais on s'accomoda bientôt. Le Tirol reſta à la maiſon d'Autriche: on donne quelques compenſations à la Bavière, & le duc de Bavière rend Ratisbonne, dont il s'était emparé depuis peu.

Ratisbonne était une ville impériale. Le duc de Bavière fondé ſur ſes anciens droits, l'avait miſe au rang de ſes états; elle eſt de nouveau déclarée ville impériale; il reſta ſeulement aux ducs de Baviere la moitié des droits de péages.

1492.

Le roi des Romains, Maximilien, qui comptait établir paiſiblement la grandeur de ſa maiſon en mariant ſa fille Marguerite d'Autriche à Charles VIII roi de France, chez qui elle était élevée, & en épouſant bientôt Anne de Bretagne, épouſée déja en ſon nom par procureur, apprend que ſa femme

eſt mariée en effet à Charles VIII, le 6 Décembre 1491, & qu'on va lui renvoyer ſa fille Marguerite. Les femmes ne ſont plus de ſujets de guerre entre les princes ; mais les provinces le ſont.

L'héritage de Marie de Bourgogne fomentait une diſcorde éternelle, comme l'héritage de Mathilde avait ſi longtems troublé l'Italie.

Maximilien ſurprend Arras ; il conclut enſuite une paix avantageuſe, par laquelle le roi de France lui cede la Franche-Comté en pure ſouveraineté, & l'Artois, le Charolois & Nogent à condition d'hommage.

Ce n'eſt pas à Maximilien proprement qu'on cede ces pays, c'eſt à Philippe ſon fils, comme repréſentant Marie de Bourgogne ſa mere.

Il faut avouer que nul roi des Romains ne commença ſa carriere plus glorieuſement que Maximilien. La victoire de Guinegaſte ſur les Français, l'Autriche reconquiſe, Arras priſe & l'Artois gagné d'un trait de plume, le couvraient de gloire.

1493.

Fréderic III meurt le 19 Août, âgé de 78 ans ; il en régna 53. Nul regne d'empereur ne fut plus long, mais ce ne fut pas le plus glorieux.

MAXIMILIEN,

QUARANTIÉME EMPEREUR.

VErs le tems de l'avénement de Maximilien à l'empire, l'Europe commençait à prendre une face nouvelle. Les Turcs y poſſedent déja un vaſte terrain : les Vénitiens qui leur oppoſent à peine une barriere, conſervaient encor Chypre, Candie, une partie de la Grèce, de la Dalmatie. Ils s'étendaient en Italie ; & la ville de Veniſe ſeule valait mieux que tous ſes domaines. L'or des nations coulait chez elle par tous les canaux du commerce.

Les papes étaient redevenus ſouverains de Rome, mais ſouverains

ſouverains très gênés dans cette capitale ; & la plupart des terres qu'on leur avait données, & qui avaient toujours été conteſtées, étaient perdues pour eux.

La maiſon de Gonzague était en poſſeſſion de Mantoue, ville de la comteſſe Mathilde ; & jamais le S. Siége n'a poſſédé ce fief de l'empire. Parme & Plaiſance qui ne leur avaient pas appartenu davantage, étaient entre les mains des *Sforzes* ducs de Milan. La maiſon d'*Eſte* régnait à Ferrare & à Modene. Les *Bentivoglio* avaient Bologne, les *Bailloni* Pérouſe, les *Polentini* Ravenne, les *Manfredi* Faenza, les *Rimario* Imola & Forli : preſque tout ce qu'on appelle la Romagne & le patrimoine de St. Pierre, était poſſédé par des ſeigneurs particuliers, dont la plupart avaient obtenu aiſément des diplômes de vicaires de l'empire.

Les Sforzes depuis cinquante ans n'avaient pas même daigné prendre ce titre. Florence en avait un plus beau, celui de *libre*, ſous l'adminiſtration, non ſous la puiſſance des Médicis.

L'état de Savoie encor très reſſerré, manquant d'argent & de commerce, était alors bien moins conſidéré que les Suiſſes.

Si des Alpes on jette la vue ſur la France, on la voit commencer à renaître. Ses membres longtems ſéparés, ſe réuniſſent & font un corps puiſſant.

Le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII, acheve de fortifier ce royaume, accru ſous Louis XI de la Bourgogne & de la Provence. Elle n'avait influé en rien dans l'Europe, depuis la décadence de la race de Charlemagne.

L'Eſpagne encor plus malheureuſe qu'elle pendant ſept cents années, reprenait en même tems une vie nouvelle. Iſabelle & Ferdinand venaient d'arracher aux Maures le royaume de Grenade, & portaient leurs vues ſur Naples & Sicile.

Le Portugal a été occupé d'une entrepriſe & d'une gloire inouie juſqu'alors. Il commençait à ouvrir une nouvelle route au commerce du monde, en apprenant aux hommes à pénétrer aux Indes par l'Océan. Voilà les ſources de tous les grands événements qui ont depuis agité l'Europe entiere.

1494.

Les Turcs ſous Bajazet II, moins terribles que ſous Mahomet, ne laiſſent pas de l'être encor. Ils font des incurſions en Hongrie, & ſur les terres de la maiſon d'Autriche. Mais ce ne ſont que quelques vagues qui battent les rivages après une grande tempête. Maximilien va raſſurer la Croatie & la Carniole.

Il épouſe à Inſpruck la niece de Ludovic Sforze, ou Louis *le Maure*, uſurpateur de Milan, empoiſonneur de ſon pupille, héritier naturel. Ce n'était pas d'ailleurs une maiſon où la nobleſſe du ſang pût illuſtrer les crimes. L'argent ſeul fit le mariage. Maximilien prit à la fois Blanche de Sforze, & donna l'inveſtiture du Milanais à Louis *le Maure*. L'Allemagne en fut indignée.

Dans le même tems ce Louis *le Maure* appelle auſſi Charles VIII en Italie, & lui donne encor de l'argent. Un duc de Milan ſoudoyer à la fois un empereur & un roi de France!

Il les trompe tous deux. Il croit qu'il poura partager avec Charles VIII la conquête de Naples, & il veut que pendant que Charles VIII ſera en Italie, l'empereur tombe ſur la France. Ce commencement du ſeiziéme ſiécle eſt fameux par les intrigues les plus profondes, par les perfidies les plus noires. C'était un tems de criſe pour l'Europe, & ſurtout pour l'Italie, où pluſieurs petits princes voulaient regagner par le crime ce qui leur manquait en pouvoir.

1495.

Nouvelle chambre impériale établie à Francfort. Le comte de Hohenzollern, ainé de la maiſon de Brandebourg, en eſt le premier préſident. C'eſt cette même chambre qui fut depuis transférée à Vorms, à Nuremberg, à Augsbourg, à Ratiſbonne, à Spire, & enfin à Vetzlar, où elle a des procès à juger qui durent depuis ſa fondation.

Virtemberg érigé en duché.

Grande diſpute pour ſavoir ſi le duché de Lorraine eſt un fief de l'empire. Le duc René fait hommage & ſerment de

fidélité comme duc de Lorraine & de Bar, en proteſtant qu'il ne releve que pour quelques fiefs. Qui doit avoir plus de poids, ou l'hommage, ou la proteſtation ?

Pendant que Charles VIII appellé en Italie par Louis *le Maure*, & par le pape Alexandre IV, traverſe rapidement toute l'Italie en conquérant, & ſe rend maître du royaume de Naples ſur un bâtard de la maiſon d'Aragon, ce même Louis *le Maure*, ce même pape Alexandre IV, s'uniſſent avec Maximilien & les Vénitiens pour l'en chaſſer. Charles VIII devait s'y attendre : il paraiſſait trop redoutable, & ne l'était pas aſſez.

1496.

Maximilien va en Italie dès que Charles VIII en eſt chaſſé. Il y trouve ce qu'on y a toujours vu, la haine contre les Français & contre les Allemands, la défiance & la diviſion entre les puiſſances. Mais ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'il y arrive le plus faible. Il n'a que mille chevaux, & quatre ou cinq mille landskenets : il paraiſſait le penſionnaire de Louis *le Maure*. Il écrit au duc de Savoie, au marquis de Saluces, au duc de Modene, feudataires de l'empire, de venir le trouver & d'aſſiſter à ſon couronnement à Pavie. Tous ces ſeigneurs le refuſent ; tous lui font ſentir qu'il eſt venu trop mal accompagné ; & que l'Italie ſe croit indépendante.

Était-ce la faute des empereurs, s'ils avaient en Italie ſi peu de crédit ? Il paraît que non. Les princes, les dietes d'Allemagne ne leur fourniſſaient preſque point de ſubſides. Ils tiraient peu de choſes de leurs domaines. Les pays-Bas n'appartenaient pas à Maximilien, mais à ſon fils. Le voyage d'Italie était ruineux.

1497.

Le droit féodal cauſe toujours des troubles. Une diete de Vorms ayant ordonné une taxe légere pour les beſoins de l'empire, la Friſe ne veut point payer cette taxe. Elle prétend toujours n'être point fief de l'empire. Maximilien y envoie le duc de Saxe en qualité de gouverneur, pour réduire les Friſons, peuple pauvre & amoureux de ſa liberté, reſte des anciens Saxons (du moins en partie) qui avaient combattu

Charlemagne. Ils ſe défendirent, mais non pas ſi heureuſement que les Suiſſes.

1498.

Charles VIII venait de mourir ; & malgré les trêves, malgré les traités, Maximilien fait une irruption du coté de la Bourgogne ; irruption inutile, après laquelle on fait encor de nouvelles trêves. Maximilien perſiſtait toujours à réclamer pour ſon fils, Philippe *le beau*, toute la ſucceſſion de Marie de Bourgogne.

Louis XII rend pluſieurs places à ce jeune prince, qui prête hommage-lige au chancelier de France dans Arras, pour le Charolois, l'Artois & la Flandre ; & on convient de part & d'autre qu'on ſe rapportera pour le duché de Bourgogne à la déciſion du parlement de Paris.

Maximilien négocie avec les Suiſſes, qu'on regardait comme invincibles chez eux.

Les dix cantons alliés font une ligue avec les Griſons. Maximilien eſpere les regagner par la douceur. Il leur écrit une lettre flatteuſe. Les Suiſſes dans leur aſſemblée de Zurich s'écrient, *point de confiance en Maximilien.*

1499.

Les Autrichiens attaquent les Griſons. Les Suiſſes défont les Autrichiens, & ſoutiennent non-ſeulement leur liberté, mais celle de leurs alliés. Les Autrichiens ſont encor défaits dans trois combats.

L'empereur fait enfin la paix avec les dix cantons comme avec un peuple libre.

1500.

La ville impériale de Bâle, Schaffouſe, Appenzel entrent dans l'union ſuiſſe, laquelle eſt compoſée de treize cantons.

Conſeil aulique projeté par Maximilien. C'eſt une image de l'ancien tribunal qui accompagnait autrefois les empereurs. Cette chambre eſt approuvée des états de l'empire dans la diete d'Augsbourg. Il eſt libre d'y porter les cauſes, ainſi qu'à la chambre impériale : mais le conſeil aulique ayant plus de

pouvoir, fait mieux exécuter des arrêts, & devient un des grands ſoutiens de la puiſſance impériale. Cette chambre ne prit ſa forme qu'en 1512.

L'empire eſt diviſé en dix cercles. Les terres électorales y ſont compriſes ainſi que tout le reſte de l'empire. Et ce réglement n'eut encor force de loi que douze ans après à la diete de Cologne.

Les directeurs de ces dix cercles ſont d'abord nommés par l'empereur. Le cercle de Bourgogne qui comprenait toutes les terres, & même toutes les prétentions de Philippe d'Autriche, eſt dans les commencements un cercle effectif comme les neuf autres.

Naiſſance de Charles-Quint dans la ville de Gand, le 24 Février, jour de St. Mathias; ce qu'on a remarqué, parce que ce jour lui fut toujours depuis favorable. Il eut d'abord le nom de duc de Luxembourg.

Dans la même année la fortune de cet enfant ſe déclare. Don Michel, infant d'Eſpagne, meurt, & l'infante Jeanne, mere du jeune prince, devient l'héritiere préſomptive de la monarchie.

C'eſt dans ce tems qu'on découvrait un nouveau monde, dont Charles-Quint devait un jour recueillir les fruits.

1501.

Maximilien avait été vaſſal de la France pour une partie de la ſucceſſion de Bourgogne. Louis XII demande d'être le ſien pour le Milanais. Il venait de conquérir cette province ſur Louis *le Maure*, oncle & feudataire de l'empereur, ſans que Maximilien eût paru s'inquiéter de la deſtinée d'un pays ſi cher à tous ſes prédéceſſeurs.

Louis XII avait auſſi conquis & partagé le royaume de Naples avec Ferdinand roi d'Aragon, ſans que Maximilien s'en fût inquiété davantage.

Maximilien promet l'inveſtiture de Milan, à condition que madame Claude, fille de Louis XII & d'Anne de Bretagne, épouſera le jeune Charles de Luxembourg. Il veut déclarer le Milanais fief féminin: il n'y a certainement ni fief féminin, ni fief maſculin par leur nature. Tout cela dépend de l'uſage inſenſiblement établi, qu'une fille hérite ou n'hérite pas.

Louis XII devait bien regarder en effet le Milanais comme un fief féminin, puiſqu'il n'y avait prétendu que par le droit de ſon aïeule Valentine Viſconti.

Maximilien voulait qu'un jour le Milanais & la Bretagne duſſent paſſer à ſon petit-fils : en ce cas Louis XII n'eût vaincu, & ne ſe fût marié que pour la maiſon d'Autriche.

L'archiduc Philippe & ſa femme Jeanne, fille de Ferdinand & d'Iſabelle, vont ſe faire reconnaître héritiers du royaume d'Eſpagne. Philippe y prend le titre de prince des Aſturies.

Maximilien ne voit que des grandeurs réelles pour ſa poſtérité, & n'a guere que des titres pour lui-même ; car il n'a qu'une ombre de pouvoir en Italie, & la préſéance en Allemagne. Ce n'eſt qu'à force de politique qu'il peut exécuter ſes moindres deſſeins.

1503.

Il tente de faire un électorat de l'Autriche ; il n'en peut venir à bout.

Les électeurs conviennent de s'aſſembler tous les deux ans pour maintenir leurs privileges.

L'extinction des grands fiefs en France réveillait en Allemagne l'attention des princes.

Les papes commençaient à former une puiſſance temporelle, & Maximilien les laiſſait agir.

Urbin, Camerino, & quelques autres territoires venaient d'être ravis à leurs nouveaux maîtres par un des bâtards du pape Alexandre VI. C'eſt ce fameux *Céſar Borgia* diacre, archevêque, prince ſéculier ; il employa pour envahir ſept ou huit petites villes, plus d'art que les Alexandre, les Gengis, & les Tamerlan n'en mirent à conquérir l'Aſie. Son pere le pape & lui réuſſirent par l'empoiſonnement & le meurtre ; & le bon roi Louis XII avait été longtems lié avec ces deux hommes ſanguinaires, parce qu'il avait beſoin d'eux. Pour l'empereur, il ſemblait alors perdre de vue toute l'Italie.

La ville de Lubeck déclare la guerre au Dannemarck. Il ſemblait que Lubeck voulût alors être dans le Nord, ce que Veniſe était dans la mer Adriatique. Comme il y avait beaucoup de troubles en Suede & en Dannemarck, Lubeck ne fut pas écraſée.

1504.

Les querelles du Dannemarck & de la Suede n'appartiennent pas à l'hiſtoire de l'empire ; mais il ne faut pas oublier que les Suédois ayant élu un adminiſtrateur, le roi de Dannemarck Jean ne le trouvant pas bon, & ayant condamné les ſénateurs de Suede comme rebelles & parjures, envoya ſa ſentence à l'empereur pour la faire confirmer.

Ce roi Jean avait été élu roi de Dannemarck, de Suede & de Norvège ; & cependant il a beſoin qu'un empereur, qui n'était pas puiſſant, approuve & confirme ſa ſentence. C'eſt que le roi Jean, avec ſes trois couronnes, n'était pas puiſſant lui-même, & ſurtout en Suède, dont il avait été chaſſé. Mais ces déférences, dont on voit de tems en tems des exemples, marquent le reſpect qu'on avait toujours pour l'empire. On s'adreſſait à lui quand on croyait en avoir beſoin ; comme on s'adreſſa ſouvent au St. Siége pour fortifier des droits incertains. Maximilien ne manqua pas de faire valoir au moins par des reſcrits l'autorité qu'on lui attribuait. Il manda aux états de Suède qu'ils euſſent à obéir, qu'autrement il procéderait contr'eux ſelon les droits de l'empire.

Cette année vit naître une guerre civile entre la branche Palatine, & celle qui poſſede la Bavière. La branche Palatine eſt condamnée d'abord dans une diete à Augsbourg. Cependant on n'en fait pas moins la guerre : triſte conſtitution d'un état, quand les loix ſont ſans force. La branche Palatine perd dans cette guerre plus d'un territoire.

On conclut à Blois un traité ſingulier entre les ambaſſadeurs de Maximilien, & ſon fils Philippe d'une part, & le cardinal d'Amboiſe de l'autre, au nom de Louis XII.

Ce traité confirme l'alliance avec la maiſon d'Autriche ; alliance par laquelle Louis XII devait à la vérité être inveſti du duché de Milan, mais par laquelle, ſi Louis XII rompait le mariage de madame Claude avec l'archiduc Charles de Luxembourg, le prince aurait en dédommagement le duché de Bourgogne, le Milanais & le comté d'Aſti : comme auſſi en cas que la rupture vînt de la part de Maximilien, ou de Philippe prince d'Eſpagne, pere du jeune archiduc, la maiſon d'Autriche céderoit

non-ſeulement ſes prétentions ſur le duché de Bourgogne, mais auſſi l'Artois & le Charolois, & d'autres domaines. On a peine à croire qu'un tel traité fût ſérieux. Si Louis XII mariait la princeſſe, il perdait la Bretagne; s'il rompait le mariage, il perdait la Bourgogne. On ne pouvait excuſer de telles promeſſes, que par le deſſein de ne les pas tenir. C'était ſauver une imprudence par une honte.

1505.

La reine de Caſtille Iſabelle meurt: ſon teſtament déshérite ſon gendre Philippe, pere de Charles de Luxembourg, & Charles ne doit régner qu'à l'âge de vingt ans; c'était pour conſerver à Ferdinand d'Aragon ſon mari le royaume de Caſtille.

La mere de Charles de Luxembourg, Jeanne fille d'Iſabelle héritiere de la Caſtille, fut, comme on ſait, ſurnommée Jeanne la *folle*. Elle mérita dès-lors ce titre. Un ambaſſadeur d'Aragon vint à Bruxelles, & l'engagea à ſigner le teſtament de ſa mere.

1506.

Accord entre Ferdinand d'Aragon & Philippe. Celui-ci conſent à régner en commun avec ſa femme & Ferdinand; on mettra le nom de Ferdinand le premier dans les actes publics, enſuite le nom de Jeanne, & puis celui de Philippe; maniere ſûre de brouiller bientôt trois perſonnes, auſſi le furent-elles.

Les états de la France, d'intelligence avec Louis XII & avec le cardinal d'Amboiſe, s'oppoſent au traité qui donnait madame Claude & la Bretagne à la maiſon d'Autriche. On fait épouſer cette princeſſe à l'héritier préſomptif de la couronne, le comte d'Angoulême, depuis François I. Charles VIII avait eu la femme de Maximilien; François I eut celle de Charles-Quint.

Pendant qu'on fait tant de traités au deçà des Alpes; que Philippe & Jeanne vont en Eſpagne; que Maximilien ſe ménage partout, & épie toujours l'héritage de la Hongrie, les papes pourſuivent leur nouveau deſſein, de ſe faire une grande ſouveraineté par la force des armes. Les excommunications étaient

étaient des armes trop uſées. Le pape Alexandre VI avait commencé ; Jules II acheve : il prend Bologne ſur les Bentivoglio ; & c'eſt Louis XII, ou plutôt le cardinal d'Amboiſe qui l'aſſiſte dans cette entrepriſe. Il avait déja réuni au domaine du St. Siége ce que Céſar Borgia avait pris pour lui. Alexandre VI n'avait en effet agi que pour ſon fils ; mais Jules II conquérait pour Rome.

Le roi titulaire d'Eſpagne, Philippe, meurt à Burgos. Il nomme en mourant Louis XII tuteur de ſon fils Charles. Ce teſtament n'eſt fondé que ſur la haine qu'il avait pour Ferdinand ſon beau-pere ; & malgré la rupture du mariage de madame Claude, il croyoit Louis XII beaucoup plus honnête-homme que ſon beau-pere Ferdinand le catholique, monarque très religieux, mais très perfide, qui avait trompé tout le monde, ſurtout ſes parents, & particuliérement ſon gendre.

1507.

Choſe étrange ; les Pays-Bas dans cette minorité de Charles, ne veulent point reconnaître l'empereur Maximilien pour régent. Ils diſent que Charles eſt Français, parce qu'il eſt né à Gand capitale de la Flandre, dont ſon pere a fait hommage au roi de France. Sur ce prétexte les dix-ſept provinces ſe gouvernent elles-mêmes pendant dix-huit mois, ſans que Maximilien puiſſe empêcher cet affront. Il n'y avait point alors de pays plus libre ſous des maîtres que les Pays-Bas. Il s'en falait beaucoup que l'Angleterre fût parvenue à ce degré de liberté.

1508.

Une guerre contre la maiſon de Gueldre, chaſſée depuis longtems de ſes états, & qui en ayant recouvré une partie, combattait toujours pour l'autre, engage enfin les états à déférer la régence à Maximilien ; & Marguerite d'Autriche, fille chérie de Maximilien, en eſt déclarée gouvernante.

Maximilien veut enfin eſſayer ſi en ſe faiſant couronner à Rome, il poura reprendre quelque crédit en Italie. L'entrepriſe était difficile. Les Vénitiens devenus plus puiſſants que jamais, lui déclarent hautement qu'ils l'empêcheront de pénétrer en Italie, s'il y arrive avec une eſcorte trop grande. Le gou-

verneur de Milan pour Louis XII, ſe joint aux Vénitiens. Le pape Jules II lui fait dire qu'il lui accorde le titre d'empereur, mais qu'il ne lui conſeille pas d'aller à Rome.

Il s'avance juſqu'à Vérone malgré les Vénitiens, qui n'avaient pas aſſez tôt gardé les paſſages. Ils lui tiennent parole, & le forcent à rebrouſſer à Inſpruck.

Le fameux Alviano, général des Vénitiens, défait entiérement la petite armée de l'empereur vers le Trentin. Les Vénitiens s'emparent de preſque toute cette province ; & leur flotte prend Trieſte, Capo d'Iſtria, & d'autres villes. L'Alviano rentre en triomphe dans Veniſe.

Maximilien alors pour toute reſſource enjoint par une lettre circulaire à tous les états de l'empire de lui donner le titre d'*empereur romain élu*, titre que ſes ſucceſſeurs ont toujours pris depuis à leur avénement. L'uſage auparavant n'accordait le nom d'empereur qu'à ceux qui avaient été couronnés à Rome.

1509.

Il s'en falait bien alors que l'empire exiſtât dans l'Italie. Il n'y avait plus que deux grandes puiſſances avec beaucoup de petites. Louis XII, d'un côté maître du Milanais & de Gênes, & ayant une communication libre par la Provence, menaçait le Royaume de Naples imprudemment partagé auparavant avec Ferdinand d'Aragon, qui prit tout pour lui avec la perfidie qu'on nomme politique. L'autre puiſſance nouvelle était Veniſe, rempart de la chrétienté contre les infideles ; rempart à la vérité éboulé en cent endroits, mais réſiſtant encor par les villes qui leur reſtaient en Grèce, par les iſles de Candie, de Chypre, par la Dalmatie. D'ailleurs elle n'était pas toujours en guerre avec l'empire Ottoman ; & elle gagnait beaucoup plus avec les Turcs par ſon commerce, qu'elle n'avait perdu dans ſes poſſeſſions.

Son domaine en terre ferme commençait à être quelque choſe. Ils s'étaient emparés après la mort d'Alexandre VI, de Faenza, de Rimini, de Céſène, de quelques territoires du Ferrarois & du duché d'Urbin. Ils avaient Ravenne ; ils juſtifiaient la plupart de ces acquiſitions, parce qu'ayant aidé les maiſons

dépoſſédées par Alexandre VI à reprendre leurs domaines, ils en avaient eu ces territoires pour récompenſe.

Les Vénitiens poſſédaient depuis long-tems Padoue, Vérone, Vicence, la Marche Tréviſane, le Frioul. Ils avaient vers le Milanais, Breſſe & Bergame. François Sforze leur avoit donné Créme : Louis XII leur avait cédé Crémone & la Guiara d'Adda.

Tout cela ne compoſait pas dans l'Italie un état ſi formidable, que l'Europe dût y craindre les Vénitiens comme des conquérants. La vraie puiſſance de Veniſe était dans le tréſor de St. Marc. Il y avait alors de quoi ſoudoyer l'empereur & le roi de France.

Au mois d'Avril 1509, Louis XII marche contre les Vénitiens ſes anciens alliés, à la tête d'une gendarmerie qui allait à quinze mille chevaux, douze mille hommes d'infanterie Françaiſe, de huit mille Suiſſes. L'empereur avance contr'eux du côté de l'Iſtrie & du Frioul. Jules II, premier pape guerrier, entre à la tête de dix mille hommes dans la ville de la Romagne.

Ferdinand d'Aragon, comme roi de Naples, ſe déclare auſſi contre les Vénitiens, parce qu'ils avaient quelques ports dans le royaume de Naples, pour ſûreté de l'argent qu'ils avaient prêté autrefois.

Le roi de Hongrie ſe déclarait auſſi, eſpérant avoir la Dalmatie. Le duc de Savoie mettait la main à cette entrepriſe, à cauſe de ſes prétentions ſur le royaume de Chypre. Le duc de Ferrare vaſſal du St. Siége en était auſſi. Enfin hors le grand Turc, tout le continent de l'Europe veut accabler à la fois les Vénitiens.

Le pape Jules II avait été le premier moteur de cette ſinguliere ligue des forts contre les faibles, ſi connue par le nom de *Ligue de Cambrai*. Et lui qui aurait voulu fermer pour jamais l'Italie aux étrangers, en inondait ce pays.

Louis XII a le malheur de battre les Vénitiens à la journée de Guiara d'Adda d'une maniere complette. Cela n'était pas bien difficile. Les armées mercenaires de Veniſe pouvaient bien tenir contre les autres *condottieri* d'Italie, mais non pas contre la gendarmerie Françaiſe.

Le malheur de Louis XII, en battant les Vénitiens, était de travailler pour l'empereur. Maître de Gènes & de Milan, il ne tenait qu'à lui de donner la main aux Vénitiens pour fermer à jamais l'entrée de l'Italie aux Allemands.

La crainte de la puiſſance de Veniſe était mal fondée. Veniſe n'était que riche, & il falait fermer les yeux pour ne pas voir que les nouvelles routes du commerce par le cap de Bonne-Eſpérance, & par les mers de l'Amérique, allaient tarir les ſources de la puiſſance Vénitienne.

Louis XII pour ſurcroît avait encore donné cent mille écus d'or à Maximilien, ſans leſquels cet empereur n'aurait pu marcher de ſon côté vers les Alpes.

Le 14 Juin 1509, l'empereur donne dans la ville de Trente l'inveſtiture du Milanais, que le cardinal d'Amboiſe reçoit pour Louis XII. Non-ſeulement l'empereur donne ce duché au roi; mais au défaut de ſes héritiers, il le donne au comte d'Angoulême, *François I.* C'était le prix de la ruine de Veniſe.

Maximilien pour ce parchemin avait reçu cent ſoixante mille écus d'or. Tout ſe vendait ainſi depuis près de trois ſiécles. Louis XII eût pu employer cet argent à s'établir en Italie : il s'en retourne en France après avoir réduit Véniſe preſque dans ſes ſeules lagunes.

L'empereur avance alors du côté du Frioul, & retire tout le fruit de la victoire des Français. Mais Veniſe, pendant l'abſence de Louis XII, reprend courage ; ſon argent lui donne de nouvelles armées. Elle fait lever à l'empereur le ſiége de Padoue ; elle ſe racommode avec Jules II, le promoteur de la ligue, en lui cédant tout ce qu'il demande.

Le grand deſſein de Jules II était *di cacciare i barbari d'Italia ;* de défaire une bonne fois l'Italie des Français & des Allemands. Les papes autrefois avaient appellé ces nations pour s'appuyer tantôt de l'une, tantôt de l'autre. Jules voulait un nom immortel, en réparant les fautes de ſes prédéceſſeurs, en s'affermiſſant par lui-même, en délivrant l'Italie. Maximilien aurait voulu aider Jules à chaſſer les Français.

1510.

Jules II ſe ſert d'abord des Suiſſes, qu'il anime contre

Louis XII. Il excite le vieux Ferdinand roi d'Aragon & de Naples. Il veut ménager la paix entre l'empereur & Veniſe ; & pendant ce tems-là il ſonge à s'emparer de Ferrare, de Bologne, de Ravenne, de Parme, de Plaiſance.

Au milieu de tant d'intérêts divers, une grande diete ſe tient à Augsbourg. On y agite ſi Maximilien accordera la paix à Veniſe.

On y aſſure la liberté de la ville de Hambourg, longtems conteſtée par la maiſon de Dannemarck.

Maximilien & Louis XII ſont encor unis ; c'eſt-à-dire, que Louis XII aide l'empereur à pourſuivre les Vénitiens, & que l'empereur n'aide point du tout Louis XII à conſerver le Milanais & Gènes, dont le pape le veut chaſſer.

Jules II accorde enfin au roi d'Aragon Ferdinand, l'inveſtiture de Naples, qu'il avait promiſe à Louis XII. Ferdinand maître affermi dans Naples, n'avait pas beſoin de cette cérémonie : auſſi ne lui en coûta-t-il que ſept mille écus de redevance, au lieu de quarante-huit mille qu'on payait auparavant au St. Siége.

1511.

Jules II déclare la guerre au roi de France. Ce roi commençait donc à être bien peu puiſſant en Italie.

Le pape guerrier veut conquérir Ferrare, qui appartient à Alphonſe d'Eſte, allié de la France. Il prend la Mirandole & & Concordia chemin faiſant, & les rend à la maiſon de la Mirandole, mais comme fiefs du St. Siége. Ce ſont de petites guerres ; mais Jules II avait certainement plus de reſſources dans l'eſprit que ſes prédéceſſeurs, puiſqu'il trouvait de quoi faire ces guerres ; & toutes les victoires des Français avaient bien peu ſervi, puiſqu'elles ne ſervaient pas à mettre un frein aux entrepriſes du pape.

Jules II cede à l'empereur Modene, dont il s'était emparé, & ne le cede que dans la crainte que les troupes qui reſtent au roi de France dans le Milanais, n'en faſſent le ſiége.

1512.

Enfin le pape réuſſit à faire ſigner ſecrettement à Maximilien

une ligue avec lui & le roi Ferdinand contre la France. Voilà quel fruit Louis XII retire de ſa ligue de Cambrai, & de tant d'argent donné à l'empereur.

Jules II qui voulait *i cacciare i barbari d'Italia*, y introduit donc à la fois, des Aragonois, des Suiſſes, des Allemands.

Gaſton de Foix, neveu de Louis XII, gouverneur de Milan, jeune prince qui acquit la plus grande réputation, parce qu'il ſe ſoutenait avec très peu de forces, défait tous les alliés à la bataille de Ravenne; mais il eſt tué dans ſa victoire, & le fruit de la victoire eſt perdu, ce qui arrive preſque toujours aux Français en Italie. Ils perdent le Milanais après cette célebre journée de Ravenne, qui en d'autres tems eût donné l'empire de l'Italie. Pavie eſt preſque la ſeule place qui leur reſte.

Les Suiſſes qui, excités par le pape, avaient ſervi à cette révolution, reçoivent de lui, au lieu d'argent, le titre de défenſeurs du St. Siége.

Maximilien continue cependant la guerre contre les Vénitiens; mais ces riches républicains ſe défendent, & réparent chaque jour leurs premieres pertes.

Le pape & l'empereur négocient ſans ceſſe. C'eſt cette année, que Maximilien fait propoſer à Jules II de l'accepter pour ſon coadjuteur dans le pontificat. Il ne voyait plus d'autre maniere de rétablir l'autorité impériale en Italie. C'eſt dans cette vue qu'il prenait quelquefois le titre de *Pontifex Maximus*, à l'exemple des empereurs Romains. Sa qualité de laïque n'était point une excluſion au pontificat. L'exemple récent d'Amédée de Savoie le juſtifiait. Le pape s'étant moqué de la propoſition de la coadjutorerie, Maximilien ſonge à lui ſuccéder; il gagne quelques cardinaux; il veut emprunter de l'argent pour acheter le reſte des voix à la mort de Jules, qu'il croit prochaine. Sa fameuſe lettre à l'archiducheſſe Marguerite ſa fille, en eſt un témoignage ſubſiſtant encor en original.

L'inveſtiture du duché de Milan, qui trois ans auparavant avait coûté cent ſoixante mille écus d'or à Louis XII, eſt donnée à Maximilien Sforze à plus bas prix, au fils de ce Louis le Maure que Louis XII avait retenu dans une priſon ſi rude, mais ſi juſte. Les mêmes Suiſſes qui avaient trahi Louis le

Maure pour Louis XII, ramenent ſon fils en triomphe dans Milan.

Jules II meurt après avoir fondé la véritable grandeur des papes, la temporelle ; car pour l'autre elle diminuait tous les jours. Cette grandeur temporelle pouvait faire l'équilibre de l'Italie, & ne l'a pas fait. La faibleſſe d'un gouvernement ſacerdotal & le népotiſme en ont été cauſe.

1513.

Guerre entre le Dannemarck & les villes anſéatiques, Lubeck, Dantzick, Viſmar, Riga. En voilà plus d'un exemple ; on n'en verrait pas aujourd'hui. Les villes ont perdu, les princes ont gagné dans preſque toute l'Europe, tant la vraie liberté eſt difficile à conſerver.

Léon X moins guerrier que Jules II, non moins entreprenant, & plus artificieux ſans être plus habile, forme une ligue contre Louis XII avec l'empereur, le roi d'Angleterre Henri VIII & le vieux Ferdinand d'Aragon. Cette ligue eſt conclue à Malines le 5 Avril par les ſoins de cette même Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, qui avait fait la ligue de Cambrai.

L'empereur doit s'emparer de la Bourgogne, le pape de la Provence, le roi d'Angleterre de la Normandie, le roi d'Aragon de la Guiene. Il venait d'uſurper la Navarre ſur Jean d'Albret avec une bulle du pape ſecondée d'une armée. Ainſi les papes toujours faibles donnaient les royaumes au plus fort : ainſi la rapacité ſe ſervit toujours des mains de la religion.

Alors Louis XII s'unit à ces mêmes Vénitiens qu'il avait perdus avec tant d'imprudence. La ligue du pape ſe diſſipe preſque auſſi-tôt que formée. Maximilien tire ſeulement de l'argent de Henri III. C'était tout ce qu'il voulait. Que de faibleſſe, que de tromperies, que de cruautés, que d'inconſtance, que de rapacité dans preſque toutes ces grandes affaires !

Louis XII fait une vaine tentative pour reprendre le Milanais. La Trimouille y marche avec peu de forces. Il eſt défait à Novarre par les Suiſſes. On craignait alors que les Suiſſes ne

priſſent le Milanais pour eux-mêmes. Milan, Gènes ſont perdues pour la France auſſi bien que Naples.

Les Vénitiens qui avaient eu dans Louis XII un ennemi ſi mal-aviſé & ſi terrible, n'ont plus en lui qu'un allié inutile. Les Eſpagnols de Naples ſe déclarent contr'eux. Ils battent leur fameux général l'Alviano comme Louis XII l'avait battu.

De tous les princes qui ont ſigné la ligue de Malines contre la France, Henri VIII d'Angleterre eſt le ſeul qui tienne ſa parole. Il s'embarque avec les préparatifs & l'eſpérance des Edouard III & des Henri V. Maximilien qui avait promis une armée, ſuit le roi d'Angleterre en volontaire, & Henri VIII donne une ſolde de cent écus par jour au ſucceſſeur des Céſars qui avait voulu être pape. Il aſſiſte à une victoire que remporte Henri à la nouvelle journée de Guinegaſte, nommée la journée *des éperons*, dans le même lieu où lui-même avait gagné une bataille dans ſa jeuneſſe.

Maximilien ſe fait donner enſuite une ſomme plus conſidérable : il reçoit deux cents mille écus pour faire en effet la guerre.

La France ainſi attaquée par un jeune roi riche & puiſſant, était en grand danger après la perte de ſes tréſors & de ſes hommes en Italie.

Maximilien emploie du moins une partie de l'argent de Henri à faire attaquer la Bourgogne par les Suiſſes. Ulric duc de Virtemberg y amene de la cavalerie allemande. Dijon eſt aſſiégé. Louis XII allait encore perdre la Bourgogne après le Milanais, & toujours par la main des Suiſſes, que la Trimouille ne put éloigner qu'en leur promettant quatre cents mille écus au nom du roi ſon maître. Quelles ſont donc les viciſſitudes du monde, & que ne doit-on pas eſpérer & craindre, puiſqu'on voit les Suiſſes encor fumants de tant de ſang répandu pour ſoutenir leur liberté contre la maiſon d'Autriche, s'armer en faveur de cette maiſon, & qu'on verra les Hollandais agir de même !

1514.

Maximilien, ſecondé des Eſpagnols, entretient toujours un reſte de guerre contre les Vénitiens. C'eſt tout ce qui reſte alors

alors de la ligue de Cambrai ; elle avait changé de principe & d'objet. Les Français avaient été d'abord les héros de cette ligue, & en furent enfin les victimes.

Louis XII chaſſé d'Italie, menacé par Ferdinand d'Aragon, battu & rançonné par les Suiſſes, vaincu par Henri VIII d'Angleterre, qui faiſait revivre les droits de ſes ancêtres ſur la France, n'a d'autre reſſource que d'accepter Marie, ſœur de Henri VIII, pour ſa ſeconde femme.

Cette Marie avait été promiſe à Charles de Luxembourg. C'était le ſort de la maiſon de France d'enlever toutes les femmes promiſes à la maiſon d'Autriche.

1515.

Le grand but de Maximilien eſt toujours d'établir ſa maiſon. Il conclut le mariage de Louis, prince de Hongrie & de Bohême avec ſa petite-fille Marie d'Autriche ; & celui de la princeſſe Anne de Hongrie, avec l'un de ſes deux petits-fils Charles ou Ferdinand, qui furent depuis empereurs l'un après l'autre.

C'eſt le premier contrat par lequel une fille ait été promiſe à un mari ou à un autre au choix des parents. Maximilien n'oublie pas dans ce contrat que ſa maiſon doit hériter de la Hongrie, ſelon les anciennes conventions avec la maiſon de Hongrie & de Bohême. Cependant ces deux royaumes étaient toujours électifs ; ce qui ne s'accorde avec ces conventions, que parce qu'on eſpere que les ſuffrages de la nation ſeconderont la puiſſance autrichienne.

Charles déclaré majeur à l'âge de quinze ans commencés, rend hommage au roi de France François I, pour la Flandre, l'Artois, & le Charolois. Henri de Naſſau prête ſerment au nom de Charles.

Nouveau mariage propoſé encor à l'archiduc Charles. François I lui promet madame Renée ſa belle-ſœur. Mais cette apparence d'union couvrait une éternelle diſcorde.

Le duché de Milan eſt encor l'objet de l'ambition de François I comme de Louis XII. Il commence ainſi que ſon prédéceſſeur, par une alliance avec les Vénitiens, & par des victoires.

Il prend après la bataille de Marignan tout le Milanais en

une ſeule campagne. Maximilien Sforze va vivre obſcurément en France avec une penſion de trente mille écus. François I force le pape Léon X à lui céder Parme & Plaiſance ; il lui fait promettre de rendre Modène, Reggio au duc de Ferrare ; il fait la paix avec les Suiſſes qu'il a vaincus, & devient ainſi en une ſeule campagne l'arbitre de toute l'Italie. C'eſt ainſi que les Français commencent toujours.

Ferdinand le catholique, roi d'Aragon, grand-pere de Charles-Quint, meurt le 23 Janvier, après avoir préparé la grandeur de ſon petit-fils qu'il n'aimait pas.

Les ſuccès de François I raniment Maximilien. Il leve des troupes dans l'Allemagne avec l'argent que Ferdinand d'Aragon lui a envoyé avant de mourir ; car jamais les états de l'empire ne lui en fourniſſent pour ces querelles d'Italie. Alors Léon X rompt les traités qu'il a faits par force avec François I, ne tient aucune de ſes paroles, ne rend à ce roi ni Modène, ni Reggio, ni Parme, ni Plaiſance ; tant les papes avaient toujours à cœur ce grand deſſein d'éloigner les étrangers de l'Italie, de les détruire tous les uns par les autres, & d'acquérir par-là un droit ſur la liberté italique dont ils auraient été les vengeurs ; grand deſſein digne de l'ancienne Rome que la nouvelle ne pouvait accomplir.

L'empereur Maximilien deſcend par le Trentin, aſſiége Milan avec quinze mille Suiſſes ; mais ce prince qui prenait toujours de l'argent, & qui en manquait toujours, n'en ayant pas pour payer les Suiſſes, ils ſe mutinent. L'empereur craint d'être arrêté par eux, & s'enfuit. Voilà donc à quoi aboutit la fameuſe ligue de Cambrai, à dépouiller Louis XII, & à faire enfuir l'empereur, de crainte d'être mis en priſon par ces mercenaires.

Il propoſe au roi d'Angleterre Henri VIII de lui céder l'empire & le duché de Milan, dans le deſſein ſeulement d'en obtenir quelque argent. On ne pourait croire une telle démarche, ſi le fait n'était atteſté par une lettre de Henri VIII.

Autre mariage encor ſtipulé avec l'archiduc Charles, devenu roi d'Eſpagne. Jamais prince ne fut promis à tant de femmes avant d'en avoir une. François I lui donne ſa fille madame Louiſe, âgée d'un an.

Ce mariage qui ne réuſſit pas mieux que les autres, eſt ſtipulé dans le traité de Noyon. Ce traité portait que Charles rendrait juſtice à la maiſon de Navarre dépouillée par Ferdinand le catholique, & qu'il engagerait l'empereur ſon grand-pere à faire la paix avec les Vénitiens. Ce traité n'eut pas plus d'exécution que le mariage, quoiqu'il dût en revenir à l'empereur deux cents mille ducats que les Vénitiens devaient lui compter. François I devait auſſi donner à Charles cent mille écus par an, juſqu'à ce qu'il fût en pleine poſſeſſion du royaume d'Eſpagne. Rien n'eſt plus petit ni plus bizarre. Il ſemble qu'on voie des joueurs qui cherchent à ſe tromper.

Immédiatement après ce traité, l'empereur en fait un autre avec Charles ſon petit-fils & le roi d'Angleterre contre la France.

1517.

Charles paſſe en Eſpagne. Il eſt reconnu roi de Caſtille conjointement avec Jeanne ſa mere.

1518.

Le pape Léon X avait deux grands projets; celui d'armer les princes chrétiens contre les Turcs, devenus plus formidables que jamais ſous le ſultan Selim II, vainqueur de l'Egypte; l'autre était d'embellir Rome, & d'achever cette baſilique de St. Pierre commencée par Jules II, & devenue en effet le plus beau monument d'architecture qu'aient jamais élevé les hommes.

Il crut qu'il lui ſerait permis de tirer de l'argent de la chrétienté par la vente des indulgences. Ces indulgences étaient originairement des exemptions d'impôts, accordées par les empereurs, ou par les gouverneurs aux campagnes maltraitées.

Les papes & quelques évêques même avaient appliqué aux choſes divines ces indulgences temporelles, mais d'une maniere toute contraire. Les indulgences des empereurs étaient des libéralités au peuple, & celles des papes étaient un impôt ſur le peuple, ſurtout depuis que la créance du purgatoire était généralement établie, & que le vulgaire, qui fait en tout pays au moins dix-huit parties ſur vingt, croyait qu'on pouvait

racheter des ſiecles de ſupplices avec un morceau de papier acheté à vil prix. Une pareille vente publique eſt aujourd'hui un de ces ridicules qui ne tomberaient pas dans la tête la moins ſenſée ; mais alors on n'en était pas plus ſurpris, qu'on ne l'eſt dans l'Orient de voir des bonzes & des talapoins vendre pour une obole la rémiſſion de tous les péchés.

Il y eut partout des bureaux d'indulgences ; on les affermait comme des droits d'entrée & de ſortie. La plupart de ces comptoirs ſe tenaient dans des cabarets. Le prédicateur, le fermier, le diſtributeur, chacun y gagnait. Juſques-là tout fut paiſible. En Allemagne les Auguſtins, qui avaient été longtems en poſſeſſion de prendre cette marotte à ferme, furent jaloux des dominicains, auxquels elle fut donnée ; & voici la premiere étincelle qui embraſa l'Europe.

Le fils d'un forgeron né à Iſlèbe, fut celui par qui commença la révolution. C'était Martin Luther, moine auguſtin, que ſes ſupérieurs chargerent de prêcher contre la marchandiſe qu'ils n'avaient pu vendre. La querelle fut d'abord entre les auguſtins & les dominicains ; mais bientôt Luther, après avoir décrié les indulgences, examina le pouvoir de celui qui les donnait aux chrétiens. Un coin du voile fut levé. Les peuples animés voulurent juger ce qu'ils avaient adoré. Le vieux Fréderic électeur de Saxe, ſurnommé le *ſage*, celui-là même qui après la mort de Maximilien eut le courage de refuſer l'empire, protégea Luther ouvertement.

Ce moine n'avait pas encor de doctrine ferme & arrêtée. Mais qui jamais en a eu ? Il ſe contenta dans ces commencements de dire " qu'il falait communier avec du pain ordinaire „ & du vin ; que le péché demeurait dans un enfant après le „ baptême ; que la confeſſion auriculaire était aſſez inutile ; „ que les papes & les conciles ne peuvent faire des articles „ de foi ; qu'on ne peut prouver le purgatoire par les livres ca- „ noniques ; que les vœux monaſtiques étaient un abus ; qu'en- „ fin tous les princes devaient ſe réunir pour abolir les moines „ mendiants „.

Fréderic duc & électeur de Saxe, était, comme on l'a dit, le protecteur de Luther & de ſa doctrine. Ce prince avait, dit-on, aſſez de religion pour être chrétien, aſſez de raiſon

pour voir les abus, beaucoup d'envie de les réformer, & beaucoup plus peut-être encor d'entrer en partage des biens immenſes que le clergé poſſédait dans la Saxe. Il ne ſe doutait pas alors qu'il travaillait pour ſes ennemis, & que le riche archevêché de Magdebourg ſerait le partage de la maiſon de Brandebourg déja ſa rivale.

1519.

Pendant que Luther cité à la diete d'Augsbourg, ſe retire après y avoir comparu ; qu'il en appelle au futur concile, & qu'il prépare ſans le ſavoir la plus grande révolution qui ſe ſoit faite en Europe dans la religion depuis l'extinction du paganiſme, l'empereur Maximilien déja oublié meurt d'un excès de melon à Inſpruck le 12 Janvier.

INTERREGNE JUSQU'AU 1 OCTOBRE 1520.

Les électeurs de Saxe & du Palatinat, gouvernent conjointement l'empire juſqu'au jour où le futur élu ſera couronné.

Le roi de France François I & le roi d'Eſpagne Charles d'Autriche briguent la couronne impériale. L'un & l'autre pouvaient faire revivre quelque ombre de l'empire Romain. Le voiſinage des Turcs devenu ſi redoutable, mettait les électeurs dans la néceſſité dangereuſe de choiſir un empereur puiſſant. Il importait à la chrétienté que François ou Charles fût élu ; mais il importait au pape Léon X que ni l'un ni l'autre ne fût à portée d'être ſon maître. Le pape avait à craindre également dans ce tems-là Charles, François, le Grand-Turc, & Luther.

Léon X traverſe, autant qu'il le peut, les deux concurrents. Sept grands princes doivent donner cette premiere place de l'Europe dans le tems le plus critique ; & cependant on achete des voix.

Parmi ces intrigues, & dans cet interregne, les loix de l'Allemagne anciennes & nouvelles ne ſont pas ſans vigueur. Les Allemands donnent une grande leçon aux princes de ne pas abuſer de leur pouvoir. La ligue de Suabe ſe rend recommandable en faiſant la guerre au duc Ulric de Virtemberg, qui maltraitait ſes vaſſaux.

Digitized by Google

Cette ligue de Suabe eſt la véritable ligue du bien public. Elle réduit le duc de fuir de ſon état ; mais enſuite elle vend cet état à vil prix à Charles d'Autriche. Tout ſe fait donc pour de l'argent ! Comment Charles prêt de parvenir à l'empire, dépouillait-il ainſi une maiſon, & achetait-il pour très peu de choſe le bien d'un autre ?

Léon X veut gouverner deſpotiquement la Toſcane.

Les électeurs s'aſſemblent à Francfort. Eſt-il bien vrai qu'ils offrirent la couronne impériale à Fréderic ſurnommé *le ſage*, électeur de Saxe, ce grand protecteur de Luther ? fut-il ſolemnellement élu ? Non. En quoi conſiſte donc ſon refus ? en ce que ſa réputation le faiſait nommer par la voix publique ; qu'il donna ſa voix à Charles, & que ſa recommandation entraîna enfin les ſuffrages.

Charles-Quint eſt élu d'une commune voix le 28 Juin 1519.

CHARLES-QUINT,

QUARANTE-UNIÉME EMPEREUR.

CEtte année eſt celle de la premiere capitulation dreſſée pour les empereurs. On ſe contentait auparavant du ſerment qu'ils faiſaient à leur ſacre. Un ſerment vague d'être juſte, ouvre la porte à l'injuſtice. Il falait une digue plus forte contre l'abus de l'autorité d'un prince ſi puiſſant par lui-même.

Par ce contrat véritable du chef avec les membres, l'empereur promet que s'il a quelque domaine qu'il ne poſſede pas à bon titre, il le reſtituera à la premiere ſommation des électeurs. C'eſt promettre beaucoup.

Des auteurs conſidérables prétendent qu'on lui fit jurer auſſi de réſider toujours dans l'Allemagne. Mais la capitulation porte expreſſément qu'*il y réſidera autant qu'il ſera poſſible.* Exiger une choſe injuſte eût fourni un trop beau prétexte de ne pas exécuter ce qui était juſte.

Le jour de l'élection de Charles-Quint eſt marqué par un combat entre un évêque de Hildesheim & un duc de Brunſvick

dans le duché de Lunebourg. Ils ſe diſputaient un fief ; & malgré l'établiſſement des auſtregues, de la chambre impériale & du conſeil aulique, malgré l'autorité des deux vicaires de l'empire, on voyait tous les jours, princes, évêques, barons donner des combats ſanglants pour le moindre procès. Il y avait quelques loix. Mais le pouvoir coactif qui eſt la premiere des loix, manquait à l'Allemagne.

L'électeur Palatin porte en Eſpagne à Charles la nouvelle de ſon élection. Les grands d'Eſpagne ſe diſaient alors égaux aux électeurs ; les pairs de France à plus forte raiſon ; & les cardinaux prenaient le pas ſur eux tous.

L'Eſpagne craint d'être province de l'empire. Charles eſt obligé de déclarer l'Eſpagne indépendante. Il va en Allemagne, mais il paſſe auparavant en Angleterre pour ſe lier déja avec Henri VIII contre François I. Il eſt couronné à Aix-la-Chapelle le 23 Octobre 1520.

Au tems de cet avénement de Charles-Quint à l'empire, l'Europe prend inſenſiblement une face nouvelle. La puiſſance ottomane s'affermit ſur des fondements inébranlables dans Conſtantinople.

L'empereur roi des deux Siciles & d'Eſpagne, paraît fait pour oppoſer une digue aux Turcs. Les Vénitiens craignaient à la fois le ſultan & l'empereur.

Le pape Léon X eſt maître d'un petit état, & ſent déja que la moitié de l'Europe va échapper à ſon autorité ſpirituelle. Car dès l'an 1520, depuis le fond du Nord juſqu'à la France, les eſprits étaient ſoulevés & contre les abus de l'égliſe romaine & contre ſes loix.

François I roi de France, plus brave chevalier que grand prince, avait plutôt l'envie que le pouvoir d'abaiſſer Charles-Quint. Comment eût-il pu à armes & à prudence égales l'emporter ſur un empereur roi d'Eſpagne & de Naples, ſouverain des Pays-Bas, dont les frontieres allaient juſqu'aux portes d'Amiens, & qui commençait à recevoir déja dans ſes ports d'Eſpagne les tréſors d'un nouveau monde ?

Henri VIII, roi d'Angleterre, prétendait d'abord tenir la balance entre Charles-Quint & François I. Grand exemple de ce

que pouvait le courage anglois ſoutenu déja des richeſſes du commerce.

On peut obſerver dans ce tableau de l'Europe que Henri VIII, l'un des principaux perſonnages, était un des plus grands fléaux qu'ait éprouvé la terre. Deſpotique avec brutalité, furieux dans ſa colere, barbare dans ſes amours, meurtrier de ſes femmes, tyran capricieux dans l'état & dans la religion, cependant il mourut dans ſon lit; & Marie Stuart qui n'avait qu'une faibleſſe criminelle, & Charles I qui n'eut à ſe reprocher que ſa bonté, ſont morts ſur l'échafaud.

Un roi plus méchant encor que Henri VIII, c'eſt Chriſtiern II, n'agueres réuniſſant ſous ſon pouvoir, le Dannemarck, la Norvège & la Suède, monſtre toujours ſouillé de ſang, ſurnommé le Néron du Nord, puni à la fin de tous ſes crimes, quoique beau-frere de Charles-Quint, détrôné & mort en priſon dans une vieilleſſe abhorrée & mépriſée.

Voilà à-peu-près les principaux princes chrétiens qui figuraient en Europe quand Charles-Quint prit les rênes de l'empire.

L'Italie fut plus brillante alors par les beaux arts qu'elle ne l'a jamais été. Mais jamais on ne la vit plus loin du grand but que s'était propoſé Jules II, *di cacciare i barbari d'Italia.*

Les puiſſances de l'Europe étaient preſque toujours en guerre; mais heureuſement pour les peuples, les petites armées qu'on levait pour un tems, retournaient enſuite cultiver les campagnes; & au milieu des guerres les plus acharnées, il n'y avait pas dans l'Europe la cinquiéme partie des ſoldats qu'on voit aujourd'hui dans la plus profonde paix. On ne connaiſſait point cet effort continuel & funeſte qui conſume toute la ſubſtance d'un gouvernement dans l'entretien de ces armées nombreuſes toujours ſubſiſtantes, qui en tems de paix ne peuvent être employées que contre les peuples, & qui un jour pouront être funeſtes à leurs maîtres.

La gendarmerie faiſait toujours la principale force des armées chrétiennes, les fantaſſins étaient mépriſés; c'eſt pourquoi les Allemands les appellaient *Lands-Knechte*, valets de terre. La milice des janiſſaires était la ſeule infanterie redoutable.

Les rois de France ſe ſervaient preſque toujours d'une infanterie étrangere, les Suiſſes ne faiſaient encore uſage de leur

leur liberté que pour vendre leur ſang ; & d'ordinaire celui qui avait le plus de Suiſſes dans ſon armée, ſe croyait ſûr de la victoire. Ils eurent au moins cette réputation juſqu'à la bataille de Marignan, que François I gagna contre eux avec ſa gendarmerie, quand il voulut pour la premiere fois deſcendre en Italie.

L'art de la guerre fut plus approfondi ſous Charles-Quint qu'il ne l'avait été encor. Ses grands ſuccès, le progrès des beaux arts en Italie, le changement de religion dans la moitié de l'Europe, le commerce des grandes Indes par l'Océan, la conquête du Mexique & du Pérou, rendent ce ſiécle éternellement mémorable.

1521.

Diete de Vorms, fameuſe par le rétabliſſement de la chambre impériale qui ne ſubſiſtait plus que de nom.

Charles-Quint établit deux vicaires, non pas de l'empire, mais de l'empereur. Les vicaires nés de l'empire ſont Saxe & Palatin ; & leurs arrêts ſont irrévocables. Les vicaires de l'empereur ſont des régents qui rendent compte au ſouverain. Ces régents furent ſon frere Ferdinand, auquel il avait cédé ſes états d'Autriche, le comte palatin & vingt-deux aſſeſſeurs.

Cette diete ordonne que les ducs de Brunſvick & de Lunebourg, d'un côté, & les évêques d'Hildesheim & de Minden de l'autre, qui ſe faiſaient la guerre, comparaîtront. Ils mépriſent cet arrêt : on les met au ban de l'empire, & ils mépriſent ce ban. La guerre continue entr'eux. La puiſſance de Charles-Quint n'eſt pas encor aſſez grande pour donner de la force aux loix. Deux évêques armés & rebelles n'indiſpoſent pas médiocrement les eſprits contre l'égliſe, & contre les biens de l'égliſe.

Luther vient à cette diete avec un ſauf-conduit de l'empereur ; il ne craignait pas le ſort de Jean Hus : les prêtres n'étaient pas les plus forts à la diete. On confere avec lui ſans trop s'entendre ; on ne convient de rien ; on le laiſſe paiſiblement retourner en Saxe détruire la religion romaine. Le 6 Mai, l'empereur donne un édit contre Luther abſent, & ordonne, ſous peine de déſobéiſſance, à tout prince & état de l'empire, d'empriſonner Luther & ſes adhérents. Cet ordre était contre le

duc de Saxe. On ſavait bien qu'il n'obéirait pas. Mais l'empereur qui s'uniſſait avec le pape Léon X contre François I, voulait paraître catholique.

Il veut dans cette diete faire conclure une alliance entre l'empire & le roi de Dannemarck Chriſtiern II ſon beau-frere, & lui aſſurer des ſecours. Il regne toujours dans les grandes aſſemblées un ſentiment d'horreur pour la tyrannie: le cri de la nature s'y fait entendre, & l'entouſiaſme de la vertu ſe communique. Toute la diete s'éleva contre un ſcélérat, teint du ſang de quatre-vingt-quatorze ſénateurs maſſacrés à ſes yeux par des bourreaux dans Stockholm livrée au pillage. On prétend que Charles-Quint voulait s'aſſurer les trois couronnes du Nord en ſecourant ſon indigne beau-frere.

La même année le pape Léon X, plus intrigant peut-être que politique, & qui ſe trouvant entre François I & Charles-Quint, ne pouvait guere être qu'intrigant, fait preſque à la fois un traité avec l'un & avec l'autre; le premier en 1520 avec François I, auquel il promet le royaume de Naples en ſe réſervant Gayette, & cela en vertu de cette loi chimérique que jamais un roi de Naples ne peut être empereur. Le ſecond en 1521 avec Charles-Quint, pour chaſſer les Français de l'Italie & pour donner le Milanais à François Sforze fils puîné de Louis le Maure, & ſurtout pour donner au St. Siége Ferrare qu'on voulait toujours ôter à la maiſon d'Eſte.

Premiere hoſtilité qui met aux mains l'empire & la France. Le duc de Bouillon la Marck, ſouverain du château de Bouillon, déclare ſolemnellement la guerre par un héraut à Charles-Quint, & ravage le Luxembourg. On ſent bien qu'il agiſſait pour François I, qui le déſavouait en public.

Charles uni avec Henri VIII & Léon X, fait la guerre à François I du côté de la Picardie, & vers le Milanais; elle avait déja commencé en Eſpagne dès 1520; mais l'Eſpagne n'eſt qu'un aſſeſſoire à ces annales de l'empire.

Lautrec, gouverneur du Milanais pour le roi de France, général malheureux parce qu'il était fier & imprudent, eſt chaſſé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme & de Plaiſance par Proſper Colonne.

Léon X meurt le 2 Décembre. George, marquis de Malaſpina,

attaché à la France, ſoupçonné d'avoir empoiſonné le pape, eſt arrêté, & ſe juſtifie d'un crime qu'il eſt difficile de prouver.

Ce pape avait douze mille Suiſſes à ſon ſervice.

Le cardinal Volſey, tyran de Henri VIII, qui était le tyran de l'Angleterre, veut être pape. Charles-Quint le joue, & manifeſte ſon pouvoir en faiſant pape ſon précepteur Adrien Florent, natif d'Utrecht, alors régent en Eſpagne.

Adrien eſt élu le 9 Janvier. Il garde ſon nom malgré la coutume établie dès l'onziéme ſiécle. L'empereur gouverne abſolument le pontificat.

L'ancienne ligue des villes de Suabe eſt confirmée à Ulm pour onze ans. L'empereur pouvait la craindre ; mais il voulait plaire aux Allemands.

1522.

Charles va encor en Angleterre, reçoit à Windſor l'ordre de la Jarretiere ; il promet d'épouſer ſa couſine Marie, fille de ſa tante Catherine d'Aragon & de Henri VIII, que ſon fils Philippe épouſa depuis. Il ſe ſoumet par une clauſe étonnante à payer cinq cents mille écus s'il n'épouſe pas cette princeſſe. C'eſt la cinquiéme fois qu'il eſt promis ſans être marié. Il partage la France en idée avec Henri VIII, qui compte alors faire revivre les prétentions de ſes aïeux ſur ce royaume.

L'empereur emprunte de l'argent du roi d'Angleterre. Voilà l'explication de cette énigme du dédit de cinq cents mille écus. Cet argent prêté aurait ſervi un jour de dot. Et ce dédit ſingulier eſt exigé de Henri VIII comme une eſpece de caution.

L'empereur donne au cardinal miniſtre Volſey des penſions qui ne le dédommagent pas de la tiare.

Pourquoi le plus puiſſant empereur qu'on ait vu depuis Charlemagne, eſt-il obligé d'aller demander de l'argent à Henri VIII comme Maximilien ? Il faiſait la guerre vers les Pyrénées, vers la Picardie, en Italie tout à la fois ; l'Allemagne ne lui fourniſſait rien ; l'Eſpagne peu de choſe : les mines du Mexique ne faiſaient pas encor un produit réglé ; les dépenſes de ſon couronnement & des premiers établiſſements en tout genre furent immenſes.

Charles-Quint eſt heureux partout. Il ne reſte à François I dans le Milanais que Crémone & Lodi. Gènes qu'il tenait encor, lui eſt enlevée par les impériaux. L'empereur permet que François Sforze, dernier prince de cette race, entre dans Milan.

Mais pendant ce tems-là même la puiſſance Ottomane menace l'Allemagne. Les Turcs ſont en Hongrie. Soliman, auſſi redoutable que Sélim & Mahomet II, prend Belgrade ; & de là il va au ſiége de Rhodes, qui capitule après un ſiége de trois mois.

Cette année eſt féconde en grands événements. Les états du Dannemarck dépoſent ſolemnellement le tyran Chriſtiern, comme on juge un coupable ; & en ſe bornant à le dépoſer, on lui fait grace.

Guſtave Vaſa proſcrit en Suède la religion catholique. Tout le Nord juſqu'au Veſer eſt prêt de ſuivre cet exemple.

1523.

Pendant que la guerre de controverſe menace l'Allemagne d'une révolution, & que Soliman menace l'Europe chrétienne, les querelles de Charles-Quint & de François I font les malheurs de l'Italie & de la France.

Charles & Henri VIII, pour accabler François I, gagnent le connétable de Bourbon, qui plus rempli d'ambition & de vengeance que d'amour pour la patrie, s'engage à attaquer le milieu de la France, tandis que ſes ennemis pénétreront par ſes frontieres. On lui promet Eléonore, ſœur de Charles-Quint, veuve du roi de Portugal, & ce qui eſt plus eſſentiel, la Provence avec d'autres terres qu'on érigera en royaume.

Pour porter le dernier coup à la France, l'empereur ſe ligue encor avec les Vénitiens, le pape Adrien & les Florentins. Le duc François Sforze reſte poſſeſſeur du Milanais dont François I eſt dépouillé. Mais l'empereur ne reconnoît point encor Sforze pour duc de Milan, & il differe à ſe décider ſur cette province dont il ſera toujours maître quand les Français n'y ſeront plus.

Les troupes impériales entrent dans la Champagne ; le

connétable de Bourbon, dont les deſſeins ſont découverts, fuit & va commander pour l'empereur en Italie.

Au milieu de ces grands troubles, une petite guerre s'éleve entre l'électeur de Treves & la nobleſſe d'Alſace, comme un petit tourbillon qui s'agite dans un grand. Charles-Quint eſt trop occupé de ſes vaſtes deſſeins & de la multitude de ſes intérêts, pour penſer à pacifier ces querelles paſſageres.

Clément VII ſuccede à Adrien le 29 Novembre; il était de la maiſon de Médicis. Son pontificat eſt éternellement remarquable par ſes malheureuſes intrigues; & par ſa faibleſſe, qui cauſerent depuis le pillage de Rome que ſaccagea l'armée de Charles-Quint, par la perte de la liberté des Florentins, & par l'irrévocable défection de l'Angleterre arrachée à l'égliſe romaine.

1524.

Clément VII commence par envoyer à la diete de Nuremberg un légat pour armer l'Allemagne contre Soliman, & pour répondre à un écrit intitulé *les cent griefs contre la cour de Rome.* Il ne réuſſit ni à l'un ni à l'autre.

Il n'était pas extraordinaire qu'Adrien, précepteur & depuis miniſtre de Charles-Quint, né avec le génie d'un ſubalterne, fût entré dans la ligue qui devait rendre l'empereur maître abſolu de l'Italie, & bientôt de l'Europe. Clément VII eut d'abord le courage de ſe détacher de cette ligue, eſpérant tenir la balance égale.

Il y avait alors un homme de ſa famille qui était véritablement un grand-homme, c'eſt Jean de Médicis, général de Charles-Quint. Il commandait pour l'empereur en Italie avec le connétable de Bourbon; c'eſt lui qui acheva de chaſſer cette année les Français de la petite partie du Milanais qu'ils occupaient encor, qui battit Bonnivet à Biagraſſe, où fut tué le chevalier Bayard, très renommé en France.

Le marquis de Peſcara, que les Français appellent *Peſcaire*, digne émule de ce Jean de Médicis, marche en Provence avec le duc de Bourbon. Celui-ci veut aſſiéger Marſeille malgré Peſcara, & l'entrepriſe échoue, mais la Provence eſt ravagée.

Digitized by Google

François I a le tems d'aſſembler une armée ; il pourſuit les impériaux qui ſe retirent ; il paſſe les Alpes. Il rentre pour ſon malheur dans ce duché de Milan pris & perdu tant de fois. La maiſon de Savoie n'était pas encor aſſez puiſſante pour fermer le paſſage aux armées de France.

Alors l'ancienne politique des papes ſe déploie, & la crainte qu'inſpire un empereur trop puiſſant lie Clément VII avec François I : il veut lui donner le royaume de Naples. François y fait marcher un gros détachement de ſon armée. Par-là il s'affaiblit en diviſant ſes forces, & prépare ſes malheurs & ceux de Rome.

1525.

Le roi de France aſſiége Pavie. Le comte de Lanoy vice-roi de Naples, Peſcara, & Bourbon veulent faire lever le ſiége, en s'ouvrant un paſſage par le parc de Mirabel, où François I était poſté. La ſeule artillerie françaiſe met les impériaux en déroute. Le roi de France n'avait qu'à ne rien faire, & ils étaient vaincus. Il veut les pourſuivre, & il eſt battu entiérement. Les Suiſſes qui faiſaient la force de ſon infanterie, s'enfuient & l'abandonnent ; & il ne reconnaît la faute de n'avoir eu qu'une infanterie mercenaire & d'avoir trop écouté ſon courage, que lorſqu'il tombe captif entre les mains des impériaux & de ce Bourbon qu'il avait outragé, & qu'il avait forcé à être rebelle.

Charles-Quint, qui était alors à Madrid, apprend l'excès de ſon bonheur, & diſſimule celui de ſa joie. On lui envoie ſon priſonnier. Il ſemblait alors le maître de l'Europe. Il l'eût été en effet, ſi au lieu de reſter à Madrid, il eût ſuivi ſa fortune à la tête de cinquante mille hommes. Mais ſes ſuccès lui firent des ennemis d'autant plus aiſément, que lui qui paſſait pour le plus actif des princes, ne profita pas de ſes ſuccès.

Le cardinal Volſey mécontent de l'empereur, au lieu de porter Henri VIII qu'il gouvernait, à entrer dans la France abandonnée, & à la conquérir, porte ſon maître à ſe déclarer contre Charles-Quint, & à tenir cette balance qui échappait aux faibles mains de Clément VII.

Bourbon que Charles flattait de l'eſpérance d'un royaume

compoſé de la Provence, du Dauphiné & des terres de ce connétable, n'eſt que gouverneur du Milanais.

Il faut croire que Charles-Quint avait de grandes affaires ſecrettes en Eſpagne, puiſque dans ce moment critique il ne venait ni vers la France où il pouvait entrer, ni dans l'Italie qu'il pouvait ſubjuguer, ni dans l'Allemagne que les nouveaux dogmes & l'amour de l'indépendance rempliſſaient de troubles.

Les différents ſectaires ſavaient bien ce qu'ils ne voulaient pas croire; mais ils ne ſavaient pas ce qu'ils voulaient croire. Tous s'accordaient à s'élever contre les abus de la cour & de l'égliſe romaine: tous introduiſaient d'autres abus. Mélancton s'oppoſe à Luther ſur quelques articles.

Storck, né en Siléſie, va plus loin que Luther. Il eſt le fondateur de la ſecte des anabaptiſtes; Muncer en eſt l'apôtre; tous deux prêchent les armes à la main. Luther avait commencé par mettre dans ſon parti les princes; Muncer met dans le ſien les habitants de la campagne. Il les flatte & les anime par cette idée d'égalité, loi primitive de la nature, que la force & les conventions ont détruite. Les premieres fureurs des payſans éclatent dans la Suabe où ils étaient plus eſclaves qu'ailleurs. Muncer paſſe en Thuringe. Il s'y rend maître de Mulhauſen en prêchant l'égalité, & fait porter à ſes pieds l'argent des habitants en prêchant le déſintéreſſement. Tous les payſans ſe ſoulevent en Suabe, en Franconie, dans une partie de la Thuringe, dans le Palatinat, dans l'Alſace.

A la vérité ces eſpeces de ſauvages firent un manifeſte que Licurgue aurait ſigné. Ils demandaient *qu'on ne levât ſur eux que les dimes des bleds, & qu'elles fuſſent employées à ſoulager les pauvres; que la chaſſe & la péche leur fuſſent permiſes; qu'ils euſſent du bois pour ſe bâtir des cabannes & pour ſe garantir du froid; qu'on modérât leurs corvées.* Ils réclamaient les droits du genre humain. Mais ils les ſoutinrent en bêtes féroces. Ils maſſacrent les gentishommes qu'ils rencontrent. Une fille naturelle de l'empereur Maximilien eſt égorgée.

Ce qui eſt très remarquable, c'eſt qu'à l'exemple de ces anciens eſclaves révoltés qui ſe ſentant incapables de gouverner, choiſirent, dit-on, autrefois pour leur roi le ſeul maître qui avait échappé au carnage, ces payſans mirent à leur tête un

gentilhomme. Ils s'emparent de Heilbron, de Spire, de Vurtzbourg, de tous les pays entre ces villes.

Muncer & Storck conduiſent l'armée en qualité de Prophetes. Le vieux Fréderic, électeur de Saxe, leur livre une ſanglante bataille près de Franchuſen dans le comté de Manſfeld. En vain les deux prophetes entonnent des cantiques au nom du Seigneur. Ces fanatiques ſont entiérement défaits. Muncer pris après la bataille, eſt condamné à perdre la tête. Il abjura ſa ſecte avant de mourir. Il n'avait point été entouſiaſte, il avait conduit ceux qui l'étaient. Mais ſon diſciple Fiſſer condamné comme lui, mourut perſuadé. Storck retourne prêcher en Siléſie, & envoie des diſciples en Pologne. L'empereur cependant négociait tranquillement avec le roi de France ſon priſonnier à Madrid.

1526.

Principaux articles du traité dont Charles-Quint impoſe les loix à François I.

Le roi de France cede à l'empereur le duché de Bourgogne & le comté de Charolois; il renonce au droit de ſouveraineté ſur l'Artois & ſur la Flandre. Il lui laiſſe Arras, Tournai, Mortagne, St. Amand, Lille, Douai, Orchies, Heſdin. Il ſe déſiſte de tous ſes droits ſur les deux Siciles, ſur le Milanais, ſur le comté d'Aſti, ſur Gènes. Il promet de ne jamais protéger ni le duc de Gueldre qui ſe ſoutenait toujours contre cet empereur ſi puiſſant, ni le duc de Virtemberg qui revendiquait ſon duché vendu à la maiſon d'Autriche; il promet de faire renoncer les héritiers de la Navarre à leur droit ſur ce royaume; il ſigne une ligue défenſive & même offenſive avec ſon vainqueur qui lui ravit tant d'états; il s'engage à épouſer Eleonore ſa ſœur.

Il eſt forcé de recevoir le duc de Bourbon en grace, à lui rendre tous ſes biens, à le dédommager lui & tous ceux qui ont pris ſon parti.

Ce n'était pas tout. Les deux fils ainés du roi doivent être livrés en ôtage juſqu'à l'accompliſſement du traité; il eſt ſigné le 14 Janvier.

Pendant que le roi de France fait venir ſes deux enfants pour être

être captifs à ſa place, Lanoy, vice-roi de Naples, entre dans ſa chambre en bottes, & vient lui faire ſigner le contrat de mariage avec Eléonore qui était à quatre lieues de là & qu'il ne vit point : étrange façon de ſe marier.

On aſſure que François I fit une proteſtation pardevant notaire, contre ſes promeſſes, avant de les ſigner. Il eſt difficile de croire qu'un notaire de Madrid ait voulu & pu venir ſigner un tel acte dans la priſon du roi.

Le dauphin & le duc d'Orléans ſont amenés en Eſpagne, échangés avec leur pere au milieu de la riviere d'Andaye, & menés en ôtage.

Charles aurait pu avoir la Bourgogne, s'il ſe l'était fait céder avant de relâcher ſon priſonnier. Le roi de France expoſa ſes deux enfants au couroux de l'empereur en ne tenant pas ſa parole. Il y a eu des tems où cette infraction aurait coûté la vie à ces deux princes.

François I ſe fait repréſenter par les états de Bourgogne qu'il n'a pu céder cette grande province de la France. Il ne falait donc pas la promettre. Ce roi était dans un état où tous les partis étaient triſtes pour lui.

Le 22 Mai, François I, à qui ſes malheurs & ſes reſſources ont donné des amis, ſigne à Cognac une ligue avec le pape Clément VII, le roi d'Angleterre, les Vénitiens, les Florentins, les Suiſſes, contre l'empereur. Cette ligue eſt appellée *ſainte*, parce que le pape en eſt le chef. Le roi ſtipule de mettre en poſſeſſion du Milanais ce même duc François Sforze qu'il avait voulu dépouiller. Il finit par combattre pour ſes anciens ennemis. L'empereur voit tout-d'un-coup la France, l'Angleterre, l'Italie armées contre ſa puiſſance ; parce que cette puiſſance même n'a pas été aſſez grande pour empêcher cette révolution, & parce qu'il eſt reſté oiſif à Madrid au lieu d'aller profiter de la victoire de ſes généraux.

Dans ce cahos d'intrigues & de guerres, les impériaux étaient maîtres de Milan & de preſque toute la province. François Sforze avait le ſeul château de Milan.

Mais dès que la ligue eſt ſignée, le Milanais ſe ſouleve. Il prend le parti de ſon duc. Les Vénitiens marchent & enlevent Lodi à l'empereur. Le duc d'Urbin à la tête de l'armée du

pape, eſt dans le Milanais. Malgré tant d'ennemis, le bonheur de Charles-Quint lui conſerve l'Italie. Il devait la perdre en reſtant à Madrid; le vieil Antoine de Lève & ſes autres généraux la lui conſervent. François I ne peut aſſez tôt faire partir des troupes de ſon royaume épuiſé. L'armée du pape ſe conduit lâchement, celle de Veniſe mollement. François Sforze eſt obligé de rendre ſon château de Milan. Un très petit nombre d'Eſpagnols & d'Allemands bien commandés & accoutumés à la victoire, vaut à Charles-Quint tous ces avantages, dans le même tems de ſa vie où il fit le moins de choſes par lui-même. Il reſte toujours à Madrid. Il s'applique à régler les rangs & à former l'étiquette; il ſe marie avec Iſabelle, fille d'Emmanuel le grand, roi de Portugal, pendant que le nouvel électeur de Saxe, Jean *le Conſtant*, fait profeſſion de la religion nouvelle, & abolit la romaine en Saxe, pendant que le landgrave de Heſſe Philippe en fait autant dans ſes états, que Francfort établit un ſénat luthérien, & qu'enfin un aſſez grand nombre de chevaliers Teutons deſtinés à défendre l'égliſe, l'abandonnent pour ſe marier & approprier à leurs familles les commanderies de l'ordre.

On avait brûlé autrefois cinquante chevaliers du temple & aboli l'ordre, parce qu'il n'était que riche. Celui-ci était puiſſant. Albert de Brandebourg ſon grand-maître, partage la Pruſſe avec les Polonais, & reſte ſouverain de la partie qu'on appelle la Pruſſe ducale, en rendant hommage & payant tribut au roi de Pologne. On place d'ordinaire en 1525 cette révolution.

Dans ces circonſtances, les luthériens demandent hautement l'établiſſement de leur religion dans l'Allemagne à la diete de Spire. Ferdinand qui tient cette diete, demande du ſecours contre Soliman qui revenait attaquer la Hongrie. La diete n'accorde ni la liberté de religion ni des ſecours aux chrétiens contre les Ottomans.

Le jeune Louis, roi de Hongrie & de Bohême, croit pouvoir ſoutenir ſeul l'effort de l'empire Turc. Il oſe livrer bataille à Soliman. Cette journée appellée de *Mohats*, du nom du champ de bataille, non loin de Bude, eſt auſſi funeſte aux chrétiens que la journée de Varnes. Preſque toute la nobleſſe

de Hongrie y périt. L'armée eſt taillée en pieces, le roi eſt noyé dans un marais en fuyant. Les écrivains du tems diſent que Soliman fit décapiter quinze cents nobles Hongrois priſonniers après la bataille, & qu'il pleura en voyant le portrait du malheureux roi Louis. Il n'eſt guere croyable qu'un homme qui fait couper de ſang froid quinze cents têtes nobles, en pleure une. Et ces deux faits ſont également douteux.

Soliman prend Bude, & menace tous les environs. Ce malheur de la chrétienté fait la grandeur de la maiſon d'Autriche. L'archiduc Ferdinand, frere de Charles-Quint, demande la Hongrie & la Bohême comme des états qui doivent lui revenir par les pactes de famille, comme un héritage. On concilie ce droit d'héritage avec le droit d'élection qu'avaient les peuples en ſoutenant l'un par l'autre. Les états de Hongrie l'éliſent le 26 Octobre.

Pendant ce tems-là même un autre parti venait de déclarer roi dans Albe-royale, Jean-Zapoli, comte de Scepus, vaivode de Tranſilvanie. Il n'y eut guere depuis ce tems-là de royaume plus malheureux que la Hongrie. Il fut preſque toujours partagé en deux factions, & inondé par les Turcs. Cependant Ferdinand eſt aſſez heureux pour chaſſer en peu de jours ſon rival, & pour être couronné dans Bude dont les Turcs s'étaient retirés.

1527.

Le 24 Février, Ferdinand eſt élu roi de Bohême ſans concurrent; & il reconnaît qu'il tient ce royaume *ex libera & bona voluntate*, de la libre & bonne volonté de ceux qui l'ont choiſi.

Charles-Quint eſt toujours en Eſpagne pendant que ſa maiſon acquiert deux royaumes, & que ſa fortune va en Italie plus loin que ſes projets.

Il payait mal ſes troupes commandées par le duc de Bourbon & par Philibert de Châlons prince d'Orange. Mais elles ſubſiſtaient par les rapines qu'on appelle contributions. La ſainte ligue était fort dérangée. Le roi de France avait négligé une vengeance qu'il cherchait, & n'avait point encor envoyé d'armée delà les Alpes. Les Vénitiens agiſſaient peu; le pape

encor moins, & il s'était épuiſé à lever de mauvaiſes troupes. Bourbon mene ſes ſoldats droit à Rome. Il monte à l'aſſaut le 27, il eſt tué en appuyant une échelle à la muraille. Mais le prince d'Orange entre dans la ville. Le pape ſe réfugie au château St. Ange, où il devient priſonnier. La ville eſt pillée & ſaccagée, comme elle le fut autrefois par Alaric & par les autres barbares.

On dit que le pillage monta à quinze millions d'écus. Charles en exigeant la moitié ſeulement de cette ſomme pour la rançon de la ville, eût pu dominer dans Rome. Mais après que ces troupes y eurent vécu près de neuf mois à diſcrétion, il ne put la garder. Il lui arriva ce qu'éprouverent tous ceux qui avaient ſaccagé cette capitale.

Il y eut dans ce déſaſtre trop de ſang répandu ; mais beaucoup de ſoldats enrichis s'habituerent dans le pays, & on compta à Rome & aux environs au bout de quelques mois, quatre mille ſept cents filles enceintes. Rome fut peuplée d'Eſpagnols & d'Allemands, après l'avoir été autrefois de Goths, d'Hérules, de Vandales. Le ſang des Romains s'était mêlé ſous les Céſars à celui d'une foule d'étrangers. Il ne reſte pas aujourd'hui dans Rome une ſeule famille qui puiſſe ſe dire romaine. Il n'y a que le nom & les ruines de la maîtreſſe du monde qui ſubſiſtent.

Pendant la priſon du pape, le duc de Ferrare Alphonſe I, à qui Jules II avait enlevé Modène & Reggio, reprend cet état quand Clément VII capitule dans le château St. Ange. Les Malateſta ſe reſſaiſiſſent de Rimini. Les Vénitiens alliés du pape lui prennent Ravenne, mais pour le lui garder, diſent-ils, contre l'empereur. Les Florentins ſecouent le joug des Médicis, & ſe remettent en liberté.

François I & Henri VIII, au lieu d'envoyer des troupes en Italie, envoient des ambaſſadeurs à l'Empereur. Il était alors à Valladolid. La fortune en moins de deux ans avait vu entre ſes mains Rome, le Milanais, un roi de France, & un pape ; & il n'en profitait pas. Aſſez fort pour piller Rome, il ne le fut pas aſſez pour la garder ; & ce vieux droit des empereurs, cette prétention ſur le domaine de Rome demeura toujours derriere un nuage.

Digitized by Google

Enfin François I envoie une armée dans le Milanais ſous ce même Lautrec qui l'avait perdu, laiſſant toujours ſes deux enfants en ôtage. Cette armée reprend encor le Milanais, dont on ſe ſaiſiſſait & qu'on perdait en ſi peu de tems. Cette diverſion & la peſte qui ravagent à la fois Rome & l'armée de ſes vainqueurs, préparent la délivrance du pape. D'un côté Charles-Quint fait chanter des Pſeaumes & faire des proceſſions en Eſpagne pour cette délivrance du St. pere qu'il retient captif, de l'autre il lui vend ſa liberté quatre cents mille ducats. Clément VII en paie comptant près de cent mille, & s'évade avant d'avoir payé le reſte.

Pendant que Rome eſt ſaccagée, & le pape rançonné au nom de Charles-Quint qui ſoutient la religion catholique, les ſectes ennemies de cette religion font de nouveaux progrès. Le ſaccagement de Rome, & la captivité du pape, enhardiſſaient les luthériens.

La meſſe eſt abolie à Strasbourg juridiquement après une diſpute publique. Ulm, Augsbourg, beaucoup d'autres villes impériales ſe déclarent luthériennes. Le conſeil de Berne fait plaider devant lui la cauſe du catholiciſme & celle des ſacramentaires, diſciples de Zuingle. Ces ſectaires différaient des luthériens principalement au ſujet de l'euchariſtie : les zuingliens diſant que DIEU n'eſt dans le pain que par la foi, & les luthériens affirmant que DIEU était avec le pain, dans le pain & ſur le pain : mais tous s'accordant à croire que le pain exiſte. Geneve, Conſtance ſuivent l'exemple de Berne. Ces zuingliens ſont les peres des Calviniſtes. Des peuples qui n'avaient qu'un bon ſens ſimple & auſtere, les Bohêmes, les Allemands, les Suiſſes, ſont ceux qui ont ravi la moitié de l'Europe au ſiége de Rome.

Les anabaptiſtes renouvellent leurs fureurs au nom du ſeigneur depuis le Palatinat juſqu'à Vurtzbourg ; l'électeur Palatin, aidé des généraux Truchſes & Fronsberg, les diſſipe.

1528.

Les anabaptiſtes reparaiſſent dans Utrecht, & ils ſont cauſe que l'évêque de cette ville, qui en était ſeigneur, la vend

à Charles-Quint, de peur que le duc de Gueldres ne s'en rende le maître.

Ce duc toujours protégé en ſecret par la France, réſiſtait à Charles-Quint, à qui rien n'avait réſiſté ailleurs. Charles s'accomode enfin avec lui, à condition que le duché de Gueldres & le comté de Zutphen reviendront à la maiſon d'Autriche, ſi le duc meurt ſans enfants mâles.

Les querelles de la religion ſemblaient exiger la préſence de Charles en Allemagne, & la guerre l'appellait en Italie.

Deux hérauts, Guienne & Clarence, l'un de la part de la France, l'autre de l'Angleterre, viennent lui déclarer la guerre à Madrid. François I n'avait pas beſoin de la déclarer, puis qu'il la faiſait déja dans le Milanais, & Henri VIII encor moins, puis qu'il ne la lui fit point.

C'eſt une bien vaine idée de penſer que les princes n'agiſſent & ne parlent qu'en politiques. Ils agiſſent & parlent en hommes. L'empereur reprocha aigrement au roi d'Angleterre le divorce que ce roi méditait avec Catherine d'Aragon, dont Charles était le neveu. Il chargea le héraut Clarence de dire que le cardinal Volſey, pour ſe venger de n'avoir pas été pape, avait conſeillé ce divorce & la guerre.

Quant à François I, il lui reprocha d'avoir manqué à ſa parole, & dit qu'il le lui ſoutiendrait ſeul à ſeul. Il était très vrai que François I avait manqué à ſa parole ; il n'eſt pas moins vrai qu'elle était très difficile à tenir.

François I lui répondit ces propres mots : *Vous avez menti par la gorge, & autant de fois que vous le direz, vous mentirez* : &c. *Aſſurez-nous le camp, & nous vous porterons les armes.*

L'empereur envoie un héraut au roi de France, chargé de ſignifier le lieu du combat. Le roi, avec le plus grand appareil, le reçoit le 10 Septembre, dans la grand'ſalle de l'ancien palais où l'on rend la juſtice. Le héraut voulut parler avant de montrer la lettre de ſon maître qui aſſurait le camp. Le roi lui impoſe ſilence, & veut voir ſeulement la lettre ; elle ne fut point montrée. Deux grands rois s'en tinrent à ſe donner des démentis par des hérauts d'armes. Il y a dans ces procédés un air de chevalerie & de ridicule, bien éloigné de nos mœurs,

Pendant toutes ces rodomontades, Charles-Quint perdait tout le fruit de la bataille de Pavie, de la priſe du roi de France, & de celle du pape. Il allait même perdre le royaume de Naples. Lautrec avait déja pris toute l'Abruze. Les Vénitiens s'étaient emparés de pluſieurs villes maritimes du royaume. Le célebre André Doria, qui alors ſervait la France, avait avec les galeres de Gènes battu la flotte impériale. L'empereur, qui ſix mois auparavant était maître de l'Italie, allait en être chaſſé : mais il falait que les Français perdiſſent toujours en Italie ce qu'ils avaient gâgné.

La contagion ſe met dans leur armée. Lautrec meurt. Le royaume de Naples eſt évacué. Henri, duc de Brunſvick, avec une nouvelle armée, vient défendre le Milanais contre les Français & contre Sforze.

Doria qui avait tant contribué aux ſuccès de la France, juſtement mécontent de François I, & craignant même d'être arrêté, l'abandonne & paſſe au ſervice de l'empereur avec ſes galeres.

La guerre ſe continue dans le Milanais. Le pape Clément VII, en attendant l'événement, négocie. Ce n'eſt plus le tems d'excommunier un empereur, de transférer ſon ſceptre dans d'autres mains par l'ordre de DIEU. On en eût agi ainſi autrefois pour le ſeul refus de mener la mule du pape par la bride ; mais le pape après ſa priſon, après le ſaccagement de Rome, inefficacement ſecouru par les Français, craignant même les Vénitiens ſes alliés, voulant établir ſa maiſon à Florence, voyant enfin la Suede, le Dannemarck, la moitié de l'Allemagne renoncer à l'égliſe romaine ; le pape, dis-je, en ces extrémités ménageait & redoutait Charles Quint, au point que loin d'oſer caſſer le mariage de Henri VIII avec Catherine tante de Charles, il était prêt d'excommunier cet Henri VIII ſon allié dès que Charles l'exigerait.

1529.

Le roi d'Angleterre livré à ſes paſſions, ne ſonge plus qu'à ſe ſéparer de ſa femme Catherine d'Aragon, femme vertueuſe dont il a une fille depuis tant d'années, & à épouſer ſa maîtreſſe Anne de Bolein, ou Bollen, ou Bowlen.

François I laiſſe toujours ſes deux enfants priſonniers auprès de Charles-Quint en Eſpagne, & lui fait la guerre dans le Milanais. Le duc François Sforze eſt toujours ligué avec ce roi, & demande grace à l'empereur, voulant avoir ſon duché par les mains du plus fort, & craignant de le perdre par l'un ou par l'autre. Les catholiques & les proteſtants déchirent l'Allemagne. Le ſultan Soliman ſe prépare à l'attaquer; & Charles-Quint eſt à Valladolid.

Le vieil Antoine de Lève, l'un de ſes plus grands généraux, à l'âge de ſoixante & treize ans, malade de la goutte & porté ſur un brancard, défait les Français dans le Milanais aux environs de Pavie. Ce qui en reſte ſe diſſipe, & ils diſparaiſſent de cette terre qui leur a été ſi funeſte.

Le pape négociait toujours, & avait heureuſement conclu ſon traité avant que les Français reçuſſent ce dernier coup. L'empereur traita généreuſement le pape, premiérement pour réparer aux yeux des catholiques, dont il avait beſoin, le ſcandale de Rome ſaccagée; ſecondement, pour engager le pontife à oppoſer les armes de la religion à l'autre ſcandale qu'on allait donner à Londres en caſſant le mariage de ſa tante, & en déclarant bâtarde ſa couſine Marie, cette même Marie qu'il avait dû épouſer; troiſiémement, parce que les Français n'étaient pas encor exterminés d'Italie quand le traité fut conclu.

L'empereur accorde donc à Clément VII Ravenne, Cervia, Modène, Reggio, le laiſſe en liberté de pourſuive ſes prétentions ſur Ferrare, lui promet de donner la Toſcane à Alexandre de Médicis. Ce traité ſi avantageux pour le pape eſt ratifié à Barcelone.

Immédiatement après il s'accomode auſſi avec François I; il en coûte deux millions d'écus d'or à ce roi pour racheter ſes enfants, & cinq cents mille écus que François doit encor payer à Henri VIII pour le dédit auquel Charles-Quint s'était ſoumis en n'épouſant pas ſa couſine Marie.

Ce n'était certainement pas à François I à payer les dédits de Charles-Quint; mais il était vaincu; il falait racheter ſes enfants. Deux millions cinq cents mille écus d'or appauvriſſaient à la vérité la France, mais ne valaient pas la Bourgogne que le

le roi gardait. Dailleurs on s'accomoda avec le roi d'Angleterre, qui n'eut jamais l'argent du dédit.

Alors la France appauvrie ne paraît point à craindre : l'Italie attend les ordres de l'empereur ; les Vénitiens temporiſent ; l'Allemagne craint les Turcs, & diſpute ſur la religion.

Ferdinand aſſemble la diete de Spire, où les luthériens prennent le nom de proteſtants, parce que la Saxe, la Heſſe, le Lunebourg, Anhalt, quatorze villes impériales, proteſtent contre l'édit de Ferdinand, & appellent au futur concile.

Ferdinand laiſſe croire & faire aux proteſtants tout ce qu'ils veulent. Il le falait bien. Soliman qui n'avait point de diſputes de religion à appaiſer, voulait toujours donner la couronne de Hongrie à ce Jean Zapoli, vaivode de Tranſilvanie, concurrent de Ferdinand ; & ce royaume devait être tributaire des Turcs.

Soliman ſubjugue toute la Hongrie, pénetre dans l'Autriche, emporte Altembourg d'aſſaut, met le ſiége devant Vienne le 26 Septembre. Mais Vienne eſt toujours l'écueil des Turcs. C'eſt le ſort de la maiſon de Bavière de défendre dans ces périls la maiſon d'Autriche. Vienne fut défendue par Philippe le belliqueux, frere de l'électeur Palatin, dernier électeur de la premiere branche palatine. Soliman au bout de trente jours leve le ſiége. Mais il donne l'inveſtiture de la Hongrie à Jean Zapoli, & reſte maître de la Hongrie.

Enfin Charles quittait alors l'Eſpagne, & était arrivé à Gènes, qui n'eſt plus aux Français, & qui attend ſon ſort de lui. Il déclare Gènes libre, & fief de l'empire ; il va en triomphe de ville en ville pendant que les Turcs aſſiégeaient Vienne. Le pape Clément VII l'attend à Bologne. Charles vient d'abord recevoir à genoux la bénédiction de celui qu'il avait retenu captif, & dont il avait déſolé l'état. Après avoir été aux pieds du pape en catholique, il reçoit en empereur François Sforze qui vient ſe mettre aux ſiens, & lui demander pardon. Il lui donne l'inveſtiture du Milanais pour cent mille ducats d'or comptant, & cinq cents mille payables en dix années ; il lui fait épouſer ſa niece, fille du tyran Chriſtiern. Enſuite il ſe fait couronner dans Bologne par le pape. Il reçoit de lui trois couronnes, celle d'Allemagne, celle de Lombardie, &

l'impériale, à l'exemple de Fréderic III. Le pape en lui donnant le ſceptre, lui dit : *Empereur notre fils, prenez ce ſceptre pour régner ſur les peuples de l'empire, auxquels nous & les électeurs nous vous avons jugé digne de commander.* Il lui dit, en lui donnant le globe ; *ce globe repréſente le monde que vous devez gouverner avec vertu, religion, & fermeté.* La cérémonie du globe rappellait l'image de l'ancien empire Romain, maître de la meilleure partie du monde connu, & convenait en quelque ſorte à Charles-Quint, ſouverain de l'Eſpagne, de l'Italie, de l'Allemagne & de l'Amérique.

Charles baiſe les pieds du pape pendant la meſſe, mais il n'y eut point de mule à conduire. L'empereur & le pape mangent dans la même ſalle, chacun ſeul à ſa table.

Il promet ſa bâtarde Marguerite à Alexandre de Médicis neveu du pape, avec la Toſcane pour dot.

Par ces arrangements & par ces conceſſions, il eſt évident que Charles-Quint n'aſpirait point à être roi du continent chrétien, comme le fut Charlemagne : il aſpirait à en être le principal personnage, à y avoir la premiere influence, à retenir le droit de ſuzeraineté ſur l'Italie. S'il eût voulu tout avoir pour lui ſeul, il aurait épuiſé ſon royaume d'Eſpagne d'hommes & d'argent pour venir s'établir dans Rome, & gouverner la Lombardie comme une de ſes provinces. Il ne le fit pas ; car voulant trop avoir pour lui, il aurait eu trop à craindre.

1530.

Les Toſcans voyant leur liberté ſacrifiée à l'union de l'empereur & du pape, ont le courage de la défendre contre l'un & l'autre. Mais leur courage eſt inutile contre la force. Florence aſſiégée ſe rend à compoſition.

Alexandre de Médicis eſt reconnu ſouverain, & il ſe reconnaît vaſſal de l'empire.

Charles-Quint diſpoſe des principautés en juge & en maître ; il rend Modène & Reggio au duc de Ferrare, malgré les prieres du pape. Il érige Mantoue en duché. C'eſt dans ce tems qu'il donne Malte aux chevaliers de St. Jean qui avaient perdu Rhodes. La donation eſt du 24 Mars. Il leur fit ce préſent comme roi d'Eſpagne, & non comme empereur. Il ſe

vengeait autant qu'il le pouvait des Turcs, en leur oppoſant ce boulevard, qu'ils n'ont jamais pu détruire.

Après avoir ainſi donné des états, il va eſſayer de donner la paix à l'Allemagne; mais les querelles de religion furent plus difficiles à concilier que les intérêts des princes.

Confeſſion d'Augsbourg, qui a ſervi de regle aux proteſtants, & de ralliement à leur parti. Cette diete d'Augsbourg commence le 20 Juin. Les proteſtants préſentent leur confeſſion de foi en latin & en allemand le 26.

Strasbourg, Memmingen, Lindau & Conſtance, préſentent la leur ſéparément, & on la nomme *la confeſſion des quatre villes.* Elles étaient luthériennes comme les autres, & différaient ſeulement en quelques points.

Zuingle envoie auſſi ſa confeſſion, quoique ni lui ni le canton de Berne ne fuſſent ni luthériens ni impériaux.

On diſpute beaucoup. L'empereur donne un décret le 22 Septembre, par lequel il enjoint aux proteſtants de ne plus rien innover, de laiſſer une pleine liberté dans leurs états à la religion catholique, & de ſe préparer à préſenter leurs griefs au concile qu'il compte convoquer dans ſix mois.

Les quatre villes s'allient avec les trois cantons, Berne, Zurich & Bâle, qui doivent leur fournir des troupes en cas qu'on veuille gêner leur liberté.

La diete fait le procès au grand-maître de l'ordre teutonique Albert de Brandebourg, qui devenu luthérien, comme on l'a vu, s'était emparé de la Pruſſe ducale, & en avait chaſſé les chevaliers catholiques. Il eſt mis au ban de l'empire, & n'en garde pas moins la Pruſſe.

La diete fixe la chambre impériale dans la ville de Spire. C'eſt par-là qu'elle finit; & l'empereur en indique une autre à Cologne pour y faire élire ſon frere Ferdinand roi des Romains.

Ferdinand eſt élu le 5 Janvier par tous les électeurs, excepté par celui de Saxe, Jean le *conſtant*, qui s'y oppoſe inutilement.

Alors les princes proteſtants & les députés des villes luthériennes s'uniſſent dans Smalcade, ville du pays de Heſſe. La ligue eſt ſignée au mois de Mars pour leur défenſe commune. Le zele pour leur religion, & ſurtout la crainte de voir

l'empire électif, devenir une monarchie héréditaire, furent les motifs de cette ligue entre Jean duc de Saxe, Philippe landgrave de Heſſe, le duc de Virtemberg, le prince d'Anhalt, le comte de Mansfeld, & les villes de leur communion.

1531.

François I, qui faiſait brûler les luthériens chez lui, s'unit avec ceux d'Allemagne, & s'engage à leur donner de prompts ſecours. L'empereur alors négocie avec eux. On ne pourſuit que les anabaptiſtes, qui s'étaient établis dans la Moravie. Leur nouvel apôtre Hutter qui allait faire partout des proſélytes, eſt pris dans le Tirol, & brûlé dans Inſpruck.

Ce Hutter ne prêchait point la ſédition & le carnage, comme la plupart de ſes prédéceſſeurs. C'était un homme entêté de la ſimplicité des premiers tems; il ne voulait pas même que ſes diſciples portaſſent des armes. Il prêchait la réforme & l'égalité, & c'eſt pourquoi il fut brûlé.

Philippe landgrave de Heſſe, prince qui méritait plus de puiſſance & plus de fortune, entreprend le premier de réunir les ſectes ſéparées de la communion romaine; projet qu'on a tenté depuis inutilement, & qui eût pu épargner beaucoup de ſang à l'Europe. Martin Bucer fut chargé au nom des ſacramentaires de ſe concilier avec les luthériens. Mais Luther & Mélancton furent inflexibles, & montrerent en cela bien plus d'opiniâtreté que de politique.

Les princes & les villes avaient deux objets: leur religion, & la réduction de la puiſſance impériale dans des bornes étroites; ſans ce dernier article il n'y eût point eu de guerre civile. Les proteſtants s'obſtinaient à ne vouloir point reconnaître Ferdinand pour roi des Romains.

1532.

L'empereur inquiété par les proteſtants & menacé par les Turcs, étouffe pour quelque tems les troubles naiſſants, en accordant dans la diete de Nuremberg au mois de Juin, tout ce que les proteſtants demandent, abolition de toutes procédures contr'eux, liberté entiere juſqu'à la tenue d'un concile; il laiſſe même le droit de Ferdinand ſon frere indécis.

On ne pouvait ſe relâcher davantage. C'était aux Turcs que les luthériens devaient cette indulgence.

La condeſcendance de Charles anima les proteſtants à faire au delà de leur devoir. Ils lui fourniſſent une armée contre Soliman, ils donnent cent cinquante mille florins pardelà les ſubſides ordinaires. Le pape de ſon côté fait un effort, il fournit ſix mille hommes & quatre cents mille écus. Charles fait venir des troupes de Flandre & de Naples. On voit une armée compoſée de plus de cent mille hommes, de nations différentes dans leurs mœurs, dans leur langage, dans leur culte, animées du même eſprit, marcher contre l'ennemi commun. Le comte palatin Philippe détruit un corps de Turcs qui s'était avancé juſqu'à Gratz en Stirie. On coupe les vivres à la grande armée de Soliman qui eſt obligé de retourner à Conſtantinople. Soliman malgré ſa grande réputation, parut avoir mal conduit cette campagne. Il fit à la vérité beaucoup de mal, il emmena près de deux cents mille eſclaves. Mais c'était faire la guerre en tartare, & non en grand capitaine.

L'empereur & ſon frere, après le départ des Turcs, congédient leur armée. La plus grande partie était auxiliaire & ſeulement pour le danger préſent. Il ne reſta que peu de troupes ſous le drapeau. Tout ſe faiſait alors par ſecouſſes : point de fonds aſſurés pour entretenir longtems de grandes forces, peu de deſſeins longtems ſuivis. Tout conſiſtait à profiter du moment. Charles-Quint alors fit la guerre qu'on faiſait pour lui depuis ſi longtems, car il n'avait juſques là vu que le ſiége de la petite ville de Mouzon en 1521 ; & n'ayant eu depuis que du bonheur, il voulut y joindre la gloire.

1533.

Il retourne en Eſpagne par l'Italie, laiſſant au roi des Romains ſon frere le ſoin de contenir les proteſtants.

A peine eſt-il en Eſpagne que ſa tante Catherine d'Aragon eſt répudiée par le roi d'Angleterre, & ſon mariage déclaré nul par l'archevêque de Cantorberi Cranmer. Clément VII, qui craignait toujours Charles-Quint, ne peut ſe diſpenſer d'excommunier Henri VIII.

Le Milanais tenait toujours au cœur de François I. Ce prince

voyant que Charles eſt paiſible, qu'il n'a preſque plus de troupes dans la Lombardie, que François Sforze duc de Milan eſt ſans enfants, eſſaie de le détacher de l'empereur. Il lui envoie un miniſtre ſecret, Milanais de nation, nommé Maraviglia, avec ordre de ne point prendre de caractere, quoiqu'il ait des lettres de créance.

Le ſujet de la commiſſion de cet homme eſt pénétré. Sforze, pour ſe diſculper auprès de l'empereur, ſuſcite une querelle à Maravigha. Un homme eſt tué dans le tumulte, & Sforze fait trancher la tête au miniſtre du roi de France qui ne peut s'en venger.

Tout ce que peut faire François I pour ſe reſſentir de tant d'humiliations & de ſanglants outrages, c'eſt d'aider en ſecret le duc de Virtemberg Ulric à rentrer dans ſon duché & à ſecouer le joug de la maiſon d'Autriche. Ce prince proteſtant attendait ſon rétabliſſement de la ligue de Smalcade & du ſecours de la France.

Les princes de la ligue eurent aſſez d'autorité pour faire décider dans une diete à Nuremberg, que Ferdinand roi des Romains rendrait le duché de Virtemberg dont il s'était emparé. La diete en cela ſe conformait aux loix. Le duc avait un fils, qui au moins ne devait point être puni des fautes de ſon pere; Ulric n'avait point été coupable de trahiſon envers l'empire, & par conſéquent ſes états ne devaient point être enlevés à ſa poſtérité.

Ferdinand promit de ſe conformer au recez de l'empire, & n'en fit rien. Philippe, landgrave de Heſſe, ſurnommé alors à bon droit *le magnanime*, prend les intérêts du duc de Virtemberg; il va en France emprunter du roi cent mille écus d'or, leve une armée de quinze mille hommes, & rend le Virtemberg à ſon prince.

Ferdinand y envoie des troupes, commandées par ce même comte palatin Philippe *le belliqueux*, vainqueur des Turcs.

1534.

Philippe de Heſſe le *magnanime* bat Philippe le *belliqueux*. Alors le roi des Romains entre en compoſition.

Le duc Ulric fut rétabli, mais le duché de Virtemberg fut

déclaré fief maſculin de l'archiduché d'Autriche ; & comme tel, il doit retourner, au défaut d'héritiers mâles, à la maiſon archiducale.

C'eſt dans cette année que Henri VIII ſe ſouſtrait à la communion romaine, & ſe déclare chef de l'égliſe anglicane. Cette révolution ſe fit ſans le moindre trouble. Il n'en était pas de même en Allemagne. La religion y faiſait répandre du ſang dans la Veſtphalie.

Les ſacramentaires ſont d'abord les plus forts à Munſter, & en chaſſent l'évêque Valdec ; les anabaptiſtes ſuccedent aux ſacramentaires & s'emparent de la ville. Cette ſecte s'étendait alors dans la Friſe & dans la Hollande. Un tailleur de Leide nommé Jean, va au ſecours de ſes freres avec une troupe de prophetes & d'aſſaſſins ; il ſe fait proclamer roi & couronner ſolemnellement à Munſter le 24 Juin.

L'évêque Valdec aſſiége la ville, aidé des troupes de Cologne & de Cleves : les anabaptiſtes le comparent à Holoferne, & ſe croient le peuple de DIEU. Une femme veut imiter Judith, & ſort de la ville dans la même intention ; mais au lieu de rentrer dans ſa Bethulie avec la tête de l'évêque, elle eſt pendue dans le camp.

1535.

Charles en Eſpagne ſe mêlait peu alors des affaires du corps germanique, qui n'était pour lui qu'une ſource continuelle d'inquiétude ſans aucun avantage ; il cherche la gloire d'un autre côté. Trop peu fort en Allemagne pour aller porter la guerre à Soliman, il veut ſe venger des Turcs ſur le fameux amiral Chéredin Barberouſſe, qui venait de s'emparer de Tunis & d'en chaſſer le roi Muleiaſſem. L'Africain détrôné était venu lui propoſer de ſe rendre ſon tributaire. Il paſſe en Afrique au mois d'Avril avec environ vingt-cinq mille hommes, deux cents vaiſſeaux de tranſport & cent quinze galeres. Le pape Paul III lui avait accordé le dixieme des revenus eccléſiaſtiques dans tous les états de la maiſon d'Autriche, & c'était beaucoup. Il avait joint neuf galeres à la flotte Eſpagnole. Charles en perſonne va combattre l'armée de Chéredin, très ſupérieure à la ſienne en nombre, mais mal diſciplinée.

Pluſieurs hiſtoriens rapportent que Charles avant la bataille, dit à ſes généraux : *Les neffles mûriſſent avec la paille, mais la paille de notre lenteur fait pourir & non pas mûrir les neffles de la valeur de nos ſoldats.* Les princes ne s'expriment point ainſi. Il faut les faire parler dignement, ou plutôt il ne faut jamais leur faire dire ce qu'ils n'ont point dit. Preſque toutes les harangues ſont des fictions mêlées à l'hiſtoire.

Charles remporte une victoire complette, & rétablit Muleiaſſem qui lui cede la Goulette avec dix milles d'étendue à la ronde, & ſe déclare lui & ſes ſucceſſeurs vaſſal des rois d'Eſpagne, ſe ſoumettant à payer un tribut de vingt mille écus tous les ans.

Charles retourne vainqueur en Sicile & à Naples, menant avec lui tous les eſclaves chrétiens qu'il a délivrés. Il leur donne à tous libéralement de quoi retourner dans leur patrie. Ce furent autant de bouches qui publierent partout ſes louanges, jamais il ne jouit d'un ſi beau triomphe.

Dans ce haut degré de gloire, ayant repouſſé Soliman, donné un roi à Tunis, réduit François I à n'oſer paraître en Italie, il preſſe Paul III d'aſſembler un concile. Les plaies faites à l'égliſe romaine augmentaient tous les jours.

Calvin commence à dominer dans Geneve : la ſecte à laquelle il eut le crédit de donner ſon nom, ſe répandait en France ; & il était à craindre pour l'égliſe romaine, qu'il ne lui reſtât que les états de la maiſon d'Autriche & la Pologne.

Cependant le duc de Milan, François Sforze, meurt ſans enfants. Charles-Quint s'empare du duché comme d'un fief qui lui eſt dévolu. Sa puiſſance, ſes richeſſes en augmentent, ſes volontés ſont des loix dans toute l'Italie ; il y eſt bien plus maître qu'en Allemagne.

Il célebre dans Naples le mariage de ſa fille naturelle Marguerite, avec Alexandre de Médicis, le crée duc de Toſcane ; ces cérémonies ſe font au milieu des plus brillantes fêtes, qui augmentent encor l'affection des peuples.

1536.

François I ne perd point de vue le Milanais, ce tombeau des Français. Il en demande l'inveſtiture au moins pour ſon ſecond

ſecond fils Henri. L'empereur ne donne que des paroles vagues. Il pouvait refuſer nettement.

La maiſon de Savoie longtems attachée à la maiſon de France, ne l'était plus ; tout était à l'empereur : il n'y a point de prince dans l'Europe qui n'ait des prétentions à la charge de ſes voiſins ; le roi de France en avait ſur le comté de Nice & ſur le marquiſat de Saluces. Le roi y envoie une armée, qui s'empare de preſque tous les états du duc de Savoie dès qu'elle ſe montre : ils n'étaient pas alors ce qu'ils ſont aujourd'hui.

Le vrai moyen pour avoir & pour garder le Milanais, eût été de garder le Piémont, de le fortifier. La France maîtreſſe des Alpes, l'eût été tôt ou tard de la Lombardie.

Le duc de Savoie va à Naples implorer la protection de l'empereur. Ce prince ſi puiſſant n'avait point alors une grande armée en Italie. Ce n'était alors l'uſage d'en avoir que pour le beſoin préſent ; mais il met d'abord les Vénitiens dans ſon parti ; il y met juſqu'aux Suiſſes, qui rappellent leurs troupes de l'armée Françaiſe ; il augmente bientôt ſes forces ; il va à Rome en grand appareil. Il y entre en triomphe, mais non pas en maître, ainſi qu'il eût pu y entrer auparavant. Il va au conſiſtoire, & y prend place ſur un ſiége plus bas que celui du St. pere. On eſt étonné d'y entendre un empereur romain victorieux plaider ſa cauſe devant le pape ; il y prononce une harangue contre François I, comme Ciceron en prononçait contre Antoine. Mais ce que Ciceron ne faiſait pas, il propoſe de ſe battre en duel avec le roi de France. Il y avait dans tout cela un mélange des mœurs de l'antiquité avec l'eſprit romaneſque. Après avoir parlé du duel, il parle du concile.

Le pape Paul III publie la bulle de convocation.

Le roi de France avait envoyé aſſez de troupes pour s'emparer des états du duc de Savoie alors preſque ſans défenſe ; mais non aſſez pour réſiſter à l'armée formidable que l'empereur eut bientôt, & qu'il conduiſait avec une foule de grands hommes formés par des victoires en Italie, en Hongrie, en Flandre, en Afrique.

Charles reprend tout le Piémont excepté Turin. Il entre en

Provence avec une armée de cinquante mille hommes. Une flotte de cent quarante vaiſſeaux, commandée par Doria, borde les côtes. Toute la Provence excepté Marſeille eſt conquiſe & ravagée ; il pouvait alors faire valoir les anciens droits de l'empire ſur la Provence, ſur le Dauphiné, ſur l'ancien royaume d'Arles. Il preſſe la France à l'autre bout en Picardie par une armée d'Allemands qui, ſous le comte de Reux, prend Guiſe & s'avance encore plus loin.

François I au milieu de ces déſaſtres perd ſon dauphin *François*, qui meurt à Lyon d'une pleuréſie. Vingt auteurs prétendent que l'empereur le fit empoiſonner. Il n'y a guere de calomnie plus abſurde & plus mépriſable. L'empereur craignait-il ce jeune prince qui n'avait jamais combattu ? que gagnait-il à ſa mort ? quel crime bas & honteux avait-il commis, qui pût le faire ſoupçonner ? on prétend qu'on trouva des poiſons dans la caſſette de Montécuculi, domeſtique du dauphin, venu en France avec Catherine de Médicis. Ces poiſons prétendus étaient des diſtillations chymiques.

Montécuculi fut écartelé ſous prétexte qu'il était chymiſte, & que le dauphin était mort. On lui demanda à la queſtion s'il avait jamais entretenu l'empereur. Il répondit que lui ayant été préſenté une fois par Antoine de Leve, ce prince lui avait demandé quel ordre le roi de France tenait dans ſes repas. Etait-ce là une raiſon pour ſoupçonner Charles-Quint d'un crime ſi abominable & ſi inutile ? Le ſupplice de Montécuculi, ou plutôt Montécuculo, eſt au rang des condamnations injuſtes qui ont déshonoré la France. Il faut la mettre avec celles d'Enguerant de Marigni, de Samblaneur, d'Anne du Bourg, d'Auguſtin de Thou, du maréchal de Marillac, de la maréchale d'Ancre & de tant d'autres qui rempliraient un volume. L'hiſtoire doit au moins ſervir à rendre les juges plus circonſpects & plus humains.

L'invaſion de la Provence eſt funeſte aux Français, ſans être fructueuſe pour l'empereur : il ne peut prendre Marſeille. Les maladies détruiſent une partie de ſon armée. Il s'en retourne à Gènes ſur ſa flotte. Son autre armée eſt obligée d'évacuer la Picardie. La France toujours prête d'être accablée réſiſte toujours. Les mêmes cauſes qui avaient fait perdre le

Digitized by Google

royaume de Naples à François I, font perdre la Provence à Charles-Quint. Des entrepriſes lointaines réuſſiſſent rarement.

L'empereur retourne en Eſpagne, laiſſant l'Italie ſoumiſe, la Franche affaiblie, & l'Allemagne toujours dans le trouble.

Les anabaptiſtes continuent leurs ravages dans la Friſe, dans la Hollande, dans la Veſtphalie. Cela s'appellait *combattre les combats du Seigneur.* Ils vont au ſecours de leur prophête roi Jean de Leide; ils ſont défaits par George Shenk, gouverneur de Friſe. La ville de Munſter eſt priſe. Jean de Leide & ſes principaux complices ſont promenés dans une cage. On les brûle après les avoir déchirés avec des tenailles ardentes. Le parti des luthériens ſe fortifie; les animoſités s'augmentent, la ligue de Smalcade ne produit point encor de guerre civile.

1537.

Charles en Eſpagne n'eſt pas tranquille; il faut ſoutenir cette guerre légérement commencée par François I, & que ce prince rejetait ſur l'empereur.

Le parlement de Paris fait ajourner l'empereur, le déclare vaſſal rebelle, & privé des comtés de Flandre, d'Artois & de Charolois. Cet arrêt eût été bon après avoir conquis ces provinces. Il n'eſt que ridicule après toutes les défaites & toutes les pertes de François I. Les troupes impériales, malgré cet arrêt, avancent en Picardie. François I va en perſonne aſſiéger Heſdin dans l'Artois, mais il eſt repris; on donne de petits combats dont le ſuccès eſt indécis.

François I voulait frapper un plus grand coup. Il hazardait la chrétienté pour ſe venger de l'empereur. Il s'était engagé avec Soliman à deſcendre dans le Milanais avec une grande armée, tandis que les Turcs tomberaient ſur le royaume de Naples & ſur l'Autriche.

Soliman tint ſa parole, mais François I ne fut pas aſſez fort pour tenir la ſienne. Le fameux capitan pacha Chéredin, deſcend avec une partie de ſes galeres dans la Pouille; l'autre aborde vers Otrante: il ravage ces pays, & fait ſeize mille eſclaves chrétiens. Ce Chéredin, vice-roi d'Alger, eſt le même que les auteurs nomment *Barberouſſe.* Ce ſobriquet avait été

donné à ſon frere, conquérant d'une partie des côtes de la Barbarie, mort en 1519.

Soliman s'avance en Hongrie. Le roi des Romains Ferdinand marche au devant des Turcs entre Bude & Belgrade. Une ſanglante bataille ſe donne, dans laquelle Ferdinand prend la fuite, après avoir perdu vingt-quatre mille hommes. On croirait l'Italie & l'Autriche au pouvoir des Ottomans, & François I maître de la Lombardie; mais non. Barberouſſe qui ne voit point venir François I dans le Milanais, s'en retourne à Conſtantinople avec ſon butin & ſes eſclaves. L'Autriche eſt miſe en ſûreté. L'empereur avait retiré ſes troupes de l'Artois & de la Picardie. Ses deux ſœurs, l'une Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, l'autre Eléonore de Portugal, femme de François I, ayant ménagé une trêve ſur ces frontieres, l'empereur avait conſenti à cette trêve pour avoir de nouvelles troupes à oppoſer aux Turcs & à François I, afin de pouvoir paſſer en liberté en Italie.

Déja le dauphin Henri était dans le Piémont, les Français étaient les maîtres de preſque toutes les villes; le marquis del Vaſto, que les Français appellent Duguaſt, défendaient le reſte. Alors on conclut une trêve de quelques mois dans ces pays. C'était ne pas faire la guerre ſérieuſement, après de ſi grands & de ſi dangereux projets. Celui qui perdit le plus à cette paix & à cette trêve, fut le duc de Savoie, dépouillé par ſes ennemis & par ſes amis; car les Impériaux & les Français retinrent preſque toutes ſes places.

1538.

La trêve ſe prolonge pour dix années, entre Charles-Quint & François I, & aux dépens du duc de Savoie.

Soliman mécontent de ſon allié, ne pourſuit point ſa victoire. Tout ſe fait à demi dans cette guerre.

Charles ayant paſſé en Italie pour conclure la trêve, marie ſa bâtarde Marguerite, veuve d'Alexandre de Médicis, à Octavio Farnèſe, petit-fils d'un bâtard de Paul III, duc de Parme, de Plaiſance & de Caſtro. Ces duchés étaient un ancien héritage de la comteſſe Mathilde; elle les avait donnés à l'égliſe, & non pas aux bâtards des papes. On a vu qu'ils

avaient été annexés depuis au duché de Milan. Le pape Jules II les incorpora à l'état eccléſiaſtique, Paul III les en détacha & en revêtit ſon fils. L'empereur en prétendait bien la ſuzeraineté, mais il aima mieux favoriſer le pape que de ſe brouiller avec lui. C'était hazarder beaucoup pour un pape de faire ſon bâtard ſouverain, à la face de l'Europe indignée, dont la moitié avait déja quitté la religion romaine avec horreur. Mais les princes inſultent toujours à l'opinion publique, juſqu'à ce que cette opinion publique les accable.

Après toutes ces grandes levées de boucliers, François I qui était ſur les frontieres du Piémont, s'en retourne. Charles-Quint fait voile pour l'Eſpagne, & voit François I à Aigue-mortes avec la même familiarité que ſi ce prince n'eût été jamais ſon priſonnier, qu'ils ne ſe fuſſent jamais donné de démentis, point appellés en duel, que le roi de France n'eût point fait venir les Turcs, & qu'il n'eût point ſouffert que Charles-Quint eût été traité d'empoiſonneur.

1539.

Charles-Quint apprend en Eſpagne que la ville de Gand, lieu de ſa naiſſance, ſoutient ſes privileges juſqu'à la révolte. Chaque ville des Pays-Bas avait des droits; on n'a jamais rien tiré de ce floriſſant pays par des impoſitions arbitraires: les états fourniſſaient aux ſouverains des dons gratuits dans le beſoin: & la ville de Gand avait de tems immémorial la prérogative d'impoſer elle-même ſa contribution. Les états de Flandre ayant accordé douze cents mille florins à la gouvernante des Pays-Bas, en répartirent quatre cents mille ſur les Gantois. Ils s'y oppoſerent, ils montrerent leurs privileges. La gouvernante fait arrêter les principaux bourgeois. La ville ſe ſouleve, prend les armes; c'était une des plus riches & des plus grandes de l'Europe: elle veut ſe donner au roi de France comme à ſon ſeigneur ſuzerain; mais le roi qui ſe flattait toujours de l'eſpérance d'obtenir de l'empereur l'inveſtiture du Milanais pour un de ſes fils, ſe fait un mérite auprès de lui de refuſer les Gantois. Qu'arrive-t-il? François I n'eut ni Gand, ni Milan. Il fut toujours dupe de Charles-Quint, & ſon inférieur en tout, excepté en valeur.

L'empereur prend alors le parti de demander paſſage par la France pour aller punir la révolte de Gand. Le dauphin & le duc d'Orléans vont le recevoir à Bayonne. François I va au devant de lui à Châtellerault. Il entre dans Paris le 1 Janvier; le parlement & tous les corps viennent le complimenter hors de la ville : on lui porte les clefs, les priſonniers ſont délivrés en ſon nom; il préſide au parlement & il fait un chevalier. On avait trouvé mauvais, dit-on, cet acte d'autorité dans Sigiſmond; on le trouva bon dans Charles-Quint. Créer un chevalier alors, c'était ſeulement déclarer un homme noble, ou ajouter à ſa nobleſſe un titre honorable & inutile.

La chevalerie avait été en grand honneur dans l'Europe. Mais elle n'avait jamais été qu'un nom qu'on avait donné inſenſiblement aux ſeigneurs de fief diſtingués par les armes. Peu-à-peu ces ſeigneurs de fief avaient fait de la chevalerie une eſpece d'ordre imaginaire compoſé de cérémonies religieuſes, de vertu & de débauche. Mais jamais ce titre de chevalier n'entra dans la conſtitution d'aucun état. On ne connut jamais que les loix féodales. Un ſeigneur de fief reçu chevalier pouvait être plus conſidéré qu'un autre dans quelques châteaux; mais ce n'était pas comme chevalier qu'il entrait aux dietes de l'empire, aux états de France, aux *las cortes* d'Eſpagne, au parlement d'Angleterre; c'était comme baron, comte, marquis ou duc. Les ſeigneurs bannerets dans les armées avaient été appellés chevaliers; mais ce n'était pas en qualité de chevaliers qu'ils avaient des bannieres; de même qu'ils n'avaient point des châteaux & des terres, en qualité de preux : mais on les appellait *preux* parce qu'ils étaient ſuppoſés faire des proueſſes.

En général ce qu'on a appellé la chevalerie, appartient beaucoup plus au roman qu'à l'hiſtoire. Et ce n'était guere qu'une momerie honorable. Charles-Quint n'aurait pas pu créer en France un bailli de village, parce que c'eſt un emploi réel. Il donna le vain titre de chevalier, & l'effet le plus réel de cette cérémonie fut de déclarer noble un homme qui ne l'était pas. Cette nobleſſe ne fut reconnue en France que par courtoiſie, par reſpect pour l'empereur. Mais ce qui eſt de la plus grande vaiſemblance, c'eſt que Charles-Quint voulut faire croire que les empereurs avaient ce droit dans tous les

états. Sigiſmond avait fait un chevalier en France, Charles voulut en faire un auſſi. On ne pouvait refuſer cette prérogative à un empereur à qui on donnait celle de délivrer les priſonniers.

Ceux qui ont imaginé qu'on délibéra ſi on retiendrait Charles priſonnier, l'ont dit ſans aucune preuve. François I ſe ſerait couvert d'opprobre s'il eût retenu par une baſſe perfidie celui dont il avait été le captif par le ſort des armes. Il y a des crimes d'état que l'uſage autoriſe. Il y en a d'autres que l'uſage, & ſurtout la chevalerie de ce tems-là n'autoriſait pas. On tient que le roi lui fit ſeulement promettre de donner le Milanais au duc d'Orléans, frere du dauphin Henri, & qu'il ſe contenta d'une parole vague; il ſe piqua dans cette occaſion d'avoir plus de généroſité que de politique.

Charles entre dans Gand avec deux mille cavaliers & ſix mille fantaſſins qu'il avait fait venir. Les Gantois pouvaient mettre, dit-on, quatre-vingt mille hommes en armes, & ne ſe défendirent pas.

1540.

Le 12 Mai on fait pendre vingt-quatre bourgeois de Gand, on ôte à la ville ſes privileges, on jette les fondements d'une citadelle, & les citoyens ſont condamnés à payer trois cents mille ducats pour la bâtir, & neuf mille par an pour l'entretien de la garniſon. Jamais on ne fit mieux valoir la loi du plus fort. La ville de Gand avait été impunie, quand elle verſa le ſang des miniſtres de Marie de Bourgogne aux yeux de cette princeſſe. Elle fut accablée quand elle voulut ſoutenir de véritables droits.

François I envoie à Bruxelles ſa femme Eléonore ſolliciter l'inveſtiture du Milanais; & pour la faciliter, non ſeulement il renonce à l'alliance des Turcs, mais il fait une ligue offenſive contr'eux avec le pape. Le deſſein de l'empereur était de lui faire perdre ſon allié & de ne lui point donner le Milanais.

En Allemagne, la religion luthérienne & la ligue de Smalcade prennent de nouvelles forces par la mort de George de Saxe, puiſſant prince ſouverain de la Miſnie & de la Thuringe.

C'était un catholique très zélé, & ſon frere Henri qui continua ſa branche était un luthérien déterminé. George par ſon teſtament déshérite ſon frere & ſes neveux, en cas qu'ils ne retournent point à la religion de leurs peres, & donne ſes états à la maiſon d'Autriche. C'était un cas tout nouveau. Il n'y avait point de loi dans l'empire qui privât un prince de ſes états pour cauſe de religion. L'électeur de Saxe Jean-Fréderic, & le magnanime landgrave de Heſſe, gendre de George, conſervent la ſucceſſion à l'héritier naturel, en lui fourniſſant des troupes contre ſes ſujets catholiques. Luther vient les prêcher, & tout le pays eſt bientôt auſſi luthérien que la Saxe & la Heſſe.

Le luthéraniſme ſe ſignale en permettant la polygamie. La femme du landgrave, fille de George, indulgente pour ſon mari, à qui elle ne pouvait plaire, lui permit d'en avoir une ſeconde. Le landgrave amoureux de Marguerite de Saal, fille d'un gentilhomme de Saxe, demande à Luther, à Melancton & à Buccer, s'il peut en conſcience avoir deux femmes, & ſi la loi de la nature peut s'accorder avec la loi chrétienne. Les trois apôtres embarraſſés lui en donnent ſecrettement la permiſſion par écrit. Tous les maris pouvaient en faire autant, puis qu'en fait de conſcience il n'y a pas plus de privilege pour un landgrave que pour un autre homme. Mais cet exemple n'a pas été ſuivi ; la difficulté d'avoir deux femmes chez ſoi étant plus grande que le dégoût d'en avoir une ſeule.

L'empereur fait ſes efforts pour diſſiper la ligue de Smalcade ; il ne peut en détacher qu'Albert de Brandebourg, ſurnommé l'Alcibiade. On tient des aſſemblées & des conférences entre les catholiques & les proteſtants, dont l'effet ordinaire eſt de ne pouvoir s'accorder.

1541.

Le 18 Juillet, l'empereur publie à Ratisbonne ce qu'on appelle un *Interim*, un *Inhalt* ; c'eſt un édit par lequel chacun reſtera dans ſa croyance en attendant mieux, ſans troubler perſonne.

Cet *Interim* était néceſſaire pour lever des troupes contre les Turcs. On a déja remarqué qu'alors on ne formait de grandes armées

armées que dans le beſoin. On a vu que Soliman avait été le protecteur de Jean Zapoli, qui avait toujours diſputé la couronne de Hongrie à Ferdinand. Cette protection avait été le prétexte des invaſions des Turcs. Jean était mort, & Soliman ſervait de tuteur à ſon fils.

L'armée impériale aſſiege le jeune pupille de Soliman dans Bude; mais les Turcs viennent à ſon ſecours, & défont ſans reſſource l'armée chrétienne.

Le ſultan laſſé enfin de ſe battre & de vaincre tant de fois pour des chrétiens, prend la Hongrie pour prix de ſes victoires, & laiſſe la Tranſilvanie au jeune prince, qui ſelon lui ne pouvait avoir par droit d'héritage un royaume électif comme la Hongrie.

Le roi des Romains Ferdinand offre alors de ſe rendre tributaire de Soliman, s'il veut lui rendre ce royaume. Le ſultan lui répond qu'il faut qu'il renonce à la Hongrie, & qu'il lui faſſe hommage de l'Autriche.

Les choſes reſtent en cet état; & tandis que Soliman, dont l'armée eſt diminuée par la contagion, retourne à Conſtantinople, Charles va en Italie. Il s'y prépare à aller attaquer Alger, au lieu d'aller enlever la Hongrie aux Turcs. C'était être plus ſoigneux de la gloire de l'Eſpagne que de celle de l'empire. Maître de Tunis & d'Alger, il eût rangé toute la Barbarie ſous la domination eſpagnole, & l'Allemagne ſe ſerait défendue contre Soliman comme elle aurait pu. Il débarque ſur la côte d'Alger le 23 Octobre, avec autant de monde à-peu-près qu'il en avait quand il prit Tunis; mais une tempête furieuſe ayant ſubmergé quinze galeres & quatre-vingt-ſix vaiſſeaux, & ſes troupes ſur terre étant aſſaillies par les orages & par les Maures, Charles eſt obligé de ſe rembarquer ſur les bâtiments qui reſtaient, & arrive à Carthagène au mois de Novembre avec les débris de ſa flotte & de ſes troupes. Sa réputation en ſouffrit. On accuſa ſon entrepriſe de témérité; mais s'il eût réuſſi comme à Tunis, on l'eût appellé le vengeur de l'Europe. Le fameux Fernand Cortez, triomphateur de tant d'états en Amérique, avait aſſiſté en ſoldat volontaire à l'entrepriſe d'Alger. Il y vit quelle eſt la différence d'un petit

nombre d'hommes qui ſait ſe défendre & des multitudes qui ſe laiſſent égorger.

On ne voit pas pourquoi Soliman demeure oiſif après ſes conquêtes ; mais on voit pourquoi l'Allemagne les lui laiſſe. C'eſt que les princes catholiques s'uniſſent contre les princes proteſtants ; c'eſt que la ligue de Smalcade fait la guerre au duc de Brunſvick catholique, qu'elle le chaſſe de ſon pays, & rançonne tous les eccléſiaſtiques. C'eſt enfin que le roi de France, fatigué des refus de l'inveſtiture du Milanais, préparait contre l'empereur les plus fortes ligues & les plus grands armements.

L'empire & la vie de Charles-Quint ne ſont qu'un continuel orage. Le ſultan, le pape, Veniſe, la moitié de l'Allemagne, la France lui ſont preſque toujours oppoſés, & ſouvent à la fois : l'Angleterre tantôt le ſeconde, tantôt le traverſe. Jamais empereur ne fut plus craint & n'eut plus à craindre.

François I envoyait un ambaſſadeur à Conſtantinople, & un autre à Veniſe en même tems. Celui qui allait vers Soliman était un Navarrois nommé Rinçone, l'autre était Frégoſe, Génois. Tous deux embarqués ſur le Pô ſont aſſaſſinés par ordre du gouverneur de Milan. Ce meurtre reſſemble parfaitement à celui du colonel Saint-Clair aſſaſſiné de nos jours en revenant de Conſtantinople en Suède ; ces deux événements furent les cauſes ou les prétextes de guerres ſanglantes. Charles-Quint déſavoua l'aſſaſſinat des deux ambaſſadeurs du roi de France. Il les regardait à la vérité comme des hommes nés ſes ſujets & devenus infideles. Mais il eſt bien mieux prouvé que tout homme eſt né avec le droit naturel de ſe choiſir une patrie, qu'il n'eſt prouvé qu'un prince a le droit d'aſſaſſiner ſes ſujets. Si c'était une des prérogatives de la royauté, elle lui ſerait trop funeſte. Charles en déſavouant l'attentat commis en ſon nom, avouait en effet que ce n'était qu'un crime honteux.

La politique & la vengeance preſſaient également les armements de François I.

Il envoie le dauphin dans le Rouſſillon avec une armée de trente mille hommes, & ſon autre fils le duc d'Orléans avec un pareil nombre dans le Luxembourg.

Le duc de Clèves héritier de la Gueldre envahie par Charles-

Quint, était avec le comte de Mansfeld dans l'armée du duc d'Orléans.

Le roi de France avait encor une armée dans le Piémont.

L'empereur eſt étonné de trouver tant de reſſources & de forces dans la France, à laquelle il avait porté de ſi grands coups. La guerre ſe fait à armes égales & ſans avantage décidé de part ni d'autre. C'eſt au milieu de cette guerre qu'on aſſemble le concile de Trente. Les Impériaux y arrivent le 28 Janvier. Les proteſtants refuſent de s'y rendre, & le concile eſt ſuſpendu.

1543.

Tranſaction du duc de Lorraine avec le corps germanique dans la diete de Nuremberg le 26 Août. Son duché eſt reconnu ſouveraineté libre & indépendante, à la charge de payer à la chambre impériale les deux tiers de la taxe d'un électeur.

Cependant on publie la nouvelle ligue conclue entre Charles-Quint & Henri VIII contre François I; c'eſt ainſi que les princes ſe brouillent & ſe réuniſſent. Ce même Henri VIII que Charles avait fait excommunier pour avoir répudié ſa tante, s'allie avec celui qu'on croyait ſon ennemi irréconciliable. Charles va d'abord attaquer la Gueldre, & s'empare de tout ce pays appartenant au duc de Clèves allié de François I. Le duc de Clèves vient lui demander pardon à genoux. L'empereur le fait renoncer à la ſouveraineté de Gueldre, & lui donne l'inveſtiture de Clèves & de Juliers.

Il prend Cambrai alors libre, que l'empire & la France ſe diſputaient. Tandis que Charles ſe ligue avec le roi d'Angleterre pour accabler la France, François I appelle les Turcs une ſeconde fois. Chéredin, cet amiral des Turcs, vient à Marſeille avec ſes galeres; il va aſſiéger Nice avec le comte d'Anguien; ils prennent la ville, mais le château eſt ſecouru par les impériaux, & Chéredin ſe retire à Toulon: la deſcente des Turcs ne fut mémorable que parce qu'ils étaient armés au nom du roi très chrétien.

Dans le tems que Charles-Quint fait la guerre à la France, en Picardie, en Piémont & dans le Rouſſillon, qu'il négocie

avec le pape & avec les proteſtants, qu'il preſſe l'Allemagne de ſe mettre en ſûreté contre les invaſions des Turcs, il a encor une guerre avec le Dannemarck.

Chriſtiern II retenu en priſon par ceux qui avaient été autrefois ſes ſujets, avait fait Charles-Quint héritier de ſes trois royaumes, qu'il n'avait point, & qui étaient électifs. Guſtave Vaſa régnait paiſiblement en Suède. Le duc de Holſtein avait été élu roi de Dannemarck en 1536. C'eſt ce roi de Dannemarck Chriſtiern III qui attaquait l'empereur en Hollande avec une flotte de quarante vaiſſeaux; mais la paix eſt bientôt faite. Ce Chriſtiern III renouvelle avec ſes freres Jean & Adolphe, l'ancien traité qui regardait les duchés de Holſtein & de Sleſvich. Jean & Adolphe, & leurs deſcendants devaient poſſéder ces duchés en commun avec les rois de Dannemarck.

Alors Charles aſſemble une grande diete à Spire, où ſe trouvent Ferdinand ſon frere, tous les électeurs, tous les princes catholiques & proteſtants. Charles-Quint & Ferdinand y demandent du ſecours contre les Turcs, & contre le roi de France. On y donne à François I les noms de *renégat*, de *barbare*, & *d'ennemi de* DIEU.

Le roi de France veut envoyer des ambaſſadeurs à cette grande diete. Il dépêche un héraut d'armes pour demander un paſſe-port. On met ſon héraut en priſon.

La diete donne des ſubſides & des troupes; mais ces ſubſides ne ſont que pour ſix mois, & les troupes ne ſe montent qu'à quatre mille gendarmes, & vingt mille hommes de pied: faible ſecours pour un prince, qui n'aurait pas eu de grands états héréditaires.

L'empereur ne put obtenir ce ſecours, qu'en ſe relâchant beaucoup en faveur des luthériens. Ils gagnent un point bien important en obtenant dans cette diete, que la chambre impériale de Spire ſera compoſée, moitié de luthériens & moitié de catholiques. Le pape s'en plaignit beaucoup, mais inutilement (*a*).

(*a*) *Le P. Barre auteur d'une grande hiſtoire de l'Allemagne, met dans la bouche de Charles-Quint ces paroles* : Le pape eſt bienheureux que les princes de la ligue de

Le vieil amiral Barberouſſe qui avait paſſé l'hiver à Toulon & à Marſeille, va encor ravager les côtes d'Italie; & ramene ſes galeres chargées de butin & d'eſclaves à Conſtantinople, où il termine une carriere qui fut longtems fatale à la chrétienté. Il était triſte que le roi nommé *très chrétien* n'eût jamais eu d'amiral redoutable à ſon ſervice qu'un mahométan barbare, qu'il ſoudoyât des Turcs en Italie, tandis qu'on aſſemblait un concile, & qu'il fît brûler à petit feu des luthériens dans Paris, en payant des luthériens en Allemagne.

François I jouit d'un ſuccès moins odieux & plus honorable par la bataille de Cériſoles, que le comte d'Anguien gagne dans le Piémont le 11 Avril ſur le marquis del Vaſto, fameux général de l'empereur; mais cette victoire fut encor plus inutile que tous les ſuccès paſſagers de Louis XII & de Charles VIII. Elle ne peut conduire les Français dans le Milanais, & l'empereur pénetre juſqu'à Soiſſons & menace Paris.

Henri VIII de ſon côté eſt en Picardie. La France malgré la victoire de Cériſoles, eſt plus en danger que jamais. Cependant par un de ces myſteres que l'hiſtoire ne peut guere expliquer, François I fait une paix avantageuſe. A quoi peut-on l'attribuer qu'aux défiances que l'empereur & le roi d'Angleterre avaient l'un de l'autre? Cette paix eſt conclue à Crépi le 18 Septembre. Le traité porte que le duc d'Orléans, ſecond fils du roi de France, épouſera une fille de l'empereur ou du roi des Romains, & qu'il aura le Milanais, ou les Pays-Bas. Cette alternative eſt étrange. Quand on promet une province

---

Smalcade ne m'aient pas propoſé de me faire proteſtant; car s'ils l'avaient voulu je ne ſais pas ce que j'aurais fait. *On ſait que c'eſt la réponſe de l'empereur Joſeph, quand le pape Clément XI ſe plaignit à lui de ſes condeſcendances pour Charles XII. Le P. Barre ne s'eſt pas contenté d'imputer à Charles-Quint ce diſcours qu'il ne tint jamais; mais il a dans ſon hiſtoire inſéré un très grand nombre de faits & de diſcours pris mot pour mot de l'hiſtoire de Charles XII. Il en a copié plus de deux cents pages. Il n'eſt pas impoſſible à la rigueur qu'on ait dit & fait dans le douziéme, treiziéme & quatorziéme ſiécle préciſément les mêmes choſes que dans le dix-huitiéme. Mais cela n'eſt pas bien vraiſemblable. On a été obligé de faire cette note parce que des journaliſtes ayant vu dans celle d'Allemagne tant de traits abſolument ſemblables, ont accuſé l'hiſtorien de Charles XII de plagiat, ne faiſant pas réflexion que cet hiſtorien avait écrit plus de quinze ans avant l'autre.*

ou une autre, il eſt clair qu'on ne donnera aucune des deux. Charles en donnant le Milanais, ne donnait qu'un fief de l'empire; mais en cédant les Pays-Bas, il dépouillait ſon fils de ſon héritage.

Pour le roi d'Angleterre ſes conquêtes ſe bornerent à la ville de Boulogne; & la France fut ſauvée contre toute attente.

1545.

On fait enfin l'ouverture du concile de Trente au mois d'Avril. Les proteſtants déclarent qu'ils ne reconnaiſſaient point ce concile. Commencement de la guerre civile.

Henri, duc de Brunſvick, dépouillé de ſes états, comme on l'a vu, par la ligue de Smalcade, y rentre avec le ſecours de l'archevêque de Brême ſon frere. Il y met tout à feu & à ſang.

Philippe, ce fameux landgrave de Heſſe, & Maurice de Saxe, neveu de George, réduiſent Henri de Brunſvick aux dernieres extrémités. Il ſe rend à diſcrétion à ces princes, marchant tête nue avec ſon fils Victor entre les troupes des vainqueurs. Charles approuve & félicite ces vainqueurs dangereux. Il les ménageait encor.

Tandis que le concile commence, Paul III, avec le conſentement de l'empereur, donne ſolemnellement l'inveſtiture de Parme & Plaiſance à ſon fils ainé Pierre-Louis-Farnèſe, dont le fils Octave avait déja épouſé la bâtarde de Charles-Quint, veuve d'Alexandre de Médicis. Ce couronnement du bâtard d'un pape faiſait un beau contraſte avec un concile convoqué pour réformer l'égliſe.

L'électeur Palatin prit ce tems pour renoncer à la communion romaine. C'était alors l'intérêt de tous les princes d'Allemagne de ſecouer le joug de l'égliſe romaine. Ils rentraient dans les biens prodigués par leurs ancêtres au clergé & aux moines. Luther meurt bientôt après à Iſlèbe le 18 Février 1545, à compter ſelon l'ancien calendrier. Il avait eu la ſatisfaction de ſouſtraire la moitié de l'Europe à l'égliſe romaine; & il mettait cette gloire au deſſus de celle des conquérants.

1546.

La mort du duc d'Orléans, qui devait épouſer une fille de

l'empereur, & avoir les Pays-Bas ou le Milanais, tire Charles-Quint d'un grand embarras. Il en avait assez d'autres : les princes protestants de la ligue de Smalcade avaient en effet divisé l'Allemagne en deux parties. Dans l'une, il n'avait guere que le nom d'empereur, dans l'autre on ne combattait pas ouvertement son autorité ; mais on ne la respectait pas autant qu'on eût fait, si elle n'eût pas été presque anéantie chez les princes protestants.

Ces princes signalent leur crédit en ménageant la paix entre les rois de France & d'Angleterte. Ils envoient des ambassadeurs dans ces deux royaumes ; cette paix se conclut ; & Henri VIII favorise la ligue de Smalcade.

Le luthéranisme avait fait tant de progrès, que l'électeur de Cologne Herman de Neuvid, tout archevêque qu'il était, l'introduisait dans ses états, & n'attendait que le moment de pouvoir se séculariser lui & son électorat. Paul III l'excommunie & le prive de son archevêché. Un pape peut excommunier qui il veut ; mais il n'est pas si aisé de dépouiller un prince de l'empire : il faut que l'Allemagne y consente. Le pape ordonne en vain qu'on ne reconnaisse plus qu'Adolphe de Schavembourg coadjuteur de l'archevêque, mais non coadjuteur de l'électeur. Charles-Quint reconnaît toujours l'électeur Herman de Neuvid, & le menace, afin qu'il ne donne point de secours aux princes de la ligue de Smalcade : mais l'année suivante Hermon fut enfin dépose, & Schavembourg eut son électorat.

La guerre civile avait déja commencé par l'avanture de Henri de Brunsvick, prisonnier chez le landgrave de Hesse. Albert de Brandebourg, margrave de Culmbach, se joint à Jean de Brunsvick neveu du prisonnier, pour le délivrer & le venger. L'empereur les encourage & les aide sous main. Ce n'est point là le grand empereur Charles-Quint, ce n'est qu'un prince faible qui se plie aux conjonctures.

Alors les princes & les villes de la ligue mettent leurs troupes en campagne. Charles ne pouvant plus dissimuler, commence par obtenir de Paul III environ dix mille hommes d'infanterie & cinq cents chevaux légers pour six mois, avec deux cents mille écus romains, & une bulle pour lever la moitié des

revenus d'une année des bénéfices d'Eſpagne, & pour aliéner les biens des monaſteres juſqu'à la ſomme de cinq cents mille écus. Il n'oſait demander les mêmes conceſſions ſur les égliſes d'Allemagne. Les luthériens étaient trop voiſins, & quelques égliſes euſſent mieux aimé ſe ſéculariſer que de payer.

Les proteſtants ſont déja maîtres des paſſages du Tirol ; ils s'étendent de-là juſqu'au Danube. L'électeur de Saxe ; Jean-Fréderic, Philippe landgrave de Heſſe, marchent par la Franconie. Philippe, prince de la maiſon de Brunſvick & ſes quatre fils, trois princes d'Anhalt, George de Virtemberg frere du duc Ulric, ſont dans cette armée ; on y voit les comtes d'Oldembourg, de Mansfeld, d'Oettingen, de Henneberg, de Furſtemberg, beaucoup d'autres ſeigneurs immédiats à la tête de leurs ſoldats. Les villes d'Ulm, de Strasbourg, de Norlingne, d'Augsbourg, y ont envoyé leurs troupes. Il y a huit régiments des cantons proteſtants Suiſſes. L'armée était de plus de ſoixante mille hommes de pied, & de quinze mille chevaux.

L'empereur qui n'avait que peu de troupes, agit cependant en maître, en mettant l'électeur de Saxe au ban de l'empire le 18 Juillet dans Ratisbonne. Bientôt il a une armée capable de ſoutenir cet arrêt. Les dix mille Italiens envoyés par le pape arrivent. Six mille Eſpagnols de ſes vieux régiments du Milanais & de Naples ſe joignent à ſes Allemands. Mais il falait qu'il armât trois nations, & il n'avait pas encor une armée égale à celle de la ligue, qui venait d'être renforcée par la gendarmerie de l'électeur palatin.

Les deſtinées des princes & des états ſont tellement le jouet de ce qu'on appelle la fortune, que le ſalut de l'empereur vint d'un prince proteſtant. Le prince Maurice de Saxe, marquis de Miſnie & de Thuringe, couſin de l'électeur de Saxe, gendre du landgrave de Heſſe, le même à qui ce landgrave & l'électeur de Saxe avaient conſervé ſes états, & dont l'électeur avait été le tuteur, oublia ce qu'il devait à ſes proches, & ſe rengea du parti de l'empereur. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'il était comme eux proteſtant très zélé ; mais il diſait que la religion n'a rien de commun avec la politique.

Ce Maurice aſſembla dix mille fantaſſins & trois mille chevaux,

chevaux, fit une diverſion dans la Saxe, défit les troupes que l'électeur Jean-Fréderic-Henri y envoya, & fut la premiere cauſe du malheur des alliés. Le roi de France leur envoya deux cents mille écus; c'était aſſez pour entretenir la diſcorde, & non aſſez pour rendre leur parti vainqueur.

L'empereur gagne du terrain de jour en jour. La plupart des villes de Franconie ſe rendent, & paient de groſſes taxes.

L'électeur palatin, l'un des princes de la ligue, vient demander pardon à Charles, & ſe jette à ſes genoux. Preſque tout le pays juſqu'à Heſſe-Ceſſel eſt ſoumis.

Le pape Paul III retire alors ſes troupes qui n'avaient dû ſervir que ſix mois. Il craint de trop ſecourir l'empereur, même contre des proteſtants. Charles n'eſt que médiocrement affaibli de cette perte. La mort du roi d'Angleterre Henri VIII arrivée le 18 Janvier, & la maladie qui conduiſait dans le même tems François I à ſa fin, le délivraient des deux protecteurs de la ligue de Smalcade.

1547.

Charles réuſſit aiſément à détacher le vieux duc de Virtemberg de la ligue. Il était alors ſi irrité contre les révoltes dont la religion eſt la cauſe ou le prétexte, qu'il voulut établir à Naples l'inquiſition, dès longtems reçue en Eſpagne. Mais il y eut une ſi violente ſédition, que ce tribunal fut aboli auſſi-tôt qu'établi. L'empereur aima mieux tirer quelque argent des Napolitains pour l'aider à domter la ligue de Smalcade, que de s'obſtiner à faire recevoir l'inquiſition dont il ne tirait rien.

La ligue ſemblait preſque détruite par la ſoumiſſion du Palatinat & du Virtemberg. Mais elle prend de nouvelles forces par la jonction des citoyens de Prague & de pluſieurs cantons de la Bohême, qui ſe révoltent contre Ferdinand leur ſouverain, & qui vont ſecourir les confédérés. Le margrave de Culmbach, Albert de Brandebourg, ſurnommé l'Alcibiade, dont on a déja parlé, eſt à la vérité pour l'empereur; mais ſes troupes ſont défaites, & il eſt pris par l'électeur de Saxe.

Pour compenſer cette perte, l'électeur de Brandebourg,

Jean le ſévere, tout luthérien qu'il eſt, prend les armes en faveur du chef de l'empire, & donne du ſecours à Ferdinand contre les Bohémiens.

Tout était en confuſion vers l'Elbe, & on n'entendait parler que de combats & de pillages. Enfin l'empereur paſſe l'Elbe avec une forte armée vers Mulberg. Son frere l'accompagnait avec ſes enfants Maximilien & Ferdinand, & le duc d'Albe était ſon principal général.

On attaque l'armée de Jean-Fréderic-Henri, duc électeur de Saxe, ſi célebre par ſon malheur. Cette bataille de Mulberg près de l'Elbe, fut déciſive. On dit qu'il n'y eut que quarante hommes de tués du côté de l'empereur : ce qui eſt bien difficile à croire. L'électeur de Saxe bleſſé, eſt priſonnier avec le jeune prince Erneſt de Brunſvick. Charles fait condamner le 12 Mai l'électeur de Saxe par le conſeil de guerre à perdre la tête. Le ſévere duc d'Albe préſidait à ce tribunal. Le ſecretaire du conſeil ſignifie le même jour la ſentence à l'électeur, qui ſe mit à jouer aux échecs avec le prince Erneſt de Brunſvick.

Le duc Maurice qui devait avoir ſon électorat, voulut encor avoir la gloire aiſée de demander ſa grace. Charles accorde la vie à l'électeur, à condition qu'il renoncera pour lui & ſes enfants à la dignité électorale en faveur de Maurice. On lui laiſſa la ville de Gotha & ſes dépendances ; mais on en démolit la fortereſſe. C'eſt de lui que deſcendent les ducs de Gotha & de Veimar. Le duc Maurice s'engagea à lui faire une penſion de cinquante mille écus d'or, & à lui en donner cent mille une fois payés, pour acquitter ſes dettes. Tous les priſonniers qu'il avait faits, & ſurtout Albert de Brandebourg & Henri de Brunſvick, furent relâchés ; mais l'électeur n'en demeura pas moins priſonnier de Charles.

Sa femme Sibille, ſœur du duc de Clèves, vint inutilement ſe jeter aux pieds de l'empereur, & lui demander en larmes la liberté de ſon mari.

Les alliés de l'électeur ſe diſſiperent bientôt. Le landgrave de Heſſe ne penſa plus qu'à ſe ſoumettre. On lui impoſa pour condition, de venir embraſſer les genoux de l'empereur, de

raſer toutes ſes fortereſſes, à la réſerve de Caſſel ou de Zigenheim, en payant cent cinquante mille écus d'or.

Le nouvel électeur Maurice de Saxe, & l'électeur de Brandebourg, promirent par écrit au landgrave qu'on ne ferait aucune entrepriſe ſur ſa liberté. Ils s'en rendirent cautions, & conſentirent d'être appellés en juſtice par lui, ou par ſes enfants, & à ſouffrir eux-mêmes le traitement que l'empereur lui ferait contre la foi promiſe.

Le landgrave, ſur ces aſſurances, conſentit à tout. Granvelle, évêque d'Arras, depuis cardinal, rédigea les conditions que Philippe ſigna. On a toujours aſſuré que le prélat trompa ce malheureux prince, lequel avait expreſſément ſtipulé qu'en venant demander grace à l'empereur, il ne reſterait pas en priſon. Granvelle écrivit qu'il ne reſterait pas toujours en priſon. Il ne falait qu'un *v* à la place d'une *n* pour faire cette étrange différence en langue allemande. Le traité devait porter *nicht mit eniger gefœngiſs*, & Granvelle écrivit *eviger*.

Le landgrave n'y prit pas garde en reliſant l'acte. Il crut voir ce qui devait y être; & dans cette confiance, il alla ſe jeter aux genoux de Charles-Quint. En effet, il parait indubitable qu'il ne ſerait pas ſorti de chez lui pour aller recevoir ſa grace, s'il avait cru qu'on le mettrait en priſon. Il fut arrêté quand il croyait s'en retourner en ſûreté, & conduit longtems à la ſuite de l'empereur.

Le vainqueur ſe ſaiſit de toute l'artillerie de l'électeur de Saxe Jean-Fréderic, du landgrave de Heſſe, & même du duc de Virtemberg. Il confiſqua les biens de pluſieurs chefs du parti; il impoſa des taxes ſur ceux qu'il avait vaincus, & n'en exempta pas les villes qui l'avaient ſervi. On prétend qu'il en retira ſeize cents mille écus d'or.

Le roi des Romains Ferdinand punit de ſon côté les Bohémiens. On ôta aux citoyens de Prague leurs privileges & leurs armes. Pluſieurs furent condamnés à mort, d'autres à une priſon perpétuelle. Les taxes & les confiſcations furent immenſes. Elles entrent toujours dans la vengeance des ſouverains.

Le concile de Trente s'était diſperſé pendant ces troubles. Le pape voulait le transférer à Bologne.

L'empereur avait vaincu la ligue, mais non pas la religion

proteſtante. Ceux de cette communion demandent dans la diete d'Augsbourg, que les théologiens proteſtants aient voix délibérative dans le concile.

L'empereur était plus mécontent du pape que des théologiens proteſtants. Il ne lui pardonnait pas d'avoir rappellé les troupes de l'égliſe dans le plus fort de la guerre de Smalcade. Il lui fit ſentir ſon indignation au ſujet de Parme & de Plaiſance. Il avait ſouffert que le St. pere en donnât l'inveſtiture à ſon bâtard dans le tems qu'il le voulait ménager; mais quand il en fut mécontent, il ſe reſſouvint que Parme & Plaiſance avaient été une dépendance du Milanais, & que c'était à l'empereur ſeul à en donner l'inveſtiture. Paul III de ſon côté alarmé de la puiſſance de Charles-Quint, négociait contre lui avec Henri II & les Vénitiens.

Dans ces circonſtances, le fils du pape, odieux à toute l'Italie par ſes crimes, eſt aſſaſſiné par des conjurés. L'empereur alors s'empare de Plaiſance, qu'il ôte à ſon propre gendre, malgré ſa tendreſſe de pere pour Marguerite ſa fille.

1548.

L'empereur brouillé avec le pape, en ménageait davantage les proteſtants. Ils avaient toujours voulu que le concile ſe tînt dans une ville d'Allemagne. Paul III venait de le transférer à Bologne. C'était encor un nouveau ſujet de querelle, qui envenimait celle de Plaiſance. D'un côté le pape menaça l'empereur de l'excommunication, s'il ne reſtituait cette ville; & par-là, il donnait trop de priſe ſur lui aux proteſtants, qui relevaient comme il faut le ridicule de ces armes ſpirituelles, employées par un pape en faveur de ſes fils; de l'autre côté Charles-Quint ſe faiſait en quelque maniere chef de la religion en Allemagne.

Il publie dans la diete d'Augsbourg le 15 Mai le grand *Interim*. C'eſt un formulaire de foi & de diſcipline. Les dogmes en étaient catholiques; on y permettait ſeulement la communion ſous les deux eſpeces aux laïques, & le mariage aux prêtres. Pluſieurs cérémonies indifférentes y étaient ſacrifiées aux luthériens, pour les engager à recevoir des choſes qu'on diſait plus eſſentielles.

Digitized by Google

Ce tempérament était raiſonnable ; c'eſt pourquoi il ne contenta perſonne. Les eſprits étaient trop aigris ; l'égliſe romaine & les luthériens ſe plaignirent, & Charles-Quint vit qu'il eſt plus aiſé de gagner des batailles que de gouverner les opinions. Maurice le nouvel électeur de Saxe voulut en vain, pour lui complaire, faire recevoir le nouveau formulaire dans ſes états ; les miniſtres proteſtants furent plus forts que lui. L'électeur de Brandebourg, l'électeur Palatin acceptent l'*Interim*. Le landgrave de Heſſe s'y ſoumet pour obtenir ſa liberté, qu'il n'obtient pourtant pas.

L'ancien électeur de Saxe Jean-Fréderic, tout priſonnier qu'il eſt, refuſe de le ſigner. Quelques autres princes, & pluſieurs villes proteſtantes ſuivent ſon exemple. Et partout le cri des théologiens s'éleve contre la paix que l'Interim leur préſentait.

L'empereur ſe contente de menacer ; & comme il en veut alors plus au pape qu'aux luthériens, il fait décréter par la diete, que le concile reviendra à Trente, & ſe charge du ſoin de l'y faire transférer.

On met dans cette diete les Pays-Bas ſous la protection du corps germanique. On les déclare exempts des taxes que les états doivent à l'empire, & de la juriſdiction de la chambre impériale, tout compris qu'ils étaient dans le dixieme cercle. Ils ne ſont obligés à rendre aucun ſervice à l'empire, excepté dans les guerres contre les Turcs ; alors ils doivent contribuer autant que trois électeurs. Ce réglement eſt ſouſcrit par Charles-Quint le 26 Juin.

Les habitants du Valais ſont mis au ban de l'empire pour n'avoir pas payé les taxes ; ils en ſont exempts aujourd'hui qu'ils ont ſu devenir libres.

La ville de Conſtance ne reçoit l'*Interim* qu'après avoir été miſe au ban de l'empire.

La ville de Strasbourg obtient que l'*Interim* ne ſoit que pour les égliſes catholiques de ſon diſtrict, & que le luthéraniſme y ſoit profeſſé en liberté.

Chriſtiern III, roi de Dannemarck, reçoit par ſes ambaſſadeurs l'inveſtiture du duché de Holſtein, en commun avec ſes freres, Jean & Adolphe.

Digitized by Google

Maximilien fils de Ferdinand, épouſe Marie ſa couſine, fille de l'empereur. Le mariage ſe fait à Valladolid les derniers jours de Septembre : & Maximilien & Marie ſont conjointement régents d'Eſpagne ; mais c'eſt toujours le conſeil d'Eſpagne nommé par Charles-Quint, qui gouverne.

1549.

L'empereur retiré dans Bruxelles fait prêter hommage à ſon fils ainé Philippe, par les provinces de Flandre, de Hainaut & d'Artois.

Le concile de Trente reſtait toujours diviſé. Quelques prélats attachés à l'empereur, étaient à Trente. Le pape en avait aſſemblé d'autres à Bologne. On craignait un ſchiſme. Le pape craignait encor plus, que la maiſon de Bentivoglio dépoſſédée de Bologne par Jules II, n'y rentrât avec la protection de l'empereur. Il diſſoud ſon concile de Bologne.

Octave Farnèſe, gendre de Charles-Quint, & petit-fils de Paul III, a également à ſe plaindre de ſon beau-pere & de ſon grand-pere. Le beau-pere lui retenait Plaiſance, parce qu'il était brouillé avec le pape ; & ſon grand-pere lui retenait Parme parce qu'il était brouillé avec l'empereur. Il veut ſe ſaiſir au moins de Parme, & n'y réuſſit pas. On prétend que le pape mourut des chagrins que lui cauſaient ſa famille & l'empereur ; mais on devait ajouter qu'il avait plus de quatre-vingt & un ans.

1550.

Les Turcs n'inquietent point l'empire ; Soliman était vers l'Euphrate. Les Perſans ſauvaient l'Autriche, mais les Turcs reſtaient toujours maîtres de la plus grande partie de la Hongrie.

Henri II, roi de France, paraiſſait tranquille. Le nouveau pape Jules III était embarraſſé ſur l'affaire du concile, & ſur celle de Plaiſance. L'empereur l'était davantage de ſon *Interim*, qui cauſait toujours des troubles en Allemagne. Quand on voit des hommes auſſi peu ſcrupuleux que Paul III, Jules III & Charles-Quint, décider de la religion, que peuvent penſer les peuples ?

La ville de Magdebourg très-puiſſante, était en guerre contre le duc de Meckelbourg, & était liguée avec la ville

de Brême. L'empereur condamne les deux villes, & charge le nouvel électeur de Saxe Maurice de réduire Magdebourg ; mais il l'irritait en lui marquant cette confiance. Maurice juſtifiait ſon ambition qui avait dépouillé ſon tuteur & ſon parent, de l'électorat de Saxe, par les loix qui l'avaient attaché au chef de l'empire ; mais il croyait ſon honneur perdu par la priſon du landgrave de Heſſe ſon beau-pere, retenu toujours captif malgré ſa garantie, & malgré celle de l'électeur de Brandebourg. Ces deux princes preſſaient continuellement l'empereur de dégager leur parole. Charles prend le ſingulier parti d'annuller leur promeſſe. Le landgrave tente de s'évader. Il en coûte la tête à quelques-uns de ſes domeſtiques.

L'électeur Maurice indigné contre Charles-Quint, n'eſt pas fort empreſſé à combattre pour un empereur dont la puiſſance ſe fait ſentir ſi deſpotiquement à tous les princes : il ne fait nul effort contre Magdebourg. Il laiſſa tranquillement les aſſiégeants battre le duc de Meckelbourg, & le prendre priſonnier ; & l'empereur ſe repentit de lui avoir donné l'électorat. Il n'avait que trop de raiſon de ſe repentir. Maurice ſongeait à ſe faire chef du parti proteſtant, à mettre non ſeulement Magdebourg dans ſes intérêts, mais auſſi les autres villes, & à ſe ſervir de ſon nouveau pouvoir pour balancer celui de l'empereur. Déja il négociait ſur ces principes avec Henri II, & un nouvel orage ſe préparait dans l'empire.

1551.

Charles-Quint qu'on croyait au comble de la puiſſance, était dans le plus grand embarras. Le parti proteſtant ne pouvait ni lui être attaché, ni être détruit. L'affaire de Parme & de Plaiſance, dont le roi de France commençait à ſe mêler, lui faiſait enviſager une guerre prochaine. Les Turcs étaient toujours en Hongrie. Tous les eſprits étaient révoltés dans la Bohême contre ſon frere Ferdinand.

Charles imagine de donner un nouveau poids à ſon autorité, en engageant ſon frere à céder à ſon fils Philippe le titre de roi des Romains, & la ſucceſſion à l'empire. La tendreſſe paternelle pouvait ſuggérer ce deſſein ; mais il eſt ſûr que l'autorité impériale avait beſoin d'un chef, qui maître de l'Eſ-

pagne & du nouveau monde, aurait aſſez de puiſſance pour contenir à la fois les ennemis & les princes de l'empire. Il eſt ſûr auſſi que les princes auraient vu par-là leurs prérogatives bien hazardées, & qu'ils ſe ſeraient difficilement prêtés aux vues de l'empereur. Elles ne ſervirent qu'à indigner Ferdinand, & à brouiller les deux freres.

Charles rompt ouvertement avec Ferdinand, demande ſa dépoſition aux électeurs, & leurs ſuffrages en faveur de ſon fils. Il ne recueille de toute cette entrepriſe que le chagrin d'un refus, & de voir les électeurs du Palatinat, de Saxe, & de Brandebourg s'oppoſer ouvertement à ſes deſſeins plus dangereux que ſages.

L'électeur Maurice entre enfin dans Magdebourg par capitulation; mais il ſoumet cette ville pour lui-même, quoiqu'il la prenne au nom de l'empereur. La même ambition qui l'avait porté à recevoir l'électorat de Saxe des mains de Charles-Quint, le porte à s'unir contre lui avec Joachim électeur de Brandebourg, Fréderic comte Palatin, Chriſtophe duc de Virtemberg, Erneſt marquis de Bade-Dourlach, & pluſieurs autres princes.

Cette ligue fut plus dangereuſe que celle de Smalcade. Le roi de France Henri II, jeune & entreprenant, s'unit avec tous ces princes. Il devait fournir deux cents quarante mille écus pour les trois premiers mois de la guerre, & ſoixante mille pour chaque mois ſuivant, il ſe rend maître de Cambrai, Metz, Toul & Verdun, pour les garder *comme vicaire du St. Empire*; titre ſingulier qu'il prenait alors comme un prétexte, comme ſi c'en était un.

Le roi de France s'était déja ſervi du prétexte de Parme, pour porter la guerre en Italie. Il ne paraiſſait pas dans l'ordre des choſes, que ce fût lui qui dût protéger Octave Farnèſe, contre l'empereur ſon beau-pere; mais il était naturel que Henri II tâchât par toutes ſortes de voies de rentrer dans le duché de Milan, l'objet des prétentions de ſes prédéceſſeurs.

Henri s'uniſſait auſſi avec les Turcs ſelon le plan de François I: & l'amiral Dragut, non moins redoutable que ce Chéredin ſurnommé Barberouſſe, avait fait une deſcente en Sicile, où il avait pillé la ville d'Agouſta.

L'armée

L'armée de Soliman s'avançait en même tems par la Hongrie. Charles-Quint alors n'avait plus pour lui que le pape Jules III, & il s'uniſſait avec lui contre Octave Farneſe ſon gendre, quoique dans le fond l'empereur & le pape euſſent des droits & des intérêts différents, l'un & l'autre prétendant être ſuzerains de Parme & de Plaiſance.

Les Français portaient auſſi la guerre en Piémont, & dans le Montferrat. Il s'agiſſait donc de réſiſter à la fois à une armée formidable de Turcs en Hongrie, à la moitié de l'Allemagne liguée & déja en armes, & à un roi de France, jeune, riche & bien ſervi, impatient de ſe ſignaler & de réparer les malheurs de ſon prédéceſſeur.

L'intérêt & le danger raccomoderent alors Charles & Ferdinand. On a d'abord en Hongrie quelques ſuccès contre les Turcs.

Ferdinand fut aſſez heureux dans ce tems-là même pour acquérir la Tranſilvanie. La veuve de Jean Zapoli reine de Hongrie, qui n'avait plus que le nom de reine, gouvernait la Tranſilvanie au nom de ſon fils Etienne Sigiſmond, ſous la protection des Turcs; protection tyrannique dont elle était laſſe. Martinuſius évêque de Varadin, depuis cardinal, porta la reine à céder la Tranſilvanie à Ferdinand pour quelques terres en Siléſie, comme Opelen & Ratibor. Jamais reine ne fit un ſi mauvais marché. Martinuſius eſt déclaré par Ferdinand, Vaivode de Tranſilvanie. Ce cardinal la gouverne au nom de ce prince avec autorité & avec courage. Il ſe met lui-même à la tête des Tranſilvains contre les Turcs. Il aide les impériaux à les repouſſer; mais Ferdinand étant entré en défiance de lui, le fait aſſaſſiner par Palavicini dans le château de Vintz.

Le pape lié alors avec l'empereur, n'oſe pas d'abord demander raiſon de cet aſſaſſinat; mais il excommunia Ferdinand l'année ſuivante. L'excommunication ne fit ni bruit, ni effet. C'eſt ce qu'on a ſouvent appellé *brutum fulmen*. C'était pourtant une occaſion où les hommes qui parlent au nom de la Divinité, ſemblent en droit de s'élever en ſon nom contre

les ſouverains qui abuſent à cet excès de leur pouvoir. Mais il faut que ceux qui jugent les rois ſoient irrépréhenſibles.

1552.

L'electeur Maurice de Saxe leve le maſque, & publie par un manifeſte qu'il s'eſt allié avec le roi de France pour la liberté de ce même Jean-Fréderic ci-devant électeur, que lui-même avait dépoſſédé; pour celle du landgrave de Heſſe, & pour le ſoutien de la religion.

L'électeur de Brandebourg Joachim ſe joint à lui. Guillaume fils du landgrave de Heſſe priſonnier, Henri-Othon électeur Palatin, Albert de Meckelbourg ſont en armes avant que l'empereur ait aſſemblé des troupes.

Maurice & les confédérés marchent vers les défilés du Tirol, & chaſſent le peu d'impériaux qui les gardaient. L'empereur & ſon frere Ferdinand ſur le point d'être pris, ſont obligés de fuir en déſordre. Charles menait toujours avec lui ſon priſonnier, l'ancien électeur de Saxe. Il lui offre ſa liberté. Il eſt difficile de rendre raiſon pourquoi ce prince ne voulut pas l'accepter. La véritable raiſon peut-être, c'eſt que l'empereur ne la lui offrit pas.

Cependant le roi de France s'était ſaiſi de Toul, de Verdun & de Metz dès le commencement du mois d'Avril. Il prend Haguenau & Viſſembourg. De-là il tourne vers le pays de Luxembourg, & s'empare de pluſieurs villes.

L'empereur pour comble de diſgraces apprend dans ſa fuite que le pape l'a abandonné, & s'eſt déclaré neutre entre lui & la France. C'eſt alors que ſon frere Ferdinand fut excommunié pour avoir fait aſſaſſiner le cardinal Martinuſius. Il eût été plus beau au pape de ne pas attendre que ſes cenſures ne paruſſent que l'effet de ſa politique.

Au milieu de tous ces troubles, les peres du concile ſe retirent de Trente, & le concile eſt encor ſuſpendu.

Dans ce tems funeſte toute l'Allemagne eſt en proie aux ravages. Albert de Brandebourg pille toutes les commanderies de l'ordre teutonique, les terres de Bamberg, de Nu-

remberg, de Vurtzbourg, & pluſieurs villes de Suabe. Les confédérés mettent à feu & à ſang les états de l'électeur de Maycnce, Vorms, Spire ; & aſſiegent Francfort.

Cependant l'empereur retiré dans Paſſau, & ayant raſſemblé une armée après tant de diſgraces, amene les confédérés à un traité. La paix eſt conclue le 12 Août. Il accorde par cette paix célebre de Paſſau une amniſtie générale à tous ceux qui ont porté les armes contre lui depuis l'année 1546. Non ſeulement les proteſtants obtiennent le libre exercice de la religion ; mais ils ſont admis dans la chambre impériale, dont on les avait exclus après la victoire de Mulberg. Il y a ſujet de s'étonner qu'on ne rende pas une liberté entiere au landgrave de Heſſe par ce traité ; qu'il ſoit confiné dans le fort de Rheinfeld juſqu'à ce qu'il donne des aſſurances de ſa fidélité ; & qu'il ne ſoit rien ſtipulé pour Jean-Fréderic, l'ancien électeur de Saxe.

L'empereur cependant rendit bientôt après la liberté à ce malheureux prince, & le renvoya dans les états de Thuringe qui lui reſtaient.

L'heureux Maurice de Saxe ayant fait triompher ſa religion, & ayant humilié l'empereur, jouit encor de la gloire de le défendre. Il conduit ſeize mille hommes en Hongrie ; mais Ferdinand, malgré ce ſecours, ne peut reſter en poſſeſſion de la haute Hongrie, qu'en ſouffrant que les états ſe ſoumettent à payer un tribut annuel de vingt mille écus d'or à Soliman.

Cette année eſt funeſte à Charles-Quint. Les troupes de France ſont dans le Piémont, dans le Montferrat, dans Parme. Il était à craindre que de plus grandes forces n'entraſſent dans le Milanais, ou dans le royaume de Naples. Dragut infeſtait les côtes de l'Italie ; & l'Europe voyait toujours les troupes du roi très chrétien jointes avec les Turcs contre les chrétiens, tandis qu'on ne ceſſait de brûler des proteſtants en France par arrêt des tribunaux nommés parlements.

Les finances de Charles étaient épuiſées malgré les taxes impoſées en Allemagne après ſa victoire de Mulberg, & malgré les tréſors du Mexique. La vaſte étendue de ſes états, ſes voyages, ſes guerres abſorbaient tout : il emprunte deux cents

mille écus d'or au duc de Florence Coſme de Médicis, & lui donne la ſouveraineté de Piombino, & de l'iſle d'Elbe. Aidé de ce ſecours, il ſe ſoutient du moins en Italie, & il va aſſiéger Metz avec une puiſſante armée.

Albert de Brandebourg, le ſeul des princes proteſtants qui était encor en armes contre lui, abandonne la France, dont il a reçu de l'argent, & ſert ſous Charles-Quint au ſiege de Metz. Le fameux François duc de Guiſe, qui défendait Metz avec l'élite de la nobleſſe françaiſe, l'oblige de lever le ſiege le 26 Décembre, au bout de ſoixante-cinq jours. Charles y perdit plus du tiers de ſon armée.

1553.

Charles ſe venge du malheur qu'il a eſſuyé devant Metz, en envoyant les comtes de Lalain & de Reux aſſiéger Térouane. La ville eſt priſe & raſée.

Philibert-Emanuel, prince de Piémont, depuis duc de Savoie, qui devient bientôt un des plus grands généraux de ce ſiecle, eſt mis à la tête de l'armée de l'empereur. Il prend Heſdin, qui eſt raſé comme Térouane. Mais le duc d'Arſcot qui commandait un corps conſidérable, ſe laiſſe battre, & la fortune de Charles eſt encor arrêtée.

Les affaires en Italie reſtent dans la même ſituation. L'Allemagne n'eſt pas tranquille. L'inquiet Albert de Brandebourg, qu'on nommait l'Alcibiade, toujours à la tête d'un corps de troupes, les fait ſubſiſter de pillage. Il ravage les terres de Henri de Brunſvick, & même de l'électeur Maurice de Saxe.

L'électeur Maurice lui livre bataille auprès de Hildesheim au mois de Juillet ; il la gagne, mais il y eſt tué. Ce prince n'avait que trente-deux ans, mais il avait acquis la réputation d'un grand capitaine & d'un grand politique. Son frere Auguſte lui ſuccede.

Albert l'Alcibiade fait encor la guerre civile. La chambre impériale lui fait ſon procès. Il n'en continue pas moins ſes ravages : mais enfin manquant d'argent & de troupes, il ſe réfugie en France. L'empereur pour mieux ſoutenir cette grande

puiſſance, qui avait reçu tant d'accroiſſement & tant de diminution, arrête le mariage de ſon fils Philippe avec Marie reine d'Angleterre, fille de Henri VIII & de Catherine d'Aragon.

Quoique le parlement d'Angleterre ajoutât aux clauſes du contrat de mariage, que l'alliance entre les Français & les Anglais ſubſiſterait; Charles n'en eſpérait pas moins, & avec raiſon, que cette alliance ſerait bientôt rompue. C'était en effet armer l'Angleterre contre la France, que de lui donner ſon fils pour roi; & ſi Marie avait eu des enfants, la maiſon d'Autriche voyait ſous ſes loix tous les états de l'Europe, depuis la mer Baltique, excepté la France.

1554.

Charles cede à ſon fils Philippe le royaume de Naples & de Sicile, avant que ce prince s'embarque pour l'Angleterre, où il arrive au mois de Juillet, & eſt couronné roi, conjointement avec Marie ſon épouſe, comme depuis le roi Guillaume l'a été avec une autre Marie, mais non pas avec le pouvoir qu'à eu Guillaume.

Cependant la guerre dure toujours entre Charles-Quint & Henri II ſur les frontieres de la France & en Italie, avec des ſuccès divers & toujours balancés.

Les troupes de France étaient toujours dans le Piémont & dans le Monrferrat, mais en petit nombre. L'empereur n'avait pas de grandes forces dans le Milanais. Il ſemblait qu'on fût épuiſé des deux côtés.

Le duc de Florence, Coſme, armait pour l'empereur. Sienne qui craignait de tomber un jour au pouvoir des Florentins, comme il lui eſt arrivé, était protégée par les Français. Medequino, marquis de Marignan, général de l'armée du duc de Florence, remporte une victoire ſur quelques troupes de France & ſur leurs alliés le 2 Août. C'eſt en mémoire de cette victoire, que Coſme inſtitua l'ordre de St. Etienne, parce que c'était le jour de St. Etienne que la bataille avait été gagnée.

1555.

Erneſt, comte de Mansfeld, gouverneur de Luxembourg, eſt prêt de reprendre, par les artifices d'un cordelier, la ville de Metz que l'empereur n'avait pu réduire avec cinquante mille hommes. Ce cordelier nommé Léonard, gardien du couvent, qui avait été confeſſeur du duc de Guiſe, & qu'on reſpectait dans la ville, faiſait entrer tous les jours de vieux ſoldats, Allemands, Eſpagnols & Italiens déguiſés en cordeliers, ſous prétexte d'un chapitre général qui devait ſe tenir.

Un chartreux découvre le complot. On arrête le pere Léonard, qu'on trouva mort le lendemain. Son corps fut porté au gibet, & on ſe contenta de faire aſſiſter dix-huit cordeliers à la potence. Tant d'exemples du danger d'avoir des moines, n'ont pu encor les faire abolir.

L'ancienne politique des papes ſe renouvelle ſous Paul IV, de la maiſon de Caraffe. Cette politique eſt, comme on a vu dans le cours de cet ouvrage, d'empêcher l'empereur d'être trop puiſſant en Italie.

Paul IV ne ſonge point au concile de Trente, mais à faire la guerre dans le royaume de Naples, & dans le Milanais avec le ſecours de la France, pour donner, s'il le peut, des principautés à ſes neveux. Il s'engage à joindre dix mille hommes aux nouvelles troupes que Henri II doit envoyer.

La guerre allait donc devenir plus vive que jamais. Charles voyoit qu'il n'aurait pas un moment de repos dans ſa vie. La goutte le tourmentait. Le fardeau de tant d'affaires devenait peſant. Il avait joué longtems le plus grand rôle dans l'Europe. Il voulut finir par une action plus ſinguliere que tout ce qu'il avait fait dans ſa vie, par abdiquer toutes ſes couronnes & l'empire.

Tandis qu'il ſe préparait à renoncer à tant d'états pour s'enſevelir dans un monaſtere, il aſſurait la liberté des proteſtants dans la diete d'Augsbourg; il leur abandonnait les biens eccléſiaſtiques dont ils s'étaient emparés; on changeait en leur faveur la formule du ſerment des conſeillers de la chambre impériale; on ne devait plus jurer par les ſaints, mais

ſeulement par les évangiles. Le vainqueur de Mulberg cédait ainſi à la néceſſité ; & prêt d'aller vivre en moine, il agiſſait en philoſophe.

Le 24 Novembre il aſſemble les états à Bruxelles, & remet les Pays-Bas à ſon fils Philippe : le 10 Janvier ſuivant il lui cede l'Eſpagne & le nouveau monde, & toutes ſes provinces héréditaires.

Il pardonne à Octave Farnèſe ſon gendre ; il lui rend Plaiſance & le Novarois, & ſe prépare à céder l'empire à ſon frere le roi des Romains.

1556.

Tout le dégoûtait. Les Turcs étaient toujours maîtres de la Hongrie juſqu'à Bude, & inquiétaient le reſte. Les Tranſilvains ſouffraient impatiemment le joug. Le proteſtantiſme pénétrait dans les états autrichiens ; & l'empereur avait réſolu depuis longtems de dérober à tant de ſoins une vieilleſſe prématurée & infirme, & un eſprit détrompé de toutes les illuſions ; il ne voulait pas montrer ſur le trône ſa décadence.

Ne pouvant donc céder l'empire à ſon fils, il le cede à ſon frere ; il demande préalablement l'agrément du St. Siége, lui qui n'avait pas certainement demandé cet agrément pour être élu empereur.

Paul IV abuſe de la ſoumiſſion de Charles-Quint ; & le refuſe. Ce pontife était à la fois très ſatisfait de le voir quitter l'empire, & de le chagriner.

Charles-Quint, ſans conſulter le pape davantage, envoie de Bruxelles ſon abdication le 17 Septembre 1556, la trente-ſixieme année de ſon empire.

Le prince d'Orange porte la couronne & le ſceptre impérial à Ferdinand. Charles s'embarque auſſi-tôt pour l'Eſpagne, & va ſe retirer dans l'Eſtramadoure, au monaſtere de St. Juſt, de l'ordre des hiéronimites. La commune opinion eſt qu'il ſe repentit ; opinion fondée ſeulement ſur la faibleſſe humaine, qui croit impoſſible de quitter ſans regret ce que tout le monde envie avec fureur. Charles oublia abſolument le théatre

où il avait joué un ſi grand perſonnage, & le monde qu'il avait troublé, parce qu'il ſentait bien dans ſon affaibliſſement, qu'il ne pouvait le troubler davantage.

Paul IV engage les électeurs eccléſiaſtiques à ne point admettre la démiſſion de Charles-Quint, & à ne point reconnaître Ferdinand. Son intérêt était de mettre la diviſion dans l'empire, pour avoir plus de pouvoir en Italie. En effet, tous les actes de l'empire furent promulgués au nom de Charles-Quint juſqu'à l'année de ſa mort; fait auſſi important que véritable, & qu'aucun hiſtorien n'a rapporté.

Fin de la premiere partie.

ANNALES

Digitized by Google

ANNALES
DE L'EMPIRE
DEPUIS CHARLEMAGNE.

SECONDE PARTIE.

FERDINAND I,

QUARANTE-DEUXIÉME EMPEREUR.

1557.

L'Abdication de Charles-Quint laiſſe la puiſſance des princes d'Allemagne affermie. La maiſon d'Autriche diviſée en deux branches eſt ce qu'il y a de plus conſidérable dans l'Europe : mais la branche eſpagnole très ſupérieure à l'autre, toute occupée d'intérêts ſéparés de l'empire, ne fait plus ſervir les troupes eſpagnoles, italiennes, flamandes à la grandeur impériale.

Ferdinand I a de grands états en Allemagne ; mais la haute Hongrie qu'il poſſede, ne lui rapporte pas à beaucoup près de quoi entretenir aſſez de troupes pour faire tête aux Turcs. La Bohême ſemble porter le joug à regret, & Ferdinand ne peut être puiſſant, que quand l'empire ſe joint à lui.

La premiere année de ſon regne eſt remarquable par la diete de Ratisbonne, qui confirme la paix de la religion, par l'accomodement de la maiſon de Heſſe, & de celle de Naſſau.

L'électeur Palatin, celui de Saxe, & le duc de Clèves

choiſis pour auſtregues, adjugent le comté de Darmſtadt à Philippe landgrave de Heſſe, & le comté de Dietz à Guillaume de Naſſau.

Cette année eſt encor marquée par une petite guerre, qu'un archevêque de Brême, de la maiſon de Brunſvick, fait à la Friſe. On vit alors de quelle utilité pouvait être la ſage inſtitution des cercles & des directeurs des cercles par Fréderic III & Maximilien. L'aſſemblée du cercle de la baſſe Saxe rétablit la paix.

Enfin, le 28 Février les électeurs confirment à Francfort l'abdication de Charles, & le regne de ſon frere. On envoie une ambaſſade au pape qui ne veut pas la recevoir, & qui prétend toujours que Ferdinand n'eſt pas empereur. Les ambaſſadeurs font leur proteſtation & ſe retirent de Rome. Ferdinand n'en eſt pas moins reconnu en Allemagne. Quelle étrange idée dans un prêtre élu évêque de Rome, de prétendre qu'on ne peut être empereur ſans ſa permiſſion!

Le duché de Sleſvich eſt encor reconnu indépendant de l'empire.

1558.

Le plus grand événement de cette année eſt la mort de Charles-Quint, le 21 Septembre 1558. On ſait que par une dévotion bizarre, il avait fait célébrer ſes obſeques avant ſa derniere maladie, qu'il y avait aſſiſté lui-même en habit de deuil, & s'était mis dans la biere au milieu de l'égliſe de St. Juſt, tandis qu'on lui chantait un *de profundis*. Il ſembla dans les dernieres actions de ſa vie, tenir un peu de Jeanne ſa mere, lui qui n'avait ſur le trône agi qu'en politique, en héros & en homme ſenſible aux plaiſirs. Son eſprit raſſemblait tant de contraſtes, qu'avec cette dévotion plus que monacale, il fut ſoupçonné de mourir attaché à plus d'un dogme de Luther. Juſqu'où va la faibleſſe & la bizarrerie humaine! Maximilien voulut être pape. Charles-Quint meurt moine, & meurt ſoupçonné d'héréſie.

Depuis les funérailles d'Alexandre, rien de plus ſuperbe que les obſeques de Charles-Quint dans toutes les principales villes de ſes états. Il en coûta ſoixante & dix mille ducats à Bruxelles:

dépenſes nobles, qui en illuſtrant la mémoire d'un grand homme, emploient & encouragent les arts. Il vaudrait mieux encor élever des monuments durables. Une oſtentation paſſagere eſt trop peu de choſe. Il faut, autant qu'on le peut, agir pour l'immortalité.

1559.

Ferdinand tient une diete à Augsbourg, dans laquelle le ambaſſadeurs du roi de France Henri II ſont introduits. Le France venait de faire la paix avec Philippe II roi d'Eſpagne à Cateau-Cambreſis. Les Français par cette paix ne gardaient plus dans l'Italie que Turin & quelques villes, qu'ils rendirent enſuite; mais ils gardaient Metz, Toul & Verdun, que l'empire pouvait redemander. A peine en parle-t-on à la diete. On dit ſeulement aux ambaſſadeurs qu'il ſera difficile que la bonne intelligence ſubſiſte entre la France & l'Allemagne, tant que ces trois villes reſteront à la France.

Le nouveau pape Pie IV n'eſt pas ſi difficile que Paul IV, & reconnaît ſans difficulté Ferdinand pour empereur.

1560.

Le concile de Trente ſi longtems ſuſpendu, eſt enfin rétabli par une bulle de Pie IV du 29 Novembre. Il indique la tenue du concile à tous les princes; il la ſignifie même aux princes proteſtants d'Allemagne; mais comme l'adreſſe des lettres portait, *à notre très cher fils*; ces princes qui ne veulent point être enfants du pape, renvoient la lettre ſans l'ouvrir.

1561.

La Livonie qui avait juſques-là appartenu à l'empire, en eſt détachée. Elle ſe donne à la Pologne. Les chevaliers de Livonie, branche des chevaliers teutoniques, s'étaient depuis longtems emparés de cette province, ſous la protection de l'empire: mais ces chevaliers ne pouvant point réſiſter aux Ruſſes, & n'étant point ſecourus des Allemands, cedent cette province à la Pologne. Le roi des Polonais, Sigiſmond, donne le duché de Courlande à Godar Ketler, & le fait vice-roi de la Livonie.

On recommence à tenir des ſéances à Trente.

1562.

L'ambaſſadeur de Bavière conteſte dans le concile la préſéance à l'ambaſſadeur de Veniſe. Les Vénitiens ſont maintenus dans la poſſeſſion de leur rang. Une des premieres choſes qu'on diſcute dans le concile, eſt la communion ſous les deux eſpeces. Le concile ne la permet, ni ne la défend aux ſéculiers. Son décret porte ſeulement, que l'égliſe a eu de juſtes cauſes de la prohiber; & les peres s'en rapporterent pour la déciſion au jugement ſeul du pape.

Le 24 Novembre les électeurs à Francfort, déclarent unanimement Maximilien, fils de Ferdinand, roi des Romains. Tous les électeurs font en perſonne à cette cérémonie les fonctions de leurs charges, ſelon la teneur de la bulle d'or. Un ambaſſadeur de Soliman aſſiſte à cette ſolemnité, & la rend plus glorieuſe, en ſignant entre les deux empires une paix par laquelle les limites de la Hongrie autrichienne & de la Hongrie ottomane étaient réglées. Soliman vieilliſſait & n'était plus ſi terrible. Cependant cette paix ne fut pas de longue durée; mais le corps de l'empire fut alors tranquille.

1563.

L'année 1563 eſt mémorable par la clôture du concile de Trente. Ce concile ſi long, le dernier des écuméniques, ne ſervit ni à ramener les ennemis de l'égliſe romaine, ni à les ſubjuguer. Il fit des décrets ſur la diſcipline, qui ne furent admis chez preſque aucune nation catholique, & il ne produiſit nul grand événement. Celui de Bâle avait déchiré l'égliſe, & fait un antipape. Celui de Conſtance alluma à la lueur des bûchers, l'incendie de trente ans de guerre. Celui de Lyon dépoſa un empereur, & attira ſes vengeances. Celui de Latran dépouilla le comte Raimond de ſes états de Toulouſe. Grégoire VII mit tout en feu au huitiéme concile de Rome, en excommuniant l'empereur Henri IV. Le quatriéme de Conſtantinople contre Photius, du tems de Charles *le chauve*, fut le champ des diviſions. Le ſecond de Nicée ſous Irène fut encor plus tumultueux, & plus troublé pour la querelle des images. Les diſputes des monothélites furent ſur le

point d'enſanglanter le troiſiéme de Conſtantinople. On ſait quels orages agiterent les conciles tenus au ſujet d'Arius. Le concile de Trente fut preſque le ſeul tranquille.

1564.

Ferdinand meurt le 25 Juillet. Un teſtament qu'il avait fait vingt ans auparavant en 1543, & auquel il ne dérogea point par ſes dernieres volontés, jeta de loin la ſemence de la guerre qui a troublé l'Europe deux cents ans après.

Ce fameux teſtament de 1543 ordonnait qu'en cas que la poſtérité mâle de Ferdinand & de Charles-Quint s'éteignît, les états autrichiens reviendraient à ſa fille Anne, ſeconde fille de Ferdinand, épouſe d'Albert, ſecond duc de Bavière, & à ſes enfants. L'événement prévu eſt arrivé de nos jours, & a ébranlé l'Europe. Si le teſtament de Ferdinand, auſſi-bien que le contrat de mariage de ſa fille, avaient été énoncés en termes plus clairs, il eût prévenu des événements funeſtes.

On peut remarquer que cette ducheſſe de Bavière Anne avait pris, ainſi que toutes ſes ſœurs, le titre de reine de Hongrie dans ſon contrat de mariage. On peut en effet s'intituler reine ſans l'être, comme on ſe nomme archiducheſſe ſans poſſéder l'archiduché : mais cet uſage n'a pas été ſuivi.

Au reſte, Ferdinand laiſſa par ſon teſtament à Maximilien ſon fils roi des Romains, la Hongrie, la Bohême, la haute & baſſe Autriche.

A ſon ſecond fils Ferdinand le Tirol, & l'Autriche antérieure.

A Charles, la Stirie, la Carinthie, la Carniole, & ce qu'il poſſédait en Iſtrie.

Alors tous les domaines autrichiens furent diviſés ; mais l'empire, qui reſta toujours dans la maiſon, fut l'étendard auquel ſe réuniſſaient tous les princes de cette race.

Ferdinand ne fut couronné ni à Rome ni en Lombardie. On s'appercevait enfin de l'inutilité de ces cérémonies, & il était bien plus eſſentiel que les deux branches principales de la maiſon impériale, c'eſt-à-dire, l'eſpagnole & l'autrichienne, fuſſent toujours d'intelligence. C'était-là ce qui rendait l'Italie ſoumiſe, & mettait le St. Siege dans la dépendance de cette maiſon.

MAXIMILIEN II,

QUARANTE-TROISIÉME EMPEREUR.

1564.

L'Empire, comme on le voit, était devenu héréditaire ſans ceſſer d'être élective. Les empereurs depuis Charles-Quint ne paſſaient plus les Alpes pour aller chercher une couronne de fer & une couronne d'or. La puiſſance prépondérante en Italie était Philippe ſecond, qui vaſſal à la fois de l'empire & du St. Siege, dominait dans l'Italie & dans Rome par ſa politique, & par les richeſſes du nouveau monde dont ſon pere n'avait eu que les prémices, & dont il recueillait la moiſſon.

L'empire ſous Maximilien ſecond, comme ſous Ferdinand premier, était donc en effet l'Allemagne ſuzeraine de la Lombardie; mais cette Lombardie étant entre les mains de Philippe II, appartenait plutôt à un allié qu'à un vaſſal. La Hongrie devenait le domaine de la maiſon d'Autriche, domaine qu'elle diſputait ſans ceſſe contre les Turcs, & qui était l'avant-mur de l'Allemagne.

Maximilien dès la premiere année de ſon regne eſt obligé, comme ſon pere & ſon aïeul, de ſoutenir la guerre contre les armées de Soliman.

Ce ſultan qui avait laſſé les généraux de Charles-Quint & de Ferdinand, fait encor la guerre par ſes lieutenants dans les dernieres années de ſa vie. La Tranſilvanie en était le prétexte; il y voulait toujours nommer un vaivode tributaire: & Jean Sigiſmond, fils de cette reine de Hongrie, qui avait cédé ſes droits pour quelques villes en Siléſie, était revenu mettre ſon héritage ſous la protection du ſultan, aimant mieux être ſouverain tributaire des Turcs que ſimple ſeigneur. La guerre ſe faiſait donc en Hongrie. Les généraux de Maximilien prennent Tokai au mois de Janvier. L'électeur de Saxe Auguſte était le ſeul prince qui ſecourût l'empereur dans cette guerre. Les princes catholiques & proteſtants ſongeaient tous à s'affermir. La religion occupait plus alors les peuples qu'elle ne les diviſait.

La plupart des catholiques en Bavière, en Autriche, en Hongrie, en Bohême, en acceptant le concile de Trente, voulaient ſeulement qu'on leur permît de communier avec du pain & du vin. Les prêtres à qui l'uſage avait permis de ſe marier avant la clôture du concile de Trente, demandaient à garder leurs femmes. Maximilien II demande au pape ces deux points; Pie IV à qui le concile avait abandonné la déciſion du calice, le permet aux laïques Allemands, & refuſe les femmes aux prêtres; mais enſuite on a ôté le calice aux ſéculiers.

1565.

On fait une trêve avec les Turcs qui reſtent toujours maîtres de Bude : & le prince de Tranſilvanie demeure ſous leur protection.

Soliman envoie le bacha Muſtapha aſſiéger Malte. Rien n'eſt plus connu que ce ſiege où la fortune de Soliman échoua.

1566.

Malgré l'affaibliſſement du pouvoir impérial depuis le traité de Paſſau, l'autorité légiſlative réſidait toujours dans l'empereur, & cette autorité était en vigueur, quand il n'avait pas à faire à des princes trop puiſſants.

Maximilien II déploie cette autorité contre le duc de Meckelbourg Jean Albert, & ſon frere Ulric. Ils prétendaient tous deux les mêmes droits ſur la ville de Roſtock. Les habitants prouvaient qu'ils étaient exempts de ſes droits. Les deux freres ſe faiſaient la guerre entr'eux, & s'accordaient ſeulement à dépouiller les citoyens.

L'empereur a le crédit de terminer cette petite guerre civile par une commiſſion impériale qui acheve de ruiner la ville.

La flotte de Soliman prend la ville de Chio ſur les Vénitiens. Maximilien en prend occaſion de demander dans la diete d'Augsbourg plus de ſecours qu'on en avait accordé à Charles-Quint, lorſque Soliman était devant Vienne. La diete ordonne une levée de ſoldats, & accorde des mois romains pour trois ans, ce qu'on n'avait point fait encor.

Soliman qui touchait à ſa fin, n'en faiſait pas moins la guerre.

Il ſe fait porter à la tête de cent mille hommes, & vient aſſiéger la ville de Zigeth. Il meurt devant cette place ; ſes janiſſaires y entrent le ſabre à la main deux jours après ſa mort.

Le comte de Serin qui commandait dans Zigeth, eſt tué en ſe défendant, après avoir mis lui-même la ville en flammes. Le grand-viſir envoie la tête de Serin à Maximilien, & lui fait dire que lui-même aurait dû hazarder la ſienne, pour venir défendre ſa ville, puiſqu'il était à la tête de près de cent vingt mille hommes.

L'armée de Maximilien, la mort de Soliman, & l'approche de l'hiver, ſervent au moins à arrêter les progrès des Turcs.

Les états de l'Autriche & de la Bohême profitent du mauvais ſuccès de la campagne de l'empereur, pour lui demander le libre exercice de la confeſſion d'Augsbourg.

Les troubles des Pays-Bas commençaient en même tems, & tout était déja en feu en France au ſujet du calviniſme ; mais Maximilien fut plus heureux que Philippe II & que le roi de France. Il refuſa la liberté de conſcience à ſes ſujets, & ſon armée qui avait peu ſervi contre les Turcs, mit chez lui la tranquillité.

1567.

Cette année fut le comble des malheurs pour l'ancienne branche de la maiſon électorale de Saxe, dépouillée de ſon électorat par Charles-Quint.

L'électorat donné, comme on a vu, à la branche cadette, devait être l'objet des regrets de l'ainée. Un gentilhomme nommé Groumbach, proſcrit avec pluſieurs de ſes complices pour quelques crimes, s'était retiré à Gotha chez Jean-Fréderic, fils de ce Jean-Fréderic, à qui la bataille de Mulberg avait fait perdre le duché & l'électorat de Saxe.

Groumbach avait principalement en vue de ſe venger de l'électeur de Saxe Auguſte, chargé de faire exécuter contre lui l'arrêt de ſa proſcription. Il était aſſocié avec pluſieurs brigands qui avaient vécu avec lui de rapines & de pillage. Il forme avec eux une conſpiration pour aſſaſſiner l'électeur. Un des

des conjurés pris à Dreſde avoua le complot. L'électeur Auguſte avec une commiſſion de l'empereur, fait marcher ſes troupes à Gotha. Groumbach que le duc de Gotha ſoutenait, était dans la ville avec pluſieurs ſoldats déterminés, attachés à ſa fortune. Les troupes du duc & les bourgeois défendirent la ville ; mais enfin il falut ſe rendre. Le duc Jean-Fréderic auſſi malheureux que ſon pere, eſt arrêté, conduit à Vienne dans une charrette, avec un bonnet de paille attaché ſur ſa tête, enſuite à Naples ; & ſes états ſont donnés à Jean-Guillaume ſon frere. Pour Groumbach & ſes complices ils furent tous exécutés à mort.

1568.

Les troubles des Pays-Bas augmentaient. Le prince d'Orange Guillaume le *taciturne*, déja chef de parti, qui fonda la république des Provinces-Unies, s'adreſſe à l'empereur, comme au premier ſouverain des Pays-Bas, toujours regardés comme appartenants à l'empire : & en effet, l'empereur envoie en Eſpagne ſon frere Charles d'Autriche, archiduc de Gratz, pour adoucir l'eſprit de Philippe II : mais il ne put ni fléchir le roi d'Eſpagne, ni empêcher que la plupart des princes proteſtants d'Allemagne n'envoyaſſent du ſecours au prince d'Orange.

Le duc d'Albe, gouverneur ſanguinaire des Pays-Bas, preſſe l'empereur de lui livrer le prince d'Orange, qui alors levait des troupes en Allemagne. Maximilien répond que l'empire ayant la juriſdiction ſuprême ſur les Pays-Bas, c'eſt à la diete impériale qu'il faut s'adreſſer. Une telle réponſe montre aſſez que le prince d'Orange n'était pas un homme qu'on pût arrêter.

L'empereur laiſſe le prince d'Orange faire la guerre dans les Pays-Bas, à la tête des troupes allemandes, contre d'autres troupes allemandes, ſans ſe mêler de la querelle. Il était pourtant naturel qu'il aſſiſtât Philippe II ſon couſin dans cette affaire importante : d'autant plus que cette année-là même il fit la paix avec Selim II, ſucceſſeur du grand Soliman. Délivré du Turc, il ſemblait que ſon intérêt fût d'affermir la religion catholique. Mais apparemment qu'après cette paix on ne lui payait plus de mois romains.

Loin d'aider le roi d'Eſpagne à ſoumettre ſes ſujets des Pays-Bas, qui demandaient la liberté de conſcience, il parut déſapprouver la conduite de Philippe, en accordant bientôt dans l'Autriche la permiſſion de ſuivre la confeſſion d'Augsbourg. Il promit après au pape de révoquer cette permiſſion. Tout cela découvre un gouvernement gêné, faible, inconſtant. On eût dit que Maximilien craignait la puiſſance des ennemis de ſa communion, & en effet toute la maiſon de Brandebourg était proteſtante. Un fils de l'électeur Jean-George, élu archevêque de Magdebourg, profeſſait publiquement le proteſtantiſme; un évêque de Verdun en faiſait autant; le duc de Brunſvick Jules embraſſait cette religion qui était déja celle de ſes ſujets; l'électeur palatin & preſque tout ſon pays était calviniſte. Le catholiciſme ne ſubſiſtait plus guere en Allemagne, que chez les électeurs eccléſiaſtiques, dans les états des évêques & des abbés, dans quelques commanderies de l'ordre teutonique, dans les domaines héréditaires de la maiſon d'Autriche & dans la Bavière, & encor y avait-il beaucoup de proteſtants dans tous ces pays; ils faiſaient même en Bohême le plus grand nombre. Tout cela autoriſait la liberté que Maximilien donnait en Autriche à la religion proteſtante; mais une autre raiſon plus forte s'y joignait; c'eſt que les états d'Autriche avaient promis à ce prix des ſubſides conſidérables. Tout ſe faiſait pour de l'argent dans l'empire, qui dans ce tems-là n'en avait guere.

1569.

Au milieu de tant de guerres de religion & de politique, voici une diſpute de vanité. Le duc de Florence, Coſme II, & le duc de Ferrare Alphonſe, ſe diſputaient la préſéance. Les rangs étaient réglés dans les dietes en Allemagne: mais en Italie il n'y avait point de diete; & ces querelles étaient indéciſes. Les deux ducs tenaient tous deux à l'empereur. François, prince héréditaire de Florence, & le duc de Ferrare, avaient épouſé les ſœurs de Maximilien. Les deux ducs remettent leur différend à ſon arbitrage. Mais le pape Pie V, qui regardait le duc de Ferrare comme ſon feudataire, le duc de Florence comme ſon allié, & toutes les dignités de ce monde

comme des conceſſions du St. Siege, ſe hâte de donner un titre nouveau à Coſme; il lui confere la dignité de grand-duc avec beaucoup de cérémonie; comme ſi le mot de *grand* ajoutait quelque choſe à la puiſſance. Maximilien eſt irrité que le pape s'arroge le droit de donner des titres aux feudataires de l'empire, & de prévenir ſon jugement. Le duc de Florence prétend qu'il n'eſt point feudataire. Le pape ſoutient qu'il a non ſeulement la prérogative de faire des grands-ducs, mais des rois. La diſpute s'aigrit. Mais enfin le grand-duc, qui était très riche, fut reconnu par l'empereur.

1570.

Diete de Spire, dans laquelle on rend preſque tous les états à un frere du malheureux duc de Gotha, qui reſte confiné à Naples. On y conclut une paix entre l'empereur & Jean Sigiſmond, prince de Tranſilvanie, qui eſt reconnu ſouverain de cette province, & renonce au titre de roi de Hongrie, titre d'ailleurs très vain, puiſque l'empereur avait une partie de ce royaume & les Turcs l'autre.

On y termine de très grands différends qui avaient longtems troublé le Nord au ſujet de la Livonie. La Suède, le Dannemarck, la Pologne, la Ruſſie s'étaient diſputé cette province que l'on regardait encor en Allemagne comme province de l'empire. Le roi de Suède Sigiſmond cede à Maximilien ce qu'il a dans la Livonie. Le reſte eſt mis ſous la protection du Dannemarck; on convient d'empêcher que les Moſcovites ne s'en emparent. La ville de Lubeck eſt compriſe dans cette paix comme partie principale. Tous les privileges de ſon commerce ſont confirmés avec la Suède & le Dannemarck. Elle était encor puiſſante.

Les Vénitiens à qui les Turcs enlevaient toujours quelque poſſeſſion, avaient fait une ligue avec le pape & le roi d'Eſpagne. L'empereur refuſait d'y entrer dans la crainte d'attirer encor en Hongrie les forces de l'empire ottoman. Philippe II n'y entrait que pour la forme.

Le gouverneur du Milanais leva des troupes; mais ce fut pour envahir le marquiſat de Final, appartenant à la maiſon de Caretto. Les Génois avaient des vues ſur ce coin de terre,

& inquiétaient le poſſeſſeur. La France pouvait les aider. Le Marquis de Caretto était à Vienne, où il demandait juſtice en qualité de vaſſal de l'empire; & pendant ce tems-là Philippe II s'emparait de ſon pays, & trouvait aiſément le moyen d'avoir raiſon dans le conſeil de l'empereur.

1572.

Après la mort de Sigiſmond II, roi de Pologne, dernier roi de la race des Jagellons, Maximilien brigue ſous main ce trône, & ſe flatte que la république de Pologne le lui offrira par une ambaſſade.

La république croit que ſon trône vaut bien la peine d'être demandé; elle n'envoie point d'ambaſſade; & les brigues ſecrettes de Maximilien ſont inutiles.

1573.

Le duc d'Anjou, l'un de ſes compétiteurs, eſt élu le 1 Mai, au grand mécontentement des princes proteſtants d'Allemagne, qui virent paſſer chez eux avec horreur ce prince teint du ſang répandu à la journée de la St. Barthelemi.

1574.

Le prince d'Orange, qui ſe ſoutenait dans les Pays-Bas par ſa valeur & par ſon crédit contre toute la puiſſance de Philippe II, tient à Dordrecht une aſſemblée de tous les ſeigneurs & de tous les députés des villes de ſon parti. Maximilien y envoie un commiſſaire impérial pour ſoutenir en apparence la majeſté de l'empire, & pour ménager un accomodement entre Philippe & les confédérés.

1575.

Maximilien II fait élire ſon fils ainé Rodolphe roi des Romains dans la diete de Ratisbonne. La poſſeſſion du trône impérial dans la maiſon d'Autriche devenait néceſſaire par le long uſage, par la crainte des Turcs, & par la convenance d'avoir un chef capable de ſoutenir par lui-même la dignité impériale.

Les princes de l'empire n'en jouiſſaient pas moins de leurs

droits. L'électeur palatin fourniſſait des troupes aux calviniſtes de France, & d'autres princes en fourniſſaient toujours aux calviniſtes des Pays-Bas.

Le duc d'Anjou, roi de Pologne, devenu roi de France par la mort de Charles IX, ayant quitté la Pologne, comme on ſe ſauve d'une priſon, & le trône ayant été déclaré vacant, Maximilien a enfin le crédit de ſe faire élire roi de Pologne le 15 Décembre.

Mais une faction oppoſée fait un ſanglant affront à Maximilien. Elle proclame Etienne Battori, vaivode de Tranſilvanie, vaſſal du ſultan, & qui n'était regardé à la cour de Vienne que comme un rebelle & un uſurpateur. Les Polonais lui font épouſer la ſœur de Sigiſmond-Auguſte, reſte du ſang des Jagellons.

Le czar ou tſar de Ruſſie, Jean, offre d'appuyer le parti de Maximilien, eſpérant qu'il pourra regagner la Livonie. La cour de Moſcou, toute groſſiere qu'elle était alors, avait déja les mêmes vues, qui ſe ſont manifeſtées de nos jours avec tant d'éclat.

La porte ottomane de ſon côté menaçait de prendre le parti d'Etienne Battori contre l'empereur. C'était encor la même politique qu'aujourd'hui.

Maximilien eſſayait d'engager tout l'empire dans ſa querelle; mais les proteſtants au lieu de l'aider à devenir plus puiſſant, ſe contenterent de demander la libre profeſſion de la confeſſion d'Augsbourg pour la nobleſſe proteſtante qui habitait les pays eccléſiaſtiques.

1576.

Maximilien très incertain de pouvoir ſoutenir ſon élection à la couronne de Pologne, meurt à l'âge de 49 ans le 12 d'Octobre.

RODOLPHE II,

QUARANTE-QUATRIÉME EMPEREUR.

1577.

RODolphe couronné roi des Romains du vivant de ſon pere, prend les rênes de l'empire qu'il tient d'une main faible. Il n'y avait point d'autre capitulation que celle de Charles-Quint. Tout ſe faiſait à l'ordinaire dans les dietes ; même forme de gouvernement, mêmes intérêts, mêmes mœurs. Rodolphe promet ſeulement à la premiere diete tenue à Francfort de ſe conformer aux réglements des dietes précédentes. Il eſt remarquable que les princes d'Allemagne propoſent dans cette diete d'appaiſer les troubles des Pays-Bas, en diminuant l'autorité ainſi que la ſévérité de Philippe II ; par-là ils faiſaient ſentir que les intérêts des princes & des ſeigneurs Flamands leur étaient chers, & qu'ils ne voulaient point que la branche ainée de la maiſon Autrichienne, en écraſant ſes vaſſaux, apprît à la branche cadette à abaiſſer les ſiens.

Tel était l'eſprit du corps germanique ; & il parut bien que l'empereur Rodolphe n'était pas plus abſolu que Maximilien, puiſqu'il ne put empêcher ſon frere, l'archiduc Mathias, d'accepter le gouvernement des Pays-Bas de la part des confédérés qui étaient en armes contre Philippe II ; de ſorte qu'on voyait d'un côté don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, gouverneur au nom de Philippe II en Flandre, & de l'autre ſon neveu Mathias, à la tête des rebelles, l'empereur neutre, & l'Allemagne vendant des ſoldats aux deux partis.

Rodolphe ne ſe remuait pas davantage pour l'irruption que les Ruſſes faiſaient alors en Livonie.

1578.

Les Pays-Bas devenaient le théatre de la confuſion, de la guerre, de la politique ; & Philippe II n'ayant point pris le parti de venir de bonne heure y remettre l'ordre, comme

avait fait Charles-Quint, jamais cette faute ne fut réparée. L'archiduc Mathias ne contribuant que de ſon nom à la cauſe des confédérés, avait moins de pouvoir que le prince d'Orange ; & le prince d'Orange n'en avait pas aſſez pour ſe paſſer de ſecours. Le prince palatin Caſimir, tuteur du jeune électeur Fréderic IV, qui avait marché en France avec une petite armée au ſecours des proteſtants, venait avec les débris de cette armée & de nouvelles troupes ſoutenir la cauſe des proteſtants & des mécontents dans les Pays-Bas. Le frere du roi de France Henri III, qui portait le titre de duc d'Anjou, était auſſi déja appellé par les confédérés, tout catholique qu'il était. Il y avait ainſi quatre puiſſances qui cherchaient à profiter de ces troubles, l'archiduc, le prince Caſimir, le duc d'Anjou & le prince d'Orange, tous quatre déſunis ; & don Juan d'Autriche, célebre par la bataille de Lépante, ſeul contr'eux. On prétendait que ce même don Juan aſpirait auſſi à ſe faire ſouverain. Tant de troubles étaient la ſuite de l'abus que Philippe ſecond avait fait de ſon autorité, & de ce qu'il n'avait pas ſoutenu cet abus par ſa préſence.

Don Juan d'Autriche meurt le 1 Octobre, & on accuſe Philippe II ſon frere de ſa mort, ſans autre preuve que l'envie de le rendre odieux.

1579.

Pendant que la déſolation eſt dans les Pays-Bas, & que le grand capitaine Alexandre Farnèſe, prince de Parme, ſucceſſeur de don Juan, ſoutient la cauſe de Philippe II & de la religion catholique par les armes, Rodolphe fait l'office de médiateur ainſi que ſon pere. La reine d'Angleterre Elizabeth, & la France, ſecouraient les confédérés d'hommes & d'argent, & l'empereur ne donne à Philippe II que de bons offices qui furent inutiles. Rodolphe était peu agiſſant par ſon caractere, & peu puiſſant par la forme que l'empire avait priſe. Sa médiation eſt éludée par les deux partis. L'inflexible Philippe II ne voulait point accorder la liberté de conſcience ; & le prince d'Orange ne voulait point d'une paix qui l'eût réduit à l'état d'un homme privé. Il établit la liberté des Provinces-Unies à Utrecht dans cette année mémorable.

1580.

Le prince d'Orange avait trouvé le ſecret de réſiſter aux ſuccès de Farnèſe, & de ſe débarraſſer de l'archiduc Mathias: cet archiduc ſe démit de ſon gouvernement équivoque, & demanda aux états une penſion, qu'on lui aſſigna ſur les revenus de l'évêché d'Utrecht.

1581.

Mathias ſe retire des Pays-Bas, n'y ayant rien fait que de ſtipuler ſa penſion, dont on lui retranche la moitié, comme à un officier inutile. Les états généraux ſe ſouſtraient juridiquement par un édit le 26 Juillet, à la domination du roi d'Eſpagne; mais ils ne renoncent point à être états de l'empire. Leur ſituation avec l'Allemagne reſte indéciſe. Et le duc d'Anjou qu'on venait d'élire duc de Brabant, ayant depuis voulu aſſervir la nation qu'il venait défendre, fut obligé de s'en retourner en 1583, & d'y laiſſer le prince d'Orange plus puiſſant que jamais.

1582.

Grégoire XIII ayant ſignalé ſon pontificat par la réforme du calendrier, les proteſtants d'Allemagne, ainſi que tous les autres de l'Europe, s'oppoſent à la réception de cette réforme néceſſaire. Ils n'avaient d'autre raiſon, ſinon que c'était un ſervice que Rome rendait aux nations. Ils craignaient que cette cour ne parût trop faite pour inſtruire, & que les peuples en recevant des loix dans l'aſtronomie, n'en reçuſſent dans la religion. L'empereur dans une diete à Augsbourg, eſt obligé d'ordonner que la chambre impériale conſervera l'ancien ſtile de Jules Céſar, qui était bon du tems de Céſar, mais que le tems avait rendu mauvais.

Un événement tout nouveau inquiete cette année l'empire. Gebhard de Truchſes, archevêque de Cologne, qui n'était pas prêtre, avait embraſſé la confeſſion d'Augsbourg, & s'était marié ſecrettement dans Bonn, avec Agnès de Mansfeld, religieuſe du monaſtere de Guerichen. Ce n'était pas une choſe bien extraordinaire, qu'un évêque marié; mais cet évêque était électeur:

électeur : il voulait épouſer ſa femme publiquement, & garder ſon électorat. Un électorat eſt inconteſtablement une dignité ſéculiere ; les archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne, ne furent point originairement électeurs parce qu'ils étaient prêtres, mais parce qu'ils étaient chanceliers. Il pouvait arriver très aiſément que l'électorat de Cologne fût ſéparé de l'archevêché, ou que le prélat fût à la fois évêque luthérien, & électeur. Alors il n'y aurait eu d'électeur catholique, que le roi de Bohême, & les archevêques de Mayence & de Trèves. L'empire ſerait bientôt tombé dans les mains d'un proteſtant, & cela ſeul pouvait donner à l'Europe une face nouvelle.

Gebhard de Truchſès eſſayait de rendre Cologne luthérienne. Il n'y réuſſit pas. Le chapitre & le ſénat étaient d'autant plus attachés à la religion catholique, qu'ils partageaient en beaucoup de choſes la ſouveraineté avec l'électeur, & qu'ils craignaient de la perdre. En effet l'électeur, quoique ſouverain, était bien loin d'être abſolu. Cologne eſt une ville libre impériale, qui ſe gouverne par ſes magiſtrats. On leva des ſoldats de part & d'autre, & l'archevêque fit d'abord la guerre avec ſuccès pour ſa maîtreſſe.

1583.

Les princes proteſtants prirent le parti de l'électeur de Cologne. L'électeur Palatin, ceux de Saxe & de Brandebourg écrivirent en ſa faveur à l'empereur, au chapitre, au ſénat de Cologne, mais ils s'en tinrent là ; & comme ils n'avaient point un intérêt perſonnel & préſent à faire la guerre pour le mariage d'une religieuſe, ils ne la firent point.

Truchſès ne fut ſecouru que par des princes peu puiſſants. L'archevêque de Brême, marié comme lui, amena de la cavalerie à ſon ſecours. Le comte de Solms, & quelques gentilshommes luthériens de Veſtphalie, donnerent des troupes dans la premiere chaleur de l'événement. Le prince de Parme d'un autre côté en envoyait au chapitre. Un chanoine de l'ancienne maiſon de Saxe, qui eſt la même que celle de Brunſvick, commandait l'armée du chapitre, & prétendait que c'était une guerre ſainte.

L'électeur de Cologne n'ayant plus rien à ménager, célébra publiquement ſon mariage à Roſendal au milieu de cette petite guerre.

L'empereur Rodolphe ne s'en mêle qu'en exhortant l'archevêque à quitter ſon égliſe & ſon électorat, s'il veut garder ſa nouvelle religion & ſa religieuſe.

Le pape Grégoire XIII l'excommunie comme un *membre pourri*, & ordonne qu'on éliſe un nouvel archevêque. Cette bulle du pape révolte les princes proteſtants, mais ils ne font que des inſtances. Erneſt de Bavière, évêque de Liege, de Freiſingen & d'Hildesheim, eſt élu électeur de Cologne, & ſoutient ſon droit par la voie des armes. Il n'y eut alors que le prince Palatin Caſimir, qui ſecourut l'électeur dépoſſédé, mais ce fut pour très peu de tems. Il ne reſta bientôt plus à Truchſès que la ville de Bonn. Les troupes euvoyées par le duc de Parme, jointes à celles de ſon compétiteur, en firent le ſiege, & Bonn ſe rendit bientôt.

1584.

L'ancien électeur luttait encor contre ſa mauvaiſe fortune. Il lui reſtait quelques troupes qui furent défaites ; & enfin n'ayant pu être ni aſſez habile, ni aſſez heureux pour armer de grands princes en ſa faveur, il n'eut d'autre reſſource que d'aller vivre à la Haye avec ſa femme, dans un état au deſſous de la médiocrité, ſous la protection du prince d'Orange.

L'intérieur de l'empire reſta paiſible. Le nouveau calendrier romain fut reçu par les catholiques. La trêve avec les Turcs fut prolongée. C'était à la vérité à la charge d'un tribut ; & Rodolphe ſe croyait encor trop heureux d'acheter la paix d'Amurath III.

1585.

L'exemple de Gebhard de Truchſès engage deux évêques à quitter leurs évêchés. L'un eſt un fils de Guillaume duc de Cléves, qui renonce à l'évêché de Munſter pour ſe marier, l'autre eſt un évêque de Minden, de la maiſon de Brunſvick.

Digitized by Google

1586.

Le fanatiſme délivre Philippe II du prince d'Orange, ce que dix ans de guerre n'avaient pu faire. Cet illuſtre fondateur de la liberté des Provinces-Unies eſt aſſaſſiné par Balthaſar Gerard, Franc-Comtois : il l'avait déja été auparavant par un nommé Jaurigni, Biſcayen, mais il était guéri de ſa bleſſure. Salcède avait conſpiré contre ſa vie, & on obſerva que Jaurigni & Gerard avaient communié pour ſe préparer à cette action. Philippe II annoblit tous les deſcendants de la famille de l'aſſaſſin. Singuliere nobleſſe ! L'intendant de la Franche-Comté, M. de Vanolles, les a remis à la taille.

Maurice ſon ſecond fils, ſuccede à l'âge de dix-huit ans à Guillaume le taciturne. C'eſt lui qui devint le plus célebre général de l'Europe. Les princes proteſtants d'Allemagne ne le ſecoururent pas, quoique ce fût l'intérêt de leur religion, mais ils envoyerent des troupes en France au roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. C'eſt que le parti des calviniſtes de France était aſſez riche pour ſoudoyer ſes troupes, & que Maurice ne l'était pas.

1587.

Le prince Maurice continue toujours la guerre dans les Pays-Bas contre Alexandre Farnèſe. Il fait quelques levées aux dépens des états chez les proteſtants d'Allemagne : c'eſt tout le ſecours qu'il en tire.

Un nouveau trône s'offrit alors à la maiſon d'Autriche, mais cet honneur ne devint qu'une nouvelle preuve du peu de crédit de Rodolphe.

Le roi de Pologne Etienne Battori, vaivode de Tranſilvanie, étant mort le 13 Décembre 1586, le czar de Ruſſie Fœdor ſe met ſur les rangs, mais il eſt unanimement refuſé. Une faction élit Sigiſmond roi de Suède, fils de Jean III & d'une princeſſe du ſang des Jagellons. Une autre faction proclame Maximilien, frere de l'empereur. Tous deux ſe rendent en Pologne, à la tête de quelques troupes. Maximilien eſt défait, il ſe retire en Siléſie, & ſon compétiteur eſt couronné.

1588.

Maximilien eſt vaincu une ſeconde fois par le général de la Pologne Zamoski. Il eſt enfermé dans un château auprès de Lublin ; & tout ce que fait en ſa faveur l'empereur Rodolphe ſon frere, c'eſt de prier Philippe II d'engager le pape Sixte V à écrire en faveur du priſonnier.

1589.

Maximilien eſt enfin élargi après avoir renoncé au royaume de Pologne. Il voit le roi Sigiſmond avant de partir. On remarque qu'il ne lui donna point le titre de *majeſté*, parce qu'en Allemagne on ne le donnait qu'à l'empereur.

1590.

Le ſeul événement qui peut regarder l'empire, c'eſt la guerre des Pays-Bas, qui déſole les frontieres du côté du Rhin & de la Veſtphalie. Les cercles de ces provinces ſe contentent de s'en plaindre aux deux partis. L'Allemagne était alors dans une langueur que le chef avait communiquée aux membres.

1591.

Henri IV qui avait ſon royaume de France à conquérir, envoie le vicomte de Turenne en Allemagne négocier des troupes avec les princes proteſtants. L'empereur s'y oppoſe en vain ; l'électeur de Saxe Chriſtiern, excité par le vicomte de Turenne, prêta de l'argent & des troupes, mais il mourut lorſque cette armée était en chemin, & il n'en arriva en France qu'une petite partie. C'eſt tout ce qui ſe paſſait alors de conſidérable en Allemagne.

1592.

La nomination à l'évêché de Strasbourg cauſe une guerre civile, comme à Cologne, mais pour un autre ſujet. La ville de Strasbourg était proteſtante. L'évêque catholique réſidant à Saverne, était mort. Les proteſtants éliſent Jean-George de Brandebourg, luthérien ; les catholiques nomment le cardinal de Lorraine. L'empereur Rodolphe donne en vain l'adminiſ-

tration à l'archiduc Ferdinand l'un de ſes freres, avec une commiſſion pour appaiſer ce différend. Ni les catholiques, ni les proteſtants ne le reçoivent. Le cardinal de Lorraine ſoutient ſon droit avec dix mille hommes. Les cantons de Berne, de Zurich & de Bâle donnent des troupes à l'évêque proteſtant; elles ſont jointes par un prince d'Anhalt, qui revenait de France, où il avait ſervi inutilement Henri IV. Ce prince d'Anhalt défait le cardinal de Lorraine. Cette affaire eſt miſe en arbitrage l'année ſuivante; & il fut enfin convenu en 1603, que le cardinal de Lorraine reſterait évêque de Strasbourg, mais en payant cent trente mille écus d'or au prince de Brandebourg Jean-George. On ne peut guere acheter un évêché plus cher.

1593.

Une affaire plus conſidérable réveillait l'indifférence de Rodolphe. Amurath III rompait la trêve, & les Turcs ravageaient déja la haute Hongrie. Il n'y eut que le duc de Baviere, & l'archevêque de Saltzbourg, qui fournirent d'abord des ſecours. Ils joignirent leurs troupes à celles des états héréditaires de l'empereur.

Ferdinand, frere de Rodolphe, avait un fils nommé Charles d'Autriche, qu'il avait eu d'un premier mariage, avec la fille d'un ſénateur d'Augsbourg. Ce fils n'était point reconnu prince, mais il méritait de l'être. Il commandait un corps conſidérable. Un comte Montécuculi en commandait un autre; ceux qui ont porté ce nom, ont été deſtinés à combattre heureuſement pour la maiſon d'Autriche. Les Serin, les Nadaſti, les Palfi, étaient à la tête des milices hongroiſes. Les Turcs furent vaincus dans pluſieurs combats; la haute Hongrie fut en ſûreté, mais Bude reſta toujours aux Ottomans.

1594.

Les Turcs étaient en campagne, & Rodolphe tenait une diete à Augsbourg au mois de Juin, pour s'oppoſer à eux. Croirait-on qu'il fut ordonné de mettre un tronc à la porte de toutes les égliſes d'Allemagne, pour recevoir des contributions volontaires? C'eſt la premiere fois qu'on a demandé l'aumône

pour faire la guerre. Cependant les troupes impériales & hongroiſes, quoique mal payées, combattirent toujours avec courage. L'archiduc Mathias voulut commander l'armée, & la commanda. L'archiduc Maximilien qui gouvernait la Carinthie & la Croatie au nom de l'empereur ſon frere, ſe joint à lui : mais ils ne peuvent empêcher les Turcs de prendre la ville de Javarin.

1595.

Par bonheur pour les impériaux, Sigiſmond Battori, vaivode de Tranſilvanie, ſecoue le joug des Ottomans pour prendre celui de Vienne. On voit ſouvent ces princes paſſer tour-à-tour d'un parti à l'autre : deſtinée des faibles, obligés de choiſir entre deux protecteurs trop puiſſants. Battori s'engage à prêter foi & hommage à l'empereur pour la Tranſilvanie, & pour quelques places de Hongrie, dont il était en poſſeſſion. Il ſtipule que s'il meurt ſans enfants mâles, l'empereur, comme roi de Hongrie, ſe mettra en poſſeſſion de ſon état, & on lui promet en récompenſe, Chriſtine, fille de l'archiduc Charles, le titre d'*Illuſtriſſimus*, & l'ordre de la toiſon d'or.

La campagne fut heureuſe, mais les troncs établis à la porte des égliſes pour payer l'armée, n'étant pas aſſez remplis, les troupes impériales ſe révolterent, & pillerent une partie du pays qu'ils étaient venus défendre.

1596.

L'archiduc Maximilien commande cette année contre les Turcs. Mahomet III nouveau ſultan, vient en perſonne dans la Hongrie. Il aſſiege Agria qui ſe rend à compoſition, mais la garniſon eſt maſſacrée en ſortant de la ville. Mahomet indigné contre l'aga des janiſſaires, qui avait permis cette perfidie, lui fait trancher la tête.

Mahomet défait Maximilien dans une bataille le 26 Octobre. Pendant que l'empereur Rodolphe reſte dans Vienne, s'occupe à diſtiller, à tourner, à chercher la pierre philoſophale ; que Maximilien ſon frere eſt battu par les Turcs ; que Mathias ſonge déja à profiter de l'inaction de Rodolphe pour s'élever : Albert, l'un de ſes freres qui était cardinal, & dont on n'avait

point entendu parler encor, était depuis peu gouverneur de la partie des Pays-Bas reſtée à Philippe II. Il avait ſuccédé dans ce gouvernement à un autre de ſes freres, l'archiduc Erneſt, qui venait de mourir après l'avoir poſſédé deux années, ſans avoir rien fait de mémorable. Il n'en fut pas de même du cardinal Albert d'Autriche. Il faiſait la guerre à Henri IV, que Philippe II avait toujours inquiété depuis la mort de Henri III. Il prit Calais & Ardres.

Henri IV à peine vainqueur de la ligue, demande du ſecours aux princes proteſtants; il n'en obtient pas, & ſe défend lui-même.

1597.

Les Turcs ſont toujours dans la Hongrie. Les payſans de l'Autriche foulés par les troupes impériales, ſe ſoulevent, & mettent eux-mêmes le comble à la déſolation de ce pays. On eſt obligé d'envoyer contr'eux une partie de l'armée. C'était une bien favorable occaſion pour les Turcs; mais par une fatalité ſinguliere, la haute Hongrie a preſque toujours été le terme de leurs progrès, & cette année les révoltes des janiſſaires firent le ſalut de l'armée impériale.

1598.

Le comté de Simeren retombe par la mort du dernier comte, à l'électeur Palatin.

Le roi d'Eſpagne Philippe II meurt à 72 ans, après quarante-deux de regne. Il avait troublé une partie de l'Europe, ſans que jamais ni ſon oncle Ferdinand, ni ſon couſin Maximilien, ni ſon neveu Rodolphe euſſent ſervi à ſes deſſeins, ni qu'il eût contribué à leur grandeur. Il avait donné avant ſa mort les Pays-Bas à l'infante Iſabelle ſa fille; ce fut ſa dot en épouſant le cardinal archiduc Albert. C'était priver ſon fils Philippe III & la couronne d'Eſpagne, d'une belle province; mais les troubles qui la déchiraient, la rendaient onéreuſe à l'Eſpagne; & ce pays devait revenir à la couronne eſpagnole, en cas que l'archiduc Albert n'eût point d'enfants mâles, ce qui arriva en effet.

Il s'agiſſait de chaſſer les Turcs de la haute Hongrie. La

diete accorde vingt mois romains pendant trois ans pour cette guerre.

Le même Sigiſmond Battori qui avait quitté les Turcs, & fait hommage de la Tranſilvanie à l'empereur, ſe repent de ces deux démarches. On lui avait donné en échange de ſa ſouveraineté & de la Valachie, les mêmes terres qu'à la reine mere d'Etienne-Jean Sigiſmond, c'eſt-à-dire, Opelen & Ratibor en Siléſie. Il ne fut pas plus content de ſon marché que cette reine. Il quitte la Siléſie, il rentre dans ſes états. Mais toujours inconſtant & faible, il les cede à un cardinal ſon couſin. Ce cardinal André Battori ſe met auſſi-tôt ſous la protection des Turcs, reçoit du ſultan une veſte, comme un gage de la faveur qu'il demande. Semblable à Martinuſius, il ſe met comme lui à la tête d'une armée, mais il eſt tué en combattant contre les impériaux.

1599.

Par la mort du cardinal Battori, & par la fuite de Sigiſmond, la Tranſilvanie reſte à l'empereur; mais la Hongrie ne ceſſe d'être dévaſtée par les Turcs. Ceux qui s'étonnent aujourd'hui que ce pays ſi fertile ſoit ſi dépeuplé, en trouveront aiſément la raiſon dans le nombre d'eſclaves des deux ſexes, que les Turcs ont ſi ſouvent enlevés.

L'empereur dans cette année ſe réſolut à affranchir enfin le Virtemberg de l'inféodation de l'Autriche. Le Virtemberg ne releva plus que de l'empire, mais il doit toujours revenir à la maiſon d'Autriche au défaut d'héritiers.

1600.

Les Turcs s'avancent juſqu'à Caniſe ſur la Drave, vers la Stirie. Le duc de Mercœur, célebre prince de la maiſon de Lorraine, ne put empêcher la priſe de cette forte place. Alors les peuples de Tranſilvanie & de Valachie refuſent de reconnaître l'empereur.

1601.

La fortune de Sigiſmond Battori eſt auſſi inconſtante que lui-même : il rentre en Tranſilvanie, mais il y eſt défait par le parti

parti des impériaux. Ce ne ſont que des révolutions continuelles dans ces provinces. Heureuſement ce même duc de Mercœur, qui n'avait pu ni défendre ni reprendre Caniſe, prend ſur les Turcs Albe-Royale.

1602.

Enfin l'archiduc Mathias plus agiſſant que ſon frere, & ſecondé du duc de Mercœur, pénetre juſqu'à Bude, mais il l'aſſiege inutilement. Tout cela ne fait qu'une guerre ruineuſe, à charge à l'empereur & à l'empire.

Sigiſmond Battori beaucoup plus malheureux, & mépriſé par les Turcs qui ne le ſecouraient pas, va ſe rendre enfin aux troupes impériales ſans aucune condition ; & ce prince qui devait épouſer une archiducheſſe, eſt alors trop heureux d'être baron en Bohême avec une penſion très modique.

1603.

Il y a toujours une fatalité qui arrête les conquêtes des Turcs. Mahomet III qui menaçait de venir commander en perſonne une armée formidable, meurt à la fleur de ſon âge. Il laiſſe ſur le trône des Ottomans ſon fils Achmet, âgé de treize ans. Les factions troublent le ſerrail, & la guerre de Hongrie languit.

La diete de Ratisbonne promet cette fois quatre-vingts mois Romains. Jamais l'empire n'avait encor donné un ſi puiſſant ſecours, mais il ne fut guere fourni qu'en paroles.

Dans cette année Lubeck, Dantzick, Cologne, Hambourg & Brême, villes de l'ancienne hanſe d'Allemagne, obtiennent en France des privileges que ces villes prétendaient avoir eus, & que le tems avait abolis. Les négociants de ces villes furent exemptés du droit d'aubaine, & le ſont encor. Ce ne ſont pas là des événements d'éclat, mais ils contribuent au bien public, & preſque tous ceux qu'on a vus le détruiſent.

1604.

L'empereur eſt ſur le point de perdre la partie de la haute Hongrie qui lui reſtait. Les exactions d'un gouverneur de Caſſovie en ſont cauſe. Ce gouverneur ayant exigé de l'argent

d'un ſeigneur Hongrois nommé Botskai, ce Hongrois ſe ſouleve, fait révolter une partie de l'armée, & ſe déclare ſeigneur de la haute Hongrie, ſans oſer prendre le titre de roi.

1605.

Il ne reſte à l'empereur en Hongrie que Presbourg. Les Turcs, & le révolté Botskai avaient le reſte. L'archiduc Mathias était dans Presbourg avec une armée, mais le grand-viſir était dans la ville de Peſt. Botskai ſe fait proclamer prince de Tranſilvanie, & reçoit ſolemnellement dans Peſt la couronne de Hongrie par les mains du grand-viſir. L'archiduc Mathias eſt obligé de s'accomoder avec les ſeigneurs Hongrois, pour conſerver ce qui reſte de ce pays. Il fut ſtipulé que dans la ſuite les états de Hongrie, qui avaient toujours élu leur roi, éliraient eux-mêmes leur gouverneur au nom de leur roi. La nomination aux évêchés était un droit de la couronne, mais les états exigerent qu'on ne nommerait jamais que les Hongrois, & que les évêques nommés par l'empereur, n'auraient point de part au gouvernement du royaume. Moyennant ces conceſſions & quelques autres, l'Archiduc Mathias obtint que Botskai céderait la Tranſilvanie, & qu'il ne garderait de la Hongrie que la couronne d'or qu'il avait reçue du grand-viſir. Les Hongrois ſtipulerent expreſſément que les religions luthérienne & calviniſte ſeraient autoriſées.

Sous ce gouvernement faible de Rodolphe l'Allemagne n'était pourtant pas troublée. Il n'y avait alors que de très petites guerres inteſtines, comme celle du duc de Brunſvick, qui voulait ſoumettre la ville de Brunſvick, & du duc de Bavière, qui voulait ſubjuguer Donavert. Le duc de Bavière riche & puiſſant vint à bout de Donavert, mais le duc de Brunſvick ne put prévaloir contre Brunſvick, qui reſta longtems encor libre & impériale. Elle était ſoutenue par la hanſe teutonique. Les grandes villes commerçantes pouvaient alors ſe défendre aiſément contre les princes. On ne levait, comme on ſait, de troupes qu'en cas de guerre. Ces milices nouvelles des princes & des villes étaient également mauvaiſes. Mais depuis que les princes ſe ſont appliqués à tenir en tout tems des troupes diſciplinées, les choſes ont bien changé.

L'Allemagne d'ailleurs fut tranquille malgré trois religions oppoſées l'une à l'autre, malgré les guerres des Pays-Bas, qui inquiétaient ſans ceſſe les frontieres, malgré les troubles de la Hongrie & de la Tranſilvanie. La faibleſſe de Rodolphe en Allemagne n'eut pas le même ſort que celle de Henri III en France. Tous les ſeigneurs ſous Henri III voulurent devenir indépendants & puiſſants ; ils troublerent tout. Mais les ſeigneurs Allemands étaient ce que les ſeigneurs Français voulaient être.

1606.

L'archiduc Mathias traite avec les Turcs, mais ſans effet. Tant de traités avec les Turcs, avec les Hongrois, avec les Tranſilvains, ne ſont que de nouvelles ſemences de troubles. Les Tranſilvains après la mort de Botskai, éliſent Sigiſmond Ragotski pour vaivode, malgré les traités faits avec l'empereur ; & l'empereur le ſouffre.

1607. 1608.

Rodolphe qui achetait ſi chérement la paix chez lui, négocie pour l'établir enfin dans les Pays-Bas ; on ne pouvait l'avoir qu'aux dépens de la branche d'Autriche Eſpagnole, comme il l'avait à ſes dépens en Hongrie. La fameuſe union d'Utrecht de 1579 était trop puiſſante pour céder. Il falait reconnaître les états généraux des ſept Provinces-Unies libres & indépendants. C'était principalement de l'Eſpagne que les ſept provinces exigeaient cette reconnaiſſance autentique. Rodolphe leur écrit : *Vous êtes des états mouvants de l'empire ; votre conſtitution ne peut changer ſans le conſentement de l'empereur votre chef.* Les états généraux ne firent pas ſeulement de réponſe à cette lettre. Ils continuent à traiter avec l'Eſpagne, qui reconnut enfin en 1609 leur indépendance.

Cependant cette philoſophie tranquille & indifférente de Rodolphe, plus convenable à un homme privé qu'à un empereur, enhardit enfin l'ambition de l'archiduc Mathias ſon frere ; il ſonge à ne lui laiſſer que le titre d'empereur, & à ſe faire ſouverain de la Hongrie, de l'Autriche, de la Bohême, dont Rodolphe négligeait le gouvernement. La Hongrie était

envahie preſque toute entiere par les Turcs, & déchirée par ſes factions ; l'Autriche expoſée ; la Bohême mécontente. L'inconſtant Battori, par une nouvelle viciſſitude de ſa fortune, venait encor d'être rétabli en Tranſilvanie par les ſuffrages de la nation, & par la protection du ſultan. Mathias négociait avec Battori, avec les Turcs, avec les mécontents de la Hongrie. Les états d'Autriche lui avaient fourni beaucoup d'argent. Il était à la tête d'une armée ; il prenait ſur lui tous les ſoins, & voulait en recueillir le fruit.

L'empereur retiré dans Prague apprend les deſſeins de ſon frere, il craint pour ſa ſûreté. Il ordonne quelques levées à la hâte. Mathias ſon frere leve le maſque, il marche vers Prague. Les proteſtants de la Bohême prennent ce tems de criſe pour demander de nouveaux privileges à Rodolphe qu'ils menacent d'abandonner. Ils obtiennent que le clergé catholique ne ſe mêlera plus des affaires civiles ; qu'il ne fera aucune acquiſition de terres, ſans le conſentement des états ; que les proteſtants ſeront admis à toutes les charges. Cette condeſcendance de l'empereur irrite les catholiques ; il ſe voit réduit à recevoir la loi de ſon frere.

Il lui cede le 11 Mai la Hongrie, l'Autriche, la Moravie, & il ſe réſerve ſeulement dans ce triſte accord, l'uſufruit de la Bohême, & la ſuzeraineté de la Siléſie. Il ſe dépouillait de ce qu'il avait gouverné avec faibleſſe, & qu'il ne pouvait plus garder. Son frere n'acquérait d'abord en effet que de nouveaux embarras. Il avait à ſe concilier les proteſtants de l'Autriche, qui demandaient les armes à la main, à leur nouveau maître, l'exercice libre de leur religion, & auxquels il falut l'accorder, du moins hors des villes. Il avait à ménager les Hongrois, qui ne voulaient pas qu'aucun Allemand eût chez eux de charge publique. Mathias fut obligé d'ôter aux Allemands leurs emplois en Hongrie. Voilà comme il tâchait de s'affermir pour être en état de réſiſter enfin à la puiſſance Ottomane.

1609.

Plus la religion proteſtante gagnait de terrain dans les domaines autrichiens, plus elle devenait puiſſante en Allemagne. La ſucceſſion de Clèves & de Juliers mit aux mains les deux

partis qui s'étaient longtems ménagés depuis la paix de Paſſau. Elle ſit renaître une ligue proteſtante plus dangereuſe que celle de Smalcade, & produiſit une ligue catholique. Ces deux factions furent prêtes de ruiner l'empire.

Les maiſons de Brandebourg, de Neubourg, de Deux-Ponts, de Saxe, & enfin Charles d'Autriche, marquis de Burgau, ſe diſputaient l'héritage de Jean-Guillaume, dernier duc de Clèves, Berg & Juliers, mort ſans enfants.

L'empereur crut mettre la paix entre les prétendants, en ſequeſtrant les états que l'on diſputait. Il envoie l'archiduc Léopold ſon couſin prendre poſſeſſion du duché de Clèves; mais d'abord l'électeur de Brandebourg, Jean Sigiſmond, s'accorde avec le duc de Neubourg ſon compétiteur pour s'y oppoſer. L'affaire devient bientôt une querelle de princes proteſtants avec la maiſon d'Autriche. Les princes de Brandebourg déja en poſſeſſion & unis par le danger, en attendant que l'intérêt les diviſât, ſoutenus de l'électeur Palatin, Fréderic IV, implorent le ſecours de Henri IV roi de France.

Alors ſe formerent les deux ligues oppoſées. La proteſtante qui ſoutenait les maiſons de Brandebourg & de Neubourg; la catholique qui prenait le parti de la maiſon d'Autriche. L'électeur Palatin, Fréderic IV, quoique calviniſte, était à la tête de tous les confédérés de la confeſſion d'Augsbourg; c'étaient le duc de Virtemberg, le landgrave de Heſſe-Caſſel, le margrave d'Anſpach, le margrave de Bade-Dourlach, le prince d'Anhalt, pluſieurs villes impériales. Ce parti prit le nom d'*Union évangélique*.

Les chefs de la ligue catholique oppoſée étaient Maximilien, duc de Bavière, les électeurs catholiques, & tous les princes de cette communion. L'électeur de Saxe même ſe mit dans ce parti, tout luthérien qu'il était, dans l'eſpérance de l'inveſtiture des duchés de Clèves & de Juliers. Le landgrave de Heſſe-Darmſtadt, proteſtant, était auſſi de la ligue catholique. Il n'y avait aucune raiſon qui pût faire de cette querelle une querelle de religion: mais les deux partis ſe ſervaient de ce nom pour animer les peuples. La ligue catholique mit le pape Paul V & le roi d'Eſpagne Philippe III dans ſon parti. *L'union évangélique* mit Henri IV dans le ſien. Mais le pape & le roi

d'Eſpagne ne donnaient que leur nom ; & Henri IV allait marcher en Allemagne à la tête d'une armée diſciplinée & victorieuſe, avec laquelle il avait déja détruit une ligue catholique.

1610.

Ces mots de ralliement, *catholique*, *évangélique*, ce nom du *pape*, dans une querelle toute profane, furent la véritable & unique cauſe de l'aſſaſſinat du grand Henri IV, tué, comme on ſait, le 14 Mai au milieu de Paris par un fanatique imbécille & furieux. On ne peut en douter ; l'interrogatoire de Ravaillac, ci-devant moine, porte qu'il aſſaſſina Henri IV parce qu'on diſait partout *qu'il allait faire la guerre au pape*, & que c'était la faire à DIEU.

Les grands deſſeins de Henri IV périrent avec lui. Cependant il reſta encor quelque reſſort de cette grande machine qu'il avait miſe en mouvement. La ligue proteſtante ne fut pas détruite. Quelques troupes Françaiſes ſous le commandement du maréchal de la Châtre, ſoutinrent le parti de Brandebourg & de Neubourg.

En vain l'empereur adjuge Clèves & Juliers par proviſion à l'électeur de Saxe, à condition qu'il prouvera ſon droit. Le maréchal de la Châtre n'en prend pas moins Juhers, & n'en chaſſe pas moins les troupes de l'archiduc Léopold. Juliers reſte en commun pour quelque tems à Brandebourg & à Neubourg.

1611.

L'extrême confuſion où était alors l'Allemagne, montre ce que Henri IV aurait fait s'il eût vécu. Rodolphe philoſophait & s'occupait à fixer le mercure dans Prague. L'archiduc Léopold chaſſé de Juliers avec ſon armée mal payée, va en Bohême la faire ſubſiſter de pillage. Il y uſurpe toute l'autorité de l'empereur, qui ſe voit dépouillé de tous côtés par les princes de ſon ſang. Mathias qui avait déja forcé ſon frere à lui céder tant d'états, ne veut pas qu'un autre que lui dépouille le chef de la maiſon. Il vient à Prague avec des troupes, & y force ſon frere à prier les états de le couronner *par excès d'affection fraternelle.*

Digitized by Google

Mathias eſt ſacré roi de Bohême le 21 Mai ; il ne reſte à Rodolphe que le titre de roi, auſſi vain pour lui que celui d'empereur.

1612.

Rodolphe meurt le 20 Janvier, à compter ſelon le nouveau calendrier. Il n'avait jamais voulu ſe marier. Sa maiſon, dont on avait tant craint la vaſte puiſſance, n'eut preſque aucune conſidération de ſon tems en Europe, depuis le commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Sa nonchalance & la faibleſſe de Philippe III en Eſpagne en furent la cauſe. Rodolphe avait perdu ſes états, & conſervé de l'argent comptant. On prétend qu'on trouva dans ſon épargne quatorze millions d'écus. Cela découvre une ame petite. Avec ces quatorze millions & du courage, il eût pu reprendre Bude ſur les Turcs, & rendre l'empire reſpectable. Mais ſon caractere le fit vivre en homme privé ſur le trône, & il fut plus heureux que ceux qui le dépouillerent & le mépriſerent.

MATHIAS,

QUARANTE-CINQUIÉME EMPEREUR.

1612.

MAthias, frere de Rodolphe, eſt élu unanimement, & cette unanimité ſurprend l'Europe. Mais les tréſors de ſon frere l'avaient enrichi, & le voiſinage des Turcs rendait néceſſaire l'élection d'un prince de la maiſon d'Autriche, roi de Hongrie.

La capitulation de Charles-Quint n'avait point juſques-là été augmentée. Elle le fut de quelques articles pour Mathias, dont l'ambition s'était aſſez manifeſtée.

La Hongrie & la Tranſilvanie étaient toujours dans le même état. L'empereur avait peu de terrain pardelà Presbourg ; & le nouveau prince de Tranſilvanie, Gabriel Battori était vaſſal du ſultan.

Digitized by Google

1613.

Ces deux grandes ligues, la proteſtante & la catholique qui avaient menacé l'Allemagne d'une guerre civile, s'étaient comme diſſipées elles-mêmes, après la mort de Henri IV. Les proteſtants ſe contentaient ſeulement de refuſer de l'argent à l'empereur dans les dietes. La querelle ſur la ſucceſſion de Juliers, qu'on croyait qui embraſerait l'Europe, ne devint plus qu'une de ces petites guerres particulieres, qui ont troublé de tout tems quelques cantons d'Allemagne, ſans diſſoudre le corps germanique.

Le duc de Neubourg, & l'électeur de Brandebourg s'étant mis en poſſeſſion de Clèves & de Juliers, devaient être néceſſairement brouillés pour le partage. Un ſoufflet donné par l'électeur de Brandebourg au duc de Neubourg, ne pacifia pas le différend. Les deux princes ſe firent la guerre. Le duc de Neubourg ſe fit catholique pour avoir la protection de l'empereur & du roi d'Eſpagne. L'électeur de Brandebourg introduiſit le calviniſme dans le pays pour animer la ligue proteſtante en ſa faveur.

Cependant les autres princes demeuraient dans l'inaction; & l'électeur de Saxe lui-même, malgré le jugement impérial rendu en ſa faveur, ne remuait pas. Les pays-Bas eſpagnols & hollandais ſe mêlaient de la querelle. Deux grands généraux, le marquis de Spinola, de la part de l'Eſpagne, ſecourait Neubourg; le comte Maurice, de la part des états généraux, était armé pour Brandebourg. C'eſt une ſuite de la conſtitution de l'Allemagne, que des puiſſances étrangeres puſſent prendre plus de part à ces querelles inteſtines, que l'Allemagne même. L'intérieur du corps germanique n'en était point ébranlé. Cette paix intérieure était ſouvent troublée par les fréquents démêlés d'une ville avec une autre, des princes avec les villes, des princes avec les princes. Mais le corps germanique ſubſiſtait par ces diviſions mêmes, qui mettaient une balance à-peu-près égale entre ſes membres.

1614.

Il n'en était pas de même en Hongrie & en Tranſilvanie. L'empereur

L'empereur Mathias ſe préparait contre le Turc. Le vaivode de Tranſilvanie, Gabriel Battori, ſe ménageait entre l'empereur chrétien & l'empereur muſulman. Les Turcs pourſuivent Battori. Il eſt abandonné de ſes ſujets; l'empereur ne peut le ſecourir; Battori ſe fait donner la mort par un de ſes ſoldats. Exemple unique parmi les princes modernes.

Un pacha inveſtit Bethlem-Gabor de la Tranſilvanie. Cette province ſemblait à jamais perdue pour la maiſon d'Autriche. Le nouveau ſultan Achmet, maître d'une ſi grande partie de la Hongrie, jeune & ambitieux, faiſait craindre que Presbourg ou Vienne ne fit les limites des deux empires. On avait été toujours dans ces alarmes ſur la fin du regne de Rodolphe; mais la vaſte étendue de l'empire ottoman, qui depuis ſi longtems inquiétait les chrétiens, fut ce qui les ſauva. Les Turcs étaient ſouvent en guerre avec les Perſans. Leurs frontieres du côté de la mer Noire ſouffraient beaucoup des révoltes des Géorgiens, & des Mingreliens. On contenait difficilement les Arabes; & il arrivait ſouvent que dans le tems même qu'on craignait en Hongrie & en Italie une nouvelle inondation de Turcs, ils étaient obligés de faire une paix même déſavantageuſe pour la défenſe de leur propre pays.

1615.

L'empereur Mathias a le bonheur de conclure avec le ſultan Achmet un traité plus favorable que la guerre n'eût pu l'être. Il ſtipule ſans tirer l'épée la reſtitution d'Agria, de Caniſe, d'Albe-Royale, de Peſt, & même de Bude : ainſi il eſt en poſſeſſion de preſque toute la Hongrie, en laiſſant toujours la Tranſilvanie & Bethlem-Gabor ſous la protection des Ottomans. Ce traité augmente la puiſſance de Mathias. L'affaire de la ſucceſſion de Juliers eſt preſque la ſeule choſe qui inquiete l'intérieur de l'empire; mais Mathias ménage les princes proteſtants, en laiſſant toujours ce pays partagé entre la maiſon Palatine de Neubourg, & celle de Brandebourg. Il avait beſoin de ces ménagements pour perpétuer l'empire dans la maiſon d'Autriche.

1616.

Cette année & les ſuivantes ſont remplies de négociations & d'intrigues. Mathias était ſans enfants, & avait perdu ſa ſanté & ſon activité. Il falait pour aſſurer l'empire à ſa maiſon commencer par lui aſſurer la Bohême & la Hongrie. Les conjonctures étaient délicates ; les états de ces deux royaumes étaient jaloux du droit d'élection ; l'eſprit de parti y régnait ; & l'eſprit d'indépendance encor plus : la différence des religions y nourriſſait la diſcorde : mais les proteſtants & les catholiques aimaient également leurs privileges. Les princes d'Allemagne paraiſſaient encor moins diſpoſés à choiſir un empereur autrichien, & l'union évangélique toujours ſubſiſtante, laiſſait peu d'eſpérance à cette maiſon.

Il lui faut donc commencer par aſſurer la ſucceſſion de la Bohême & de la Hongrie. Il avait ravi ces états à ſon frere, il n'en fait point paſſer l'héritage aux freres qui lui reſtent, Maximilien & Albert. Il n'y a guere d'apparence qu'ils y aient tous deux renoncé de bon gré. Albert ſurtout, à qui le roi d'Eſpagne avait laiſſé les Pays-Bas, aurait été plus qu'un autre en état de ſoutenir la dignité impériale, s'il eût régné ſur la Hongrie & ſur la Bohême. C'eſt ſur un couſin, ſur Ferdinand de Gratz, duc de Stirie, que Mathias veut faire tomber ces couronnes. Le droit du ſang fut donc peu conſulté.

1617.

Ferdinand eſt élu & reconnu ſucceſſeur au royaume de Bohême par les états, & couronné en cette qualité le 29 Juin. L'union évangélique commence à s'effaroucher de voir ces premiers pas de Ferdinand de Gratz vers l'empire. Mathias & Ferdinand ménagent plus que jamais l'électeur de Saxe, qui n'eſt point de l'union évangélique, & qui dans l'eſpérance d'avoir Clèves, Berg & Juliers, embraſſe toujours le parti de la maiſon d'Autriche. La maiſon Palatine ayant des intérêts tout contraires, eſt toujours à la tête des proteſtants. Et c'eſt-là l'origine de la funeſte guerre entre Ferdinand & la maiſon Palatine : c'eſt celle de la guerre de trente ans qui déſola tant de provinces, qui fit venir les Suédois au milieu de

Digitized by Google

l'Allemagne, & qui produiſit enfin le traité de Veſtphalie, & donna une nouvelle face à l'empire.

Mathias engage la branche d'Autriche eſpagnole à céder les prétentions qu'elle peut avoir ſur la Hongrie & ſur la Bohême. Philippe III, roi d'Eſpagne, abandonne ſes droits ſur ces royaumes à Ferdinand, à condition qu'au défaut de la poſtérité mâle de Ferdinand, la Hongrie & la Bohême appartiendront aux fils de Philippe III, ou à ſes filles, & aux enfants de ſes filles, ſelon l'ordre de la primogéniture. Par ce pacte de famille ces états pouvaient aiſément tomber à la maiſon de France : car ſi une fille héritiere de Philippe III épouſait un roi de France, le fils ainé de ce roi acquérait un droit à la Hongrie & à la Bohême.

Ce pacte de famille était évidemment contraire au teſtament de l'empereur Ferdinand I. Les diſpoſitions des hommes pour établir la paix dans l'avenir, préparent preſque toujours la diviſion. Enfin ce nouveau traité révoltait les Hongrois & les Bohémiens, qui voyaient qu'on diſpoſait d'eux ſans les conſulter. Les proteſtants de Bohême commencent par ſe confédérer à l'exemple de l'union évangélique. Bientôt ils entraînent les catholiques dans leur parti, parce qu'il s'agit des droits de l'état & non de la religion. La Siléſie, ce grand fief de la Bohême, ſe joint à elle. La guerre civile eſt allumée. Un comte de Turn, ou de la Tour, homme de génie, eſt à la tête des confédérés ; il fait la guerre réguliérement & avec avantage ; ſes partis vont juſqu'aux portes de Vienne.

1619.

L'empereur Mathias meurt au mois de Mars, au milieu de cette révolution ſubite, ſans pouvoir prévoir quel ſera le deſtin de ſa maiſon.

Son couſin Ferdinand de Gratz eſt aſſez heureux d'abord pour ne point éprouver de grandes contradictions en Hongrie, dont il avait chaſſé les Turcs par un traité qui le rendait agréable au royaume ; mais il voit la Bohême, la Siléſie, la Moravie, la Luſace liguées contre lui, les proteſtants de l'Autriche prêts à éclater, & ceux de l'Allemagne peu diſpoſés à l'élever à l'empire. La maiſon d'Autriche n'avait point encor eu

de moment plus critique. D'un côté quatre électeurs offrent la couronne impériale à Maximilien duc de Bavière, de l'autre, la Bohême offre ſa ſouveraineté d'abord au duc de Savoie, trop éloigné pour l'accepter, & enſuite à l'électeur Palatin, Fréderic V, qui l'obtint pour ſon malheur. Cependant on s'aſſemble à Francfort pour élire un roi des Romains, un roi d'Allemagne, un empereur. Preſque toutes les cours de l'Europe ſont en mouvement pour cette grande affaire. Les états de la Bohême députent à Francfort pour faire exclure Ferdinand du droit de ſuffrage. Ils ne le reconnoiſſaient pas pour roi; & conſéquemment ils ne voulaient pas qu'il eût de voix. Non ſeulement il était menacé de n'être pas empereur, mais même de n'être pas électeur. Il fut l'un & l'autre. Il ſe donna ſa voix pour l'empire, il eut celles des catholiques & même des proteſtants. Chaque électeur fut tellement ménagé, que chacun crut voir ſon intérêt particulier dans l'élévation de Ferdinand de Gratz. L'électeur Palatin lui-même, à qui la Bohême déférait ſa couronne, fut obligé de donner ſa voix, dont le refus aurait été inutile. Cette élection fut faite le 19 Août 1619; il eſt couronné à Aix-la-Chapelle le 9 Septembre; il ſigne auparavant une capitulation un peu plus étendue que celle de ſes prédéceſſeurs.

FERDINAND II,

QUARANTE-SIXIÉME EMPEREUR.

1619.

DAns le tems même que Ferdinand II eſt couronné empereur, les états de Bohême nomment pour roi l'électeur Palatin. Cet honneur était devenu plus dangereux qu'auparavant par la nomination de Ferdinand à l'empire. C'était le tems d'une grande criſe pour le parti proteſtant. Si Fréderic eût été ſecouru par ſon beau-pere Jacques, roi d'Angleterre, le ſuccès paraiſſait aſſuré. Mais Jacques ne lui donna que des.

conſeils, & ces conſeils furent de refuſer. Il ne le crut pas, & s'abandonna à la fortune.

Il eſt ſolemnellement couronné dans Prague le 4 Novembre, avec l'électrice princeſſe d'Angleterre ; mais il eſt couronné par l'adminiſtrateur des Huſſites, non par l'archevêque de Prague.

Cela ſeul annonçait une guerre de religion, auſſi-bien que de politique. Tous les princes proteſtants, hors l'électeur de Saxe, étaient pour lui. Il avait dans ſon armée quelques troupes anglaiſes, que des ſeigneurs d'Angleterre lui avaient amenées par amitié pour lui, & par haine pour la religion catholique, & par la gloire de faire ce que ſon beau-pere Jacques I ne faiſait pas. Il était ſecondé par le vaivode de Tranſilvanie, Bethlem-Gabor, qui attaquait le même ennemi en Hongrie. Gabor pénétra même juſqu'aux portes de Vienne, & delà il retourna ſur ſes pas prendre Presbourg. La Siléſie était toute ſoulevée contre l'empereur ; le comte de Mansfeld ſoutenait en Bohême le parti du Palatin ; les proteſtants même de l'Autriche inquiétaient l'empereur. Si la maiſon Bavaroiſe avait été réunie comme celle d'Autriche le fut toujours, le parti du nouveau roi de Bohême aurait été le plus fort : mais le duc de Bavière, riche & puiſſant, était loin de contribuer à la grandeur de la branche ainée de ſa maiſon. La jalouſie, l'ambition, la religion le jetterent dans le parti de l'empereur ; de ſorte qu'il arriva à la maiſon Bavaroiſe ſous Ferdinand de Gratz, ce qui était arrivé à la maiſon de Saxe ſous Charles-Quint.

La ligue proteſtante & la ligue catholique étaient à-peu-près également puiſſantes dans l'Allemagne, mais l'Eſpagne & l'Italie appuyaient Ferdinand. Elles lui fourniſſaient de l'argent levé ſur le clergé, & des troupes. La France qui n'était pas encor gouvernée par le cardinal de Richelieu, oubliait ſes anciens intérêts. La cour de Louis XIII, faible & orageuſe, ſemblait avoir des vues (ſuppoſé qu'elle en eût) toutes contraires aux deſſeins du grand Henri IV.

1620.

Louis XIII envoie en Allemagne le duc d'Angoulême, à

la tête d'une ambaſſade ſolemnelle, pour offrir ſes bons offices, au lieu d'y marcher avec une armée. Les princes aſſemblés à Ulm, écoutent le duc d'Angoulême & ne concluent rien. La guerre en Bohême continue. Bethlem-Gabor ſe fait reconnaître roi en Hongrie, comme le Palatin Fréderic V en Bohême. Un ambaſſadeur de la Porte & un de Veniſe favoriſent cette révolution des états de Hongrie dans la ville de Neuhauſel. On n'était pas accoutumé à voir ainſi les Turcs & les Vénitiens réunis; mais Veniſe avait tant de démêlés avec la branche d'Autriche eſpagnole, qu'elle déclarait ouvertement ſes ſentiments contre toute la maiſon.

Toute l'Europe était partagée dans cette querelle, mais plutôt par des vœux que par des effets. Et l'Empereur était bien mieux ſecondé en Allemagne que l'électeur Palatin.

D'un côté l'électeur de Saxe déclaré pour l'empereur, entre dans la Luſace: de l'autre le duc de Bavière pénetre en Bohême avec une puiſſante armée: tandis que les armes de l'empereur réſiſtent, au moins en Hongrie, contre Bethlem-Gabor.

Le Palatin eſt attaqué à la fois & dans ſon nouveau royaume de Bohême, & dans ſon électorat. Henri-Fréderic de Naſſau, frere, & depuis ſucceſſeur de Maurice le ſtadhouder des Provinces-Unies, y combattait pour lui. Il y avait encor des Anglais. Mais contre lui était le célebre Spinola, avec l'élite des troupes des Pays-Bas eſpagnols. Le Palatinat eſt ravagé. Une bataille décide en Bohême du ſort de la maiſon d'Autriche & de la maiſon Palatine.

Fréderic eſt entiérement défait le 19 Novembre auprès de Prague, par ſon parent Maximilien de Bavière; il fuit d'abord en Siléſie avec ſa femme & deux de ſes enfants, & perd en un jour les états de ſes aïeux & ceux qu'il avait acquis.

1621.

Le roi d'Angleterre Jacques négocie en faveur de ſon malheureux gendre auſſi infructueuſement qu'il s'était conduit faiblement.

L'empereur met l'électeur Palatin au ban de l'empire par un arrêt de ſon conſeil aulique, le 20 Janvier. Il proſcrit le duc Jagendorff en Siléſie, le prince d'Anhalt, les comtes de

Hoenlo, de Mansfeld, de la Tour, tous ceux qui ont pris les armes pour Fréderic.

Ce prince vaincu n'a pour lui que des interceſſeurs & point de vengeur. Le roi de Dannemarck preſſe l'empereur d'uſer de clémence. Ferdinand n'en fait pas moins paſſer par les mains du bourreau un grand nombre de gentilshommes bohémiens.

Un de ſes généraux, le comte de Buquoy, acheve de ſoumettre ce qui reſte de rebelles en Bohême, & delà il court aſſurer la haute Hongrie contre Bethlem-Gabor. Buquoy eſt tué dans cette campagne; & Ferdinand s'accomode bientôt avec le Tranſilvain, auquel il cede un grand terrain pour être plus ſûr du reſte.

Cependant l'électeur Palatin ſe réfugie de Siléſie en Dannemarck, & de Dannemarck en Hollande. Le duc de Bavière s'empare du haut Palatinat; tandis que le marquis de Spinola répand dans le Palatinat les troupes eſpagnoles, fournies par l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas.

Le Palatin n'avait pu obtenir de ſon beau-pere, le roi Jacques, & du roi de Dannemarck que de bons offices & des ambaſſades inutiles à Vienne. Il n'obtenait rien de la France, dont l'intérêt était de prendre ſon parti. Ses ſeules reſſources étaient alors dans deux hommes qui devaient naturellement l'abandonner. C'était le duc de Jagendorff en Siléſie, & le comte de Mansfeld dans le Palatinat, tous deux proſcrits par l'empereur & pouvant mériter leur grace en quittant le parti du Palatin. Ils firent pour lui des efforts incroyables. Mansfeld ſurtout fut toujours à la tête d'une petite armée, qu'il conſerva malgré la puiſſance autrichienne. Elle n'avait pour toute ſolde que l'art de Mansfeld, de faire la guerre en partiſan habile, art aſſez en uſage alors dans un tems où l'on ne connaiſſait pas ces grandes armées toujours ſubſiſtantes, & où un chef réſolu pouvait ſe maintenir quelque tems à la faveur des troubles. Mansfeld réveillait & encourageait les princes proteſtants voiſins.

Chriſtiern ſurtout, prince de Brunſvick, adminiſtrateur, ce qui au fond ne veut dire qu'uſurpateur de l'évêché d'Halberſtadt, ſe joignit à Mansfeld. Ce Chriſtiern s'intitulait,

ami de DIEU *& ennemi des prêtres ;* il n'était pas moins ennemi des peuples dont il ravageait le territoire. Mansfeld & lui firent beaucoup de mal au pays, ſans faire du bien à l'électeur Palatin.

Les princes d'Orange & les Provinces-Unies qui faiſaient la guerre contre les Eſpagnols, aux Pays-Bas, étaient obligés d'y employer toutes leurs forces, & n'étaient pas en état de donner au Palatin des ſecours efficaces. Son parti était accablé, mais il ne laiſſait pas de donner de tems en tems de violentes ſecouſſes : & à la moindre occaſion il ſe trouvait quelque prince proteſtant qui armait en ſa faveur. Le landgrave de Heſſe-Caſſel diſputait quelques terres au landgrave de Darmſtadt. Piqué contre l'empereur qui favoriſait ſon compétiteur, il ſoutenait autant qu'il le pouvait le parti de l'électeur Palatin. Le margrave de Bade-Dourlach s'uniſſait avec Mansfeld ; & en général tous les princes proteſtants craignant de ſe voir bientôt forcés de reſtituer les biens eccléſiaſtiques, paraiſſaient diſpoſés à prendre les armes dès qu'ils ſeraient ſecondés de quelques puiſſances.

1622.

C'eſt toujours le duc de Bavière qui fait le bonheur de Ferdinand. Ce ſont ſes généraux & ſes troupes qui achevent de ruiner le parti du Palatin ſon parent. Tilli, général Bavarois, qui depuis fut un des plus grands généraux de l'empereur, défait entiérement auprès d'Aſchaffembourg ce prince de Brunſvick, ſurnommé à bon droit *l'ennemi des prêtres*, puiſqu'il venait de piller l'abbaye de Fulde, & toutes les terres eccléſiaſtiques de cette partie de l'Allemagne.

Il ne reſtait plus que Mansfeld qui pût défendre encor le Palatinat, & il en était capable, étant à la tête d'une petite armée, qui avec les débris de celle de Brunſvick, allait juſqu'à dix mille hommes. Mansfeld était un homme extraordinaire, bâtard d'un comte de ce nom, n'ayant de fortune que ſon courage & ſon habileté ; ſecouru en ſecret des princes d'Orange, & des autres proteſtants, il ſe trouvait général d'une armée qui n'appartenait qu'à lui.

Le malheureux Fréderic fut aſſez mal conſeillé pour renoncer

à

à ce ſecours, dans l'eſpérance qu'il obtiendrait de l'empereur des conditions favorables qu'il ne pouvait obtenir que par la force. Il preſſa lui-même Brunſvick & Mansfeld de l'abandonner. Ces deux chefs errants paſſent en Lorraine & en Alſace, & cherchent de nouveaux pays à ravager.

Alors Ferdinand II, pour tout accomodement avec l'électeur Palatin, envoie Tilli victorieux prendre Heidelberg, Manheim & le reſte du pays ; tout ce qui appartenait à l'électeur fut regardé comme le bien d'un proſcrit. Il avait la plus nombreuſe & la plus belle bibliotheque d'Allemagne, ſurtout en manuſcrits ; elle fut tranſportée chez le duc de Bavière, qui l'envoya par eau à Rome. Plus du tiers fut perdu par un naufrage, & le reſte eſt conſervé encor dans le Vatican.

La religion & l'amour de la liberté excitent toujours quelques troubles en Bohême. Mais ce ne ſont plus que des ſéditions qui finiſſent par des ſupplices. L'empereur fait ſortir de Prague tous les miniſtres luthériens, & fait fermer leurs temples. Il donne aux Jéſuites l'adminiſtration de l'univerſité de Prague. Il n'y avait plus alors que la Hongrie qui pût inquiéter la proſpérité de l'empereur. Il acheve de s'aſſurer la paix avec Bethlem-Gabor, en le reconnaiſſant ſouverain de la Tranſilvanie, & en lui cédant ſur les frontieres de ſon état ſept comtés, qui compoſent cinquante lieues de pays. Le reſte de la Hongrie, théatre éternel de la guerre, ravagé depuis longtems ſans interruption, n'était encor à la maiſon d'Autriche d'aucune reſſource, mais c'était toujours un boulevard des états autrichiens.

1623.

L'empereur affermi en Allemagne aſſemble une diete à Ratisbonne, dans laquelle il déclare " que l'électeur Palatin s'étant „ rendu criminel de lèze-majeſté, ſes états, ſes biens & ſes „ dignités ſont dévolues au domaine impérial ; mais que ne „ voulant pas diminuer le nombre des électeurs, il veut, com- „ mande, & ordonne que Maximilien, duc de Bavière, ſoit „ inveſti dans cette diete de l'électorat Palatin „. C'était parler en maître. Les princes catholiques accéderent tous à la volonté de l'empereur. Les proteſtants firent quelques remontrances publiques. L'électeur de Brandebourg, les ducs de

Brunſvick, de Holſtein, de Meckelbourg, les villes de Brême, de Hambourg, de Lubeck, & d'autres renouvellerent la ligue évangélique. Le roi de Dannemarck ſe joignit à eux ; mais cette ligue n'étant que défenſive, laiſſa l'empereur en pleine liberté d'agir.

Le 25 Février, Ferdinand ſur ſon trône, inveſtit le duc de Bavière de l'électorat Palatin. Le vice-chancelier dit expreſſément, que *l'empereur lui confère cette dignité de ſa pleine puiſſance.*

On ne donna point par cette inveſtiture les terres du Palatinat au duc de Bavière ; c'était un article important qui faiſait encor de grandes difficultés.

Jean-George de Hoenzollern, l'ainé de la maiſon de Brandebourg, eſt fait prince de l'empire à cette diete.

Brunſvick, *l'ennemi des prêtres*, & le fameux général Mansfeld, toujours ſecrettement appuyés par les princes proteſtants, reparaiſſent dans l'Allemagne. Brunſvick s'établit d'abord dans la Baſſe-Saxe, & enſuite dans la Veſtphalie. Le comte de Tilli défait ſon armée & la diſperſe. Mansfeld demeure toujours inébranlable, & invincible. C'était le ſeul appui qu'eut alors le Palatin ; & cet appui ne ſuffiſait pas pour lui faire rendre ſes domaines.

1624.

La ligue proteſtante couvait toujours un feu prêt à éclater contre l'empereur. Le roi d'Angleterre, Jacques I, n'ayant pu rien obtenir en faveur du Palatin ſon gendre par les négociations, s'unit enfin avec la ligue de la Baſſe-Saxe, & le roi de Dannemarck, Chriſtiern IV, eſt déclaré chef de la ligue ; mais ce n'était pas encor là le chef qu'il falait pour tenir tête à la fortune de Ferdinand II.

Le roi d'Angleterre fournit de l'argent, le roi de Dannemarck, Chriſtiern IV, amene des troupes. Le fameux Mansfeld groſſit ſa petite armée, & on ſe prépare à la guerre.

1625.

A peine le roi d'Angleterre a-t-il pris enfin la réſolution de ſecourir efficacement ſon gendre, & de ſe déclarer contre la

maiſon d'Autriche, qu'il meurt au mois de Mars, & laiſſe les confédérés privés de leur plus puiſſant ſecours.

Ce n'était qu'une partie de l'union évangélique qui avait levé l'étendard. La Baſſe-Saxe était le théatre de la guerre.

1626.

Les deux grands généraux de l'empereur, Tilli & Valſtein, arrêtent les progrès du roi de Dannemarck, & des confédérés. Tilli défait le roi de Dannemarck en bataille rangée près de Northeim dans le pays de Brunſvick. Cette victoire paraît laiſſer le Palatin ſans reſſources. Mansfeld qui ne perdait jamais courage, tranſporte ailleurs le théatre de la guerre, & va par le Brandebourg, la Siléſie, la Moravie attaquer en Hongrie l'empereur. Bethlem-Gabor, avec qui l'empereur n'avait pas tenu tous ſes engagements, reprend les armes, ſe joint à Mansfeld, & lui amene dix mille hommes. Il arme les Turcs qui étaient toujours maîtres de Bude; mais ce projet ſi grand & ſi hardi avorte ſans qu'il en coûte de peine à Ferdinand. Les maladies détruiſent l'armée de Mansfeld. Il meurt de la contagion à la fleur de ſon âge, en exhortant ce qui lui reſte de ſoldats à ſacrifier leur vie pour la liberté germanique.

Le prince de Brunſvick, cet autre ſoutien de l'électeur Palatin, était mort quelque tems auparavant. La fortune ôtait au Palatin tous les ſecours, & favoriſait en tout Ferdinand: cet empereur venait de faire élire ſon fils Ferdinand-Erneſt roi de Hongrie. Bethlem-Gabor veut en vain ſoutenir ſes droits ſur ce royaume; les Turcs, dans la minorité du ſultan Amurath IV, ne peuvent le ſecourir; il déſole à la vérité la Stirie, mais Valſtein le repouſſe comme il a repouſſé les Danois; enfin l'empereur heureux par ſes miniſtres comme par ſes généraux, contient Bethlem-Gabor par un traité, qui en lui laiſſant la Tranſilvanie, & les ſept comtés adjacents, aſſure le tout à l'Autriche après la mort de Gabor.

1627.

Tout réuſſit à Ferdinand ſans qu'il ait d'autre ſoin que de ſouhaiter & d'ordonner. Le comte de Tilli pourſuit le roi de Dannemarck & les confédérés. Ce roi ſe retire dans ſes états.

Les ducs de Holſtein & de Brunſvick déſarment preſque auſſitôt qu'ils ont armé. L'électeur de Brandebourg qui avait ſeulement permis que ſes ſujets s'enrôlaſſent au ſervice du Dannemarck, les rappelle, & rompt toute aſſociation. Le comte de Tilli, & Valſtein devenu duc de Friedland, font vivre partout à diſcrétion leurs troupes victorieuſes.

Ferdinand joignant les intérêts de la religion à ceux de ſa politique, veut retirer l'évêché de Halberſtadt des mains de la maiſon de Brunſvick, & les archevêchés de Magdebourg & de Brême des mains de la maiſon de Saxe, pour les donner à un de ſes fils, avec pluſieurs abbayes.

Il avait fait élire ſon fils, Ferdinand Erneſt, roi de Hongrie: il le fait couronner roi de Bohême ſans élection; car les Hongrois, voiſins des Turcs & de Bethlem-Gabor, devaient être ménagés. Mais la Bohême était regardée comme aſſervie.

1628.

Ferdinand jouit alors de l'autorité abſolue.

Les princes proteſtants & le roi de Dannemarck, Chriſtiern IV, s'adreſſent ſecrettement au miniſtere de France, que le cardinal de Richelieu commençait à rendre reſpectable dans l'Europe. Ils ſe flattaient avec raiſon que ce cardinal, qui voulait écraſer les proteſtants de France, ſoutiendrait ceux d'Allemagne. Le cardinal de Richelieu fait donner de l'argent au roi de Dannemarck, & encourage les princes proteſtants. Les Danois marchent vers l'Elbe. Mais la ligue proteſtante effrayée n'oſe ſe déclarer ouvertement pour lui, & le bonheur de l'empereur n'eſt point interrompu. Il proſcrit le duc de Meckelbourg, que les Danois avaient forcé à ſe déclarer pour eux. Il donne ſon duché à Valſtein.

1629.

Le roi de Dannemarck, toujours malheureux, eſt obligé de faire ſa paix avec l'empereur au mois de Juin. Jamais Ferdinand n'eut plus de puiſſance & ne la fit plus valoir.

Chriſtiern IV qui avait des démêlés avec le duc de Holſtein, ravageait le duché de Sleſvich avec ſes troupes qui ne ſervaient plus contre Ferdinand. La cour de Vienne lui envoie des lettres

monitoriales comme à un membre de l'empire, & lui enjoint d'évacuer les terres de Sleſvich. Le roi de Dannemarck répond que jamais ce duché n'a été un fief impérial comme celui de Holſtein ; la cour de Vienne replique, que le royaume de Dannemarck lui-même eſt un fief de l'empire. Le roi eſt enfin obligé de ſe conformer à la volonté de l'empereur. On ne pouvait guere ſoutenir les prétentions de l'empire du côté du Nord avec plus de grandeur.

Juſques-là l'empire avait paru comme entiérement détaché de l'Italie depuis Charles-Quint. La mort d'un duc de Mantoue, marquis de Montferrat, fit revivre ces anciens droits qu'on avait été hors de portée d'exercer. Ce duc de Mantoue, Vincent II, était mort ſans enfants. Son gendre, Charles de Gonzague, duc de Nevers, prétendait la ſucceſſion en vertu de ſes conventions matrimoniales. Son parent Céſar Gonzague, duc de Guaſtalle, avait reçu de l'empereur l'inveſtiture éventuelle.

Le duc de Savoie, troiſieme prétendant, voulait exclure les deux autres, & le roi d'Eſpagne voulait les exclure tous trois. Le duc de Nevers avait déja pris poſſeſſion & ſe faiſait reconnaître duc de Mantoue ; mais le roi d'Eſpagne & le duc de Savoie s'uniſſent enſemble pour s'emparer dans le Montferrat de ce qui peut leur convenir.

L'empereur exerce alors pour la premiere fois ſon autorité en Italie. Il envoie le comte de Naſſau, en qualité de commiſſaire impérial, pour mettre en ſequeſtre le Mantouan & le Montferrat, juſqu'à ce que le proces ſoit jugé à Vienne.

Ces procédures étaient inouïes en Italie depuis ſoixante ans. Il était viſible que l'empereur voulait à la fois ſoutenir les anciens droits de l'empire & enrichir la branche d'Autriche eſpagnole de ces dépouilles.

Le miniſtere de France, qui épiait toutes les occaſions de mettre une digue à la puiſſance autrichienne, ſecourt le duc de Mantoue. Elle s'était déja mêlée des affaires de la Valteline ; elle avait empêché la branche d'Autriche eſpagnole de s'emparer de ce pays, qui eût ouvert une communication du Milanais au Tirol, & qui eût rejoint les deux branches d'Autriche par les Alpes, comme elles l'étaient vers le Rhin, par

les Pays-Bas. Le cardinal de Richelieu prend donc dans cet eſprit le parti du duc de Mantoue.

Les Vénitiens plus voiſins & plus expoſés, envoient dans le Mantouan une armée de quinze mille hommes. L'empereur déclare rebelles tous les vaſſaux de l'empire en Italie qui prendront parti pour le duc. Le pape Urbain VIII eſt obligé de favoriſer ces décrets.

Le pontificat alors était dépendant de la maiſon d'Autriche; & Ferdinand qui ſe voyait à la tête de cette maiſon par ſa dignité impériale, était regardé comme le plus puiſſant prince de l'Europe.

Les troupes allemandes avec quelques régiments eſpagnols, prennent Mantoue d'aſſaut, & la ville eſt livrée au pillage.

Ferdinand, heureux partout, croit enfin que le tems eſt venu de rendre la puiſſance impériale deſpotique, & la religion catholique entiérement dominante. Par un édit de ſon conſeil, il ordonne que les proteſtants reſtituent tous les biens eccléſiaſtiques dont ils s'étaient emparés depuis le traité de Paſſau, ſigné par Charles-Quint. C'était porter le plus grand coup au parti proteſtant. Il falait rendre les archevêchés de Magdebourg & de Brême, les évêchés de Brandebourg, de Lebus, de Camin, d'Havelberg, de Lubeck, de Miſnie, de Naumbourg, de Merſebourg, de Schverin, de Minden, de Verden, de Halberſtadt, une foule de bénéfices. Il n'y avait point de prince ſoit luthérien, ſoit calviniſte, qui n'eût des biens de l'égliſe.

Alors les proteſtants n'ont plus de meſures à garder. L'électeur de Saxe, que l'eſpérance d'avoir Clèves & Juliers avait longtems retenu, éclate enfin : cette eſpérance s'affaibliſſait d'autant plus que l'électeur de Brandebourg & le duc de Neubourg s'étaient accordés : le premier jouiſſait de Clèves paiſiblement, & le ſecond de Juliers, ſans que l'empereur les inquiétât. Ainſi le duc de Saxe voyait ces provinces lui échapper, & allait perdre Magdebourg & le revenu de pluſieurs évêchés.

L'empereur alors avait près de cent cinquante mille hommes en armes. La ligue catholique en avait environ trente mille. Les deux maiſons d'Autriche étaient intimement unies. Le pape & toutes les égliſes catholiques encourageaient l'empereur dans

ſon projet : la France ne pouvait encor s'y oppoſer ouvertement : & il ne paraiſſait pas qu'aucune puiſſance de l'Europe fût en état de le traverſer. Le duc de Valſtein, à la tête d'une puiſſante armée, commença par faire exécuter l'édit de l'empereur dans la Suabe, & dans le duché de Virtemberg. Mais les égliſes catholiques gagnaient peu à ces reſtitutions : on prenait beaucoup aux proteſtants, les officiers de Valſtein s'enrichiſſaient, & ſes troupes vivaient aux dépens des deux partis, qui ſe plaignirent également.

1630.

Ferdinand ſe voyait préciſément dans le cas de Charles-Quint, au tems de la ligue de Smalcade. Il falait ou que tous les princes de l'empire fuſſent entiérement ſoumis, ou qu'il ſuccombât. C'était la lutte du pouvoir impérial deſpotique, contre le gouvernement féodal ; & les peuples preſſés par ces deux coloſſes étaient écraſés. L'électeur de Saxe ſe repentait alors d'avoir aidé à accabler le Palatin ; & ce fut lui, qui de concert avec les autres princes proteſtants, engagea ſecrettement Guſtave-Adolphe, roi de Suède, à venir en Allemagne, au lieu du roi de Dannemarck, dont le ſecours avait été ſi inutile.

L'électeur de Baviere n'était guere plus attaché alors à l'empereur. Il aurait voulu toujours commander les armées de l'empire, & par-là tenir Ferdinand lui-même dans la dépendance. Enfin il aſpirait à ſe faire élire un jour roi des Romains, & négociait en ſecret avec la France, tandis que les proteſtants appellaient le roi de Suède.

Ferdinand aſſemble une diete à Ratisbonne. Son deſſein était de faire élire roi des Romains, Ferdinand-Erneſt ſon fils ; il voulait engager l'empire à le ſeconder contre Guſtave Adolphe, ſi ce roi venait en Allemagne ; & contre la France, en cas qu'elle continuât à protéger contre lui le duc de Mantoue : mais malgré ſa puiſſance, il trouve ſi peu de bonne volonté dans l'eſprit des électeurs, qu'il n'oſe pas même propoſer l'élection de ſon fils.

Les électeurs de Saxe & de Brandebourg n'étant point venus à cette aſſemblée, y expoſent leurs griefs par des députés. L'électeur de Baviere même eſt le premier à dire, *qu'on ne*

peut délibérer librement dans les dietes tant que l'empereur aura cent cinquante mille hommes. Les électeurs ecclésiastiques, & les évêques qui sont à la diete, pressent la restitution des biens de l'église. Ce projet ne peut se consommer qu'en conservant l'armée ; & l'armée ne peut se conserver qu'aux dépens de l'empire qui est en alarmes. L'électeur de Bavière qui veut la commander, exige de Ferdinand la déposition du duc de Valstein. Ferdinand pouvait commander lui-même, & ôter ainsi tout prétexte à l'électeur de Bavière. Il ne prit point ce parti glorieux. Il ôta le commandement à Valstein, & le donna à Tilli. Par-là il acheva d'aliéner le Bavarois ; il eut des soldats & n'eut plus d'amis.

La puissance de Ferdinand II, qui faisait craindre aux états d'Allemagne leur perte prochaine, inquiétait en même tems la France, Venise, & jusqu'au pape. Le cardinal de Richelieu négociait alors avec l'empereur au sujet de Mantoue ; mais il rompt le traité, dès qu'il apprend que Gustave Adolphe se prépare à entrer en Allemagne. Il traite alors avec ce monarque. L'Angleterre & les Provinces-Unies en font autant. L'électeur Palatin, qui était un moment auparavant abandonné de tout le monde, se trouve tout-d'un-coup prêt d'être secouru par toutes ces puissances. Le roi de Dannemarck affaibli par ses pertes précédentes, & jaloux du roi de Suède, reste dans l'inaction.

Gustave part enfin de Suède le 23 Juin, s'embarque avec treize mille hommes, & aborde en Poméranie. Il prétendait déja cette province en tout ou en partie, pour le fruit de ses expéditions. Le dernier duc de Poméranie qui régnait alors, n'avait point d'enfants. Ses états, par des actes de confraternité, devaient revenir à l'électeur de Brandebourg. Gustave stipula qu'au cas de la mort du dernier duc, il garderait la Poméranie en sequestre jusqu'au remboursement des frais de la guerre. Or sequestrer une province & l'usurper, c'est à-peu-près la même chose.

1631.

Le cardinal de Richelieu ne consomme l'alliance de la France avec Gustave, que lorsque ce roi est en Poméranie. Il n'en coûte

coûte à la France que trois cents mille livres une fois payées, & douze cents mille par an. Ce traité eſt un des plus habiles qu'on ait jamais faits. On y ſtipule la neutralité pour l'électeur de Bavière, qui pouvait être le plus grand ſupport de l'empereur. On y ſtipule celle de tous les états de la ligue catholique, qui n'aideront pas l'empereur contre les Suédois ; & on a ſoin de faire promettre en même tems à Guſtave, de conſerver tous les droits de l'égliſe romaine, dans tous les lieux où elle ſubſiſte. Par-là on évite de faire de cette guerre, une guerre de religion ; & on donne un prétexte ſpécieux aux catholiques mêmes d'Allemagne de ne pas ſecourir l'empereur. Cette ligue eſt ſignée le 23 Janvier dans le Brandebourg. Ce traité eſt regardé comme le triomphe de la politique du cardinal de Richelieu & du grand Guſtave.

Les états proteſtants encouragés s'aſſemblent à Leipzick. Ils y réſolvent de faire de tres humbles remontrances à Ferdinand, & d'appuyer leur requête de quarante mille hommes pour rétablir la paix dans l'empire. Guſtave avance en augmentant toujours ſon armée. Il eſt à Francfort-ſur-l'Oder : il ne peut de-là empêcher le général Tilli de prendre Magdebourg d'aſſaut le 20 Mai. La ville eſt réduite en cendres. Les habitants périſſent par le fer & par les flammes : événement horrible, mais confondu aujourd'hui dans la foule des calamités de ce tems-là. Tilli, maître de l'Elbe ; comptait empêcher le roi de Suède de pénétrer plus avant.

L'empereur après s'être accomodé enfin avec la France, au ſujet du duc de Mantoue, rappellait toutes ſes troupes d'Italie. La ſupériorité était encor toute entiere de ſon côté. L'électeur de Saxe, qui le premier avait appellé Guſtave-Adolphe, eſt alors très embarraſſé ; & l'électeur de Brandebourg ſe trouvant préciſément entre les armées impériale & ſuédoiſe, eſt très irréſolu.

Dans cette criſe, Guſtave force, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à ſe joindre à lui. L'électeur George-Guillaume lui livre la forteresſe de Spandau pour tout le tems de la guerre, lui aſſure tous les paſſages, le laiſſant recruter dans le Brandebourg, & ſe ménageant auprès de l'empereur la reſſource de s'excuſer ſur la contrainte.

L'électeur de Saxe donne à Guſtave ſes propres troupes à commander. Le roi de Suède s'avance à Leipzick. Tilli marche au devant de lui & de l'électeur de Saxe à une lieue de la ville. Les deux armées étaient chacune d'environ trente mille combattants. Les troupes de Saxe nouvellement levées, ne font aucune réſiſtance, & l'électeur de Saxe eſt entraîné dans leur fuite. La diſcipline Suédoiſe répara ce malheur. Guſtave commençait à faire de la guerre un art nouveau. Il avait accoutumé ſon armée à un ordre & à des manœuvres qui n'étaient point connus ailleurs; & quoique Tilli fût regardé comme un des meilleurs généraux de l'Europe, il fut vaincu d'une maniere complette; cette bataille ſe donna le 17 Septembre.

Le vainqueur pourſuit les impériaux dans la Franconie; tout ſe ſoumet à lui depuis l'Elbe juſqu'au Rhin. Toutes les places lui ouvrent leurs portes, pendant que l'électeur de Saxe va juſques dans la Bohême & dans la Siléſie. Guſtave rétablit tout-d'un-coup le duc de Meckelbourg dans ſes états à un bout de l'Allemagne, & il eſt déja à l'autre bout dans le Palatinat, après y avoir pris Mayence.

L'électeur Palatin dépoſſédé vient l'y trouver, pour combattre avec ſon protecteur. Les Suédois vont juſqu'en Alſace. L'électeur de Saxe de ſon côté ſe rend maître de la capitale de la Bohême, & fait la conquête de la Luſace. Tout le parti proteſtant eſt en armes dans l'Allemagne, & profite des victoires de Guſtave. Le comte de Tilli fuyait dans la Veſtphalie avec les débris de ſon armée, renforcée des troupes que le duc de Lorraine lui amenait; mais il ne faiſait aucun mouvement pour s'oppoſer à tant de progrès rapides.

L'empereur tombé en moins d'une année de ce haut degré de grandeur, qui avait paru ſi redoutable, eut enfin recours à ce duc de Valſtein, qu'il avait privé du généralat, & lui remit le commandement de ſes troupes, avec le pouvoir le plus abſolu qu'on ait jamais donné à un général. Valſtein accepta le commandement, & on ne laiſſa à Tilli que quelques troupes pour ſe tenir au moins ſur la défenſive.

La protection que le roi de Suède donnait à l'électeur Palatin, rendait à la vérité l'électeur de Bavière à l'empereur; mais le

Bavarois ne ſe rapprocha de Ferdinand, dans ces premiers tems critiques, que comme un prince qui le ménageait, & non comme un ami qui le défendait.

L'empereur n'avait plus de quoi entretenir ſes nombreuſes armées, qui l'avaient rendu ſi formidable ; elles avaient ſubſiſté aux dépens des états catholiques & proteſtants avant la bataille de Leipzick ; mais depuis ce tems il n'avait plus les mêmes reſſources. C'était à Valſtein à former, à recruter, & à conſerver ſon armée comme il pouvait.

Ferdinand fut réduit alors à demander au pape Urbain VIII de l'argent & des troupes. On lui refuſa l'un & l'autre. Il voulut engager la cour de Rome à publier une croiſade contre Guſtave ; le St. pere promit un jubilé au lieu de croiſade.

1632.

Cependant le roi de Suède repaſſe des bords du Rhin vers la Franconie. Nuremberg lui ouvre ſes portes ; il marche à Donavert vers le Danube ; il rend à la ville ſon ancienne liberté, & la ſouſtrait au domaine du duc de Bavière. Il met à contribution dans la Suabe, tout ce qui appartient aux maiſons d'Autriche & de Bavière. Il force le paſſage du Leck malgré Tilli, qui eſt bleſſé à mort dans ſa retraite. Il entre dans Augsbourg en vainqueur, & y rétablit la religion proteſtante. On ne peut guere pouſſer plus loin les droits de la victoire. Les magiſtrats d'Augsbourg lui prêterent ſerment de fidélité. Le duc de Bavière, qui alors était comme neutre, & qui n'était armé ni pour l'empereur ni pour lui-même, eſt obligé de quitter Munich, qui ſe rend au conquérant le 7 Mai, & qui lui paie trois cents mille riſdales pour ſe racheter du pillage. Le Palatin eut du moins la conſolation d'entrer avec Guſtave dans le palais de celui qui l'avait dépoſſédé.

Les affaires de l'empereur & de l'Allemagne ſemblaient déſeſpérées. Tilli grand général, qui n'avait été malheureux que contre Guſtave, était mort. Le duc de Bavière mécontent de l'empereur, était ſa victime, & ſe voyait chaſſé de ſa capitale. Valſtein créé duc de Friedland, plus mécontent encor du duc, électeur de Bavière Maximilien, ſon rival déclaré, avait refuſé de marcher

à ſon ſecours : & l'Empereur Ferdinand qui n'avait jamais voulu paraître en campagne, attendait ſa deſtinée de ce Valſtein qu'il n'aimait pas, & dont il était en défiance. Valſtein s'occupait alors à reprendre la Bohême ſur l'électeur de Saxe, & il avait autant d'avantage ſur les Saxons, que Guſtave en avait ſur les impériaux.

Enfin l'électeur de Bavière obtient avec peine que Valſtein ſe joigne à lui. L'armée bavaroiſe levée en partie aux dépens de l'électeur, & en partie aux dépens de la ligue catholique, était d'environ vingt-cinq mille hommes. Celle de Valſtein était de près de trente mille vieux ſoldats. Le roi de Suède n'en avait pas vingt mille, mais on lui amène des renforts de tous côtés. Le landgrave de Heſſe-Caſſel, Guillaume, & Bernard de Saxe-Veimar, le prince palatin de Birckenfeld ſe joignent à lui. Son général Banier lui amène de nouvelles troupes. Il marche auprès de Nuremberg avec plus de cinquante mille combattants au camp retranché des ducs de Bavière & de Valſtein. Ils donnent une bataille qui n'eſt point déciſive. Guſtave reporte la guerre dans la Bavière : Valſtein la reporte dans la Saxe, & tous ces différents mouvements achevent le ravage de ces provinces.

Guſtave revole vers la Saxe en laiſſant douze mille hommes dans la Bavière. Il arrive près de Leipzick par des marches précipitées, & ſe trouve devant Valſtein qui ne s'y attendait pas. A peine eſt-il arrivé qu'il ſe prépare à donner bataille.

Il la donne dans la grande plaine de Lutzen le 15 Novembre. La victoire eſt longtems diſputée. Les Suédois la remportent ; mais ils perdent leur roi, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles & de deux coups d'épée. Le duc Bernard de Saxe-Veimar acheva la victoire que Guſtave avait commencée avant d'être tué. Que n'a-t-on pas écrit ſur la mort de ce grand homme ? On accuſa un prince de l'empire, qui ſervait dans ſon armée, de l'avoir aſſaſſiné. On imputa ſa mort au cardinal de Richelieu qui avoit beſoin de ſa vie. N'eſt-il donc pas naturel qu'un roi qui s'expoſait en ſoldat, ſoit mort en ſoldat ?

Cette perte fut fatale au Palatin, qui attendait de Guſtave ſon rétabliſſement. Il était malade alors à Mayence. Cette nouvelle augmenta ſa maladie, dont il mourut le 19 Novembre.

Valſtein après la journée de Lutzen ſe retire dans la Bohême. On s'attendait dans l'Europe que les Suédois n'ayant plus Guſtave à leur tête, ſortiraient bientôt de l'Allemagne ; mais le général Banier les conduiſit en Bohême. Il faiſait porter au milieu d'eux le corps de leur roi pour les exciter à le venger.

1633.

Guſtave laiſſait ſur le trône de Suède une fille âgée de ſix ans, & par conſéquent des diviſions dans le gouvernement. La même diviſion ſe trouvait dans la ligue proteſtante par la mort de celui qui en avait été le chef & le ſoutien. Tout le fruit de tant de victoires devait être perdu, & ne le fut pourtant pas. La véritable raiſon peut-être d'un événement ſi extraordinaire, c'eſt que l'empereur n'agiſſait que de ſon cabinet, dans le tems qu'il eût dû faire les derniers efforts à la tête de ſes armées. Le ſénat de Suède chargea le chancelier Oxenſtiern de ſuivre en Allemagne les vues du grand Guſtave, & lui donna un pouvoir abſolu. Oxenſtiern alors joua le plus beau rôle que jamais particulier ait eu en Europe. Il ſe trouva à la tête de tous les princes proteſtants d'Allemagne.

Ces princes s'aſſemblent à Heilbron le 19 Mars. Les ambaſſadeurs de France, d'Angleterre, des états généraux, ſe rendent à l'aſſemblée. Oxenſtiern en fait l'ouverture dans ſa maiſon, & il ſe ſignale d'abord en faiſant reſtituer le haut & le bas Palatinat à Charles-Louis, fils du Palatin dépoſſédé. Le prince Charles-Louis parut comme électeur dans une des aſſemblées ; mais cette cérémonie ne lui rendait pas ſes états.

Oxenſtiern renouvelle avec le cardinal de Richelieu le traité de Guſtave-Adolphe ; mais on ne lui donne qu'un million de ſubſides par an, au lieu de douze cents mille livres qu'on avait donnés à ſon maître. Il ſemble petit & honteux que le cardinal de Richelieu marchande & diſpute ſur le prix de la deſtinée de l'empire ; mais la France n'était pas riche : & il falait ſoudoyer le nord.

Ferdinand négocie avec chaque prince proteſtant. Il veut les diviſer, il ne réuſſit pas. La guerre continue toujours avec des ſuccès balancés dans l'Allemagne déſolée. L'Autriche eſt le ſeul pays qui n'en fût pas le théatre, ſoit du tems de Guſtave,

ſoit après lui. La branche d'Autriche eſpagnole n'avait encor ſecouru que faiblement la branche impériale : elle fait enfin un effort ; elle envoie le duc de Feria d'Italie en Allemagne avec environ vingt mille hommes, mais il perd une grande partie de ſon armée dans ſes marches & dans ſes manœuvres.

L'électeur de Trèves, évêque de Spire, avait bâti & fortifié Philipsbourg. Les troupes impériales s'en étaient emparées malgré lui. Oxenſtiern la fait rendre à l'électeur par les armes des Suédois, malgré le duc de Feria qui veut en vain faire lever le ſiege. Cette ſage politique tendait à faire voir à l'Europe, que ce n'était pas à la religion catholique qu'on en voulait, & que la Suède toujours victorieuſe, même après la mort de ſon roi, protégeait également les proteſtants & les catholiques ; conduite qui mettait encor plus le pape en droit de refuſer à l'empereur des troupes, de l'argent & une croiſade.

1634.

La France n'était encor qu'une partie ſecrette dans ce grand démêlé : il ne lui en coûtait qu'un ſubſide médiocre pour voir le trône de Ferdinand ébranlé par les armes ſuédoiſes : mais le cardinal de Richelieu ſongeait déja à profiter de leurs conquêtes. Il avait voulu en vain avoir Philipsbourg en ſequeſtre ; mais à chaque occaſion qui ſe préſentait, la France ſe rendait maîtreſſe de quelques villes en Alſace, comme de Haguenau, de Saverne, qu'elle force le comte de Salms, adminiſtrateur de Strasbourg, à lui céder par un traité. Louis XIII qui ne déclarait point la guerre à la maiſon d'Autriche, la déclarait au duc de Lorraine Charles, parce qu'il était partiſan de cette maiſon. Le miniſtere de France n'oſait pas encor attaquer ouvertement l'empereur & l'Eſpagne qui pouvaient ſe défendre, & tombait ſur la faible Lorraine. Le duc dépoſſédé était Charles IV, prince célebre par ſes bizarreries, ſes amours, ſes mariages & ſes infortunes.

Les Français avaient une armée dans la Lorraine & des troupes dans l'Alſace, prêtes d'agir ouvertement contre l'empereur, & de ſe joindre aux Suédois à la premiere occaſion qui pourrait juſtifier cette conduite.

Le duc de Feria pourſuivi par les Suédois juſqu'en Bavière, était mort après la diſperſion preſque entiere de ſon armée.

Le duc de Valſtein, au milieu de ces troubles & de ces malheurs, s'occupait du projet de faire ſervir l'armée qu'il commandait dans la Bohême à ſa propre grandeur, & à ſe rendre indépendant d'un empereur, qui ſemblait ne ſe pas aſſez ſecourir lui-même, & qui était toujours en défiance de ſes généraux. On prétend que Valſtein négociait avec les princes proteſtants, & même avec la Suède & la France. Mais ces intrigues dont on l'accuſa, ne furent jamais manifeſtées. La conſpiration de Valſtein eſt au rang des hiſtoires reçues ; & on ignore abſolument quelle était cette conſpiration. On devinait ſes projets. Son véritable crime était d'attacher ſon armée à ſa perſonne, & de vouloir s'en rendre le maître abſolu. Le tems & les occaſions euſſent fait le reſte. Il ſe fit prêter ſerment par les principaux officiers de cette armée qui lui étaient le plus dévoués : ce ſerment conſiſtait à promettre *de défendre ſa perſonne, & de s'attacher à ſa fortune.* Quoique cette démarche pût ſe juſtifier par les amples pouvoirs que l'empereur avait donnés à Valſtein, elle devait alarmer le conſeil de Vienne. Valſtein avait contre lui, dans cette cour, le parti d'Eſpagne & le parti Bavarois. Ferdinand prend la réſolution de faire aſſaſſiner Valſtein, & ſes principaux amis. On charge de cet aſſaſſinat Butler, Irlandais, à qui Valſtein avait donné un régiment de dragons, un écoſſais nommé Leſcy, qui était capitaine de ſes gardes, & un autre écoſſais nommé Gordon. Ces trois étrangers ayant reçu leur commiſſion dans Egra, où Valſtein ſe trouvait pour lors, font égorger d'abord dans un ſouper, quatre officiers qui étaient les principaux amis du duc, & vont enſuite l'aſſaſſiner lui-même dans le château, le 15 Février. Si Ferdinand II fut obligé d'en venir à cette extrémité odieuſe, il faut la compter parmi ſes plus grands malheurs.

Tout le fruit de cet aſſaſſinat fut d'aigrir tous les eſprits en Bohême & en Siléſie. La Bohême ne remua pas, parce qu'on ſut la contenir par l'armée ; mais les Siléſiens ſe révolterent & s'unirent aux Suédois.

Les armées de Suède tenaient toute l'Allemagne en échec, comme du tems de leur roi : le général Banier dominait ſur

tout le cours de l'Oder, le maréchal de Horn vers le Rhin, le duc Bernard de Veimar vers le Danube, l'électeur de Saxe dans la Bohême & dans la Luſace. L'empereur reſtait toujours dans Vienne. Son bonheur voulut que les Turcs ne l'attaquaſſent pas dans ces funeſtes conjonctures. Amurath IV était occupé contre les Perſans, & Bethlem-Gabor était mort.

Ferdinand aſſuré de ce côté, tirait toujours des ſecours de l'Autriche, de la Carinthie, de la Carniole, du Tirol. Le roi d'Eſpagne lui fourniſſait quelque argent; la ligue catholique quelques troupes; & enfin l'électeur de Baviere, à qui les Suédois ôtaient le Palatinat, était dans la néceſſité de prendre le parti du chef de l'empire. Les Autrichiens, les Bavarois réunis, ſoutenaient la fortune de l'Allemagne vers le Danube. Ferdinand-Erneſt, roi de Hongrie, fils de l'empereur, ranimait les Autrichiens en ſe mettant à leur tête. Il prend Ratisbonne à la vue du duc de Saxe-Veimar. Ce prince & le maréchal de Horn, qui le joint alors, font ferme à l'entrée de la Suabe, & ils livrent aux impériaux la bataille mémorable de Norlingue, le 5 Septembre. Le roi de Hongrie commandait l'armée: l'électeur de Bavière était à la tête de ſes troupes: le cardinal infant, gouverneur des Pays-Bas, conduiſait quelques régiments eſpagnols. Le duc de Lorraine, Charles IV, dépouillé de ſes états par la France, y commandait ſa petite armée de dix à douze mille hommes, qu'il menait ſervir tantôt l'empereur, tantôt les eſpagnols, & qu'il faiſait ſubſiſter aux dépens des amis & des ennemis. Il y avait de grands généraux dans cette armée combinée, tels que Picolomini & Jean de Vert. La bataille dura tout le jour & le lendemain encor juſqu'à midi. Ce fut une des plus ſanglantes; preſque toute l'armée de Veimar fut détruite; & les impériaux ſoumirent la Suabe & la Franconie, où ils vécurent à diſcrétion.

Ce malheur commun à la Suède, aux proteſtants d'Allemagne, & à la France, fut préciſément ce qui donna la ſupériorité au roi très chrétien, & qui lui valut enfin la poſſeſſion de l'Alſace. Le chancelier Oxenſtiern n'avait point voulu juſques-là que la France s'agrandit trop dans ces pays; il voulait que tout le fruit de la guerre fût pour les Suédois, qui en avaient tout

tout le fardeau. Auſſi Louis XIII ne s'était point déclaré ouvertement contre l'empereur. Mais après la bataille de Norlingue, il falut que les Suédois priaſſent le miniſtere de France de vouloir bien ſe mettre en poſſeſſion de l'Alſace, ſous le nom de protecteur, à condition que les princes & les états proteſtants ne feraient ni paix, ni trêve avec l'empereur, que du conſentement de la France & de la Suède. Ce traité eſt ſigné à Paris le 1 Novembre.

1635.

En conſéquence le roi de France envoie une armée en Alſace, met garniſon dans toutes les villes, excepté dans Strasbourg, qui fait le perſonnage d'un allié conſidérable. L'électeur de Trèves était ſous la protection de la France. L'empereur le fit enlever : ce fut une raiſon de déclarer enfin la guerre à l'empereur. Cet électeur était en priſon à Bruxelles, ſous la garde du cardinal infant : & ce fut encor un prétexte de déclarer la guerre à la branche Autrichienne eſpagnole.

La France n'unit donc ſes armes à celles des Suédois, que quand les Suédois furent malheureux, & lorſque la victoire de Norlingue relevait le parti impérial. Le cardinal de Richelieu partageait déja en idée la conquête des Pays-Bas eſpagnols avec les Hollandais : il comptait alors y aller commander lui-même, & avoir un prince d'Orange (Fréderic-Henri) ſous ſes ordres. Il avait en Allemagne vers le Rhin, Bernard de Veimar à ſa ſolde : l'armée de Veimar, qu'on appellait les troupes Veimariennes, était devenue comme celle de Charles IV de Lorraine, & celle de Mansfeld, une armée iſolée, indépendante, appartenante à ſon chef : on la fit paſſer pour l'armée des cercles de Suabe, de Franconie, du haut & bas Rhin, quoique ces cercles ne l'entretinſſent pas, & que la France la payât.

C'eſt-là le fort de la guerre de trente ans. On voit d'un côté toute la maiſon d'Autriche, la Bavière, la ligue catholique, & de l'autre la France, la Suède, la Hollande & la ligue proteſtante.

L'empereur ne pouvait pas négliger de déſunir cette ligue proteſtante, après la victoire de Norlingue : & il y a grande

apparence que la France s'y prit trop tard pour déclarer la guerre. Si elle l'eût fait dans le tems que Guſtave-Adolphe débarquait en Allemagne, les troupes françaiſes entraient alors ſans réſiſtance dans un pays mécontent & effarouché de la domination de Ferdinand; mais après la mort de Guſtave, après Norlingue, elles venaient dans un tems où l'Allemagne était laſſe des dévaſtations des Suédois, & où le parti impérial reprenait la ſupériorité.

Dans le tems même que la France ſe déclarait, l'empereur ne manquait pas de faire avec la plupart des princes proteſtants un accomodement néceſſaire. L'électeur de Saxe, celui-là même qui avait appellé le premier les Suédois, fut le premier à les abandonner par ce traité, qui s'appelle la paix de Prague. Peu de traités font mieux voir combien la religion ſert de prétexte aux politiques, comme on s'en joue, & comme on la ſacrifie dans le beſoin.

L'empereur avait mis l'Allemagne en feu pour la reſtitution des bénéfices; & dans la paix de Prague il commence par abandonner l'archevêché de Magdebourg, & tous les biens eccléſiaſtiques à l'électeur de Saxe luthérien, moyennant une penſion qu'on paiera ſur ces mêmes bénéfices à l'électeur de Brandebourg calviniſte. Les intérêts de la maiſon Palatine, qui avaient allumé cette longue guerre, furent le moindre objet de ce traité. L'électeur de Bavière devait ſeulement donner une ſubſiſtance à la veuve de celui qui avait été roi de Bohême, & au Palatin ſon fils, quand il ſe ſerait ſoumis à l'autorité impériale.

L'empereur s'engageait d'ailleurs à rendre tout ce qu'il avait pris ſur les confédérés de la ligue proteſtante, qui accéderaient à ce traité; & ceux-ci devaient rendre tout ce qu'ils avaient pris ſur la maiſon d'Autriche; ce qui était peu de choſe, puiſque les terres de la maiſon impériale, excepté l'Autriche antérieure, n'avaient jamais été expoſées dans cette guerre.

Une partie de la maiſon de Brunſvick, le duc de Mecklebourg, la maiſon d'Anhalt, la branche de Saxe établie à Gotha, & le propre frere du duc Bernard de Saxe Veimar, ſignent le traité, ainſi que pluſieurs villes impériales; les autres négocient encor, & attendent les plus grands avantages.

Le fardeau de la guerre, que les Français avaient laiſſé porter tout entier à Guſtave-Adolphe, retomba donc ſur eux en 1635; & cette guerre qui s'était faite des bords de la mer Baltique juſqu'au fond de la Suabe, fut portée en Alſace, en Lorraine, en Franche-Comté, ſur les frontieres de la France. Louis XIII qui n'avait payé que douze cents mille francs de ſubſides à Guſtave-Adolphe, donnait quatre millions à Fernard de Veimar pour entretenir les troupes Veimariennes: & encor le miniſtere français cede-t-il à ce duc toutes ſes prétentions ſur l'Alſace, & on lui promet qu'à la paix on le fera déclarer landgrave de cette province.

Il faut avouer que ſi ce n'était pas le cardinal de Richelieu qui eût fait ce traité, on le trouverait bien étrange. Comment donnait-il à un jeune prince Allemand, qui pouvait avoir des enfants, cette province d'Alſace qui était ſi fort à la bienſéance de la France, & dont elle poſſédait déja quelques villes? Il eſt bien probable que le cardinal de Richelieu n'avait point compté d'abord garder l'Alſace. Il n'eſpérait pas non plus annexer à la France la Lorraine, ſur laquelle on n'avait aucun droit, & qu'il ſalait bien rendre à la paix. La conquête de la Franche-Comté paraiſſait plus naturelle, mais on ne fit de ce côté que de faibles efforts. L'eſpérance de partager les Pays-Bas avec les Hollandais, était le principal objet du cardinal de Richelieu; & c'était-là ce qu'il avait tellement à cœur, qu'il avait réſolu, ſi ſa ſanté & les affaires le lui euſſent permis, d'y aller commander en perſonne. Cependant l'objet des Pays-Bas fut celui dans lequel il fut le plus malheureux; & l'Alſace, qu'il donnait ſi libéralement à Bernard de Veimar, fut après la mort de ce cardinal le partage de la France. Voilà comme les événements trompent preſque toujours les politiques; à moins qu'on ne diſe que l'intention du miniſtere de France était de garder l'Alſace, ſous le nom du duc de Veimar, comme elle avait une armée ſous le nom de ce grand capitaine.

1636.

L'Italie entrait encor dans cette grande querelle, mais non pas comme du tems des maiſons impériales de Saxe & de Suabe, pour défendre ſa liberté contre les armes allemandes. C'était

à la branche Autrichienne d'Eſpagne, dominante dans l'Italie, qu'on voulait diſputer en-delà des Alpes cette même ſupériorité qu'on diſputait à l'autre branche en-delà du Rhin. Le miniſtere de France avait alors pour lui la Savoie, il venait de chaſſer les Eſpagnols de la Valteline : on attaquait de tous côtés ces deux vaſtes corps autrichiens.

La France ſeule envoyait à la fois cinq armées, & attaquait ou ſe ſoutenait vers le Piémont, vers le Rhin, ſur les frontieres de la Flandre, ſur celles de la Franche-Comté & ſur celles d'Eſpagne. François I avait fait autrefois un pareil effort : & la France n'avait jamais montré depuis tant de reſſources.

Au milieu de tous ces orages, dans cette confuſion de puiſſances qui ſe choquent de tous les côtés, tandis que l'électeur de Saxe après avoir appellé les Suédois en Allemagne, mene contr'eux les troupes impériales, & qu'il eſt défait dans la Veſtphalie par le général Bannier, que tout eſt ravagé dans la Heſſe, dans la Saxe, & dans cette Veſtphalie ; Ferdinand toujours uniquement occupé de ſa politique, fait enfin déclarer ſon fils Ferdinand-Erneſt, roi des Romains, dans la diete de Ratisbonne, le 12 Décembre. Ce prince eſt couronné le 20. Tous les ennemis de l'Autriche crient que cette élection eſt nulle. L'électeur de Trèves, diſent-ils, était priſonnier : Charles-Louis, fils du Palatin, roi de Bohême Fréderic, n'eſt point rentré dans les droits de ſon Palatinat : les électeurs de Mayence & de Cologne ſont penſionnaires de l'empereur : tout cela, diſait-on, eſt contre la bulle d'or. Il eſt pourtant vrai que la bulle d'or n'avait ſpécifié aucun de ces cas, & que l'élection de Ferdinand III, faite à la pluralité des voix, était auſſi légitime qu'aucune autre élection d'un roi des Romains, faite du vivant d'un empereur, eſpece dont la bulle d'or ne parle point du tout.

1637.

Ferdinand II meurt le 15 Février à cinquante-neuf ans, après dix-huit ans de regne, toujours troublé par des guerres inteſtines & étrangeres, n'ayant jamais combattu que de ſon cabinet. Il fut très-malheureux, puiſque dans ſes ſuccès il ſe crut obligé d'être ſanguinaire, & qu'il falut ſoutenir enſuite de grands

revers. L'Allemagne était plus malheureuſe que lui ; ravagée tour-à-tour par elle-même, par les Suédois & par les Français, éprouvant la famine, la diſette, & plongée dans la barbarie, ſuite inévitable d'une guerre ſi longue & ſi malheureuſe.

FERDINAND III,

QUARANTE-SEPTIÉME EMPEREUR.

1637.

FErdinand III monta ſur le trône de l'Allemagne dans un tems où les peuples fatigués commençaient à eſpérer quelque repos. Mais ils s'en flattaient bien vainement. On avait indiqué un congrès à Cologne & à Hambourg, pour donner au moins au public les apparences de la réconciliation prochaine. Mais ni le conſeil autrichien, ni le cardinal de Richelieu ne voulaient la paix. Chaque parti eſpérait des avantages qui le mettraient en état de donner la loi.

Cette longue & funeſte guerre fondée ſur tant d'intérêts divers, ſe continuait donc parce qu'elle était entrepriſe. Le général Suédois, Bannier, déſolait la haute Saxe ; le duc Bernard de Veimar les bords du Rhin; les Eſpagnols étaient entrés dans le Languedoc, après avoir pris auparavant les iſles Ste. Marguerite : & ils avaient pénétré par les Pays-Bas juſqu'à Pontoiſe. Le vicomte de Turenne ſe ſignalait déja dans les Pays-Bas contre le cardinal infant, gouverneur de Flandre. Tant de dévaſtations n'avaient plus le même objet que dans le commencement des troubles. Les ligues catholique & proteſtante, & la cauſe de l'électeur Palatin les avaient excités. Mais alors l'objet était la ſupériorité que la France voulait arracher à la maiſon d'Autriche : & le but des Suédois était de conſerver une partie de leurs conquêtes en Allemagne. On négociait, & on était en armes dans ces deux vues.

1638.

Le duc Bernard de Veimar devient un ennemi auſſi dangereux pour Ferdinand III, que Guſtave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. Il donne deux batailles en quinze jours auprès de Rheinfeld, l'une des quatre villes foreſtieres, dont il ſe rend maître; & à la ſeconde bataille il détruit toute l'armée de Jean de Vert, célebre général de l'empereur; il le fait priſonnier avec tous les officiers généraux. Jean de Vert eſt envoyé à Paris. Veimar aſſiege Briſac: il gagne une troiſieme bataille, aidé du maréchal de Guébriant & du vicomte de Turenne, contre le général Gœuts. Il en gagne une quatrieme contre le duc de Lorraine Charles IV, qui, comme Veimar, n'avait pour tout état que ſon armée.

Après avoir remporté quatre victoires en moins de quatre mois, il prend le 18 Décembre la fortereſſe de Briſac, regardée alors comme la clef de l'Alſace.

Le Comte Palatin Charles-Louis, qui avait enfin raſſemblé quelques troupes, & qui brûlait de devoir ſon rétabliſſement à ſon épée, n'eſt pas ſi heureux en Veſtphalie, où les imperiaux défont ſa faible armée. Mais les Suédois ſous le général Banner, font de nouvelles conquêtes en Poméranie. La premiere année du regne de Ferdinand III, n'eſt preſque célebre que par des diſgraces.

1639.

La fortune de la maiſon d'Autriche la délivre de Bernard de Veimar, comme elle l'avait délivrée de Guſtave-Adolphe. Il meurt de maladie à la fleur de ſon âge, le 18 Juillet. Il n'était âgé que de trente-cinq ans.

Il laiſſait pour héritage ſon armée & ſes conquêtes. Cette armée était à la vérité ſoudoyée ſecrettement par la France; mais elle appartenait à Veimar: elle n'avait fait ſerment qu'à lui. Il faut négocier avec cette armée, pour qu'elle paſſe au ſervice de la France & non à celui de la Suède. La laiſſer aux Suédois, c'était dépendre de ſon allié. Le maréchal de Guébriant achete le ſerment de ces troupes. Et Louis XIII eſt le maître de cette armée Véimarienne, de l'Alſace & du Briſgau, à peu de choſe près.

Les traités & l'argent faiſaient tout pour lui. Il diſpoſait de la Heſſe entiere, province qui fournit de bons ſoldats. La célebre Amélie de Hanau landgrave douairiere, l'héroine de ſon tems, entretenait, à l'aide de quelques ſubſides de la France, une armée de dix mille hommes dans ce pays ruiné qu'elle avait rétabli; jouiſſant à la fois de cette conſidération que donnent toutes les vertus de ſon ſexe, & de la gloire d'être un chef de parti redoutable.

La Hollande à la vérité était neutre dans la querelle de l'empereur; mais elle occupait toujours l'Eſpagne dans les Pays-Bas, & par-là opérait une diverſion conſidérable.

Le général Bannier était vainqueur dans tous les combats qu'il donnait; il ſoumettait la Thuringe & la Saxe, après s'être aſſuré de toute la Poméranie.

Mais le principal objet de tant de troubles, le rétabliſſement de la maiſon Palatine, était ce qu'il y avoit de plus négligé; & par une fatalité ſinguliere, ce prince fut mis en priſon par les Français même, qui depuis ſi longtems ſemblaient vouloir le placer ſur le ſiege électoral. Le comte Palatin, à la mort du duc de Veimar, avait conçu un deſſein très beau & très raiſonnable; c'était de rentrer dans ſes états, avec l'armée Veimarienne, qu'il voulait acheter avec l'argent de l'Angleterre. Il paſſa en effet à Londres, il y obtint de l'argent; il retourna par la France; mais le cardinal de Richelieu, qui voulait bien le protéger, & non le voir indépendant, le fit arrêter; & ne le relâcha que quand Briſac & les troupes Veimariennes furent aſſurées à la France. Alors il lui donna un appui, que ce prince fut contraint d'accepter.

1640.

Les progrès des Français & des Suédois continuent. Le duc de Longueville & le maréchal Guébriant, ſe joignent au général Bannier. Les troupes de Heſſe & de Lunebourg augmentent encor cette armée.

Sans le général Picolomini on marchait à Vienne, mais il arrêta tant de progrès par des marches ſavantes. Il était d'ailleurs très difficile à des armées nombreuſes d'avancer en préſence de l'ennemi, dans des pays ruinés depuis ſi longtems, & où tout manquait aux ſoldats comme aux peuples.

La fin de cette année 1640 eſt encor très fatale à la maiſon d'Autriche. La Catalogne ſe ſouleve & ſe donne à la France. Le Portugal, qui depuis Philippe II n'était qu'une province d'Eſpagne appauvrie, chaſſe le gouvernement autrichien, & devient bientôt pour jamais un royaume ſéparé & floriſſant. Ferdinand commence alors à vouloir traiter ſérieuſement de la paix, mais en même tems il demande à la diete de Ratisbonne une armée de quatre vingt-dix mille hommes pour ſoutenir la guerre.

1641.

Tandis que l'empereur eſt à la diete de Ratisbonne, le général Bannier eſt ſur le point de l'enlever lui & tous les députés. Il marchait avec ſon armée ſur le Danube glacé : & ſans un dégel qui ſurvint, il prenait Ferdinand dans Ratisbonne qu'il foudroya de ſon canon.

La même fortune qui avait fait périr & Guſtave & Veimar au milieu de leurs conquêtes, délivre encor les impériaux de ce fameux général Bannier : il meurt dans le tems qu'il était le plus à craindre ; une maladie l'emporte le 20 Mai, à l'âge de quarante ans, dans Halberſtadt. Aucun des généraux Suédois n'eut une longue carriere.

On négociait toujours ; le cardinal de Richelieu pouvait donner la paix & ne le voulait pas : il ſentait trop les avantages de la France ; & il voulait ſe rendre néceſſaire pendant la vie & après la mort de Louis XIII, dont il prévoyait la fin prochaine. Il ne prévoyait pas que lui-même mourrait avant le roi. Il conclut donc avec la reine de Suède Chriſtine, un nouveau traité d'alliance offenſive pour préliminaires de cette paix, dont on flattait les peuples oppreſſés. Et il augmenta le ſubſide de la Suède de deux cents mille livres.

Le comte de Torſtenſon ſuccède au général Bannier, dans le commandement de l'armée Suédoiſe, qui était en effet une armée d'Allemands. Preſque tous les Suédois qui avaient combattu ſous Guſtave & ſous Bannier étaient morts ; & c'était ſous le nom de la Suède que les Allemands combattaient contre leur patrie. Torſtenſon, élève du grand Guſtave, ſe montre d'abord

d'abord digne d'un tel maître. Le maréchal de Guébriant & lui, défont encor les impériaux près de Volfembutel.

Cependant, malgré tant de victoires, l'Autriche n'eſt jamais entamée. L'empereur réſiſte toujours. L'Allemagne, depuis le Mein juſqu'à la mer Baltique, était toute ruinée. On ne porta jamais la guerre dans l'Autriche. On n'avait donc pas aſſez de forces : ces victoires tant vantées n'étaient donc pas entiérement déciſives : on ne pouvait donc pourſuivre à la fois tant d'entrepriſes, & attaquer puiſſamment un côté ſans dégarnir l'autre.

1642.

Le nouvel électeur de Brandebourg, Fréderic-Guillaume, traite avec la France & avec la Suède, dans l'eſpérance d'obtenir le duché de Jagendorff en Siléſie : duché donné autrefois par Ferdinand I, à un prince de la maiſon de Brandebourg, qui avait été ſon gouverneur, confiſqué depuis par Ferdinand II, après la victoire de Prague & après le malheur de la maiſon Palatine. L'électeur de Brandebourg eſpérait de rentrer dans cette terre, dont ſon grand-oncle avait été privé.

Le duc de Lorraine implore auſſi la faveur de la France pour rentrer dans ſes états. On les lui rend en retenant les villes de guerre ; c'eſt encor un appui qu'on enleve à l'empereur.

Malgré tant de pertes, Ferdinand III réſiſte toujours. La Saxe, la Bavière ſont toujours dans ſon parti : les provinces héréditaires lui fourniſſent des ſoldats. Torſtenſon défait encor en Siléſie ſes troupes commandées par l'archiduc Léopold, par le duc de Saxe-Lavembourg, & Picolomini. Mais cette victoire n'a point de ſuite ; il repaſſe l'Elbe ; il rentre en Saxe, il aſſiege Léipzick. Il gagne encor une bataille ſignalée dans ce pays, où les Suédois avaient toujours été vainqueurs. Léopold eſt vaincu dans les plaines de Breitenfelt le 2 Novembre. Torſtenſon entre dans Leipzick le 15 Décembre. Tout cela eſt funeſte à la vérité pour la Saxe, pour les provinces de l'Allemagne ; mais on ne pénetre jamais juſqu'au centre, juſqu'à l'empereur ; & après plus de vingt défaites il ſe ſoutient.

Le cardinal de Richelieu meurt le 4 Décembre ; ſa mort donne des eſpérances à la maiſon d'Autriche.

1643.

Les Suédois, dans le cours de cette guerre, étaient pluſieurs fois entrés en Bohême, en Siléſie, en Moravie, & en étaient ſortis pour ſe rejeter vers les provinces de l'Occident. Torſtenſon veut entrer en Bohême, & n'en peut venir à bout, malgré toutes ſes victoires.

On négocie toujours très lentement à Hambourg pendant qu'on fait la guerre vivement. Louis XIII meurt le 14 Mai. L'empereur en eſt plus éloigné d'une paix générale. Il ſe flatte de détacher les Suédois de la France dans les troubles d'une minorité. Mais dans cette minorité de Louis IV, quoique très orageuſe, il arriva la même choſe que dans celle de Chriſtine : la guerre continua aux dépens de l'Allemagne.

D'abord le parti de l'empereur ſe fortifie du duc de Lorraine, qui revient à lui après la mort de Louis XIII.

C'eſt encor une reſſource pour Ferdinand, que la mort du maréchal de Guébriant qui eſt tué en aſſiégeant Rothuel : c'eſt le quatrieme grand général qui périt au milieu de ſes victoires contre les impériaux. Le bonheur de l'empereur veut encor que le maréchal de Rantzau, ſucceſſeur de Guébriant, ſoit défait à Duthingen en Suabe par le général Mercy.

Ces viciſſitudes de la guerre retardent les conférences de la paix à Munſter & à Oſnabrug où le congrès était enfin fixé.

Ce qui contribue encor à faire reſpirer Ferdinand III, c'eſt que la Suède & le Dannemarck ſe font la guerre pour quelques vaiſſeaux que les Danois avaient ſaiſis aux Suédois. Cet accident pouvait rendre la ſupériorité à l'empereur. Il montra quelles étaient ſes reſſources en faiſant marcher Galas à la tête d'un petit corps d'armée au ſecours du Dannemarck. Mais cette diverſion ne ſert qu'à ruiner le Holſtein, théatre de cette guerre paſſagere ; & c'eſt dans l'Allemagne une province des plus ravagées. Les hoſtilités entre la Suède & le Dannemarck ſurprirent d'autant plus l'Europe, que le Dannemarck s'était porté pour médiateur de la paix générale. Il fut exclus, & dès-lors.

Digitized by Google

Rome & Veniſe ont ſeules la médiation de cette paix encor très-éloignée.

Le premier pas que fait le comte d'Avaux, plénipotentiaire à Munſter pour cette paix, y met d'abord le plus grand obſtacle. Il écrit aux princes, aux états de l'empire aſſemblés à Ratisbonne, pour les engager à ſoutenir leurs prérogatives, à partager avec l'empereur & les électeurs le droit de la paix & de la guerre. C'était un droit toujours conteſté entre les électeurs & les autres états impériaux. Ces états inſiſtaient à la diete ſur leur droit d'être reçus aux conférences de la paix comme parties contractantes : ils avaient en cela prévenu les miniſtres de France. Mais ces miniſtres ſe ſervirent dans leur lettre de termes injurieux à Ferdinand. Ils révolterent à la fois l'empereur & les électeurs; ils les mirent en droit de ſe plaindre, & de faire retomber ſur la France le reproche de la continuation des troubles de l'Europe.

Heureuſement pour les plénipotentiaires de France, on apprend dans le même tems que le duc d'Anguien (le grand Condé) vient de remporter à Rocroi ſur l'armée d'Autriche eſpagnole la plus mémorable victoire, & qu'il a détruit dans cette journée la célebre infanterie Caſtillane & Vallone, qui avait tant de réputation. Des plénipotentiaires ſoutenus par de telles victoires, peuvent écrire ce qu'ils veulent.

1644.

L'empereur pouvait au moins ſe flatter de voir le Dannemarck déclaré pour lui. On lui ôte encor cette reſſource. Le cardinal Mazarin, ſucceſſeur de Richelieu, ſe hâte de réunir le Dannemarck & la Suède. Ce n'eſt pas tout. Le roi de Dannemarck s'engage encor à ne ſecourir aucun des ennemis de la France.

Les négociations & la guerre ſont également malheureuſes pour les Autrichiens. Le duc d'Anguien qui avait vaincu les Eſpagnols l'année précédente, donne vers Fribourg trois combats de ſuite en quatre jours du cinq au neuvieme Août, contre le général Mercy; & vainqueur toutes les trois fois, il ſe rend maître de tout le pays, de Mayence juſqu'à Landau, pays dont Mercy s'était emparé.

Le cardinal Mazarin & le chancelier Oxenſtiern, pour ſe

rendre plus maîtres des négociations, ſuſcitent encor un nouvel ennemi à Ferdinand III. Ils encouragent Ragotsky (ſouverain de Tranſilvanie depuis 1626) à lever enfin l'étendard contre Ferdinand. Ils lui ménagent la protection de la Porte. Ragotski ne manquait pas de prétextes ni même de raiſons. Les proteſtants Hongrois perſécutés, les privileges des peuples mépriſés, quelques infractions aux anciens traités, forment le manifeſte de Ragotsky, & l'argent de la France lui met les armes à la main.

Pendant ce tems-là même Torſtenſon pourſuit les impériaux dans la Franconie : le général Galas fuit partout devant lui & devant le comte de Konigſmarck, qui marchait déja ſur les traces des grands capitaines Suédois.

1645.

Ferdinand & l'archiduc Léopold ſon parent étaient dans Prague. Torſtenſon victorieux entre dans la Bohême. L'empereur & l'archiduc ſe réfugient à Vienne.

Torſtenſon pourſuit l'armée impériale à Tabor. Cette armée était commandée par le général Gœuts, & par ce même Jean de Vert racheté de priſon. Gœuts eſt tué, Jean de Vert fuit. C'eſt une défaite complette.

Le vainqueur marche à Brinn, l'aſſiege, & Vienne enfin eſt menacée.

Il y a toujours dans cette longue ſuite de déſaſtres quelque circonſtance qui ſauve l'empereur. Le ſiege de Brinn traîne en longueur ; & au lieu que les Français devaient alors marcher en vainqueurs vers le Danube, & aller donner la main aux Suédois, le vicomte de Turenne, au commencement de ſa route, eſt battu par le général Mercy à Mariendal, & ſe retire dans la Heſſe.

Le grand Condé accourt contre Mercy, & il a la gloire de réparer la défaite de Turenne par une victoire ſignalée dans la même plaine de Norlingue, où les Suédois avaient été vaincus après la mort de Guſtave. Turenne contribua autant que Condé au gain de cette bataille meurtriere. Mais plus elle eſt ſanglante des deux côtés, moins elle eſt déciſive. L'empereur retire en hâte ſes troupes de la Hongrie, & traite avec Ragotsky, pour empêcher les Français d'aller à Vienne

par la Bavière, tandis que les Suédois menaçaient d'y aller par la Moravie.

Il eſt à croire que dans ce torrent de proſpérités des armes françaiſes & ſuédoiſes, il y eut toujours un vice radical qui empêcha de recueillir tout le fruit de tant de progrès. La crainte mutuelle qu'un des deux alliés ne prît trop de ſupériorité ſur l'autre, le manque d'argent, le défaut de recrues, tout cela mettait un terme à chaque ſuccès.

Après la célebre bataille de Norlingue, on ne s'attendait pas que les Autrichiens & les Bavarois regagneraient tout-d'un-coup le pays perdu par cette bataille, & qu'ils pourſuivraient juſqu'au Necker l'armée victorieuſe où Condé n'était plus, mais où était Turenne. De telles viciſſitudes ont été fréquentes dans cette guerre.

Cependant l'empereur fatigué de tant de ſecouſſes, penſe ſérieuſement à la paix. Il rend la liberté enfin à l'électeur de Trèves, dont la priſon avait ſervi de prétexte à la déclaration de guerre de la France. Mais ce ſont les Français qui rétabliſſent cet électeur dans ſa capitale. Turenne en chaſſe la garniſon impériale. Et l'électeur de Trèves s'unit à la France comme à ſa bienfaitrice. L'électeur Palatin eût pu lui avoir les mêmes obligations, mais la France ne faiſait encor rien pour lui de déciſif.

Ce qui avait fait principalement le ſalut de l'empereur, c'était la Saxe & la Bavière, ſur qui le fardeau de la guerre avait preſque toujours porté. Mais enfin l'électeur de Saxe épuiſé fait une trêve avec les Suédois.

Ferdinand n'a donc plus pour lui que la Bavière. Les Turcs menaçaient de venir en Hongrie. Tout eût été perdu. Il s'empreſſe de ſatisfaire Ragotsky, pour ne ſe pas attirer les armes ottomanes. Il le reconnaît prince ſouverain de Tranſilvanie, prince de l'empire, & lui rend tout ce qu'il avait donné à ſon prédéceſſeur Bethlem-Gabor. Il perd ainſi à tous les traités, & preſſe la concluſion de la paix de Veſtphalie, où il doit perdre davantage.

1646.

Le pape Innocent X était le premier médiateur de cette

paix, dans laquelle les catholiques devaient faire de ſi grandes pertes. La République de Veniſe était la ſeconde médiatrice. Le cardinal Chigi, depuis le pape Alexandre VII, préſidait dans Munſter au nom du pape, Contarini au nom de Veniſe. Chaque puiſſance intéreſſée faiſait des propoſitions ſelon ſes eſpérances & ſes craintes. Mais ce ſont les victoires qui font les traités.

Pendant ces premieres négociations le maréchal de Turenne par une marche imprévue & hardie, ſe joint à l'armée ſuédoiſe vers le Necker, à la vue de l'archiduc Léopold. Il s'avance juſqu'à Munich, & augmente les alarmes de l'Autriche. Un autre corps de Suédois va encor ravager la Siléſie. Mais toutes ces expéditions ne ſont que des courſes. Si la guerre s'était faite pied-à-pied, ſous un ſeul chef, qui eût ſuivi toujours opiniâtrément le même deſſein, l'empereur n'eût pas été en état, dans ce tems-là même, de faire couronner ſon fils ainé Ferdinand à Prague au mois d'Août, & enſuite à Presbourg. Ce jeune roi mourut enſuite ſans jouir de ſes états. D'ailleurs ſon pere ne pouvait donner alors que des trônes bien chancelants.

1647.

L'empereur en voulant aſſurer des royaumes à ſon fils, paraît plus que jamais prêt de tout perdre. L'électeur de Saxe avait été forcé, par les malheurs de la guerre, de l'abandonner. L'électeur Maximilien de Bavière ſon beau-frere eſt enfin obligé d'en faire autant. L'électeur de Cologne ſuit cet exemple. Ils ſignent un traité de neutralité avec la France. Le maréchal de Turenne met auſſi l'électeur de Mayence dans la néceſſité de prendre ce parti. Le landgrave de Heſſe-Darmſtadt fait le même traité par la même crainte. L'empereur reſte ſeul, & aucun prince n'oſe prendre ſa querelle. Exemple unique juſques-là dans une guerre de l'empire.

Alors un nouveau général Suédois, Vrangel, qui avait ſuccédé à Torſtenſon, prend Egra. La Bohême tant de fois ſaccagée l'eſt encor. Le danger parut ſi grand, que l'électeur de Bavière, malgré ſon grand âge, & le péril où il mettait ſes états, ne put laiſſer le chef de l'empire ſans ſecours, & rompit ſon traité avec la France. La guerre ſe faiſait toujours

dans plusieurs endroits à la fois, selon qu'on y pouvait subsister. Au moindre avantage qu'avait l'empereur, ses ministres au congrès demandaient des conditions favorables ; mais au moindre échec, ils essuyaient des propositions plus dures.

1648.

Le retour du duc de Bavière à la maison d'Autriche n'est pas heureux. Turenne & Vrangel battent ses troupes & les autrichiennes à Summerhausen & à Lavingen près du Danube, malgré la belle résistance d'un prince de Virtemberg, & de ce Montécuculi qui était déja digne d'être opposé à Turenne. Le vainqueur s'empare de la Bavière ; l'électeur se réfugie à Saltzbourg.

En même tems le comte de Konigsmarck à la tête des Suédois, surprend en Bohême la ville de Prague. Ce fut le coup décisif. Il était tems enfin de faire la paix : il falait en recevoir les conditions, ou risquer l'empire. Les Français & les Suédois n'avaient plus dans l'Allemagne d'autre ennemi que l'empereur. Tout le reste était allié ou soumis, & on attendait les loix que l'assemblée de Munster & d'Osnabruck donnerait à l'empire.

PAIX DE VESTPHALIE.

Cette paix de Vestphalie signée enfin à Munster & à Osnabruck le 14 Octobre 1648, fut convenue, donnée, & reçue *comme une loi fondamentale & perpétuelle* : ce sont les propres termes du traité. Elle doit servir de base aux capitulations impériales. C'est une loi aussi reçue, aussi sacrée jusqu'à présent que la bulle d'or ; & bien supérieure à cette bulle, par le détail de tous les intérêts divers que ce traité embrasse, de tous les droits qu'il assure, & des changements faits dans l'état civil & dans la religion.

On travaillait dans Munster & dans Osnabruck depuis six ans presque sans relâche à cet ouvrage. On avait d'abord perdu beaucoup de tems dans les disputes du cérémonial. L'empereur ne voulait point donner le titre de *Majesté* aux rois ses vainqueurs. Son ministre Lutzau dans le premier acte de 1641,

qui établiſſait les ſauf-conduits & les conférences, parle du préliminaire *entre ſa ſacrée Majeſté Céſarienne, & le ſéréniſſime roi très-chrétien.* Le roi de France de ſon côté refuſait de reconnaître Ferdinand pour empereur ; & la cour de France avait eu de la peine à donner le titre de *Majeſté* au grand Guſtave, qui croyait tous les rois égaux, & qui n'admettait de ſupériorité que celle de la victoire. Les miniſtres Suédois au congrès de Veſtphalie affectaient l'égalité avec ceux de France. Les plénipotentiaires d'Eſpagne avaient voulu en vain qu'on nommât leur roi immédiatement après l'empereur. Le nouvel état des Provinces-Unies demandait à être traité comme les rois. Le terme d'*excellence* commençait à être en uſage. Les miniſtres ſe l'attribuaient ; & il falait de longues négociations pour ſavoir à qui on le donnerait.

Dans le fameux traité de Munſter on nomme ſa ſacrée majeſté impériale, ſa ſacrée majeſté très-chrétienne, & ſa ſacrée majeſté royale de Suède.

Le titre d'excellence ne fut donné dans le cours des conférences à aucun plénipotentiaire des électeurs. Les ambaſſadeurs de France ne cédaient pas même le pas aux électeurs chez ces princes ; & le comte d'Avaux écrivait à l'électeur de Brandebourg, *Monſieur, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous ſervir.* On qualifiait d'ordinaire les états généraux des Provinces-Unies, *les ſieurs états*, quand c'était le roi de France qui parlait ; & même quand le comte d'Avaux alla de Munſter en Hollande en 1644, il ne les appella jamais que *Meſſieurs.* Ils ne purent obtenir que leurs plénipotentiaires euſſent le titre d'excellence. Le comte d'Avaux avait refuſé même ce nouveau titre à un ambaſſadeur de Veniſe, & ne le donna à Contarini que parce qu'il était médiateur. Les affaires furent retardées par ces prétentions & ces refus que les Romains nommaient *gloriole*, que tout le monde condamne quand on eſt ſans caractere, & ſur leſquels on inſiſte dès qu'on en a un.

Ces uſages, ces titres, ces cérémonies, les deſſus des lettres, les ſuſcriptions, les formules ont varié dans tous les tems. Souvent la négligence d'un ſecretaire ſuffit pour fonder un titre. Les langues dans leſquelles on écrit, établiſſent des formules qui paſſent enſuite dans d'autres langues où elles prennent un air étranger.

étranger. Les empereurs qui envoyaient avant Rodolphe I tous leurs mandats en latin, tutoyaient tous les princes dans cette langue qui admet cette grammaire. Ils ont continué à tutoyer les comtes de l'empire dans la langue allemande qui réprouve ces expreſſions. On trouve partout de tels exemples, & ils ne tirent plus aujourd'hui à conſéquence.

Les miniſtres médiateurs furent plutôt témoins qu'arbitres, ſurtout le nonce Chigi qui ne fut là que pour voir l'égliſe ſacrifiée. Il vit donner à la Suède luthérienne les dioceſes de Brême & de Verden; ceux de Magdebourg, d'Halberſtadt, de Minden, de Camin à l'électeur de Brandebourg.

Les évêchés de Ratsbourg & de Schverin ne furent plus que des fiefs du duc de Meckelbourg.

Les évêchés d'Oſnabruck & de Lubeck ne furent pas à la vérité ſéculariſés, mais alternativement deſtinés à un évêque luthérien & à un évêque catholique; réglement délicat, qui n'aurait jamais pu avoir lieu dans les premiers troubles de religion, mais qui ne s'eſt pas démenti chez une nation naturellement tranquille, dans laquelle la fureur du fanatiſme était éteinte.

La liberté de conſcience fut établie dans toute l'Allemagne. Les ſujets luthériens de l'empereur en Siléſie eurent le droit de faire bâtir de nouvelles égliſes; & l'empereur fut obligé d'admettre des proteſtants dans ſon conſeil aulique.

Les commanderies de Malte, les abbayes, les bénéfices dans les pays proteſtants, furent donnés aux princes, aux ſeigneurs qu'il falait indemniſer des frais de la guerre.

Ces conceſſions étaient bien différentes de l'édit de Ferdinand II, qui avait ordonné la reſtitution des biens eccléſiaſtiques dans le tems de ſes proſpérités. La néceſſité, le repos de l'empire lui firent la loi. Le nonce proteſta, fulmina. On n'avait jamais vu encor de médiateur condamner le traité auquel il avait préſidé; mais il ne lui ſieait pas de faire une autre démarche. Le pape par ſa bulle, *caſſe de ſa pleine puiſſance, annulle tous les articles de la paix de Veſtphalie, concernant la religion;* mais s'il avait été à la place de Ferdinand III, il eût ratifié le traité, qui ſubſiſta malgré les bulles du pape: bulles autrefois ſi révérées, & aujourd'hui ſi mépriſées.

Cette révolution pacifique dans la religion était accompagnée d'une autre dans l'état. La Suède devenait membre de l'empire. Elle eut toute la Poméranie citérieure, & la plus belle, la plus utile partie de l'autre, la principauté de Rugen, la ville de Viſmar, beaucoup de bailliages voiſins, le duché de Brême, & de Verden. Le duc de Holſtein y gagna auſſi quelques terres.

L'électeur de Brandebourg perdait à la vérité beaucoup dans la Poméranie citérieure, mais il acquérait le fertile pays de Magdebourg, qui valait mieux que ſon margraviat. Il avait Camin, Halberſtadt, la principauté de Minden.

Le duc de Meckelbourg perdait Viſmar, mais il gagnait le territoire de Ratsbourg & de Schverin.

Enfin on donnait aux Suédois cinq millions d'écus d'Allemagne, que ſept cercles devaient payer. On donnait à la princeſſe landgrave de Heſſe ſix cents mille écus; & c'était ſur les biens des archevêchés de Mayence, de Cologne, de Paderborn, de Munſter, & de l'abbaye de Fulde que cette ſomme devait être payée. L'Allemagne s'appauvriſſant par cette paix, comme par la guerre, ne pouvait guere payer plus cher ſes protecteurs.

Ces plaies étaient adoucies par les réglements utiles qu'on fit pour le commerce, & pour la juſtice; par les ſoins qu'on prit de remédier aux griefs de toutes les villes, de tous les gentilshommes qui préſenterent leurs droits au congrès comme à une cour ſuprême qui réglait le ſort de tout le monde. Le détail en fut prodigieux.

La France s'aſſura pour toujours la poſſeſſion des Trois-Evêchés, & l'acquiſition de l'Alſace, excepté Strasbourg. Mais au lieu de recevoir de l'argent comme la Suède, elle en donna. Les archiducs de la branche du Tirol eurent trois millions de livres pour la ceſſion de leurs droits ſur l'Alſace, & ſur le Sundgau. La France paya la guerre & la paix, mais elle n'acheta pas cher une ſi belle province. Elle eut encor l'ancien Briſac & ſes dépendances, & le droit de mettre garniſon dans Philipsbourg. Ces deux avantages ont été perdus depuis: mais l'Alſace eſt demeurée, & Strasbourg en ſe donnant à la France, a achevé d'incorporer l'Alſace à ce royaume.

Il y a peu de publiciſtes qui ne condamnent l'énoncé de cette ceſſion de l'Alſace dans ce fameux traité de Munſter. Ils en trouvent les expreſſions équivoques. En effet céder *toute ſorte de juriſdiction & de ſouveraineté*, & céder *la préfecture de dix villes libres impériales*, ſont deux choſes différentes. Il y a grande apparence que les plénipotentiaires virent cette difficulté, & ne voulurent pas l'approfondir, ſachant bien qu'il y a des choſes qu'il faut laiſſer derriere un voile que le tems & la puiſſance font tomber.

La maiſon Palatine fut enfin rétablie dans tous ſes droits, excepté dans le haut Palatinat qui demeura à la branche de Bavière. On créa un huitieme électorat en faveur du Palatin. On entra avec tant d'attention dans tous les droits, & dans tous les griefs, qu'on alla juſqu'à ſtipuler vingt mille écus que l'empereur devait donner à la mere du comte Palatin Charles-Louis, & dix mille à chacune de ſes ſœurs. Le moindre gentilhomme fut bien reçu à demander la reſtitution de quelques arpents de terre. Tout fut diſcuté & réglé. Il y eut cent quarante reſtitutions ordonnées. On remit à un arbitrage la reſtitution de la Lorraine, & l'affaire de Juliers. L'Allemagne eut la paix après trente ans de guerre, mais la France ne l'eut pas.

Les troubles de Paris vers l'an 1647, enhardirent l'Eſpagne à s'en prévaloir; elle ne voulut plus entrer dans les négociations générales. Les états généraux qui devaient, ainſi que l'Eſpagne, traiter à Munſter, firent une paix particuliere avec l'Eſpagne, malgré toutes les obligations qu'ils avaient à la France, malgré les traités qui les liaient, & malgré les intérêts qui ſemblaient les attacher encor à leurs anciens protecteurs. Le miniſtere eſpagnol ſe ſervit d'une ruſe ſinguliere pour engager les états à ce manque de foi. Il leur perſuada qu'il était prêt de donner l'infante à Louis XIV, avec les Pays-Bas en dot. Les états tremblerent, & ſe hâterent de ſigner. Cette ruſe n'était qu'un menſonge, mais la politique eſt-elle autre choſe que l'art de mentir à propos? Louis XI n'avait-il pas raiſon, quand ſon ambaſſadeur ſe plaignait que les miniſtres du duc de Bourgogne mentaient toujours, & qu'il lui répondait, *Eh! bête, que ne mens-tu plus qu'eux?*

Dans cet important traité de Veſtphalie, il ne fut preſque

point queſtion de l'empire Romain. La Suède n'avait d'intérêt à démêler qu'avec le roi d'Allemagne, & non avec le ſuzerain de l'Italie. Mais la France eut quelques points à régler, ſur leſquels Ferdinand ne pouvait tranſiger que comme empereur. Il s'agiſſait de Pignerol, de la ſucceſſion de Mantoue, & du Montferrat. Ce ſont des fiefs de l'empire. Il fut réglé que le roi de France paierait encor ſix cents mille livres *à Monſieur le duc de Mantoue, à la décharge de Monſieur le duc de Savoie*, moyennant quoi il garderait Pignerol & Caſal en pleine ſouveraineté indépendante de l'empire. Ces poſſeſſions ont été perdues depuis pour la France, comme Brême, Verden, & une partie de la Poméranie, ont éré enlevés à la Suède. Mais le traité de Veſtphalie, en ce qui concerne la légiſlation de l'Allemagne, a toujours été réputé, & eſt toujours demeuré inviolable.

TABLEAU DE L'ALLEMAGNE, DEPUIS LA PAIX DE VESTPHALIE JUSQU'A LA MORT DE FERDINAND III.

Ce chaos du gouvernement allemand ne fut donc bien débrouillé qu'après ſept cents ans, à compter du regne de Henri *l'oiſeleur*. Et avant le tems de Henri, il n'avait pas été un gouvernement. Les prérogarives des rois d'Allemagne ne furent reſtraintes dans des bornes connues : la plupart des droits des électeurs, des princes, de la nobleſſe immédiate & des villes, ne furent fixés & inconteſtables que par les traités de Veſtphalie. L'Allemagne fut une grande *ariſtocratie*, à la tête de laquelle était un roi, à peu près comme en Angleterre, en Suède, en Pologne, & comme anciennement tous les états fondés par les peuples venus du Nord & de l'Orient furent gouvernés. La diete tenait lieu de parlement. Les villes impériales y eurent droit de ſuffrage pour réſoudre la paix & la guerre.

Ces villes impériales jouiſſent de tous les droits régaliens comme les princes d'Allemagne : elles ſont états de l'empire, & non de l'empereur, elles ne paient pas la moindre impoſition, & ne contribuent aux beſoins de l'empire que dans les cas urgents. Leur taxe eſt réglée par la matricule générale. Si elles avaient le droit de juger en dernier reſſort, qu'on appelle *de non appellando*, elles ſeraient des états abſolument ſouverains.

Cependant avec tant de droits elles ont très-peu de puiſſance, parce qu'elles ſont entourées de princes qui en ont beaucoup. Les inconvénients attachés à un gouvernement ſi mixte & ſi compliqué dans une ſi grande étendue de pays, ont ſubſiſté; mais l'état auſſi. La multiplicité des ſouverainetés ſert à tenir la balance, juſqu'à ce qu'il ſe forme dans le ſein de l'Allemagne une puiſſance aſſez grande pour engloutir les autres.

Ce vaſte pays après la paix de Veſtphalie, répara inſenſiblement ſes pertes. Les campagnes furent cultivées, les villes rebâties. Ce furent-là les plus grands événements des années ſuivantes dans un corps percé & déchiré de toutes parts, qui ſe rétabliſſait des bleſſures que lui-même s'était faites pendant trente années.

Quand on dit que l'Allemagne fut libre alors, il faut l'entendre des princes & des villes impériales; car pour les villes médiates, elles ſont ſujettes des grands vaſſaux auxquels elles appartiennent: & les habitants des campagnes forment un état mitoyen entre l'eſclave & le ſujet, mais plus approchant de l'eſclave, ſurtout en Suabe & en Bohême.

La Hongrie était comme l'Allemagne, reſpirant à peine après ſes guerres inteſtines & les invaſions ſi fréquentes des Turcs, ayant beſoin d'être défendue, repeuplée, policée, mais toujours jalouſe de ſon droit d'élire ſon ſouverain, & de conſerver ſous lui ſes privileges. Quand Ferdinand III fit élire en 1654 ſon fils Léopold, agé de 17 ans, roi de Hongrie, on fit ſigner à *ſa ſérénité* (car le mot de majeſté n'était pas donné par les Hongrois à qui n'était pas empereur ou roi des Romains), on lui fit ſigner, dis-je, une capitulation auſſi reſtreignante que celle des empereurs. Mais les ſeigneurs Hongrois n'étaient pas auſſi puiſſants que les princes d'Allemagne. Ils n'avaient point les Français & les Suédois pour garants de leurs privileges. Ils étaient plutôt opprimés que ſoutenus par les Ottomans. C'eſt pourquoi la Hongrie a été enfin entiérement ſoumiſe de nos jours après de nouvelles guerres inteſtines.

L'empereur après la paix de Veſtphalie ſe trouva paiſible poſſeſſeur de la Bohême devenue ſon patrimoine, de la Hongrie qu'il regardait auſſi comme un héritage, mais que les Hongrois regardaient comme un royaume électif, & de toutes

ſes provinces juſqu'à l'extrémité du Tirol. Il ne poſſédait aucun terrain en Italie.

Le nom de ſaint empire romain ſubſiſtait toujours. Il était difficile de définir ce que c'était que l'Allemagne, & ce que c'était que cet empire. Charles-Quint avait bien prévu que ſi ſon fils Philippe II n'était pas ſur le trône impérial, ſi la même tête ne portait pas les couronnes d'Eſpagne, d'Allemagne, de Naples, de Milan, il ne reſterait guere que ce nom d'empire. En effet, quand le grand fief de Milan fut auſſi bien que Naples entre les mains de la branche eſpagnole, cette branche ſe trouva à la fois vaſſale titulaire de l'empire & du pape, en protégeant l'un, & en donnant des loix à l'autre. La Toſcane, les principales villes d'Italie s'affermirent dans leur ancienne indépendance des empereurs. Un Céſar qui n'avait pas en Italie un ſeul domaine, & qui n'était en Allemagne que le chef d'une république de princes & de villes, ne pouvait pas ordonner comme un Charlemagne & un Othon.

On voit dans tout le cours de cette hiſtoire deux grands deſſeins ſoutenus pendant huit cents années : celui des papes d'empêcher les empereurs de régner dans Rome, & celui des ſeigneurs Allemands, de conſerver & d'augmenter leurs privileges.

Ce fut dans cet état que Ferdinand III laiſſa l'empire à ſa mort en 1657, pendant que la maiſon d'Autriche eſpagnole ſoutenait encor contre la France cette longue guerre, qui finit par le traité des Pyrénées & par le mariage de l'infante Marie-Théreſe avec Louis XIV.

Tous ces événements ſont ſi récents, ſi connus, écrits par tant d'hiſtoriens, qu'on ne répétera pas ici ce qu'on trouve partout ailleurs. On finira par ſe retracer une idée générale de l'empire depuis ce tems juſqu'à nos jours.

ÉTAT DE L'EMPIRE SOUS LÉOPOLD,

QUARANTE-HUITIÉME EMPEREUR.

ON peut d'abord conſidérer qu'après la mort de Ferdinand III, l'empire fut prêt de ſortir de la maiſon d'Autriche, mais que les électeurs ſe crurent enfin obligés de choiſir en 1658 Léopold-Ignace, fils de Ferdinand; il n'avait que dix-huit ans. Mais le bien de l'état, le voiſinage des Turcs, les jalouſies particulieres contribuerent à l'élection d'un prince dont la maiſon était aſſez puiſſante pour ſoutenir l'Allemagne, & pas aſſez pour l'aſſervir. On avait autrefois élu Rodolphe de Habsbourg, parce qu'il n'avait preſque point de domaine. L'empire était continué à ſa race, parce qu'elle en avait beaucoup.

Les Turcs toujours maîtres de Bude, les Français poſſeſſeurs de l'Alſace, les Suédois de la Poméranie & de Brême, rendaient néceſſaire cette élection, tant l'idée de l'équilibre eſt naturelle chez les hommes. Dix empereurs de ſuite dans la maiſon de Léopold, étaient encor en ſa faveur autant de ſollicitations qui ſont toujours écoutées, quand on ne croit point la liberté publique en danger. C'eſt ainſi que le trône toujours électif en Pologne, fut toujours héréditaire dans la race des Jagellons.

L'Italie ne pouvait être un objet pour le miniſtere de Léopold; il n'était plus queſtion de demander une couronne à Rome, encor moins de faire ſentir ſes droits de ſuzerain à la branche d'Autriche qui avait Naples & Milan. Mais la France, la Suède, la Turquie occuperent toujours les Allemands ſous ce regne. Ces trois puiſſances furent l'une après l'autre, ou contenues ou repouſſées ou vaincues, ſans que Léopold tirât l'épée.

Ce prince le moins guerrier de ſon tems, attaqua toujours Louis XIV dans les tems les plus floriſſants de la France; d'abord après l'invaſion de la Hollande, lorſqu'il donna aux Provinces-Unies un ſecours qu'il n'avait pas donné à ſa propre

maiſon dans l'invaſion de la Flandre ; enſuite quelques années après la paix de Nimegue, lorſqu'il fit cette fameuſe ligue d'Augsbourg contre Louis XIV ; enfin à l'avénement étonnant du petit-fils du roi de France au trône d'Eſpagne.

Léopold ſut dans toutes ces guerres intéreſſer le corps de l'Allemagne, & les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'empire. La premiere fut aſſez malheureuſe, & l'empereur reçut la loi à la paix de Nimegue. L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas ſaccagé par ces guerres comme il l'avait été dans celle de trente ans. Mais les frontieres du côté du Rhin furent maltraitées. Louis XIV eut toujours la ſupériorité ; cela ne pouvait arriver autrement : des miniſtres habiles, de très grands généraux, un royaume dont toutes les parties étaient réunies & toutes les places fortifiées, des armées diſciplinées, une artillerie formidable, d'excellents ingénieurs devaient néceſſairement l'emporter ſur un pays à qui tout cela manquait. Il eſt même ſurprenant que la France ne remportât pas de plus grands avantages contre des armées levées à la hâte, ſouvent mal payées & mal pourvues, & ſurtout contre des corps de troupes commandés par des princes qui s'accordaient peu, & qui avaient des intérêts différents. La France, dans cette guerre terminée par la paix de Nimegue, triompha par la ſupériorité de ſon gouvernement, de l'Allemagne, de l'Eſpagne, de la Hollande réunies, mais mal réunies.

La fortune fut moins inégale dans la ſeconde guerre, produite par la ligue d'Augsbourg. Louis XIV eut alors contre lui l'Angleterre jointe à l'Allemagne & à l'Eſpagne. Le duc de Savoie entra dans la ligue. La Suède ſi longtems alliée de la France, l'abandonna, & fournit même des troupes contr'elle, en qualité de membre de l'empire. Cependant tout ce que tant d'alliés purent faire, ce fut de ſe défendre. On ne put même à la paix de Riſvick arracher Strasbourg à Louis XIV.

La troiſieme guerre fut la plus heureuſe pour Léopold & pour l'Allemagne, quand le roi de France était plus puiſſant que jamais, quand il gouvernait l'Eſpagne ſous le nom de ſon petit-fils, qu'il avait pour lui tous les Pays-Bas eſpagnols & la Bavière ; que ſes armées étaient au milieu de l'Italie & de l'Allemagne. La mémorable bataille d'Hochſtet changea tout.

Léopold

Léopold mourut l'année ſuivante, en 1705, avec l'idée que la France ſerait bientôt accablée, & que l'Alſace ſerait réunie à l'Allemagne.

Ce qui ſervit le mieux Léopold dans tout le cours de ſon regne, ce fut la grandeur même de Louis XIV. Cette grandeur ſe produiſit avec tant de faſte, avec tant de fierté, qu'elle irrita tous ſes voiſins, ſurtout les Anglais, plus qu'elle ne les intimida.

On lui imputait l'idée de la monarchie univerſelle. Mais ſi Léopold avait eu la ſucceſſion de l'Autriche eſpagnole, comme il fut longtems vaiſemblable qu'il l'aurait, alors c'était cet empereur, qui maître abſolu de la Hongrie, dont les bornes étaient reculées, devenu preſque tout puiſſant en Allemagne, poſſédant l'Eſpagne, le domaine direct de la moitié de l'Italie, ſouverain de la moitié du nouveau monde, & en état de faire valoir les droits ou les prétentions de l'empire, ſe ſerait vu en effet aſſez près de cette monarchie univerſelle. On affecta de la craindre dans Louis XIV, lorſqu'il voulut après la paix de Nimegue, faire dépendre des Trois-Evêchés quelques terres qui relevaient de l'empire ; & on ne la craignit ni dans Léopold ni dans ſes enfants, lorſqu'ils furent près de dominer ſur l'Allemagne, l'Eſpagne, & l'Italie. Louis XIV en effarouchant trop ſes voiſins, fit plus de bien à la maiſon d'Autriche qu'il ne lui avait fait de mal par ſa puiſſance.

DE LA HONGRIE ET DES TURCS, DU TEMS DE LÉOPOLD.

Dans les guerres que Léopold fit de ſon cabinet à Louis XIV, il ne riſqua jamais rien. L'Allemagne & ſes alliés portaient tout le fardeau & défendaient ſes pays héréditaires. Mais du côté de la Hongrie & des Turcs il n'y eut que du trouble & du danger. Les Hongrois étaient les reſtes d'une nation nombreuſe, échappés aux guerres civiles & au ſabre des Ottomans ; ils labouraient les armes à la main des campagnes arroſées du ſang de leurs peres. Les ſeigneurs de ces cantons malheureux voulaient à la fois défendre leurs privileges contre l'autorité de leur roi, & leur liberté contre le Turc, qui protégeait la

Hongrie & la dévaſtait. Le Turc faiſait préciſément en Hongrie ce que les Suédois & les Français avaient fait en Allemagne, mais il fut plus dangereux ; & les Hongrois furent plus malheureux que les Allemands.

Cent mille Turcs marchent juſqu'à Neuhauſel en 1663. Il eſt vrai qu'ils ſont vaincus l'année d'après à St. Gothard ſur le Raab, par le fameux Montécuculi. On vante beaucoup cette victoire ; mais certainement elle ne fut pas déciſive. Quel fruit d'une victoire, qu'une trêve honteuſe, par laquelle on cede au ſultan la Tranſilvanie, avec tout le terrain de Neuhauſel, & on raſe juſqu'aux fondements les citadelles voiſines !

Le Turc donna ou plutôt confirma la Tranſilvanie à Abaffi, & dévaſta toujours la Hongrie malgré la trêve.

Léopold n'avait alors d'enfants que l'archiducheſſe, qui fut depuis électrice de Bavière. Les ſeigneurs Hongrois ſongent à ſe donner un roi de leur nation en cas que Léopold meure.

Leurs projets, leur fermeté à ſoutenir leurs droits, & enfin leurs complots coûtent la tête à Serini, à Frangipani, à Nadaſti, à Tattenback. Les impériaux s'emparent des châteaux de tous les amis de ces infortunés. On ſupprime les dignités de palatin de Hongrie, de juge du royaume, de ban de Croatie, & le pillage eſt exercé avec les formes de la juſtice. Cet excès de ſévérité produit d'abord la conſternation & enſuite le déſeſpoir. Emerick Tekéli ſe met à la tête des mécontents, tout eſt en combuſtion dans la haute Hongrie.

Tekéli traite avec la Porte. Alors la cour de Vienne ménage les eſprits irrités. Elle rétablit la charge de palatin, elle confirme tous les privileges pour leſquels on combattait, elle promet de rendre les biens confiſqués. Mais cette condeſcendance qui vient après tant de duretés, ne paraît qu'un piege. Tekéli croit plus gagner à la cour Ottomane qu'à celle de Vienne. Il eſt fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de quarante mille ſequins. Déja en 1682, Tekéli aidé des troupes du bacha de Bude, ravageait la Siléſie ; & ce bacha prenait Tokai & Eperies, tandis que le ſultan Mahomet IV préparait l'armement le plus formidable que jamais l'empire Ottoman ait deſtiné contre les chrétiens.

Digitized by Google

Si les Turcs euſſent pris ce parti avant la paix de Nimegue, on ne voit pas ce que l'empereur eût pu leur oppoſer; car après la paix de Nimegue même il oppoſait peu de forces.

Le grand-viſir Kara Muſtapha traverſe la Hongrie avec deux cents cinquante mille hommes d'infanterie, trente mille ſaphis, une artillerie, un bagage proportionné à cette multitude. Il pouſſe le duc de Lorraine Charles V devant lui. Il met le ſiege ſans réſiſtance devant Vienne.

SIEGE DE VIENNE EN 1683, ET SES SUITES.

Ce ſiege de Vienne doit fixer les regards de la poſtérité. La ville était devenue ſous dix empereurs conſécutifs de la maiſon d'Autriche, la capitale de l'empire Romain en quelque ſorte. Mais elle n'était ni forte ni grande. Cette capitale priſe, il n'y avait juſqu'au Rhin aucune place capable de réſiſtance.

Vienne & ſes fauxbourgs contenaient environ cent mille citoyens, dont les deux tiers habitaient ſes fauxbourgs ſans défenſe. Kara Muſtapha s'avançait ſur la droite du Danube, ſuivi de trois cents trente mille hommes, en comptant tout ce qui ſervait à cet armement formidable. On a prétendu que le deſſein de ce grand-viſir était de prendre Vienne pour lui-même, & d'en faire la capitale d'un nouveau royaume indépendant de ſon maître. Tekéli avec ſes mécontents de Hongrie était vers l'autre rive du Danube. Toute la Hongrie était perdue, & Vienne menacée de tous côtés. Le duc Charles de Lorraine n'avait qu'environ vingt-quatre mille combattants à oppoſer aux Turcs qui précipitaient leur marche. Un petit combat à Petronel, non loin de Vienne, venait encor de diminuer la faible armée de ce prince.

Le 7 Juillet, l'empereur Léopold, l'impératrice ſa belle-mere, l'impératrice ſa femme, les archiducs, les archiducheſſes, toute leur maiſon abandonnent Vienne & ſe retirent à Lintz. Les deux tiers des habitants ſuivent la cour en déſordre. On ne voit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles. Et les derniers tomberent dans les mains des Tartares. La retraite de l'empereur ne porte à Lintz que la terreur & la déſolation. La cour ne s'y croit pas en ſûreté. On ſe réfugie

de Lintz à Paſſau. La conſternation en augmente dans Vienne : il faut brûler les fauxbourgs, les maiſons de plaiſance, fortifier en hâte le corps de la place, y faire entrer des munitions de guerre & de bouche. On ne s'était préparé à rien, & les Turcs allaient ouvrir la tranchée. Elle fut en effet ouverte le ſeize Juillet au fauxbourg St. Ulric, à cinquante pas de la contreſcarpe.

Le comte de Staremberg, gouverneur de la ville, avait une garniſon dont le fonds était de ſeize mille hommes, mais qui n'en compoſait pas en effet plus de huit mille. On arma les bourgeois qui étaient reſtés dans Vienne ; on arma juſqu'à l'univerſité. Les profeſſeurs, les écoliers, monterent la garde, & ils eurent un médecin pour major.

Pour comble de diſgrace l'argent manquait, & on eut de la peine à ramaſſer cent mille riſdales.

Le duc de Lorraine avait en vain tenté de conſerver une communication de ſa petite armée avec la ville, mais il n'avait pu que protéger la retraite de l'empereur. Forcé enfin de ſe retirer par les ponts qu'il avait jetés ſur le Danube, il était loin au ſeptentrion de la ville, tandis que les Turcs qui l'environnaient, avançaient leurs tranchées au midi. Il faiſait tête aux Hongrois de Tekéli, & défendait la Moravie : mais la Moravie allait tomber avec Vienne au pouvoir des Ottomans. L'empereur preſſait les ſecours de Bavière, de Saxe & des cercles, & ſurtout celui du roi de Pologne, Jean Sobiesky, prince longtems la terreur des Turcs, tandis qu'il avait été général de la couronne, & qui devait ſon trône à ſes victoires. Mais ces ſecours ne pouvaient arriver que lentement.

On était déja au mois de Septembre, & il y avait enfin une brêche de ſix toiſes au corps de la place. La ville paraiſſait abſolument ſans reſſource. Elle devait tomber ſous les Turcs plus aiſément que Conſtantinople ; mais ce n'était pas un Mahomet ſecond qui l'aſſiégeait. Le mépris brutal du grand-viſir pour les chrétiens, ſon inactivité, ſa molleſſe firent languir le ſiege.

Son parc, c'eſt-à-dire l'enclos de ſes tentes, était auſſi grand que la ville aſſiégée. Il y avait des bains, des jardins, des

fontaines ; on y voyait partout l'excès du luxe, avant-coureur de la ruine.

Enfin Jean Sobiesky ayant passé le Danube quelques lieues au dessus de Vienne, les troupes de Saxe, de Bavière & des cercles étant arrivées, on fit du haut de la montagne de Calemberg des signaux aux assiégés. Tout commençait à leur manquer, & il ne leur restait plus que leur courage.

Les armées impériale & polonaise descendirent du haut de cette montagne de Calemberg, dont le grand-visir avait négligé de s'emparer ; elles s'y étendirent en formant un vaste amphitéatre. Le roi de Pologne occupait la droite, à la tête d'environ douze mille gens d'armes, & de trois à quatre mille hommes de pied. Le prince Alexandre son fils était auprès de lui. L'infanterie de l'empereur & de l'électeur de Saxe marchait à la gauche. Le duc Charles de Lorraine commandait les impériaux. Les troupes de Bavière montaient à dix mille hommes ; celles de Saxe à-peu-près au même nombre.

Jamais on ne vit plus de grands princes que dans cette journée. L'électeur de Saxe, Jean-George III, était à la tête de ses Saxons. Les Bavarois n'étaient point conduits par l'électeur Marie-Emmanuel leur duc. Ce jeune prince voulut servir comme volontaire auprès du duc de Lorraine. Il avait reçu de l'empereur une épée enrichie de diamants ; & lorsque Léopold revint dans Vienne après sa délivrance, le jeune électeur le saluant avec cette même épée, lui fit voir à quel usage il employait ses présents. C'est le même électeur qui fut mis depuis au ban de l'empire.

Le prince de Saxe-Lavembourg, de l'ancienne & malheureuse maison d'Ascanie, menait la cavalerie impériale ; le prince Herman de Bade l'infanterie ; les troupes de Franconie, au nombre d'environ sept mille, marchaient sous le prince de Valdeck.

On distinguait parmi les volontaires trois princes de la maison d'Anhalt, deux de Hanovre, trois de la maison de Saxe, deux de Neubourg, deux de Virtemberg, tandis qu'un troisieme se signalait dans la ville, deux de Holstein, un prince de Hesse-Cassel, un prince de Hohenzollern ; il n'y manquait que l'empereur.

Cette armée montait à ſoixante & quatre mille combattants. Celle du grand-viſir était ſupérieure de plus du double ; ainſi cette bataille peut être comptée parmi celles qui font voir que le petit nombre l'a preſque toujours emporté ſur le grand, peut-être parce qu'il y a trop de confuſion dans les armées immenſes, & plus d'ordre dans les autres.

Ce fut le douze Septembre que ſe donna cette bataille (ſi c'en eſt une) & que Vienne fut délivrée. Le grand-viſir laiſſa vingt mille hommes dans les tranchées, & fit donner un aſſaut à la place, dans le tems même qu'il marchait contre l'armée chrétienne. Ce dernier aſſaut pouvait réuſſir contre des aſſiégés qui commençaient à manquer de poudre, & dont les canons étaient démontés. Mais la vue du ſecours ranima leurs forces. Cependant le roi de Pologne ayant harangué ſes troupes de rang en rang, marchait d'un côté contre l'armée ottomane, & le duc de Lorraine de l'autre. Jamais journée ne fut moins meurtriere & plus déciſive. Deux poſtes pris ſur les Turcs décíderent de la victoire. Les chrétiens ne perdirent pas plus de deux cents hommes. Les Ottomans en perdirent à peine mille. C'était ſur la fin du jour. La terreur ſe mit pendant la nuit dans le camp du viſir. Il ſe retira précipitamment avec toute ſon armée. Cet aveuglement, qui ſuccédait à une longue ſécurité, fut ſi prodigieux, qu'ils abandonnerent leurs tentes, leurs bagages, & juſqu'au grand étendard de Mahomet. Il n'y eut dans cette grande journée de faute comparable à celle du viſir, que celle de ne le point pourſuivre.

Le roi de Pologne envoya l'étendard de Mahomet au pape. Les Allemands & les Polonois s'enrichirent des dépouilles des Turcs. Le roi de Pologne écrivit à la reine ſa femme, qui était une Françaiſe, fille du marquis d'Arquien, que le grand-viſir l'avait fait ſon héritier, & qu'il avait trouvé dans ſes tentes la valeur de pluſieurs millions de ducats. On connaît aſſez cette lettre, dans laquelle il lui dit : *Vous ne direz pas de moi ce que diſent les femmes Tartares quand elles voient rentrer leurs maris les mains vuides ; Vous n'êtes pas un homme, puiſque vous revenez ſans butin.*

Le lendemain 13 Septembre, le roi Jean Sobiesky fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, & l'entonna lui-même. Cette

cérémonie fut ſuivie d'un ſermon, dont le prédicateur prit pour texte : *Il fut un homme envoyé de* DIEU *nommé Jean.*

Toute la ville s'empreſſait de venir rendre grace à ce roi, & de baiſer les mains de ſon libérateur, comme il le raconte lui-même. L'empereur arriva le 14 au milieu des acclamations qui n'étaient pas pour lui. Il vit le roi de Pologne hors des murs, & il y eut de la difficulté pour le cérémonial dans un tems où la reconnaiſſance devait l'emporter ſur les formalités.

Cette gloire & ce bonheur de Jean Sobiesky furent bientôt ſur le point d'être éclipſés par un déſaſtre qu'on ne devait pas attendre après une victoire ſi facile. Il s'agiſſait de ſoumettre la Hongrie & de marcher à Gran, qui eſt la même ville que Strigonie. Pour aller à Gran il falait paſſer par Barcam, où un bacha avait un corps de troupes conſidérable. Le roi de Pologne s'avançait de ce côté avec ſes gens d'armes, & ne voulut point attendre le duc de Lorraine qui le ſuivait. Les Turcs tombent auprès de Barcam ſur les troupes polonaiſes, les chargent en flanc, leur tuent deux mille hommes ; le vainqueur des Ottomans eſt obligé de fuir ; il eſt pourſuivi, il échappe à peine, en laiſſant ſon manteau à un Turc qui l'avait déja joint. Le duc Charles arriva enfin au ſecours des Polonais ; & après avoir eu la gloire de ſeconder Jean Sobiesky dans la délivrance de Vienne, il eut celle de le délivrer lui-même.

Bientôt la Hongrie, des deux côtés du Danube, juſqu'à Strigonie, retombe ſous le pouvoir de l'empereur. On prend Strigonie : elle avait appartenu aux Turcs près de cent cinquante années ; enfin on tente deux fois le ſiege de Bude, & on le prend d'aſſaut en 1686 : ce ne fut depuis qu'un enchaînement de victoires. Le duc de Lorraine défait avec l'électeur de Bavière les Ottomans dans les mêmes plaines de Mohats où Louis II roi de Hongrie avait péri, lorſqu'en 1526 Soliman II, vainqueur des chrétiens, couvrit ces plaines de vingt-cinq mille morts.

Les diviſions, les ſéditions de Conſtantinople, les révoltes des armées ottomanes, combattaient encor pour l'heureux & tranquille Léopold. Le ſoulévement des janiſſaires, la dépoſition de Mahomet IV, l'imbécille Soliman III placé ſur le trône

après une priſon de quarante années, les troupes ottomanes mal payées, découragées, fuyant devant un petit nombre d'Allemands, tout favoriſa Léopold. Un empereur guerrier ſecondé des Polonais victorieux, eû pu aller aſſiéger Conſtantinople, après avoir été ſur le point de perdre Vienne.

Léopold jugea plus à propos de ſe venger ſur les Hongrois de la crainte que les Turcs lui avaient donnée. Ses miniſtres prétendaient qu'on ne pouvoit contenir la puiſſance ottomane, ſi la Hongrie n'était pas réunie ſous un pouvoir abſolu. Cependant on avait chaſſé les Turcs devant Vienne, avec les troupes de Saxe, de Baviere, de Lorraine, & des autres princes Allemands qui n'étaient pas ſous un joug deſpotique; on avait ſurtout vaincu avec les ſecours des Polonais alliés. Les Hongrois auraient donc pu ſervir l'empereur comme les Allemands le ſervaient, en demeurant libres comme les Allemands; mais il y avait trop de factions en Hongrie, les Turcs n'étaient pas hommes à faire des traités de Veſtphalie en faveur de ce royaume, & n'étaient alors en état ni d'opprimer les Hongrois, ni de les ſecourir.

Il n'y eut d'autre congrès entre les mécontents de Hongrie & l'empereur qu'un échafaud. On l'éleva dans la place publique d'Eperies, au mois de Mars 1687, & il y reſta juſqu'à la fin de l'année.

Les bourreaux furent laſſés à immoler les victimes qu'on leur abandonnait ſans beaucoup de choix, ſi l'on en croit pluſieurs hiſtoriens contemporains. Il n'y a point d'exemple dans l'antiquité d'un maſſacre ſi long & ſi terrible. Il y a eu des ſévérités égales, mais aucune n'a duré ſi longtems. L'humanité ne frémit pas du nombre d'hommes qui périſſent dans tant de batailles: on y eſt accoutumé; ils meurent les armes à la main & vengés. Mais voir pendant neuf mois ſes compatriotes traînés juridiquement à une boucherie toujours ouverte, c'était un ſpectacle qui ſoulevait la nature, & dont l'atrocité remplit encor aujourd'hui les eſprits d'horreur.

Ce qu'il y a de plus affreux pour les peuples, c'eſt que quelquefois ces cruautés réuſſiſſent; & le ſuccès encourage à traiter les hommes comme des bêtes farouches.

La Hongrie fut ſoumiſe, le Turc deux fois repouſſé, la Tranſilvanie

Tranſilvanie conquiſe, occupée par les impériaux. Enfin tandis que l'échafaud d'Eperies ſubſiſtait encor, on convoqua les principaux de la nobleſſe de Hongrie à Vienne, qui déclarerent au nom de la nation la couronne héréditaire; enſuite les états aſſemblés à Presbourg en porterent le décret, & on couronna Joſeph à l'âge de neuf ans, roi héréditaire de Hongrie.

Léopold alors fut le plus puiſſant empereur depuis Charles-Quint. Un concours de circonſtances heureuſes le met en état de ſoutenir à la fois la guerre contre la France juſqu'à la paix de Riſvick, & contre la Turquie juſqu'à la paix de Carlovitz conclue en 1699. Ces deux paix lui furent avantageuſes. Il négocia avec Louis XIV à Riſvick ſur un pied d'égalité qu'on n'attendait pas après la paix de Nimegue, & il traita avec le Turc en vainqueur. Ces ſuccès donnerent à Léopold dans les dietes d'Allemagne une ſupériorité qui n'ôta pas la liberté des ſuffrages, mais qui les rendit toujours dépendants de l'empereur.

DE L'EMPIRE ROMAIN, SOUS LÉOPOLD.

Ce fut encor ſous ce regne que l'Allemagne renoua la chaîne dont elle tenait autrefois l'Italie. Car dans la guerre terminée à Riſvick, lorſque Léopold ligué avec le duc de Savoie, ainſi qu'avec tant de princes contre la France, envoya des troupes vers le Pô, il exigea des contributions de tout ce qui n'appartenait pas à l'Eſpagne. Les états de Toſcane; de Veniſe en terre ferme, de Gènes, du pape même, payerent plus de trois cents mille piſtoles. Quand il falut au commencement du ſiecle diſputer les provinces de la monarchie d'Eſpagne au petit-fils de Louis XIV, Léopold exerça l'autorité impériale, en proſcrivant le duc de Mantoue, en donnant le Montferrat Mantouan au duc de Savoie. Ce fut encor en qualité d'empereur romain qu'il donna le titre de roi à l'électeur de Brandebourg. Car les nations ne ſont pas convenues que le roi d'Allemagne faſſe des rois: mais un ancien uſage a voulu que des princes reçuſſent le titre de roi de celui que cet uſage même appellait le ſucceſſeur des Céſars.

Ainſi le chef de l'Allemagne ayant ce nom, donnait des

noms ; & Léopold fit un roi ſans conſulter les trois colleges. Mais quand il créa un neuvieme électorat en faveur du duc de Hanovre, il créa cette dignité allemande avec le ſuffrage de quatre électeurs, en qualité de chef de l'Allemagne. Encor ne put-il le faire admettre dans le college des électeurs, où le duc de Hanovre n'obtint ſéance qu'après la mort de Léopold.

Il eſt vrai que dans toutes les capitulations on appelle l'Allemagne *l'empire*. Mais c'eſt un abus des mots autoriſé dès longtems. Les empereurs jurent dans leurs capitulations, *de ne faire entrer aucunes troupes dans l'empire ſans le conſentement des électeurs, princes & états*. Mais il eſt clair qu'ils entendent alors par ce mot empire, l'Allemagne & non Milan & Mantoue. Car l'empereur envoie des troupes à Milan ſans conſulter perſonne. L'Allemagne eſt appellée l'empire, comme ſiege de l'empire romain : étrange révolution dont Auguſte ne ſe doutait pas. Un ſeigneur Italien s'adreſſe ſans difficulté à la diete de Ratisbonne ; il s'adreſſe aux électeurs de Saxe, de Bavière & du Palatinat pendant la vacance du trône ; il en obtient des titres & des terres quand perſonne ne s'y oppoſe. Le pape à la vérité ne demande point à la diete la confirmation de ſon élection ; mais le duc de Mantoue lui préſenta requête quand Léopold l'eut mis au ban de l'empire en 1700. Cet empire eſt donc le droit du plus fort, le droit de l'opinion, fondé ſur les heureuſes incurſions que Charlemagne & Othon le grand firent dans l'Italie.

La diete de Ratisbonne eſt devenue perpétuelle ſous ce même Léopold depuis 1664. Il ſemble qu'elle devrait en avoir plus de puiſſance, mais c'eſt préciſément ce qui l'a énervée. Les princes qui compoſaient autrefois ces célebres aſſemblées, n'y viennent pas plus que les électeurs n'aſſiſtent au ſacre. Ils ont à la diete des députés ; & tel député agit pour deux ou trois princes. Les grandes affaires ou ne s'y traitent plus, ou languiſſent. Et l'Allemagne eſt en ſecret diviſée ſous l'apparence de l'union.

DE L'ALLEMAGNE, DU TEMS DE JOSEPH ET DE CHARLES VI.

L'empereur Joſeph avait été élu roi des Romains à l'âge de douze ans par tous les électeurs en 1690; preuve évidente de l'autorité de Léopold ſon pere, preuve de la ſécurité où les électeurs étaient ſur tous leurs droits, qu'ils n'auraient pas voulu ſacrifier; preuve du concert de tous les états d'Allemagne avec ſon chef, que la puiſſance de Louis XIV réuniſſait plus que jamais.

Il ſigna dans ſa capitulation qu'il obſerverait les traités de Veſtphalie, *excepté dans ce qui concernait l'avantage de la France.*

Le regne de Joſeph fut encor plus heureux que celui de Léopold. L'argent des Anglais & des Hollandais, les victoires du prince Eugène & du duc de Malborough le rendirent partout victorieux, & ce bonheur le rendit preſque abſolu. Il commença en 1706 par mettre de ſon autorité au ban de l'empire les électeurs de Bavière & de Cologne, partiſans de la France, & s'empara de leurs états. Voici la ſentence que porta la chambre impériale de Vienne au nom de l'empereur, malgré les loix de l'empire.

« Nous déclarons que Maximilien, juſqu'à préſent électeur » & duc de Bavière... a encouru de fait le ban & le reban » de Nous & du St. Empire Romain, ainſi que toutes les » peines qui ſont attachées de droit & par l'uſage à de ſemblables déclarations & publications, ou qui en ſont la conſéquence : Nous le dépoſons, le déclarons & dénonçons dépoſé, privé & déchu des graces, privileges, droits régaliens, dignités, titres, ſcels, propriétés, expectatives, états, poſſeſſions, vaſſaux & ſujets, quels qu'ils ſoient, qu'il tient de Nous & de l'empire : Nous abandonnons auſſi le corps dudit Maximilien, ci-devant électeur de Bavière, à tous & à un chacun, de maniere qu'étant privé de notre part & de celle de l'empire, de toute paix & de toute protection, & ayant été mis, ou plutôt s'étant mis par ſon propre fait, dans un état où il ne devait avoir ni paix ni sûreté, un cha-

» cun pourra tout entreprendre contre lui, impunément & » ſans forfaire.... Défendons auſſi à tous & à un chacun dans » l'empire, d'avoir avec lui aucun commerce, de lui donner » l'hoſpitalité, ni prêter ſecours ou protection, &c. »

Les électeurs réclamerent contre cet acte de deſpotiſme. On les appaiſa en leur promettant de le faire ratifier à la diete de Ratisbonne : & leur haine contre Louis XIV l'emporta ſur la conſidération de leurs propres intérêts. Joſeph donna le haut Palatinat à la branche Palatine, qui l'avait perdu ſous Ferdinand II, & qui le rendit enſuite à la branche de Bavière, à la paix de Raſtadt & de Bade.

Il agit véritablement en empereur Romain dans l'Italie. Il confiſqua tout le Mantouan à ſon profit, prit d'abord pour lui le Milanais, qu'il donna enſuite à ſon frere l'archiduc, mais dont il garda les places & les revenus, en démembrant de ce pays, Alexandrie, Valenza, la Lomeline en faveur du duc de Savoie, auquel il donna encor l'inveſtiture du Montferrat pour le retenir dans ſes intérêts. Il dépouilla le duc de la Mirandole, & fit préſent de ſon état au duc de Modène ; Charles-Quint n'avait pas été plus ſouverain en Italie. Le pape Clément XI fut auſſi alarmé que l'avait été Clément VII. Joſeph allait lui ôter le duché de Ferrare, pour le rendre à la maiſon de Modène que les papes en avaient privée.

Ses armées maîtreſſes de Naples au nom de l'archiduc ſon frere, & maîtreſſes en ſon propre nom du Polonais, du Ferrarais, d'une partie de la Romagne, menaçaient déja Rome. C'était l'intérêt du pape qu'il y eût une balance en Italie ; mais la victoire avait briſé cette balance. On faiſait ſommer tous les princes, tous les poſſeſſeurs de fiefs, de produire leurs titres.

On ne donna que quinze jours au duc de Parme, qui relevait alors du St. Siege, pour faire hommage à l'empereur. On diſtribuait dans Rome un manifeſte qui attaquait la puiſſance temporelle du pape, & qui annullait toutes les donations des empereurs faites ſans l'intervention de l'empire. Il eſt vrai que ſi par ce manifeſte on ſoumettait le pape à l'empereur, on y faiſait dépendre auſſi les décrets impériaux du corps germanique. Mais on ſe ſert dans un tems des armes qu'on rejette

dans un autre : & il ne s'agiſſait que de dominer en Italie à quelque titre & à quelque prix que ce fût.

Tous les princes étaient conſternés. On ne ſe ſerait pas attendu que trente-quatre cardinaux euſſent eu alors la hardieſſe & la généroſité de faire ce que ni Veniſe, ni Florence, ni Gènes, ni Parme n'oſaient entreprendre. Ils leverent une petite armée à leurs dépens ; l'un donna cent mille écus, l'autre quatre-vingt mille ; celui-ci cent chevaux, cet autre cinquante fantaſſins, les payſans furent armés. Mais tout le fruit de cette entrepriſe fut de ſe ſoumettre, les armes à la main, aux conditions que preſcrivit Joſeph. Le pape fut obligé de congédier ſon armée, de ne conſerver que cinq mille hommes dans tout l'état eccléſiaſtique, de nourrir les troupes impériales, de leur abandonner Commachio & de reconnaître l'archiduc Charles pour roi d'Eſpagne. Amis & ennemis, tout reſſentit le pouvoir de Joſeph ; il ôte en 1709 le Vigevanaſque & les fiefs de Langres au duc de Savoie, & cependant ce prince n'oſe quitter ſon parti.

Joſeph meurt à trente-trois ans en 1711, dans le cours de ſes proſpérités.

Charles VI ſon frere ſe trouve maître de preſque toute la Hongrie ſoumiſe, des états héréditaires d'Allemagne floriſſants, du Milanais, du Mantouan, de Naples & Sicile, de neuf provinces des Pays-Bas ; & ſi on avait écouté en 1709 les propoſitions de la France alors accablée, ce même Charles VI aurait eu encor l'Eſpagne & le nouveau monde. C'était alors qu'il n'y aurait point eu de balance en Europe. Les Anglais qui avaient combattu uniquement pour cette balance, murmurerent contre la reine Anne, qui la rétablit par la paix d'Utrecht ; tant la haine contre Louis XIV prévalait ſur les intérêts réels. Charles VI reſta encor le plus puiſſant prince de l'Europe, après ſa paix particuliere de Bade & de Raſtadt.

Mais quelque puiſſant qu'il fût quand il prit poſſeſſion de l'empire, le corps germanique ſoutint plus que jamais ſes droits, il les augmenta même. La capitulation de Charles VI porte qu'aucun prince, aucun état de l'Allemagne ne pourra être mis au ban de l'empire, que par un jugement des trois colleges, &c. On rappelle encor dans cette capitulation les traités

de Veſtphalie ; regardés toujours comme une loi fondamentale.

L'Allemagne fut tranquille & floriſſante ſous ce dernier empereur de la maiſon d'Autriche. Car la guerre de 1716 contre les Turcs, ne ſe fit que ſur les frontieres de l'empire Ottoman, & rien ne fut plus glorieux.

Le prince Eugène y accrut encor cette grande réputation qu'il s'était acquiſe en Italie, en Flandre, en Allemagne. La victoire de Petervaradin, la priſe de Témeſvar ſignalerent la campagne de 1716, & la ſuivante eut des ſuccès encor plus étonnants : car le prince Eugène en aſſiégeant Belgrade, ſe trouva lui-même aſſiégé dans ſon camp par cent cinquante mille Turcs. Il était dans la même ſituation où fut Céſar au ſiege d'Alexie, & où le czar Pierre s'était trouvé au bord de Pruth. Il n'imita point l'empereur Ruſſe qui mendia la paix. Il fit comme Céſar ; il battit ſes nombreux ennemis, & prit la ville. Couvert de gloire il retourna à Vienne, où l'on parlait de lui faire ſon procès pour avoir hazardé l'état qu'il avait ſauvé, & dont il avait reculé les bornes. Une paix avantageuſe fut le fruit de ces victoires. Le ſyſtême de l'Allemagne ne fut dérangé ni par cette guerre, ni par cette paix qui augmentait les états de l'empereur : au contraire la conſtitution germanique s'affermiſſait. Les diſgraces du roi de Suède Charles XII, accrurent les domaines des électeurs de Brandebourg & de Hanovre. Le corps de l'Allemagne en devenait plus conſidérable.

Les traités de Veſtphalie reçurent à la vérité une atteinte dans ces acquiſitions ; mais on conſerva tous les droits acquis aux états de l'Allemagne par ces traités, en enlevant des provinces aux Suédois à qui on devait en partie ces droits mêmes dont on jouiſſait. Les trois religions établies dans l'Allemagne, s'y maintinrent paiſiblement à l'ombre de leurs privileges, & les petits différents inévitables n'y cauſerent point de troubles civils.

Il faut ſurtout obſerver que l'Allemagne changea entiérement de face du tems de Léopold, de Joſeph, & de Charles VI. Les mœurs auparavant étaient rudes, la vie dure, les beaux arts preſque ignorés, la magnificence commode inconnue, preſque

pas une ſeule ville agréablement bâtie, aucune maiſon d'une architecture réguliere & noble, point de jardins, point de manufactures de choſes précieuſes & de goût. Les provinces du Nord étaient entiérement agreſtes. La guerre de trente ans les avait ruinées. L'Allemagne en ſoixante années de tems a été plus différente d'elle-même, qu'elle ne le fut depuis Othon juſqu'à Léopold.

Charles VI fut conſtamment heureux juſqu'en 1734. Les célebres victoires du prince Eugène ſur les Turcs à Témeſvar & à Belgrade, avaient reculé les frontieres de la Hongrie. L'empereur dominait dans l'Italie. Il y poſſédait le domaine direct de Naples & Sicile, du Milanais, du Mantouan. Le domaine impérial & ſuprême de la Toſcane, & de Parme & Plaiſance, ſi longtems conteſté, lui était confirmé par l'inveſtiture même qu'il donna de ces états à Don Carlos, fils de Philippe V, qui par-là devenait ſon vaſſal. Les droits de l'empire exercés en Italie par Léopold & par Joſeph, étaient donc encor en vigueur; & certainement ſi un empereur avait conſervé en Italie tant d'états, tant de droits avec tant de prétentions, ce combat de ſept cents années de la liberté italique contre la domination allemande, pouvait aiſément finir par l'aſſerviſſement.

Ces proſpérités eurent un terme par l'exercice même que Charles VI fit de ſon crédit dans l'Europe, en procurant conjointement avec la Ruſſie le trône de Pologne à Auguſte III, électeur de Saxe.

Ce fut une ſinguliere révolution que celle qui lui fit perdre pour jamais Naples & Sicile, & qui enrichit encor le roi de Sardaigne à ſes dépens, pour avoir contribué à donner un roi aux Polonais. Rien ne montre mieux quelle fatalité enchaîne tous les événements, & ſe joue de la prévoyance des hommes. Son bonheur l'avait deux fois rendu victorieux de cent cinquante mille Turcs; & Naples & Sicile lui furent enlevés par dix mille Eſpagnols en une ſeule campagne. Aurait-on imaginé en 1700, que Staniſlas, palatin de Poſnanie, ſerait fait roi de Pologne par Charles XII; qu'ayant perdu la Pologne, il deviendrait duc de Lorraine, & que pour cette raiſon-là même la maiſon de Lorraine aurait la Toſcane? Si on réfléchit

à tous les événements qui ont troublé & changé les états, on trouvera que preſque rien n'eſt arrivé de ce que les peuples attendaient, & de ce que les politiques avaient préparé.

Les dernieres années de Charles VI furent encor plus malheureuſes; il crut que le prince Eugène ayant défait les Turcs avec des armées allemandes inférieures, il les vaincrait à plus forte raiſon, quand l'empire Ottoman ſerait attaqué à la fois par les Allemands & par les Ruſſes. Mais il n'avait plus le prince Eugène; & tandis que les armées de la czarine Anne prenaient la Crimée, entraient dans la Valachie, & ſe propoſaient de pénétrer à Andrinople, les Allemands furent vaincus. Une paix dommageable ſuivit leur défaite. Belgrade, Témeſvar, Orſova, tout le pays entre le Danube & la Saxe demeura aux Ottomans, le fruit des conquêtes du prince Eugène fut perdu; & l'empereur n'eut que la reſſource cruelle de mettre en priſon les généraux malheureux, de faire couper la tête à des officiers qui avaient rendu des villes, & de punir ceux qui ſe hâterent de faire, ſuivant ſes ordres, une paix néceſſaire.

Il mourut bientôt après. Les révolutions qui ſuivirent ſa mort, ſont du reſſort d'une autre hiſtoire. Et ces plaies qui ſaignent encor, ſont trop récentes pour les découvrir.

Un lecteur philoſophe, après avoir parcouru cette longue ſuite d'empereurs, pourra faire réflexion qu'il n'y a eu que Fréderic III qui ait paſſé ſoixante & quinze ans, comme parmi les rois de France il n'y a eu que le ſeul Louis XIV. On voit au contraire un très-grand nombre de papes, dont la carriere a été au delà de quatre-vingts années. Ce n'eſt pas qu'en général les loix de la nature accordent une vie plus longue en Italie qu'en Allemagne & en France, mais c'eſt qu'en général les pontifes ont mené une vie plus ſobre que les rois, & qu'il y a plus de papes que d'empereurs & de rois de France.

La durée des regnes de tous les empereurs qui ont paſſé en revue, ſert à confirmer la regle qu'a donnée Newton pour réformer l'ancienne chronologie. Il veut que les générations des anciens ſouverains ſe comptent à 21 ans environ l'une portant l'autre. En effet les cinquante empereurs depuis Charlemagne juſqu'à Charles VI, compoſent une période de près de mille années; ce qui donne à chacun d'eux vingt ans de regne.

On

On peut même réduire encor beaucoup cette regle de Newton dans les états ſujets à des révolutions fréquentes. Sans remonter plus haut que l'empire Romain, on trouvera environ quatre-vingt-dix regnes, depuis Céſar juſqu'à Auguſtule, dans l'eſpace de cinq cents années.

Une autre réflexion importante qui ſe préſente, c'eſt que de tous ces empereurs on n'en voit preſque pas un depuis Charlemagne, dont on puiſſe dire qu'il a été heureux. Charles-Quint eſt celui dont l'éclat fait diſparaître tous les autres devant lui; mais laſſé des ſecouſſes continuelles de ſa vie, & fatigué des tourments d'une adminiſtration ſi épineuſe, plus encor que détrompé du néant des grandeurs, il alla cacher dans une retraite une vieilleſſe prématurée.

Nous avons vu depuis peu un empereur plein de qualités reſpectables, eſſuyer les plus violents revers de la fortune, tandis que la nature le conduiſait au tombeau par des maladies cruelles au milieu de ſa carriere.

Cette hiſtoire n'eſt donc preſque autre choſe qu'une vaſte ſcene de faibleſſes, de fautes, de crimes, d'infortunes, parmi leſquelles on voit quelques vertus & quelques ſuccès, comme on voit des vallées fertiles dans une longue chaîne de rochers & de précipices: & il en eſt ainſi des autres hiſtoires.

ROIS DE BOHÊME,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIÉME SIECLE.

OTTOCARE, fils du roi Venceſlas le borgne, tué en 1280 dans la bataille contre l'empereur Rodolphe.

VENCESLAS le vieux, eſt mis après la mort de ſon pere, ſous la tutelle d'Othon de Brandebourg, en 1305.

VENCESLAS le jeune, mort de débauche un an après la mort de ſon pere.

HENRI, duc de Carinthie, comte de Tirol, beau-frere de Venceſlas le jeune, dépouillé deux fois de ſon royaume ; la premiere, par Rodolphe d'Autriche, fils d'Albert I. La ſeconde, par Jean de Luxembourg, fils de l'empereur Henri VII.

JEAN de Luxembourg, maître de la Bohême, de la Siléſie, & de la Luſace, tué en France à la bataille de Creci, en 1346.

L'empereur CHARLES IV.

L'empereur VENCESLAS.

L'empereur SIGISMOND.

L'empereur ALBERT d'Autriche.

LADISLAS le poſthume, fils de l'empereur Albert d'Autriche : mort en 1457, dans le tems que Magdeleine, fille du roi de France Charles VII, paſſait en Allemagne pour l'épouſer.

GEORGE *Podibrade*, vaincu par Mathias de Hongrie : mort en 1471.

LADISLAS *de Pologne*, roi de Bohême & de Hongrie : mort en 1516.

LOUIS, fils de Ladiſlas, auſſi roi de Bohême & de Hongrie, tué à l'âge de 20 ans, en combattant contre les Turcs.

L'empereur FERDINAND I, & depuis lui, les empereurs de la maiſon d'Autriche.

Digitized by Google

ELECTEURS DE MAYENCE,

DEPUIS LA FIN DU TREISIÉME SIECLE.

VERNIER, comte de Falkenſtein, celui qui ſoutint le plus ſes prétentions ſur la ville d'Erfort : mort en 1284.

HENRI KENODORER, moine franciſcain, confeſſeur de l'empereur Rodolphe : mort en 1288.

GERARD, baron d'Eppenſtein, qui combattit à la bataille où Adolphe de Naſſau fut tué : mort en 1305.

PIERRE AICHSPALT, bourgeois de Trèves, médecin de Henri de Luxembourg, & qui guérit le pape Clément V d'une maladie jugée mortelle : mort en 1320.

MATHIAS, comte de Burgeck : mort en 1328.

BAUDOUIN, frere de l'empereur Henri de Luxembourg, eut Trèves & Mayence pendant trois ans ; c'eſt un exemple unique.

HENRI, comte de Virnebourg, excommunié par Clément V, ſe ſoutient par la guerre : mort en 1353.

GERLACH de Naſſau : mort en 1371.

JEAN de Luxembourg, comte de St. Paul : mort en 1373.

ADOLPHE de Naſſau, à qui Charles IV donna la petite ville d'Hœhſt : mort en 1390.

CONRAD de Vinsberg : il fit brûler des Vaudois : mort en 1396.

JEAN de Naſſau ; c'eſt celui qui dépoſa l'empereur Venceſlas : mort en 1419.

CONRAD, comte de Rens, battu par le landgrave de Heſſe : mort en 1431.

THEODORE d'Urback ; il aurait dû contribuer à protéger l'imprimerie inventée de ſon tems à Mayence : mort en 1459.

DITRICH, comte d'Iſembourg, & un ADOLPHE de Naſſau ſe diſputent longtems l'archevêché à main armée. Iſembourg cede l'électorat à ſon compétiteur Naſſau en 1463.

ADOLPHE de Naſſau : mort en 1475.

DITRICH remonte ſur le ſiege électoral, bâtit le château de Mayence : mort en 1482.

ALBERT de Saxe : mort en 1484.

BERTOLD de Henneberg, principal auteur de la ligue de Suabe, grand réformateur des couvents de religieuſes : mort en 1504. Gualtieri prétend fauſſement qu'il mourut d'une maladie peu convenable à un archevêque.

JACQUES de Libenſtein : mort en 1508.

URIEL de Gueminguen : mort en 1514.

ALBERT de Brandebourg, fils de l'électeur Jean, archevêque de Mayence, de Magdebourg & d'Halberſtadt à la fois, voulut bien encor être cardinal : mort en 1545.

SEBASTIEN de Hauenſtein, docteur ès loix. De ſon tems un prince de Brandebourg brûle Mayence : mort en 1555.

DANIEL BRENDEL de Hambourg. Il laiſſa de lui une mémoire chere & reſpectée : mort en 1582.

VOLFGANG de Dalbourg : il ſe priva de gibier, parce que la chaſſe faiſait tort aux campagnes de ſes ſujets : mort en 1601.

JEAN-ADAM de Bicken : il aſſiſta en France à la diſpute du cardinal du Perron & de Mornai : mort en 1604.

JEAN SCHVEIGHARD de Cronberg, longtems perſécuté par le prince de Brunſvick, *l'ami de* Dieu *& l'ennemi des prêtres*, délivré par les armes de Tilli : mort en 1626.

GEORGE-FRÉDERIC de Greiffenclau, principal auteur du fameux édit de la reſtitution des bénéfices qui cauſa la guerre de trente ans : mort en 1629.

ANSELME-CASIMIR VAMBOLD d'Umſtadt, chaſſé par les Suédois : mort en 1647.

JEAN-PHILIPPE de Schœnborn, remit la ville d'Erfort ſous ſa puiſſance par le ſecours des armes françaiſes & des diplômes de l'empereur Léopold : mort en 1673.

LOTHAIRE-FREDERIC de Metternich, obligé de céder des terres à l'électeur Palatin : mort en 1675.

DAMIEN HARTARD von der Leien, il fit bâtir le palais de Mayence : mort en 1678.

CHARLES-HENRI de Metternich : mort en 1689.

ANSELME-FRANÇOIS d'Ingelheim. Les Français s'emparerent de ſa ville : mort en 1695.

LOTHAIRE-FRANÇOIS de Schœnborn, coadjuteur en 1694, eſtimé de tous ſes contemporains : mort en 1729.

FRANÇOIS-LOUIS, comte Palatin : mort en 1732.

PHILIPPE-CHARLES d'Eltz : mort en 1743.

JEAN-FREDERIC-CHARLES, comte d'Oſtein.

ELECTEURS DE COLOGNE.

ENGELBERG, comte de Valckenſtein, bon ſoldat & malheureux archevêque, pris en guerre par les habitants de Cologne : mort vers l'an 1274.

SIFROI, comte de Veſterbuch, non moins ſoldat & plus malheureux que ſon prédéceſſeur, priſonnier de guerre pendant ſept ans : mort en 1298.

VICKBOLD de Holt, autre guerrier, mais plus heureux : mort en 1305.

HENRI, comte de Vinnanbuch, diſpute l'électorat contre deux compétiteurs, & l'emporte : mort en 1338.

VALRAME, comte de Juliers, prince pacifique : mort en 1352.

GUILL de Geneppe, qui amaſſa & laiſſa de grands tréſors : mort en 1362.

JEAN de Virnenbourg, força le chapitre à l'élire, & diſſipa tout l'argent du prédéceſſeur : mort en 1363.

ADOLPHE, comte de la Marche, réſigne l'archevêché en 1364, ſe fait comte de Clèves, & a des enfants.

ENGHELBERG, comte de la Marche.

CONON de Falkenſtein, coadjuteur du précédent, & en même tems archevêque de Trèves, gouverne Cologne pendant trois ans, & eſt obligé de réſigner Cologne en 1370. On apporta à Cologne, ſous ſon gouvernement, le corps tout frais d'un des petits innocents qu'Hérode avait autrefois fait maſſacrer, comme on ſait ; ce qui donna un nouveau relief aux reliques conſervées dans la ville.

FREDERIC, comte de Saverde, prince paiſible : mort en 1414.

THEODORE, comte de Mœurs, diſpute l'archevêché à

Guillaume de Ravensberg, évêque de Paderborn ; mais cet évêque de Paderborn s'étant marié, le comte de Mœurs eut les deux dioceſes. Il eut encor Halberſtadt : mort en 1457.

ROBERT de Bavière ſe ſervit de Charles le *téméraire*, duc de Bourgogne, pour aſſujettir Cologne, obligé enſuite de s'enfuir : mort en 1480.

HERMAN, landgrave de Heſſe, qui gouverna quelques années, du tems de Robert de Bavière : mort en 1508.

PHILIPPE, comte d'Oberſtein : mort en 1515.

HERMAN de Veda, ou Neuvid, après 32 ans d'épiſcopat, embraſſa la religion luthérienne : mort en 1552 dans la retraite.

ADOLPHE de Schaumbourg, un des plus ſavants hommes de ſon tems, coadjuteur du précédent archevêque luthérien, & enſuite ſon ſucceſſeur : mort en 1556.

ANTOINE, frere d'Adolphe, évêque de Liége & d'Utrecht : mort en 1558.

JEAN, comte de Mansfeld, né luthérien : mort en 1562.

FREDERIC de Veda, abdique en 1568, ſe réſerve une penſion de trois mille florins d'or qu'on ne lui paie point, & meurt de miſere.

SALENTIN, comte d'Iſembourg, après avoir gouverné dix ans, aſſemble le chapitre & la nobleſſe, leur reproche les ſoins qu'il s'eſt donnés pour eux, & l'ingratitude dont il a été payé ; abdique l'archevêché & ſe marie à une comteſſe de la Marche.

GHEBHARD Truchſès de Valbourg, quitta ſon archevêché pour la belle Agnès de Mansfeld, que le pere Kolbs appelle ſa *ſacrilege épouſe*. Ce pere Kolbs n'eſt pas poli. Mort en 1583.

ERNEST de Bavière, au lieu d'une femme, il eut les évêchés de Liége, Hildesheim, & Freiſingen. Il fit longtems la guerre & agrandit Cologne : mort en 1612.

FERDINAND ; ſes états furent déſolés par le grand Guſtave : mort en 1650.

MAXIMILIEN-HENRI ; il recueillit le cardinal Mazarin dans ſa retraite : mort en 1688.

JOSEPH-CLEMENT qui l'emporta ſur le cardinal de Furſtemberg : mort en 1723.

AUGUSTE-CLEMENT.

ELECTEURS DE TREVES.

HENRI de Venſtigen, ſubjugue Coblentz : mort en 1286.

BOEMOND de Vansberg, détruit des châteaux de barons voleurs : mort en 1299.

DITRICH de Naſſau, cité à Rome pour répondre aux plaintes de ſon clergé, qui lui refuſa la ſépulture : mort en 1307.

BAUDOUIN de Luxembourg, qui prit le parti de Philippe de Valois contre Edouard III : mort en 1354.

BOHEMOND de Sarbruck, qui eut dans ſa vieilleſſe de grands démêlés avec le Palatinat : mort en 1368.

CONRAD de Falkenſtein ; il fit de grandes fondations, & réſigna l'électorat à ſon neveu malgré les chanoines, en 1388.

VERNIER de Kœnigſten, neveu du précédent, réduiſit Véſel avec de l'artillerie, & fit preſque toujours la guerre : mort en 1418.

OTHON de Ziegenheym, battu par les Huſſites, & mort dans cette expédition, en 1430.

RABAN de Helmſtadt, en guerre avec ſes voiſins, engagea tout ce qu'il poſſédait, & mourut inſolvable : mort en 1439.

JACQUES de Sirck. L'électorat de Trèves ruiné ne ſuffiſait pas pour ſa ſubſiſtance. Il eut l'évêché de Metz : mort en 1456.

JEAN de Bade. Ce fut lui qui conclut le mariage de Maximilien & de Marie de Bourgogne : mort en 1501.

JACQUES de Bade, arbitre entre Cologne & l'archevêque : mort en 1511.

RICHARD de Volfrat, qui tint longtems le parti de François I dans la concurrence de ce roi & de Charles-Quint pour l'empire : mort en 1531.

JEAN de Metzenhauſen fit fleurir les arts, & cultiva les vertus de ſon état : mort en 1540.

JEAN-LOUIS de Hagen ou de la Haye : mort en 1547.

JEAN d'Iſembourg. Sous lui Trèves ſouffrit beaucoup des armes luthériennes : mort en 1556.

JEAN de Leyen ; il aſſiégea Trèves : mort en 1567.

JACQUES d'Els : il ſoumit Trèves : mort en 1581.

Digitized by Google

JEAN de Schœnberg. On trouve de ſon tems à Trèves la robe de JESUS-CHRIST, mais on ne ſait pas préciſément d'où cette robe eſt venue : mort en 1599.

LOTHAIRE de Metternich ; il entra vivement dans la ligue catholique : mort en 1623.

PHILIPPE-CHRISTOPHE de Sotern ; il fut pris par les Eſpagnols, & ce fut le prétexte pour lequel Louis XIII déclara la guerre à l'Eſpagne ; rétabli dans ſon ſiege par les victoires de Condé, de Turenne : mort à 87 ans, en 1652.

CHARLES-GASPAR de Leyden, chaſſé de ſa ville par les armes de la France, y rentra par la défaite du maréchal de Créqui : mort en 1676.

JEAN-HUGUES d'Orsbeck ; il vit Trèves preſque détruite par les Français. La guerre lui fut toujours funeſte : mort en 1711.

CHARLES-JOSEPH de Lorraine, coadjuteur en 1710, eut encor beaucoup à ſouffrir de la guerre : mort en 1715.

FRANÇOIS-LOUIS, comte Palatin, évêque de Breſlau, Vorms, & grand-maître de l'ordre teutonique : mort en 1729.

FRANÇOIS-GEORGE de Schœnborn.

ELECTEURS PALATINS,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIÉME SIECLE.

LOUIS, mort en 1285. Son pere Othon fut le premier comte Palatin de ſa maiſon.

RODOLPHE, fils de Louis & frere de l'empereur Louis de Bavière : mort en Angleterre en 1319.

ADOLPHE le ſimple : mort en 1327.

RODOLPHE II, frere d'Adolphe le ſimple & fils de Rodolphe I, beau-pere de l'empereur Charles IV : mort en 1353.

ROBERT le roux : mort en 1390.

ROBERT le dur : mort en 1398.

ROBERT l'empereur.

LOUIS le barbu & le pieux : mort en 1436.

LOUIS

LOUIS le vertueux : mort en 1449.

FREDERIC le belliqueux, tuteur de Philippe & électeur, quoique ſon pupille vécût : mort en 1476.

PHILIPPE, fils de Louis le vertueux : mort en 1508.

LOUIS, fils de Philippe : mort en 1544.

FREDERIC le ſage, frere de Louis : mort en 1556.

OTHON-HENRI, petit-fils de Philippe : mort en 1559.

FREDERIC III, de la branche de Simmeren : mort en 1576.

LOUIS VI, fils de Fréderic : mort en 1583.

FREDERIC IV du nom, petit-fils de Louis : mort en 1610.

FREDERIC V du nom, fils de Fréderic IV, gendre du roi d'Angleterre Jacques I, élu roi de Bohême, & dépoſſédé de ſes états : mort en 1632.

CHARLES-LOUIS rétabli dans le Palatinat : mort en 1680.

CHARLES, fils du précédent : mort en 1685, ſans enfants.

PHILIPPE-GUILLAUME de la branche de Neubourg, beau-pere de l'empereur Léopold, du roi d'Eſpagne, du roi de Portugal, &c. : mort en 1690.

JEAN-GUILLAUME, né en 1658, fils de Charles-Philippe. Son pays fut ruiné dans la guerre de 1689 ; & à la paix de Riſvick, les terres que la maiſon d'Orléans lui diſputait, furent adjugées à cet électeur par la ſentence arbitrale du pape : mort en 1716.

CHARLES-PHILIPPE, dernier électeur de la branche de Neubourg : mort en 1742.

CHRETIEN-PHILIPPE-THEODORE de Sultzbach.

ELECTEURS DE SAXE.

ALBERT II, arriere petit-fils d'Albert l'ours, de la maiſon d'Anhalt, ſuccede à ſes ancêtres en 1260, & gouverne la Saxe trente-ſept ans : mort en 1297.

RODOLPHE I, fils de cet Albert : mort en 1356.

RODOLPHE II, fils de Rodolphe I : mort en 1370.

VENCESLAS, frere puiné de Rodolphe II : mort en 1388.

RODOLPHE III, fils de Venceſlas : mort en 1419.

ALBERT III, frere de Rodolphe III, dernier des électeurs de la maiſon d'Anhalt, qui avait poſſédé la Saxe 227 ans : mort en 1422.

FREDERIC I, de la maiſon de Miſnie, ſurnommé le belliqueux : mort en 1428.

FREDERIC l'affable : mort en 1464.

ERNEST-FREDERIC le religieux : mort en 1486.

FREDERIC le ſage : mort en 1525. C'eſt lui qu'on dit avoir refuſé l'empire.

JEAN, ſurnommé le conſtant, frere du ſage : mort en 1532.

JEAN-FREDERIC le magnanime, mort en 1554, dépoſſédé de ſon électorat par Charles-Quint. Les branches de Gotha & de Veimar deſcendent de lui.

MAURICE, couſin au cinquieme degré de Jean-Fréderic, revêtu de l'électorat par Charles-Quint : mort en 1553.

AUGUSTE le pieux, frere de Maurice : mort en 1586.

CHRISTIAN, fils d'Auguſte le pieux : mort en 1591.

FREDERIC-GUILLAUME, adminiſtrateur pendant dix ans : mort en 1602.

CHRISTIAN II, fils de Chriſtian I : mort en 1611.

JEAN-GEORGE, frere de Chriſtian : mort en 1656.

JEAN-GEORGE II : mort en 1680.

JEAN-GEORGE III : mort en 1691.

JEAN-GEORGE IV : mort en 1694.

AUGUSTE, roi de Pologne, à qui les ſuccès de Charles XII ôterent le royaume, que les malheurs du même Charles XII lui rendirent : mort en 1733.

FREDERIC-AUGUSTE II, électeur & roi de Pologne.

ELECTEURS DE BRANDEBOURG,

APRÈS PLUSIEURS ELECTEURS DES MAISONS D'ASCANIE, DE BAVIERE ET DE LUXEMBOURG.

FREDERIC de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, achete cent mille florins d'or, de l'empereur Sigiſmond, le marquiſat de Brandebourg, rachetable par le même empereur: mort en 1440.

JEAN I, fils de Fréderic, abdique en faveur de ſon frere en 1464. Il n'eſt pas compté dans les mémoires de Brandebourg, ainſi on peut ne le pas regarder comme électeur.

FREDERIC aux dents de fer, frere du précédent: mort en 1471.

ALBERT l'Achille, frere des précédents. On prétend qu'il abdiqua en 1476, & qu'il mourut en 1486.

JEAN, ſurnommé le Cicéron, fils d'Albert l'Achille: mort en 1499.

JOACHIM I, Neſtor, fils de Jean: mort en 1535.

JOACHIM II, Hector, fils de Joachim I: mort en 1571.

JEAN-GEORGE, fils de Joachim II: mort en 1598.

JOACHIM-FREDERIC, fils de Jean-George, adminiſtrateur de Magdebourg: mort en 1608.

JEAN-SIGISMOND, fils de Joachim-Fréderic; il partagea la ſucceſſion de Clèves & de Juliers avec la maiſon de Neubourg: mort en 1619.

GEORGE-GUILLAUME, dont le pays fut dévaſté dans la guerre de trente ans: mort en 1640.

FREDERIC-GUILLAUME, qui rétablit ſon pays: mort en 1688.

FREDERIC, qui fit ériger en royaume la partie de la province de Pruſſe dont il était duc, & qui relevait auparavant de la Pologne: mort en 1713.

FREDERIC-GUILLAUME II, roi de Pruſſe, qui repeupla la Pruſſe entiérement dévaſtée; mort en 1740.

FREDERIC III, roi de Pruſſe.

Digitized by Google

ELECTEURS DE BAVIERE.

MAXIMILIEN créé en 1623, & devenu alors le premier des électeurs après le roi de Bohême : mort en 1651.

FERDINAND-MARIE ſon fils : mort en 1679.

MAXIMILIEN-MARIE qui ſervit beaucoup à délivrer Vienne des Turcs, ſe ſignala aux ſieges de Bude & de Belgrade, mis au ban de l'empire par l'empereur Joſeph en 1706, rétabli à la paix de Bade : mort en 1726.

CHARLES-ALBERT ſon fils, empereur : mort en 1745.

CHARLES-MAXIMILIEN-JOSEPH, fils de Charles-Albert.

ELECTEURS DE HANOVRE.

ERNEST-AUGUSTE, duc de Brunſvick, de Hanovre, &c., créé en 1692 par l'empereur Léopold, à condition de fournir ſix mille hommes contre les Turcs, & trois mille contre la France : mort en 1698.

GEORGE-LOUIS, fils du précédent, admis dans le college électoral à Ratisbonne en 1708, avec le titre d'archi-tréſorier de l'empire, roi d'Angleterre en 1714 : mort en 1727.

GEORGE ſon fils, auſſi roi d'Angleterre.

LETTRE DE L'AUTEUR

A

S. A. S. M^de^. L. D. D. S. G.

A Colmar, 8 Mars 1764.

MADAME,

VOtre auguſte nom a orné le commencement de ces Annales, permettez qu'il en couronne la fin. Ce petit abrégé fut commencé dans votre palais avec le ſecours de l'ancien manuſcrit de mon eſſai ſur l'hiſtoire univerſelle, qu'Elle poſſede depuis longtems; & quoique ce manuſcrit ne ſoit qu'un recueil très informe de matériaux, je ne laiſſai pas de m'en ſervir. J'avais déja fait imprimer tout le premier volume des Annales de l'empire, lorſque j'appris que quelques cahiers de cet ancien manuſcrit étaient tombés dans les mains d'un Libraire de la Haye.

Ces cahiers ſans ordre, ſans ſuite, tranſcrits ſans doute par une main ignorante, défigurés & falſifiés, ont été à mon grand regret réimprimés pluſieurs fois à Paris & ailleurs.

Votre Alteſſe ſéréniſſime m'en a marqué ſon indignation dans ſes lettres. Elle ſait à quel point le véritable manuſcrit qui eſt en ſa poſſeſſion, differe des fragments qu'on a rendus publics. Je devais réprouver & condamner hautement un tel abus. Je m'acquittai de ce devoir il y a quatre mois dans la lettre à un profeſſeur d'hiſtoire, laquelle eſt au-devant des Annales. Et je

réitere aujourd'hui ſous vos auſpices, Madame, cette juſte proteſtation.

A l'égard de ce petit abrégé des Annales de l'empire, entrepris par les ordres de votre Alteſſe ſéréniſſime, ces ordres mêmes, & l'envie de vous plaire m'auraient rendu la vérité encor plus chere & plus ſacrée, ſi elle ne devait l'être uniquement par elle ſeule.

Cette vérité à laquelle ſacrifia notre illuſtre *de Thou*, qui lui attira tant de chagrins, & qui rend ſa mémoire ſi précieuſe, pourait-elle me nuire dans un ſiecle beaucoup plus éclairé qne le ſien ?

Quel fanatique imbécille pourait me reprocher d'avoir reſpecté les trois religions autoriſées dans l'empire ? quel inſenſé voudrait que j'euſſe fait le controverſiſte, au lieu d'écrire en hiſtorien ? Je me ſuis borné aux faits. Ces faits ſont avérés, ſont autentiques. Mille plumes les ont écrits. Aucun homme juſte ne peut s'en plaindre. Une grande reine diſait à propos d'un hiſtorien : *En nous parlant des fautes de nos prédéceſſeurs, il nous montre nos devoirs. Ceux qui nous entourent nous cachent la vérité ; les ſeuls hiſtoriens nous la diſent.*

Il y a eu des empereurs injuſtes & cruels, des papes & des évêques indignes de l'être. Qui en doute ? La conſolation du genre humain eſt d'avoir des annales fidelles, qui en expoſant les crimes, excitent à la vertu. Qu'importe au ſage empereur qui regne de nos jours, que Henri V & Henri VI aient été cruels ? Qu'importe au pontife éclairé, juſte, modéré qui occupe aujourdhui le trône de Rome, qu'Alexandre VI ait laiſſé une mémoire odieuſe ? Les horreurs des ſiecles paſſés ſont l'éloge du ſiecle préſent. Malheur à ceux qui, chargés de l'éducation des princes, leur cachent les antiques vérités ? Ils les accoutument dès leur enfance à ne rien voir que de faux, & ils préparent dans les berceaux des maîtres du monde, le poiſon du menſonge dont ils doivent être abreuvés toute leur vie.

Vous, Madame, qui aimez la vérité, & qui avez voulu que je la diſſe, recevez ce nouvel hommage que je rends à vous & à elle.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & l'attachement le plus inviolable,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très humble & très obéiſſant ſerviteur,

V.

FIN.

513

1·3-25

Digitized by Google

Digitized by Google

005787558

Digitized by Google

Digitized by Google